LOUIS LE GUENNEC

LE FINISTÈRE MONUMENTAL

TOME II

BREST et sa RÉGION

Les Amis de Louis Le Guennec
Quimper

Diocèse de Quimper & Léon
Eskopti Kemper ha Leon
Document numérisé en 2016

LE FINISTÈRE MONUMENTAL

TOME II

BREST ET SA RÉGION

DU MÊME AUTEUR

— *Guide du touriste dans le pays de Lanmeur.* Brest, Imp. Moderne, in-8°, 110 p. (épuisé).
— *Notes historiques et généalogiques sur la paroisse de Ploujean et ses anciennes familles.* Morlaix, Imp. Lajat, 1908, (épuisé).
— *L'église de Saint-Jean-du-Doigt et ses annexes.* Morlaix, Imp. Lajat, 1910, in-8°, 30 p. (épuisé).
— *La chapelle de Lambader.* Morlaix, Imp. Lajat, 1911, in-8°, 88 p. (épuisé).
— *A travers Morlaix, Guide à l'usage des touristes.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1912, in-16°, 38 p. (épuisé).
— *Guide du pays de Lanmeur.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1912, in-12°, 64 p. (épuisé).
— *La rivière et la rade de Morlaix.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, in-12°, 54 p. (épuisé).
— *Morlaix et sa région.* Guide édité par le Syndicat d'Initiative de Morlaix et du Nord-Finistère. Morlaix. Imp. Lajat, (1913), in-8°, 76 p. (épuisé).
— *Le prieuré de Notre-Dame de Kernitron, en Lanmeur.* Morlaix, Imp. Le Goaziou, 1914, in-8°, 36 p. (épuisé).
— *Le château du Taureau.* Édition de « Mouez ar Vro », Morlaix, Imp. Lajat, (1920), in-8°, 58 p. (épuisé).
— *Notice sur la commune de Plougonven.* Édition de « Mouez ar Vro », Morlaix, Imp. Lajat, (1922), in-8°, 58 p. (épuisé).
— *Guide du Syndicat d'Initiative de Cornouaille.* Quimper, Imp. Jaouen, 1923, in-8°, 107 p. (épuisé).
— *Le tourisme en Bretagne à travers les âges.* Quimper, Imp. Bargain, 1931, in-8°, 34 p. (épuisé).
— *Prééminences de la famille de Maillé-Carman dans l'évêché de Léon en 1614.* Saint-Brieuc, Les Presses Bretonnes, 1933, in-4° (épuisé).
— *Le château de Mézarnou,* suivi de deux petites notices sur les manoirs de Keraudy et de Brézal. Quimper, Imp. Cornouaillaise, 1935, format oblong, 16 p. (épuisé).
— *Sur les vieilles routes morlaisiennes.* Morlaix, Imp. Nouvelle, 1936, in-8°, 53 p. (épuisé).
— *Nos vieux manoirs à légendes.* Quimper. Édition des Amis de Louis Le Guennec. Brest, Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1936, in-4°, 284 p. (épuisé). Réédition en offset, Floch, Mayenne, 1975.
— *Choses et Gens de Bretagne.* Quimper, Éditions des Amis de Louis Le Guennec, Brest. Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1937, in-4°, 276 p. (épuisé). Réédition en offset, Floch, Mayenne, 1976.
— *Vieux Souvenirs Bas Bretons.* Quimper, Édition des Amis de Louis Le Guennec, Brest, Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1938, in-4°, 276 p. (épuisé).
— *En Breiz Izel autrefois.* Quimper, Édition des Amis de Louis Le Guennec, Brest. Imp. de l'Union Républicaine du Finistère, 1939, in-4°, 267 p. (épuisé).
— *Nos Vieux Manoirs à légendes,* 2e série. Quimper. Édition des Amis de Louis Le Guennec, Brest, Imp. du Télégramme, 1969, in-4°, 308 p. (épuisé).
— *Le Finistère Monumental*, tome I, Morlaix et sa Région. Édition des Amis de Louis Le Guennec. Quintin, Imp. Graphe, 1979, in-4°, 416 p.

LOUIS LE GUENNEC

15516

LE FINISTÈRE MONUMENTAL

FB
n
BRES

TOME II

BREST et sa RÉGION

BIBLIOTHEQUE QUIMPER DIOCESAINE

Les Amis de Louis Le Guennec
Quimper

Il a été tiré de cet ouvrage
300 exemplaires numérotés
de 1 à 300 constituant
l'édition originale

Gardes du début d'ouvrage :

Représentation en vue cavalière du château avec son enceinte, de l'église de Recouvrance et de quelques maisons sur la rive droite de la Penfeld ; d'autres maisons et un moulin à eau sur la rive gauche. Un trait souligne les bords de la rivière où sont ancrés quatorze navires de guerre. Ce plan, par l'état des lieux représentés comme par sa facture, est nettement antérieur à la *Topographie de Brest* de P. Petit, dédiée à Richelieu en 1640. Il peut être daté du début du XVII[e] siècle.

(Bibliothèque Nationale, Res. Ge C. 9177).

Gardes de fin d'ouvrage :

« ***Mouillage de Brest.*** Pour mouiller devant Brest après avoir dépassé Mingan et la Pointe des Espagnols, il faut faire routte vers Brest et metre l'Eglise de Recouvrance par la guérite qui et au S.O. dudi Recouvrance et couvrir la terre vers le fors de Mingan par la Pointe de Porsiq, alors vous serés moüillés par 8 brasses d'eau le fond sable ».

(Bibliothèque Nationale 75 C 74 516).

© Copyright Les Amis de Louis Le Guennec — Quimper.

PRÉFACE

En présentant le second volume du **Finistère Monumental** *écrit par Louis Le Guennec, il est nécessaire de donner à ses lecteurs quelques précisions sur l'origine de l'ouvrage dont il dérive directement. La source s'en trouve dans le* **Finistère Pittoresque,** *œuvre de Guillaume Toscer qui le fit paraître par livraisons de 1907 à 1910.*

La famille Toscer est originaire du Léon. Lui-même naquit à Recouvrance le 20 mars 1859. A l'âge de treize ans il entra à l'Arsenal de Brest en qualité d'apprenti. Intelligent, méthodique, travailleur acharné, il passa les examens et les concours nécessaires pour devenir commis de la Marine, puis agent comptable de première classe. En 1910, un poste qu'il ambitionnait devint vacant, celui d'économe-gestionnaire de l'établissement des Pupilles de la Marine, à La Villeneuve en Lambézellec. Il le demanda et l'obtint; comme c'était un emploi civil, il prit sa retraite pour pouvoir l'occuper. Ce ne fut malheureusement pas pour longtemps, hélas, car il devait décéder le 7 décembre de la même année.

Lorsque l'on apprit la nouvelle de sa mort, l'émotion fut vive dans la région ; les journaux tinrent à honorer sa mémoire, décrivant ses qualités



G. Toscer
deux amis
L. Le Guennec



*humaines et son œuvre d'érudit, d'écrivain et d'artiste. Parmi les articles de presse qui lui furent consacrés, je prends au hasard quelques passages parus dans l'***Écho Paroissial de Brest** *du 18 décembre 1910 et signés de l'abbé Roull, curé de Saint-Louis : « M. Toscer était avant tout un grand chrétien. On le voyait souvent à la messe matinale. Le soir, en rentrant de son travail, il aimait à faire une visite à l'église pour y adorer le Saint-Sacrement. Ses communions étaient fréquentes. Il s'agenouillait à la Sainte-Table, en compagnie de sa femme et des aînés des huit enfants qui lui restaient : c'est qu'il comprenait le « Don de Dieu et les bienfaits de l'Eucharistie ».*

Son nouveau poste avait été une grande joie pour lui : « Il espérait pouvoir pousser activement l'instruction de ses enfants. Joie bien courte, hélas ! A peine arrivé, il tomba malade. Il se rendit aussitôt compte de la gravité de son état, mais il puisa dans sa foi un héroïque courage.

« Dieu m'avait donné cet emploi que je désirais, disait-il, Dieu me l'enlève, que sa Sainte Volonté soit faite. Je sais que mes enfants auront après ma mort une situation plus modeste ; mais j'ai confiance en la Providence, elle veillera sur eux ». Et il donnait ses dernières instructions à sa femme, avec une force d'âme qui arrachait des larmes aux témoins de cette scène émouvante.

« Quand il eut reçu les derniers sacrements avec une piété et une foi bien vive on l'entendit qui disait : « Maintenant je suis content, tout est prêt ». Ce fut une sainte mort après une sainte belle vie. Ses amis garderont de l'une et de l'autre un profond et durable souvenir. Elles seront pour sa veuve et ses enfants un réconfort dans leur profonde douleur ».

L'amour de son pays occupait les rares loisirs que lui laissaient ses occupations professionnelles ou familiales. Évidemment, des voyageurs avaient déjà parcouru le Finistère et publié leurs souvenirs, mais Toscer fut le premier à l'étudier méthodiquement et entièrement ; commune par commune, églises ou chapelles, manoirs ou curiosités naturelles. Il voulait tout voir, tout décrire, tout dessiner au cours de ses excursions.

Je crains que le lecteur d'aujourd'hui ne puisse plus se rendre compte de ce que représentait un pareil périple au début de notre siècle : visiter un département entier, momument par monument, impose un nombre fabuleux de kilomètres qu'il fallait faire presque entièrement à pied. Car, en dehors des très larges mailles du réseau des petits chemins de fer départementaux dont les premiers furent inaugurés en 1893 et dont plusieurs n'étaient pas encore terminés en 1910, il n'y avait que les jambes. Ou parfois, avec de la chance, la charrette d'un ami qui vous attendait dans un bourg perdu et vous aidait à atteindre les hameaux dispersés dans le bocage voisin.

Il fallait donc à la fois de l'habitude, de la patience et du courage. Toscer les avait, et cela présentait même des avantages pour son travail. Nos automobiles, trop rapides, incapables de suivre les chemins creux, ne permettent plus les études minutieuses auxquelles il procédait, voyant tout ce qu'il désirait voir, passant par où il voulait, pouvant patauger dans la boue et grimper « sur les fossés » (on dit maintenant « sur les talus »), crayons et carnets en poche, appareil photographique en bandoulière. La question ne se poserait même plus maintenant, le remembrement ayant totalement ravagé cette campagne autrefois si belle...

Artiste distingué, très érudit, passionnément épris des beautés de sa terre natale, il entreprit de faire connaître aux autres ce qu'il avait admiré. De tout temps il avait accumulé notes et documents ; quand il se sentit prêt, il commença la publication de son ouvrage et y travailla pendant quatre ans, lui consacrant toutes ses veilles et ses moments de liberté. Il n'est pas exagéré de dire qu'il a succombé à la tâche presqu'au moment où le dernier fascicule du **Finistère Pittoresque** *sortait des presses.*

A partir de 1907 l'ouvrage fut publié en fascicules in-8°. Il y en eut huit pour le Léon et le Tréguier finistérien et huit pour la Cornouaille, le tout abondamment illustré et plus tard réuni en deux volumes de 592 et 496 pages datés du 1er février 1908 et du 13 février 1910.*

Dans son introduction Toscer remerciait tous ceux qui, à des titres divers, avaient bien voulu l'aider dans sa tâche : A. de Lorme ; F. Jourdan de La Passardière ; L. Delourmel ; Le Bigot, de Brest ; Jarno, de Châteauneuf du Faou ; Louis Le Guennec, de Morlaix.

Les lignes qu'il mit à la fin de l'ouvrage sont émouvantes :

« C'est toujours avec une vivre satisfaction, parfois cependant mêlée d'amertume, qu'un auteur écrit ce mot : FIN.

« En effet, lorsqu'au tournant du chemin, après une longue route ensemble parcourue, deux voyageurs se quittent, les mains se serrent fraternellement en une longue étreinte et les amis d'un jour, inconnus de la veille, semblent vouloir prolonger le moment des adieux.

« Telle est l'impression que je ressens, cher lecteur, en écrivant ce dernier feuillet. Nombreux sont ceux qui, sur la route, m'ont loyalement tendu la main ; un même sentiment nous unit : l'amour de la Bretagne, cette Petite Patrie dans la Grande. Leurs noms, vous les avez lus à mesure que se déroulaient les pages de ce livre. Aujourd'hui, j'exprime ici, encore une fois,

* Une réédition fut faite en 1976 par M. Joseph Floch, imprimeur-éditeur à Mayenne.

toute ma reconnaissance à ceux-là qui furent mes collaborateurs dévoués, et en terminant, je leur dis, non pas adieu, mais au revoir.

« Dans une autre Bretagne en des mondes meilleurs. » (G.T.)

*
* *

Le Finistère Pittoresque *fut accueilli avec joie et admiration par ses contemporains, car il n'existait pas jusqu'alors de documentation aussi importante sur ce sujet. Moi-même, je me souviens toujours avec émotion du jour de Noël qui me l'apporta; je n'étais pas bien vieux, dix ou douze ans, et je possède encore mon exemplaire sauvé des bombardements, rempli de notes, d'écussons, de cartes, de coupures de journaux; la reliure toutefois dans un état bien médiocre, car je ne me promenais jamais sans l'avoir ficelé sur mon porte-bagages...*

Publié à compte d'auteur, et celui-ci décédé, personne ne semble s'être sérieusement soucié de la vente de l'ouvrage après les livraisons faites aux souscripteurs.

Cependant le livre était bien connu et très apprécié de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre région. Les érudits y faisaient, et y font toujours référence. Après la guerre de nombreuses personnes averties cherchèrent vainement à en faire l'acquisition et insistèrent pour obtenir une nouvelle édition, de préférence révisée.

En effet, malgré ses recherches consciencieuses et l'aide de ses correspondants, Toscer n'avait pas toujours réussi à se procurer des informations suffisantes, ce qui l'avait contraint à passer sous silence une quarantaine de communes et à ne consacrer à d'autres que des notices plus ou moins écourtées. Un travail de refonte était donc nécessaire.

Le nom de Louis Le Guennec s'imposait : c'était un vieil ami de Toscer auquel il avait déjà fourni nombre d'informations et d'illustrations, surtout pour la région de Morlaix. Leurs goûts, leurs qualités, leurs méthodes étaient analogues. D'abord libraire, Le Guennec était bibliothécaire de la ville de Quimper et connaissait à fond son Finistère. Passionné par cette étude qui complétait les siennes, il réalisa un travail considérable, ajoutant, rectifiant, révisant les notices. Ainsi put-il achever la mise au point définitive du premier tome, comprenant le Léon et le Tréguier finistérien. Il le remit à l'éditeur primitif qui, devant les difficultés économiques du moment, laissa traîner l'affaire et finit par l'abandonner.

Profondément déçu, Le Guennec renonça provisoirement à l'achèvement du second volume, la Cornouaille, tout en cherchant un autre imprimeur. Plusieurs tentatives furent faites; aucune ne put aboutir; les éditeurs

pressentis estimant qu'il aurait fallu répartir le travail en quatre tomes si l'on voulait en donner la totalité, illustrations comprises.

Les choses restèrent en l'état, jusqu'au jour où Le Guennec mourut subitement à Quimper le 22 septembre 1935, à l'âge de 57 ans...

La Société des Amis de Louis Le Guennec *fut fondée dans les mois qui suivirent. Elle commença par publier cinq recueils d'articles jusque là dispersés dans divers périodiques, puis reposa de nouveau la question du* **Finistère Pittoresque**; *mais la guerre vint arrêter son activité qui ne put être reprise que plusieurs années après.*

Editer le Léon et le Tréguier était techniquement très simple, puisque tout le texte était rédigé. Mais la Cornouaille ne se présentait que sous forme de notes non encore coordonnées. M. Alexis Le Bihan, documentaliste-archiviste honoraire et secrétaire général de la société ne voulait cependant pas l'abandonner; en vrai chercheur de trésor, il s'acharna à réunir ce qui pouvait subsister des archives de Le Guennec, et après un long travail, vient enfin de le mener à son terme.

Quelle différence y aura-t-il entre le **Finistère Pittoresque** *et celui que Le Guennec projetait d'appeler* **monumental** *pour éviter la confusion ? L'examen du volume sur Morlaix et sa région montre qu'il s'agit d'une refonte presque totale de l'ancien. Celui sur Brest et le Bas-Léon sera moins retouché, mais de façon très variable. Ainsi le chapitre de Toscer sur la ville de Brest est resté quasi intact, peut-être en marque d'affection de Le Guennec pour son aîné, peut-être parce qu'il avait lui-même conscience de ne pouvoir faire mieux lui-même. Les modifications sont importantes pour les communes suburbaines, et parfois presque totales pour le reste de la contrée, les notices étant refondues et largement augmentées. Celles qui manquaient ont été rajoutées. Le Guennec connaissait parfaitement le pays. Il y avait beaucoup d'amis chez lesquels il se rendait régulièrement. De 1915 à 1919, il avait été mobilisé à la poudrerie du Moulin-Blanc, au Relecq-Kerhuon; le dimanche après la messe basse, emportant un casse-croûte, il partait excursionner très loin. Il a laissé de ces promenades des comptes rendus que nous aurions souhaité pouvoir publier, mais l'essentiel est dans notre volume*.*

Lorsque les divisions administratives du Finistère furent établies sous le Consulat, l'arrondissement de Brest fut formé de la partie occidentale du Léon et de onze communes appartenant à l'évêché de Quimper : Dirinon, rattaché au canton de Landerneau et dix autres qui formèrent le canton de Daoulas. Nous avons dit qu'à sa mort, Le Guennec n'avait pas encore mis au

* Voir par exemple *Autour du Moulin Blanc*, Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 1916.

point les notices concernant la Cornouaille, il nous a donc fallu les établir pour le pays de Daoulas en utilisant pour partie le texte de Toscer en les complétant par les notes laissées par Le Guennec, qu'il aurait certainement condensées et complétées, s'il avait lui-même rédigé ce chapitre.

*Des ouvrages comme ceux dont nous parlons, composés par des auteurs aussi bons dessinateurs qu'écrivains, doivent être abondamment illustrés. De même que Toscer, Le Guennec avait toujours carnets en poche et s'était constitué une très importante collection de dessins, dispersés en partie dans la suite. M. A. Le Bihan s'est efforcé de mettre la main sur les originaux mais le plus souvent il lui a été nécessaire d'utiliser des photocopies d'illustrations provenant de collections particulières ou de périodiques (*La Dépêche, Feiz ha Breiz, la Bretagne Touristique*, etc.), ce qui explique leur qualité très inégale. Nous ne pouvons que le regretter.*

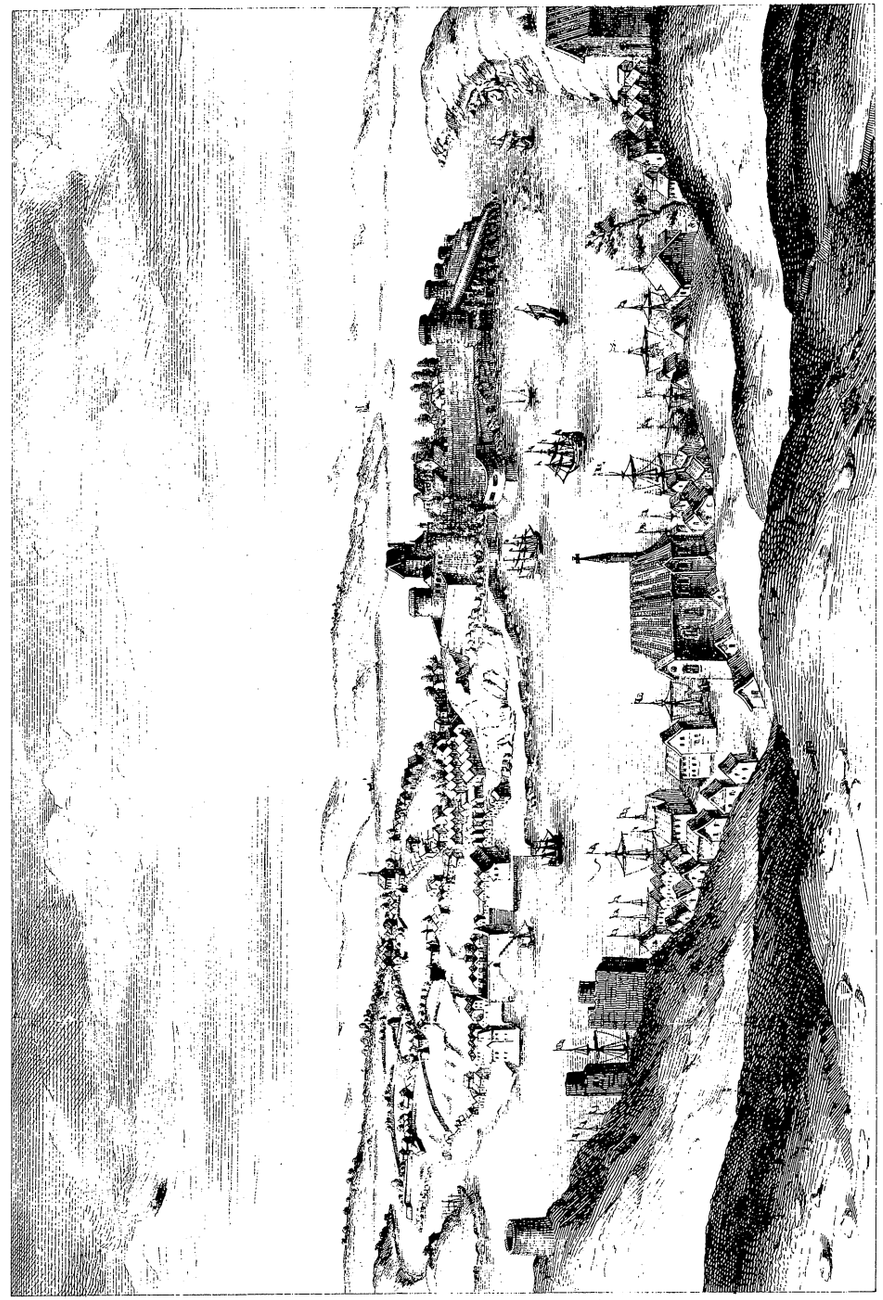
Il faut signaler que toutes les fois qu'un ami lui communiquait un dessin, Le Guennec le recopiait immédiatement. Quelques-uns de ceux qui subsistent dans ses dossiers personnels ne portent pas encore l'indication de l'auteur primitif. Si Le Guennec avait pu prévoir cette omission post-mortem, il en aurait été certainement chagriné.

Parmi ses relations, citons son bon ami le vicomte de La Messelière qui lui avait remis quelques dossiers pour l'ouvrage prévu. Nous ne les avons pas retrouvés, mais nous savons qu'ils échangeaient entre eux quantité de notes et de croquis. Son fils, M. Paul de La Messelière a eu l'obligeance de nous procurer certaines reproductions que nous sommes heureux de vous présenter, et nous l'en remercions très sincèrement. Nous avons ajouté quelques clichés de Toscer qui n'avaient pas parus dans **Le Finistère Pittoresque***; ils permettront d'apprécier, en plus de leur valeur documentaire, les qualités artistiques de leur auteur.*

Nous présentons cet ouvrage tel qu'il nous a été laissé, sans compléments ni rectifications. Nous nous rendons compte que le travail aurait été bien différent s'il avait paru du vivant de l'auteur, décédé il y quarante-six ans; mais tel qu'il est, nous croyons rendre hommage au travail de Louis Le Guennec et aussi à son ami qui, le premier, eut l'idée de rassembler en volumes les ressources monumentales du Finistère.

Médecin Général Ch. LAURENT

BREST
en 1651



Gravé chez Arnd. frres, Dessiné par G. Pilon d'après la gravure originale de Tavera Imp. Chevrel 8, rue Cujas - Paris 5e

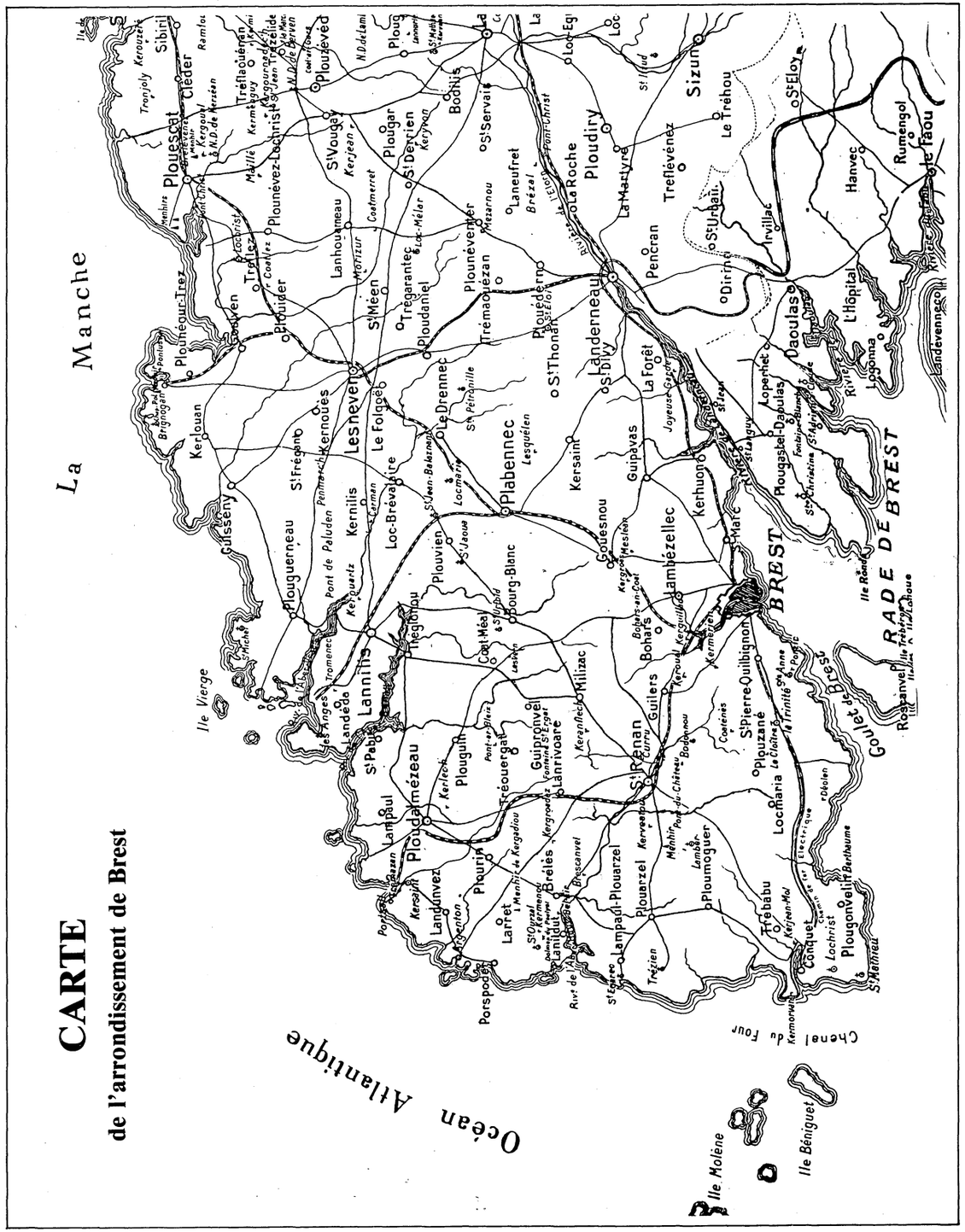


VILLE DE BREST

Après avoir parcouru ce magnifique département du Finistère si accidenté, si varié, si pittoresque, c'est le soir qu'il faut arriver à Brest, c'est avec la tristesse de la nuit tombante qu'il faut entrer dans la sombre ville de guerre. Par la portière de la voiture prise à la gare, on voit de tous les côtés se dresser de sévères profils de remparts ; puis les sabots des chevaux résonnent sur le plancher d'un pont-levis, l'on passe sous une porte basse et l'on pénètre dans des rues étroites, mal éclairées aux noires et hautes maisons, dans de vraies rues de place forte qu'emplit tout un fourmillement de marins et de soldats, et où soudain éclate, au fond des ténèbres, la retraite sonnée par une furieuse fanfare de clairons. C'est avec cette sensation farouche que je suis entré dans la ville de Brest, une des œuvres les plus robustes de ces deux bourreaux de travail qui ont tant besogné pour la France et qui s'appelaient Colbert et Vauban.

Telle est l'impression ressentie à son entrée dans notre ville, il y a quelque vingt-cinq ans, par le poète-académicien François Coppée. A part la retraite, supprimée depuis longtemps déjà, le tableau est toujours ressemblant.

Brest, qui compte plus de 80 000 âmes aujourd'hui, n'a rien de l'aspect d'une cité bretonne. Ville essentiellement maritime, c'est une colonie de fonctionnaires de tous rangs et de tous grades, où l'*Ad-mi-nis-tra-tion* fleurit dans toute sa beauté ; presque sans s'en douter, chacun y subit la tyrannie de la hiérarchie. Tout à Brest, le commerce compris, est tributaire de la Marine ; tout n'y vit que pour la Marine et par elle : supprimez la Marine de guerre et Brest meurt rapidement d'inanition.


CARTE
de l'arrondissement de Brest
La Manche
Océan Atlantique
Chenal du Four
BREST
RADE DE BREST
Goulet de Brest
Ile Vierge
Ile Molène
Ile Béniguet
Plouescat
Cléder
Plounéour-Trez
Lesneven
Landerneau
Daoulas
Sizun
Le Faou
Landévennec
Rumengol
Hanvec
Ploudiry
Le Tréhou
Irvillac
Dirinon
Penfeld
Plabennec
Guipavas
Kersaint
Gouesnou
Lambézellec
Kerhuon
Plougastel-Daoulas
Loperhet
Logonna
Landéda
Lannilis
Plouguerneau
Kernilis
Loc-Brévalaire
Le Folgoët
Le Drennec
Plouvien
Coat-Méal
Bourg-Blanc
Milizac
Guilers
Bohars
Guipronvel
Plouzané
Locmaria
Ploudalmézeau
Plouguin
Tréouergat
Lanrivoaré
Brélès
Lanildut
Porspoder
Lampaul-Plouarzel
Ploumoguer
Trébabu
Conquet
Lochrist
Plougonvelin
St-Mathieu
Trézien
Lanvéoc
Roscanvel
Ile Trébéron
Ile Longue
Ile Ronde
Ile Cézon
Ile Trébéron
Ile Balanec
Ile Trébéron
Ile Trébéron
Ile Trébéron

Son existence n'est pas plus prouvée que celle du prince Rivallon Murmaczon qui, après avoir chassé les Barbares du Léon, se serait fixé à Brest en 499, ni que celle de la princesse Azénor, fille du prince de Léon, enfermée au château de Brest et dont la touchante histoire, si bien narrée par le P. Albert Le Grand, sera racontée lorsqu'il sera question de son fils saint Budoc, patron de Porspoder et de Plourin-Ploudalmézeau.

En l'an 792, après le meurtre de son père, le jeune prince Mélar, pour se soustraire aux poursuites de son oncle paternel Rivod qui voulait régner à sa place, s'enferme dans le château de Brest, d'où il s'enfuit plus tard. Le prince Mélar fut assassiné par les séides de Rivod au château de « Bocidus » ou mieux Boxidus, en breton « Beuzit », à un quart de lieue à l'ouest de Lanmeur (799).

D'Argentré, en son *Histoire de Bretagne*, dit qu'au rapport de quelques-uns, le roi Salomon fut tué près de Brest (le 25e jour de juin 874, d'après Albert Le Grand) en un lieu nommé en breton « Merzer-Salaun » (martyr de Salomon) aujourd'hui La Martyre, près Landerneau.

Pour s'opposer aux desseins du roi Richard d'Angleterre qui voulait se défaire du jeune duc, les vicomtes de Léon, Guiomarc'h et Hervé cachent Arthur de Bretagne au château de Brest, en 1196. Ne s'y sentant pas en sûreté, le prince se réfugie à la cour de Philippe-Auguste, roi de France. Fait prisonnier par Jean sans Terre, au siège de Mirebeau, Arthur de Bretagne est assassiné au château de Rouen, en 1202.

Les faits cités plus haut appartiennent les uns à la légende, les autres à l'histoire. Désormais nous entrons dans la période purement historique.

Les comtes de Léon possédaient de temps immémorial le château de Brest. En 1239, l'un deux, Hervé IV de Léon, le Dissipateur, criblé de dettes par son inconduite, le vendit au duc de Bretagne, Jean Ier, mais les ducs bretons ne jouirent point en repos de la possession de cette *clef de la Bretagne*.

En 1341, le château de Brest, défendu pour Charles de Blois par Garnier de Clisson, est assiégé par Monfort qui s'en empare. Charles de Blois, fait prisonnier, en 1347, à la suite de la bataille de la Roche-Derrien, y est enfermé avant son transfert en Angleterre.

En 1372, les Anglais tenaient le château qu'ils avaient reçu en dépôt de Jean IV, duc de Bretagne. Du Guesclin, pour le roi de France, en tenta inutilement le siège. Lorsque, plus tard, Jean IV, ayant fait sa paix avec la France, voulut rentrer en possession de cette importante place, les Anglais s'y refusèrent.

Secondé, en 1382, par les troupes françaises commandées par le vicomte de Rohan et les sires de Laval et de Beaumanoir, en 1386, par Ollivier de Clisson à la tête de 10 000 hommes, le duc de Bretagne tenta l'attaque du château

de Brest. Les Anglais ayant été secourus à temps par l'escadre du duc de Lancastre, l'armée franco-bretonne fut obligée de lever le siège. Enfin, après dix-neuf ans de possession, le roi Richard II fit évacuer le château par ses troupes (1397). Le XVe siècle vit néanmoins se renouveler plusieurs tentatives des Anglais pour redevenir maîtres de cette forteresse.

En 1532, la Bretagne est réunie solennellement à la France et Brest devient définitivement cité française. Quatorze ans après, pendant la guerre navale avec Henri VIII, les Anglais tentent une nouvelle attaque du château de Brest, qui est repoussée par Philibert de L'Orme.

« Ses récits nous donnent quelques détails sur cet épisode de sa vie et nous lui laissons volontiers la parole », écrit M. A. de Lorme (1).

« Quel profit, écrit Philibert de L'Orme, ai-je fait en Bretagne alors que du temps du roi François à qui Dieu ait l'âme, alors que le feu roy n'était encore que dauphin, j'en visitais tous les ans par deux fois la côte et les forteresses.

« J'y découvris de grands larcins que faisaient le capitaine La Chastre et le contrôleur Moysan, de sorte que sans ma présence les Anglais auraient pu prendre Brest.

« En effet, ces messieurs armaient des navires et des barques avec l'artillerie, la poudre et les munitions du roy, qu'ils prenaient au château de Brest, de sorte qu'ils en dépouillèrent toute la forteresse, qui ne possédait plus ni munitions, ni blé, ni artillerie ; et un jour entre autres, un de leurs navires fut enlevé par les ennemis et ces derniers, ayant ainsi connu que le château était tout dégarni, résolurent de venir le prendre, et bientôt parurent 60 navires anglais devant la place à portée de canon.

« Par bonne fortune, je me trouvais à Brest, et je fis une si grande diligence pour faire monter l'artillerie et en outre je réussis à fabriquer rapidement de fausses pièces de canon, pour montrer à l'ennemi l'état redoutable de la défense des remparts et des tranchées ; je donnais de tels ordres, en faisant voir le peuple armé et fabriquer plusieurs fausses enseignes et planter force piques sur les remparts, enfin je fis si bonne mine que l'ennemi n'osa pas nous assaillir.

« J'avais tant crié auparavant au sujet du désordre que j'y trouvais, que M. d'Etampes fit venir à Brest M. d'Ompierres, capitaine du Roy, M. de la Geneste, valet de chambre du feu roy y vint aussi et y remplit bien son devoir.

---

(1) — Philibert de L'Orme et son œuvre. *Bulletin de la Société Académique de Brest,* pages 121 et suivantes ; tome XVI (2e série 1890-91).

« Je puis par suite affirmer et prouver que le château de Brest eut été pris facilement sans moi, et alors l'ennemi pouvait venir jusqu'à Nantes, sans que rien l'eut empêché, tant il y avait de désordre.

« Tout cela avait lieu en 1546 ».

« Le château que Philibert de L'Orme défendait ainsi n'était qu'une portion incomplète du château actuel. Quant à la ville, elle se réduisait à quelques pâtés de maisons groupées autour de la chapelle Saint-Yves ; elle n'avait d'autre paroisse que la vieille église du château, construite en 1065 ».

Pendant la Ligue, Brest gouverné par René de Rieux, marquis de Sourdéac, resta fidèle à Henri IV qui, pour récompenser les Brestois de leur attachement à la cause royale, leur octroya, en 1593, le droit de bourgeoisie à l'instar de ceux de Bordeaux.

En 1631, Richelieu fit élever les premiers magasins de l'Arsenal, complété cinquante ans plus tard sous Louis XIV qui, par ordonnance de 1681, réunit le bourg de Recouvrance à la ville de Brest, érigea la cité en communauté avec droit de députer aux Etats et y transféra le siège de la juridiction royale de Saint-Renan.

Sous la Révolution, Brest fut une des villes de l'Ouest qui adoptèrent avec le plus d'enthousiasme les idées nouvelles. Les conventionnels Jean Bon Sa int-André et Prieur (de la Marne) furent envoyés en mission pour y entretenir l'ardeur des patriotes. Laignelot, qui vient après, institue le tribunal révolutionnaire dans l'ancienne église des Jésuites (la chapelle de la Marine). Les exécutions capitales se succèdent et, le 3 prairial an II, les vingt-six administrateurs du Finistère sont guillotinés pour *crime de fédéralisme*. Du 24 ventôse au 24 thermidor an II, cinquante-huit personnes subirent la peine capitale.

L'avènement de l'Empire fut acclamé à Brest ainsi que l'avait été l'aurore de la Révolution. Il est vrai que les mêmes hommes, dix ans plus tard, applaudiront au retour des Bourbons. Quel que soit le régime chargé « d'assurer le bonheur des Français », l'édilité brestoise, brûlant le jour ce qu'elle adorait la veille, se courbe servilement sous le joug du gouvernement, qu'il s'appelle Monarchie, Empire, République.

Cependant la période de la Restauration fut singulièrement mouvementée à Brest, mais principalement en 1826, et c'est alors qu'éclatèrent avec le plus d'intensité les troubles religieux. Rétablis par Pie VII et tolérés en France par le pouvoir royal, sous le nom de *Pères de la Foi*, les Jésuites donnaient partout des missions célèbres. A Brest, la mission composée de huit religieux, sous la direction de l'abbé Guyon, fit ses prédications pendant trois semaines sans que l'ordre fût troublé lorsque, sur un signe venu des

loges centrales, la Maçonnerie lança ses émissaires (2) contre les Pères qui furent interrompus en leurs prédications par des rumeurs sacrilèges, et pendus en effigie. Le 18 septembre, la manifestation fut si violente que la police dut procéder à des arrestations.

Au théâtre, chaque soir de représentation, les frondeurs réclamaient le *Tartufe*, demandé d'ailleurs à l'instigation des sociétés secrètes dans les principales villes du royaume : Lille, Lyon, Brest, etc. Le 12 octobre, sur le refus du maire de faire jouer le *Tartufe*, l'exaspération est à son comble : la représentation est interrompue ; douze grenadiers du régiment d'Hohenlohe et douze chasseurs pénètrent dans la salle et la lutte s'engage entre la troupe et les spectateurs du parterre.

Quelques jours plus tard, vingt-trois arrestations étaient opérées. Le procès, connu sous le nom d'*Affaire du Spectacle de Brest*, commencé le 15 décembre, ne se termina que le 12 janvier suivant. Huit des prévenus furent acquittés, les autres appelèrent à Quimper. Le 19 mars 1827, le tribunal d'appel, réformant le jugement de Brest, acquittait dix des appelants ; les cinq autres virent leurs condamnations réduites à un mois de prison avec, en plus, cent francs d'amende pour l'un deux.

La municipalité brestoise s'accommoda fort bien du Gouvernement de Juillet et, le 26 août 1830, les habitants de Brest offraient sur le champ de bataille, aux corps militaires de terre et de mer, un « *banquet civique de 1 560 personnes, en commémoration des célèbres journées des 27, 28 et 29 Juillet de l'union des sentiments nationaux des départements avec l'immortelle Ville de Paris.* ». Telle est la légende de la curieuse estampe coloriée devenue très rare.

Entre temps, l'agitation religieuse, provoquée par les sociétés secrètes, se continuait à Brest. Sous prétexte d'enlèvement des fleurs de lis qui ornaient la croix de Mission, érigée quatre ans plus tôt sur la place Saint-Louis, c'était la croix elle-même qui allait disparaître, malgré les assurances données par le sous-préfet à M. Graveran, curé de Saint-Louis, qu'il n'y serait point touché avant l'arrivée d'ordres formels, émanant de l'autorité supérieure.

Un matin de septembre 1830, dès 6 heures, la garde nationale de Brest, dissoute par ordonnance royale du 24 août 1820 et rétablie, dès son avènement par Louis-Philippe, est appelée sous les armes. Le tambour bat le rappel dans les rues de la ville et les citoyens de la milice, fiers de revêtir pour la

(2) — Nous avons entre les mains la liste des membres composant la R.L. les Élus de Sully, en 1826. On y trouve une bonne partie des noms de ceux qui furent poursuivis à la suite des incidents du 12 octobre au théâtre municipal.

première fois l'uniforme tout flambant neuf de la garde nationale, se rassemblent. Leurs rangs serrés, s'étendant autour de la place Saint-Louis, y maintiennent avec peine une foule compacte.

Des hommes munis d'échelles, de cordes et d'outils, s'avancent vers la croix : encore un moment et le signe du salut va être à terre. Tout à coup, le curé de Saint-Louis, tête nue, se frayant un passage à travers la foule, apparaît et proteste contre *l'impiété gratuite* qui va se commettre. Malgré cette protestation, quelques instants plus tard, la croix était renversée, mais l'intervention de M. Graveran l'avait préservée d'une profanation ; elle fut transportée respectueusement dans l'église Saint-Louis où elle resta exposée à la vénération des fidèles et où elle se trouve encore aujourd'hui.

En 1858, réception de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie, lors de leur voyage en Normandie et en Bretagne. Les souverains débarquent de la *Bretagne* le 9 août ; le 10, ils visitent l'arsenal. Pendant leur séjour, des fêtes splendides leurs sont offertes ; dans la soirée du 10 août, un bal est donné par la ville à la Halle aux Blés, superbement décorée et transformée en une magnifique salle avec gradins, posés en son pourtour, pouvant recevoir de 7 000 à 8 000 personnes. Le *clou* de cette soirée fut la présence au bal de cinquante couples de paysans bretons de 18 à 25 ans, des paroisses du Finistère où se portent les costumes les plus pittoresques, qui défilèrent et dansèrent devant les souverains.

« *Après le quadrille impérial,* lisons-nous dans un recueil de l'époque, *a eu lieu la présentation des cinquante couples bretons qui, bannière en tête, se sont inclinés devant Leurs Majestés et se sont mis à exécuter les danses bretonnes. Cette distraction chorégraphique a bien amusé l'impératrice qui, de la main encourageait l'expansion de la joie manifestée sur les physionomies de nos jolies paysannes. L'empereur a beaucoup applaudi la danse nationale de nos bons paysans.* »

Le 25 avril 1865, Brest est enfin relié au reste de la France par les voies ferrées. L'inauguration du chemin de fer de Guingamp à Brest, comme on disait alors, est faite sous la présidence de M. Béhic, ministre de l'Agriculture. Des fêtes sont données à cette occasion, entre autres une grande cavalcade historique, représentant l'entrée solennelle à Brest, en 1686, des ambassadeurs du roi de Siam.

Le 21 août de cette même année 1865, dans la matinée, entre en rade l'escadre cuirassée anglaise. Le même jour, à 6 heures et demie du soir, l'émir Abd-el-Kader arrive en gare de Brest. Le lendemain, il assiste à la soirée de gala offerte au grand théâtre par la ville aux escadres anglaises et françaises. Le 23 août, les officiers de la Marine et de la guerre donnent aux offi-

ciers de l'escadre anglaise, sur le vaisseau à trois ponts, la *Ville de Lyon*, aménagée à cet effet, un bal qui clôt la série des fêtes.

En 1870, après la chute de l'Empire, l'*Internationale*, comptant de nombreux affiliés à Brest, songea à y installer la Commune. Dans la soirée du samedi 1er octobre, une réunion de cinq cents à six cents individus eut lieu à la Halle. L'âme du complot était Constant Le Doré, écrivain de comptabilité de la Marine qui, prévenu d'affiliation à l'*Internationale* et de crime de lèse-majesté, avait été incarcéré le 3 mai précédent et relaxé après la chute de l'Empire, au 4 septembre. Après avoir acclamé la proposition faite par leurs chefs, les conspirateurs se donnent rendez-vous pour le lendemain et parcourent la ville en proférant des cris séditieux.

Le dimanche 2 octobre, dès la fin de la matinée, le programme arrêté la veille reçoit un commencement d'exécution. Aux Carmes, la Messe de midi touchait à sa fin. Le célébrant allait prononcer l'*Ite missa est* lorsque des énergumènes, revêtus de l'uniforme des gardes nationaux, la baïonnette au canon, pénètrent dans l'église, terrorisant les personnes qui s'y trouvent réunies. La grand-mère maternelle de l'auteur s'évanouit et, transportée dans une maison voisine, expire bientôt après, sans avoir repris connaissance.

A 3 heures, les chefs du complot, malgré les objurgations du sous-préfet, tentent de pénétrer dans l'hôtel de ville pour y installer la Commune. Sept des manifestants sont arrêtés et conduits en voiture cellulaire à la prison du château, sous l'escorte d'un fort piquet de garde nationale. Dans la soirée, de nouvelles manifestations rapidement réprimées provoquent encore cinq arrestations. Le rappel bat dans les rues, les portes de l'Arsenal sont fermées, les postes doublés et de fortes patrouilles parcourent la ville. La garde nationale et un bataillon d'infanterie de Marine stationnent sur le champ de bataille pendant toute la soirée. A minuit, tout était rentré dans le calme : le complot avait vécu.

Le 20 août 1874, à 11 heures et demie du soir, le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, est reçu à la gare par les autorités civiles et les chefs des armées de terre et de mer. Le lendemain, dans la matinée, excursion en rade. L'après-midi, à la préfecture maritime, réception des corps constitués et à 2 heures et demie, grande revue passée sur le cours Dajot par le Maréchal-Président, à cheval. Le 22 août, à 6 heures et demie du matin, le maréchal de Mac-Mahon quitte Brest pour se rendre à Quimper.

Du 28 octobre au 4 novembre 1891, Brest fait un accueil enthousiaste aux équipages des frégates impériales russes *Minine* et *Dmitri-Donskoï*. La ville entière, pavoisée aux couleurs franco-russes, fête pendant neuf jours les marins de la nation « amie et alliée ».

Le 6 août 1896, à 1 heure et demie de l'après-midi, le président Félix

Faure, embarqué sur le *Dupuy-de-Lôme*, entre en rade de Brest, escorté des deux divisions de l'escadre du Nord. Les fêtes données ce jour et le lendemain suivent leurs cours sans que rien ne tranche sur l'uniformité de ces sortes de réjouissances : ce sont toujours les mêmes lampions, les mêmes fêtes populaires (avec banquets qui font plus d'envieux que d'heureux car, quel qu'en soit le nombre, il y a toujours trop peu d'élus) et, n'était leur fragilité, on pourrait dire des lumignons municipaux qu'ils ont servi *sous* tous les régimes.

Au mois de mai 1904, lors du renouvellement du conseil municipal, les candidats de la liste socialiste tout entière, triomphants au second tour du scrutin, entrent à l'hôtel de ville. L'agitation politique, conséquence de ce succès inespéré, soulève encore de temps à autre les masses populaires et les dernières manifestations en sont trop près de nous pour qu'on puisse s'étendre sur ce sujet.

Le dernier événement, en date, de la vie brestoise est l'arrivée en rade, le 10 juillet 1905, sous les ordres du vice-amiral sir William May, de l'escadre anglaise de l'Atlantique qui se trouve réunie à l'escadre du Nord, commandée par le vice-amiral Caillard. Les fêtes franco-anglaises, à Brest, cimentent les bases de *l'Entente Cordiale*, préparée par les diplomates français et nos voisins d'outre-Manche. Le 11 juillet, à 9 heures du soir, après illumination des escadres à l'électricité, un feu d'artifice est tiré en rade par l'escadre anglaise.

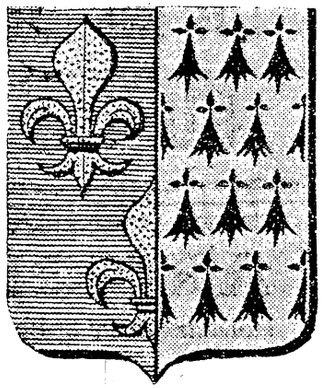
LES ARMES DE BREST

La Communauté, par sa délibération du 15 juillet 1683, arrêta que les armoiries gravées sur ce cachet (cachet aux armes de la ville pour l'usage de la Communauté) serait *mi-parti de France et de Bretagne*, conformément à *l'Armorial* de Guy Le Borgne, ce qui semble indiquer que ces armoiries étaient celles de la ville avant 1666 et 1669, date des deux premières éditions de *l'Armorial*. Il ne serait pas impossible, cependant, que la ville eût eu antérieurement d'autres armes. En effet, dans un ouvrage manuscrit présenté à Louis XIV en 1669, et intitulé : *Descriptions des provinces et villes de France*, les armoiries assignées à Brest sont : *d'azur à un navire d'or sur une onde d'argent, les voiles ferlées, au chef d'argent, à trois mouchetures d'hermine de sable*. Ces armoiries, on le voit, diffèrent peu de celles de Nantes, où les voiles sont éployées et les mouchetures d'hermine au nombre de cinq.

Abolies par l'Assemblée nationale, le 20 juin 1790, tout comme les blasons de famille, les armoiries des villes furent rétablies par décret impérial rendu le 17 mai 1809, au camp de Schœnbrunn par Napoléon, en prévision des fêtes de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, le 1er avril 1810.

Mais notre municipalité se garda bien de reprendre les anciennes armoiries aux fleurs de lys et attendit prudemment qu'une décision du maître intervint. Le 29 mars 1810, le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire, pour solliciter des armoiries pour la ville, (considérant... que le bienfait le plus ardemment désiré à Brest est le titre de Bonne Ville Impériale, etc. arrête de solliciter que la ville de Brest soit élevée au rang de celles dont les maires sont appelés au couronnement et nomme une commission pour rédiger un projet d'adresse au dit effet). Et cependant l'Empire expirait dans le désastre de Waterloo, sans que la *Bonne Ville Impériale* de Brest eût enfin gain de cause. Les fleurs de lys, cessant pour une courte période d'être un emblème séditieux, allaient s'épanouir sur les armes de Brest que, par lettres patentes du 28 octobre 1826, Charles X fixait ainsi :

Parti au premier d'azur à trois fleurs de lys d'or et aux deux d'hermines.



Dans son étude, inachevée, sur les armoiries des communes du Finistère, Louis Le Guennec écrit :

Brest. — Mi-parti de France *(d'azur à trois fleurs de lys d'or)* et de Bretagne *(d'hermines plein)*.

Dans sa notice sur les *Armoiries des villes du Finistère*, publiée au Bulletin de la Société

On sait que, de 1830 à 1870, la ville, dans les cérémonies officielles, mit de côté ces armes qui rappelaient trop un régime déchu : sous le gouvernement de juillet tout était aux trois couleurs, le Second Empire vint et, dit un facétieux, on vit des N *mis* partout. Suprême ironie des choses d'ici-bas, ce fut sous la troisième République que notre municipalité osa arborer les armes fleurdelysée concédées par Charles X et, lors de la réception à Brest en 1896 du président Félix-Faure, nos édiles portèrent l'écharpe aux virginales couleurs de la ville : bleu d'azur et blanc d'argent.

LA VILLE, INTRA-MUROS

LE CHÂTEAU ET LES FORTIFICATIONS. — Bâti sur le promontoire de la rive gauche de la Penfell (3), qu'il occupe presque entièrement, le château présente une superficie de près de deux hectares. Malgré les grands changements qu'il a subis, particulièrement depuis la disparition des toits en poivrière du donjon et des tours, rasés par ordre de Vauban qui fit établir les plates-formes pour y placer l'artillerie, il conserve encore son cachet féodal. Sa forme est celle d'un trapèze dont la grande base regarde la ville. Le portail principal, situé de ce côté, se compose de deux tours demi-circulaires entre lesquelles se trouve l'entrée en arc de cercle très surbaissée. La tour de gauche et la petite courtine centrale ont conservé leurs mâchicoulis ; au pourtour de la tour droite, les consoles existent encore, mais le parapet a été reporté en arrière, dans le plan de la muraille.

Archéologique, année 1878-1879, pages 13-21, M. Le Men dit que ces armes, qui associent le blason du souverain français à celui de la province, sont communes à toutes les anciennes juridictions de Bretagne... que pour la ville de Brest, elles ne doivent pas remonter au-delà de 1681, date du transfert du chef-lieu de la juridiction royale de Saint-Renan à Brest, et que cette dernière ville n'a pas d'armoiries particulières. « Son origine — ajoute-t-il — est un château qu'elle devrait avoir dans ses armes ». Peut-être, mais à condition d'adjoindre à ce château, et flottant à son pied, une belle nef équipée et armée en guerre pour rappeler toutes les flottes qui ont quitté le port de Brest, afin de combattre l'ennemi ou de promener le drapeau national sur toutes les mers du globe. Toutefois, le mi-parti France et Bretagne ayant acquis droit de cité et étant devenu le blason officiel de notre grand port finistérien, je l'ai reproduit tel que, sans me reconnaître le droit d'en proposer aucun autre.

(3) — *Penfell,* c'est l'extrémité de la rivière nommée *Fell*. L'orthographe « feld » date des ingénieurs du temps de Louis XIV et est due à des souvenirs d'Outre-Rhin. (Remarque de M. Jourdan de La Passardière.)

Du portail partent des courtines : celle de droite se relie au donjon ; celle de gauche aboutit à la tour de la Madeleine. C'est à la base des courtines qu'existent les substructions romaines dont le Congrès de l'Association bretonne, réuni à Brest en 1855, reconnut positivement l'existence. Les trois tourelles qu'on remarque sur la courtine qui rejoint la tour de la Madeleine étaient déjà détruites en 1690.

Au nord de la courtine de droite se trouve, avons-nous dit, le donjon, véritable forteresse, de forme parallélogramme, que son pont-levis rendait indépendante du château et où les assiégés pouvaient encore résister et se défendre après reddition des autres parties de la place. Il se compose de trois tours : le *donjon* proprement dit, la *tour d'Azénor* et la *tour de la Duchesse Anne*, cette dernière ainsi appelée parce que sans doute ce fut celle qu'habita la *Bonne Duchesse* lorsqu'elle vint à Brest en 1505, après son pèlerinage du Folgoët.

La tour d'Azénor, toute svelte et élégante avec sa couronne de créneaux et de mâchicoulis, doit son nom à l'infortunée princesse, fille du prince de Léon, épouse du comte Goëllo et mère de saint Budoc qui, faussement accusée d'adultère, fut condamnée à être placée dans un tonneau et à être jetée à la mer.

De la *tour du Donjon*, partie la plus élevée du château tout entier, on jouit d'un coup d'œil splendide sur le port, la ville et la rade. René de Rieux, seigneur de Sourdéac, marquis d'Ouessant, gouverneur de Brest, fit bâtir cette tour en 1597, à la place d'une autre qui tombait en ruines, et terminer à la même époque le beau bastion, portant son nom, qui entoure le donjon.

Flanqué à chaque angle d'une échauguette, et percé de larges embrasures, le bastion, partie la plus haute septentrionale du château, s'élève au-dessus du quai de l'arsenal.

C'est dans le donjon proprement dit que se trouvent les appartements des anciens gouverneurs. On y voit encore la salle d'honneur, la chapelle particulière des ducs, la salle à manger et les cuisines seigneuriales. Au-dessous des tours du donjon, à une grande profondeur, sont de vastes souterrains qui, par une pente assez rapide, conduisent aux *oubliettes*, terrifiant cachot, dont le sol est en contrebas des souterrains de six mètres au moins. Une large pierre plate, glissant dans une rainure, fermait autrefois l'unique orifice sur les malheureux ensevelis vivants dans ce cachot, où la mort ne venait que lentement les délivrer.

Un chemin de ronde, dominant la haute et longue courtine qui forme un des grands côtés du trapèze, conduit de la tour d'Azénor à la tour de Brest datant du XVI^e^ siècle. Au bas de la courtine existait autrefois un *fer à cheval* indiqué sur le plan de 1676 et une poterne, donnant accès à la Penfell, qui

baignait alors les fondations du château. Le fer à cheval, dont il reste encore des vestiges, fut démoli en 1788, lors de la construction des quais pour la Marine.

Sur la muraille formant la petite base du trapèze et faisant face à la rade, entre la *Tour de Brest* et la *Tour des Anglais*, devenue la *Tour française*, fait saillie la *Tour de César* qui n'a nullement une origine romaine, comme son nom pourrait le faire supposer. Tout au plus, pourrait-on dire que, construite au XII^e^ siècle, elle a été bâtie sur l'emplacement d'une autre tour élevée par les Romains. Garnie de créneaux et de mâchicoulis, elle est accostée d'une petite tourelle, où est l'escalier conduisant aux divers étages de la tour, reliée elle-même à la *Tour française* par deux petites courtines continuant le chemin de ronde qui permet de circuler tout autour du château.

Entre la *Tour de César* et la *Tour française* est une porte de secours, jadis fermée par un pont-levis, donnant accès au sémaphore du Parc-au-Duc et au poste de télégraphie sans fil, établi depuis peu.

Enfin, partant de la *Tour française*, une longue courtine dominant la rade vient rejoindre la *Tour de la Madeleine*. Cette tour, dont les dimensions sont très vastes, sert d'enveloppe à une autre beaucoup plus petite dont l'intérieur est à pans coupés, aussi l'épaisseur des murs de cette tour est-elle très grande.

Revenant à l'entrée principale, nous entrons sous le long couloir du portail et pénétrons dans une vaste cour où existe à gauche un vieux bâtiment datant du règne de Henri IV, appelé la *Caserne de Plougastel*. Dans le prolongement de celle-ci se trouve la *Caserne Monsieur*, beau bâtiment à galerie bâti en 1825, sur l'emplacement d'un autre.

Derrière la caserne de Plougastel, se trouvait la *chapelle du château*, érigée en 1064 sous le vocable de la Trinité et réédifiée sur un plan nouveau, vers 1741, par l'ingénieur Frézier, chargé des fortifications. Jusqu'à la construction de l'église des Sept-Saints elle servit de paroisse aux habitants groupés autour du château. Les prêtres insermentés, détenus au château sous la Révolution, y disaient leur messe. Cette chapelle fut démolie en 1819 (4).

Construite en 1766, la Caserne César, qui tire sans doute son nom de la tour l'avoisinant, forme avec la Caserne Monsieur un angle droit. Parallèlement à cette caserne et à celle de Plougastel, se trouvaient autrefois les logements du lieutenant du roi et du major de la place, avec deux jardins, desquels on accédait par un chemin en plan incliné à la poterne donnant accès sur la Penfell. En 1777, sur cet emplacement, on construisit les magasins de l'artillerie et le bâtiment dit de la Salle d'armes.

(4) — Le P. Cyrille Le Pennec la mentionnait en 1637 comme dédiée à l'honneur de la Vierge, merveilleusement dévote, et ornée de très rares tableaux de peinture et meublée de très beaux ornements et argenterie nécessaires pour le service divin qui s'y fait avec splendeur et dévotion.

Sous ces bâtiments existent deux souterrains parallèles entre eux et à la courtine qui regarde le cours de la Penfell. Ils sont séparés par un mur très épais où se trouve une porte par laquelle ils communiquent.

La ville, ou plutôt la bourgade qui s'étendait au pied de cette fière citadelle, fut enclose de murs vers 1341. Cette première enceinte, comprenant seulement les rues *Charronnière, Haute des Sept-Saints* et *Neuve des Sept-Saints*, resta dans cet état jusqu'en 1647, où Charles du Cambout, marquis de Coislin, gouverneur de Brest, fit construire un nouveau rempart partant du *quai de la Rive* (aujourd'hui quai Tourville), pour aboutir à la *rue Saint-Yves*. Ce rempart était défendu par deux bastions qu'unissait une courtine longeant la rue *de Traverse* actuelle. Il occupait exactement l'endroit où se croisent les rues Duguay-Trouin et du château. Brest possédait alors sept rues : *Charronière, Haute et Basse des Sept-Saints, Neuve des Sept-Saints, Petit-Moulin, Ornou et Saint-Yves*. Enfin, en 1681, lors de la réunion des deux quartiers de la ville, l'ingénieur de Sainte-Colombe élevait, sur les plans de Vauban, l'enceinte bastionnée qui remplaçait celle de 1647 et dont la plus grande partie existe encore aujourd'hui. Les fortifications de Brest et de Recouvrance furent terminées en 1689. Elles ne le furent qu'imparfaitement toutefois, puisque les parapets des remparts ne furent faits qu'en 1755 pour Recouvrance et en 1800 pour Brest.

Veut-on savoir ce qu'a pu coûter l'établissement de nos fortifications, y comprises celles de Quélern et des batteries de côtes de la rade ? On sera surpris, sans doute, d'apprendre que la dépense totale, depuis 1681 jusqu'à nos jours, n'est pas supérieure à 28 ou 29 millions de francs : moins élevée que le prix de revient d'un de nos modernes cuirassés d'escadre.

Et maintenant, que vont devenir nos vieilles murailles ? Leur inutilité à l'époque actuelle ne fait de doute pour personne et, dans un avenir plus ou moins éloigné, leur disparition s'impose. Mais comme jusqu'à présent, les diverses études ordonnées par le gouvernement à la demande de la municipalité ont été confiées uniquement au Génie militaire, la question du déclassement des fortifications de terre, les seules menacées jusqu'ici, n'a pas abouti. Pouvait-il en être autrement ?

L'ÉGLISE DES SEPT-SAINTS. — Après la chapelle du château, la plus ancienne église de Brest, sur la rive gauche de la Penfell, fut l'église des Sept-Saints, prieuré dépendant du monastère de Saint-Mathieu de Fine Terre

(Loc-Mazé Pen ar Bed). Cette église fut élevée vers le milieu du XVI[e] siècle. Erigée en paroisse sous Henri II, elle fut réunie à Saint-Louis après la construction de cette église et descendit, dès lors, au simple rang de chapelle. Toutefois, le service divin y fut célébré jusqu'en 1790, époque à laquelle la chapelle des Sept-Saints devint le lieu de réunion de la société populaire, club des Jacobins brestois.

Après la Révolution, l'église des Sept-Saints fut vendue à un gendarme de la marine qui y établit boutique. Lors de sa destruction par un incendie, en 1841, elle était transformée en cabaret. Son emplacement, comblé en 1887, se trouve aujourd'hui enfoui à près de dix mètres au-dessous du boulevard Thiers, vis-à-vis l'entrée de la rue Amiral-Linois.

Quoiqu'en ait pensé P. Le Vot du vocable de cette chapelle, « il convient, écrit M. Jourdan de La Passardière, de le rapporter délibérément aux sept saints de Bretagne : Patern, de Vannes; Corentin, de Quimper; Paul Aurélien, de Léon; Tugdual, de Tréguier; Brieux, de Saint-Brieux; Malo, d'Aleth et Samson de Dol.

« Comment a-t-on pu substituer le culte si patriotique de nos sept évêques bretons à celui, quelque peu délaissé de nos jours, des sept fils de sainte Félicité ? C'est là une transformation qui n'est malheureusement pas la seule à enregistrer, et qui est aussi regrettable au point de vue historique qu'au point de vue culturel » (5).

Le tableau de Bounieu, représentant le martyre des sept fils de sainte Félicité, substitué aux sept saints de Bretagne, est placé aujourd'hui dans l'église Saint-Louis.

LA CHAPELLE DE LA MARINE. — En 1685, les Jésuites furent appelés à Brest, par lettres patentes de Louis XIV, pour établir un séminaire chargé de fournir des aumôniers aux vaisseaux du Roi. La collégiale du Folgoat fut unie au séminaire de Brest à la condition que les Pères Jésuites desserviraient l'église et en acquitteraient les fondations. Six ans après (6 avril 1692), Louis le Grand leur accordait un nouveau « brevet du Roy pour l'union de l'abbaïe de Daoulas au séminaire de Brest. »

Le séminaire de Brest, bâti aux frais de l'État, fut élevé en 1686. La construction d'une chapelle qui, dans le principe devait y être annexée, fut différée, les Pères Jésuites ayant obtenu que l'église Saint-Louis, commencée dans le quartier Keravel, fut déplacée pour être bâtie à proximité de leur séminaire. Ils en eurent d'abord la jouissance, puis la propriété leur en fut reconnue (1705) et l'église servit tout à la fois aux Pères Jésuites et au clergé paroissial, jusqu'en 1740, époque à laquelle les Jésuites consentirent à l'abandon de leurs droits sur Saint-Louis, moyennant une indemnité de 50 000 livres.

(5) — Brest-Touriste, de L. Coudurier.

Ce fut alors qu'on construisit la chapelle de la Marine, sur les plans de Choquet de Lindu.

« La première pierre de l'édifice, écrit M. de Lorme (6), fut solennellement posée par l'Intendant de la marine royale, Bigot de la Mothe, et dès qu'il fut terminé, en 1743, le ministre Maurepas lui fit présent d'une superbe Assomption peinte par Boucher. Malheureusement, ce chef-d'œuvre fut, lors de l'expulsion des Jésuites, vendu et acheté, à vil prix, par un commissaire de Marine peu connaisseur qui, choqué des nudités de certains anges, le dépeça et le barbouilla de la façon la plus lamentable.

« Après le bannissement des Jésuites, la chapelle du séminaire fut attribuée aux troupes de la marine, pour lesquelles on y célébrait les offices tous les dimanches.

« La République arriva et les églises furent fermées. La chapelle de la Marine fut transformée en tribunal révolutionnaire. La croix du sommet fut abattue, les armes royales martelées et remplacées par un cartouche, sur lequel brillait cette inscription menaçante : *Ici siège la justice du peuple.* C'est dans cette enceinte transformée que le redoutable tribunal rendait ses arrêts.

« En 1814, la chapelle, devenue magasin à vivres, fut restaurée complètement, et l'on y plaça dans le chœur le beau groupe en marbre blanc que l'on y voit encore, groupe dû au sculpteur flamand Schiemakers. Ce riche retable provient de la citadelle d'Anvers.

« L'extérieur de la chapelle est de la plus grande simplicité : les façades latérales destinées a être noyées dans l'ensemble des édifices sont absolument sans architecture. La façade principale se détache en avant-corps du reste de l'édifice; elle est une réminiscence de celle du noviciat des Jésuites, rue du Pot-de-Fer, à Paris (7). Elle est entièrement construite en belle pierre blanche d'un granit fin et de fort appareil, sauf le socle et le perron édifiés avec le granit gris du pays.

(6) — Voir journal *La Dépêche de Brest* du 26 juin 1906.

(7) — Il est curieux de remarquer que dans les façades des trois autres églises de Brest : Saint-Louis, Notre-Dame du Mont Carmel et Saint-Sauveur, on se soit inspiré de ce style, adopté par les jésuites pour un certain nombre de maisons de leur ordre, d'où le nom de *style jésuite* qui lui a été donné.

« L'exécution en est parfaite au point de vue de la construction et de la finesse des moulures. Elle consiste en deux ordres superposés, couronnés par un fronton. L'ordre inférieur est dorique. Au centre est percée la porte principale, de chaque côté de laquelle font saillie deux pilastres doriques qui supportent un entablement complet du même style à corniche saillante, dont l'attique sert de base au premier étage. Celui-ci est constitué par un ordre ionique élégant et élancé, dont les quatre pilastres surmontent immédiatement les pilastres inférieurs ; les chapiteaux de ces pilastres sont remarquablement sculptés et l'entablement qui les couronne provient des mêmes habiles ouvriers.

« Au centre est une niche à fond plat, couronnée par un arc circulaire et bordée de deux pilastres plats. Dans le fond s'ouvre une baie cintrée, encadrée d'une triple moulure et surmontée d'un cartouche dont l'inscription a disparu. Cette partie plane se raccorde à l'arc de face par une arrière-voussure très élégante, dont le voussoir central, formant clef fleuronnée, est d'une grande finesse d'exécution et de style. On y reconnaît facilement l'œuvre d'un maître expert dans la science de la coupe des pierres. Cet ensemble se couronne par un fronton triangulaire de même style, mais très simple, surmonté de la Croix. L'intérieur de la chapelle forme un vaisseau d'une architecture à la fois simple et agréable, d'harmonieuses proportions.

« La nef est entièrement voûtée en pierres de taille ; dans le berceau central pénètrent de chaque côté cinq berceaux cylindriques secondaires, également en pierres de taille, surmontant les cinq arcades qui bordent les bas-côtés. Les arcades formaient à l'origine dix chapelles particulières depuis longtemps supprimées. Il y a là une pénétration de voûtes de toute beauté, constituant un remarquable travail de coupe de pierres qui révèle chez son auteur un talent de premier ordre.

« A l'extrémité est un rond-point également voûté en pierres de taille. Il est totalement rempli par le sanctuaire au centre duquel est l'autel. Derrière est le chœur. Dans l'arcade centrale est placé le superbe retable dont nous avons déjà parlé. En voici la description : des flammes du purgatoire s'échappent des âmes délivrées par la miséricorde divine. Au-dessous, dans une nuée, se tient Jésus enfant, tenant la Croix et porté sur le globe terrestre. A côté est agenouillée la Vierge Marie, suppliante. Plus haut, dans le ciel, s'épanouit une gloire rayonnante où plane le Saint-Esprit. A droite et à gauche, des nuées portent des angelots et des séraphins jouant de la trompette.

« Enfin, tout en haut, dominant la composition, l'Éternel, soutenu par des anges, s'élève sur une nuée en bénissant ».

D'accord avec la municipalité, après des pourparlers qui ont duré plus de deux ans, M. Gaston Thomson, ministre de la Marine, lors de son voyage

à Brest, le 21 septembre dernier, a signé l'acte de cession de ce document à la ville pour permettre la percée d'une rue dans le quartier Kéravel. Voilà donc encore un des vieux souvenirs brestois qui va disparaître sous peu. Avant sa destruction, il était bon de retracer l'histoire de ce monument où se sont déroulés plusieurs faits importants des annales de la cité.

L'ÉGLISE SAINT-LOUIS. — La construction de l'église Saint-Louis, a-t-il été dit en parlant de la chapelle de la Marine, commencée dans le quartier Kéravel, fut suspendue pour être reprise auprès des bâtiments du séminaire de la Marine. Monseigneur de La Brosse, évêque de Léon, posa la première pierre de la nouvelle église le 1er mars 1688. Son successeur, Monseigneur de La Bourdonnaye, la bénit solennellement le 29 octobre 1702 et l'abbé Roignant, recteur des Sept-Saints, y transféra aussitôt le service paroissial.

En 1705, les Pères Jésuites furent mis en possession de l'église Saint-Louis, mais l'abbé Roignant, curé, fut autorisé à en jouir jusqu'à la construction d'une église spéciale pour la paroisse. En attendant, le maître-autel était à la disposition des Pères jusqu'à dix heures du matin et, à partir de ce moment, il servait aux besoins du service paroissial. Cette communauté de jouissance n'alla pas sans inconvénients et, pour supprimer une cause de conflits sans cesse renouvelée, les Pères Jésuites cédèrent à la paroisse leurs droits sur l'église Saint-Louis, moyennant une indemnité de 50 000 livres, comme nous l'avons vu plus haut.

Conçue dans le style jésuite, la façade de l'église Saint-Louis, avec sa tour hexagonale flanquée de deux pyramides, que Max Radiguet a irrévérencieusement comparée à une clarinette accostée de deux métronomes (8), est d'une architecture qui ne manque pas d'originalité. Deux belles statues en pierre blanche de saint Pierre et de saint Paul, exécutées par M. Trischler, décorent les niches de la façade de chaque côté du portail.

Après l'exécution du contrat intervenu entre les Pères Jésuites et la ville, l'abbé Perrot, recteur de la paroisse, s'occupa activement de la décoration intérieure de l'église Saint-Louis.

En franchissant le portail de Saint-Louis, on remarque immédiatement le gracieux baldaquin, orné d'une gloire centrale toute dorée qui, au fond de la nef, dans le chœur, encadre si élégamment le maître-autel. Ce baldaquin, qui est soutenu par quatre colonnes de marbre gris blanc lézardé de tons

(8) — *A travers la Bretagne* : Souvenirs et paysages, p. 37.

d'ardoise, provenant de Lebdah, dans la Tripolitaine, et qui se trouvaient à Honfleur quand M. de Maurepas, à la prière des échevins et des principaux habitants, les fit expédier à Brest pour l'embellissement de l'église Saint-Louis.

C'est en 1758 que, sous la direction de M. Frézier, furent placés le maître-autel de marbre rouge, don du roi Louis XV, et les colonnes de marbre ripolin apportées d'Honfleur. Ces colonnes, de 7,14 mètres de hauteur, sont posées sur des soubassements, également en marbre, et décorées de chapiteaux en bois doré; elles proviendraient, selon *Cambry*, d'un temple de *Leiptis Magna*, ville de la côte d'Afrique, et auraient été apportées en France sous Louis XIV.

En 1794, l'église fut transformée en hôpital et divisée en deux salles par un plancher formant un étage, sur l'ordre de Jean Bon Saint-André qui avait prescrit de détruire tout ce qui gênerait ce projet. Désirant préserver les colonnes, l'ingénieur Sané, alors ordonnateur au port de Brest, objecta que l'escalier conduisant à l'étage devait trouver de solides points d'appui sur les colonnes du chœur. Jean Bon Saint-André se rendit à ses raisons : grâce à ce subterfuge, les colonnes furent sauvées.

L'exécution des grandes orgues de Saint-Louis fut confiée, en 1789, au frère Florentin Grimont, carme de Brest, qui y employa une somme de 80 000 livres et reçut pour honoraires une rente viagère de 250 livres. M. Collet fut chargé de la sculpture du buffet d'un bel effet et dont les cariatides surtout sont remarquables. En 1845, M. Mercier, curé, fit réparer et considérablement augmenter les orgues. Elles furent de nouveau restaurées en 1887, par MM. Stoltz de Paris. L'instrument, dont le magnifique buffet a été seul conservé, se compose exclusivement de quarante-cinq jeux réels, trois claviers à mains, un pédalier complet, seize pédales de combinaisons, deux mille six cent soixante-douze tuyaux.

Lorsqu'après la tourmente révolutionnaire, l'église Saint-Louis étant rendue au culte, il fallut réparer les ruines accumulées et pourvoir notamment au remplacement de la chaire à prêcher et des statues de Charlemagne et de saint Louis, détruites le 10 nivôse an II (30 décembre 1793), jour où Jean Bon Saint-André vint inaugurer le *Temple de la Raison*, de pieuses personnes songèrent au rétablissement des deux statues qui encadraient le maître-autel. Napoléon I[er], en autorisant le projet, fit savoir que, voulant les statues dignes de leur objet, les fonds recueillis seraient employés uniquement à celle de Charlemagne et qu'il se chargeait lui-même de celle de saint Louis. L'exécution des deux statues fut confiée à M. Collet.

Les deux autels à la romaine, de la Vierge et des Saints-Anges qui occupent le transept, sont dus aux plans de M. Trouille, ingénieur en chef des

travaux maritimes à Brest. Le premier est d'ordre ionique, le second est d'ordre dorique. En même temps, sur ses dessins, était exécutée la chaire dont les sculptures sont encore dues au ciseau de M. Collet.

En 1853, furent placés les quatre beaux vitraux du transept, représentant les scènes principales de la vie de saint Louis. Ces vitraux, sortis de la maison Lobin, de Tours, peuvent rivaliser avec les plus beaux specimens de l'art du peintre verrier du XVI[e] siècle, époque à laquelle cet art tomba dans une décadence dont il se relève à peine de nos jours.

Ce fut vers la même époque que MM. Trischler et Lapierre sculptèrent les élégants confessionnaux placés dans l'église.

Dans le déambulatoire, on remarque trois monuments funéraires consacrés : le premier à la mémoire de Du Couëdic et le second à celle de Monseigneur Graveran, ancien curé de Saint-Louis. Le troisième contient les restes du chevalier Fleuriot de Langle, l'infortuné commandant de l'*Astrolabe*, assassiné en 1787 par les indigènes de Maouna, à l'ouest de l'archipel des Navigateurs, et dont les restes furent solennellement transférés en l'église Saint-Louis le 25 juin 1889.

Le premier monument à la gloire de Du Couëdic, construit sur les plans de Trouille, avait été élevé par ordre de Louis XVI. Détruit sous la Révolution, il a été rétabli au commencement du XIX[e] siècle. On y lit :

ICI REPOSE LE CORPS DE MESSIRE CHARLES-LOUIS DU COUEDIC DE KERGOUALER,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS.
CAPITAINE DES VAISSEAUX DU ROI, NÉ AU CHÂTEAU DE KERGUÉLÉNEN, PAROISSE
DE POULDERGAT, DIOCÈSE DE QUIMPER, LE 17 JUILLET 1740
MORT LE 5 JANVIER 1780 DES SUITES DES BLESSURES
QU'IL AVAIT REÇUES DANS LE COMBAT MÉMORABLE
QU'IL AVAIT RENDU, LE 6 OCTOBRE 1779
COMMANDANT LA FRÉGATE DE SA MAJESTÉ *LA SURVEILLANTE*,
CONTRE LA FRÉGATE ANGLAISE *LE QUÉBEC*

Ce monument a été placé par ordre du roi pour perpétuer la mémoire de ce brave officier.

Le monument érigé en l'honneur de Monseigneur Graveran est en marbre blanc et de style Renaissance. Les armes de l'évêque, qui ornent le piédestal, sont surmontées de la devise : *Verbum crucis Dei virtus*. Ce piédestal supporte une pyramide terminée par une simple croix posée sur une boule. Dans la pointe de la pyramide, entre un cœur enflammé et le portrait en bas-relief du vénéré prélat, représenté de profil, sont gravés les lettres D.O.M.

Au bas de la pyramide on lit :

Hic ad suos redux quiescit amans COR
illustriss. et reverendiss. Domini Jhi Miae
GRAVERAN, Corisop.et Léon. Episcopi
hanc pie pastor bonus annis XIV, rexit ecclesiam
in finem dilexit redamentes in finem.
Congenito Crozone genitus, parochus erexit.

Dans une niche pratiquée derrière le monument, une boîte en plomb renferme le cœur de Monseigneur Graveran, donné selon son vœu à l'église qu'il avait gouvernée pendant quatorze ans.

Le monument du chevalier Fleuriot de Langle, en marbre noir, comme celui de Du Couëdic, et aussi de mêmes proportions et de même forme, porte au-dessous d'une croix qui surmonte les blasons accolés des Fleuriot et des Kerouartz (9), timbrés d'une couronne de comte, l'inscription suivante :

Ici reposent les restes du chevalier Paul Antoine Marie de Fleuriot de Langle, époux de Dame Georgette de Kerouartz. Né le 1er août 1744 au château de Kerlouet évêché de Tréguier. Capitaine des Vaisseaux du Roi. Chevalier de l'ordre royal et Militaire de St-Louis, Chevalier de l'ordre de Cincinnatus des Etats-Unis, Membre de l'Académie Royale de la Marine de Brest. Commandant la frégate l'Astrolabe dans l'expédition de circum-navigation aux ordres de l'illustre de Laperouse. Tué le II Xbre 1787 par les insulaires de Samoa.

Dans le soubassement on lit :

Mgr Vidal, Evêque d'Abydos alors Missionnaire y retrouva ses restes. S.E. le Ministre de la Marine Vice-Amiral Krantz, les rapatria. La Ville de Brest les recueillit, en l'église St-Louis le 25 Juin 1889. Ses petits-enfants érigèrent ce monument.
Priez Dieu pour lui

En 1880, des restaurations importantes, sous l'habile direction de M. Jourdan de La Passardière, ont été entreprises à Saint-Louis. Le lambris en plâtre tout uni qui, depuis 1842, formait les voûtes surbaissées en anse de panier de la nef et des bas-côtés, a été remplacé par un riche plafond Louis XIV, divisé en caissons aux reliefs imposants qui, au croisement de la nef et du transept, forment une rosace centrale du plus bel effet ; des festons de guirlandes aux roses épanouies, soutenus par des têtes d'anges, courent sur les murs, reliant entre eux les pilastres aux chapiteaux savamment fouillés.

(9) — Fleuriot porte : *d'argent au chevron de gueules accompagné de trois quintefeuilles d'azur.* Les armes de Kerouartz sont : *d'argent à la roue de sable à cinq raiz, accompagnée de trois croisettes de même.* Devise : *Tout en l'honneur de Dieu.*

Les fenêtres des bas-côtés ont été garnies de vitraux en 1899. Les figures des fenêtres inférieures représentent des saints de notre Bretagne-Armorique. Ce sont, en descendant l'église, du côté de l'Evangile : saint Corentin, saint Judicaël, saint Guénolé et saint Mélard. Du côté de l'Épître se trouvent saint Pol Aurélien, la bienheureuse Françoise d'Amboise, saint Yves et saint Trémeur. Malheureusement, ces vitraux sont loin de valoir comme coloris les quatre belles verrières, aux tons chatoyants, de la vie de saint Louis, placés aux fenêtres du transept.

Enfin, en ces derniers temps, de superbes et hauts lampadaires, en bronze doré, posés sur la balustrade qui court entre les piliers de la nef, ont terminé la somptueuse décoration du temple.

Le 12 juillet 1898, lors des travaux de réfection de pavage de l'église, des ouvriers découvrient dans le dallage, derrière le maître-autel, une pierre tumulaire dont la face avait été renversée contre le sol. La dalle de kersanton, retournée, laissa voir un sujet sculptural parfaitement conservé : un chevalier, tête nue, le visage rasé, est couché, les mains jointes sur la poitrine ; deux anges soutiennent un voile sur lequel repose la tête. Ses pieds portent sur un lion qui tient un écu. L'examen de l'écu, qui est seulement chargé d'un chef, permit à M. Jourdan de La Passardière d'identifier le personnage ainsi représenté : c'est Gilles de Texue, gouverneur de Brest en 1500 et dont la famille s'est éteinte au XVIe siècle. Cette dalle est aujourd'hui conservée au musée d'art religieux de la chapelle Saint-Joseph.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL. — Par une convention du 1er mai 1652, approuvée par l'évêque de Léon le 19 novembre suivant, sur le désir exprimé par le gouverneur de Brest, Castelnau, les Carmes déchaussés vinrent y établir un couvent et diriger l'hôpital Saint-Yves, situé dans la rue qui porte encore ce nom. C'est sur l'emplacement de la chapelle Saint-Yves, dont l'hôpital était une annexe, que fut bâtie, en 1718, sur les plans de M. de Robelin, directeur des fortifications de Bretagne, l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Après la disparition des Carmes en 1790, leur couvent servit de prison aux prêtres réfractaires qui y restèrent jusqu'à leur translation au Château. Au Concordat, l'église, qui avait servi de magasin pendant la Révolution, fut rendue au culte, mais elle ne fut érigée en paroisse qu'un demi-siècle plus tard par Mgr Sergent, le 4 février 1857. Cette église paroissiale n'a rien d'intéressant pour le visiteur. On y vénère toutefois une assez belle statue de Notre-Dame du Mont-Carmel paraissant dater du commencement du XVIIe siècle. Au-dessus de l'autel de droite, en entrant, se voit un tableau du

peintre breton Yan d'Argent, représentant la mort de saint Joseph. Ce tableau a été exécuté vers 1888 ou 1889. Dans la travée, du même côté, est une petite statue, supportée par un cube en kersanton reposant sur un cul-de-lampe sculpté sur le devant duquel on lit, gravé en creux, dans un cartouche, l'inscription suivante :

P : QVILBIGNON : MIL : Vcc : XXXIIII : FIST : FAIRE : LIMAGE.

La statue représente saint Yves, assis dans un fauteuil orné des armes des Quilbignon. La statue ayant été décapitée, un artiste du cru y a apporté une tête en tuffeau, mais cette restauration ne fait pas honneur à celui qui l'a entreprise.

LA CHAPELLE SAINT-JOSEPH. — En 1693, c'est-à-dire presque aussitôt leur établissement à Brest, les Pères Jésuites fondèrent la Congrégation des artisans qui réunissait les deux côtés de la ville. Cette association, dont les règles étaient fort sévères, avait un but exclusivement religieux dont elle ne s'écarta jamais. Ses statuts furent réformés en 1716. L'année suivante, à la suite de difficultés survenues entre les congréganistes et les Pères Jésuites, la Congrégration se sépara de ceux-ci. En attendant la construction d'une chapelle pour l'usage exclusif de la Congrégation, Mgr de La Bourdonnaye, évêque de Léon, lui permit de tenir ses séances dans la chapelle de Notre-Dame de Délivrance, annexée au cimetière de la ville, dont un côté bordait la rue d'Algésiras actuelle.

A ce moment, les artisans de Recouvrance formèrent une Congrégation indépendante de celle de Brest, qui acquit le terrain aujourd'hui occupé par la chapelle de Saint-Joseph, au haut de la rue Duquesne, où fut construite une chapelle dédiée à Notre-Dame de la Miséricorde. Mgr de La Bourdonnaye en posa la première pierre le 8 mai 1718 et la bénit solennellement, le 29 juillet de l'année suivante. L'association des artisans de Brest (ce fut le nom adopté lors de la séparation) subsista jusqu'à la Révolution, sous laquelle la chapelle fut vendue comme bien national. Elle servait de magasin des lits militaires, lorsque le conseil de fabrique de Saint-Louis l'acheta vers la fin de 1866. Le conseil municipal de Brest, dans sa séance du 7 mars 1867, vota une somme de cinq mille six cents francs pour la restauration du monument qui devait être seulement remis en état. Mais, par délibération du 9 juillet 1871, le conseil de fabrique de Saint-Louis ayant autorisé son trésorier à traiter pour la reconstruction entière de l'édifice, la chapelle actuelle, de pur style roman, fut bâtie sous la direction du R.P. Tournesac, jésuite, architecte, auteur des plans. Les travaux, dont le devis s'élevait à soixante-seize mille francs, furent exécutés par MM. Buré et S. Crosnier, entrepreneurs à Brest.

La consécration par M. Cloarec, curé de Saint-Louis, de la chapelle érigée sous le vocable de Saint-Joseph, eut lieu solennellement le 20 octobre 1873.

LA PRÉFECTURE MARITIME. — Le 10 août 1752, la Marine achetait aux héritiers du marquis de Crève-Cœur l'hôtel Saint-Pierre pour la somme de quarante mille livres. On y installa les gardes de la Marine précédemment logés dans les *Vieux magasins du Roy* datant de François Ier et construits sur le quai de la Rive, au-dessous du boulevard actuel de la Marine.

En 1771, les gardes de la Marine furent placés dans l'ancien séminaire des Jésuites, qui avait servi de caserne après le bannissement de l'Ordre en 1762. C'est à l'hôtel Saint-Pierre que fut reçue, en 1787, la seconde ambassade du roi de Siam. A la Révolution, l'hôtel ayant été déclaré bien national, les représentants du peuple y furent logés pendant leur mission à Brest. L'hôtel de la préfecture possède de très beaux jardins terminés en terrasse sur le Champ de Bataille et de vastes salons de réception qui, depuis un siècle, ont vu défiler les plus hautes personnalités de tous les régimes en France et des représentants de toutes les nations de l'univers.

L'HÔTEL DE VILLE. — Depuis 1726, la municipalité louait, sur le quai de Brest, un immeuble qui servait de « maison commune ». L'hôtel Saint-Pierre, que la municipalité avait songé à acquérir, étant devenu la propriété de la Marine, la ville acheta l'hôtel Chapizeau qui, restauré, constitue aujourd'hui l'hôtel de ville, qu'il vaut mieux ne pas apprécier car, au point de vue architectural, il serait difficile d'en dire du bien.

LE THÉÂTRE MUNICIPAL. — Il fut construit, en 1765, par Choquet de Lindu, aux frais de la Marine, sur l'emplacement du jardin potager de l'hôtel Saint-Pierre, donné pour cet usage, sous le ministère Choiseul, après approbation du Roi. Le théâtre, après avoir appartenu à un particulier en 1796, est devenu la propriété de la ville, en 1817.

Le dimanche 11 mars 1866, juste un siècle après sa fondation, le théâtre était incendié. Dès le premier moment, on reconnut que l'édifice ne pouvait être sauvé ; après quelques heures, il n'en restait que les quatre murs. Dans le nouvel édifice, seule la façade a été conservée. La salle de spectacle, réédifiée par M. Deperthes, architecte de la ville, est grande et bien disposée pour l'acoustique et la commodité des spectateurs.

LE MUSÉE - BIBLIOTHÈQUE - SALLE DES FÊTES. — En 1828, sur l'emplacement du grand jardin des Carmes, vendu par l'administration de l'hospice civil à la commune, fut construit pour servir de halle le vaste bâtiment qui occupe le milieu de la place Sadi-Carnot. Une médaille commémorative, reproduite dans le bulletin de la *Société Académique de Brest*, fut frappée lors de l'érection de ce bâtiment qui, dès 1853, commença à être détourné de sa destination première. On y plaça alors la bibliothèque de la ville.

En 1866, après l'incendie du théâtre, on installa dans la Halle une salle provisoire de spectacle, non sans avoir préalablement déménagé les livres les plus précieux pour les mettre à l'abri d'un dangereux voisinage. Cette préoccupation ne semble pas avoir troublé une plus récente municipalité qui, au milieu des livres rares et des œuvres du musée, dont plusieurs sont remarquables, n'a pas hésité à construire une salle des fêtes manquant évidemment à Brest, mais qu'on eût peut-être préféré voir placée ailleurs.

La *bibliothèque* municipale, par le nombre de ses volumes, tient aujourd'hui une des premières places en France. Elle compte plus de 50 000 articles imprimés et ne contient pas moins de 2 000 manuscrits. Elle possède un fonds héraldique et nobiliaire fort remarquable. Quant au fonds breton, qui dépasse actuellement 1 200 volumes, sans compter les journaux et revues, il s'accroît chaque jour sous l'active impulsion de notre érudit bibliothécaire-archiviste, M. Louis Delourmel, qui s'en occupe avec un soin tout particulier.

A la suite d'une exposition des Beaux-Arts, confiée à des artistes et à des amateurs éclairés de notre ville, le *musée* fut fondé en mai 1875, sur l'initiative de M. Penquer, maire de Brest qui, comme conseiller municipal, y songeait dès 1869. Quinze propriétaires de tableaux concoururent par des dons généreux à la fondation du musée; d'année en année, il voit s'augmenter le nombre des œuvres d'art qu'il renferme.

Parmi les tableaux citons :

— *Le Génie de la Liberté confiant le triangle de l'Égalité à la Justice.*
— *La mort d'Eurydice, copie du Poussin.*
— *Camille Desmoulins au Palais-Royal, de Lix.*
— *La bataille de Solférino, de Louis Paternostre.*
— *Jason recevant de Médée l'herbe enchantée qui doit faire périr le Dragon, gardien de la Toison d'or.*
— *La mort de Jézabel, de J.-G. Guay,* etc.

Au musée, la Bretagne est largement représentée, tant par les artistes d'origine bretonne que par les peintres qui se sont plu à reproduire ses sites

les plus charmants ou qui ont demandé l'inspiration à son histoire et à ses coutumes traditionnelles. *La visite à l'Accouchée*, de Van der Anker et La Mort du Dernier-Né, de F. Penfold, sont des scènes curieuses de mœurs locales; les scènes de pardons, les types bretons du brestois Louis Caradec (1802-1888) dont l'auteur s'honore d'être l'élève, sont pris sur le vif; *les Marines*, de Mayer et Gilbert; *L'Exécution de Porçon de la Barbinais*, de Poilleu-Saint-Ange; *l'Automne en Bretagne*, de Camille Bernier; *Une fameuse pêche dans l'Élorn* et *La mort du dernier barde*, du Finistérien Yan d'Argent, sont des œuvres de valeur qu'on admire avec un plaisir toujours nouveau.

L'Automne en Bretagne fut donné par son auteur à M. Penquer, maire de Brest, qui l'offrit généreusement au musée. M. Camille Bernier est un Alsacien que la Bretagne a conquis et à laquelle il a passionnément consacré son talent. Aux différents salons il a exposé : *Le petit bois, Les bords de l'Ellé, L'étang de Quimerc'h, Le bois de Kerlagadic, Le vallon, Sabotiers dans le bois de Quimerc'h*, etc., tous sujets empruntés à notre pays.

Le tableau de Yan d'Argent, *La mort du dernier barde*, de cinq mètres sur deux mètres cinquante, est un peu énigmatique. Voici, d'après le peintre lui-même, le sujet de cette composition : « Le dernier barde, représentant de la poésie et des vieilles traditions bretonnes, meurt dans la froidure et dans le délaissement, tandis que poètes, peintres, sculpteurs et musiciens courent après la fortune. La nature donne des marques de réprobation sur tous les tons, depuis la douleur élevée et calme jusqu'au sarcasme strident ».

Ce mendiant qui meurt au tournant du chemin personnifie la poésie populaire; c'est tout un passé qui s'écroule, c'est la nation bretonne qui meurt. Près de lui son vieux livre, les feuillets épars, sa bombarde, sa béquille et son chien, hurlant aux arbres. On voudrait la béquille moins longue; il y a là une faute choquante de perspective. Au second plan, des arbres au tronc noueux affectent des formes fantastiques, rappelant les ballades moyen-âgeuses de l'Allemagne. Enfin, dans le fond du tableau, la Fortune et les courtisans que le peintre a stigmatisés.

Le musée est pauvre en sculptures puisqu'entre bronzes, marbres, plâtres, terres cuites, etc., le catalogue ne compte qu'une cinquantaine d'articles, parmi lesquels il convient de citer : le portrait de M. le D[r] A. Salaun-Penquer, ancien maire de Brest, par Bartholdi; l'*Actéon changé en cerf*, de N. Coustou, aujourd'hui lamentablement mutilé; *La mort d'Abel*, d'Edmond Perrault, etc.

LE CHAMP-DE-BATAILLE. — Ce terrain, de cent mètres environ de côté, fut converti en 1694 en champ de manœuvre pour les gardes de la Marine. En 1752, la Marine en permit l'accès à la guerre, dont l'administration, en 1791, prit définitivement possession du Champ-de-Bataille.

Le 19 nivôse an II (8 janvier 1794) sur le Champ-de-Bataille qui, après s'être appelé *Champ de la Fédération*, était devenu, en 1792, *Place de la Liberté*, l'autel de la Patrie était renversé et remplacé par une toile peinte jetée sur un échafaudage et représentant un roc escarpé. C'était la *Montagne* devant laquelle on éleva la *Sainte Guillotine*. Cinquante-huit victimes y devaient subir la peine capitale.

Les vieux ormes qui ombrageaient le Champ-de-Bataille furent abattus au commencement du XIX^e^ siècle et remplacés par une double rangée d'arbres, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Le centre de la place a été orné par la municipalité d'une estrade surmontée d'une sorte de parapluie chinois où plusieurs fois par semaine, jouent les musiques militaires.

Le côté ouest du Champ-de-Bataille, sur la rue Saint-Yves, est bordé par le théâtre et le jardin de la préfecture maritime. A l'opposé se trouve le petit couvent, fondé en 1694, par les sœurs de l'Union chrétienne du S.C. de Jésus, sous l'épiscopat de Mgr de La Brosse, évêque de Léon. La chapelle, érigée en 1736, sert aujourd'hui au tribunal et à la Chambre de Commerce. Dans les bâtiments du monastère, devenus propriété de la ville, est installée la Bourse du Travail.

C'est sur cette place que bat, aujourd'hui, le cœur de la cité brestoise ; pas un événement d'importance à Brest qui n'ait pour théâtre le Champ-de-Bataille ou qui, du moins, n'y ait sa répercution.

LE COURS DAJOT. — Cette belle promenade de six cents mètres environ, plantée d'ormes séculaires, fut créée en 1769, par M. Dajot, officier du Génie, directeur des fortifications. Deux statues en marbre blanc, un *Neptune* et une *Abondance*, dues au ciseau de Coysevox, sont placées à ses extrémités. Elles furent données sous le Consulat à la ville de Brest par le ministre Chaptal à la demande faite par le maire, M. Pouliquen, et les membres de la députation du Finistère au Corps législatif.

La première de ces statues provient du château de Marly où elle ornait une cascade ; l'autre, l'*Abondance, réparant les maux de la disette,* se trouvait dans la cour d'honneur du château de Versailles.

Des hauteurs du Cours Dajot, mis par un escalier, placé vers son milieu, en communication avec les rampes du port de commerce, on découvre le magnifique panorama de la rade, fermée au sud par les côtes de Plougastel,

de Lanvéoc et de la presqu'île de Crozon ; puis vient l'échancrure du Goulet, le phare du Portzic et la côte nord où sont établis les terre-pleins de Laninon.

LA PLACE DU CHÂTEAU. — En 1769, le lieutenant général, comte de Roquefeuil, commandant de la Marine, des Ville et Château de Brest, fit niveler la place du Château pour servir de place d'armes à la guerre.

C'est sur cette place que fut reçu, le 14 juillet 1791, par le corps municipal assemblé à cet effet, le serment des chefs civils et militaires, tant de terre que de mer, des troupes de ligne, de la garde nationale et des entretenus de l'arsenal. La formule du serment prescrit par les décrets des 28 février et 26 juin 1790 était : *Je jure fidélité à la Nation, à la loi, au Roi. Je jure aussi d'observer la Constitution.* La messe fut célébrée avec le plus grand appareil sur l'autel de la Patrie, par l'aumônier de la garde nationale, assisté du clergé de Saint-Louis et de Saint-Sauveur, en habits sacerdotaux. A l'issue de la messe, on bénit le guidon de la compagnie des dragons nationaux. Une salve de vingt et un coups de canon, tirée par les canonniers nationaux et à laquelle répondent les navires en rade, annonce ensuite la cérémonie du serment. Cette cérémonie n'alla pas sans encombre, car le commandant de la garde nationale, dont l'exemple fut suivi par presque toutes les troupes, prêta le serment exigé, mais refusa de s'engager à être fidèle au Roi. Une curieuse gouache, due au pinceau de Desplaces, professeur de dessin de la Marine à Brest, classée sous le N° 23 des dessins, pastels et aquarelles du musée, représente la cérémonie et montre les troupes rassemblées devant le château pour la célébration de cette fête patriotique.

Aujourd'hui, régulièrement plantée d'arbres, la place du Château sert de champ de manœuvre aux troupes casernées au Château. Du côté de la place qui domine les fossés où passe le chemin de fer de l'arsenal, des massifs de verdure encadrent gracieusement les vieux murs et les antiques tours du château. Dans la partie nord, longeant la rue Amiral-Linois, un square avec jet d'eau rassemble les jours de congé la population enfantine. Ce square a été aménagé en 1901, lors de l'exposition internationale organisée sur les terrains de la place du Château et des parties basses du Cours Dajot.

A l'angle formé par la place et l'avenue qui conduit au château, le 26 juillet 1903, sous la présidence de M. Maruéjouls, ministre des Travaux Publics, a été inauguré le monument d'Armand Rousseau, gouverneur général de l'Indochine, mort le 9 décembre 1896.

La statue en bronze d'Armand Rousseau le représente debout, tenant à la main une carte géographique sur laquelle sont inscrits les noms de nos possessions d'Extrême-Orient.

Dans le socle en marbre blanc bordé d'assises de granit, sur la face principale, une femme, de grandeur naturelle, en haut relief, symbolisant l'Indochine française, coiffée d'un casque colonial, armée d'une cuirasse et vêtue d'une jupe longue, écrit sur le socle le nom d'Armand Rousseau.

Ce monument, élevé par souscription, sur l'initiative de M. James de Kerjégu, député de Quimperlé et président du conseil général du Finistère, est dû au ciseau du sculpteur Denys Puech. La statue a été fondue dans les ateliers de M. Gaunes, à Paris et le soubassement sculpté dans les ateliers de M. Devillars, président de la Chambre de Commerce de Paris.

LA PLACE LA TOUR-D'AUVERGNE. — Le joli square qui porte aujourd'hui ce nom fut pendant longtemps le spectacle de tous les vices et de la plus honteuse débauche (10).

Antérieurement à 1842, pour aller de la rue de Siam à la rue Saint-Yves, on avait construit une chaussée qui portait le nom de *Pont de Terre*. Du côté des remparts et de la rue de Siam, la chaussée était bordée de maisons, mais de l'autre côté, c'était un cloaque infect, où s'assemblait tout le rebut de la population et où le forçat en rupture de ban était sûr de trouver un tutélaire abri.

Là, chaque soir, se réunissait cette tourbe en haillons qui court les rues, implorant la charité à défaut d'un bon coup à faire; hommes, femmes, enfants, jeunes gens et jeunes filles y grouillaient, pêle-même, en des masures branlantes qui leur offraient un refuge pour la nuit.

Il fallait songer sérieusement à faire disparaître ce lieu mal famé qui affectait tout à la fois le regard, la morale, la salubrité et la santé publique. La municipalité s'y employa de son mieux et le ravin fut comblé. Le 22 août 1841, le conseil municipal donnait à la nouvelle place le nom de *La Tour-d'Auvergne*. Quelques années après, la place était entourée de tilleuls; plus récemment, elle est devenue le square élégant qu'on connaît aujourd'hui.

LA PLACE DES PORTES. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que la ville de Brest, manquant d'air et d'espace, étouffe derrière ses vieux remparts. Faisant droit à une délibération du conseil municipal, en date du 27 mars 1885, l'administration de la guerre permettait, en 1889, l'établissement d'un terre-plein entre les portes de Landerneau et Saint-Louis, qui allaient enfin disparaître pour faire place à une grille fermant la large percée pratiquée

(10) — Voyez Fleury, *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1re série, tome IV, 1865, p. 80 et suivantes.

dans l'enceinte fortifiée. Les travaux, dont le devis s'élevait à 58 900 francs, furent faits aux frais de la ville par l'entrepreneur du Génie militaire, M. Trischler.

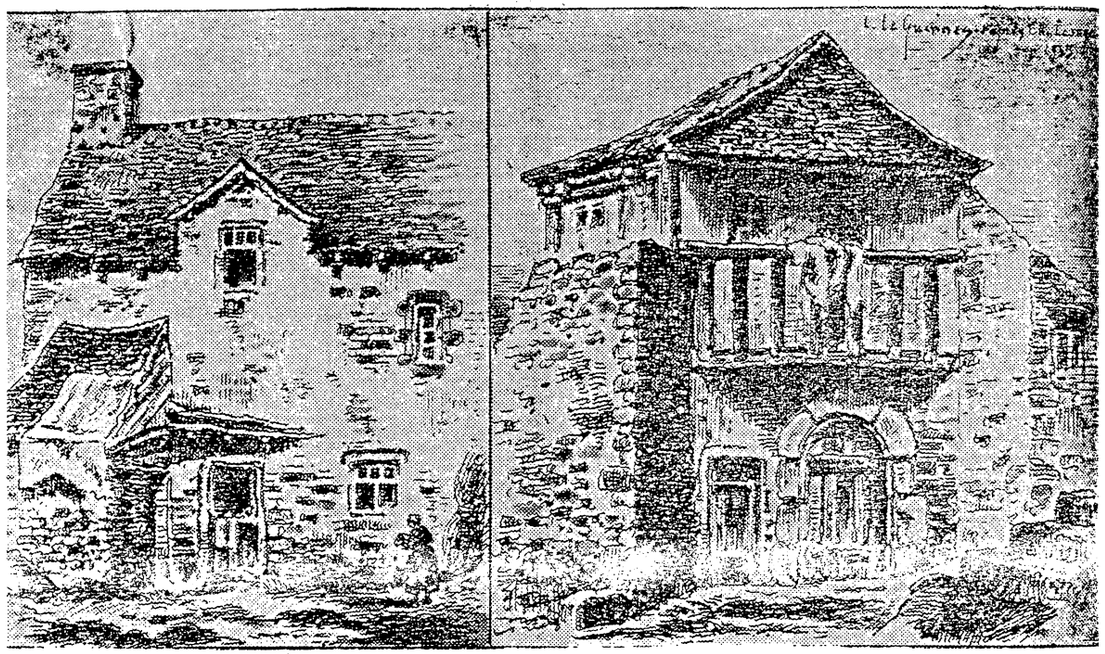
Dans le petit square qui existe entre l'avancée de la porte de Landerneau et de la porte Saint-Louis, est placé le monument des soldats et marins bretons, morts pour la patrie, œuvre du sculpteur Maillard, inaugurée le 1er novembre 1900, sous la présidence du général André, ministre de la Guerre.

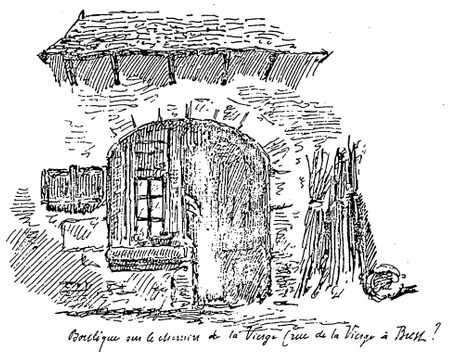
LE PONT NATIONAL. — La difficulté des communications entre Brest et Recouvrance, reliés seulement par un service de bateaux de passage,

Le Brest d'autrefois, d'après les dessins de Lesage

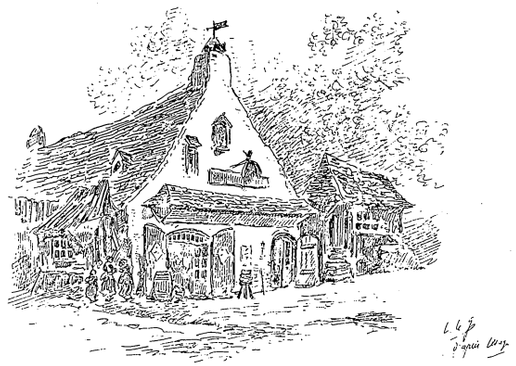


Le Brest d'autrefois. (Dessins d'après Lesage)





Boutique au Calvaire de la Vierge (rue de la Vierge à Brest ?



Brest, 1847 — « Sur les portes, des serviettes blanches sur lesquelles sont posées des crêpes »

préoccupait la sollicitude des pouvoirs publics qui, depuis le commencement du XIX^e^ siècle, étudiaient l'établissement d'un moyen de jonction plus pratique.

En 1843, M. Trischler, architecte à Recouvrance, présenta au conseil municipal un projet très pratique, semblant pouvoir être accueilli. Les choses suivaient une bonne marche quand, tout à coup, au dernier moment, la préférence fut donnée à un nouveau projet qui venait de surgir et dont les auteurs étaient MM. Cadiat, architecte, et Oudry, ingénieur des Ponts-et-Chaussées. Commencés vers la fin de 1856, sous la surveillance et la direction de M. de Carcaradec, ingénieur des Ponts-et-Chaussées de l'arrondissement, les travaux de construction du pont ne furent terminés qu'en 1861. La partie métallique, exécutée par MM. Schneider, dans les ateliers du Petit Creusot, à Châlons-sur-Saône, se compose de deux volées tournantes de cinquante-deux mètres environ de portée, chacune équilibrée sur une pile de maçonnerie, au moyen de deux culasses arrière et roulant sur des galets coniques en fonte. Bien que le poids de chaque volée atteigne sept cent cinquante tonneaux, quatre hommes suffisent à la manœuvre de rotation du pont, qui semble encore plus hardi lorsque les nécessités du service en exigent l'ouverture.

Le pont fut inauguré le dimanche 23 juin 1861, après avoir été solennellement béni par M. l'abbé Mercier, curé de Saint-Louis.

Franchissons jusqu'au milieu ce passage aérien qui oscille quelquefois au point de faire douter de sa solidité :

« On découvre de cet endroit, écrit Max Radiguet dans le livre déjà cité, un spectacle vraiment enchanteur, et la ville de Brest ne saurait se présenter à l'étranger sous un plus curieux aspect. Le regard embrasse d'un côté la partie la plus splendide du port de guerre avec ses navires, ses monuments, ses travaux tumultueux ; de l'autre, les tours séculaires du château et les premiers plans de la rade inondés de lumière, tandis que les lointains s'effacent dans une ouate de vapeur ; plus près, au fond de l'abîme, il voit les canots égratignant comme des faucheux sous leur nage cadencée, le sombre azur de la Penfell, et le bateau à vapeur y creuser un sillon et laisser sur sa trace une sorte de voie lactée ; enfin à l'entrée de la nuit quand s'éclairent les mille fenêtres étagées sur les rives, le côté de Recouvrance offre l'expression exacte d'une image de Victor Hugo. On dirait en effet que

... Le ciel sur la colline sombre
Laisse ses étoiles pleuvoir. »

Et puisqu'il vient d'être parlé de Recouvrance, nous allons, si vous le voulez bien, continuer la traversée du pont et aller explorer ce côté de la ville.

RECOUVRANCE

Sur la rive droite de la Penfell, vis-à-vis de l'antique château féodal qui défend le port et la rade, existait déjà au XIVe siècle la chétive bourgade de Sainte-Catherine, groupe de cabanes de pêcheurs, éparpillées sans ordre ni alignement autour d'un hospice et d'une petite chapelle érigée sous le vocable de sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre, d'où elle tirait son nom. La motte seigneuriale, sur laquelle s'élevait la bastille de Quilbignon ou de la Motte-Tanguy, dominait orgueilleusement la bourgade qu'elle protégeait.

En 1346, un seigneur du Chastel, à l'emplacement de la chapelle Sainte-Catherine, en fonda une autre sous le vocable de Notre-Dame de Recouvrance, où l'on venait prier et faire des vœux pour la *recouvrance* et l'heureux retour des marins en mer, aussi la chapelle était-elle ornée de nombreux ex-voto. Lors de la construction de cette chapelle, le bourg de Sainte-Catherine prit le nom de Recouvrance conservé depuis.

L'ordonnance royale de 1681, réunissant les deux quartiers de la ville, n'empêcha pas Recouvrance de rester, pendant deux siècles encore, une cité armoricaine où le breton se parlait plus couramment que le français. De là un cachet local, des tournures de langage, des habitudes surannées qui ne devaient disparaître qu'après la construction du Pont National.

Le port marchand occupait autrefois les deux rives de la Penfell : quai Tourville du côté de Brest, quai Jean-Bart, à Recouvrance. Il commençait un peu en amont de l'endroit où se trouve aujourd'hui le Pont National, pour s'étendre jusque par le travers de la Grille des Vivres.

Comme sur le Champ-de-Bataille pour Brest, c'est sur le quai Jean-Bart que battait le cœur du quartier de Recouvrance. Les retraités venaient là s'entretenir de leurs campagnes lointaines, contemplant mélancoliquement les vieux vaisseaux hors d'usage, transformés en magasins flottants et devenus eux aussi des *Retraités de la Flotte*. Par temps calme, nos vieux braves faisaient les cent pas le long du quai ; le *suroît* soufflait-il ? on s'abritait au pignon de la chapelle, discutant des choses de la mer et regrettant la disparition des navires à voiles, remplacés peu à peu par des bâtiments à vapeur.

Le long du quai, devant la chapelle, existait un platin d'une certaine étendue, découvrant aux basses mers et composé de lambourdes reliées entre elles, mais à demi enfoncées dans la vase : c'était la Fosse. Elle servait à l'abattage en carène des navires de commerce ayant besoin d'être radoubés. En aval, vers la Grille des Vivres, était une *pigoulière* pour le chauffage du brai et du goudron.

Transportés bouillants sur la Fosse, ces produits dégagent une fumée intense et répandent dans l'air leurs âcres senteurs qui prennent à la gorge. Armés de leur *penne à guipon*, des calfats enduisent le navire d'une couche noire aux reflets métalliques, lançant à plein gosier ce refrain saturé de couleur locale :

Des calfats je suis le maître
Oui c'est moi le vrai pur sang...
Eh ! vite à la pigoulière
V'lan les maillets en avant !

Ce, pendant que les rossignols (on appelle ainsi les maillets de calfat) de leurs compagnons marquent la cadence d'un bruit assourdissant.

Un marché se tenait deux fois par semaine, sur le quai, entre la chapelle et la cale du *passage*, ainsi nommée à cause du service de bateaux spécialement affectés au passage de la rivière, entre Brest et Recouvrance.

Le droit de passage était possédé bien avant le XVe siècle par les seigneurs du Chastel. Leurs descendants le vendirent en 1687 à noble homme Claude Olivier, conseiller du Roi et docteur-médecin pour la Marine à Brest... Restreint alors à un petit nombre de bateaux, le service de passage donnait lieu à des accidents qui étaient pour la population une cause d'émotion à bien dire quotidienne (11). — Trente ou trente-deux personnes furent noyées le 18 avril 1689. Dans une autre circonstance, soixante habitants de Recouvrance périrent également dans la Penfell en se rendant à Brest, clergé en tête, pour assister à la procession du 15 août.

Le droit de passage qui, primitivement, consistait en une gerbe de blé d'avoine à recevoir annuellement de chaque feu ou ménage des paroisses de Quilbignon, Plouzané et Guilers et en dix deniers monnayés, payables aussi annuellement par chaque ménage du bourg de Sainte-Catherine (Recouvrance), avait donné lieu à des abus scandaleux. Pour y remédier, par sentence du 17 mai 1692, le sénéchal de Brest ordonna qu'il serait payé un denier par tout piéton passant ou repassant, deux deniers par bête à quatre pieds et six deniers par charrette ou voiture. Une autre sentence du 14 août 1725 ordonna aux bateliers de pousser dès que le bateau contiendrait douze personnes ou même une seule personne, pourvu qu'elle consentit à leur payer un sol.

En 1790, la ferme du passage était présumée rapporter 19 000 livres par an. Elle avait été consentie, quatre ans plus tôt, à M. Daniel du Coloé qui entretenait deux chalands et cinquante bateaux.

---

(11) — P. Le Vot. Le passage à Brest avant 1789, *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1re série, tome II, p. 274.

Le tarif de 1692 fut augmenté par arrêté du Directoire du département le 6 octobre 1791 et porté à trois deniers ou un liard par personne, deux liards pour les chevaux et autres quadrupèdes et à un sol pour toute voiture. C'est ce dernier tarif qui était encore en vigueur lorsque le Pont National fut livré à la circulation le 23 juin 1861. A cette époque, la ferme des bacs et bateaux produisait annuellement 35 000 francs. Elle avait été adjugée en dernier lieu à M. Le Bihan.

Près de la cale du passage, sur le quai, on voit un chantier de construction pour des canots et même de grosses chaloupes. De la Grille des Vivres à celle de l'arsenal, le rez-de-chaussée de chaque maison est occupé par une auberge ou une boutique dans laquelle se débitent ces mille objets de gréement et de rechange nécessaires à l'armement des navires. La plupart des auberges ajoutent à leur enseigne les mots : *Place à la chaudière*, qui veulent dire que le cuisinier d'un navire pourra y installer sa coquerie.

On juge de l'animation que devaient donner à ce coin de Recouvrance toutes ces industries bruyantes, réunies en un espace si restreint. Une autre cause d'animation, à certain jour de la semaine, était l'accostage du chaland chargé des copeaux et des résidus de bois, distribués gratuitement par la Marine, à des veuves de marins et d'ouvriers de l'arsenal. Munies de lourds paniers ou de filets en grossiers cordages, les femmes transportent ces déchets de bois que, sous la direction d'un contremaître et des surveillantes, on répartit en lots à peu près égaux, le long du mur des Vivres dans la rue de l'Église et la rue de la Pointe. Malgré les mesures d'ordre, le partage ne va pas toujours sans dispute et les surveillants sont souvent obligés d'intervenir pour rétablir la concorde parmi leur subordonnées.

A certaines fêtes de l'année, les traditions populaires se perpétuent à Recouvrance, tout comme dans le plus petit hameau perdu de la Basse-Bretagne. Dès le premier dimanche de l'Avent, les chanteurs de Noël viennent, chaque soir, de porte en porte, psalmodier sur un ton monotone des complaintes et des noëls, toujours les mêmes, et qui remontent au commencement du XVII^e siècle. Qui de nous, il n'y a pas encore longtemps, n'a entendu s'élever à la porte du logis des voix nasillardes chantant :

Saint Joseph de son chapeau,
Il fit un berceau...
ou :
J'ai z'un voyage à faire,
Vive Jésus !

Nous arrivons au Vendredi Saint. Le matin, à huit heures, tous les bâtiments sur rade et dans le port, à un signal donné, mettent le pavillon en

berne, brassent leurs vergues en croix et la grande voix du canon, de demi-heure en demi-heure, clame lugubrement : c'est la Marine nationale, c'est la France entière qui pleure la mort de l'Homme-Dieu.

Tout, dans la nature, semble participer à ce deuil. De grands nuages sombres, chassés par le vent d'ouest, courent sur le fond gris du ciel ; la mer, d'un vert glauque, frappe en gémissant les flancs du navire et la côte, qu'elle revêt d'écume : c'est la tempête qui s'annonce.

Mais Jésus, auteur de la vie, ne pouvait longtemps subir l'empire de la mort. O mort, où donc est ton aiguillon ? O mort, où est maintenant ta victoire ? Soulevant la pierre du tombeau, le Christ est ressuscité, resplendissant de gloire et de majesté.

La tempête de la veille a fui devant un radieux soleil de printemps. Les cloches *revenues de Rome* dans l'air carillonnent gaiment l'*Alleluia*, pendant qu'en nos églises retentit le chant de la fête de Pâques. Sur nos navires, aux vergues redressées, le drapeau national, hissé à bloc, fait flotter joyeusement ses trois couleurs au souffle de la brise et *Le Parc au Duc* jette aux échos les vingt et un coups de canon réglementaires de la batterie de salut. Le Christ est ressuscité, Alleluia O Christ, vous êtes le roi de gloire, Alleluia !

Supprimé par décision du ministre de Lanessan, en date du 13 avril 1900, le deuil national du Vendredi Saint reste désormais seulement un souvenir parmi nous.

Le Samedi Saint, par imitation du bruit des crécelles entendu la veille au Saint-Lieu, les gamins munis de mailloches, de castagnettes, de crécelles et d'*entourlettes* (12), s'épandent dans les rues de Recouvrance, frappant sur les portes des boutiques ou sur les volets du rez-de-chaussée, fermés par eux avec fracas, au chant de ce refrain, où l'assonance remplace la rime absente :

Travaillez, coquilles, pour le maréchal
Et pêchez des huîtres pour le traquanard *(sic)*
Poissonnières, regrattières
Abandonnez (13) *vos paniers :*
C'est demain la Pâque
On fera la soupe grasse
Et des œufs mollets (14)
A déjeuner.

(12) — Instrument composé de deux morceaux de bois dur ou d'ardoises qui, tenus de la main droite et choqués l'un contre l'autre, produisent un bruit de castagnettes.

(13) — La crudité de l'expression empêche de la reproduire exactement.

(14) — Le jeûne rigoureux à cette époque interdisait l'usage ***absolu*** des œufs pendant le carême.

Le dimanche de Quasimodo les enfants se livraient à un amusement qui s'est perpétué jusqu'à nos jours et auquel ne dédaignent pas, quelquefois, de prendre part jeunes gens et jeunes filles.

Ce jour de l'octave de Pâques, dans la soirée, tous les vases fêlés, mis au rebut, sont précieusement recueillis par les gamins. Cambry (*Voyage dans le Finistère,* tome II, pp. 30 et 31) décrit ainsi cet usage dans les environs de Lesneven :

« Un autre usage étoit (on l'a pratiqué cette année) le dimanche de la Quasimodo de se jeter de mains en mains, des vases d'une poterie fragile qui se brisoient en se rencontrant dans les airs ou que des maladroits cassoient en les laissant échapper de leurs mains ; les rues étoient couvertes de débris : on chercheroit en vain chez nos ayeux la trace de ce jeu bizarre qui me paroit dériver d'une coutume des Juifs, obligés, je crois, de renouveler chaque année les vases dont ils s'étoient servis. »

A Recouvrance, les récipients sont suspendus à une certaine hauteur par une corde à laquelle on imprime un léger balancement. Un des enfants, les yeux bandés, après l'avoir à tâtons découvert, doit d'un seul coup de bâton briser le vase.

Puis vient la Fête-Dieu, tout embaumée du parfum des fleurs et de la verdure, partout répandues à profusion. La procession quitte l'église Saint-Sauveur, mais avant que défile dans les rues du vieux faubourg son triomphal cortège, Jésus-Hostie va *bénir la rade.*

A la pointe, sur le rempart, par les soins de la Marine, a été installé un mât de pavillon auprès du petit reposoir que se sont plu à orner des mains pieuses. Au milieu d'un nuage d'encens, le célébrant élève au-dessus des fronts inclinés l'ostensoir d'or. Le drapeau national, hissé à bloc, indique aux équipages des navires l'instant solennel où Dieu les bénit et le canon tonne, noyant dans une fumée blanchâtre les navires qui, depuis le matin déjà, ont arboré le grand pavois des jours de fête.

C'est enfin la nuit de la Saint-Jean et celle de la Saint-Pierre. Sur la plaine de Kerango, les Recouvrançais allument leurs feux de joie en l'honneur de la Nativité du Précurseur. Mais ici, à proximité de la ville, les *feux* sont plutôt une réjouissance profane, tandis qu'ils gardent un caractère religieux dans nos campagnes, où tout se termine par des prières dévotement récitées à genoux, à l'entour du feu : on prie pour les vivants et les morts, car en nulle circonstance nos vieux paysans ne sauraient oublier les *anaoun*. Si pourtant le Recouvrançais ne s'agenouille plus autour des feux, il a conservé l'usage des bouquets de Saint-Jean et de Saint-Pierre. Le bouquet de Saint-Jean posé encore tiède sur les yeux, après avoir été passé au feu, guérit les

maux de la vue, tandis que l'herbe de la Saint-Pierre est souveraine contre les maux de reins (15).

« A Brest, dit Émile Souvestre (*Derniers Bretons*, I, p. 13) la Saint-Jean a une physionomie particulière et pour ainsi dire maritime. Vers le soir, deux à trois mille personnes accourent sur les glacis. Enfants, ouvriers, matelots, tous portent à la main une torche de goudron enflammé, à laquelle ils impriment un mouvement rapide de rotation. On aperçoit, au milieu des ténèbres, ces milliers de lumières agitées par des mains invisibles qui marchent en sautillant, tournent en cercle, scintillent et décrivent dans l'air mille capricieuses arabesques de feu. Parfois, lancées par des bras vigoureux, cent torches s'élèvent en même temps vers le ciel, comme des fusées flamboyantes, et retombent en secouant une ondée de brai enflammé qui grésille sur les arbres ; on dirait une pluie d'étoiles. Une multitude de spectateurs attirés par l'originalité de ce spectacle, circule sous cette rosée de feu. Cela dure jusqu'à la fermeture des portes (16). Quand le roulement de rentrée se fait entendre, la foule reprend le chemin de la ville, le pont-levis remonte, et les sentinelles commencent à se renvoyer les *garde à vous* de nuit, tandis que sur les routes on voit les torches fuir en courant et s'éteindre successivement comme les feux follets des montagnes ».

Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, les Recouvrançais croient encore au bugel-noz, aux viltansous, aux loups-garous. L'habitant de Recouvrance se couche tôt. Le couvre-feu sonné à dix heures, rares sont les fenêtres où brille encore une clarté. Cependant, si quelque personne, s'oubliant chez les voisines, s'attarde à la veillée le *bugel-noz* (17) la couvre de son blanc manteau et la protège jusqu'à l'entrée de sa demeure.

Les *viltansous*, petits nains rieurs et méchants, dansent sur les fumiers aux pâles rayons de la lune. Ils prennent un malin plaisir à troubler le repos

(15) — La plante dite bouquet de *Saint-Jean* appartient à la famille des crassulacées. C'est le *Sedum telephium* des botanistes (*Louzaouen tanted sant Yann des Bretons*).

Le bouquet de Saint-Pierre est une composée-corymbifère appelée *Artemisia abrotanum* (Aurone des pharmaciens) connue également en breton sous le nom de *Louzaouen tanted sant Per* et aussi sous le nom de *Louzaouen en dréau.* (Y. Pondaven, ancien jardinier-botaniste en chef de la Marine à Brest).

(16) — Jusque vers 1865, les portes de la ville étaient fermées le soir, à 8 heures et demie en hiver, à 10 heures en été, pour n'être rouvertes qu'à 4 ou 6 heures du matin suivant la saison. Aux seules portes de Saint-Louis et du Conquet, un guichet restait ouvert toute la nuit pour le passage des piétons, encore le factionnaire de garde n'ouvrait-il que lorsqu'un certain nombre de personnes attendait à l'extérieur.

(17) — L'enfant de la nuit.

des ménagères. A l'époque dont nous parlons, chaque maisonnée pétrissait son pain, qu'on envoyait cuire quand la pâte était levée. Le matin, dès l'aube et même quelquefois plus tôt, le garçon boulanger passait sous les fenêtres de chaque cliente : *Maryvonne, Catou, lakaat an toaz e go* (18). Souventes fois nos malins viltansous, s'ébaudissant en leurs rondes nocturnes, imitent cet appel et obligent Magdalena ou Helena à se lever au milieu de la nuit ; en se réveillant au matin-jour, elles voient avec douleur se perdre, par excès de levure, la pâte mise trop tôt à lever.

Puis ce sont les loups-garous qui, la nuit, terrorisent la population recouvrançaise par leurs cris lugubres et leurs bruits de chaînes. On s'étonnera peut-être quand nous dirons que ces loups-garous ont existé ailleurs que dans l'imagination de nos compatriotes.

Un de nos vieux amis, aujourd'hui disparu, homme croyant mais peu crédule, et ses camarades poursuivirent, il y a quelque soixante ans, un des personnages se jouant ainsi de la naïveté publique, l'atteignirent et lui administrèrent une correction qui lui ôta, ainsi qu'à ses congénères, l'envie de recommencer ; depuis, à Recouvrance, les loups-garous ont disparu.

A certains jours de la semaine, Recouvrance est envahi par les mendiants. On dirait une descente de truands de la Cour des Miracles. Dès le matin, ces miséreux, couvrant mal leur nudité sous des loques sordides, montrant comme à plaisir leurs plaies et leurs ulcères pour inspirer la pitié, alors qu'ils ne provoquent le plus souvent que le dégoût, s'en vont de porte en porte quêter une modeste aumône, recueillant un liard chez « les riches », un crouton de pain chez les humbles. Redoutés des uns, accueillis par les autres comme les membres souffrants de Jésus-Christ, ils reçoivent partout et ne quittent la place que la besace pleine mais le gousset peu garni, car le plus souvent après cet exode, les liards ajoutés aux liards n'ont guère produit une somme supérieure aux cinq sous du Juif Errant.

Cependant, comme en toute chose se révèle un coin de poésie, une touchante coutume caractérisait ce passage des « pauvres ». Lorsque la jeune mère, portant son enfant dans les bras, venait remettre le morceau de pain au malheureux qui, à la porte du logis, sussurait un *Ave*, souriant au doux mignon qui lui tendait l'aumône, le pauvre, puisant dans sa besace, présentait à l'enfant un crouton qui devait lui apprendre bien vite à parler : aimable symbole de deux faiblesses se prêtant un mutuel secours.

Le conseil municipal, le 14 novembre 1868, vota l'extinction de la mendicité à Brest et créa le dépôt de mendicité de Poul-ar-Bachet, dirigé par les

(18) — Maryvonne, Catherine, il est temps de mettre la pâte à lever.

sœurs de l'ordre du Saint-Esprit, sous le nom d'hospice Saint-Raphaël. Cet asile vient d'être laïcisé.

Tel est le tableau représenté aussi fidèlement que possible des us et coutumes du vieux Recouvrance jusque vers 1860. Mais la construction du pont en 1861, allait plus faire en vingt ans, pour la fusion des deux quartiers de la ville, que ne l'avait fait en deux cents ans l'ordonnance de Louis XIV. Désormais, les vieilles traditions et les antiques coutumes allaient disparaître rapidement. Recouvrance, mis en relation avec Brest par un moyen facile de communication, allait sortir de sa torpeur et se mêler plus activement à la vie brestoise ; enfin, les *citadins* eux-mêmes eurent moins de mépris pour le faubourg deshérité de la rive droite, qu'ils daignèrent, dès lors visiter quelquefois.

LA TOUR DE LA MOTTE-TANGUY. — La bastille de Quilbignon faisait partie d'un système général de défense de la Penfell. D'après la tradition, cette tour était reliée au château de Brest par un passage souterrain qui aurait été bouché en 1790, l'air n'y étant pas respirable. Il ne faut voir là, sans doute, qu'une de ces légendes relatives aux monuments de la féodalité. Voici qui est plus vraisemblable : aux basses mer, on pouvait communiquer en bateau par une poterne ménagée sur chaque rive et que dissimulait la marée montante. C'est du moins ce qui semble résulter du niveau de certaine partie du château, où existent encore les assises d'une poterne, placée en contrebas du niveau moyen de la Penfell et bouchée très probablement au moment où, en 1788, la Marine construisit les quais dont il a été parlé précédemment. La bastille de Quilbignon était accompagnée d'autres ouvrages fortifiés d'après la gravure de Mathieu Mérian et qui disparurent de 1655 à 1670, car on ne les retrouve pas sur le dessin du bourg de Recouvrance de 1670.

La tour de la Motte-Tanguy était ainsi désignée parce que les seigneurs du Chastel en firent le siège de leur justice féodale, jusqu'en 1580, époque à laquelle elle fut transférée dans une maison de la rue de la Tour.

Les du Chastel qui, comme beaucoup d'autres seigneurs, avaient usurpé le droit de motte, furent mis à fouage par l'ordonnance du duc François II en 1486 et Anne de Bretagne fit placer ses armes sur la bastille de Quilbignon, comme marque de souveraineté. Comprise dans la vente que le prince de Rohan-Guémené fit au roi, en 1786, du fief du Chastel dont il était alors propriétaire, la tour de la Motte-Tanguy fut vendue sous la Révolution comme bien national et appelée la tour Cabon, du nom de son acquéreur. En 1862, convertie en habitation particulière, elle fut surmontée d'un kiosque

coiffé d'un chapeau chinois. Visible encore du boulevard de la Marine et de la place du Château, l'antique bastille seigneuriale des du Chastel est aujourd'hui masquée du côté de Recouvrance par une construction en ciment armé, recouverte de zinc découpé à l'emporte-pièces et couronnée de galeries en stuc, qu'à l'exemple de M. de Lorme on se gardera ici d'apprécier, pour ne faire de peine à personne.

LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE RECOUVRANCE. — Les du Chastel, possesseurs de la seigneurie et de la juridiction du bourg de Sainte-Catherine, furent les fondateurs de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance.

« Cette belle chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, dit le père Cyrille Le Pennec, du ressort de la paroisse de Quilbignon, est bastie sur le quay d'un beau bourc, qui porte le nom de Recouvrance, peuplé de nombre de riches marchands ; la dévotion de ce sainct lieu est fort cognüe de tous les généraux et capitaines de tous les embarquements de Sa Majesté chrestienne ; cette chapelle est au fief de la très illustre Maison du Chastel ; la nomination du benefice appartient à présent au seigneur duc de Rays et à mesdames ses filles. »

Sous la Révolution, concédée à la Marine, pour en faire un magasin à grains, la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance fut plus tard vendue comme bien national. La fabrique de Saint-Sauveur ayant démontré, en 1824, la nécessité d'une annexe à l'église paroissiale, le conseil municipal émit le vœu que la chapelle fut rachetée par la ville. L'année suivante, une ordonnance royale ayant sanctionné ce vœu, le propriétaire, M. de Roujoux, céda pour 6618,25 F la chapelle à la ville qui accorda de plus à la fabrique une subvention pour reconstruire l'édifice dont les deux pignons seuls furent conservés. Ces deux pignons devaient dater du commencement du XVII^e^ siècle, car celui du chevet est du style jésuite qui, on l'a vu, a inspiré, à cette époque les architectes des monuments religieux à Brest.

La chapelle avait vingt-cinq mètres quatre-vingt-dix de longueur, sur seize mètres vingt de largeur. Les statues vénérées qui, avant la Révolution, ornaient l'antique sanctuaire avaient disparu. Elles furent remplacées par les statues de Notre-Dame de Recouvrance et de sainte Anne, dues au ciseau de M. Y.-E. Collet (18) dont le talent était toujours à la disposition d'une œuvre utile à ses concitoyens.

(19) — Collet (Yves-Etienne) fils de Jacques-Etienne et d'Elisabeth Siviniant, né à Recouvrance, le 1^er^ mars 1761, y est décédé le 7 mai 1843. Admis dans l'arsenal, comme apprenti, à

En 1831, la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance fut rendue au culte après avoir été bénie par les soins de M. Inizan, curé de Saint-Sauveur, le 2 juillet, jour de la fête patronale. Le 2 juillet 1875, cette fête y était célébrée pour la dernière fois. La chapelle remise à l'administration de la Marine fut, peu après, démolie et on construisit sur l'emplacement les magasins aux blés.

HÔPITAL DE RECOUVRANCE. — Les Carmes déchaussés, établis à Brest en 1651, sollicitèrent de la municipalité l'autorisation d'installer à leurs frais un hôpital à Recouvrance. La communauté de ville s'empressa de faire droit à cette requête, le 18 septembre 1686.

Cet hôpital, qui était de très modestes proportions, étant devenu insuffisant, M. Le Gac de l'Armorique, maire de Brest, et sa femme firent don, le 18 novembre 1692, d'un terrain situé vis-à-vis la chapelle de Saint-Sauveur pour y construire un nouvel hôpital. La pose de la première pierre de cet édifice fut faite par le maréchal d'Estrées, le mercredi 30 mai 1696, mais faute de ressources, l'hôpital ne put être achevé qu'en 1745.

L'hôpital de Recouvrance, qu'on appelait communément l'hôpital Saint-Sauveur, tombait déjà en ruines en 1790, mais ce fut seulement en 1810 qu'un arrêté du préfet du Finistère ordonna d'évacuer les malades de Recouvrance sur l'hôpital de Brest. Une ordonnance royale du 20 août 1823, autorisant l'hospice à vendre à l'enchère les immeubles lui appartenant, l'administration comprit dans cette vente les immeubles qu'elle possédait à Recouvrance. L'hôpital et le jardin y attenant furent vendus à MM. Corre et Vigniboul pour la somme de 28 000 francs.

CIMETIÈRE DES NOYÉS. — Le vieil hôpital de Sainte-Catherine subsistait encore en 1696, ainsi que son petit cimetière de 60 pieds de longueur sur 30 pieds de largeur. C'est ce cimetière qui, plus tard, fut désigné

l'âge de neuf ans, nommé ouvrier-sculpteur le jour même de ses seize ans, il fut envoyé à Paris par le comte d'Hector, commandant de la Marine, pour s'y perfectionner dans son art. Il allait suivre les leçons de l'Académie des Beaux-Arts, tout en étudiant l'Antiquité et les œuvres des modernes : Coysevox, Coustou et Bouchardon. Parmi les œuvres dont on lui est redevable, conservées à Brest, il convient de citer : dans l'église Saint-Louis, les statues de Charlemagne et de saint Louis, hautes de huit pieds, les anges adorateurs, les cariatides des orgues et la décoration de la chaire ; dans l'église Saint-Sauveur, les statues de sainte Anne et de Notre-Dame de Recouvrance qui y furent placées après la fermeture de la chapelle en 1875 ; enfin, au musée maritime, dans le port, les colossales statues de : Neptune, Amphitrite, Mars et Minerve.

sous le nom de *Cimetière des Noyés* ayant été spécialement affecté à leur sépulture. Il était situé dans la rue de *l'Église Nostre-Dame* (aujourd'hui rue de l'Église) sur la petite place qui se trouve entre le mur des Subsistances de la Marine et la fontaine adossée à la maison de M. Le Goïc, ancien adjoint-maire spécial de Recouvrance ; à l'angle de cette maison existe encore la croix de l'ancien cimetière, en granit, très fruste, portant un Christ grossièrement sculpté.

Le sieur Taubé, sous-gouverneur et fermier du temporel de la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, transforma, vers 1704, ce cimetière en jardin pour son usage personnel. Sur les représentations de M. le recteur de Quilbignon, le bureau de l'hospice intenta un procès au sieur Taubé qui, par sentence du présidial de Quimper (novembre 1704) fut contraint de remettre le cimetière en état et de le rendre à sa destination.

Une fontaine qui occupe aujourd'hui une partie de l'ancien cimetière est surmontée d'un écusson martelé et de cette inscription :

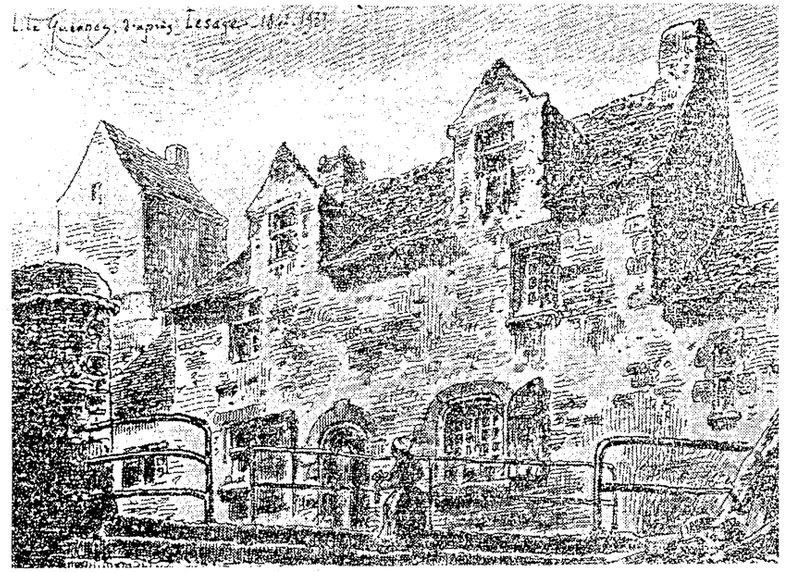
SI VESTRAM BRESTENSE
SITIM SI CONSULE
LUNVEN
UNDA LEVAT MEMORI
PECTORE MUNUS HABE

que M. Mauriès, ancien bibliothécaire de la ville de Brest, a ainsi traduite (20) :

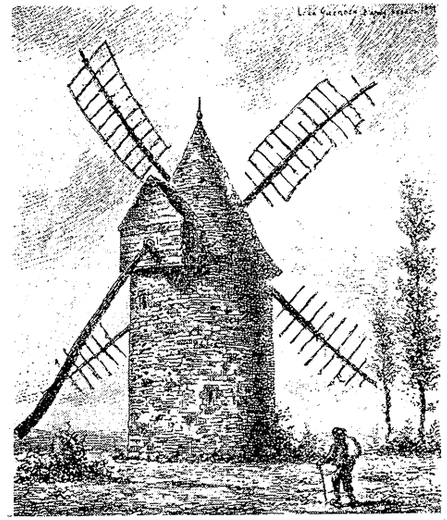
Si ta soif, Brestois, grâce au maire Lunven est apaisée par cette onde, gardes-en le souvenir dans ton cœur reconnaissant.

L'ÉGLISE SAINT-SAUVEUR. — En 1679, la chapelle de Notre-Dame de Recouvrance ne répondant plus aux besoins du culte, en raison de l'accroissement de la population, une chapelle dédiée à saint Sauveur fut construite sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'église paroissiale. Fort petite puisqu'elle n'avait que 22 mètres sur 8,30 mètres environ, elle était contiguë à une maison généreusement offerte par un sieur Tanguy Ellez, pour servir à quatre prêtres qui y vivaient en communauté, y enseignaient aux enfants la lecture, l'écriture, la langue bretonne, et où ils confessaient et faisaient le catéchisme.

(20) — *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1re série, tome IV, 1867, p. 322.



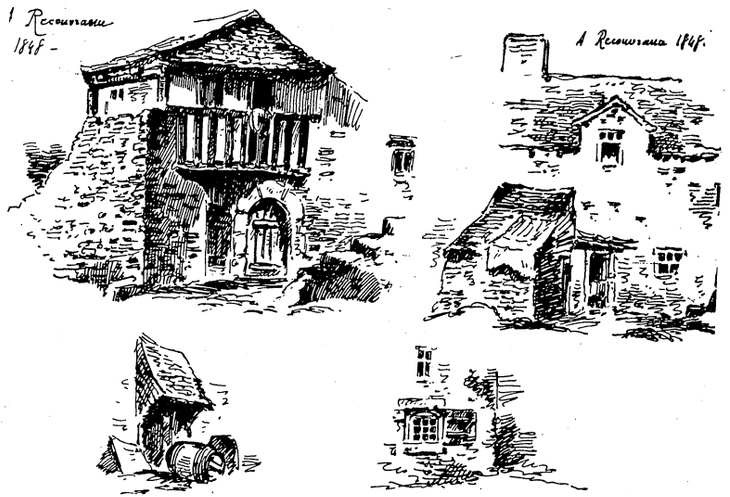
Vieux logis à Recouvrance



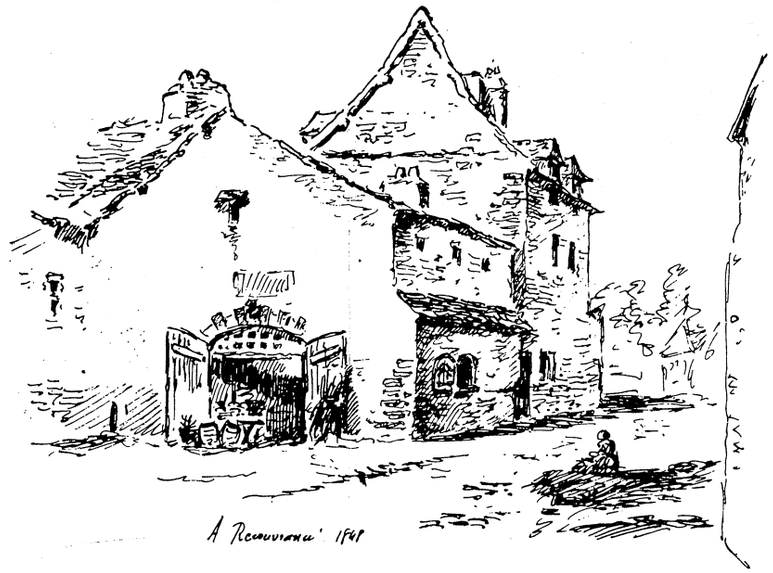
Vieux moulin près de Recouvrance

Recouvrance, d'après les croquis de Lesage (1847-1848)











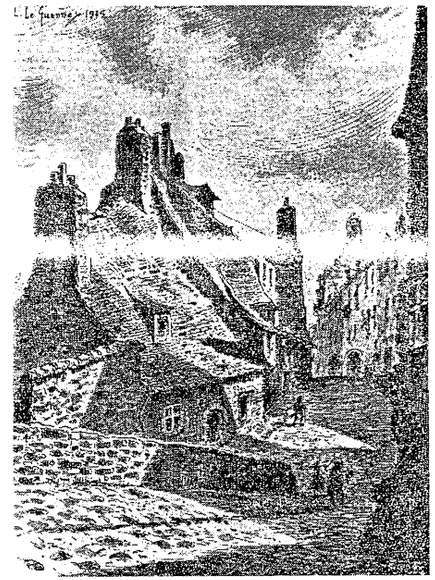
Forge à Recouvrance 1847



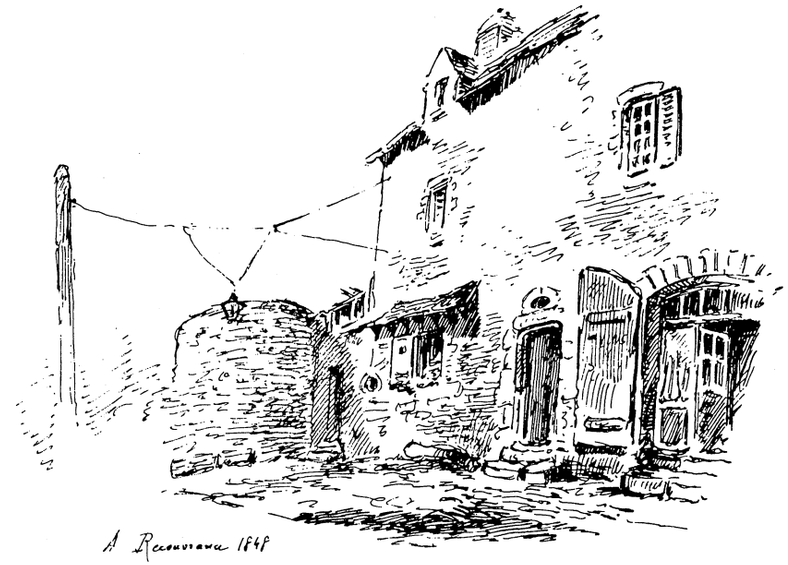
A Recouvrance 1847

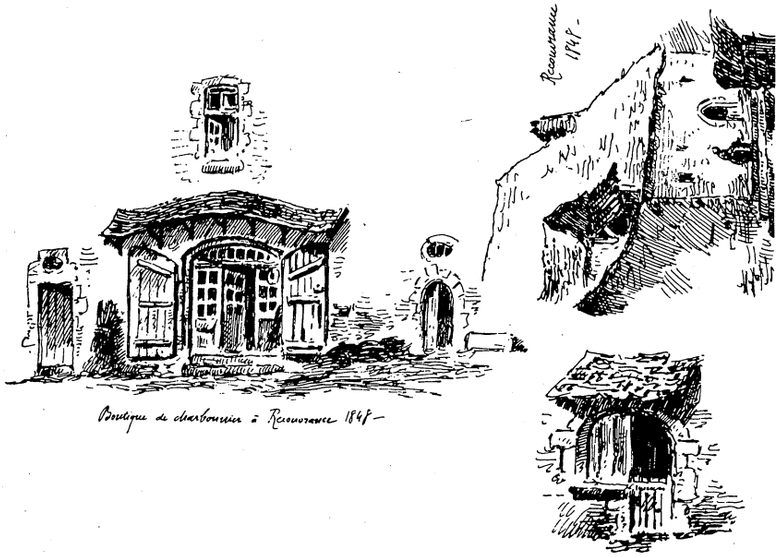


Pont de Recouvrance (Strasbourg) 1847



Le Guerno 1915





La chapelle Saint-Sauveur étant devenue notoirement insuffisante, l'abbé Madec, recteur de Quilbignon, dont dépendait le bourg de Recouvrance, fit tous ses efforts pour obtenir la construction d'une église plus spacieuse. Malgré sa ténacité, l'abbé Madec mourut, en 1719, sans avoir vu se réaliser son projet et c'est seulement en 1749, qu'après bien des mécomptes et des obstacles, fut enfin terminée l'église actuelle de Saint-Sauveur.

A peine édifiée, elle fut érigée en cure et église paroissiale indépendante de celle de Quilbignon ; on choisit pour fête patronale la Transfiguration de Notre-Seigneur (6 août). A la Révolution, l'église fut fermée. Le 2 pluviôse an II (21 février 1794), un calvaire voisin de l'église était démoli et les statues enlevées, suivant une décision du conseil municipal, prise la veille à la demande de la société populaire. Au Concordat, l'église fut rendue à sa destination.

L'église Saint-Sauveur n'offre aucun intérêt. On peut toutefois signaler une grille assez belle, en fer forgé, qui ferme les fonts baptismaux ; elle porte la date 1768.

Dans un des bas-côtés est le monument commémoratif élevé par la reconnaissance de ses paroissiens à M. l'abbé Y.-M. Quéinnec, curé de Saint-Sauveur, de 1853 à 1880. Ce petit monument en kersanton, surmonté de la statue agenouillée du vénéré pasteur, est dû au ciseau de l'artiste breton Yan Larc'hantec.

CHAPELLE DE LA CONGRÉGATION OU DU SACRÉ-CŒUR. — Il a été dit que les artisans de Recouvrance formèrent une congrégation indépendante de celle de Brest, lorsqu'en 1717 cette association se sépara des Pères Jésuites. En attendant l'édification d'une chapelle particulière, les congréganistes de Recouvrance furent autorisés à construire et à allonger, à leurs frais, le corps de la maison de l'hôpital, bâtisse qu'ils devaient céder contre remboursement, lorsque l'hôpital en aurait besoin. La congrégation de Recouvrance ne tint pas longtemps ses assemblées dans l'hôpital, sa chapelle particulière ayant été construite en 1723. C'est la chapelle du Sacré-Cœur, sur la place Vauban. Confisquée sous la Révolution comme bien national, elle fut rendue au culte au commencement du XIX^{e} siècle. Il n'y restait guère que les murs. Restaurée alors, elle subit de nouvelles réparations en 1840-1842 et sert depuis d'annexe à l'église paroissiale pour les catéchismes.

En 1889, sur l'initiative de M. Bellec, curé de la paroisse, des réparations ayant été encore jugées indispensables, une souscription des paroissiens, s'élevant à 1 600 francs, venait s'ajouter aux 2 000 francs votés par la

fabrique. Une statue du Sacré-Cœur, solennellement bénit par M. l'abbé Péron, curé de Quimperlé, natif de Recouvrance, surmontait l'autel ; le lambris était refait et, le 25 octobre, à 7 heures et demie du soir, les stations d'un Chemin de Croix étaient érigées canoniquement, en présence du clergé de la paroisse, du conseil de fabrique et de nombreux fidèles.

PATRONAGE DES ADOLESCENTS A PONTANIOU. — Autorisée en 1873 par un décret du maréchal de Mac-Mahon, cette œuvre est due à l'initiative du curé de Saint-Sauveur, M. Quéinnec, qui offrit généreusement un magnifique terrain de plus de 6 000 mètres carrés, situé à Pontaniou, pour la construction d'un patronage catholique d'adolescents, sous la condition expresse et formelle qu'il serait perpétuellement dirigé par ses successeurs.

En 1874, Mgr Dom Anselme Nouvel, évêque de Quimper et de Léon, donnait son approbation à l'œuvre entreprise et, le 2 avril de l'année suivante, elle était inaugurée solennellement sous la présidence du prélat, en présence de M. F. de Kerjégu, député du Finistère, du vice-amiral Reynaud, préfet maritime, et des autorités civiles et militaires.

La grande salle qui occupe le milieu de l'établissement, longue de 36 mètres sur 12 mètres de largeur, peut contenir 1 200 personnes. A l'extrémité nord elle est terminée par une scène théâtrale, à l'autre bout, par un petit oratoire. Entre la porte d'entrée et la grande salle sont de belles pelouses et des parterres. Derrière cette salle, une vaste cour plantée d'arbres est pourvue de tous les accessoires de gymnastique et jeux de plein air que peuvent désirer les jeunes gens. Enfin, au nord de ce superbe terrain, formant un angle droit avec le bâtiment principal, une salle de billard et une salle de jeux offrent leurs distractions à ceux qui souhaitent des plaisirs moins bruyants.

L'ANNEXION

Une loi du 2 mai 1861 annexait à la ville de Brest une superficie de terrains d'environ 172 hectares, comprise dans le périmètre partant de la porte du Moulin-à-Poudre en suivant la route de Lambézellec, pour s'infléchir un peu au-dessous de Kérinou et aller rejoindre l'allée Verte en remontant

jusqu'à la rue de la Vierge. Cette ligne continue sur Messidou et gagne la route nationale par la rue de Kerfautras. De là, elle prend la route de Saint-Marc jusqu'à Poul-ar-Bachet et descend la route départementale N° 2 jusqu'à la mer.

Le quartier de l'Annexion prend difficilement de l'essor dans la partie des zones militaires dont la servitude pèse sur les terrains. C'est en ce quartier que sont situés : la place de la Liberté, les cimetières de Brest et de Kerfautras, les gares, l'église Saint-Martin et le port de commerce.

LA PLACE DE LA LIBERTÉ. — En 1811, l'année même de la naissance de *l'Aiglon*, le roi de Rome, dont elle prit le nom, cette place fut aplanie et plantée d'ormes qui l'ombragent encore. Citoyenne respectueuse des pouvoirs établis, elle eut le talent de transformer son nom à chaque changement de régime en France : la place du Roi de Rome devenait place Bourbon sous la Restauration, de la Liberté en 1848, reprenait le nom de Roi de Rome sous le Second Empire pour, de nos jours, redevenir encore la place de la Liberté.

La partie de droite, en montant vers la rue de Paris, sert en temps ordinaire de champ de manœuvre pour la garnison ; au mois de mai ou de juin, chaque année, fermée d'une clôture de planches, elle est réservée aux épreuves du concours hippique.

L'autre partie de la place est, le plus souvent, occupée en son milieu par des barraques foraines. Le lundi et le vendredi, en bordure des voies qui la traversent, la place de la Liberté est couverte de longues files d'étalages en plein vent, où s'amoncelle le plus incroyable assemblage d'objets hétéroclites qui se puisse imaginer : curieuses estampes d'autrefois, vieux vases écornés, armes de tous genres, de toutes époques et de tous pays ; ustensiles de ménage, statuettes indochinoises ou japonaises et boîtes de Chine ; conserves alimentaires, vêtements civils et uniformes démodés, bons à peine pour le chiffonnier ; amas de livres et lots de ferrailles, tout cela gît pêle-mêle en un désordre sans beauté, qui n'a rien d'un effet de l'art.

Mais c'est surtout dans le bouquin qu'éclate une variété à nulle autre pareille. Parcourez les quais de Paris où, pendant des kilomètres, vous ne voyez que des bouquins et encore des bouquins : vous les y verrez certes plus nombreux, mais difficilement y trouverez-vous une plus grande diversité que sur la place de la Liberté.

Nouvelle tour de Babel, on dirait que toutes les langues du monde s'y sont données rendez-vous : le latin, le grec ancien et le grec moderne, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le portugais, l'italien, le russe, l'arabe, le

breton, le chinois, l'annamite, le créole, le sabir, l'idiome rudimentaire des naturels des îles Fidji ou de Tahiti y sont représentés par des ouvrages qui vivent en bonne intelligence avec les livres de langue française, toutefois plus nombreux.

Achetés en tas par le brocanteur, étalés sur la place où, suivant la température, ils se recroquevilleront au soleil, à moins qu'ils ne se détrempent sous la pluie, les bouquins non vendus seront, le soir, jetés pêle-mêle dans des caisses où ils séjourneront sous un hangar, jusqu'au marché suivant. Les pages souillées et arrachées, la couverture en lambeau et maculée de boue, les vieux livres enfin, un beau jour, iront finir leur existence chez le chiffonnier, trainés là par le bouquiniste, lassé de les transporter deux fois par semaine sur les glacis.

Et cependant on trouve quelquefois des perles dans ce fumier : on pourrait citer certaines bibliothèques particulières qui, à Brest, ont été formées, en notable partie, d'ouvrages précieux recueillis ainsi, presque à la voirie, par de patients chercheurs.

LES CIMETIÈRES. — Dans l'Annexion se trouvent les deux cimetières dits de Brest et de Kerfautras.

En 1759, la ville acheta à M. du Froutven, pour la somme de deux mille quatre cents livres, un champ qui est devenu le cimetière actuel de Brest. Agrandi à plusieurs reprises par des acquisitions ultérieures, il a aujourd'hui près de cinquante mille mètres carrés de superficie.

Brest rend un pieux hommage à ses chers défunts et peu de villes possèdent d'aussi nombreux et d'aussi beaux monuments funéraires. Il faut citer notamment : la tombe du baron Lacrosse, fils du contre-amiral de ce nom, député puis sénateur, mort en 1865 ; celle du médecin Duverger, surmontée de son buste en marbre blanc et élevée en 1861, par délibération du conseil municipal ; le monument de M. Penquer, inauguré le 20 avril 1884, orné d'un médaillon-portrait, œuvre du sculpteur Bartholdi, connu surtout par ses statues du Lion de Belfort et de la Liberté éclairant le monde, placée à l'entrée du port de New York ; enfin, à droite de l'entrée principale du cimetière, le monument élevé à la mémoire des vingt-six administrateurs du Finistère, guillotinés le 22 mai 1794, par sentence du tribunal révolutionnaire.

Voici leurs noms :

DE KERGARIOU François-Louis, ancien maréchal de camp ;
BRICHET Mathieu-Michel-Marie, homme de loi ;
AYMEZ Jacques-Rémy, négociant ;
MORVAN Olivier-Jean, homme de loi ;

GUILLIER Louis-Jean-Marie, marchand ;
DE BERGEVIN Pierre-Marie, homme de loi ;
DUBOIS Joseph-Marie, juge au tribunal du district de Landerneau ;
DOUCIN Thomas-Bernard, homme de loi ;
DERRIEN Louis, cultivateur ;
POSTIC Yves, cultivateur ;
CUNY Antoine, négociant ;
LE ROUX Guillaume, marchand de toile ;
LE PRÉDOUR Louis-Joseph-Marie, homme de loi ;
DANIEL KERSAUX Yves ;
EXPILLY Louis-Alexandre, ex-évêque constitutionnel du Finistère ;
HERPEU Guillaume, juge au tribunal du district de Pont-Croix ;
MÉRIENNE Jean-Louis, sous-chef des vivres de la Marine ;
MALMANCHE Charles-François, chirurgien, ancien maire de Brest ;
BANÉAT Charles-François, marchand et cultivateur ;
LEPENNEC Jean-Marie, homme de loi ;
LE THOUX Julien, juge au tribunal du district de Quimper ;
DÉNIEL François-Marie, marchand et cultivateur ;
MOULIN Julien, militaire réformé ;
LE GAC Yves, homme de loi ;
PICLET Louis, juge à Pont-Croix ;
LE DENMAT-KERVERN Yves-Joseph-Louis, homme de loi.



Le cimetière de Kerfautras, créé à la fin de 1889, a une superficie de quatre-vingt cinq mille mètres carrés ; il pourra contenir quatorze mille tombes.

L'ÉGLISE SAINT-MARTIN. — La paroisse Saint-Martin, érigée en 1864 pour desservir la partie annexée de la ville de Brest, fut installée provisoirement dans une maison d'école.

L'église Saint-Martin a été bâtie sur les plans de M. Deperthes, en 1874. Elle est conçue dans le style de transition entre le roman et le gothique et présente dans son ensemble quelque ressemblance avec la basilique de Sainte-Anne-d'Auray, dont M. de Perthes est également l'auteur. L'église Saint-Martin a éte solennellement consacrée par Mgr Dom Anselme Nouvel le 30 mars 1881.

LE PORT DE COMMERCE. — Ainsi qu'on l'a vu précédemment, le port de commerce occupait autrefois une longueur moindre de cent mètres, à l'entrée du port, sur chaque rive de la Penfell. Cette situation fâcheuse, en raison du peu d'espace dont on disposait pour le stationnement des navires de commerce et de la gêne qui en résultait pour les mouvements des bâtiments de l'État, avait donné lieu à divers projets et dès 1667, l'ingénieur-chevalier de Clerville proposait la construction d'un port marchand sous Porstrein. Commencé en 1788, il ne fut toutefois exécuté réellement qu'à partir de 1859. Un décret du 17 mars de cette année en approuvait la construction. En 1865, le port de Porstrein était ouvert aux navires du commerce et un ordre du préfet maritime, en date du 7 septembre 1865, arrêtait qu'à partir du 1er octobre suivant les navires de la marine marchande ne seraient plus admis dans l'avant-port militaire.

Le port de commerce comprend deux parties distinctes : le port à marée, aujourd'hui complètement terminé et une forme de radoub, en construction, de deux cent vingt-cinq mètres de longueur sur vingt-cinq mètres de largeur au niveau du radier de l'écluse d'entrée.

Le port à marée, abrité des vents du sud par un brise-lame parallèle à la côte, et de ceux de l'ouest et de l'est par des jetées enracinées dans les terre-pleins, renferme cinq bassins dont les trois premiers, à partir de la jetée ouest, sont surtout affectés au commerce local ; le suivant est le bassin du carénage ; enfin, le cinquième bassin, destiné aux grands navires au long cours, est accaparé presque entièrement par la marine militaire qui y a placé une flottille de torpilleurs et un ponton-caserne, le *Navarin*.

La pose de la première pierre du bassin de radoub a été faite par M. Maruéjouls, ministre des Travaux publics, le dimanche 26 juillet 1903.

Les travaux de terrassement et de maçonnerie, dont la fondation est aujourd'hui terminée, ont été adjugés à MM. Verjat et Combarelle, entrepreneurs, le 31 janvier 1903. La dépense prévue pour la construction du bassin de radoub, y compris les appareils d'épuisement nécessaires, est de 5 700 000 F.

LA RADE

Brest, a dit Émile Souvestre, c'est un magnifique vaisseau de haut bord, à l'ancre dans la plus belle rade du monde.

La rade de Brest a près de quarante kilomètres de circonférence. Parfaitement fermée, elle ne présente, à l'ouest, qu'une ouverture, le *Goulet*, dont la plus grande largeur ne dépasse pas trois kilomètres. Les forts et batteries casematées du Goulet, avec les barrages de torpilles dormantes ou de fond, rendent Brest imprenable.

En vertu d'une loi du 11 juin 1889, furent commencés, en 1890, devant Lanninon, les travaux de construction de la Rade-abri. Ils comprennent l'établissement d'un brise-lames et de vastes terre-pleins où seront édifiés des magasins et des dépôts de charbon, permettant aux navires de se ravitailler sur rade, même par gros temps.

LA MAISON DE L'ESPION. — Sur la falaise du Stiff, qui domine Lanninon, existait encore en 1886 une bicoque disparue depuis et connue des Brestois sous le nom de *Maison de l'Espion*. Contrairement cependant à ce qu'on en pense, elle ne servit nullement de logement à l'espion Gordon de Warhouse, décapité en 1769, dont il sera question à propos du musée maritime. Les faits auxquels se rapporte le nom de Maison de l'Espion remontent à l'année 1707.

Elle était alors habitée par un sieur Jouslain, corroyeur, qui en avait fait un poste d'observation des mouvements de la rade et du port. A la suite des aveux d'un nommé Marquis, né en Suisse, prévenu d'espionnage, Jouslain et sa femme furent arrêtés dans la petite maison du Stiff. Convaincus d'espion-

nage, Marquis et Jouslain furent pendus le 25 mai 1707 et la femme Jouslain condamnée au bannissement et à l'amende honorable.

Sur deux anciens vaisseaux, mouillés en rade, sont établies *l'École navale* et *l'École des Mousses*.

L'ÉCOLE NAVALE. — Le Borda ! Que de jeunes imaginations, à ce seul mot, en de radieux rêves d'avenir, ont vu se poser sur leur front les trois étoiles du commandement en chef ! Hélas, il a fallu bien souvent en rabattre, car là aussi, s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus et parmi les *veinards* qui sont reçus chaque année à l'École, rares seront, forcément, ceux qui pour couronner leur carrière porteront les épaulettes d'amiral. N'importe : le titre d'*Élève de l'École navale* les fait tressaillir d'un légitime orgueil et, franchissant pour la première fois la coupée, chaque élève s'imagine bien un peu avoir dans son... trousseau le bicorne aux plumes d'autruche.

La première école flottante à Brest, instituée par le décret du 27 septembre 1810, fut le *Tourville*. La Restauration installa l'école à Angoulême, mais dès 1827, Charles X rétablit sur *l'Orion*, un vaisseau-école, devenu l'École navale par l'ordonnance du 1er novembre 1830. *L'Orion* fut remplacé, en 1841, par le *Borda* (21), auxquels succédèrent le *Valmy* en 1863 et *L'Intrépide*, en 1890, mais depuis la disparition de *L'Orion* le nom de *Borda* est resté le nom générique de l'École.

La rentrée au *Borda* a lieu, chaque année, le 1er octobre. Elle était autrefois précédée d'une messe du Saint-Esprit, célébrée sur le vaisseau. Cette cérémonie religieuse a été supprimée par décision du 29 septembre 1902, sous le ministère Pelletan. Comme les cours durent deux ans, les *Bordachiens* se divisent en anciens (élèves de 2e année) et en fistots (élèves de 1re année).

Une tradition de l'école, qui survit encore, c'est la fête du C. Mais qu'est-ce que le C et en quoi consiste cette fête ?

« Tant bien que mal, écrit un ancien élève de l'École navale (22), le premier jour on a supputé le temps que la promotion doit passer au *Borda*. Les Brestois, ayant seuls la tradition, dirigent les calculs et, en leur qualité d'oracles, se trompent souvent ; peu importe, l'illusion vaut la réalité. On obtient de la sorte un chiffre quelconque, réputé bon, que l'on divise par le plus gros numéro de la promotion. Et tous les jours, en grande pompe, le ministre du C efface une unité sur le tableau-fétiche, que le contact d'une autre main profanerait.

« Lorsque l'on arrive à un nombre exact de C, la promotion est en liesse. Aujourd'hui nous avons encore 560 jours à passer à l'École ; nous sommes 56 tribordais et 56 babordais ; pour nous C = 112. Voici le premier de nos cinq anniversaires ; on se propose de le fêter dignement. »

Le C des *anciens*, figuré par un mannequin bourré de papier, doit porter tout l'équipement d'un Bordachien. Le C personnifie l'élève rossard et indiscipliné ; il a une montre en carton, un octant monumental et, dans ses poches, des allumettes, des cartes, une fiole d'eau-de-vie, toutes choses prohibées à bord. Le C, hissé au bout de la grande vergue, après avoir subi *la cale*, supplice autrefois en usage dans la Marine, est recueilli par l'équipage d'une embarcation dont il devient la propriété. Riche aubaine pour les gabiers !

Les *anciens* partent en vacances à la fin de juillet, pendant que les *fistots* embarquent sur le *Bougainville* pour faire une campagne d'instruction d'un mois, dans la Manche.

Après deux années d'études sur le *Borda*, les élèves de l'École navale passent sur le *Duguay-Trouin*, navire-école d'application où ils complètent, par une campagne d'environ dix mois dans l'Atlantique et la Méditerranée, leur instruction maritime.

L'ÉCOLE DES MOUSSES. — Une ordonnance du 1er mars 1832 créait à terre l'école des Mousses, transférée quatre ans plus tard sur la corvette l'*Abondance*. Elle est installée aujourd'hui sur le vaisseau *La Bretagne*. Ce bâtiment-école reçoit, à leur sortie de l'établissement de la Villeneuve, les pupilles reconnus aptes au service de la Flotte. Les mousses se recrutent :

1) — parmi les enfants des officiers-mariniers, des quartiers-maîtres, des matelots et de toute personne à la solde du département de la Marine, en accordant la préférence d'abord aux orphelins de père et de mère provenant des pupilles de la Marine, puis aux orphelins des marins morts ou mutilés au service et, ensuite, aux enfants de ceux qui ont le plus de service sur les bâtiments de l'État ;

2) — parmi les enfants des militaires de tous grades de l'armée de mer ou de l'armée de terre ;

(21) — Borda, Jean-Charles, né à Dax, en 1733, servit d'abord dans l'armée qu'il quitta pour la Marine. En 1787, il inventa le *cercle répétiteur* qui porte son nom. Savant physicien, on lui doit de nombreux mémoires sur les fluides, les moteurs hydrauliques et le magnétisme terrestre. C'est un des plus grands géomètres français ; il fit faire de grands progrès à l'art nautique. Borda mourut à Paris en 1799.

(22) — Ernest Cignerol, Notes d'un Bordachien, *Souvenirs d'Ecole navale*, pp. 83 et suivantes.

3) — parmi les enfants des habitants du littoral ;

4) — parmi les enfants de l'intérieur de la France.

Les candidats doivent avoir quatorze ans et demi révolus et quinze ans au plus.

Les enfants ne sont admis à l'École des Mousses qu'avec le consentement de leurs parents ou tuteurs qui s'obligent, par écrit, à rembourser à l'État les frais d'instruction et d'entretien s'ils retirent ces enfants de l'École ou si ceux-ci, à seize ans, ne contractent pas un engagement volontaire dans les Équipages de la Flotte. Ces frais sont évalués à 1,20 F par journée passée à bord du bâtiment-école.

Les mousses sont soumis au régime militaire. Ils ne doivent jamais tenir de propos contre la religion, les bonnes mœurs et la discipline.

L'effectif des mousses est de 810 au maximum, dont 700 du service général et 110 mousses mécaniciens. Ils reçoivent l'instruction élémentaire et l'instruction maritime. L'instruction religieuse leur est donnée par l'aumônier, qui fait partie de l'état-major du bâtiment.

La distribution des prix a lieu le 31 juillet. L'envoi en vacances des mousses n'a lieu que sur la demande écrite des familles qui doivent acquitter préalablement les frais du voyage.

La rentrée à bord est fixée au 1er septembre.

Les dépendances de l'arsenal de Brest sur la rade sont : les ateliers et magasins des artifices de l'établissement Saint-Nicolas et les poudrières de l'île d'Arun et de l'île des Morts ; ces trois établissements ainsi que le dépôt de fulmicoton de la vallée des Quatre-Pompes, appartient à la Direction de l'Artillerie navale.

Sur l'île Trébéron est installé un hôpital que la Marine fit construire à la fin du XVIIIe siècle, mais c'est seulement en 1818 que, pour l'observation des règlements sanitaires, fut créé le lazaret qui, de 1826 à 1832, prit une grande extension.

A Landévennec, sur les bords de l'Aulne, est établie la station des bâtiments de guerre désarmés. L'Aulne a sa source près du bourg de Lohuec (C.-du-N.) et, à partir de son confluent avec l'Aven, sert de lit naturel au canal de Nantes à Brest. Cette rivière, qui vient déboucher dans la rade, est d'une profondeur telle qu'en 1856 on en a profité pour placer à Landévennec la station de réserve des bâtiments désarmés, création dont la possibilité avait été démontrée dès 1762.

Enfin, l'Aiguade des Quatre-Pompes est située sur la côte nord de la rade, entre Lanninon et le phare du Portzic. Les travaux ont été exécutés de 1839 à 1849. La capacité du réservoir, où viennent s'approvisionner les embarcations des bâtiments en rade, qui était autrefois de 440 mètres cubes a

été portée à 1 500 mètres cubes, après la captation des sources de Kersteria. Achetées par la Marine qui suspectait, avec raison, la pureté des anciennes sources, les eaux de Kersteria, dont la canalisation est terminée depuis près de deux ans, assurent désormais à nos marins un approvisionnement d'eau douce à l'abri de toute critique.

L'ARSENAL

Construit sur les deux rives de la Penfell, le port s'étend sur une longueur de plus de deux kilomètres, à vol d'oiseau, du Sémaphore à l'Arrière-Garde. Cette longueur est presque du double, si on tient compte des sinuosités de la rivière.

LE PARC-AU-DUC. — Sur la rive gauche, à l'entrée du port, se trouve le sémaphore construit, en 1828, par Trotté de La Roche. Il occupe partiellement l'ancien parc du duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, cédé par la Guerre à la Marine en 1788, d'où le nom de *Sémaphore du Parc-au-duc* (23) qu'il porte encore aujourd'hui. Dans le Parc-au-duc, sous le sémaphore et le château, se prolongeant jusqu'au tunnel reliant les voies ferrées de l'arsenal aux chemins de fer de la Compagnie de l'Ouest, est une partie des immenses approvisonnements de charbon de terre que la Marine est obligée de constituer pour la ravitaillement de la Flotte.

LE BASSIN DE BREST. — Si on pénètre dans l'arsenal proprement dit par la porte de la *Palissade,* sous le pont tournant, on passe devant l'entrée principale, la *Porte Tourville*, fermée d'une grille qui n'a rien de

(23) — L'explication donnée par l'auteur ne semble pas vraisemblable. Le nom du Parc-au-Duc doit se rapporter plutôt aux ducs de Bretagne qui pouvaient avoir sur cette pointe un enclos muré dépendant de leur château de Brest. A Morlaix et à Châteaulin, il y a aussi des Parc-au-Duc, et à Quimper une place Terre-au-Duc.

monumental et on arrive à la place du Magasin général, en franchissant le pont du chemin de fer, devant la « forme de Brest ». Ce bassin, creusé primitivement sur les plans de Vauban, de 1683 à 1687, dans l'ancienne crique vaseuse de Troulan, a été agrandi plusieurs fois. Ses dimensions actuelles sont de 115,68 m de longueur sur 33,20 m de largeur au milieu et 12,36 m de profondeur, du radier à la sablière.

LE MAGASIN GÉNÉRAL. — Bien que les magasins généraux des ports aient été supprimés depuis une vingtaine d'années, celui de Brest, qui a subi des modifications dans ses aménagement intérieurs, n'en a pas moins conservé sa dénomination première. Construit en 1745 par Choquet de Lindu (24) sur l'emplacement de l'ancien magasin incendié en 1744, ce bel édifice de 160 m de façade est terminé à ses extrémités par deux pavillons : dans celui du sud sont les bureaux des mouvements du port ; dans celui du nord, les locaux du contrôle permanent et du service administratif de la Flotte. Un pavillon central, fermé d'une grille en fer, est surmonté d'un fronton chargé d'attributs maritimes, encadrant les armes de France. Ces dernières, ainsi que la couronne royale qui les timbrait, furent martelés sous la Révolution.

Sur l'esplanade du Magasin général se voient la Consulaire et la fontaine Caffarelli.

La Consulaire est une pièce de canon en bronze longue de 6,58 m et de 0,785 m de diamètre à la culasse ; l'âme de cette bouche à feu est de 270 millimètres de diamètre, son poids calculé, de 13 013 kilogrammes. Elles fut fondue pour le Dey par les Vénitiens en 1542 et placée à l'une des embrasures du môle d'Alger. Le nom de Consulaire lui a été donné en mémoire du Père Le Vacher qui, remplissant auprès du Dey la mission de consul, consentit à servir d'intermédiaire entre Baba-Hassan et Duquesne, lors du bombardement de 1682. Le 21 juillet 1683, la ville ayant été de nouveau bombardée par la flotte française, les Algériens attachèrent à la bouche de ce canon le Père Le Vacher et dix autres victimes, dont les membres palpitants furent lancés sur le bâtiment-amiral.

(24) — Choquet de Lindu (Antoine), qui construisit la plupart des établissements de la Marine existant encore de nos jours, naquit à Brest (7 novembre 1712). Écrivain de marine en 1734, il fut nommé sous-ingénieur en 1743 et ingénieur en chef en 1746. Décoré de l'ordre royal de Saint-Louis, admis à la retraite en 1784 après cinquante années de service, il mourut à Brest le 7 octobre 1790. En 1899, une délibération du conseil municipal a donné son nom à une des rues de l'Annexion.

La Consulaire est érigée sur un piédestal en granit de Laber dont les quatre faces sont ornées de bas-reliefs en bronze. La face qui regarde la Penfell figure l'Afrique « délivrée, vivifiée, éclairée par les bienfaits de la France et de la civilisation ». Sur la face opposée on lit :

LA CONSULAIRE,
PRISE A ALGER LE 5 JUILLET 1830
JOUR DE LA CONQUÊTE DE CETTE VILLE
PAR LES ARMÉES FRANCAISES,
L'A. Bon DUPERRÉ COMMANt L'ESCADRE.
ÉRIGÉE LE 27 JUILLET 1833,
S. M. LOUIS PHILIPPE I RÉGNANT,
LE V.A. Cte DE RIGNY, MINISTRE DE LA MARINE
LE V.A. BERGERET, PRÉFET MARITIME.

Les deux faces latérales représentent : l'une des attributs maritimes, l'autre, un trophée militaire. La Consulaire est surmontée du coq gaulois, la patte droite reposant sur un boulet. Le monument est entouré d'une grille en fer avec des canons en fonte, scellés dans sa fondation.

LA FONTAINE CAFFARELLI ET L'AMPHITRITE. — L'Amphitrite est une gracieuse statue en marbre blanc, œuvre de Coysevox. Elle ornait, avant la Révolution, la cascade de Marly. Donnée à la ville de Brest, elle fut cédée par celle-ci à la Marine en 1803. L'Amphitrite surmonte une ancienne fontaine érigée, à cette époque, par le préfet maritime Caffarelli (25). Sur une plaque de marbre noir, placée au centre du monument, on lit en lettres d'or : ÉRIGÉE PAR LES SOINS ET SOUS LES AUSPICES DU PRÉFET MARITIME Jh CAFFARELLI, LE 1er GERMINAL AN II - 1803.

LE BAGNE — Derrière les bâtiments construits de 1744 à 1765 par Choquet de Lindu et qui, sur une longueur de 400 mètres font suite au Magasin général, existe une rampe escarpée conduisant à la Grille de la Corderie et à l'Esplanade du Bagne.

Jusqu'en 1740, les criminels subissaient leur peine en ramant sur les galères royales. Les galères, dont l'emploi n'était guère connu que dans la

(25) — Louis-Marie-Joseph Caffarelli, né en 1760, servit dans la Marine comme lieutenant de vaisseau pendant la guerre d'Amérique. Sous la Révolution, il prit du service au département de la Guerre et obtint le grade d'adjudant-général à l'armée des Pyrénées. Devenu Conseiller d'État après le 18 Brumaire, il fut nommé par le Premier Consul préfet maritime à Brest, en 1800. Il quitta ce poste en 1810 pour entrer au Conseil général de la Marine, où il rendit les plus grands services jusqu'à la Restauration. Il mourut en 1845.

Méditerranée, étaient des bâtiments de forme étroite et allongée que leur structure particulière ne permettait pas de diriger à la voile. Le 27 septembre 1740, une ordonnance de Louis XV supprima le corps des galères, qui fut réuni à celui de la Marine. Les galériens furent répartis entre Brest et Toulon et c'est alors que furent construits les premiers bagnes à terre.

Le bagne de Brest, qui est encore l'œuvre de Choquet de Lindu, fut construit en 1750-1751. Il a 254 mètres de longueur. Un pavillon en occupe le centre ; un autre, chaque extrémité. Celui du centre distribuait le bagne en quatre salles pouvant contenir chacune jusqu'à 500 hommes. Les greniers furent aussi plus tard aménagés pour le logement des forçats et le bagne put alors renfermer 3 000 galériens à la fois.

Les deux pavillons extrêmes dominaient les salles, de façon à prévenir toute tentative d'évasion. Le pavillon du milieu servait au logement des officiers. A droite et à gauche de ce pavillon central se trouvaient des chambres aux fenêtres grillées donnant sur les salles. De ces fenêtres, en cas de révolte, les feux en enfilade des fusiliers pouvaient avoir vite raison des révoltés.

Évacué en 1858, par suite de la suppression générale des bagnes en France, le bagne de Brest a depuis été utilisé comme salle de dépôt des fils de caret, dans les salles du rez-de-chaussée. Aux étages supérieurs se trouvent les stocks de mobilisation et les magasins du casernement.

LA CORDERIE — En sortant du bagne par le pavillon central, on arrive à l'atelier de la Corderie, long de 392 mètres. Il date de 1747. Cet atelier met en œuvre les fils de caret blancs fournis par l'industrie privée pour la confection des divers cordages. Les fils de caret sont, lorsqu'il y a lieu, goudronnés par l'atelier même de la Corderie.

Une curiosité de la Corderie est l'ingénieuse machine inventée par M. Reech, ingénieur de la Marine, et que les ouvriers ont appelée du nom pittoresque de *valseuse*. En effet, le va-et-vient des bobines de cette machine, destinée à fabriquer les drisses en tresse de chanvre, n'est pas sans rappeler les évolutions chorégraphiques des couples dans un salon.

La corderie de Brest, la seule conservée par le Département de la Marine depuis que la navigation à voiles a cédé le pas à la vapeur, est chargée de la fabrication des cordages nécessaires aux autres ports et aux divers établissements maritimes. La quantité moyenne de fils de caret mise en œuvre pour les fabrications annuelles est de 750 000 kilogrammes, représentant une valeur de 675 000 francs. La marque distinctive des cordages fabriqués par la Marine est un fil blanc tordu dans les cordages goudronnés ; un fil goudronné, au contraire, se remarque dans les cordages blancs.

Au-dessous de la corderie, longeant le quai jusqu'à l'École de Maistrance, se trouve l'ancienne corderie basse, bâtiment de 375 mètres de longueur, servant aujourd'hui de magasin au rez-de-chaussée. A l'étage sont situés des magasins de la Flotte et l'atelier de la menuiserie des Constructions navales.

L'ÉCOLE DE MAISTRANCE. — Fondée en 1819, par le ministre baron Portal, pour l'instruction théorique de 52 ouvriers des différents ports ou établissements de la Marine, l'École de Maistrance a vu plusieurs fois remanier son programme et son mode de recrutement. Le dernier règlement régissant les Écoles de Maistrance est l'arrêté ministériel du 2 mars 1900, qui a modifié celui du 2 juillet 1881.

L'ANSE DE LA TONNELLERIE. — Fut comblée partiellement vers 1860. Elle est occupée, au sud, par la scie mécanique, bien déchue de son importance depuis la substitution du fer au bois dans la construction des unités de combat. Sur l'autre rive sont les ateliers des chaloupes et canots.

Entre l'anse de la Tonnellerie et l'atelier des bâtiments en fer existent des carrières exploitées dans un double but : 1°, élargissement du terre-plein pour la création ultérieure de nouveaux ateliers et magasins ; 2°, utilisation des moellons et déblais obtenus pour la construction des terre-pleins de Lanninon et des jetées de la rade-abri. C'est dans cette partie de l'arsenal qu'est commencée la nouvelle cale de construction prévue, en 1900, au projet du Gouvernement sur l'outillage des ports. Les travaux ont été adjugés à M. Ad. Corre, entrepreneur, en mai 1906. La nouvelle cale devra entrer en service vers le mois d'avril prochain, époque à laquelle le cuirassé d'escadre *Danton*, sera mis en chantier. Au-dessus de cette cale sera bâti un immense hall métallique, muni de ponts roulants et de monte-charges d'une grande puissance, destiné à abriter les ouvriers travaillant aux bâtiments en chantier.

L'ATELIER DES BATIMENTS EN FER ET LES CALES DE CONSTRUCTION-LANCEMENT D'UN NAVIRE. — L'atelier des bâtiments en fer, qui prit un rapide essor, fut fondé vers 1865. Atelier des bâtiments *en fer* est devenu d'ailleurs une expression surannée car, depuis longtemps déjà, le fer, après avoir détrôné le bois dans la construction des navires, s'est vu remplacé à son tour par l'acier. L'atelier des bâtiments en fer occupe à lui seul près de la moitié du personnel ouvrier des Constructions navales, puisque sur un effectif total de 4 625 hommes, 2 260 chefs-ouvriers,

ouvriers ou apprentis sont répartis entre les divers chantiers de construction et l'atelier des bâtiments en fer proprement dit.

A proximité de l'atelier des bâtiments en fer sont des cales de construction qui ont remplacé celles de Recouvrance, disparues depuis longtemps. La première cale des bâtiments en fer fut construite en 1833 ; les dernières, projetées en 1852, ne furent terminées que dix ans après et devinrent d'ailleurs insuffisantes, à cause du tonnage de plus en plus élevé des bâtiments. Une seule cale sert désormais : c'est celle oú se construit l'*Edgar-Quinet*, et encore a-t-on dû la remanier et l'allonger depuis l'époque de sa construction.

Le port de Brest a tenu pendant quelque temps le record pour la rapidité de la construction des navires, et c'est ainsi que l'*Iéna* fut lancé sept mois et demi après le commencement des travaux sur cale, fait sans précédent dans aucune marine du monde.

Pour le lancement, la quille du navire a été d'abord ajustée sur une semelle composée de fortes pièces de chêne et qui glissera dans les coulisseaux. A l'extrémité supérieure de la cale, c'est-à-dire sous l'avant du bâtiment qui est toujours lancé par l'arrière, cette semelle fait corps avec un bâti s'enfonçant profondément dans la maçonnerie.

Ce n'est que quelques jours avant le lancement qu'on procède à la mise en place de la semelle et des coulisseaux. Jusque-là le navire reposait sur des *tains*, lourdes pièces de chêne perpendiculaires à la quille et formant le chantier. La veille de la mise à l'eau, les coulisseaux et la semelle sont enlevés par bouts, largement suiffés et remis définitivement en place après avoir été serrés à bloc sous le navire, par des coins. Les diverses parties de la semelle sont réunies entre elles par des plaques d'acier et des boulons.

La semelle n'est retenue au navire que par des cordages placés de chaque côté : elle s'en détachera d'elle-même après le lancement, pour venir flotter sur l'eau. Un fort taquet en chêne vissé sur la semelle forme butoir, tout contre l'arrière du bâtiment. Sous le poids de celui-ci (5 000 tonnes au moins), après avoir été détachée d'un trait de scie du bâti où elle est fixée, la semelle glissera dans les coulisseaux, emportant le navire à la mer.

Le lancement d'un navire est une des solennités auxquelles prend part la population brestoise tout entière et, pour peu que le soleil s'y prête, la cérémonie revêt un caractère d'inoubliable grandeur.

La presse locale, à l'avance, a donné toutes les indications utiles sur les caractéristiques du navire qu'on va lancer et fait connaître le jour et l'heure de la mise à l'eau. L'opération se faisant ordinairement à la fin de l'après-midi, les portes de l'arsenal sont ouvertes vers deux heures, mais elles sont assaillies par le public bien avant l'heure indiquée, aussi, dès l'ouverture des portes, est-ce une véritable course qui s'organise, car la tribune du public

sera vite remplie et tant pis pour les retardataires. D'ailleurs, on sait facilement se contenter à moins et tous les points d'où l'on peut apercevoir le navire : les quais environnants et, au loin, les fortifications de Fautras, l'esplanade de l'hôpital maritime, les glacis de Bouguen, les hauteurs du Salou, sont noirs de monde. On évalue à 20 000 environ, le nombre de personnes qui, de près ou de loin, assistent au lancement d'un navire.

Pendant que le public se précipite à l'assaut de la tribune qui lui est destinée, les embarcations des divers services, à force de rames ou remorquées par des chaloupes à vapeur, remontent la Penfell. Sous les rayons du soleil, les gracieuses toilettes aux tons clairs, s'entremêlant à l'or des uniformes, donnent à l'arsenal un rayon de gaité qui contraste étrangement avec les tonalités des jours ordinaires. Peu à peu, les tribunes des officiers et des fonctionnaires civils s'emplissent et voici qu'accoste au débarcadère la chaloupe à vapeur du préfet maritime.

Mais alors que se garnissaient les tribunes, les opérations du lancement suivaient leur cours et le navire n'est déjà plus retenu que par la semelle et quelques accores sur chacun de ses flancs.

Ici se plaçait autrefois la cérémonie de la bénédiction, supprimée il y a à peine trois ans, puisque la décision ministérielle, signée Camille Pelletan, est du 4 août 1903. Une chapelle provisoire, recouverte d'un velum et de blanches draperies d'étamine tendue de pavillons de diverses nations, était construite à proximité du bâtiment. L'installation intérieure de la chapelle était réservée aux Filles de la Sagesse desservant l'hôpital maritime.

Averti par l'ingénieur de service de l'arrivée du préfet maritime, l'officiant précédé du clergé, en habit de chœur, croix et flambeaux en tête, allait prendre l'amiral au pied de la tribune d'honneur. Puis, des gendarmes ouvrant la marche, le cortège suivi des chefs de service, des ingénieurs et adjoints techniques ayant participé à la construction, se rendait à l'arrière du bâtiment : « O Dieu, suppliait l'officiant, bénissez vous-même ce vaisseau, conduisez-le à travers les flots, sur les océans profonds ! O Dieu, protégez-le contre le gros temps, sauvez-le du naufrage et ramenez-le doucement au port. Et ne séparant pas de ce géant les équipages et les états-majors qu'il renfermera dans ses flancs, du même cœur je dis encore : O Dieu, tenez-les en votre sainte garde ; conservez-les toujours dans le droit chemin, et faites que dans les plis de leur pavillon qu'ils n'amèneront jamais, ils conservent intacts, avec le bon renom de la France, son patrimoine de religion, de liberté, de justice et d'honneur. » (26).

(26) — Péroraison du discours de Mgr Oury, archevêque d'Alger, au lancement du *Suffren*, le 25 juillet 1899. Les dernières bénédictions de navires, à Brest, furent faites presque toujours par un évêque.

Après les prières liturgiques, le cortège s'ébranlait, faisant le tour du navire que bénissait l'officiant, aux accents de l'*Ave Maria stella,* du *Te Deum* et du *Domine, salvam fac Rempublicam*, répété comme en un merveilleux écho par la musique des Équipages de la Flotte.

Pourquoi avoir supprimé cette cérémonie dont la majesté impressionnait ceux-là mêmes qui, en apparence, étaient indifférents à toute idée religieuse ? La réponse serait facile, mais il nous est interdit de nous livrer à des commentaires pouvant être interprétés comme une critique des actes de l'autorité supérieure.

Nous avons dit qu'à l'arrivée du préfet maritime il restait à peine quelques accores à enlever. Déjà la mer baigne l'arrière du navire, mais désormais l'opération va s'achever rapidement. Le directeur des Constructions navales, les ingénieurs et l'adjoint technique ont repris leur place sur la plateforme, à l'avant du bâtiment. Un roulement de tambour et, une à tribord, l'autre à babord, tombent deux par deux les dernières accores. Un autre signal et les ouvriers scient la semelle mesurant environ 80 centimètres de largeur sur 30 centimètres d'épaisseur. La foule est de plus en plus attentive : le navire, que rien ne retient, ne bouge pourtant pas encore. Enfin, sous la pression du verrin hydraulique placé à l'avant, agissant en même temps que les coins serrés à grands coups de gueuses, un déplacement de l'énorme masse, d'abord à peine sensible, se produit. Puis le mouvement s'accroît, s'accélère, se précipite et tandis que sous le frottement la cale s'échauffe et qu'une fumée intense s'en dégage, le navire, guidé en sa course par deux câbles passant dans les écubiers, soulevant de chaque côté une immense volute d'eau, prend fièrement possession de son élément aux accents de l'hymne national et aux acclamations d'une foule enthousiaste.

A Brest, le bâtiment n'ayant à flot qu'une course très limitée, on a dû recourir à divers moyens pour arrêter son élan. L'arrière est chargé de gueuses qui, le faisant s'enfoncer davantage, augmentent la résistance de l'eau. De plus, un large panneau (un masque) est placé également à l'arrière ; enfin, par le système des bosses cassantes, on obtient une série de résistances arrêtant rapidement le navire et sans secousse aucune.

Entre la cale de construction de la Boucherie et le poste de l'Arrière-Garde sont les hangars et chantiers dépendant de l'atelier des bâtiments en fer. Par un pont flottant, reliant sur les deux rives de la Penfell la cale de construction et le quai de la Mâture, on arrive aux bassins du Salou, depuis lesquels jusqu'aux remparts de Quéliverzan ont été établis des dépôts de charbon.

BASSINS DU SALOU. — Ils tirent leur nom d'une ferme bâtie autrefois sur la montagne, à vingt-cinq mètres au-dessus des quais. L'énorme masse schisteuse qui, anciennement, venait s'étendre jusqu'aux ateliers de la Mâture a été déblayée à la mine. Les travaux, commencés en 1822, furent repris en 1856. Lors de leur voyage à Brest, en 1858, Napoléon III et l'impératrice assistèrent, du haut du plateau des Capucins, à l'explosion d'une mine chargée de 10 000 kilos de poudre.

Aujourd'hui, une forme de 228 mètres de longueur et de 34 mètres de largeur au milieu, séparée par une porte intermédiaire, peut recevoir deux navires ayant chacun une sortie spéciale. La hauteur du radier au-dessous du zéro des marées est de 3,30 mètres d'un côté ; de l'autre, elle n'est que de 2,60 mètres. C'est le 5 septembre 1865, par l'entrée au bassin du vaisseau à trois ponts le *Louis XIV*, que fut inaugurée la première forme du Salou.

L'année précédente, le ministre de Chasseloup-Laubat décidait la création, sur le même terre-plein, de deux nouveaux bassins parallèles à la grande forme mais un seul a été exécuté. Il a environ 118 mètres de longueur sur 26 de largeur. Presque perpendiculairement à cette forme est un petit bassin à marée dont le radier est à 3,10 mètres au-dessus du zéro des marées. Il n'a que 69 mètres de longueur. C'est par ce bassin, momentanément remblayé pendant l'excavation de la montagne, que furent commencés les travaux de 1822.

BORDENAVE. — Entre les bassins du Salou et les ateliers des Capucins, dominant les quais de plus de 30 mètres, se trouve le plateau de Bordenave. Le préfet maritime Caffarelli y fit planter les pins de Riga qui donnaient, il y quelques années encore, un aspect si agreste à ce coin de l'arsenal. Sur le quai de Bordenave sont les bâtiments en construction de l'usine centrale d'électricité, dont les deux cheminées en briques s'élèvent à 50 mètres au-dessus du quai.

Tout près, les visiteurs admirent l'arche superbe de 30 mètres d'ouverture, toute en granit, exécutée sur les plans de M. Menu du Mesnil, pour relier le môle du viaduc au plateau des Capucins.

L'ATELIER DE LA PEINTURE. LE MUSÉE MARITIME. LES BUREAUX DES TRAVAUX HYDRAULIQUES ET DES CONSTRUCTIONS NAVALES. — Après avoir franchi l'arche du viaduc, on arrive au magasin des câbles-chaînes, puis à l'atelier de la peinture, d'une importance plus grande qu'on le croirait. Que deviendrait, en effet, la Marine nationale, si elle n'était largement pourvue de ces enduits protecteurs dont les équipages

recouvrent nos navires avec une générosité telle, quelquefois, que des recommandations ministérielles ont paru indispensables ? Goûtez la saveur de celle-ci, qu'affadirait le moindre commentaire :

Paris, 27 juin 1895.

Messieurs, les prescriptions de la circulaire du 19 juin 1893 (relative à la consommation de peinture à bord des bâtiments) *ne paraissent pas toujours observées. Il a été constaté, en effet, lors du dernier séjour du* Hoche *à Brest, qu'à certains endroits, les couches de peinture successives avaient fini par former un revêtement tellement épais qu'on pouvait découper des lanières aussi épaisses que des courroies de cuir. On a calculé que l'enlèvement des vieilles peintures à bord de ce cuirassé avait permis de réaliser une économie de poids estimée à 20 tonneaux environ. J'ai l'honneur de vous faire savoir qu'il importe au plus haut point d'abandonner cette manière de procéder...*

Sans peine, on le comprend.

De l'atelier de la peinture on parvient à la salle des modèles ou musée maritime, installé au-dessus de l'ancien atelier de la sculpture. Le musée maritime fut créé en 1826. Bien qu'appauvri au profit du musée du Louvre, il renferme pourtant un grand nombre d'objets intéressants.

Les boiseries, peut-être un peu surchargées d'ornements, portent des médaillons représentant en bas-relief, les portraits de quatre savants ingénieurs : Sané, Forfait, Pierre Ozanne et Groignard.

Quatre statues colossales de Y.E. Collet : Mars et Minerve, Neptune et Amphitrite, encadrent la porte d'entrée et celle du fond. Les deux coursives du milieu sont ornées de quatre tableaux : Napoléon III et l'impératrice Eugénie, en costume de cour, dons de l'empereur, en 1857. Un beau portrait en pied de Louis-Philippe fait pendant à une scène de la vie de saint Louis. Ces quatre tableaux proviennent de la préfecture maritime.

Une peinture intéressante sous le rapport historique, mais pauvre au point de vue artistique, à laquelle nuit encore le voisinage des quatre autres, représente l'incendie de la salle d'armes en 1832.

Dans les vitrines et les coursives, de nombreux modèles d'ornements de proues de navires, œuvres du sculpteur Sœur (27) fort bien exécutées.

(27) — Sœur, Dominique, né le 19 février 1797 à Toulon, passa de ce port à Brest au commencement de 1822. Sœur fut nommé maître entretenu de 5e classe aux appointements de 1 000 francs, en 1841. Les bas-reliefs en bronze de la Consulaire sont son œuvre. Les sculptures en bois, qui ont servi à modeler les panneaux en bronze, furent envoyées à Paris pour l'Exposition universelle de 1900. Elles sont maintenant déposées au musée maritime du Louvre.

Une des vitrines renferme les clefs en bronze doré des grilles de l'arsenal qui furent présentées sur un coussin de velours à Napoléon III, lors de son débarquement à Brest, en 1858, et le sifflet du maître d'équipage du canot impérial ; ce sifflet est suspendu à une longue chaîne, ornée d'une plaque à l'Aigle impérial gravé en creux, le tout en argent.

Dans le fond de la salle, deux superbes réductions de navires de l'ancienne marine : le *Royal-Louis* et le *Léopard*, sous voiles, munis de tous leurs agrés.

On y voit aussi le couteau qui servit à l'exécution d'Alexandre Gordon de Wardhouse, gentilhomme écossais, âgé de vingt-deux ans, espion à la solde de l'Angleterre. Arrivé à Brest, en mai 1769, il était arrêté vingt-neuf jours après. L'intruction de l'affaire traîna en longueur. Le 24 novembre suivant, il était condamné à avoir la tête tranchée ; la sentence fut exécutée le jour même.

On ne peut qu'indiquer sommairement les pièces principales de ce musée, dont la description exigerait un livret spécial qui serait une véritable histoire de l'art naval depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Le bâtiment du musée est continué par une longue suite d'édifices longeant le quai, où sont les bureaux des Travaux hydrauliques et des Constructions navales, et faisant retour sur les bassins de Pontaniou. Les bureaux des deux Directions sont séparés par une grande porte charretière donnant accès à la cour des Forges et au plateau des Capucins.

LES ATELIERS DU PLATEAU DES CAPUCINS. — Ils ont été construits sur l'emplacement qu'occupait le couvent bâti en 1692 par les capucins qui, depuis vingt ans, s'étaient installés dans une maison particulière à Recouvrance et furent autorisés à s'y établir définitivement.

M. Le Gac de l'Armorique, maire de Brest, donna lui-même l'emplacement du couvent et Vauban en posa la première pierre le 30 août 1695.

Le 21 février 1712, Duguay-Trouin, commandant de la Marine, Madame Dumains, comtesse d'Orogue et l'abbé Madec, recteur de Quilbignon, posaient la première pierre de l'église sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue. Les plaques commémoratives de ces deux cérémonies, retrouvées en 1860, lors de la construction des ateliers existent encore, mais les trois dernières sont loin d'égaler en finesse la gravure de celle de 1695.

Acheté par Louis XVI, en 1789, et attribué à la Marine par décret du 12 mars 1791, le couvent servait de caserne d'artillerie lorsque, sur les plans combinés de MM. Fauveau, directeur des Constructions navales et Menu du Mesnil, ingénieur des Travaux hydrauliques, on construisit, de 1845 à 1864,

les ateliers composés de trois halls parallèles, séparés par des constructions moins élevées nommées annexes, qui occupent une superficie de deux hectares et demi et forment un ensemble grandiose élevé de 25 mètres au-dessus des quais. L'inconvénient qui en résulte a été atténué par l'établissement d'une rampe praticable aux voitures et par des grues puissantes, dont la principale, celle du viaduc, exécutée sur les plans de M. Gervaize, est capable de soulever des poids de 40 tonnes. Enfin, en ces derniers temps, un ascenseur, pouvant contenir sept personnes, a été installé au môle de la Grosse Chaudronnerie.

C'est dans la première annexe qu'est situé l'atelier de la grosse chaudronnerie. Les bâtiments du montage et de l'ajustage avec leurs annexes forment l'atelier des machines ; dans le hall du montage, trois chariots suspendus, dont l'un peut supporter des poids de 40 tonnes, servent à la manœuvre des lourdes pièces composant l'appareil moteur des bâtiments de la Flotte. Enfin l'atelier de la fonderie, occupant le hall du fond, peut avec son outillage actuel produire des pièces de 20 000 kilogrammes.

Auprès de l'entrée de l'atelier de la fonderie est déposée une superbe bouche à feu en bronze méritant une mention particulière. La culasse, dont le bouton figure un casse-tête indien, porte en exergue l'inscription : Fondu par Jean Moritz, Commissaire des Fontes de l'Armée de France. Au-dessus, la date : Strasbourg, MDCCXLVI, supporte un astre rayonnant autour duquel s'épanouit l'altière devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar.* Enfin, près de la bouche du canon, sur une banderole, la brutale devise : *Ultima ratio Regum.* Longtemps encore, sans doute, malgré les louables efforts des pacifistes, cette formule dominera le monde et le canon, ultime raison des rois, restera le dernier argument des peuples : la Force prime le Droit.

LES BASSINS DE PONTANIOU. — L'atelier de la lithographie, la presse hydraulique, servant surtout à l'épreuve des câbles-chaînes, et l'atelier des forges sont installés au rez-de-chausée du bâtiment qui fait face aux bassins de Pontaniou et où se trouvent les bureaux et magasins des Constructions navales. Trois de ces formes furent commencées en 1742 par l'ingénieur Blaise Ollivier et terminées par Choquet de Lindu en 1751. On considérait alors comme une impossibilité presque absolue de tailler dans le roc vif, la quatrième forme, celle du fond, du côté de l'atelier central de la Flotte. Elle ne fut entreprise qu'en 1807 par Tarbé et achevée en 1820 par Trouille. En 1899, on commença l'allongement et l'approfondissement du bassin de Pontaniou, mais en raison des difficultés matérielles d'exécution, les travaux ne furent terminés qu'à la fin de 1903 seulement.

Les formes de radoub de Pontaniou comprennent aujourd'hui le bassin des croiseurs de 180 mètres de longueur et de 26,80 mètres de largeur. Il est divisé par une porte intermédiaire qui permet d'y échouer deux navires à la fois. Le bassin des cuirassés a 162 mètres de longueur et 33,20 mètres de largeur. Le radier des formes de Pontaniou est à 3,30 mètres au-dessous du zéro.

A quelque trente mètres à peine du fond des bassins est la *levée de Pontaniou*, construite de 1707 à 1709 par Trouille. C'est une large chaussée qui continue la rue de Pontaniou pour rejoindre la porte du Carpont. Sous cette levée sont les magasins des Travaux hydrauliques. Deux voûtes ont été faites sous la chaussée ; par l'une on pénètre dans la cour de la prison maritime, aménagée, vers 1810, dans les bâtiments d'une ancienne fonderie ; par l'autre, on communique avec les ateliers de la Madeleine, ainsi nommés d'un pénitencier, la *Madeleine* ou *Refuge royal*, incendié en 1782, qui occupait l'emplacement.

Longeant les bassins au sud, un grand corps de bâtiment occupé par l'atelier central et les magasins de la Flotte, aboutit à une rampe escarpée qui conduit à la Porte Rouge et à la caserne des Marins, construite primitivement à un étage, par Choquet de Lindu (1766-1767) et exhaussée de deux autres étages, par Trotté de la Roche, de 1842 à 1845. Ce vaste édifice peut loger 3 200 hommes.

L'ARTILLERIE NAVALE ET LES SUBSISTANCES. — Après la rampe de la Porte Rouge, sont les bâtiments de l'artillerie se prolongeant jusqu'auprès de la grille Jean-Bart. La salle d'armes aménagée avec goût, au-dessus de l'atelier de l'armurerie, occupe le bâtiment le plus au nord. Elle fut incendiée en 1832. Voici résumé, d'après P. Le Vot : *Principaux incendies dans le Port de Brest*, le récit de cet événement :

Le 25 janvier 1832, il y avait bal à la Préfecture maritime ; l'orchestre avait à peine fait entendre ses premiers accords qu'on vint prévenir le Vice-amiral Roussin, Préfet maritime, que le feu avait pris dans le port.

Le Préfet, suivi des Chefs de Service, se transporta aussitôt sur le théâtre du sinistre et fit enfoncer la porte de l'édifice déjà presque embrasé. La garde nationale, les marins et toutes les troupes concouraient à l'extinction du feu. Le bagne renfermant plus de 3 000 forçats fut cerné par un cordon de troupes et deux pièces de canon, chargés à mitraille, furent mises en batterie, les canonniers à leurs pièces, prêts à faire feu à la moindre tentative de révolte ou d'évasion.

Ce fut un calfat, chargé d'une ronde, qui entre huit heures et neuf heures du soir jeta le premier cri d'alarme. Il était trop tard. Quand on organisa les premiers secours, la salle d'armes était une fournaise et le matériel qu'elle contenait, en fusion. L'*Amiral* et le vaisseau *Le Diadème* avaient dû être reculés pour les soustraire au danger de prendre feu à leur tour. L'intensité de l'incendie était telle, les flammes montaient si haut et en masse si compacte, que la lueur de l'incendie fut aperçue de Lesneven, à sept lieues de Brest. Plusieurs des travailleurs furent blessés et on eut à déplorer la mort d'un matelot noyé.

De la porte Jean-Bart au poste de l'Avant-Garde, les édifices sont consacrés au Service des Subsistances. Un tunnel qui passe sous la caserne de la Pointe, relie l'arsenal aux terre-pleins de Lanninon. Enfin, avant de finir cette promenade dans le port de Brest, il convient de noter que, pour adapter la Penfell aux besoins de la Marine moderne, dès le commencement de 1905, on s'est préoccupé de la transformation de la rivière en bassin à flot. La question, portée devant le Parlement, est aujourd'hui à l'étude et, vers l'embouchure de la Penfell, on procède à des sondages pour l'établissement d'un avant-projet.

AUTRES ÉTABLISSEMENTS DE LA MARINE HORS DE L'ARSENAL. — Les autres établissements de la Marine sont :

1) ***En ville :*** la salle d'asile de la Marine, fondée en 1859 par l'impératrice Eugénie dont elle porta d'abord le nom; l'asile reçoit 600 enfants d'ouvriers ou de marins, âgés de trois à sept ans;

Le quartier de la Marine, où sont logés aujourd'hui les troupes coloniales, passées à la Guerre. Au sommet du pavillon central est l'Observatoire de la Marine, datant de 1819, élevé de 109 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'École des mécaniciens, établie dans le grand corps de logis et l'aile nord de l'ancien séminaire des Jésuites, après le transfert des pupilles de la Marine à la Villeneuve, en 1883.

Enfin, l'hôpital de la Marine, un des plus beaux qui existent en France, construit de 1823 à 1835 par Trotté de La Roche, sur l'emplacement de l'hôpital incendié en 1776. Il est divisé en vingt-huit salles et vingt-quatre cabinets. Il peut contenir 1 200 lits, sans compter les baraquements établis sur l'esplanade. L'ancienne chapelle, avec ses vingt-deux marches, étant d'un accès pénible pour les malades qui y allaient faire leurs dévotions, fut reconstruite, en 1859, sur le vœu de Napoléon III.

2) ***Extra-muros :*** à Pontanézen, la caserne dont le terrain fut acheté par la Marine en 1781, et qui, d'abord hôpital supplémentaire, servit à l'internement des prisonniers de guerre sous le I^er^ Empire; plus tard on y reçut les chaînes de forçats avant leur admission au bagne.

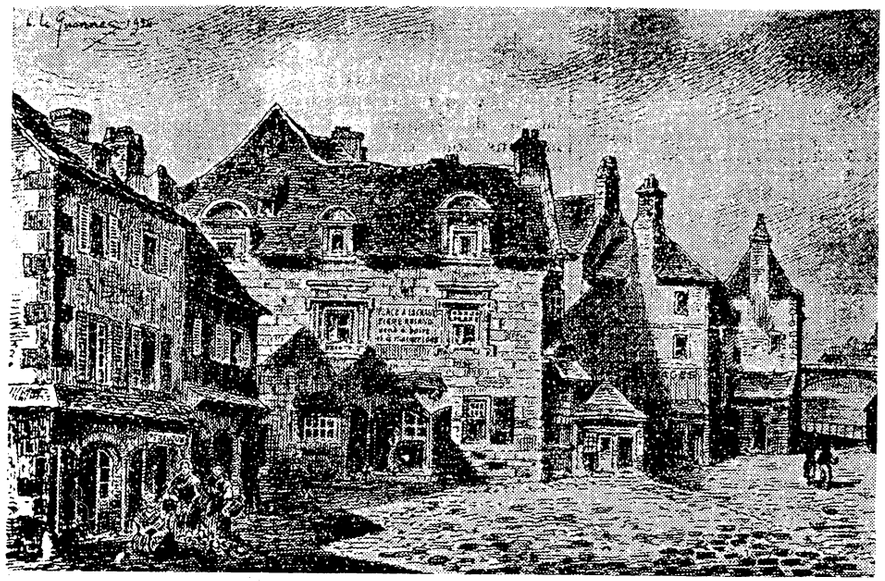
Sur le cours de la Penfell à partir de l'Arrière-Garde : les magasins de l'artillerie, à Kervallon, achetés en 1835, par la Marine, à M. Riou-Kerhallet, négociant et armateur, qui les avait fait construire sous la Révolution.

L'île Factice sur laquelle sont construits d'immenses hangars pour la conservation des bois.

La buanderie de l'anse Saupin, ainsi nommée d'un armateur et fournisseur des bois de la Marine, qui les y déposait sous Louis XIV, et dont la propriété fut acquise par la Marine en 1784. La buanderie dessert en même temps que l'hôpital de la Marine, dont elle dépend, les autres services maritimes.

Et l'établissement des pupilles de la Marine, à la Villeneuve, installé sur l'emplacement d'une ancienne usine, construite de 1767 à 1770 par un industriel, Richard Duplessis, et achetée par la Marine en 1772.

Cette usine servait à la transformation en fers neufs des résidus de travaux de l'arsenal. En 1885, elle fut aménagée pour recevoir les pupilles qui, depuis la création de l'institution, décrétée le 15 novembre 1862, avaient occupé, dans la rue de la Mairie, l'ancien séminaire des jésuites. L'établissement des pupilles de la Marine est destiné à recueillir et élever, jusqu'à l'âge de quinze ans et demi, les orphelins des marins de commerce et des officiers mariniers, quartiers-maîtres, marins ou assimilés de la Marine de l'État. Les orphelins de père et de mère peuvent être admis dès l'âge de sept ans; les orphelins de père ou de mère ne sont reçus qu'à partir de l'âge de neuf ans.



La place à la Chaux, à Brest, en 1860, d'après le dessin d'A. Bodereau

LES COMMUNES SUBURBAINES DES CANTONS DE BREST

SIX COMMUNES : LAMBÉZELLEC, BOHARS, GUILERS, GOUESNOU, SAINT-MARC, SAINT-PIERRE QUILBIGNOU

LAMBÉZELLEC

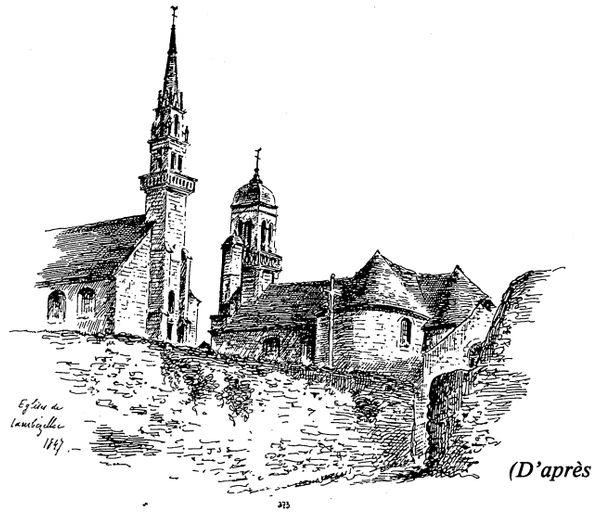
LAMBÉZELLEC. — (Vers 1330 Lambezeloc, le monastère de Bezeloc). On a beaucoup discuté sur l'étymologie du nom de Lambézellec. Dom Le Pelletier, dans son *Dictionnaire de la langue bretonne* et, plus près de nous, Émile Souvestre ont avancé que Lambézellec signifiait *Terre des lépreux* à cause du breton *pezell* qui signifie : pourri.

L'étymologie de *Poullic-al-Lor*, lieu qui autrefois faisait partie de la commune de Lambézellec, est en effet *Petite mare aux lépreux*. Le mot breton *lor* se traduit par *ladre* et dans l'ancien français un lépreux s'appelait un ladre ; mais il convient de remarquer que le mot breton le plus fréquemment employer pour désigner un lépreux est *kakous* et non *lor*, et l'on est en droit de se demander si Poullic-al-Lor ne veut pas dire tout juste : mare aux ordures, aux détritus.

Dom Lobineau, en son *Catalogue de quelques saints inconnus* placé à la fin de ses *Vies des saints de Bretagne*, propose pour Lambézellec une étymologie plus vraisemblable : « Le nom de Bezleuc, dit-il, joint à celui de Lan que porte la paroisse de Lanbezleuc, dans le diocèse de Léon, nous met en droit de croire qu'il y a eu un saint Bezleuc, parce qu'on ne joint ordinairement le terme de *Lan*, qui signifie *Église*, qu'à un nom de saint ». M. Jourdan de La Passardière semble s'être trompé en identifiant le *Ploe Belvoc* de la vie de saint Gouesnou à Lambézellec. Cette vie expose que sainte Tudona, sœur de Gouesnou, établit un ermitage *in parochia Belvoci*. On retrouve, en Guipavas, les vestiges d'une chapelle de Saint-Tudon, qui représente certainement l'emplacement dudit ermitage. Or, Guipavas est appelé en 1282 *Ploe Beuez* et ce nom ressemble singulièrement au *Ploe Beluoci* du prêtre léonais Guillaume, narrateur en 1019 de la légende de Tudogilus et de ses enfants.

Jusqu'en 1686, la paroisse de Lambézellec étendait sa juridiction sur la ville de Brest qui n'en était qu'un simple vicariat. Lambézellec était autrefois

réputée la plus étendue des communes rurales de France. Mais l'annexion de terrains à la ville de Brest, en 1845 et en 1861, et à la commune de Saint-Marc, en 1865, ont considérablement réduit la superficie de Lambézellec. A l'entrée du bourg, on trouve la mairie, édifice gracieux dû aux plans de M. Mer et construit en 1834.



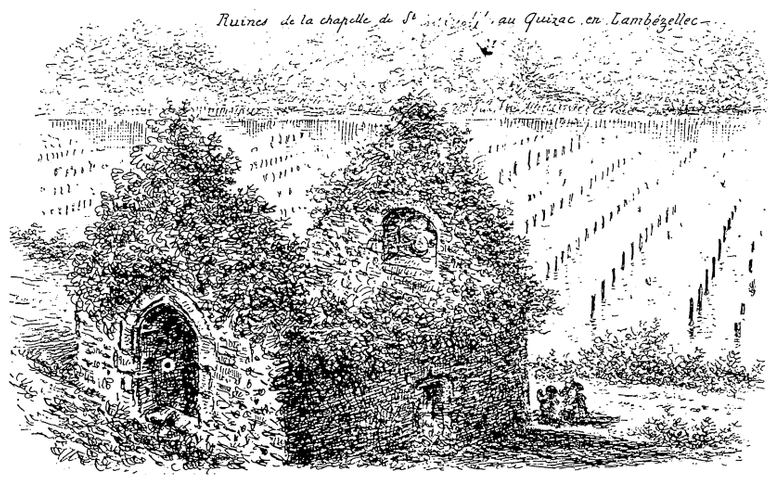
(D'après Lesage)

La flèche élancée de l'église de Lambézellec, dédiée à saint Laurent et à saint Florent et construite au point culminant de la commune, s'aperçoit de fort loin. Bâtie sur les plans de M. Bigot, architecte départemental, elle est conçue dans le style ogival du XIII^e^ siècle. Pour la flèche, l'architecte s'est inspiré du clocher de Pont-Croix. Tout aérienne, avec sa galerie ajourée et ses clochetons d'angle, cette flèche s'élance à 58 mètres de hauteur.

Revenons à l'église de Lambézellec. Les bas-côtés sont séparés de la nef par une suite d'arcades ogivales dont les piliers forment des faisceaux de colonnettes. Un déambulatoire, contournant l'autel principal qui occupe le milieu de l'abside, conduit à la chapelle absidiale consacrée à Marie. Les quatre baies de cette chapelle, séparées par des nervures se réunissant à la clef de voûte, sont garnies de grisailles, tandis que les neuf baies éclairant le chœur et les fenêtres du déambulatoire sont ornées de verrières sorties des ateliers de M. Lobin de Tours. Les verrières du bas représentent des scènes de la vie de saint Laurent, patron de la paroisse, saint Herbot, saint Florent, etc.

Dans le transept se trouvent : du côté de l'Évangile, l'autel de Notre-Dame du Rosaire ; de l'autre côté, l'autel de Saint-Joseph. Les grandes baies du transept sont garnies de hautes verrières. Celle du sud, formant l'angle droit avec l'autel du Rosaire, représente les mystères de la Nativité, de l'Annonciation, de la Présentation, de la Visitation et, au bas, Notre-Dame du Rosaire ; la verrière du nord, six des principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'église de Lambézellec fut terminée vers 1865 ; le 28 août de cette année, elle était solennellement consacrée par Mgr Sergent, évêque de Quimper et de Léon.





A Lambézellec passe la ligne des chemins de fer départementaux qui, à partir du Rufa, lance ses embranchements sur les divers points de la côte nord du Finistère. La construction du viaduc de Lambézellec étonne par sa légèreté. Jeté sur la vallée de Pen-ar-Valy, il mesure 114 mètres de longueur. Il a été exécuté dans les ateliers de MM. Moisant et Savey, de Paris, sur les plans de M. Harel de La Noë.

Le tablier du pont est supporté sur des culées en fer reliées en couples et s'écartant à la base pour obtenir la stabilité nécessaire. Elles portent sur des blocs de granit auxquels elles sont reliées par des agrafes métalliques d'environ 10 centimètres de diamètre seulement.

La ligne des tramways électriques brestois, dont l'usine est à Kérinou, dessert Lambézellec. Situé dans un bas-fond, Kérinou a l'aspect peu agréable d'un faubourg de banlieue industrielle ; l'on y patauge dans une boue noirâtre et fétide pendant les trois-quarts de l'année. C'est un ancien fief des seigneurs de Kerennou qui portaient : *d'azur à la fasce vivrée (alias : bretessée d'argent* (P. de Courcy). Kérinou ou mieux Kerennou devint plus tard possession de la famille de Cornouailles. A cette terre était attaché le privilège de percevoir le droit de passage sur la Penfell entre Brest et Recouvrance. A Kérinou se trouve la petite chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle qui, d'après M. le chanoine Peyron, existait déjà en 1519. Cette chapelle a été restaurée en 1829. Elle contient un ancien tableau daté de 1693.

Plus près du bourg, à la Croix-Rouge, fut construite, il y a une quarantaine d'années, au moyen de souscriptions particulières, une chapelle restaurée et considérablement agrandie, en 1897, sous la direction de M. Rapine, architecte du diocèse.

La chapelle fut alors placée sous le vocable de sainte Anne. Une précieuse relique accordée au nouveau sanctuaire par Mgr Bécel, évêque de Vannes, fut solennellement transférée le lundi 26 juillet 1897, jour de la fête de sainte Anne, et placée dans un cœur en vermeil qui orne la statue de la patronne des Bretons.

Une statue en kersanton, d'une bonne facture, copie de l'image de sainte Anne d'Auray, se remarque à l'extérieur, dans une niche, au-dessus du portail, sous le clocher.

A trois kilomètres du bourg de Lambézellec, au haut de la rue de Paris, a été érigée, en 1900, une grande chapelle destinée à assurer le service religieux de la population du quartier, comptant 7 000 âmes. L'édifice est un vaste casino transformé en belle église romane sous la direction de M. Le Guerranic, architecte qui a doté le diocèse de Quimper et de Léon d'un grand nombre d'églises remarquables.

Sur la rive gauche de la Penfell, un peu en amont de l'anse de la Villeneuve, à moins de 200 mètres du pont métallique qui relie cette rive à l'établissement des Pupilles de la Marine, sont les ruines de la chapelle de Saint-Guénolé. Cet édifice offre à l'ouest une porte basse en accolade, au nord une fenêtre gothique et dans le pignon sud, ajouré d'une ouverture rectangulaire, une petite rosace en quatre-feuilles, d'un gracieux aspect.

Dans la chapelle même, sourd un mince filet d'eau qui passe sous le pignon sud et débouche dans une fontaine extérieure, pour alimenter ensuite un lavoir placé devant la chapelle. Nul doute que cette fontaine n'ait été considérée autrefois comme ayant des qualités curatives dans certaines affections spéciales.

BOHARS

BOHARS. — (*Botgarr* en 1467). Ancienne trève de Guilers, dédiée à Notre-Dame, Bohars a aujourd'hui pour patron saint Pierre-ès-Liens. « En la paroisse de Guycler, dit le père Cyrille Le Pennec, le peuple fréquente avec une grande dévotion la chapelle de *Botc'hartz* d'autant que, depuis quelques années, on y a estabi le sainct Rosaire ; elle est bastie sur les terres du seigneur de Coatjunval. »

« La signification du nom de *Bohars* paraît être « l'habitation de la haie » ou encore « l'habitation de le Garz ». Le sens propre de *Bot, bod,* est buisson et, par extension, habitation située dans un massif d'arbres. Quant à *Garz*, on le traduit en français par le mot haie, mais c'est également un nom d'homme, sans doute par attribution de nom de lieu. » J. de La P.

Le clocher de cette chapelle fut réédifié en 1669. La chapelle elle-même, devenue église paroissiale au Concordat, fut agrandie en 1835. Ne répondant plus aux besoins du culte, on l'abattit en 1904 et on la remplaça par une gracieuse église de style ogival primitif, construite sur les plans de M. Vally, architecte à Landerneau, et consacrée le 17 octobre par Mgr Dubillard, évêque du diocèse. On y voit une statue de Dieu le Père provenant d'un groupe de la Trinité ; un saint Élar ou Éloi bien mouvementé du XVIII[e] siècle ; un saint Dominicain mal à propos dénommé saint Herbot, et un tableau en mauvais état de la Sainte Vierge.

Les trois cloches de l'ancienne église ont été installées dans le nouveau clocher. La moyenne cloche porte la date de 1841, la petite, celle de 1850. Elles furent exécutées dans les ateliers de MM. Viel, fondeurs brestois, dont l'usine était située à Penfell. La grosse cloche porte l'inscription suivante :

J'AI ÉTÉ FONDUE A BREST EN SEPTEMBRE 1815, DU TEMPS DE MONSIEUR JEAN POCHARD, RECTEUR DE LA PAROISSE DE BOHARS DEDIÉE A SAINT-PIERRE-ES-LIENS,

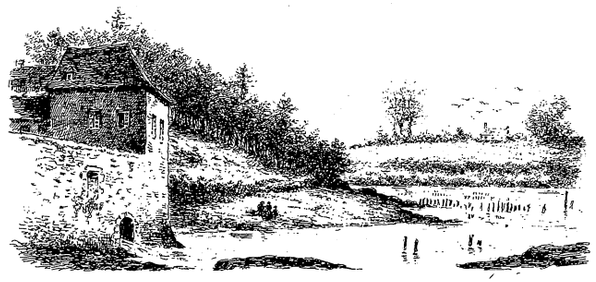
PARRAIN ET MARRAINE ONT ÉTÉ MONSIEUR ALEXANDRE MICHEL HUON DE KERMADEC, ENSEIGNE DES VAISSEAUX DU ROI ET PÉTRONILLE LOUISE DE LA PLACE, DAME HOFFAIT, MONSIEUR JEAN ANDRÉ HOFFAIT, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE DE SAINT-LOUIS ET MAIRE, MESSIEURS PIERRE MIGADEL, TRÉSORIER ET JEAN COLIN, MARGUILLIER.

Au bas du bourg on voit la petite chapelle Notre-Dame de Grâce ou de Locquillau, jadis dédiée à saint Quijau, et reconstruite assez récemment; c'est une dépendance du manoir de Kerampir, appartenant à M. Trolong du Rumain. Comme la plupart des lieux de pèlerinages bretons, la chapelle de Locquillau possède sa fontaine sacrée sous le vocable de Saint-Maudez. A l'intérieur est une curieuse statue de la Vierge-Mère foulant aux pieds notre mère Ève, qui tient dans sa main la pomme funeste. De l'ancien édifice on a conservé une fenêtre flamboyante surmontée des armoiries en bannières des du Chastel — *un fascé de dix pièces.*

Au-dessus de Penfell, dans une superbe position, dominant la vallée et tous les terrains environnants, a été bâti de nos jours le château de Kerguillau, propriété de M. le baron Didelot. Il a remplacé un ancien manoir qui fut le berceau de la vieille famille bretonne de Kerguiziau, et qui a disparu ainsi que sa chapelle. Quelques fenêtres encastrées dans les murs de la ferme indiquent le XV^e^ siècle. Ce manoir a appartenu par alliance aux du Louët, du Harlay et au maréchal de Montmorency-Bouteville, mort en 1746.

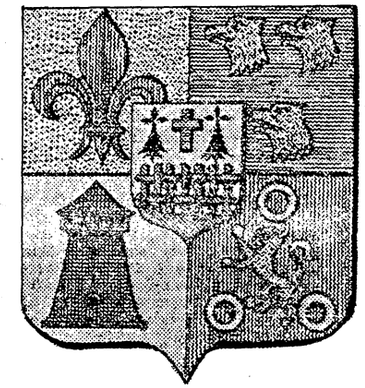
Le retranchement de *Bohars ar c'hoat* à 500 mètres du bourg s'élève à l'extrémité du grand taillis de *Bohars ar c'hoat*, vestige d'un bois qui rejoignait sans doute jadis les bois du *Traonmeur*, à quelques centaines de mètres de distance. C'est un ouvrage octogonal, dont les saillants se sont éboulés, formant des sortes de quarts de cônes. Il a 32 à 33 mètres de diamètre inscrit jusqu'aux crêtes d'escarpe, et un commandement de 6,50 mètres à 7 mètres sur le fond des fossés profonds de 3 mètres.

Etang de Penfell, près Bras - 21 8bre 1799 -



A l'extérieur du poste, un espace de plus d'un hectare, bordant le ruisseau, défendu par des fossés de 5 mètres de largeur, en partie comblés, et des parapets de 2,50 mètres de hauteur, servait sans doute de parc à bestiaux. Il est traversé par un chemin creux de 70 mètres de longueur, excavé dans le terrain naturel, parfaitement dissimulé, et qui devait l'être encore davantage autrefois par la verdure des bois formant voûte au-dessus de ses berges.

A l'intérieur, il existe des traces de murailles dans la partie voisine du chemin couvert dont on vient de parler. On y pratiqua des fouilles du temps



La plupart des communes du Finistère étant démunies d'armoiries, à la demande de plusieurs maires, Louis Le Guennec avait entrepris de composer pour chacune d'elles un blason dont les éléments devaient être empruntés soit à des particularités locales, soit, le plus fréquemment, aux armoiries de ses anciennes et notables maisons nobles.

Il ne s'agissait pas, on le conçoit, de vouloir ressuciter le souvenir d'un passé seigneurial aboli et pour jamais défunt, mais de tirer le meilleur parti, au point de vue décoratif, des documents que fournit l'étude des temps d'autrefois et de combiner un ensemble joliment coloré et équilibré n'offensant ni le bon goût ni la vérité historique.

Ce travail est, malheureusement, resté inachevé à cause du décès prématuré de l'auteur. Voici ce qu'il proposait pour

BOHARS. — *Écartelé au 1 d'or à la fleur de lys de gueules; au 2 d'azur à 3 têtes d'aigle d'or; au 3 d'argent à la tour couverte de sable; au 4 de gueules au lion d'or accompagnée de 3 annelets d'argent; sur le tout d'argent à la haie de sinople terrassée de même, surmontée d'une croix alésée de gueules et de 2 mouchetures d'hermines de sable...*

(Le premier en Penfell, qu'on écrit mal à propos Penfeld, Auffroy de Penfel, vivant en 1250, timbrait son sceau d'une fleur de lys, à laquelle j'ai donné une couleur et un fond appropriés. Le second est Kerguiziau, le troisième du Val du Traonmeur; le quatrième Jouhan de Keramezec. L'écu sur le tout fait allusion au nom breton de la commune : *Botgarz* : le buisson de la haie. Bohars était anciennement une trêve de Guilers).

où M. de La Jonchère était maire de Bohars, et l'on y trouva divers objets en cuivre, sur lesquels je n'ai pu avoir de renseignements, et un plat qui est actuellement au presbytère de Bohars.

Ce plat (de forme rectangulaire terminé par deux parties circulaires), de 0,32 mètre sur 0,22 mètre, est en cuivre jaune recouvert d'étain, à fond creux et larges rebords. Les rebords sont terminés par une petite moulure ; le fond est décoré de canaux dont les cotes viennent se perdre au milieu du plat. Il est difficile d'assigner une époque à cet objet. (Notice de M. Jourdan de La Passardière, dans le *Bulletin de la Commission diocésaine d'architecture et d'archéologie* — Août 1903).

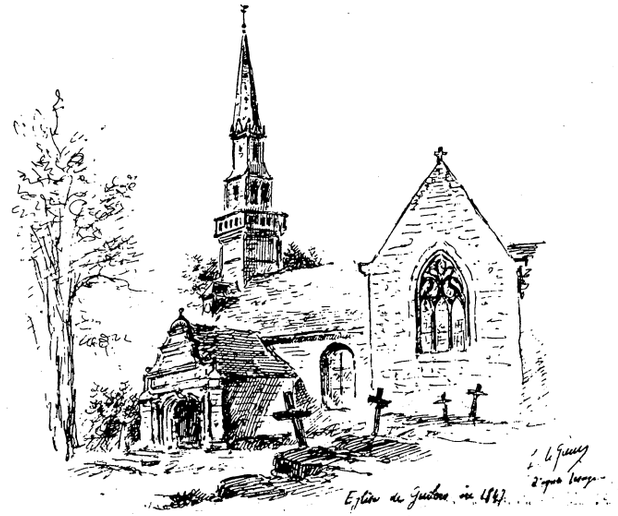
Le manoir du Tromeur, enveloppé de bois nombreux, avec un joli étang et son moulin, était possédé en 1499 par Henry du Val, dont la postérité fondue dans Lesguen, puis Huon de Kermadec, Le Bihannic de Tromenec et de Bergevin. La chapelle seigneuriale existe encore. Un autre vieux manoir est Keramezec, que la famille Parscau du Plessis a transmis par mariage aux Saget de La Jonchère.

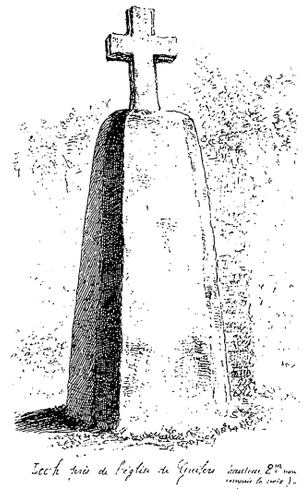
Dans les premiers jours de septembre 1903, on a découvert près la gare de Bohars une cachette de fondeur contenant près de deux cents hachettes gallo-romaines en bronze, à anneau. Ces hachettes, fort bien conservées, laissent voir sur le milieu d'une des faces une sorte d'ornement composé d'une ligne presque droite, terminée par un cercle vers le centre de l'objet.

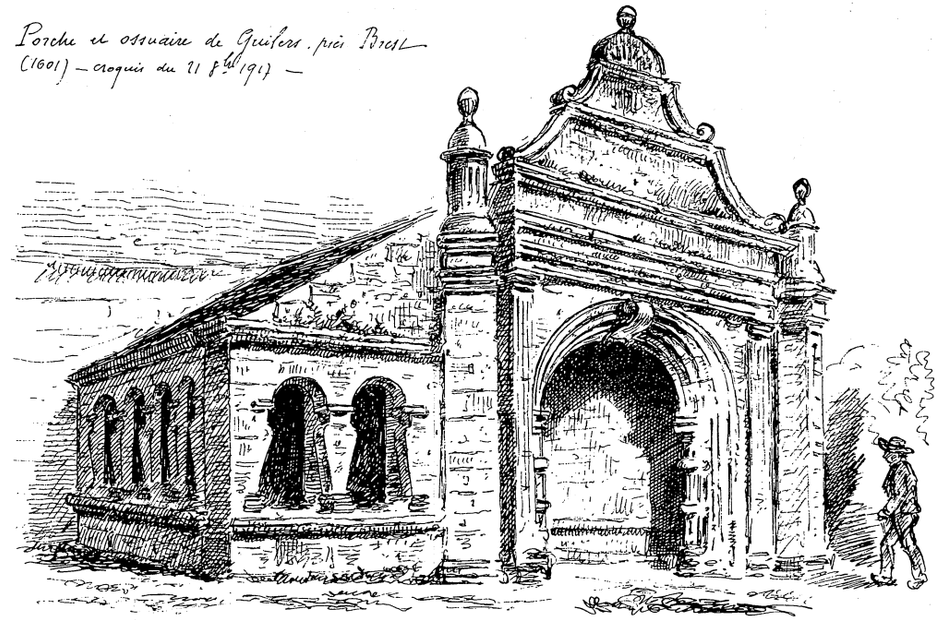
GUILERS

GUILERS. — (*Guiler* en 1448, *Guiclars* en 1478). Le bourg de Guilers, distant de Brest d'environ dix kilomètres, est situé sur le bord d'un plateau élevé, aussi le clocher se voit-il à plusieurs kilomètres de distance. Si de Brest on se rend à Guilers par la route de Penfell ou par le chemin de grande communication partant de l'octroi de Recouvrance, on contourne la superbe propriété de Keroual. La vigueur de la végétation en cette partie contraste avec celle du plateau au nord de Guilers qui, là, est assez pauvre. Quelques maigres champs de sarrazin, des bruyères, des taillis, de loin en loin une chétive chaumière perdue au milieu de la lande, tels sont les seuls détails de paysage sur lesquels s'arrête le regard jusqu'à Beg-Avel, point culminant de la région, élevé de cent et quelques mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'église de Guilers est dédiée à saint Valentin. Le petit porche, au sud, retient l'attention par son architecture assez élégante de la Renaissance. Sur un cartouche formant la clef de voûte du porche, on lit la date : L'AN 1610.







La porte intérieure est surmontée des armoiries de la famille de Penancoet : *fascé de dix pièces d'argent et d'azur*. A ce porche est adossé un ossuaire de même style.

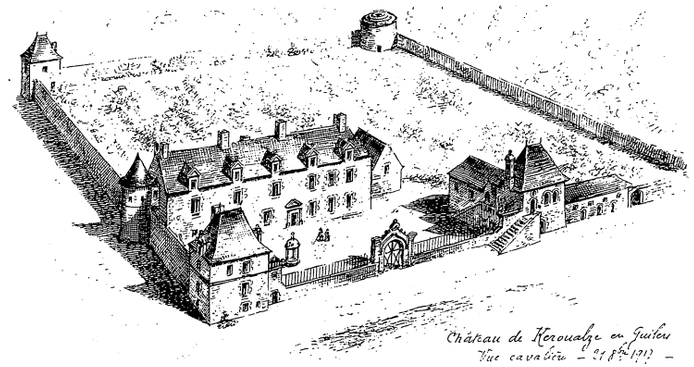
Autour du clocher, règne une petite galerie ajourée, formant saillie au-dessous des deux chambres de cloches, que surmonte une flèche élancée. Sur la corniche extérieure du bras sud du transept, sont sculptés des chiens aux postures variées, une tête de bélier et un masque grotesque s'étirant la bouche à deux mains. Derrière l'église existe un beau lech prismatique surmonté d'une croix.

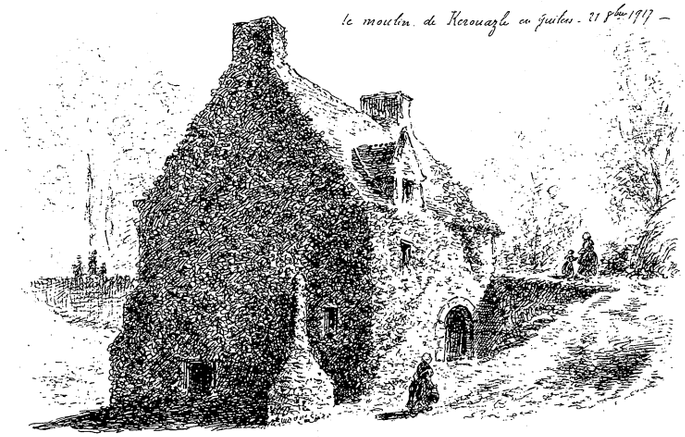
A deux kilomètres de Guilers se trouve, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le château de Kerouazle. Ancienne propriété des Penancoët, comtes de Kerouazle, cette terre appartient aujourd'hui à Mme la baronne Didelot, douairière.

Le corps de logis principal, décoré d'une porte à fronton triangulaire et de lucarnes de pierre modernes, est accosté d'une aile formant retour au sud. Un pavillon carré termine cette aile vis-à-vis à la chapelle, située à droite du portail de la cour. Dans celle-ci se trouve un joli puits à dôme. Une tour ronde s'élève sur la gauche à l'angle extérieur du château et, derrière, la clôture du jardin est flanquée d'une part par un colombier, de l'autre par un pavillon carré percé de meurtrières.

La belle Louise de Penancoët de Kerouazle, duchesse de Porsmouth, y naquit en 1649. Elle était fille de Guillaume de Penancoët, guidon de la compagnie des gens d'armes du cardinal de Richelieu, qui se distingua dans les guerres de Flandre, et de Marie de Plœuc, mariés en 1645. Fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, sœur de Charles II et belle-sœur de Louis XIV, et conduite en 1670 à la cour de Londres, elle devint bientôt la favorite du roi Charles II, fut nommée dame du palais de la reine, duchesse de Petersfield et de Porsmouth en 1672 et duchesse d'Aubigny.

A son retour d'Angleterre, après la mort en 1685 du roi Charles II dont elle avait eu un fils, Charles de Lenox, duc de Richmond, elle partagea sa résidence entre la noble demeure de Keroual et son hôtel, en face de l'église des Sept Saints, à Brest. On attribue à l'initiative de la duchesse de Porsmouth les peintures mythologiques qui ornent encore le château de Keroual et où, dit-on, on retrouve le portrait de la châtelaine. Cependant, comme le fait remarquer P. Levot, un tout petit médaillon sur lequel on lit : DUBOIS FECIT 1643, autorise à croire qu'au moins quelques-unes de ces peintures sont antérieures à la naissance de Mme de Porsmouth. Les moyens par lesquels celle-ci avait relevé sa fortune ne furent pas approuvés de son père, comme on le voit par une lettre de Louis XIV, écrite en 1673 au comte de Kerouazle : « J'espère que vous ne serez pas plus sévère que votre roi, et que vous retire-





rez la malédiction que vous avez cru devoir faire peser sur votre malheureuse fille : je vous en prie en ami et vous le demande en roi ». Le vieux gentilhomme fut inexorable et resta jusqu'à sa mort, en 1690, fidèle à la devise de ses pères : *A bep pen lealdet* (1) (loyauté partout).

La duchesse de Porsmouth ne mourut qu'en 1734, « très convertie et pénitente », écrit Saint-Simon, très mal dans ses affaires et contrainte de vendre avant 1716, au fameux financier auvergnat Crozat, son château familial de Kerouazle et la belle terre du Châstel.

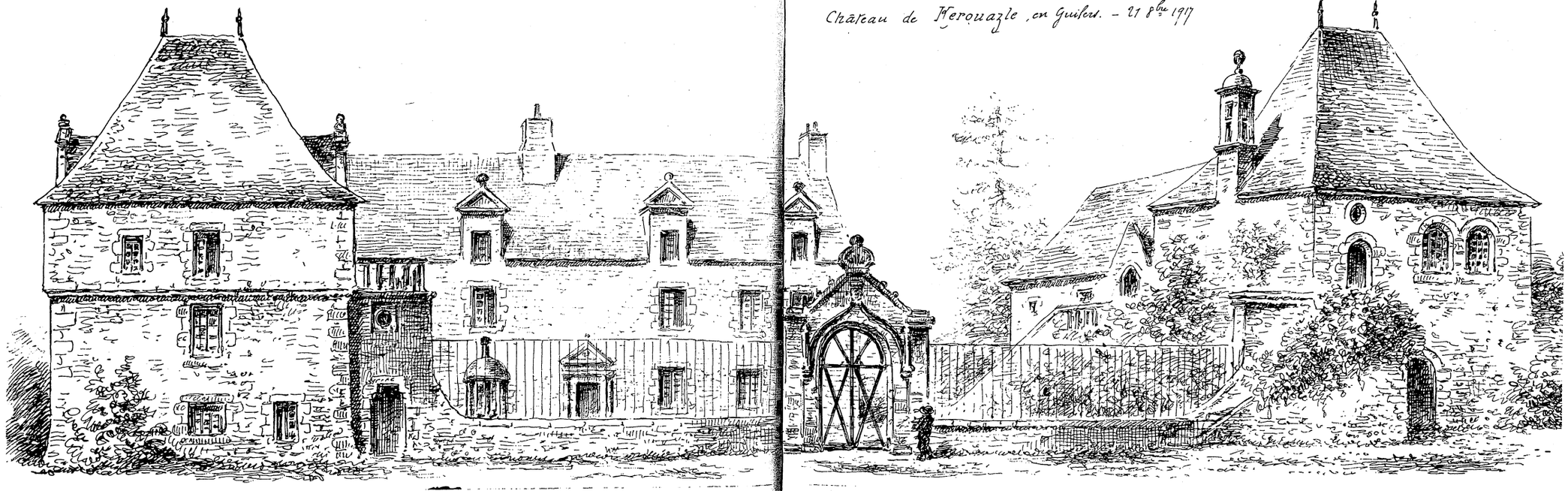
De magnifiques avenues d'arbres de diverses essences, mais où croissent surtout les hêtres et les chênes, entourent l'antique demeure. L'allée du mail est fermée, au fond, par le clocher de Lambézellec qui s'estompe au loin. D'une autre allée, on jouit d'un des plus beaux points de vue du pays : au premier plan une campagne fertile et bien cultivée, parsemée de bouquets d'arbres ; plus loin, Brest s'épanouit en amphithéâtre, dominé par le quartier et l'église de Saint-Martin ; enfin, la rade et le Ménez-Hom se profilent à l'horizon.

(1) — Cette devise se lit encore autour d'une des salles du château de Kerouazle.

Au pied du côteau sur lequel est bâti le château de Kerouazle, près du vieux moulin seigneurial encapuchonné de lierre, coulent des sources minérales. Deux d'entre elles sont surmontées d'un petit édicule. Les qualités ferrugineuses et sulfureuses des eaux minérales de Kerouazle étaient connues dès le commencement du XVII[e] siècle. M. Breton, médecin, correspondant de la Société Royale de Médecine, écrivit, en 1781, un curieux *Mémoire sur les eaux minérales de Keroualle* dont le manuscrit existe à la bibliothèque municipale de Brest, sous le N° 34. Une édition de ce mémoire a été publiée à Brest, en 1886.

Les résultats d'analyses faites contradictoirement à Brest en 1885, par M. Rouhaut, pharmacien de la marine, et M. Allary, chef du laboratoire municipal, comparés à ceux obtenus en 1781, ont prouvé la fixité de composition de ces eaux minérales. Disons toutefois que l'usage des eaux de Kerouazle est abandonné depuis longtemps.

Le manoir de Mesnoallet, aujourd'hui démoli, a donné son nom à une ancienne famille léonaise dont était Henry Measnoalet, archer en brigadine (avec page et injonction d'un autre homme armé) à la montre de 1503 entre les nobles de Guilers.



En 1674, le manoir de Mesnoallet appartenait au marquis de Rosmadec-Molac. Celui de Coathirbescont sur la route de Saint-Renan, relevé de quelques lucarnes de pierre, était en 1750 à Hervé-Gabriel de Silguy, sénéchal du siège présidial de Quimper, père d'Hervé de Silguy qui lui succéda dans la même charge et se qualifiait en 1766 de grand bailli de Cornouaille.

Un des sites les plus charmants des environs de Brest, qui mériterait d'être mieux connu des artistes, est sans contredit la riante vallée qui, de Pont-Cabioch, conduit au vieux manoir de Kermerrien, ancien domaine des Jouan, aujourd'hui complètement délabré. Mme de Biré y mourut en 1801. C'était la grand-mère de Mlle Eulalie Sioc'han de Kersabiec, connue pour sa piété et ses bonnes œuvres, qui joua un rôle important auprès de la duchesse de Berry, lorsque celle-ci voulut soulever la Bretagne et la Vendée, en 1832.

Que de coins délicieux, de paysages tout composés on trouve en cette solitude ! Le peintre n'y a que l'embarras du choix. M.G. Miriel, ancien professeur de dessin à l'École Navale, s'est plu à reproduire les sites de Kermerrien et un de ses plus grands fusains sur toile, représentant la *Chute de l'étang de Kermerrien* orne un des panneaux du grand salon Tourville, à la préfecture maritime de Brest.

Sur un point élevé du village de Coatiogan existe un retranchement à parapets de terre et douves profondes. Les redents dont il est muni lui assignent une époque assez moderne, et il convient d'y voir un ouvrage défensif établi pour couvrir les approches de la place de Brest au XVII^e^ ou XVIII^e^ siècle. A Castelmen, on a trouvé un Néron, des Antonins et des débris de poteries gallo-romaines.

GOUESNOU

GOUESNOU. — (Jadis *Lan-Goueznou*, le monastère de Saint-Gouesnou). Le bourg de Gouesnou, traversé par la route de Lesneven à Brest, est à huit kilomètres de la dernière de ces villes. Cette paroisse doit sa fondation et son nom à un pieux anachorète qui vivait au milieu du VII^e^ siècle.

Saint Goeznou naquit dans la Grande-Bretagne. Il perdit sa mère fort jeune. A l'âge de dix-huit ans, il quitta sa patrie envahie par les Anglo-Saxons et vint en Armorique avec son père Tugdon, son frère aîné Majan et sa sœur Tugdone.

En débarquant à Brest, ils distribuèrent le prix de leurs biens aux pauvres. Après avoir placé sa fille au couvent de Loc-Ronan-ar-Fanq (Saint-Renan), saint Tugdon alla vivre en solitaire dans la forêt de *Guipavas*. Saint

Majan se fixa en Plouguin, en un lieu appelé depuis *Loc-Majan*, près de la mer, et saint Goeznou se retira dans une autre retraite qui prit le nom de Lan-Goeznou.

Le comte Conomor, chassant dans la forêt, passa près de l'ermitage de saint Goeznou et :

« ... curieux de sçavoir qui demeurait en cette hutte, frappa à sa porte, entra dedans, salua gracieusement le Saint et l'interrogea qui et d'où il estoit, et ce qu'il faisoit en ce lieu désert et solitaire, et ayant entendu de luy un ample récit de sa vie passée, et que le désir de servir Dieu éloigné du bruit et tracas du monde l'avoit conduit en ce lieu, il le prit en affection, et inspiré de Dieu luy fit offre d'autant de terre, pour bastir un Monastère, qu'il en pourrait clorre de fossez en un jour. Le Saint accepta le don, et ayant mandé à son frère saint Majan qu'il vinst, il prit une fourche, et la traisnant par terre, il marcha environ deux lieuës de Bretagne, en quarré ; et à mesure qu'il traisnoit ce baston fourchu, la terre (chose étrange), se levoit de part et d'autre, et forma un gros fossé, qui servoit pour séparer les terres qui lui avoient esté données, de celles de son fondateur.

« Le comte Comorre ayant veu de ses yeux ce grand Miracle, outre le don du fond du Monastère, le fit bastir à ses frais, ayant convoqué des ouvriers de toutes parts à cette fin, auxquels saint Majan donna le plan et dessein du bastiment. Une seule chose incommodoit saint Goeznou en ce lieu, c'éstoit la dizette d'eau, tant pour l'usage de son Monastère, que pour la commodité des ouvriers qui l'alloient quérir bien loin de là ; mais Dieu y pourveut, et luy révêla un certain endroit, où ayant foüi deux pieds en terre, il trouva une bonne source d'eau vive, laquelle saint Majan nettoya et dressa, ayant cavé un bassin de pierre grise pour recevoir l'eau, qui de là alloit, par un petit ruisseau, arrouser un Ébène que saint Goeznou avoit planté de sa propre main.

« Le Monastère estant achevé, l'église fut dédiée par saint Houärdon, evesque de Leon, l'an 642. » (2).

Admirant la sainteté de saint Goeznou, saint Houardon, trois ans après, l'appela auprès de lui, mais le saint abbé ne pouvant oublier sa chère solitude obtint, par importunité, permission de retourner en son monastère, à l'extrême contentement de ses religieux.

Cependant, sentant sa fin prochaine, saint Houardon rappela saint Goeznou qui partit pour la ville épiscopale. Le pieux prélat reçut les derniers sacrements de la main de son ami, qu'il désigna pour son successeur. Élu évê-

(2) — Albert le Grand. *Vie... des Saints de la Bretagne-Armorique. La Vie de saint Goeznou*, p. 659 et *sqq.* de l'édition Kerdanet. in-4° 1837.

que de Léon, saint Gouesnou gouverna avec vigilance son église pendant un certain nombre d'années, et mourut à Quimperlé en 675, en visitant l'église de ce monastère. Il eut le crâne défoncé par la chute d'un marteau que laissa tomber sur sa tête un architecte jaloux. On l'enterra à Quimperlé, mais plus tard son frère saint Majan apporta ses reliques en Léon. L'église de Land-Gouezneu obtient pour sa part le chef et un bras du saint qui, à la fin du XVIII[e] siècle, étaient conservés dans un superbe reliquaire en argent. Sous la Révolution, l'église fut pillée, le reliquaire détruit, et la tête du saint déposée à l'amphithéâtre de la marine, à Brest « où plusieurs personnes, dit M. de Kerdanet, affirment l'avoir vue et y avoir remarqué la lésion dont parle la légende ». On vénère cependant encore, à Gouesnou, un doigt du saint, conservé dans un petit reliquaire en argent. Saint Gouesnou est invoqué pour la guérison des rhumatismes.

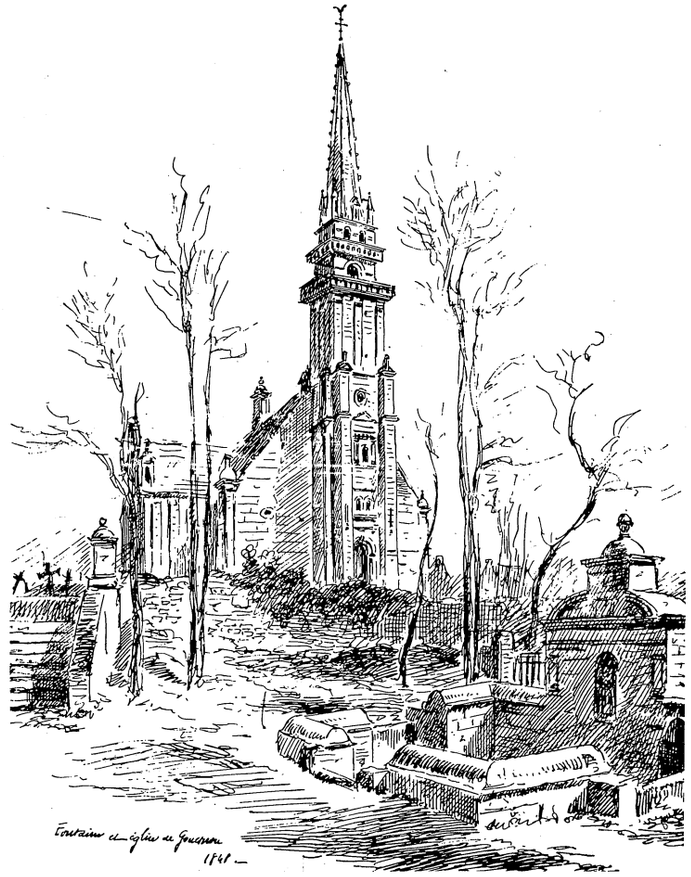
L'église est un très remarquable édifice de la Renaissance bretonne, entouré du cimetière auquel on accède par un petit arc triomphal donnant sur la place du bourg. Lorsqu'on arrive de Brest par la grand-route, ce portique forme le premier plan d'un délicieux paysage, où s'élève, au milieu de la verdure, la masse imposante et gracieuse tout à la fois de l'église avec sa flèche légère et son abside aux pignons aigus.

Le portique du cimetière, presque entièrement détruit pendant la période révolutionnaire, a été reconstruit et de nouveau restauré vers 1884. A l'angle de l'enclos, se trouve une petite chapelle dédiée à sainte Anne, bâtie en 1813 et reconstruite en 1868. C'est également à cette époque que fut réédifié l'antique calvaire en kersanton aux statuettes finement ciselées, détruit pendant la Révolution. Au-dessus d'un soubassement en gradins, le socle porte en bas-relief : à l'avers, les armoiries du pape Pie IX ; à l'envers, celles de Mgr Sergent, évêque de Quimper.

La tour carrée du clocher fait saillie sur la face principale du monument. Les angles sont consolidés par des contreforts qui encadrent la porte principale au-dessus de laquelle se lit la date de 1772 ; la tour ayant été frappée par la foudre on dut, à cette époque, la reprendre en sous-œuvre pour la consolider.

Au-dessus du portail, accosté de deux pilastres ioniques supportant un entablement de même style, sont deux croisées circulaires, séparées par trois pilastres d'ordre corinthien ; une autre fenêtre placée au-dessus est surmontée d'un fronton rompu et d'un globe ornementé qui couronnent l'ensemble.

La base du clocher, ornée sur chaque face de trois pilastres d'ordre dorique soutient un élégant balcon ajouré, formant une large saillie autour du premier étage de la chambre des cloches. Un balcon plus étroit règne autour du deuxième étage qui se termine par une fine corniche supportant la majes-



Fontaine et église de Gouesnou (1848)

tueuse flèche octogonale, percée de nombreuses ouvertures et ornée de crochets saillants sur les arêtes. Aux angles, quatre petits clochetons, reliés à la flèche par des arcs-boutants, et des fenêtres rectangulaires à fronton aigu, sur les faces principales, décorent la base du clocher.

Le sommet de la flèche, renversée en 1718 par un violent coup de tonnerre qui ravagea l'église en y tuant deux personnes, a encore été foudroyé de nos jours, vers 1894. Le clocher fut réparé à cette époque par les soins de M. l'abbé Poullaouec, recteur.

La façade latérale nord-est qui regarde la route du Bourg-Blanc est décorée d'un magnifique porche appartenant à la grande famille des porches du bassin de l'Élorn, et méritant une description spéciale que nous empruntons à M. A. de Lorme (3).

« Construit entièrement en granit, ce porche s'ouvre par une porte en plein cintre, dont les pieds droits sont formés par deux colonnes doriques cannelées et à tambours et supportant sur les amorces de leur entablement une élégante archivolte.

« Une riche voussure à trois rangs de moulures encadre jusqu'au sol la baie principale et sa clef de voûte finement sculptée s'encastre dans le portique jusqu'à l'intrados portant au-dessous la date de 1664.

« Sur le nu du mur de face, sont encastrés deux médaillons symétriques en kersanton, représentant deux têtes de satyres d'une exécution remarquable.

« A droite et à gauche du portail deux colonnes corinthiennes forment contrefort ; elles sont surmontées d'un très joli chapiteau admirablement travaillé, et la moitié inférieure de leur fût est richement décorée par une gaine de feuilles d'acanthe d'où se détache une tige de lierre s'enroulant gracieusement autour de la colonne.

« Un riche entablement règne au-dessus des colonnes dans toute la largeur de l'édicule. Il sert d'appui à un fronton à corniche denticulée du plus heureux effet. Ce fronton est surmonté d'un attique rectangulaire orné de deux têtes de chérubin délicatement sculptées. Sur sa corniche se dresse un élégant acrotère en forme de clocheton, relié à l'ensemble par deux raccords concaves à volutes soutenant des urnes aux deux extrémités de la base. En arrière apparaît le pignon du porche dont les rampants décorés d'une riche galerie fleuronnée à jour semblent sortir du clocheton central.

« Celui-ci est d'une composition remarquable. A sa base, deux cariatides féminines analogues à celles du porche Saint-Houardon encadrent une niche cylindro-sphérique à plafond sculpté en coquille. Ces cariatides supportent deux pilastres élégants bordant une frise à clef centrale et soutenant par des consoles un entablement orné d'une belle tête de chérubin aux ailes éployées. Cet ensemble s'amortit par une riche et élégante lanterne à deux étages et à double dôme, couronnée d'une croix.

« Ce campanile est d'un goût exquis. On y retrouve la grâce et l'élégance des plus charmantes œuvres de la Renaissance française.

« Enfin les angles du pignon sont flanqués et consolidés par deux su-

(3) — L'art breton du XIII^e au XVI^e siècle. L'église de Gouesnou. *Bulletin de la Société Académique de Brest*, tome XXIII, 1897-1898, pages 39 et suivantes.

perbes contreforts aux stylobates cannelés, creusés de niches cylindriques au dais en dôme à clocheton, garnis de pilastres doriques et de triglyphes ornés, et s'amortissant par deux lanternes à quadruple arcature couvertes par deux dômes de la plus charmante composition.

« Au fond du porche sont deux ouvertures en plein cintre percées dans un mur en granit. Les ébrasements et les voussures de ces arcades sont formés par des socles rectangulaires portant les bases moulurées d'un groupe de colonnettes engagées, dont les fûts cylindriques se soudent en contournant la courbure des voûtes et les encadrent ainsi d'une riche moulure.

« Les panneaux de chêne plein, à un seul vantail, qui ferment ces deux portes, conservent les traces de curieuses sculptures. Dans le bas, des rectangles encadrent des arabesques ; au-dessus, une série de cartouches rectangulaires dans lesquelles s'envolent des têtes de chérubin ; plus haut, des pilastres Renaissance à chapiteaux ioniques séparent des groupes d'anges et de fleurs, encore d'autres chérubins, enfin dans chacun des deux tympans, une niche sphérique entourée de séraphins armés d'attributs sacrés et renfermant : à gauche la statue de saint Gouesnou, la mître en tête et la crosse épiscopale à la main ; à droite, la Vierge Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

« Entre ces deux portes se trouve un très curieux bénitier, de style Renaissance, encastré dans le mur et abrité à la hauteur des naissances des voûtes de ces portes par un dais octogonal à contreforts saillants.

« Sous le bénitier et semblant le soutenir est un socle en tronc de pyramide quadrangulaire renversé, qui s'amortit par une très gracieuse moulure composée, se terminant par une tête de femme portant le chaperon du XVI^e siècle et formant cariatide.

« Au-dessus de cette double arcade règne tangentiellement à l'extrados de ses voûtes une frise à corniche saillante.

« Le reste du tympan est occupé par une niche centrale cylindrique, encadrée de deux colonnettes au riche chapiteau, genre corinthien, et surmontée par un dais polygonal à lanterne.

« Les deux faces latérales du porche sont décorées par un soubassement composé de six panneaux de pierre de taille, moulurés et séparés par sept pilastres doriques dont l'entablement formé de trois parties se prolonge tout le long de la muraille. Au-dessus de chaque pilastre, se trouve un ressaut de l'architrave portant une console sculptée en feuilles d'acanthe et coupant la frise pour soutenir la corniche. »

Sur la frise, à gauche en entrant, on lit :

O QVAM METVENDVS EST LOCVS ISTE, VERE NON
EST HIC ALIVD NISI DOMVS DEI ET PORTA COELI.

et sur la frise de droite :

DOMVM DEI DECET SANCTITVDO, SPONSVS EIVS CHRISTVS
ADORETVR IN EA — 1642 —

Cette date de 1642 a son importance : elle prouve que le porche fut construit postérieurement à l'édifice lui-même, comme on peut le voir par les inscriptions de l'intérieur de l'église.

De chaque côté du porche sont creusées six niches, surmontées de dais polygonaux ; ces niches abritaient autrefois les statues des douze apôtres, qui auront sans doute été détruites pendant la Révolution.

L'abside de forme semi-hexagonale est fort belle. Ses pignons aigus surmontent les grandes fenêtres encadrées à chaque angle des pignons par des contreforts très gracieux, surmontés d'une corniche sur laquelle reposent des lanternons à quatre arcades, terminés par un petit dôme. Ces lanternons sont munis de gargouilles représentant des dragons finement sculptés.

Les pignons, dont les rampants sont garnis de crochets, et l'extrémité terminée en fleuron, partent du niveau du lanternon. — Ils sont décorés d'armoiries — Au-dessus de la maîtresse-vitre, on voit l'écusson de René de Rieux-Sourdéac, évêque de Léon de 1613 à 1651 : *écartelé au 1 et 4 d'azur à 10 besants d'or qui est Rieux, au 2 et 3 de Bretagne, sur le tout, de gueules à deux faces d'or qui est d'Harcourt*. Du côté sud sont les armes des Rivoalen seigneurs de Mesléan en Gouesnou : *d'argent au chevron de gueules accompagné de trois roses de même* ; au-dessus de la fenêtre nord, un écusson miparti de Goulaine, mi-parti de France et d'Angleterre et de Plœuc, écartelé de Kergorlay, *vairé d'or et de gueules*.

Une porte de style Renaissance, d'ordre corinthien en plein cintre, existe sur le transept ; elle porte la date de 1607 qui est sans doute celle de l'achèvement de l'édifice. Cette même date se retrouve à l'intérieur sur un bénitier, dans le bras nord du transept, en face de l'autel Saint-Yves. La nef est coupée vers son milieu par un mur de refend, formant à l'intérieur un arc triomphal en avant du transept. Il est sommé à l'extérieur d'un petit campanile dominant le faîte du toit et muni d'une cloche. A la hauteur de l'abside, du côté de l'épître, a été construite, vers 1884, une nouvelle sacristie, petit édifice de style ogival, à huit pans, surmonté d'un toit aigu.

Le plan de l'église de Gouesnou a la forme d'une croix latine dont le croisillon supérieur est à pans coupés. Ce croisillon forme le chœur dans le prolongement de la nef, au-dessus du transept.

La nef est séparée des bas-côtés par six arcades en plein cintre reposant sur des colonnes cylindriques sans chapiteau.

En pénétrant dans la nef par la porte principale, sous la tour du clocher, on lit sur un bénitier Renaissance la date de 1583. A gauche du portail sont

les fonts baptismaux, ornés d'un bas-relief en bois doré représentant, en migrandeur, le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

Les tirants qui, sous la voûte de la nef, relient les fermes de la toiture, ainsi que les frises en bois qui décorent le haut des murs, sont finement sculptés et polychromés. L'ensemble de ces sculptures dénote un artiste de talent ; malheureusement les frises du chœur et les parties hautes de la nef sont seules assez bien éclairées pour qu'on puisse en distinguer tous les détails.

Et cependant quelle variété dans l'exécution de tous ces sujets. Voici nos premiers parents chassés du paradis terrestre ; le serpent dépasse Adam et mord cruellement la mère des humains. Le châtiment est proportionné à la faute : n'est-ce pas Ève qui la première mordit à la pomme fatale ?

Des personnages de tout rang, en des attitudes diverses, des blasons armoriés, des animaux en des postures quelquefois extravagantes : tous les sujets se suivent, s'entremêlent, se confondent, traités avec une verve étonnante.

Parmi ces sculptures, on découvre les inscriptions suivantes :

1°) — du côté de l'Évangile :

CESTE ÉDIFICE FVT FAICT AV TEMS
DE Me G. TOVRONCE, RECT. 1615

2°) — du côté de l'Épître :

F. PIELARS, E. GVEGVEN
FABRIQVES — L'AN 1615

Toutes les fenêtres de l'église sont garnies de vitraux modernes, les anciens vitraux ayant été détruits sous la Révolution. Les collatéraux sont ajourés chacun de trois fenêtres gothiques à meneaux et tympans flamboyants.

Au collatéral de gauche en remontant la nef on voit :

1°) — L'entrevue de saint Goeznou et de Conomor ;
2°) — Saint Goeznou trace avec sa fourche les limites de son monastère ;
3°) — Le saint dirige les travaux de construction de son église.

En suivant l'ordre des sujets, au collatéral de droite, on trouve à partir du transept :

4°) — Saint Goeznou fait jaillir une source ;
5°) — Le saint personnage, en costume épiscopal, bénit les fidèles assemblés devant le portail de la cathédrale de Léon ;
6°) — Enfin, au bas de l'église, le reliquaire de saint Goeznou, porté processionnellement par quatre seigneurs, revêtus de surplis.

Dans le transept sud, l'autel du Rosaire possède un retable à colonnes

torses, autour desquelles se déroulent des ceps de vigne chargés de fruits. Les quinze médaillons des mystères du Rosaire, sculptés en bas-relief et polychromés, décorent le panneau central. Au devant, Notre-Dame du Rosaire porte entre ses bras l'Enfant Jésus. Saint Dominique, à sa droite, sainte Thérèse, à sa gauche, sont agenouillés dans une attitude suppliante.

Au bras nord du transept, faisant pendant à l'autel du Rosaire, est un autel dédié à saint Yves. A droite et à gauche du panneau central, représentant saint Yves et les plaideurs, deux colonnes supportent un entablement très fouillé, recourbé en plein cintre vers son milieu. Au-dessus de ce fronton, dans un cartouche ovale surmonté d'une tiare et soutenu de deux anges, on voit le Père Éternel, tenant de la main gauche le globe du monde. Aux angles du retable, les colonnes sont couronnées de pots à feu.

Le tableau du retable, en haut relief, représente saint Yves vêtu de la robe d'avocat et coiffé du bonnet de docteur. Assis sur un fauteuil élevé, il tient de la main droite un rouleau de parchemin. Au-dessus de lui, dans la nue, l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. Un ange, portant un petit cartouche ovale sur lequel est écrit : Saint-Yves, plane à la droite du saint.

De ce côté sont deux pauvres, une veuve, un orphelin, un homme de loi. A gauche, un seigneur en costume Louis XIV, superbe d'insolence. Il porte l'épée au côté, et, d'un geste altier, il présente de la main gauche une bourse pleine, convaincu que c'est là toujours un argument irréfutable et victorieux. Mais le bon saint Yves ne le voit même pas. La main levée avec douceur, le regard tendrement abaissé vers les pauvres, il semble leur dire : « Qu'avez-vous à craindre, ne suis-je pas là pour vous défendre ? ».

En face de l'autel de saint Yves, un beau béniter en kersanton, très fouillé, porte la date de 1607. Entre les deux autels du Rosaire et de saint Yves, sont deux plus petits autels. Celui du côté de l'Évangile est consacré au Sacré-Cœur de Jésus ; l'autel de saint Antoine occupe le côté de l'Épître.

Chaque face latérale du chœur est ornée de trois niches cylindriques surmontées de dais Renaissance à dôme, comme ceux qu'on voit aux contreforts du porche. Ces niches sont séparées par des colonnes d'ordre corinthien. Elles contiennent les statues de : saint Éloi, l'apôtre saint Paul, saint Pol Aurélien, saint Jean-Baptiste, saint Corentin et saint Herbot. Signalons encore dans le chœur les statues de saint Goeznou et de saint Pierre, chef des apôtres.

Devant le maître-autel, au milieu du chœur paraît à fleur de sol la pierre tombale du recteur Touronce vivant au XVI^e^ siècle. Cette pierre porte, en son pourtour, l'épitaphe suivante :

CY GIST NOBLE & VÉNÉRABLE PERSONNE MAISTRE GUILLOME TOURONCE
CHANOINE DE VANNES & RECTEUR DE SAINT GOUESNOU

La figure du gisant, gravée en creux, est revêtue de l'étole, de la chape et du bonnet à cornes comme celui de saint Yves. Il a les mains jointes sur la poitrine et porte une soutane boutonnée jusqu'au bas, comme de nos jours, aux manches très étroites. De chaque côté de la tête, deux écussons aux armes de Touronce qui blasonnaient : *de gueules au chef endanché d'or, chargé de trois étoiles de sable*. Le tombeau était jadis élevé au-dessus du pavé et avait sur ses faces latérales des panneaux en bas-relief dont l'un représentant un ange se voit aujourd'hui à la fontaine de Sainte-Brigitte, sur la route du Bourg-Blanc.

Le maître-autel, en chêne sculpté, cadre comme style avec le chœur. Le devant de l'autel forme cinq arcades séparées par des colonnes torses avec chapiteaux. Le fût des colonnes est tapissé de feuilles de lierre. Chacune des niches formées par ces colonnes dans le corps de l'autel contient une statue polychromée. Le tabernacle, également orné de colonnes torses, est terminé par une niche en dôme. De chaque côté sont trois niches ajourées abritant des statuettes. Des anges adorateurs, posés sur des piédestaux rectangulaires, complètent la décoration du maître-autel. Dans les panneaux de la tribune, de date récente, on a employé des statuettes et des bas-reliefs anciens. Un procès verbal de 1606, publié par le *Bulletin de la Commission diocésaine*, tome X, page 233, nous apprend que l'architecte de l'église se nommait Yvon Jac et qu'il ne savait ni lire ni écrire, ce qui ne l'a pas empêché de faire un chef-d'œuvre.

Un peu au-dessous de l'église, dans un petit bois que longe la voie ferrée du chemin de fer départemental de Brest à Lannilis, se trouve la fontaine sacrée dont nous empruntons encore à M. A. de Lorme la description qui suit :

« Il est impossible de quitter Gouesnou sans en visiter la fontaine. Elle est située près de l'église, dans un petit bois, au pied et en contrebas du mur du cimetière. Le petit monument qui l'orne a été édifié au XVIII^e^ siècle, sur l'emplacement de la source découverte par le saint évêque et dont il avait emmagasiné les eaux.

« Cette fontaine consiste essentiellement en un grand bassin rectangulaire, en pierre de taille, alimenté par la source et entouré d'un mur de granit qu'un banc de pierre longe à l'intérieur et dont la crête est couronnée d'une double doucine en saillie.

« Au milieu de trois côtés du bassin, des escaliers permettent de descendre et d'aller y puiser de l'eau. En face du plus important et sur un des grands côtés s'élève, un peu en retrait sur le mur qu'il interrompt, le monument de saint Gouesnou (4).

(4) — *Cf.* Le Guennec. *Vieux Souvenirs Bas-Bretons*, 1938, p. 219.

« Il est formé d'une façade rectangulaire, en granit, au centre de laquelle est creusée une niche cylindrique voûtée en demi-sphère, renfermant la statue du Saint. Au pied de cette niche, plongeant dans l'eau et formant autel est un avant-corps à soubassement curviligne évasé, orné de volutes et couronné par une table plate et saillante.

« Deux pilastres doriques renforcent la façade à ses extrémités. Ils sont surmontés d'un entablement complet qu'ils semblent soutenir. Cet entablement se complète par un fronton circulaire dont le tympan est coupé par un acrotère saillant se dressant au-dessus de l'édifice et formé d'un piédestal dorique portant un dôme demi-sphérique qui s'amortit en fleuron.

« La statue du Saint le représente en costume d'évêque et coiffé de la mitre épiscopale ; il est richement vêtu et il tient à la main sa crosse pastorale. A ses pieds se trouve un écusson dont les armoiries, rongées par le temps, disparaissent sous les mousses. C'est l'écusson de Roland de Neufville, évêque de Léon, de 1562 à 1613, *de gueules à un sautoir de vair.*

« Bordée de gazon et entourée d'arbres dont le feuillage se reflète dans ses eaux, cette fontaine se détache d'une façon très harmonieuse de son cadre de verdure. C'est un petit coin très pittoresque, ombreux et frais, rempli de couleur locale, surtout quand il est animé par quelques paysannes en costume de fête venant y puiser de l'eau. Il constitue alors un gracieux tableau bien fait pour tenter le pinceau du peintre ou le crayon du dessinateur. ».

Des deux côtés de l'autel, il y a lieu de remarquer les sièges de pierre où se tenaient les marguiliers préposés à la perception des offrandes lors des grands pardons.

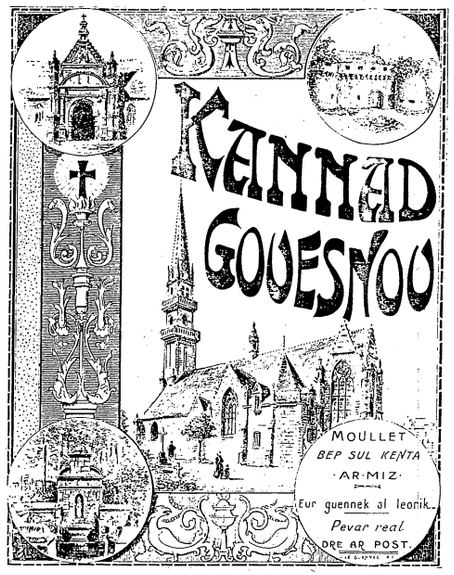
Le jour de la fête de l'Ascension se fait encore ce qu'on appelle la *Troménie de Saint-Gouesnou*, procession qui parcourt un trajet délimitant les anciennes bornes du domaine ou *minihy* donné au saint par le comte Comorre, et qui a lieu de temps immémorial. Cette procession quitte l'église à 6 heures du matin, passe à la croix du Penhoat, au rocher dit *Kador Sant Gouesnou* (la chaise de Saint-Gouesnou), aux vestiges de la chapelle de Saint-Tudon en Guipavas, à Cozribin, à la croix de Kercaradec, à la fontaine de *Goarem-ar-Zant*, à la chapelle de Kergroas, à la fontaine de Saint-Gouesnou, à la croix de Saint-Memor, et l'on rentre à l'église vers 9 heures et demie, après un parcours d'environ quatre lieues.].

« Les évêques de Léon, qui affectionnaient beaucoup leur saint prédécesseur, avaient érigé la cure de sa paroisse en aumônerie et y avaient établi une de leurs trois juridictions temporelles, auxquelles étaient attachés un sénéchal et un procureur, et qu'on nommait *Reguaires ou Regaires*. On voyait naguère encore, au centre de la grande place de Gouesnou, l'ancien

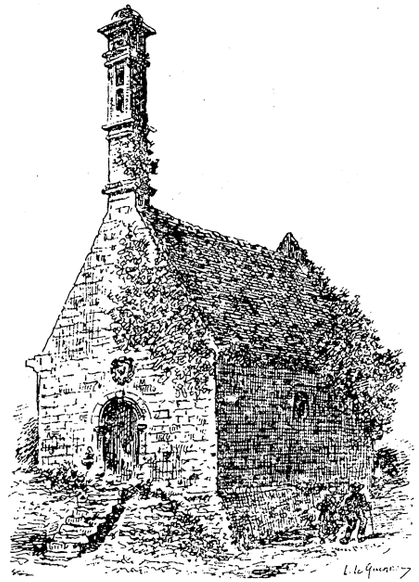
auditoire de cette juridiction. Comme les Pairies, les *Regaires* avaient le privilège de ressortir par appel au Parlement. » (5).

Gouesnou avait attiré aussi l'attention des ducs de Bretagne. Ce bourg possédait jadis une forteresse souvent désignée dans les anciens titres, sous la dénomination de *Bastille de saint Gouesnou*. « On ne voit plus aujourd'hui le moindre vestige de cette bastille et j'ai eu de la peine à en retrouver l'emplacement qui était derrière l'église, écrit le chevalier de Fréminville, en 1832. (*Antiquités de la Bretagne* — Finistère, T. 1, p. 133). On y passa, ajoute-t-il, plusieurs fois des *montres* ou revues militaires de la noblesse du Léon, avant l'ordonnance du duc François II qui prescrivit de les passer désormais à Lesneven. ».

A la sortie du bourg, du côté gauche de la route, à l'endroit où s'élevait jadis la petite chapelle Saint-Mémor, on trouve au pied d'une croix de mission et à demi enfouie sous l'herbe, une curieuse pierre, gros bloc arrondi, d'environ 1,80 mètre de diamètre, percée en son milieu d'un trou circulaire

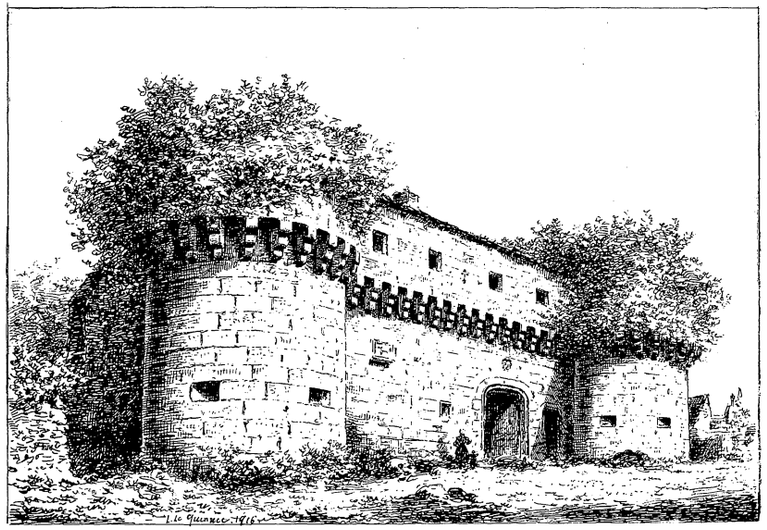


Couverture du Bulletin paroissial de Gouesnou



Chapelle de N.-D. de Bon Voyage, état en 1916, écroulée en 1917

(5) — P. Le Vot. Promenades dans les environs de Brest. *Annuaire de la ville de Brest*, 1868, pages 38, 39.



Château de Mesléan

pratiqué de main d'homme. Les fidèles y introduisaient leurs bras endoloris pour obtenir la guérison des rhumatismes, en mémoire de la pénitence que s'imposait, dit-on, saint Gouesnou d'y passer chaque jour son bras et de l'y tenir immobile pendant plusieurs heures.

A deux kilomètres au sud du bourg, se cachent près d'un ruisseau, dans un frais massif de verdure, les ruines du château de Mezléan. La façade extérieure surmontée d'une galerie à créneaux et à mâchicoulis qui défendait le portail, est flanquée de deux tours basses, pourvues des mêmes défenses ; au pied de ces tours sont pratiquées des embrasures où on plaçait de l'artillerie légère, couleuvrines et fauconneaux.

Au-dessus du portail sont sculptées des armoiries, mi-parti de Rivoalen et de Barbier : *d'argent à deux fasces de sable*, entourées du collier de Saint-Michel. A l'intérieur, tous les bâtiments sont en ruine. Un croquis de Meyer, exécuté vers 1832 et pris du côté de l'étang aujourd'hui asséché, montre les débris de l'habitation avec un pavillon carré assez élevé qui depuis a été démoli. Dans une salle du rez-de-chaussée, à gauche du portail, est installée une écurie. A l'étage, au-dessus, auquel on accède par une échelle, l'escalier étant détruit, on remarque de beaux chambranles de cheminée aux riches moulures à pointes de diamant, et frises de feuilles de vigne.

Jehan Rivoalen, seigneur de Mezléan, comparut en homme d'armes à la montre de l'évêché de Léon en 1503. Les Rivoalen étaient de très ancienne famille et gentilshommes de race, si l'on en croit l'adage breton :

Rivoalen du, Rivoalen glaz
A zo tud chentil a viscoaz

Qu'un Rivoalen soit basané ou blême,
Il est toujours un gentilhomme.

Le Barzaz-Breiz de M. de La Villemarqué contient (T. II, pp. 3 et *sqq.* de l'édition de 1846) une touchante pièce bretonne du XV^e^ siècle, *Azinor, la Pâle*. Elle met en scène un cadet de Mezléan, qu'on destinait malgré lui à l'état ecclésiastique, bien qu'il fût aimé d'Azénor, héritière de Kergroadez, qu'il aurait épousée si les parents de la jeune fille n'y avaient mis obstacle. Ils préfèrent marier leur fille au riche et puissant, mais peu aimable sire de Kermorvan, et l'infortunée mourut de douleur, le soir même de ses noces. Cette pièce ne paraît pas offrir de suffisantes garanties d'authenticité, elle a des similitudes trop frappantes pour être l'effet du hasard avec une autre ballade bretonne, *Reneadik Glaz* (Renée Le Glaz) où la même triste aventure se déroule dans un plus rustique milieu et à une époque sans doute bien plus rapprochée de nous. M. de La Villemarqué avoue lui-même que cette identité « prête facilement à la méprise ». Nul n'ayant retrouvé depuis la chanson du clerc de Mezléan et d'Azénor de Kergroadez, tandis que celle de Renée Le Glaz, publiée dans plusieurs recueils de chants populaires (V. en particulier Luzel, *Guerziou Breiz-Izel*, T. I) est des plus connues, il semble permis de voir dans la première une transposition pseudo-historique, opérée d'ailleurs avec beaucoup d'art et de goût, de la seconde.

« Jean Rivoalen, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, épousa vers 1610 Marguerite Barbier de Kerjean. Ce sont leurs armoiries qu'on voit encore au-dessus du portail de Mezléan. Cette famille s'est fondue dans Penmarch par le mariage, en 1638 de Gillette Rivoalen, dame de Mezléan et de Lanuzouarn, fille des précédents, avec Vincent, baron de Penmarch, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, et la terre de Mezléan a passé par acquet en 1720, aux des Cazeaux du Hallay, puis en 1771 aux Gilart de Larc'hantel.

Si, pour se rendre de Brest à Gouesnou on prend la route de Pontanézen, on trouve sur la droite, à 1800 mètres du bourg, le manoir de Kergroas, ancienne terre des familles de Gouzillon et Pinart de Cadoualan. Messire Guillaume de Gouzillon, seigneur de Kergroaz, était en 1636 capitaine de la paroisse. Jusqu'en 1917, on voyait au bord du chemin la petite chapelle de Notre-Dame de Bon Voyage, datée de 1599, et dominée d'un haut campa-

nile. Un élégant cartouche à enroulements, entourant le blason à demi effacé de Gouzillon, surmontait le portail ouest.

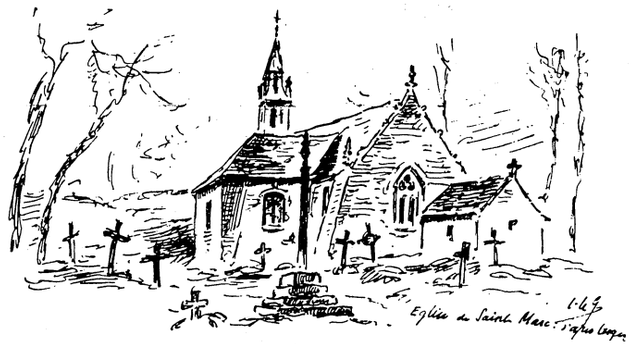
Les manoirs du Bois et de Bourgneuf sont des maisons sans caractère. Le Bois, jadis à une famille de même nom qui portait : *d'or à deux fasces ondées d'azur, surmontées d'un arbre de même*, puis aux Denis. Il passa par alliance, au XVIII^e siècle aux Sanzay qui ont laissé une détestable réputation de brutalité et de violence et se sont éteints en 1776.

Près du manoir, on montrait autrefois une auge en pierre qui passait pour être le lit de saint Goueznou, et l'on conservait dans la cour de gros galets ronds qui étaient disait-on des fromages pétrifiés par le même saint afin de punir une femme avaricieuse qui lui en avait refusé.

SAINT-MARC

SAINT-MARC. — Saint-Marc formait autrefois, sous le nom de *Tréninez* (la trève de saint Nivez) une trève de Lambézellec, rattachée passagèrement au XVII^e siècle au prieuré des Sept-Saints, à Brest, qui dépendait lui-même de l'abbaye de Saint-Mathieu. En 1681, elle fut cédée de nouveau à Lambézellec en compensation de deux cents livres que la paroisse de Brest payait à Lambézellec pour indemnité des terrains englobés par la construction des remparts.

Saint-Marc fut érigé en paroisse en 1823. Elle eut comme premier desservant ou recteur M. Allançon auquel M. l'abbé Cocaign succéda à la fin de 1837. A cette époque, l'église de Saint-Marc tombait de vétusté, et grand nombre de ses pierres gisaient entre les tombes du vieux cimetière, bordant la falaise. Ce fut M. Cocaign qui releva, telle qu'elle existe aujourd'hui, l'église connue sous le nom de chapelle du « *Vieux Saint-Marc* ».



De l'ancien édifice, les pignons et les portails latéraux seuls ont été conservés. Dans le pignon ouest, sous le clocher peu élevé et accosté de quatre petits clochetons, est le portail très bas, en plein cintre, orné de quelques moulures frustes.

Les deux portails latéraux sont très gracieux. De chaque côté, un contrefort couronné d'un élégant pinacle soutient un arc en anse de panier, surmonté d'une contre-courbe garnie de feuilles de vigne, et s'épanouissant en un riche fleuron. Au pignon de l'abside, s'ouvre une fenêtre à deux meneaux et à tympan flamboyant.

Au chœur, belles statues de saint Marc et de saint Ignace en évêques avec leurs lions. Ancien tableau mouvementé et curieux mais très sombre du Crucifiement. Un joli bénitier de granit est orné d'une figure d'ange tenant un écusson vide. Dans le bras sud du transept, statue de Notre-Dame de Bon Port, de grandeur naturelle, couverte d'un large manteau. Sur le bras gauche, la Vierge porte l'Enfant Jésus tenant de la main droite une croix serrée sur sa poitrine, et étendant la main gauche en un geste attirant. Le socle figure un rocher, sur lesquel, à droite, passe un cordage plongeant dans les flots. De nombreux ex-voto entourent cette statue vénérée.

Un peu à l'est du Vieux-Bourg, sur le chemin du Moulin-Blanc, s'élève à droite le manoir de Kerjean, où résida au XVIII^e siècle une sœur du grand Dupleix, mariée à Jacques Desnos, commissaire de la marine à Brest. Leur fils, M. Desnos de Kerjean, maréchal de camp et gouverneur de Pondichéry, fut l'un des plus actifs lieutenant de son oncle Dupleix dans la conquête de l'Inde. Son portrait peint, en miniature, existe au musée de Brest.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, Saint-Marc était un petit pays perdu, bien qu'à quelques kilomètres à peine des portes de Brest. On s'y rendait rarement, excepté toutefois le jour de la fête patronale (1^er dimanche après le 25 avril) qui, aux environs de Brest, ouvre la série des *pardons*.

L'établissement des voies ferrées pénétrant enfin jusqu'aux confins de la Bretagne obligea à la construction de remblais et d'aqueducs ; la création du port de commerce exigea le percement de voies d'accès sur le littoral de Saint-Marc ; tous ces travaux allaient attirer une population nouvelle dans la commune.

L'église du vieux bourg, où trouvaient place à peine 350 personnes, devenait dès lors insuffisante et la construction, sur le plateau où passait la route de Brest à Plougastel d'une gracieuse église, autour de laquelle s'élevèrent bientôt un presbytère, une mairie et une maison d'école, fut décidée en 1862.

L'ancien bourg se renouvela rapidement. Aux masures branlantes, aux vieilles cabanes furent substituées de riantes villas. Saint-Marc voyait

s'ouvrir une ère de prospérité. Son église, consacrée en 1865 par Mgr Sergent, offre une élégante réduction des majestueuses cathédrales du XIIIe siècle. Par la précision des lignes, par la sveltesse de ses contreforts, la hardiesse du portail surmonté d'une rose dédiée et la légèreté de la flèche, peut-être trop ajourée, c'est un vrai petit bijou gothique, établi sur les plans de M. Bourdais, architecte, auquel on peut cependant adresser le reproche d'avoir bâti au pays du granit un édifice de ciment moulé.

Dans un des bas-côtés, on remarque une peinture à l'huile de réelle valeur artistique, mais dont l'auteur est inconnu. Ce tableau mesure environ quatre mètres de hauteur, sur trois mètres de largeur. Il représente la Circoncision de Notre-Seigneur. Les figures sont presque de grandeur naturelle. Au centre de la composition, l'Enfant Jésus est tenu, par le grand-prêtre, au-dessus d'un bassin ; à côté, saint Joseph portant les traditionnelles colombes, près de lui, la Sainte Vierge, Anne la prophétesse, etc.

De Brest à Saint-Marc, la route est magnifique. Par une claire journée de soleil, c'est une des plus charmantes promenades des environs. A travers les arbres bordant le chemin, apparaît la rade aux flots bleus, animée par les voiles blanches des embarcations de plaisance, parmi lesquelles, de temps en temps, la brigantine rouge d'un bateau de Plougastel vient jeter sa note gaie. Le vapeur qui, à certains jours, fait le service entre le port de commerce et le « Passage » soulève de son étrave de blancs flocons d'écume, tandis que dans l'azur se déroulent lentement ses panaches de fumée. Au fond, la côte de Plougastel, aux rocs si capricieusement découpés, ferme agréablement la perspective. En descendant jusqu'au hameau du Moulin-Blanc, on laisse à gauche le vieux petit manoir de Keribihan, vieux logis du XVIIe siècle à façade ajourée de baies pittoresquement dissemblables. Du même côté, le ruisseau de Mesgalon coule à la mer dans une profonde vallée boisée et riante, *Le Vallon* cher aux Brestois et riche de beaux sites tels que celui du Stang-Ala.

SAINT-PIERRE-QUILBIGNON

SAINT-PIERRE-QUILBIGNON. — Kilbignon vers 1330 ; Kerpezre en 1505, Kil signifie habitation ; Bignon et Pezre sont des noms d'homme. On peut voir dans ce dernier le Pierre de la vie de saint Paul Aurélien (*cf.* Lampezre en Ploumoguer et Kerbezre en Lampaul-Ploudalmézeau).

Situé à deux kilomètres à l'ouest de Recouvrance, qui en dépendait jadis, le bourg de Saint-Pierre-Quilbignon doit son nom à une antique famille, dont l'écusson, nous l'avons vu, est *chargé d'un croissant surmonté d'une étoile*, sculpté sur les côtés de la statue de saint Yves, en l'église de Notre-Dame du Mont-Carmel, à Brest.

Les Quilbignon, descendants d'une ancienne famille bretonne, existant dès 1427 et dont plusieurs membres sont mentionnés dans les *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, de Dom Morice, habitaient les paroisses de Kerber (Saint-Pierre-Quilbignon) et de Plouzané. Cette maison paraît s'être éteinte avec Prigent Quilbignon, notaire à Brest en 1537, qui fut le donateur de la statue mentionnée plus haut.

Toute la rive droite de la Penfell dépendait autrefois de la famille de Quilbignon. Ses possessions s'étendaient même à l'autre rive, puisque sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la Bourse du travail de Brest, installée dans les bâtiments du Petit Couvent, fondé en 1694 par les Dames de l'Union Chrétienne du Sacré-Cœur de Jésus, existaient autrefois les « granges de Quilbignon ».

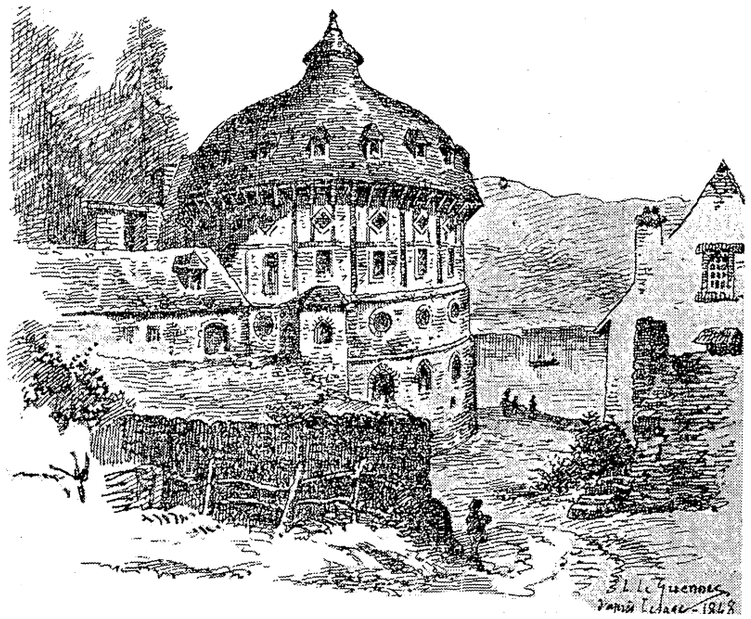
En raison de sa proximité de la ville et du port de Brest, Saint-Pierre-Quilbignon a vu s'élever au XVIIIe siècle, sur son territoire, les forts du Portzic, de Montbarrey, de Keranroux, du Guestel-Vras faisant partie des fortifications sous la direction du département de la guerre, et, en ces dernières années : l'École Navale. Les batteries de Kerango, de Kerastel, de Sept et du Portzic appartiennent au système défensif de la Marine.

Une loi du 5 août 1844, ouvrant un crédit de 2 500 000 francs pour l'établissement de nouveaux phares sur les côtes de France comprenait ceux du Minou et du Portzic pour une somme de 200 000 francs. Le phare du Portzic, de deuxième ordre, situé à l'entrée du Goulet, fut allumé en 1846. Établi dans l'intérieur du fort, il est bâti sur un terrain élevé de 22,80 mètres au-dessus du niveau des pleines mers d'équinoxe. La hauteur de la tour, y compris le fanal, est de 33,40 mètres ; le feu domine, par conséquent, de 56,20 mètres le niveau des pleines mers d'équinoxe, ce qui permet de l'apercevoir à la distance de vingt milles marins.

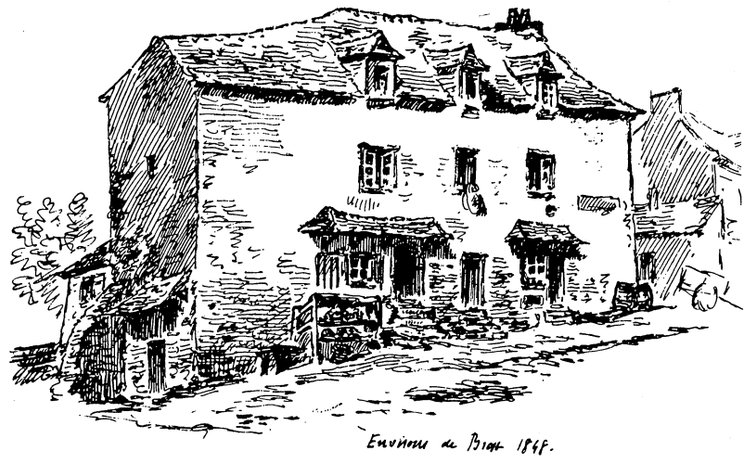
Au village du Prat-Ledan, à une petite distance de la route de Guilers, sur la gauche en montant, on voyait autrefois, surmontant une fontaine qui existe encore, une colonne, détruite vers 1886, où était gravée l'inscription suivante :

QVAE PRIVS
VIAE DETRIMENTVM AFFEREBAT,
NVNC DEFLEXO CVRSV
AD PVBLICAS VTILITATES
LYMPHA FLVIT
M. DCCC. IX

La vieille église de Quilbignon disparut, pour faire place, en 1856, à l'église actuelle, bâtie sur les plans de M. Le Guerranic. Cette église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, n'offre rien qui soit digne d'intérêt, sauf toutefois une belle chaire à prêcher moderne, de style Renaissance, dont les panneaux



Ancienne tannerie de Kervallon, au fond du port de Brest



Environs de Brest 1864.

sculptés en haut relief, retracent les scènes principales de la vie du chef des apôtres. Devant le portail, sur une partie de l'ancien cimetière, a été construite, vers 1885, du temps de M. l'abbé Kervella, recteur, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Elle sert aujourd'hui pour les catéchismes.

Depuis la construction de cette chapelle, le très ancien sanctuaire de Sainte-Brigitte semble quelque peu abandonné. Racheté en 1820 par le recteur, M. Milin, il fut reconstruit en 1823. Son petit clocher s'aperçoit sur la gauche, à la sortie du bourg, en descendant vers la rade.

Plus bas dans la vallée, sur la hauteur à mi-distance des Quatre-Pompes et du bourg de Saint-Pierre, on voit la chapelle de Notre-Dame de la Salette, édifiée en 1854. Le pardon a lieu le dimanche après le 14 septembre.

Si au lieu de descendre la vallée de la Salette on prend les chemins de traverse où, un peu en aval de la petite chapelle Sainte-Brigitte, s'amorce à droite la route des « Quatre-Pompes », on parvient en une vingtaine de minutes au moulin de Pont-Alouët. Ce moulin se trouve à la bifurcation de la route carrossable qui, de Montbarrey, conduit à la chapelle Sainte-Anne, si l'on tourne à droite. En poursuivant droit devant soi, on descend à la grève de la Maison-Blanche. Faisons ce trajet : le site en vaut la peine.

Encaissée entre deux coteaux escarpés, la route suit, en le surplombant, un petit ruisseau. En traversant la vallée, avant de s'aller jeter dans la mer, il fait tourner plusieurs moulins perdus sous la ramure. De distance en distance, quelques trouées dans le feuillage laissent apercevoir des échappées sur la Rade. A un tournant de la route, la vallée s'élargit subitement et la mer apparaît dans sa beauté toujours fascinante, rehaussée ici d'un cadre d'exubérante végétation où se nichent de coquettes maisons. Le tableau a, plus d'une fois, tenté le pinceau des artistes.

A la limite de la commune de Saint-Pierre-Quilbignon, se trouve la baie de Sainte-Anne du Portzic, un des plus jolis sites des environs de Brest, fermé au nord par un vallon bordé de taillis, au milieu duquel serpente un ruisseau qui, après avoir arrosé des prairies où broutent paresseusement les troupeaux perdus dans les hautes herbes, vient tomber à la mer en clapotant sur les galets. Ce ruisselet sépare la commune de Saint-Pierre-Quilbignon de celle de Plouzané.

M. C. Delavaud découvrit, en 1858 dans l'anse de Sainte-Anne, les traces d'une forêt sous-marine.

« L'anse de Sainte-Anne, écrit-il (6), que l'on rencontre à l'entrée du Goulet, après la pointe du Portzic, est bornée du côté opposé par une autre

(6) — *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1re série, tome I, 1959-1960, pages 38 et suivantes.

pointe qui la sépare d'un fort en ruines. Ses dimensions sont d'environ d'un demi-kilomètre entre les deux pointes, ainsi qu'en profondeur dans l'intérieur des terres, elle forme presqu'un demi-cercle à l'embouchure d'une vallée en partie marécageuse. La grève est en pente assez douce et couverte d'un sable blanc et fin ; plusieurs sources la parcourent et viennent se jeter à la mer.

« C'est sur cette grève que l'on voit disséminés presqu'à fleur de terre des troncs d'arbres, dont quelques-uns sont réduits par la pourriture humide, à l'état d'un terrain noirâtre semblable à de l'argile et se coupant comme celle-ci au couteau. Toutefois, on les trouve principalement rassemblés vers le milieu de la grève, où ils forment une bande parcourue par une des sources mentionnées plus haut, et qui sans doute n'a fait que les mettre à nu dans cet endroit. On voit cette bande se continuer dans la mer, à l'époque des plus basses marées. Jusqu'où des sondages pourraient-ils la suivre, c'est ce qu'il serait intéressant de savoir.

« On peut déjà reconnaître facilement, sans qu'il soit nécessaire de fouiller le sol, parmi les débris incomplètement altérés, les espèces d'arbres auxquelles ils appartiennent. Le *chêne* a pris seulement une couleur noirâtre en conservant sa dureté ; le *bouleau* se fait remarquer par son écorce blanche et brillante, et semble déposé là depuis un petit nombre d'années ; le tissu ligneux de couleur rouge d'une autre espèce doit la faire attribuer à l'*if*, d'après M. de La Fluglaye. Des noisetiers, des saules, des aulnes doivent s'y trouver aussi, mais ils sont plus difficilement reconnaissables. »

On a vu plus haut que des falaises escarpées ferment les deux côtés de la baie de Sainte-Anne. Celle de l'est, terminée par le fort et le phare du Portzic, est dominée par un massif de verdure abritant l'antique manoir du Portzic (possédé depuis le XVI^e^ siècle par la famille Rodellec, dont les armoiries : *deux flèches en pal*, sont sculptées au-dessus du portail. La devise bretonne de cette maison est : *Mad ha léal* (bon et loyal), et les flèches de son écu rappellent que Pierre Rodellec, sieur de Portzic, servait comme archer en 1503, dans la garnison de Brest) et la chapelle Sainte-Anne qui en est une dépendance.

Jadis, les promeneurs passaient rarement devant la chapelle sans y entrer pour réciter une prière et faire brûler un petit cierge devant la sainte image de la patronne des Bretons. Les marins en partance vers de lointains rivages saluaient au départ le pieux oratoire et demandaient un heureux retour à la Mère de la Vierge Marie.

Fondée en 1615, la chapelle fut réédifiée fort pauvrement en 1810. A sa voûte, comme en d'autres nombreux sanctuaires bretons, sont suspendus de petits navires, offerts en hommage de reconnaissance par des marins échappés aux dangers de la mer. Des plaquettes de marbre avec inscriptions en l'honneur de sainte Anne tapissent les murs. Autour de la statue placée du côté de l'Évangile, sont suspendus des *ex-voto* dont la nature dénote l'origine maritime : sifflets en argent de maître d'équipage, croix de la Légion d'honneur, œufs d'autruche, etc. Devant la statue de sainte Anne brûlent de nombreux cierges allumés par la piété des pèlerins.

Faisant pendant à saint Anne, un saint Michel au glaive flamboyant est placé au-dessus de la porte de la petite sacristie. L'autel occupe le milieu du chœur. Il est en chêne sculpté, dans le style ogival du XIII^e^ siècle. C'est une des premières œuvres sorties des ateliers de M. Denis Derrien, sculpteur à Saint-Pol-de-Léon qui, s'inspirant des chefs-d'œuvre des diverses périodes de l'art gothique, allait enrichir nos sanctuaires de Basse-Bretagne de ces beaux mobiliers d'église, tant appréciés des connaisseurs. Au-dessus de l'autel, une peinture enfumée, qui n'est pourtout pas sans valeur, représente sainte Anne donnant une leçon de lecture à la Vierge enfant. Le pardon, un des plus animés des environs de Brest, a lieu le dimanche après le 26 juillet.

Non loin de la chapelle, à droite de la route en descendant vers la grève, coule une fontaine que venaient consulter les familles des navigateurs. On y jetait un morceau de pain : si le courant l'entraînait hors de la fontaine, c'était présage d'un prompt retour ; le pain restait-il sur place ? il ne fallait pas attendre l'absent de sitôt ; mais, si par fatalité, le pain coulait au fond de la fontaine, c'était un présage de sinistre augure.

Comme la grève de Saint-Marc, celle de Sainte-Anne est très fréquentée des Brestois qui, les dimanches et jours de congé, y viennent en partie de campagne. Chaque famille s'installe de son mieux sous les arbres bordant la grève ou dans les petits taillis régnant des deux côtés de la prairie. Puis, en une promiscuité où, par un phénomène particulier, on ne rencontre rien de choquant, la jeunesse prend ses ébats dans l'eau salée, avant de déguster les provisions apportées de la ville, pendant que

Les bons vieux, les bonnes vieilles
Se retirent dans un coin,
Rêvant de fêtes pareilles,
Dans un passé déjà loin...

Après une journée bien remplie, les promeneurs choisissent volontiers pour rentrer à Brest la route en corniche qui, à mi-hauteur de la falaise, se prolonge jusqu'aux remparts de Recouvrance. Le crépuscule est déjà venu avant qu'on songe sérieusement au retour, mais cette promenade nocturne ne manque pas de charmes...

La pointe du Portzic, où le phare dans l'azur sombre lance ses éclats intermittents, apparaît d'abord. Puis, voici la petite plage de la Maison-

Blanche avec, à l'abri des falaises, les maisons déjà endormies, laissant seulement percer de timides lueurs. Le lieu dit « les Quatre-Pompes », sa jetée et son aiguade, la Grand-Rivière où commencent les terre-pleins de Lanninon, édifiés par la marine pour des besoins nouveaux, se succèdent au fil de la route. Dans la Rade-Abri, les cuirassés et les croiseurs de l'Escadre du Nord, à la pâle clarté des étoiles, paraissent sur les flots, de gigantesques monstres marins, dont les yeux verts et rouges semblent plonger dans l'obscurité à la recherche d'une proie. Mais nos promeneurs sont peu sensibles à cet étrange spectacle. Fredonnant quelque gai refrain, ils arpentent rapidement la route, aspirant à un repos bien gagné.

CANTON DE SAINT-RENAN

ONZE COMMUNES : SAINT-RENAN, PLOUZANÉ, LOCMARIA-PLOUZANÉ, LANRIVOARÉ, PLOUARZEL, LAMPAUL-PLOUARZEL, PLOUMOGUER, PLOUGONVELIN, TRÉBABU LE CONQUET, ILE MOLÈNE

SAINT-RENAN

SAINT-RENAN. — (*Saint-Renan du Tay* en 1275. Le Tay pourrait être l'ancien nom du gros ruisseau qui s'étale en marais autour de la ville. D'autres y voient le mot breton *Teil* (fumier) et le rapprochent, peut-être à tort, du nom breton : *Locournan-ar-Fanq* l'ermitage de Ronan de la boue).

Cette petite ville a pour éponyme un pieux solitaire, natif de l'Irlande. Fuyant les honneurs de l'épiscopat qu'il avait reçu dans sa patrie, il vint chercher en Amorique une retraite, débarqua sur la côte de Léon et se construisit un ermitage, à deux lieues dans l'intérieur des terres ; mais sa retraite fut bientôt le rendez-vous d'une foule d'infirmes qui venaient lui demander la santé. Pour recouvrer la solitude, Ronan, traversant la rade de Brest, se réfugia en Cornouaille, sur la lisière de la forêt de Nevet, où nous le retrouverons.

La ville de Saint-Renan, bâtie en amphithéâtre, s'étage sur un coteau au pied duquel somnolent les eaux tranquilles de l'Aber-Ildut. Des marais s'étendent pendant plusieurs kilomètres de Bodonnou jusqu'au-delà de Saint-Renan ; comme il est dit plus haut, ils avaient fait donner à la ville, au bon vieux temps, le nom de *Loc-Ronan-ar-fanq* (littéralement : lieu ou ermitage de Ronan des marais).

Je dois à mon ami H. Taburet ce joli crayon, prestement et originalement croqué, de sa ville natale. « Pour apprécier Saint-Renan, m'écrivait-il, il faut plus que l'âme d'un voyageur et que les yeux d'un touriste, il faut un cœur filial ». Ce cœur l'a inspiré de très heureuse façon dans la charmante page qu'on va lire et si on lui reprochait d'embellir la réalité, il pourra répondre comme Kerdanet célébrant le morne Lesneven « il s'agissait de mon pays ».

« *Saint-Renan.* — Je ne suis pas très sûr que Saint-Renan ait le droit à une place dans le *Finistère Monumental* et seront de cet avis tous ceux qui ne l'ont vu qu'en passant, et tous ceux qui, y étant venus pour voir, n'ont trouvé qu'une banale petite ville, endormie les jours ordinaires, trop animée et trop bruyante les samedis de marché et de foire. Le fait est que ce ne sont pas ses quatre ou cinq vieilles maisons, ni son église banale, ni ses foires ou son pardon autrefois si réputé, encore moins les marais où s'embourbe la partie basse de la ville, qui peuvent attirer sur elle l'attention des amateurs de pittoresque...

« Et cependant...

« Eh bien, oui, cependant, il faut avouer que cette maison du XVI^e^ siècle à étages surplombants, ornée d'une frise de grotesques très expressifs, donne un joli petit air d'autrefois à cette rue tortueuse et montante qui conduit à l'église. Il faut avouer que le petit hôtel qui la précède, attirerait, de par la pureté simple de ses lignes, de par sa porte et ses fenêtres délicatement sculptées, tous les suffrages des connaisseurs, si on le plaçait au fond d'un parc feuillu et fleuri; que la belle construction qui n'abrite aujourd'hui qu'un bureau de tabac a une allure imposante avec ses lucarnes monumentales et sa cage d'escalier qui, s'arrondissant à l'extérieur, pose à la tourelle... Et cet humble pignon sur rue qui, de sa pérennelle voix de granit, moralise : « Memento mori — Fait par noble homme J.-B. Fyot » ne manque pas non plus de caractère, et nous fait heureusement oublier l'horreur zinc et fonte des halles voisines.

« Votre histoire, on ne la sait pourtant plus, ô maisons de jadis; et un jour, vous disparaîtrez aussi, sans laisser plus de traces que les manoirs de Penanru, de Lafeuillée, de Lescao, de Kercharles, dont on ignore déjà les noms, sans laisser plus de souvenirs que les tombes armoriées qui peuplaient l'église paroissiale, sous la lumière tamisée de la maîtresse-vitre noblement illustrée dans les quatorze écussons où brillaient les alliances des Kernègre, vicomtes du Curru.

« Cependant encore, il faut avoir vu les foires qui font de Saint-Renan un des centres les plus importants du Léon, commercialement parlant. Peut-être trouverons-nous ici un peu de pittoresque; en tout cas, ils sont bien révélateurs de l'âme paysanne, ces marchés qui s'ébauchent à grands coups de gueule et de poings à chaque coin de rue (on croirait à des disputes) et vont infailliblement se terminer dans un des cent débits (!) de la petite ville! Aux beaux jours, les riches et clairs costumes des paysannes jettent une note gaie et fraîche dans l'uniforme masse noire masculine... On « floche » (lisez on flirte) un peu brutalement, à gros rires, gros mots et grosses tapes; on se serre les mains à hurler... préliminaires obligatoires de la « noce » à laquelle assis-

teront cinq à six cents personnes. D'autres couples passent, chantant, riant au milieu de la foule des marchands et des animaux rugissant, meuglant, hennissant, grognant...

« Et les marais, ces marais qui ont valu à Lokournan du Léon la méprisante épithète d'Ar Fancq (peut-être plus ignominieuse encore qu'on ne le pense), les marais, non plus, ne manquent pas de charme.

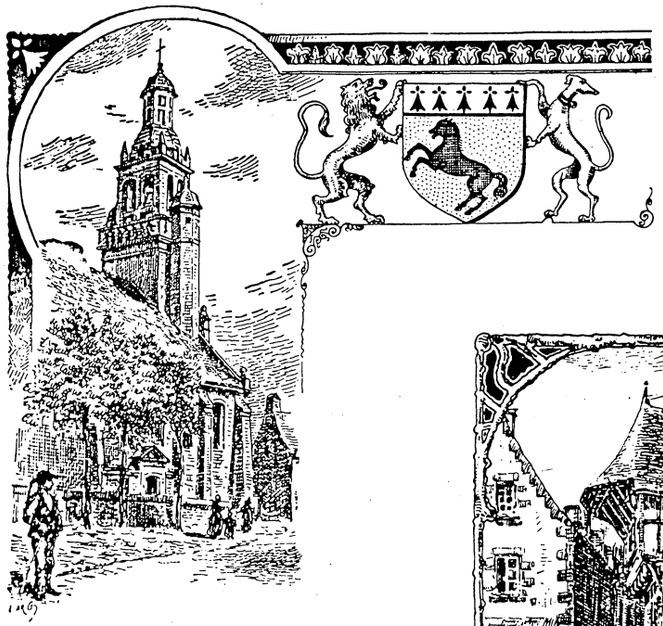
« Il est des soirs d'automne où, sous la brume violette qui très légèrement d'abord et très lentement, puis lourdement et rapidement, gagne ce paysage devient un véritable état d'âme... Toutes les couleurs se fondent dans l'onde opaque de la buée. Subitement, l'on se trouve séparé du monde : les bruits ne vous arrivent plus qu'assourdis, méconnaissables, irréels; l'on est perdu sur la grand-route, au milieu d'un peuple d'oiseaux de nuit, de feux follets, de korrigans, perdu, malgré l'appel de l'Angélus qui tinte, si lointain, dans la nuit...

« Il est des matins d'hiver où tout est d'or et argent sur la prairie. Cette même buée légère et discrète, chargée des premiers rayons du soleil, teinte tout de rose : chaque glaïeul glacé, chaque ajonc givré, chaque brin d'herbe hérissé de gel, prend la valeur d'une plante exotique, d'une exquise création de laboratoire horticole. Dans l'air, rendu plus pur par le froid, les sons et les couleurs s'aiguisent... Ce bruit, fait de sifflements et de claquements qui étonne, c'est un triangle de canards qui vous passe au-dessus de la tête, vert et rose... Ce perpétuel gazouillis, c'est la rivière qui chante dans les joncs... Ce choc rythmé et métallique, c'est le pas ferré du jeune gars qui se rend aux champs... Tout est clair, frais, net, léger et frémissant comme l'air lui-même... »

Saint-Renan a connu autrefois une certaine splendeur, alors qu'elle était le chef-lieu de l'archidiaconé d'Ach et le siège d'une juridiction ou barre ducale, puis royale (1). Mais elle vit s'amoindrir son importance quand Louis XIV, par ses lettres patentes de juillet 1681, eut transféré le siège de justice à Brest. Elle avait pour paroisse l'église du prieuré de Saint-Ronan, dépendant de l'abbaye de Saint-Mathieu, dont le prieur devait au domaine du Roi une rente annuelle de cinq grosses anguilles et cinquante petites, et dont on voyait encore un portail du XIII^e^ siècle au bas de la ville, il y a encore un demi-siècle. La chapelle de Notre-Dame de Liesse, reconstruite en 1761, est devenue paroisse. Sa tour gothique, qu'on voulait conserver, s'écroula en 1768 et fut remplacée quatre ans plus tard par un pesant clocher à lanterne accosté de deux tourelles polygonales. Dans le chœur de l'ancienne église, on

(1) — Les fiefs justiciers qui ressortissaient à cette barre étaient : la vicomté de Coatméal, le Chastel (pour la partie avoisinant Brest), Keruzas en Plouzané et l'abbaye de Saint-Mathieu.

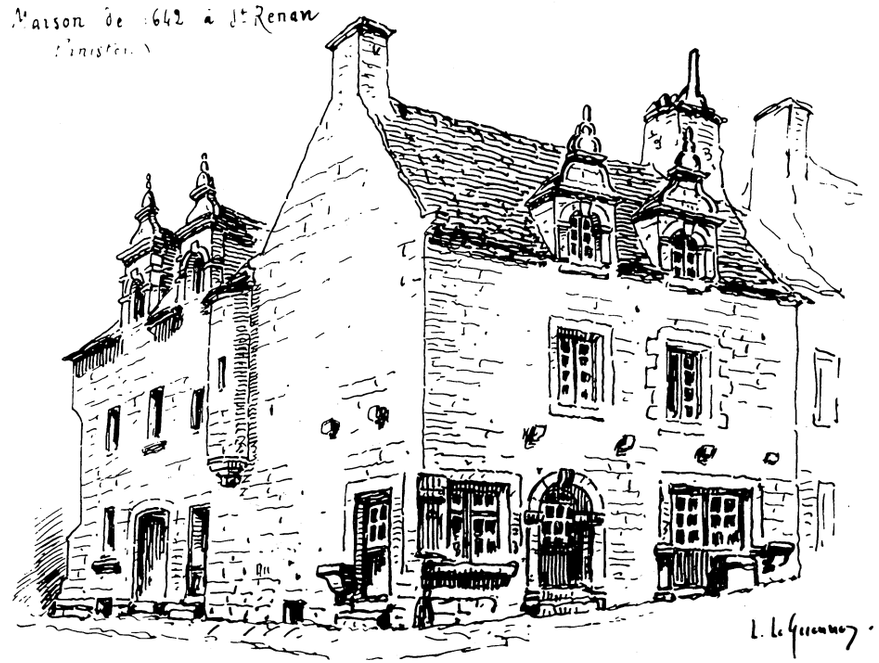
voyait la tombe à personnages d'un seigneur et d'une dame du Curru, en Milizac, représentés côte à côte, leurs pieds appuyés sur un léopard et un chien. L'édifice actuel, restauré en 1904, a gardé une vieille statue de saint Mémor ou saint Mémoire, tenant ses entrailles à deux mains, et qu'on invoque tour à tour contre les maux de ventre et contre l'aphasie. Il s'élève au point culminant du côteau, et de son mur d'enceinte se découvre tout le site grave de la vallée où dort le lent Aber-Ildut, et des plateaux nus, aux teintes austères, au profil rigide de Lanrivoaré et de Milizac.



Église et armes de Saint-Renan



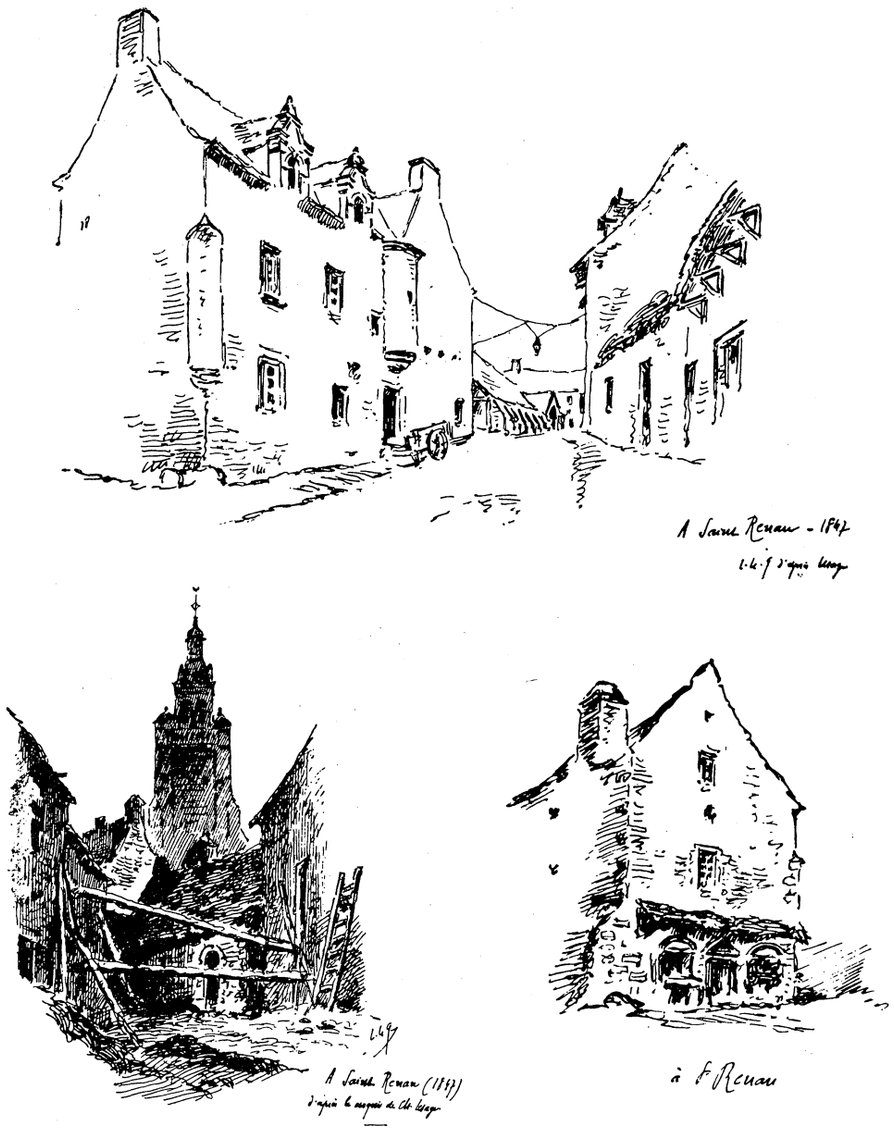
Maisons du XVI^e^ siècle à Saint-Renan





L'ancienne Halle de St Renan, d'après Lepage (1847)
à mon ami M. H. Tabaret, hommage bien cordial de

Saint-Renan, d'après les croquis de Lesage



Quelques maisons et hôtels, aux abords de la place, sont décorés de belles lucarnes à fronton sculpté, et sur celle-ci, très en pente et encombrée presqu'entièrement d'une halle moderne, qui a très mal remplacé la vieille *cohue* à piliers de bois soutenant une immense charpente cuirassée d'ardoises, il y a une jolie maison à encorbellement et toiture arrondie d'une saillie peu commune, à côté d'un vénérable logis gothique. Plus bas, vers la route de Ploudalmézeau, un grand portail à colonnes XVII^e^ siècle, dissimulé au fond d'une cour, est le dernier reste du manoir de Kercharles, résidence urbaine des puissants seigneurs du Curru, fondateurs de l'église de Saint-Renan et possesseurs de beaux droits féodaux dans la ville. La marquise de La Bidoyère y avait fondé vers 1745 une maison de retraite avec chapelle. En face, deux grandes arcades murées, dans une autre cour, évoquaient naguère le *patio* d'une riche maison de Castille. Le jardin de M. G. Cheminant contient des fragments de sculpture ou d'architecture provenant de l'église détruite ou d'édifices divers, entre autres un beau saint Fiacre, un saint Pol Aurélien décapité, une vasque ancienne et un écusson de kersanton timbré d'un heaume à visière baissée qui offre les armes des Jouan : *un lion accompagné de trois annelets*, accompagnées de la devise : *en bon espoir* en caractères gothiques.

Le grand pardon du 15 août attire chaque année à Saint-Renan une foule considérable et le tumulte, l'animation de ces jours de liesse, chers aux paysans léonards, contrastent étrangement avec la torpeur dont la petite ville s'enveloppe habituellement.

A gauche de la route de Brest, à l'entrée de la ville, est l'hospice construit sur l'initiative de M. Jacolot, maire. Un autre hôpital, dû à la libéralité de Mme Romain Le Jeune qui légua en 1894 six cent mille francs à la ville de Saint-Renan, a été inauguré le 13 avril 1903.

PLOUZANÉ

PLOUZANÉ. — (*Ploe-Sané*, vers 1330, la paroisse de saint Sané). Originaire d'Hybernie comme saint Ronan, Sané avait aussi reçu, comme lui, l'onction épiscopale. Il fut consacré par saint Patrice qui le choisit pour son successeur, mais il se démit bientôt de cette charge et, quittant sa patrie avec quelques moines, vint en Armorique où il débarqua sur la pointe de Perzell, ou de Bertheaume, en Plougonvelin.

Saint Sané et ses compagnons s'avancèrent dans les terres et s'arrêtèrent au milieu de l'épaisse forêt de Lucos qui couvrait une partie du pays. C'est en

cet endroit que s'élève aujourd'hui l'église de Plouzané, bâtie, au dire d'Albert Le Grand, qui visita l'endroit en 1624, sur l'emplacement d'un temple des faux dieux « et de fait, poursuit le naïf hagiographe, le pignon du chœur, basti en rond, en demi-lanterne, en fournit une assez probable conjecture : car on voit que l'église, quoique de fort antique structure, a esté néanmoins jointe et comme attachée à cette lanterne ». Il remarqua aussi, à l'angle du cimetière, une grande croix de pierre verte précédée d'une table de granit montée sur quatre pilastres, qu'on lui montra comme étant l'autel sur lequel saint Sané avait célébré sa première messe dans le pays. Malheureusement, l'église a été rebâtie à la fin du XVIII[e] siècle, et l'on a enfoui dans ses fondations la croix et l'autel auxquels s'attachait un souvenir aussi vénérable.

Notre saint personnage et ses moines transformèrent en sanctuaire ce temple et un autre voisin, devenu plus tard la chapelle de Locmaria-Lanvénec, puis, avec le concours des villageois, ils fondèrent une sorte de monastère, au lieu encore appelé de nos jours *Ar cloastr* (le Cloître), à moins d'un kilomètre du bourg. On y voit la fontaine que, selon la tradition, fit jaillir saint Sané. Cette fontaine est un petit monument de forme gothique s'appuyant à un pignon terminé en contre-courbe et surmonté d'une croix. A l'intérieur, une niche abrite la statue du saint, au-dessus du réservoir auquel on accède par un escalier de trois marches.

Sur le muretin qui clôt le monument devant la fontaine, une statue en kersanton de la Vierge est l'œuvre d'un sculpteur breton Yan Larc'hantec, de Morlaix. A l'envers du pignon on lit : FONTES BENEDICITE DOMINO — KERLAN RECTEUR, mais on n'y voit plus cette margelle faite « d'une croix de pierre rousse, taillée à l'antique, avec certains caractères inconnus » qui avait attiré l'attention d'Albert Le Grand.

Après avoir évangélisé ce pays, saint Sané repassa en Irlande où, selon Albert Le Grand, il mourut vers 480, bien que cependant le père Cyrille Le Pennec place seulement au commencement du VII[e] siècle l'évangélisation du Bas-Léon par saint Sané.

L'église actuelle de Plouzané fut reconstruite de 1775 à 1779. M. de Kerdanet la considérait comme un des chefs-d'œuvres de l'architecte-ingénieur Besnard, mort inspecteur général des Ponts-et-Chaussées. C'est une froide et rigide bâtisse qui n'a guère de caractère religieux. Son portail à fronton et colonnes doriques est surmonté d'une galerie circulaire entourant la base du clocher. On y lit le nom du recteur Inizan et la date 1779.

Les fenêtres sont garnies de vitraux modernes sur l'un desquels est représenté saint Sané, patron de la paroisse, qui a sa statue à l'entrée du chœur.

Dans le cimetière, tout contre la façade de l'église, à gauche en entrant, s'élève le mausolée de M. L.-G. Mengant, chanoine honoraire, né à Plouzané le 10 février 1803 et décédé à Lambézellec le 6 juillet 1871. Un médaillon en marbre blanc, finement gravé en bas relief par Yan Larc'hantec, retrace les traits du chanoine, de profil, les mains jointes sur la poitrine.

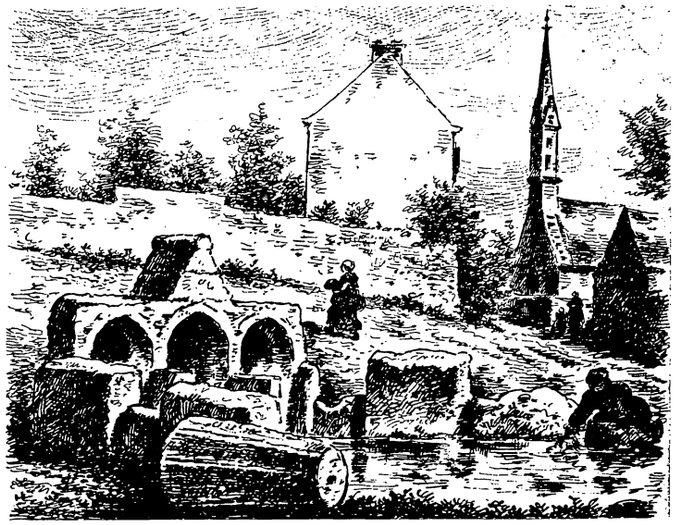
Sous la Révolution, cette paroisse et sa trève de Loc-Maria furent parmi celles du Bas-Léon qui accueillirent avec le moins de faveur la Constitution civile du clergé. En 1792, les habitants montaient la garde dans le clocher, tandis que leur prêtres insermentés Nédélec, Goachec et Labat célébraient la messe sous la protection de quarante ou cinquante hommes armés, qui se relevaient de semaine en semaine, faisant des patrouilles et tirant des coups de fusil. Le recteur jureur Morvan était accablé d'avanies : les enfants le poursuivaient en lui jetant des pierres et en chantant une chanson satirique qui n'est pas encore tout à fait oubliée. La municipalité lui refusait tout concours et défendait à quiconque de l'assister. Le district de Brest dut envoyer contre cette indocile population un détachement de six cents soldats avec deux pièces de canon, le 14 avril 1792 ; on arrêta les officiers municipaux et l'on pilla quelque peu.

La côte nord du goulet de Brest, de la baie de Sainte-Anne du Portzic à celle de Portz-Milin, sur un développement de douze kilomètres au moins, sert de limite aux deux communes de Plouzané et de Loc-Maria. On y trouve les forts du Dellec, du Mingam, du Minou, défendant les passes du goulet qu'éclaire, à l'entrée, le phare du Minou, à feux fixe, d'une portée de quatorze milles marins. Les jolies grèves de Trégana et de Portz-Milin sont le rendez-vous de nombreux promeneurs qui, pendant la belle saison, y vont en foule par le petit chemin de fer électrique du Conquet.

Entre Trégana et le Minou s'étendent les landes et les garennes arides de Déolen dont la sauvage beauté a été décrite par M. Louis Coudurier dans son guide : *De Brest au Conquet*. A Déolen, le câble de la Compagnie française des câbles télégraphiques entre dans la mer pour atterrir à Cap-Cod sur la côte américaine. Cette voie télégraphique est la plus directe entre l'Europe et l'Amérique du Nord.

Sur la route de Brest au Conquet, à trois kilomètres du bourg, se trouve le très ancien sanctuaire de la Trinité, qui semble remonter au XV[e] siècle en quelques-unes de ses parties, tel par exemple que le pignon est où est aménagée dans l'épaisseur de la muraille, auprès de l'autel de la Vierge, une gracieuse crédence. Le portail contrecourbé et feuillagé, terminé par un gros fleuron, est accosté de deux pinacles à crossettes. Le clocheton de style gothique a été reconstruit vers 1876.

A l'intérieur, où deux arcades séparent la nef d'un bas-côté et d'un tran-



Fontaine de la Trinité, près Brest



Chapelle de N.-D. de Bodonnou en Plouzané

sept sud, au-dessus de l'autel principal, du côté de l'Évangile, une Vierge-Mère couronnée assise au-dessus et à gauche du maître-autel porte sur son genou l'Enfant Jésus. Debout et vêtue d'une longue robe à plis tombants, dans sa main droite elle tient une fleur épanouie où se pose un perroquet (?) La facture de cette statue dite Notre-Dame de Bonne Nouvelle semble indiquer le XV^e^ siècle.

De l'autre côté de la fenêtre se trouvent : un fragment d'une Sainte-Trinité dont il ne reste que le Père Éternel, coiffé d'une couronne non fermée à fleurons multiples, saint Gouesnou et saint Sané, sans attributs autres que le costume épiscopal, avec la crosse et la mitre.

Dans le bas-côté, près du chœur, une statue en bois, peinte et dorée de saint Mesmeur, Mémoire ou Mémor. A Notre-Dame du Haut, près de Moncontour, on lui donne le nom de Mamert. Le saint, en costume épiscopal, mitré et portant la crosse de la main gauche, tient de la droite ses entrailles enroulées s'échappant de son ventre. Saint Mémor est invoqué en Bretagne par les personnes qui souffrent de maux d'entrailles.

Vis à vis de la chaire à prêcher est un ancien crucifix en bois. Les bras du Christ sont étendus dans une position parfaitement horizontale. Une draperie aux longs plis, tombant jusqu'à la rotule, drape ses reins. C'est une des plus belles figures archaïques de Christ que possèdent nos chapelles du Léon. Au-dessous, à fleur de sol, il y a une pierre tombale chargée d'un écusson à l'aigle éployée. C'est la sépulture d'un seigneur de Mesnoalet, en Saint-Pierre-Quilbignon, qui portait *d'azur à l'aigle éployée d'or*

Les deux piliers de l'entrée du cimetière sont deux lechs octogonaux de 1,50 mètre environ de hauteur. Un sentier conduit à la fontaine sacrée de la Trinité, située à une cinquantaine de mètres au sud. Cette fontaine est curieuse en ce qu'elle possède trois sources s'épandant dans un seul bassin. Elles sont couvertes d'une triple arcade en maçonnerie surmontée d'un pignon aigu. Le bassin, où s'épanche l'eau de ces sources, la déverse dans un second, lequel la répand lui-même dans un troisième, d'où elle s'échappe pour aller inonder le sentier en contrebas, qui devient dès lors quasi impraticable. La disposition de ce petit monument est une allusion évidente à la Sainte-Trinité. Au bord du lavoir gît un gros lech renversé, à pans coupés.

En quittant au village de Coat-Huellen la route de Brest au Conquet, pour suivre le chemin vicinal de Saint-Renan, on rencontre sur la droite, à six kilomètres plus loin, la pittoresque chapelle de Bodonnou (2) perdue au

(2) — Bodonnou (buisson des frênes). *Bôd*, masculin pluriel. Bodou, dit H. de La Villemarqué, signifie *buisson* et dans les vieux actes *village*. Le singulier de particularité terminé en *en, boden, un buisson* a formé le pluriel *bodennou*.

Les principes qui ont présidé à la formation des noms de lieux bretons sont des plus sim-

milieu des marais riches en tourbe que traverse l'Aber-Ildut, après avoir pris sa source au hameau de Kervalan, non loin du fort de Montbarrey, en Saint-Pierre-Quilbignon.

« A un autre bout d'icelle paroisse (Plouzané), dit le père Cyrille Le Pennec, se void la chapelle de Nostre Dame du Botdonnou, située près du pont, soubs lequel coule un gros ruisseau qui fait la séparation de Plousané et de Guycler; elle n'est pas beaucoup esloignée du manoir de Keredec, appartenant à présent au seigneur de la Chasse d'Andigné, conseiller au parlement de Bretagne; la nomination du chapelain est aux puissans seigneurs du Chastel Tremazan. »

La chapelle de Bodonnou qu'un aveu de 1505 nomme *Botgoueznou* (le buisson de saint Gouesnou) tombait en ruines. Après la Révolution, en la restaurant, vers 1830, on supprima toute la nef. Le bizarre clocher aux deux flèches plates et jumelées qui jusqu'alors s'élevait à l'entrée du chœur domine aujourd'hui le nouveau pignon ouest, formé de l'arc triomphal maçonné.

A l'intérieur, au côté nord, une statue de Vierge-Mère, en granit, contemporaine de celle de la Trinité, avec laquelle elle a beaucoup d'analogie. Notons toutefois cette différence qu'ici la Vierge est debout. Sur le socle est gravée en relief une roue dentée à cinq rais dite : roue de sainte Catherine. A côté, on lit en gothique le nom de maître Yves Quilbignon, seigneur de Coaténez, présent à la montre de l'évêché de Léon en 1534. Les armoiries des du Chastel, un *fascé de six pièces*, et des Le Verger *trois merlettes* ou du Garo de Keredec, *trois cannettes*, timbrent deux bénitiers.

Une sainte du XVII^e^ siècle a été sottement baptisée : saint Jean. Autres statues d'une Vierge Mère, d'un saint évêque à haute mitre dorée, d'un saint moine aux manches très amples, saint Joseph, sainte Barbe appuyée sur sa tour. Devant la chapelle est un lech taillé à quatre pans.

A mi-chemin de Coat-Huellen et de Bodonnou on voit, un peu au-dessous de la route, le manoir de Coaténez, appelé par les paysans de la contrée le *château du Diable*, vieille maison forte qui commande un triste paysage de marais, de taillis, de brousses désertes, au milieu duquel, dans la fraîche verdure des prés, étincellent les miroirs argentés d'un chapelet d'étangs. Sa partie la plus remarquable est l'imposant pavillon carré, envahi par le lierre, dans lequel s'ouvre le portail extérieur. Ce portail, en arc brisé, a des

ples : on a toujours envisagé d'abord la situation ou la nature de la demeure; puis on a distingué les désignations semblables par un qualificatif tiré soit du nom des habitants, soit de considérations topographiques de second ordre. Voilà la règle générale. (Note de M. Jourdan de La Passardière).

pieds-droits légèrement obliques, ce qui lui donne le tracé d'une mitre d'évêque. Il est flanqué à droite et à gauche de deux meurtrières à fauconneaux et on y accède en franchissant un pont de pierre. Dans la cour, les bâtiments d'habitation, longtemps demeurés en ruines et pauvrement restaurés, ne sont pas dignes de ce majestueux frontispice. On a cependant conservé une belle porte gothique dont les moulures rondes retombent sur six colonnettes aux châpiteaux feuillagés et une baie oblongue jadis garnie de barreaux de pierre, comme on en voit encore dans quelques manoirs léonais. Le puits est surmonté d'une statuette de saint tenant un livre. Un beau pennon héraldique provenant de Coatenez a été transporté au manoir de Kervasdoué, dans la commune de Locmaria-Plouzané. On y trouve les armes des Penmarch écartelées d'un *fascé-ondé en abyme* sur un groupement de onze autres écussons où se reconnaissent ceux des familles du Chastel-Langalla, Bohier, Poulpiquet, Barbier, Le Barbu, de Guengat, Keroulas, Kerguiziau et Kerouartz. La famille de Penmarch a en effet possédé Coatenez après les Bohier et les Quilbignon et a transmis par alliance cette terre aux Le Vayer de Kerandantec, puis aux de Guer de Pontcallec et aux Kerguiziau.

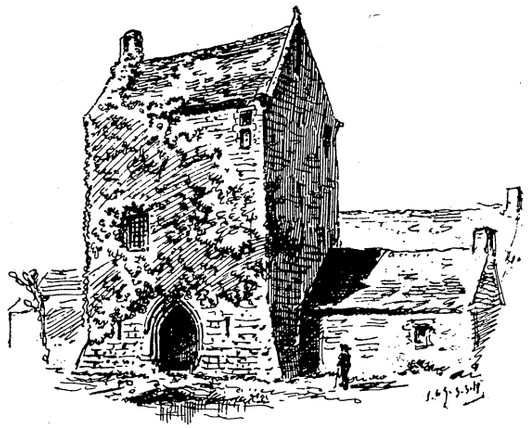
Le nom de *Château du Diable* est appliqué par les paysans, non à l'ensemble du manoir, mais seulement au pavillon d'entrée. Satan y résida longtemps, dit-on, ne tolérant aucune présence, faisant mille avanies à ceux qui l'en voulaient déloger. Pour boire à la fontaine, il y avait attaché un gobelet d'argent retenu par une chaînette de même métal. On juge qu'un tel trésor n'était pas sans éveiller bien des convoitises, aussi maintes fois disparut-il. Mais le vieux Guillou (c'est le nom donné à Satan en Basse-Bretagne) veillait avec jalousie sur son bien et en redevenait maître rapidement. Comment? direz-vous. C'est bien simple : en faisant la nuit sa tournée dans les chaumières, il scrutait les mains de chacun et reconnaissait le larron dont les doigts, sitôt le larcin commis, prenaient une *teinte d'enfer* que, naturellement, le vieux Guillou était seul capable de reconnaître. Satan rentrait donc bien vite en possession de l'objet volé.

Un jour, un paysan, plus malin que le vieux Guillou lui-même, usa d'un stratagème. Brisant la chaînette d'un coup de pierre, il passa l'anneau du gobelet d'argent dans une branche d'épine blanche (3) et le transporta en sa demeure, ayant bien soin, ensuite, de brûler la branche d'épine. Faute de traces visibles cette fois sur les doigts du voleur, Satan fit de vaines recherches et voilà pourquoi aujourd'hui, à la *Fontaine du Diable*, on est obligé de se servir, pour boire, d'une simple écuelle de bois.

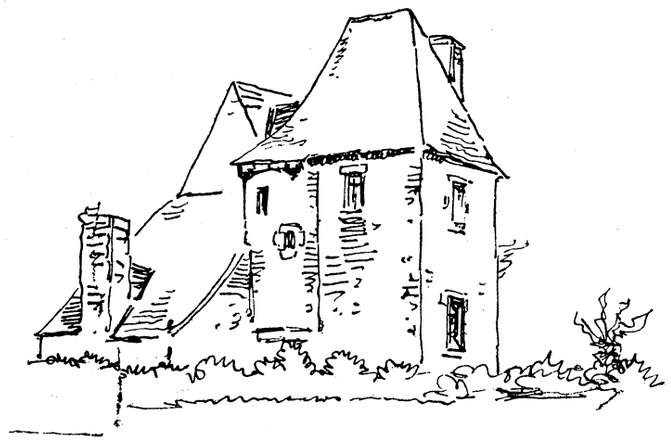
(3) — Ici, une simple remarque. Le vice-amiral Thévenard (*Mémoires relatifs à la Marine*, an VIII), écrit : « *Les Bretons ne craignent pas le tonnerre sous un arbrisseau d'épine blanche, ou lorsqu'ils en portent un rameau* ». Le rapprochement est curieux.

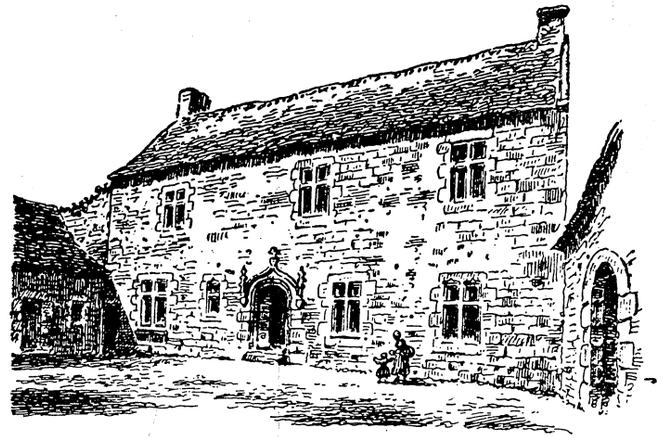
La paroisse de Plouzané était, avec sa trève de Locmaria, l'une des plus riches en noblesse rurale de l'évêché de Léon. A la montre de l'arrière-ban en 1503, elle fournit un contingent de trente et un gentilshommes présents ou appelés, et vingt-sept gentilshommes à celle de 1534. Aussi y rencontre-t-on encore, outre Coaténez, plusieurs anciens manoirs parmi lesquels nous citerons : Névent, Keredec, Le Halgouët, Poncelin, Langongar et Touronce. Le manoir de Névent domine, à deux kilomètres au sud-est de la Trinité, un vallon feuillu et accidenté qui va tomber dans l'anse de Sainte-Anne du Portzic. La maison semble avoir été remaniée au XVII^e siècle ; elle s'appuie sur un fort pavillon à toiture aiguë, flanqué d'une tourelle à cul-de-lampe. Cette terre appartenait aux Le Vayer, puis fut acquise en 1688 par Julien Verduc, docteur en médecine à Landerneau, et en 1748 par Jean-Guillaume de Keroulas, conseiller au Parlement qui la transmit à son neveu Yves-Alain Le Borgne, marquis de Coëtivy.

Keredec, non loin de la chapelle de Bodonnou, est signalé sur la route de Saint-Renan par une croix armoriée au blason mi-parti des du Garo et des Kermorvan. C'est un édifice bien conservé du XVI^e siècle, qui fut bâti par maître Sébastien du Garo, archer en brigandine à la montre de 1534, père d'Hervé du Garo, bailli au siège de Lesneven en 1569. Un portail extérieur à arcade gothique introduit dans la cour, où la maison principale, en moyen appareil, est décorée d'une élégante porte de kersanton, en anse de panier, à voussures multiples, contre courbes, pinacles bosselés et fleuron timbré d'un écusson aux mêmes armes que la croix. Deux autres écussons sculptés sur la



Portail du manoir de Coaténez, en Plouzané





Manoir de Kerredeg

grange portent aussi les *trois canettes* des du Garo pleines et écartelées d'un fascé de six pièces. Un pavillon carré à pan coupé s'élève derrière ce manoir que la famille du Garo transmit par mariage aux d'Andigné de La Chasse, puis aux Quélen de Kerohanc par acquêt en 1704.

Le Halgoët a été le berceau d'une antique race ensuite transplantée dans le Tréguier, où elle a produit en 15.. un évêque de ce diocèse, puis des conseillers au parlement de Bretagne et un maître des requêtes de l'hôtel du Roi. Sa branche ainsi s'est fondue dès 1383 dans la famille de Poulpiquet, dont la branche existante garde encore le nom de Poulpiquet du Halgoët. Ce manoir, à portail gothique et fenêtres à meneaux, est flanqué sur l'arrière-façade d'une petite tour basse qu'on a transformée en four. Le manoir de Poulpiquet se trouvait aussi en Plouzané, mais n'existe plus. Poncelin a passé de la famille du même nom aux Touronce, aux Kersauzon, aux Kerguiziau et aux Kerros. On y a tout récemment abattu la galerie à mâchicoulis et meurtrières qui défendait le double portail extérieur, protégé à gauche par une embrasure rectangulaire très évasée.

Touronce et Kermerien ont été également les berceaux de familles nobles aujourd'hui disparues. Langongar appartenait en 1611 à Messire Alain du Cambout, chevalier des ordres du Roi et gentilhomme de sa Chambre. Son dernier seigneur fut Jean-Guillaume de Gouzillon, capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Sur la chapelle est un écusson aux armes des Mol (*trois ancres*) écartelées *d'une croix alésée*. Langolian était en 1752 à Joseph-Gabriel Mol, chevalier de Saint-Louis et lieutenant-colonel de dragons.

Le hameau de Quilliverien, près du pont de l'Hôpital, que franchit la vieille voie de Saint-Pol-de-Léon à Saint-Mathieu, passe pour avoir été un village de *cacous* ou lépreux. Situé sur un plateau élevé où se croisent trois vieux chemins, il offrait naguère encore une apparence moyenâgeuse avec ses cabanes couvertes de chaume, sa rue pavée de galets, sa croix de pierre, sa fontaine-lavoir dans laquelle jamais femme des alentours n'eut osé tremper son linge.

Un menhir de 2,85 mètres, à l'est du moulin de Coatenez, subsiste seul d'un ancien alignement. Deux lechs octogonaux de deux mètres se dressent au carrefour de la route du Conquet avec le chemin du Minou. Un camp retranché non signalé par M. du Châtellier, mais reconnu par M. Taburet, de Saint-Renan, existe près de Kermerien.

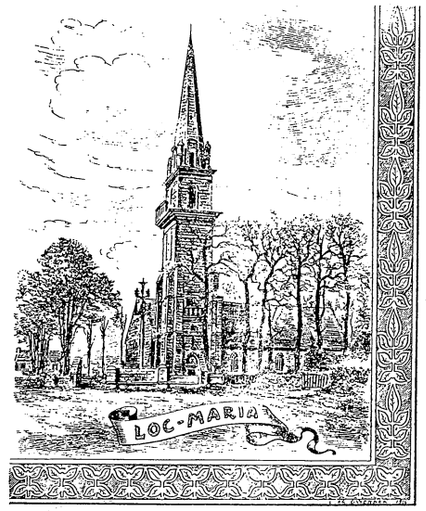
LOC-MARIA PLOUZANÉ

LOC-MARIA PLOUZANÉ. — (Maria-Lanmeanec en 1477, plus tard Notre-Dame de Lanvennec).

Comme il a été dit plus haut, la légende de Saint-Sané plaçait au lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Loc-Maria un sanctuaire païen, que le Thaumaturge détruisit et remplaça par un oratoire dédié à la Vierge Marie.

Jusqu'à la Révolution, cette église resta trève de Plouzané, mais en 1802, elle fut érigée en paroisse distincte. Au XVII[e] siècle, le clocher conservait encore un aspect très archaïque et l'on assura à Albert Le Grand que c'était un reste du temple abattu par saint Sané. Cette tour n'existe plus, l'église menaçant ruine en 1748 fut rebâtie tout entière peu après, le clocher actuel porte la date de l'achèvement, 1769 ; il offre deux galeries, un beffroi à chambre double et une flèche accostée de huit petits pinacles gothiques. L'une des cloches qu'il contient eut pour parrain et marraine, en 1775, Messire René de Rodellec, chevalier du Portzic, lieutenant des vaisseaux du Roi, et dame Barbier de Lescoët, comtesse de Kervasdoué.

Dans l'église, on remarque la cuve octogonale des fonts baptismaux, aux angles garnis de pinacles avec, sur cinq de ses panneaux, la scène de l'Ecce Homo et les quatre évangélistes en bas-relief. La date de 1530 est inscrite en caractères gothiques sur l'une des autres faces et sur la porte de la balustrade de bois qui clôture les fonts, on lit : FAICT, EN : 1675. A gauche du maître-autel se trouve la statue de Notre-Dame de Lanvénec, belle Vierge Mère écrasant le serpent sous ses pieds. Les trois statues de sainte Maguerite foulant le dragon, de l'Ecce Homo et de saint Michel sont aussi de facture ancienne, ainsi qu'un tableau de l'Ange Gardien avec six médaillons. Dans le trésor de l'église on conserve la pointe de l'une des flèches qui transpercèrent saint Sébastien.



Église de Loc-Maria-Plouzané

Deux colonnes de granit, lechs ou colonnes milliaires, hautes d'environ deux mètres et surmontées d'une croix sont adossées, l'une au mur de la mairie, l'autre à l'enclos d'un jardin. Un intervalle de dix mètres les sépare; autrefois, elles étaient bien plus rapprochées, et se trouvaient dans un petit bois dit *Coat-ar-Hras* (le bois de la Grâce). Albert Le Grand vit vers 1630 ces « deux grandes croix de pierre, lesquelles on tient, dit-il, que saint Sané y avoit fait planter, dès qu'il eust converty ce peuple à la foy; en reconnaissance de quoy ces croix ont ésté depuis tenues en grande révérence, et servoient d'azile et franchise pour les malfaiteurs : que s'ils pouvoient une fois se rendre au grand chemin entre les deux croix, ils n'estoient point appréhendés de la Justice, et l'appelloient *Menehy Saint Sané* ». Au fond du cimetière où s'élève une croix de kersanton décorée d'un Ecce homo, une pierre tombale armoriée du XVIII^e^ siècle porte l'écusson encadré de palmes et le nom de Messire Claude-Marie du Beaudiez, recteur de Plouzané, mort en 1762. La fontaine consacrée est surmontée d'un Christ de 1623, pour guérir un enfant malade on fait nettoyer le bassin par un pauvre, puis on plonge dans l'eau renouvelée une chemise qu'on fait sécher et revêtir ensuite à l'enfant.

A moins d'un kilomètre à l'est du bourg, la chapelle de Saint-Sébastien fut bâtie en 1640 pour sanctifier le terrain où l'on enterrait les victimes de l'épidémie de peste qui, cette année-là, ravagea tout le Léon. Réédifiée en 1862, elle est précédée d'une avenue dont les piliers d'entrée abritent dans leurs niches des statues de saint Fiacre et de sainte Catherine, et elle contient celle de son saint patron, exécutée en 1646 par Jourdren, sculpteur à Brest, pour vingt livres, de Notre-Dame de Pitié, saint Jean-Baptiste, sainte Anne, La Madeleine etc. Un groupe taillé en kersanton représente le martyre de sainte Appoline à laquelle ses bourreaux arrachent les dents; il provient de la chapelle ruinée de Goulven.

Loc-Maria possédait sur son territoire le chef-lieu de l'important fief de Keruzas, ancienne châtellenie avec haute et basse justice, et patibulaires à quatre piliers élevés dans le *Parc ar Justicou*, sur la grande route de Saint-Renan au Conquet. C'était un démembrement de la vicomté de Léon qui, des Dinan et des Foucault, passa aux Langouéz, Talhoët, Guengat, de Kernezne et du Bot du Grégo. On ne voit plus guère de vestiges du vieux château de Keruzas, ruiné dès avant 1687, mais les manoirs sont encore nombreux dans la commune. Celui de Kerscau, signalé par un colombier chaperonné de verdure, est une belle maison gothique de pierres de taille, dont les baies sont encadrées de moulures et d'appuis en kersanton. Le portail, fait du même granit, a deux colonnettes prismatiques à chapiteaux soutenant une arcade hérissée de crossettes. A l'intérieur, un large escalier mène à un palier formé d'énormes dalles de pierre. Sur la porte de la chapelle domestique dédiée à

saint Claude, dont le toit s'est effondré, un écusson offre les armes écartelées de Claude de Kerguiziau et de Claudine du Louët, seigneur et dame de Kerscau, mariés en 1590. Cette famille de Kerguiziau a possédé jusqu'à une époque récente le manoir tout voisin de Kervasdoué, construction sans intérêt du XVIII^e^ siècle, dans la façade de laquelle sont encastrés un magnifique pennon héraldique et un écusson écartelé provenant de Coatenez en Plouzané. Deux autres écussons portent les armes de Kerguiziau et de leurs alliances.

Du manoir de Brendegué, berceau d'une vieille famille, il ne reste plus rien. A Goulven, la chapelle du même nom n'a laissé d'autres traces qu'un beau lech taillé à dix pans qui supporte une croix, mais à côté, une pittoresque construction de la fin du XVI^e^ siècle, tassée sous son toit historié de mousses fauves, conserve quelques écussons : celui qui timbre le portail est surmonté d'un heaume et semble être chargé d'un *losange à la bande chargée de trois hermines*; deux autres de forme ovale présentent le fascé des Kergroadez ou des Keroulas. En 1674, le manoir de Goulven était la résidence du sieur de Langolian Mol.

En suivant jusqu'au rivage le ruisseau de Goulven, on débouche à l'anse riante de Portzmilin, au fond de la baie de Bertheaume, dont le fort perché sur son rocher se profile à droite, découpé en noir sur l'immense horizon bleu de la Manche. Par le hameau de Trégana et ses falaises abruptes, dominant les flots de soixante mètres, on peut visiter Trémen, berceau d'une noble race qui blasonnait : *d'argent à trois ancolies d'azur*, puis Lesconvel, où naquit vers 1650 l'unique littérateur dont puisse s'enorgueillir jusqu'ici la commune de Loc-Maria. Hervé Pezron, sieur de Lesconvel, après avoir usé ses plus belles années à la recherche infructueuse d'une position sociale, se retira à Paris. Il s'y donna, dit son biographe, « pour un solitaire qui, rebuté par plusieurs efforts inutiles, ne songeait qu'à remplir quelques-unes des heures de la grande oisiveté où il languissait ». Il publia un assez grand nombre de méchants romans et de médiocres nouvelles historiques. Levot cite de lui une douzaine d'ouvrages imprimés de 1695 à 1709, parmi lesquels un *Abrégé de l'Histoire de Bretagne de d'Argentré*, qui passe pour son moins mauvais ouvrage, et les *Actions héroïques de la comtesse de Monfort*, dédié à sa belle compatriote Louise de Penancoët de Keroualze, duchesse de Porsmouth. *Sa nouvelle Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à présent* (1698) fut supprimée par arrêt du Parlement qui rendit en la circonstance, dit peu charitablement Lenglet-Dufresney, un vrai service à l'auteur. Lesconvel mourut à Paris, en 1722, « dans un état d'obscurité qui dut bien contrarier son amour-propre ». Dès 1674, il ne possédait plus son manoir ancestral qui appartenait alors à la veuve d'un marchand de Landerneau, Hervé Prigent. La chapelle de Saint-Nicolas en dépendait, mais elle a été détruite après la

Révolution, et la statue de son saint patron, avec les trois enfants issant du cuveau, est déposée dans une ferme voisine. A un kilomètre à l'est, on trouve un ancien chemin qui sert de limite à la commune et qui, venant devers Saint-Renan, dévale droit à la pointe du Grand-Minou, près des parapets gazonnés et des casemates du fort de Toulbroch. Ce fort, devant lequel se superposent de nombreuses batteries, commande la pointe du Grand-Minou et l'entrée du Goulet ; il est entouré de profonds ravins qui lui font une ceinture de douves naturelles. Plus à l'est, les sauvages falaises du Dellec portent aussi un ouvrage militaire qui surveille tout le chenal du goulet « courant comme un vaste fleuve, avec ses rives accores, ses petites anses, ses forts étagés ».

Plusieurs de ces croix primitives, montées sur des lechs, qui sont communes dans la région, depuis Saint-Pierre jusqu'au Conquet, s'élèvent sur le territoire de Loc-Maria. Le monolithe de *Croaz ar Goff*, près de Kerzongar, mesure près de trois mètres de hauteur ; celui de *Croaz Kerhallet a été érigé, dit la tradition, en souvenir d'une victoire remportée sur les pirates saxons ou normands, comme les croix du Diry et de Croaz an Normand*, près de la route de Tréganna. La croix de Kervéguen, placée au sommet d'un énorme lech de trois mètres cinquante, domine merveilleusement l'anse de Bertheaume.

Un tumulus, situé à Brendegué, a été fouillé en 1892 par M. du Châtellier qui y a trouvé une sépulture contenant deux petits poignards de bronze, un poinçon en os et la tête d'un cervidé. Au même terroir, existait un camp actuellement nivelé, et d'autres tumulus explorés en 1914 par M. du Laurens de La Barre ont produit des vases funéraires et des débris d'armes.

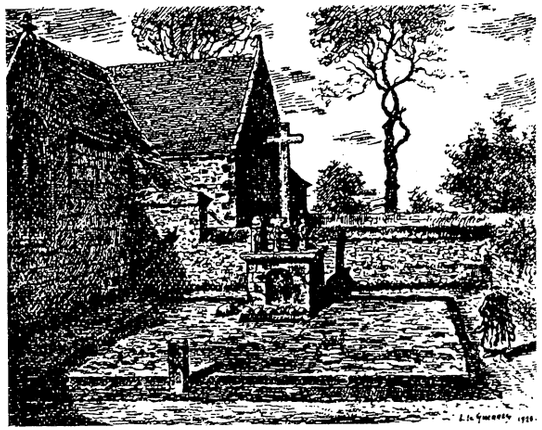
LANRIVOARÉ

LANRIVOARÉ. — Lan Riworoe au cartulaire de Landévennec ; le lan ou ermitage de Rivoaré, oncle de saint Hervé. Ce lieu fut donné par saint Morbret à l'abbaye de Landévennec, dont il devint un prieuré. Ce fut ensuite une trève de Plourin. L'église de granit sombre a une nef gothique et un clocher à flèche daté 1727. Les statues en vénération sont celles du saint patron, costumé en prêtre, de saint Renan, en abbé, de saint Sébastien, roide et inélégant, et d'un saint Michel à cuirasse romaine, muni d'un bouclier bizarre découpé à feuille de trèfle et terrassant un monstre à long cou de reptile. L'autel du Rosaire a des sculptures Louis XV. Au-dessus des piliers de la nef, des niches contiennent les statuettes des douze apôtres. Les dalles du pavage, sur lesquelles Fréminville avait remarqué de curieux signes et attributs professionnels, ont été depuis lors soigneusement martelées.

Lanrivoalé doit son renom au fameux « cimetière des saints » qui forme un enclos séparé attenant à l'aile sud du chœur de l'église. D'après une tradition recueillie et probablement arrangée par Kerdanet, une population chrétienne du pays, qui florissait sous le sceptre de sa pieuse reine Thérèse, aurait été, au Ve siècle attaquée par des barbares idolâtres, et perdit une première bataille près de Plounéventer, dans une plaine dite depuis *Lan ar Poaniou* (la lande des souffrances). Le sang des vaincus rougit en le gonflant l'eau du ruisseau appelé le Bouillard. Les survivants se retirèrent vers l'ouest mais, poursuivis et rejoints, ils furent tous massacrés, au nombre de 7 847 (sept mille, sept cents, sept-vingt et sept, selon la supputation bretonne), sur le plateau où saint Rivoaré édifia plus tard son ermitage. Ne voulant pas que les reliques des martyrs qui avaient succombé pour la foi restassent plus longtemps sans honneur et sans sépulture, saint Rivoaré et ses disciples les recueillirent avec respect et les inhumèrent dans un cimetière que la vénération publique n'a cessé d'entourer depuis. Cet enclos sacré, dans lequel on ne doit pénétrer que déchaussé, est couvert de petites dalles irrégulières serties de mousse et entouré d'une sorte de chemin pavé pour la circulation des fidèles. Au fond s'élève une croix sur un socle où sont quelques statues provenant d'un calvaire, parmi lesquelles une Mater Dolorosa tenant un crucifix et deux écussons ovales aux armoiries de la famille de Kerléan (*un fascé ondé*) alliées à celles des Mol (*trois ancres*) et des Cornouaille (*un fretté cantonné d'un mouton*) *avec une ancre en abyme*, et la date 1583. Au pied de ce socle, on voit huit grosses pierres rondes, que la légende dit être la fournée d'un boulanger changée en pierres par saint Hervé, ledit boulanger lui avait refusé l'aumône, et que le saint l'a puni ainsi de sa dureté de cœur. On y fait des pèlerinages pour les personnes menacées de perdre la raison.

Dans le cimetière, il y a un calvaire du XVIe siècle à personnages, entre autres saint Rivoaré tenant une coupe ou vase. Non loin gît sur le sol un bel écusson ovale, nu, dans un grand cartouche déchiqueté qu'ornent une tête d'homme et une tête de femme, genre Louis XIII. Au-dessus, deux lions supportaient un attribut (épée ?) qui a été brisé. Je n'ai pas retrouvé une pierre tombale signalée par Courcy en 1859 et portant un écusson timbré d'un heaume et chargé de trois annelets. Le presbytère offre dans son pignon une niche à appui soutenu de deux consoles renversées. Près de la fontaine, gît un lech à inscription.

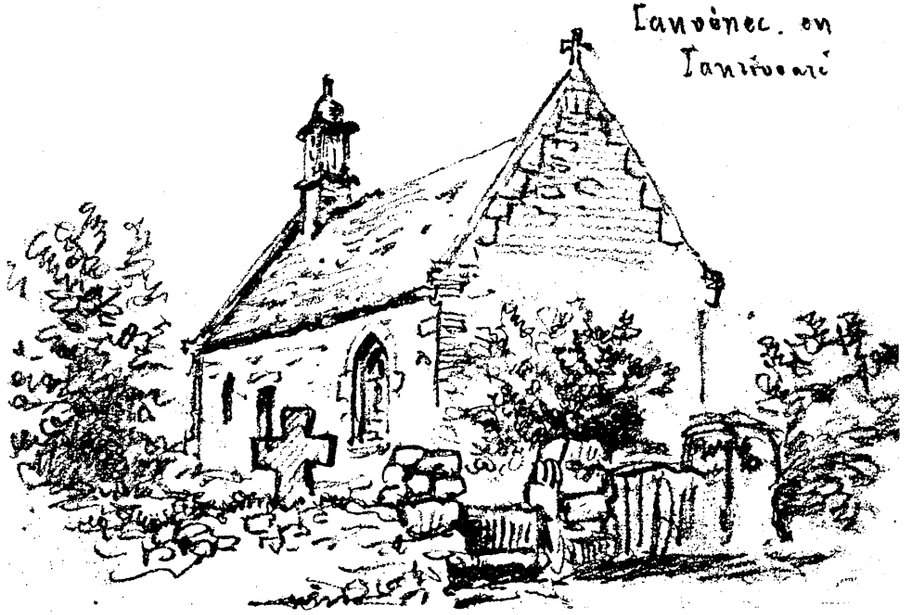
Près de la route de Saint-Renan se trouve la chapelle de Lanvenec, rebâtie en 1719 , avec statues archaïques d'un Ecce Homo et de saint Jean. A l'est de la même route, les vastes garennes de Lan-Renap ont servi d'assiette, vers la fin de la Révolution, à un camp qui s'étendait en Lanrivoaré et en Milizac sur une surface de près de 35 hectares. Ce camp fut établi en l'an VIII par



Cimetière des Saints, Lanrivoaré



Fontaine de l'Ermitage de St-Hervé en Lanrivoaré



Bernadotte, qui en confia le commandement au général Martin. Levé après la paix d'Amiens, en 1802, on le rétablit l'année suivante sous le commandement suprême d'Augereau, dont le quartier-général était à Brest ; tandis que le général Avril résidait au camp. En 1805, Augereau rejoignit la Grande Armée avec les quatre mille hommes cantonnés à Lan-Renap. En 1807, le camp était occupé de nouveau, sous le général Avril qui exerçait souvent ses troupes à des marches et à des surprises de nuit. On se souvenait encore à Saint-Renan, il y a un demi-siècle, de ses attaques simulées de la ville. Ce général se rendit en Espagne en 1807 ; quelques soldats occupaient encore le camp en 1803, mais l'abandonnèrent peu après. Il n'a laissé d'autre souvenir que le nom du Camp demeuré à une ferme voisine, près de laquelle une maison, où les officiers avaient, paraît-il, leur mess, est singulièrement appelée Fontainebleau.

A côté est le vieux manoir de Trezeguer possédé en 1636 par écuyer Sébastien Mahé. Sa porte principale est timbrée d'un écusson portant *un sautoir cantonné de quatre besants ou tourteaux*. Les mêmes armes, moins distinctes, surmontent une autre porte, avec la date 1620. Il y a aussi des débris de gentilhommières à Kerdrioual, qui appartenait en 1534 à Ollivier du Val, archer à deux chevaux dans une montre tenue à Saint-Pol ; à la Villeneuve et où résidait en 1636 Alain Le Mescam, sieur de Landegarou, et à Kervian.

La Motte, qui appartenait jadis à la grande famille de Kermavan, n'a conservé qu'un portail défendu par une meurtrière à l'entrée de l'avenue : il doit son nom à une motte féodale entourée de profondes douves, campée près de là sur une crête, et qui porte encore les ruines d'un vieux moulin à vent. Ces collines solitaires qui commandent au nord-est le cours de l'Aber-Ildut semblent avoir subi une occupation importante aux époques mégalithique et gallo-romaine. Aux dépendances de Coat-Cam est un dolmen bouleversé, voisin d'un menhir presque brut. Dans les mêmes parages on trouve des tuiles à rebord. Une cachette de fondeur, découverte en 1731 sous des pierres plates, dans un marais de cette paroisse, a produit dit-on plus de deux mille haches à douille et anneau latéral.

PLOUARZEL

PLOUARZEL. — (*Ploe Arzel* en 1275 ; *Ploeazmel* en 1443 : le *plou* de saint Armel). Saint Arzel ou Armel, né en 1482 au pays de Galles, disent les légendaires, consacra ses jeunes années à l'étude. Élevé au sacerdoce, il quitta sa patrie avec plusieurs condisciples et passa en Armorique, où il aborda à la côte de Léon. Il y bâtit un ermitage et des cellules pour lui et ses

compagnons, au lieu appelé depuis *Plou-Arzel*, à quatre lieues environ du havre de l'Aber-Béniguet où ils avaient débarqué. On hésite aujourd'hui à identifier le saint Arzel léonais au saint Armel du Vannetais et du pays de Rennes, qui semble avoir été un personnage tout différent.

Saint Arzel est invoqué pour les rhumatismes, mais on a, dans l'église qu'il a fondée, substitué à son vocable celui de saint Paul Aurélien. Elle est de construction récente, l'ancienne ayant été détruite par un incendie, il y a une trentaine d'années.

C'était un élégant édifice en partie gothique. On voit dans la nouvelle église une belle Notre-Dame de Pitité en bois sculpté et peint. A l'angle du cimetière s'élève la chapelle de Saint-Laurent, dont la partie nord forme ossuaire, et offre six arcades séparées par des pilastres en gaîne. Le chevet est ajouré d'une fenêtre flamboyante ; un clocheton chevauche la toiture. Cette chapelle abrite les statues archaïques de saint Arzel conduisant en laisse un dragon, de saint Laurent et de saint Mémor tenant ses entrailles à deux mains.

Le cimetière contient aussi un lech rectangulaire surmonté d'une haute croix, et un calvaire à personnages délicatement ciselés, parmi lesquels saint Pol menant son dragon et saint Fiacre armé de sa bêche. Les armoiries des du



L'église de Plouarzel et N.-D. de Pitié

Chastel et des seigneurs de Langalla du nom de Kerlec'h timbrent la base du croisillon. Un portail du XVI^e^ siècle donne accès au presbytère et l'une des maisons voisines porte un écusson Renaissance daté : 1598, aux armes des Le Gac (*une main tenant un faisceau de flèches*). La fontaine de Saint-Laurent coule dans le bourg ; autrefois on y plongeait les rhumatisants, comme à Saint-Laurent du Pouldour en Plouégat-Moysan.

A quatre kilomètres à l'ouest, sur un plateau de soixante mètres d'altitude dominant la mer, la chapelle de Notre-Dame de Trézien est un lieu de pèlerinage fameux dans tout le Bas-Léon. L'ancien sanctuaire encore debout il y a cinquante ans avait deux nefs jumelles séparées par des arcades gothiques d'une grande hardiesse et un portail orné du blason des du Chastel. C'était un « gouvernement » valant mille livres de rente. On l'a remplacé, en 1876, par une grande bâtisse à toiture élevée et clocher aigu, d'une architecture banale qui détone dans ce pays ras et éventé. La devise des du Chastel : *Da vad e teui* (tu viendras à bien) est inscrite sur le portail. A l'intérieur : statue vénérée de Notre-Dame de Trézien ou de Bon Secours, bariolée de couleurs vives, nombreux ex-voto et tableaux votifs figurant des scènes de naufrage, entre autres celui du trois-mâts *Alma*, vœu fait par Podeur, second maître timonier en 1873.

La fontaine consacrée de Trézien coule dans une prairie tout près de la chapelle. C'est un édicule formé d'un réservoir rectangulaire, fermé à l'ouest par un pignon en pierres sèches, dans lequel est ménagée une niche et que surmonte une croix très fruste. Pendant l'octave du pardon, des paysannes y vendent de l'eau aux pèlerins venus demander la guérison des maux de la vue. Devant ce tableau, spontanément reviennent à la mémoire ces vers de Brizeux :

> Une vieille était là, seule, lavant ses pots
> Qu'elle emplissait d'eau sainte et vendait aux dévots.

Une croix mutilée sur la route du bourg à Trézien garde la statue d'une Vierge-Mère que couronnent deux angelots et qui soulève de la main gauche les plis de sa robe. Une autre croix, au carrefour de la route du phare, porte sur son dé : 1771: F: F: P: Mre LANVZEL. Sur la route de Brélès, on rencontre *Croaz-ar-Vohal* (la Croix de la Hache) qui en effet porte l'empreinte en creux d'une hache en fer très allongée. Elle passe pour le monument expiatoire de l'assassinat d'un charpentier. La date est d'ailleurs récente : 1880.

Le pardon a lieu le 8 septembre. Durant l'octave, les pèlerins viennent nombreux à Trézien, mais c'est surtout le jour de la Nativité de Marie et le dimanche suivant que l'affluence est grande. Plusieurs paroisses du Bas-Léon (Ploumoguer, Ouessant, Lampaul, etc.) s'y rendent en procession. Les

paroissiens de Plouarzel, clergé en tête, vont à la rencontre des groupements annoncés. Lorsque les deux processions sont en présence, les porte-croix s'avancent et inclinent l'un vers l'autre les deux crucifix qui se touchent. Ce baisement des croix est une coutume qui se rencontre en divers lieux de pèlerinages bas-bretons.

Le phare de Trézien d'une portée de 22 milles, avoisine la pointe de Corsen, la plus avancée de l'ancien monde, qui porte sur son éperon rocheux, battu par une mer sauvage, un sémaphore situé à trente et un mètres d'altitude. Plus au sud, s'ouvre l'anse sablonneuse de Porsmoguer, dominée par le village du même nom. La famille de Porsmoguer, issue en ramage de Malestroit, a produit un célèbre capitaine de vaisseau, illustré par sa mort héroïque sur la nef *Cordelière* qu'il commandait au combat naval de Saint-Mathieu, le 10 août 1512. Hervé de Porsmoguer était fils de Jean et de Marguerite Calvez ; dans une montre militaire de la noblesse de Léon en 1503, il est excusé de ne pas comparaître parmi les autres gentilshommes de Plouarzel « pour ce qu'il est au *convoy* ». On désignait ainsi un armement maritime destiné à protéger les navires de commerce, et spécialement à escorter au temps de la vendange ceux qui revenaient chargés de vins, des ports du Midi et de l'Espagne. Porsmoguer y prenait part avec sa « bande » de trois cents hommes et ses quatre navires. Après s'être distingué par des prouesses dont certaines frisèrent fâcheusement la piraterie, il obtint le commandement de la magnifique nef *La Cordelière*, construite à Morlaix en 1496, qui passait pour le plus beau vaisseau français de l'époque.

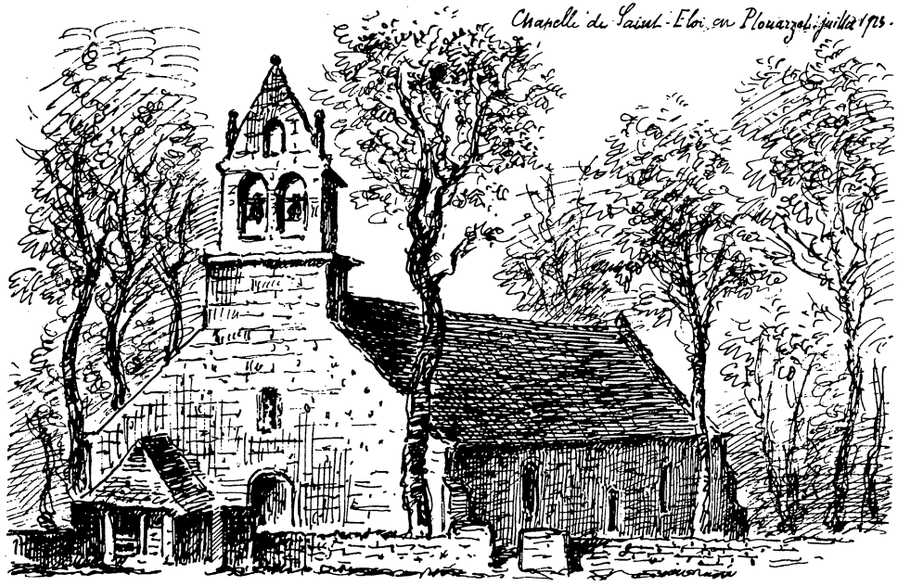
Les Anglais ayant, en juin 1512, ravagé la pointe du Conquet et brûlé, entre autres manoirs, celui de Porsmoguer, une flotte se concentra à Brest, sous la charge de l'amiral René de Clermont, pour s'opposer à des incursions nouvelles. Le 10 août, les guetteurs ayant signalé le retour de l'escadre ennemie, Clermont se porta à sa rencontre, mais s'apercevant bientôt de son infériorité numérique, il donna l'ordre de rebrousser chemin. *La Cordelière*, qui couvrait la retraite, fut assaillie par plusieurs gros navires, auxquels sa terrible artillerie lui permit de tenir longtemps tête. Ce n'est qu'à la nuit tombante que la nef anglaise, *Le Régent*, qui l'avait accrochée, put jeter trois cents combattants sur le pont ruisselant de sang du navire breton. Voyant la partie perdue, Porsmoguer mit ou fit mettre le feu à la sainte Barbe, puis monta dans la hune. Soudain une épouvantable explosion ouvrit *La Cordelière* comme un volcan, lançant de tous côtés des torrents de flammes. Cinq cents Bretons périrent, et parmi eux le vaillant Porsmoguer. Mais *Le Régent* prit feu aussitôt, sauta à son tour, dispersant plus de six cents cadavres ennemis, et quand s'éteignit ce double incendie, les carènes des deux nefs lentement s'enfoncèrent côte à côte dans l'abîme.

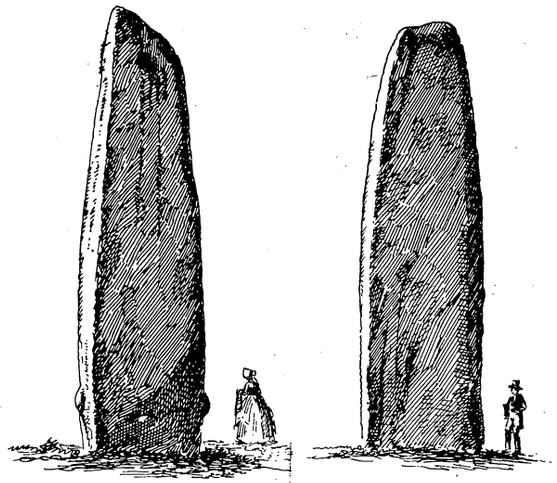
Cette catastrophe eut un épilogue non moins glorieux. Quelques mois plus tard, Porsmoguer fut vengé dans cette même baie des Blancs-Sablons que dominaient les ruines à peine refroidies de son manoir ancestral. Le vaillant capitaine Prigent de Bidoux s'y trouvait mouillé avec ses brigantins et ses galères, lorsque, le 25 avril 1513, il se vit attaqué par l'amiral anglais Howard. Ce dernier, monté sur *La Rose*, tenait la tête de son escadre : mais une batterie installée à terre se démasqua soudain et accueillit les assaillants par de meurtrières salves. Howard avait déjà perdu cent dix-neuf hommes sur cent soixante-quinze, lorsqu'il put accoster la galère de Prigent. Il bondit dans les agrès de celle-ci et reçut aussitôt d'un marin français un coup de pique qui le précipita à la mer, où on le vit disparaître après avoir arraché de son cou le sifflet d'argent, insigne de sa dignité. La flotte anglaise se retira décimée et vaincue. En faisant draguer le fond, Prigent de Bidoux retrouva le corps de l'amiral. Il le rendit aux siens, mais en conservant son cœur comme trophée. Il envoya le sifflet d'argent à la reine Anne, l'uniforme vert et blanc à sa fille Mme Claude, et fit exécuter pour Louis XII un tableau représentant le combat.

La famille de Porsmoguer s'est continuée par Guillaume, frère cadet d'Hervé, qui, de sa femme Amice de Kermorvan, laissa une postérité éteinte dans Rodellec au début du XIX^e^ siècle. Sa devise bretonne : *Var vor ha var zouar* (sur mer et sur terre) faisait une allusion évidente aux exploits du capitaine de *La Cordelière*, et aux services militaires de plusieurs de ses arrière-neveux.

A trois kilomètres au nord-est au bourg de Plouarzel, la chapelle de Saint-Éloi dissimule sur un versant ombragé, au-dessus du confluent de l'Aber-Ildut et d'un ruisseau venant du sud, des murs gris tachetés de lichens argentins et son massif clocheton aux trois arcades ajourées. La statue de saint Éloi est accompagnée d'un cheval, le pied levé sur l'enclume à la façon d'un patient qui montrerait son pouls au médecin. Au pignon ouest s'appuie un édicule où l'on reçoit les offrandes de crin que les paysans font à la chapelle, le 25 juin, jour du pardon. Ce jour-là commence de bonne heure à Saint-Éloi un long défilé de chevaux, juments et poulains. Chaque animal, en passant le ruisseau, reçoit sur la crinière et la croupe le contenu d'une écuelle d'eau puisée à la fontaine consacrée et qui doit le préserver des affections et misères inhérentes à sa race. Avant la guerre, la redevance était d'un sou par tête. La croix voisine de la chapelle porte la date 1535.

Dans une lande bordant l'ancienne route de Plouarzel à Saint-Renan, on rencontre à quatre kilomètres à l'ouest du bourg, sur une crête de cent quarante-cinq mètres découvrant toute la région brestoise, un magnifique menhir, à section presque quadrangulaire, le plus beau du département. Il





Men-hir de Kerloaz (Lieu de la douleur) paroisse de Plouarzel (Finistère).

Men-hir de Kergadiou paroisse de Brelès (Finistère).

s'élève encore à onze mètres de hauteur, quoique le sommet en ait été détruit par la foudre dont la trace se remarque fort bien. Deux de ses faces offrent à un mètre environ de hauteur, deux bosses arrondies de main d'homme auxquelles, dit-on, venaient jadis se frotter les personnes mariées désireuses d'avoir des enfants.

C'est le menhir de *Kerloas* ou de *Kerveatous*. M. de Fréminville a donné du premier de ces noms une étymologie puérile : « Cette lande, s'appelle, dit-il, *Ker gloas*, lieu du deuil ou de la douleur, à cause du monument funéraire qui y est érigé et qui sans doute marque la sépulture d'un chef important, à en juger par son élévation ». M. du Cleuziou trouve, lui, que Kerveatous veut dire : *le village du vivant à toujours* (Ker beo atao). Inutile d'insister. Combien, parce que très simple, paraît beaucoup plus précise celle proposée par M. Ant. Jarno, traduisant Kerveatous par : *Ker Beatus*, du nom d'un gallo-romain quelconque, écrit-il. Remarquons que la consonnance des deux mots reste absolument la même si, dans la syllabe *tus*, on donne à *l'u* le son *ou*, comme on le prononce en plusieurs langues, notamment en italien.

Continuant à suivre vers l'est l'ancienne voie de Saint-Renan, on rencontre à droite un camp retranché, où Fréminville a vu les débris d'une forteresse, en reconnaissant même « la base des deux grosses tours rondes qui en défendaient l'entrée ». Cette enceinte est perdue au milieu des taillis de Kerveatous, jolie habitation enfouie près de là dans une contrée verdoyante, au milieu d'étangs et de futaies. La branche aînée de la famille de Kerveatous s'éteignit dès le XV^e^ siècle dans Touronce, puisque la réformation de 1443 attribue ce lieu à Hervé Touronce. Noble homme Guillaume Barbier, sieur de Kerveatous, y demeurait en 1636, et fit reconstruire son manoir, sans doute par le même architecte que Kermorvan en Trébabu. L'édifice principal est accosté de pavillons et de tourelles d'angles en poivrières ; des lucarnes à fronton, alternant avec des œils-de-bœuf circulaires, coupent la corniche des toiture. Kerveatous a passé par alliance aux Lesguern. La famille de Taisne, qui le possède actuellement, l'a beaucoup augmenté, mais sans altérer le caractère des parties anciennes. On a fait entrer dans les constructions nouvelles la « Grille du Diable » ouvrage de ferronnerie si compliqué que la légende y voyait une œuvre diabolique, et qui provient du château du Curru en Milizac, ainsi qu'un beau pennon héraldique timbré d'un heaume à lambrequins et d'une couronne comtale, et entourée du collier de l'Ordre de Saint-Michel. Il porte les armoiries de Charles de Kernezne, vicomte du Curru, marquis de la Roche, chevalier de l'ordre, et de sa femme Marie Jouan de Pennanec'h, mariés en 1606.

Une autre seigneurerie de quelque importance était Lanhalla ou Langalla, situé à trois kilomètres au nord du bourg, dans le vallon d'un affluent

de l'Aber-Ildut. Tanguy de Langalla, sieur dudit lieu, comparaît par Jacques de Langalla à la montre de 1503. Son arrière-petite-fille Suzanne épousa en 1596 François de Kerlec'h. On voit sur le colombier du manoir les armoiries de leur fils Claude du Chastel, sieur de Langalla, alliées à celles de sa femme Marie du Drenec (*qui portait un fascé de six pièces comme Keroulas*). Cette branche des Kerlec'h s'est fondue à la fin du XVII^e siècle dans Le Nobletz.



Le manoir de Langalla est une grande et maussade maison qui peut dater du XV^e siècle, à en juger par l'arcade aux lignes très simples de son portail, mais qui a perdu depuis les meneaux de ses fenêtres irrégulièrement pratiquées dans sa vétuste façade. Le portail extérieur était défendu à droite par une tour engagée, percée d'une batterie de trois meurtrières. De grandes murailles enlierrées, flanquées d'une tourelle, cernent les jardins, à l'angle desquels la chapelle, dépourvue de toiture, offre aussi une meurtrière à son pignon et une fenêtre à lobe arrondi.

On trouve encore des restes d'anciens manoirs à Kerbrozel, où il y a un colombier tout drapé de végétation ; à Keranbars, avec un joli portail Renaissance aux colonnes arrachées ; à Kerdual, appuyé sur une tour carrée ; à Kerleach, dont subsiste la chapelle XVIII^e siècle de Sainte-Anne, l'une de ses fenêtres garde des débris de vitraux.

Près du moulin dit Milin-Channeu (mal à propos nommé *Chanan* par Fréminville et Kerdanet), au bord de l'Aber-Ildut, un gros rocher plat montre à sa surface le moule en creux d'un corps humain qui serait, selon la tradition, celui de saint Ronan. Ce saint ermite avait coutume de s'étendre pour dormir sur cette dure couche, et le souvenir de ses austérités y demeure empreint depuis lors. Le pays est d'ailleurs très rocheux ; la côte de Plouarzel produit diverses espèces de granit qui ont servi à la construction d'une grande partie des anciens bâtiments du port à Brest. On y a également taillé

le piédestal de la Consulaire et les énormes blocs qui constituent la base de l'obélisque de Louqsor.

Sur un îlot, au milieu d'un étang triangulaire formé par le cours d'eau qui limite à l'est la commune de Plouarzel, à une lieue environ de Saint-Renan, est le château de *Pont-ar-C'hastel*, antique forteresse difficilement accessible et dont les vestiges consistant en quelques pans de murs sont couverts d'un inextricable fourré de broussailles et de ronces.

On considère cette ruine comme étant le véritable berceau de la célèbre famille léonaise du Chastel qui s'établit au XIII^e siècle au château de Trémazan, sur le littoral de la paroisse de Landunvez.

Selon la légende, le château de *Pont-ar-Chastel* recèle un trésor fabuleux. Voici, d'après P. Le Vot, cette légende dont, avec des variantes, nos grands-parents charmaient notre enfance :

« ... Au milieu des ruines du château, il y a un grand trou dont la profondeur n'est pas connue. Là est de toute nécessité un trésor, mais malheur à qui voudrait s'en assurer, car un énorme serpent est couché dessus et fait bonne garde. Quelques imprudents y étaient déjà descendus et avaient été la proie du reptile, lorsqu'il y a une trentaine d'années (4), deux des fils du meunier d'alors — meuniers et tailleurs sont les héros obligés de nos légendes — voulurent braver le danger. Suivis de quelques amis, ils descendirent dans le trou, après de longues prières et maints signes de croix. L'espoir de devenir riches les soutenait. Cependant, à mesure qu'ils avançaient, leur courage diminuait et fit bientôt place à la frayeur. Ils battirent en retraite. Mais comme ils ne pouvaient subir la honte d'avoir eu peur, voici ce qu'ils racontèrent : ils avaient bien vu le trésor, mais ils avaient vu aussi son affreux gardien qui reposait dans un lit de feu ; ses yeux étaient effrayants, sa tête énorme, son corps monstrueux. Un soupir, échappé à l'un des visiteurs, l'avait réveillé, sa gueule béante s'était tournée vers eux, et il les aurait certainement dévorés s'ils avaient été à sa portée. Sa fureur de voir sa proie lui échapper s'était manifestée par des grondements sourds et saccadés, ainsi que par des jets de flamme. Nos héros s'étaient esquivés à temps. Ils montraient leurs cheveux roussis, leurs habits brûlés. Comment mettre en doute leur véracité. Tout le monde les crut ou ne les contredit pas. Depuis personne n'a été tenté d'aller à la recherche du trésor.

Il y a un tumulus sur la route de Trézien, des lechs et des croix pattées très antiques au bord des routes de Brélès et de Lampaul. Une spatule d'or, pesant quarante grammes, a été trouvée en 1879 sur le territoire de la commune, au sommet d'une carrière.

(4) — Ceci était écrit en 1870.

LAMPAUL-PLOUARZEL

LAMPAUL-PLOUARZEL. — (Lanna Pauli. Ploeazmel en 1405) (le monastère de saint Paul de Plouarzel).

Cette localité tire son nom de saint Paul Aurélien qui accosta à Porspaul, en débarquant d'Ouessant pour passer sur le continent et y fonda un monastère, ruiné par les Normands en 876 au dire d'Ogée.

Jusqu'à la Révolution, Lampaul fut un prieuré de l'abbaye voisine de Saint-Mathieu et une trève de Plouarzel. Son chef-lieu était la chapelle de Saint-Égarec qu'il fallut abandonner en 1786 par cause d'ensablement. Le culte fut alors transféré à la chapelle de Saint-Sébastien devenue l'église paroissiale actuelle.

Cette église basse, petite, sans caractère, a la forme d'une croix latine. Quelques statues en bois, d'une bonne exécution, retiennent l'attention : saint Paul Aurélien accompagné du dragon, une Vierge du XVIII[e] siècle, un saint Sébastien, un saint Jean portant un livre sur lequel est couché l'agneau. Les anges adorateurs du maître-autel sont aussi de l'époque Louis XV. A l'autel latéral sud, autre statue de la Vierge ceinte d'une couronne de marquise et couverte d'un manteau à vastes plis. Dans la main droite, elle porte le globe du monde surmonté d'une croix, de la gauche, elle soutient l'Enfant Jésus debout sur une colonnette, les bras étendus : sous ses pieds se tord le serpent tenant dans sa gueule la pomme fatale.

Cette statue, longtemps déguisée en sainte Marguerite, est vénérée dans le pays. Les mères de famille, après leurs *relevailles*, ne manquent pas d'aller invoquer la sainte et de lui faire une offrande. Sur la façade ouest de l'église, une pierre offre un timbre rectangulaire chargé d'une croix.

La croix de l'enclos, au fût octogonal, a l'avers tourné vers l'église. Le Christ est accompagné de saint Jean à sa droite, de la Vierge, à sa gauche. A l'envers se trouvent un saint Sébastien, un saint Paul avec le dragon et un saint évêque. Tous ces personnages sont très frustes. L'ancienne cuve monolithe des fonts baptismaux, au piédestal ornementé, gît dans un coin du cimetière.

La fête patronale a lieu le premier dimanche de mai, fête de la Translation des Reliques de S.S. Corentin et Paul, patrons du diocèse. Le pardon se faisait autrefois le dimanche après le 12 mars, c'est-à-dire toujours pendant le carême, dont on observait alors rigoureusement l'abstinence. Les paysans allaient à la grève quérir pour leur nourriture des *breniks* (patelles), coquillages très abondants sur la côte, d'où le nom de « pardon des breniks » qu'on lui donnait et qu'il a conservé même de nos jours.

Le petit port de Porspaul dépend de la commune de Lampaul-Plouarzel. On y fait surtout le commerce du varech, soit comme engrais, soit sous la forme de soude brute, vendue à l'usine de produits chimiques installée sur la plage.

A cinq cents mètres environ de Porspaul, la chapelle de Saint-Égarec est l'ancienne église paroissiale de Lampaul. Elle s'élève au revers des dunes, dans un joli bouquet de verdure d'où émerge son élégant clocheton plat à trois baies très évidées.

Cette chapelle complètement enfouie sous les sables de la dune chassés par le vent d'ouest, le clocher seul émergeait encore, quand en 1838, l'abbé Stéphan, recteur de Lampaul-Plouarzel, la fit dégager et restaurer. Le côté sud paraît dater de cette époque. Comme dans beaucoup de monuments de la période gothique, le clocher est soutenu sur un arc triomphal qui séparait le chœur de la nef aujourd'hui démolie. Dans cette arcade, s'ouvre une petite porte basse rectangulaire, donnant accès à l'intérieur. Il ne reste donc plus actuellement que la moitié du monument.

A l'intérieur : statues de Notre-Dame de Bon Secours et de saint Égarec coiffé d'une mitre pointue, muni d'une crosse à volute énorme, et indiquant le ciel de sa dextre gantée. Au-dessus de l'autel, tableau de l'Ange-Gardien. A côté de la fenêtre la plus proche du chœur, un écusson illisible de forme antique, sur une pierre tombale ; un autre écusson devant le chœur, sur une dalle également à fleur du sol.



Saint Égarec est invoqué pour les maux d'oreilles et la surdité. Le pardon, qui avait lieu le dimanche de la Trinité, a été supprimé depuis une trentaine d'années.

PLOUMOGUER

PLOUMOGUER. — (Ploë-Magoer vers 1330). Littéralement paroisse de la muraille. Pol de Courcy a fait la remarque confirmée par de nombreuses constatations qu'aux lieux dans le nom desquels le mot *moguer* entre en composition, on trouvait généralement des vestiges gallo-romains. (Ploë Moguer en 1443).

Le bourg, situé à quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, est distant d'environ six kilomètres du Conquet, sur une route conduisant de Saint-Renan à l'anse de Kerrichan. Le clocher à jour de Ploumoguer date de 1753. L'église actuelle, remplaçant une beaucoup plus ancienne, a été reconstruite en 1846. Elle est dédiée à saint Pierre et à saint Yves et possède une bannière ancienne du Crucifiement. Sous le porche il y a un joli bénitier Renaissance en kersanton surmonté d'une statuette nue et agenouillée de saint Jean Baptiste.

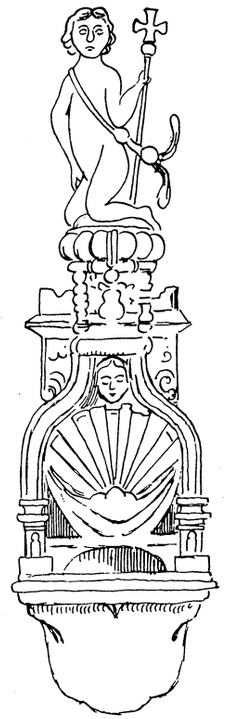
Ce porche, daté de 1753, offre dans une niche une statue en kersanton de saint Nicolas, ayant à ses pieds les enfants au saloir et un écusson *fascé de quatre pièces.*

D'après une tradition, le sanctuaire primitif aurait été bâti sur l'emplacement d'un temple païen, lors de l'introduction du christianisme en Armorique.

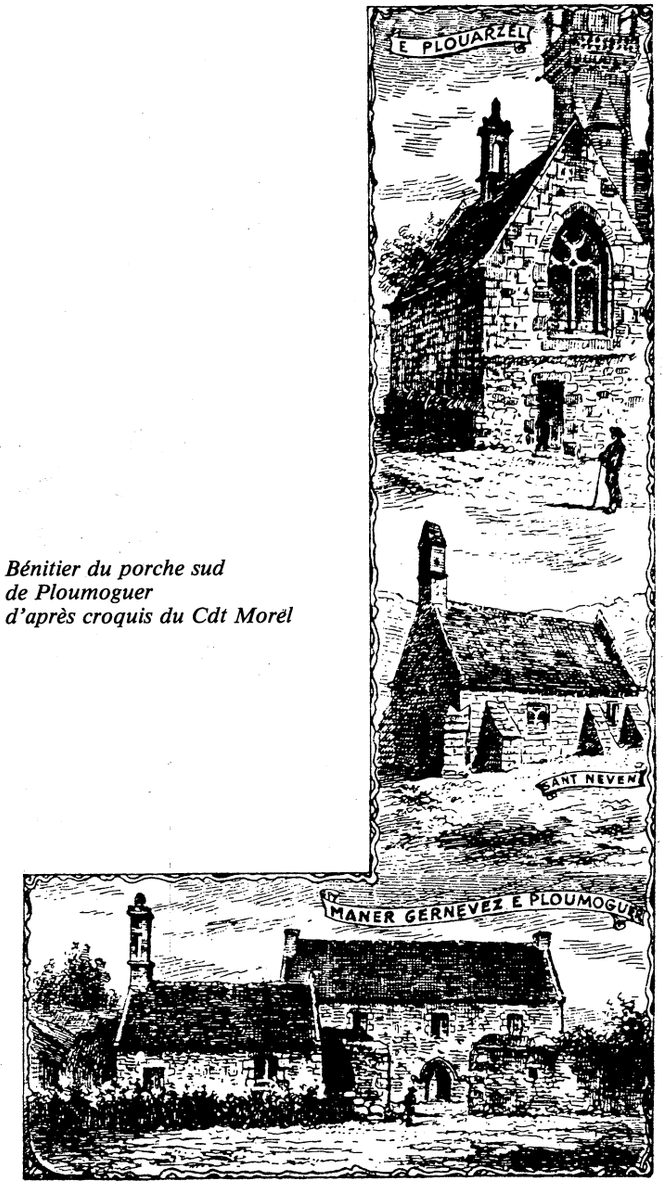
Ploumoguer est une commune maritime, dont les côtes escarpées s'étendent de la presqu'île de Kermorvan à l'anse de Porsmoguer, sur un développement de sept kilomètres.

C'est à la pointe de Kermorvan, dans l'anse de Pors-Pabu, qu'abordèrent saint Tugdual et ses compagnons lorsqu'ils vinrent de la Grande-Bretagne en Armorique, vers le commencement du VI^e^ siècle. Ils fondèrent alors la paroisse de Trébabu, entre le Conquet et Ploumoguer.

Par sa situation à l'entrée du port du Conquet, la presqu'île de Kermorvan était jadis un point stratégique important pour la défense du littoral. Elle a d'ailleurs été occupée de toute ancienneté, comme en témoignent les débris de monuments mégalithiques et de retranchements dont elle est parsemée. La noblesse de l'évêché de Léon s'y rassemblait lorsqu'il y avait des menaces d'incursions ennemies. En 1625, le baron de Kerlech et quelques autres riches gentilshommes du pays y avaient entretenu à leurs frais une garnison de cent hommes d'armes. On y avait fait garde également en 1614, 1616 et 1620. L'isthme qui la rattache au continent est défendu par trois redoutes dues à Vauban. A son extrémité ouest s'élève le phare de Kermorvan, construit en 1849. C'est une tour carrée de vingt-deux mètres de hauteur, au sommet de laquelle brille un fanal fixe blanc d'une portée de onze milles marins. Le



Bénitier du porche sud de Ploumoguer d'après croquis du Cdt Morel



phare est en outre muni d'une cloche pour les signaux de brume. La chapelle de Saint-Sébastien, située sur ce promontoire, est totalement ruinée.

L'anse des Blancs-Sablons, au nord de la presqu'île de Kermorvan, a une étendue de près de deux kilomètres, en ligne droite, d'une extrémité à l'autre de la baie. Entre cette belle plage malheureusement battue par de grosses lames qui la rendent périlleuse, et l'anse de Porsmoguer, existe la chapelle de Locmeven dédiée à saint Méen. Ce sanctuaire, bâti en grand appareil, offre sur sa longère sud une baie rectangulaire à deux soufflets assez curieuse. Il s'y trouve, avec un saint Méen et une Vierge-Mère, une sainte Barbe de grandeur naturelle. L'eau de la fontaine passe pour guérir la gale et les maladies de peau.

Une fontaine particulière, dédiée à saint Dagon et située près du manoir de Lézéret, reçoit aussi de nombreuses visites ; son eau est considérée comme un remède souverain contre la coqueluche — J'ai vu, dit un témoin du fait, un père de famille qui avait fait quarante kilomètres pour venir puiser de cette eau dans l'espérance de voir guérir ses enfants malades.

La commune est dénudée et d'aspect triste, avec ses hauts talus empanachés d'ajoncs qui masquent la vue. Il y a pourtant quelques massifs d'arbres verts au sud-ouest et au nord-ouest du bourg, près des manoirs restaurés de Kerourien et de Kerouzien, maisons du XVII^e^ siècle d'aspect simple et digne. Guillaume Harquin, seigneur de Kerouzien, parut en archer en brigandine à la montre de 1534.

Sa postérité s'est fondue dans Barbier de Kerjean puis Coatanscour. En 1741, le marquis de Coatanscour vendit Kerouzien à la veuve du marquis du Fayet, capitaine de vaisseau, gouverneur et lieutenant-général des Isles-sous-le-Vent. Il était, par acquêt en 1781, à Louis Le Guen de Neugel (qui s'était fabriqué sa *sicurie* à peu de frais en se bornant à retourner son nom), ancien maire et négociant de Brest. On conserve au château une curieuse sainte Anne triple, et dans la chapelle, de 1752, trois statues anciennes d'une Vierge-Mère, de saint Pierre et de sainte Brigitte.

Près de Kerouzien est l'ancien manoir de Kerbrouen ; si ses bâtiments n'ont guère d'apparence sur sa façade, près d'un portail gothique aveuglé s'ouvre une très jolie rosace à cinq lobes ornés de redents. François Poncelin, sieur de Kerbrouen, est excusé pour maladie à la montre de 1534, et son dernier descendant, noble et discrète personne François Poncelin, prêtre, possédait le même lieu en 1674. Sur la route de Trébabu, le manoir moins ancien de Pouldu, décoré d'une porte à tympan triangulaire, est accompagné d'un colombier et d'une chapelle croulante. Ce lieu appartenait en 1534 à Sébastien Meastrius, archer en brigandine à la montre de Saint-Pol-de-Léon. Tout au sud de la commune, le manoir de Keranguen, possédé en 1534 par Robert

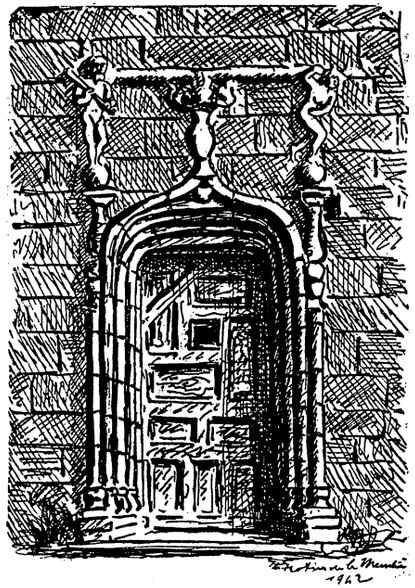
de Kermorvan, archer en brigandine et page à la même revue et en 1636 par Gabriel du Drenec, capitaine de la ville du Conquet, montre encore un beau « corps d'hôtel » du XVI^e^ siècle en pierres de taille, avec porte en anse de panier à arcature saillante et fenêtres coupées de meneaux en croix. Il était en 1674 au seigneur de Lannoster Gourio, et a conservé un colombier, ainsi qu'une chapelle convertie en grange.

En remontant vers le nord-est, le vallon du ruisselet qui vient tomber au fond de l'anse du Conquet, on rencontre les ruines de l'important manoir du Quinquis ou du Plessis, dont subsiste encore un vaste édifice à grand portail gothique surmonté de l'écusson de la famille de Kerlech. Plusieurs fenêtres irrégulières, dont les plus grandes sont barrées de meneaux, ajourent sa façade en sombre moellons sertis de chaux vive. Robert de Kerlech, seigneur du Quinquis, reçut en 1534 l'injonction de comparaître en homme d'armes (c'est-à-dire équipé de toutes pièces, avec deux ou trois suivants) à la prochaine montre sous peine de saisie de son bien. Son petit-fils Robert, marié à l'héritière de Kerlech, ayant été massacré en 1590 à Roscanou en Gouézec par les paysans soulevés, François de Kerlech, seigneur du Plessis et Trésiguidy, chevalier de l'ordre du Roi, frère cadet du précédent, en hérita et laissa de sa femme Marie de Bodigneau une prospérité éteinte dans Kermoysan à la fin du XVII^e^ siècle.

La route de Ploumoguer à Saint-Renan parcourt un plateau dépouillé d'arbres, d'où l'on découvre çà et là d'amples horizons de pays et de mer lointaine. Elle laisse à gauche le château converti en ferme de Coatgarz ou Cohars, enveloppé d'un rempart terrassé couvrant des sortes de casemates. Cette enceinte, comparable dans des proportions plus modestes à celle du fameux château de Kerjean en Saint-Vougay, n'a plus d'ailleurs aucune apparence militaire. L'édifice principal a été remanié et modernisé au XIX^e^ siècle ; on voit dans l'une des salles des peintures sur lambris genre Restauration. On a depuis abattu une grosse tour qui se dressait au-dessus du château, mais il reste encore, à gauche, une svelte tourelle carrée et, du même côté, une chapelle vide dont la porte est surmontée de l'écusson des Keroulas : *un fasce de six pièces*.

En face du manoir moderne de Kervadéza, veuf de ses beaux ombrages barbarement sacrifiés, un chemin montant au nord conduit au bourg de Lanbezre ou Lamber, ancienne trève de Ploumoguer, située au revers de la colline où s'érige le fameaux menhir de Kerloas. Son église est sous le vocable de saint Pierre-ès-liens, bien que le patron primitif paraisse être plutôt Pierre ou Per, compagnon et parent de saint Paul Aurélien. Elle a un clocher à galerie, beffroi double et courte flèche criblée de trous rectangulaires. La porte au-dessous est gothique et encadrée d'une guirlande feuillagée. A l'intérieur,

Portail du manoir de Keranaouet
Dessin du vicomte Frotier de La Messelière



Pouldu, en Ploumoguer



cinq travées à arcades romanes et piles rectangulaires subsistent du sanctuaire primitif. Au retable du maître-autel, bas-reliefs de la Flagellation et du Couronnement d'Épines, statues de saint Pierre, saint Sébastien, Vierge-Mère et Notre-Dame de Pitié. Dans le mur du cimetière, une jolie fontaine est gardée par un saint évêque massif, le nom de C. AN GAC P. et la date 1642. Au fût de la croix est adossée une très archaïque Vierge-Mère couronnée. Une motte élevée de huit mètres, entourée d'une douve, dite *Ar Kruguel* (la Butte), se voit près de l'église, à cinquante mètres nord-est. Une excavation sépare cet ouvrage de la croupe avoisinante. De la terrasse qui le termine, on embrasse tout le pays, la mer, la côte de Camaret et de Crozon, les hauteurs de Saint-Martin, de Brest et le Méné-Hom. On y fait les feux de joie de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre.

Lamber est devenue succursale en 1842. Les habitants ne doutèrent point alors que son érection en commune ne fût proche et, à l'avance, ils voulurent choisir leur maire.

« Des prétendants à l'écharpe municipale s'étaient, dit la tradition (5), mis sur les rangs par anticipation. Aucun ne voulant se relâcher de ses prétentions, il fut convenu que tous se rendraient sur la *Kruguel* au milieu du bourg ; que l'on boirait à satiété ; qu'on ferait rouler une pomme de terre jusqu'au bas de la butte ; qu'à un signal donné, tous les compétiteurs s'élanceraient, et que celui qui, sans avoir trébuché, s'emparerait du précieux tubercule, serait le candidat proposé. Chose dite, chose faite. Mais hélas ce n'était pas le berger Pâris qui se trouvait au pied de la butte pour présenter la pomme au vainqueur. C'était... un porc qui s'adjugea le prix du tournoi et le croqua. Voilà pourquoi, disent les Lambertins eux-mêmes, ils n'ont jamais pu avoir de maire. »

Il ne subsiste rien de remarquable du manoir de Mesgouez, berceau d'une ancienne famille connue depuis Hervé, l'un des légataires du vicomte de Rohan en 1363. Son illustration est le fameux Troïlus de Mesgouez, page et favori de Catherine de Médicis en 1550, gouverneur de Morlaix en 1568, nommé vice-roi de Terre-Neuve en 1578, gouverneur de Saint-Lô et de Carentan en 1597, chevalier de l'ordre du Roi et gentilhomme de sa Chambre, étrange et peu scrupuleux personnage qui se serait sans doute égalé pendant la Ligue aux plus redoutables pillards, la Magnanne, Fontenelle et du Liscoët, s'il n'avait eu la maladresse, dès 1590, de tomber entre les mains de Mercœur, qui le tint pendant les troubles « serré en étroite prison ». L'humble manoir de Keranaouet conserve une charmante porte Renaissance de kersanton, à colonnes tordues et statuettes d'hommes sauvages armés de mas-

(5) — Cette tradition a été transmise à M. P. Le Vot par M. l'abbé Taburet.

ses. Jean du Bois, seigneur du lieu, paraît entre les nobles de Lambezre à la réformation de 1443 ; son descendant, René du Poulpry, seigneur de Keranaouet, était en 1636 sénéchal de Lesneven. Un vieux dicton celtique fait ainsi allusion à la nature pierreuse du sol de ce manoir, où le soc de la charrue s'usait jusqu'à s'effiler en forme d'alène.

ER MANER a GUERANAOUET
HE ZA AR ZOUC'H DA VINAOUET

Les débris du manoir de Kerandraon, situé au nord-ouest du bourg de Ploumoguer, annoncent une construction assez considérable. On y voit plusieurs meurtrières et des vestiges de la chapelle. Il appartenait au XVI^e siècle à une famille Le Douget qui avait pour devise cet ingénieux jeu de mots breton : *Den a galon a zo douget* (l'homme de cœur est respecté). Le manoir de Kerourien, grand corps de logis à portes gothiques et hautes cheminées accosté d'un pavillon moderne, est une vieille maison noble dont les anciens seigneurs, les du Drenec, portaient pour armes un poisson dit barbeau, avec cette philosophique devise : *Ne zeus pesq heb zrean* (il n'est pas de poisson sans arrêtes). Sur la porte du colombier et celle du moulin se voient les armes des Keroulaz. A Kerhornou, un enclos signalé par une croix passe pour être un ancien cimetière de pestiférés. Non loin, il y a quelques restes du manoir de Kervélégan, qu'habitait en 1636 écuyer François Meastrius.

M. du Châtellier a décrit en détail dans ses *Époques préhistoriques...* (2^e édition, pp. 158-160) les monuments mégalithiques de la presqu'île de Kermorvan ; dolmens ruinés ou en place, menhirs isolés qui ont survécu à la destruction d'alignements, etc., ainsi que la motte surmontée des traces d'une tour ronde et les retranchements encore visibles en divers endroits. Près de Moguérou est un alignement de plusieurs pierres dont l'une, encastrée dans un talus, mesure près de trois mètres de haut.

PLOUGONVELIN

PLOUGONVELIN. — (*Plœconvelen* vers 1330). Convelen est un nom propre porté comme prénom en 1542. Plougonvelin serait donc le *Plou* de saint *Convelin* ou saint Convel, thaumaturge inconnu qui a une chapelle à Landunvez. Le patron actuel de la paroisse est saint Guénaël.

Saint Guénaël, tout jeune encore, entra avec le consentement de ses parents, le comte Romélius et la princesse Levenez ou Lœtitia, au monastère de Landévennec, sous la conduite du fondateur et premier abbé, saint Guénolé. Pendant quarante-trois ans saint Guénaël se montra un modèle de vertu et d'austérité. Saint Guénolé, sentant sa fin prochaine, le choisit pour

son successeur ; sept ans plus tard, il passe en Irlande où, pendant quatre ans, il prêche l'Évangile, convertit les peuples et réforme plusieurs monastères. Il revient ensuite en Bretagne et rentre à l'abbaye de Landévennec avec cinquante religieux qui ne voulaient plus le quitter.

Sur les supplications de ses compagnons, il reprend sa charge d'abbé. Il s'en démet de nouveau au bout de trois ans pour aller vivre avec deux d'entre eux dans le pays de Vannes ; là, il fait jaillir une source en frappant la terre de son bâton. Guérec, comte de Vannes, chassant un jour aux environs de l'ermitage du saint, y est conduit par une biche qui, poursuivie par la meute des chiens, se réfugie sous la protection de Guénaël. Guérec emmène le saint religieux à Vannes. L'y ayant retenu quelque temps, le comte lui permit enfin de regagner sa solitude. Il édifia encore durant quatre ans ses religieux et, très âgé, s'éteignit doucement dans le Seigneur (vers l'an 518, selon Dom Lobineau).

L'église de Plougonvelin est dépourvue de tout caractère. Elle renferme cependant un très riche retable d'autel du XVIII^e siècle qui proviendrait, dit-on, de l'église abbatiale de Saint-Mathieu, d'où il fut transporté sous la Révolution, lors de la vente de l'abbaye comme bien national. Pourtant l'existence sur le retable de scènes de la vie du patron de la paroisse semble indiquer qu'il a bien été exécuté pour l'église même où il se trouve. Ces deux bas-reliefs : *saint Guénaël faisant jaillir une source* et la *Rencontre du comte Guérec et du saint* offrent de curieux détails, par exemple le mousquet dont est armé le comte Guérec, habillé en seigneur Louis XIV. Les anachronismes de ce genre sont fréquents dans l'iconographie de nos naïfs imagiers bretons. Les pavillons latéraux abritent deux nobles statues, plus grandes que nature, de saint Guénaël et de saint Grégoire, et sur le tabernacle se voient les images des évangélistes.

A la sacristie de Plougonvelin sont conservées quelques reliques provenant de l'abbaye de Saint-Mathieu et qui figurent sous les numéros 13, 14 et 15 dans le catalogue établi en 1681 par le bénédictin Dom Simon Le Tort, chargé par ses supérieurs d'écrire une histoire particulière de l'abbaye pour être insérée dans l'histoire générale des maisons de l'Ordre.

Ces reliques sont :

N° 13 : *Une grande bague d'argent doré, fort antique, contenant une pierre que l'on ne cognoit pas et qui estoit, croit-on l'anneau pastoral de saint Mathieu.*

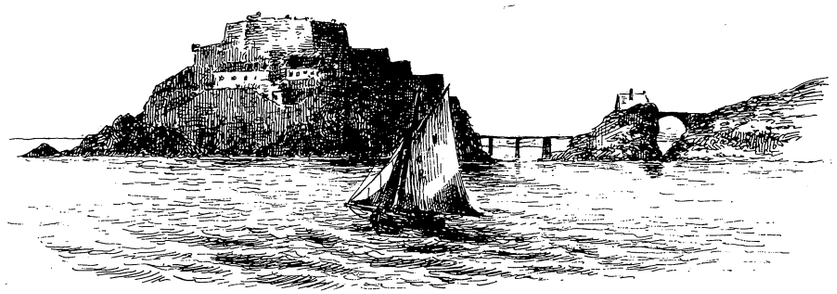
N° 14 : *Un reliquaire d'argent doré massif, fait en rose, dun costé duquel il y a un crucifix et de l'autre une Notre-Dame.*

N° 15 : *Autre reliquaire de même forme et de même métal que le précédent, mais d'une plus grande dimension. D'un côté Notre-Seigneur en croix,*

avec une croix à sa droite, une autre à sa gauche. De l'autre côté une Notre-Dame. Il ne contient pas d'authentique, mais une relique tellement oblitérée qu'on ne peut en préciser ni l'origine ni la nature (6).

Une route en bordure de laquelle ont été bâties, depuis une vingtaine d'années plusieurs coquettes villas, descend en pente assez rapide du bourg de Plougonvelin à la belle plage du Trez-Hir, longue de deux kilomètres, que ferme au sud le rocher de Bertheaume, élevé de soixante-sept mètres au-dessus de la mer. Il est séparé de la terre ferme, à marée haute, par un canal d'environ cinquante mètres de largeur, que franchit une passerelle de bois. Ce rocher portait anciennement un ouvrage fortifié qui protégeait l'entrée du goulet. Le fort de Bertheaume, appelé au XVI^e^ siècle le chateau de Perzell (*Castel Perzell*) du nom de la pointe voisine, avait une autre appellation vulgaire : *Castel-Logot* (le château des souris), qui témoigne sans doute de l'état d'abandon où il se trouvait communément. Vauban expulsa cette pacifique garnison lorsqu'en 1694 il entoura le vieux donjon de parapets maçonnés et y plaça de l'artillerie. La chapelle du fort était par un calembourg peut-être voulu dédiée à saint Barthélemy.

Le château de Bertheaume, en Plougonvelin
7 août 191[illegible]



(6) — Toute trace de dorure a disparu de ces trois pièces d'orfèvrerie.

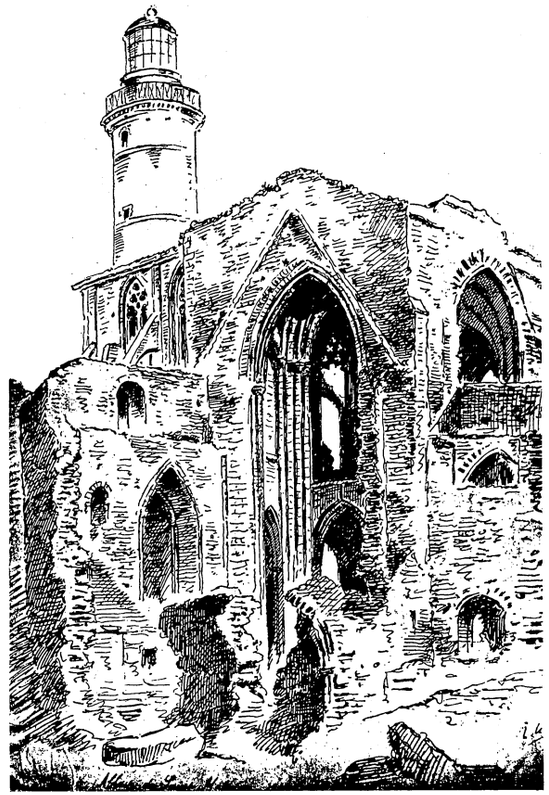
La pierre qui orne la bague d'argent et que Dom Le Tort déclare ne point connaître est un silex.

L'image placée à l'envers du reliquaire N° 14 représente, non une Notre-Dame, mais sainte Élisabeth, ainsi que l'indique l'inscription : STA ELIZABET, en exergue autour de la figurine.

Ce fort est une masse de pierres rectilignes, aux lignes dures, sans autre pittoresque que sa situation sur un rocher à pic, qu'une arcade hardie joint à l'ouvrage avancé où vient butter la passerelle.

Olivier Kerannou, sieur de Kervasdoué, se qualifiait vers 1590 capitaine de Bertheaume.

A quatre kilomètres, à l'ouest du bourg de Plougonvelin, tout à l'extrémité du continent, sur un cap abrupt qu'on croit être le promontoire Gobée du géographe Ptolémée, se dressent les ruines désolées de la célèbre abbaye Saint-Mathieu Fin de Terre (*Loc Mazé Pen-ar-Bed*) fondée au VI^e^ siècle, dit la légende, par saint Tanguy, en expiation du meurtre de sa sœur sainte Éode ou Haude.



Abbaye de Saint-Mathieu



Saint-Mathieu
Portail ouest de l'église abbatiale

Trois siècles après, des navigateurs du Léon revenant de commercer en Éthiopie, en ramenèrent le corps de saint Mathieu et le déposèrent au lieu qui, à la pointe de l'ancien monde, porte encore de nom de l'Évangéliste. « Ayant passé le raz de Fontenay (7) sans danger, dit Albert Le Grand, comme ils vouloient doubler le cap de Penarbed, l'amiral qui portait la sainte relique heurtat de roideur un grand escueil qui paraissait à fleur d'eau. Alors ceux qui étoient dedans, crièrent miséricorde, pensant être tous perdus, mais (chose merveilleuse) le roc se fendit en deux, donnant libre passage au vaisseau qui estoit chargé d'un trésor si précieux, *lequel ils mirent à terre à la pointe dudit cap* et allèrent rader au havre du Conquet, qui est là auprès ; et en mémoire de ce miracle, ce cap fut appelé Loc-Mazhé-Traoun, c'est-à-dire lieu occidental consacré à saint Mathieu. »

Les reliques de l'apôtre, enlevées plus tard par des pirates et transportées en Italie, auraient été perdues pour l'abbaye de l'Ordre de saint Benoît établie en 1157 sur les ruines de l'ancien monastère, si Hervé I^er^, vicomte de Léon, n'y avait ramené le chef de saint Mathieu, à son retour de la Palestine, en 1206. Cet Hervé de Léon fut, comme l'avait été son grand-père Hervé, mort en 1169, un insigne bienfaiteur de l'abbaye car l'église paraît avoir été, en grande partie élevée de leur temps. (1157-1208).

(7) — Le Raz de Sein.

L'abbaye de Saint-Mathieu se fit, de siècle en siècle, largement pourvoir de droits et prérogatives tant spirituels que temporels. Lorsqu'en 1681, le bénédictin Dom Le Tort écrivit son *Compendium*, les abbés prétendaient être en possession du droit de porter la mitre et la crosse. Six vicariats, dix prieurés parmi lesquels ceux de Saint-Renan, des Sept-Saints de Brest et de Saint-Mathieu de Morlaix étaient à leur présentation. Ils avaient droit de haute, moyenne et basse justice dans toute l'étendue de leurs fiefs, avec pouvoir de nommer les juges et autres officiers, prisons et fourches patibulaires. Les potences de leur juridiction existent encore à l'entrée du bourg de Saint-Mathieu : ce sont deux menhirs ou lechs aujourd'hui surmontés chacun d'une croix et auxquels la tradition populaire a conservé le nom de *gibet des moines*.

Les abbés jouissaient encore des droits de mesure de vin et de blé ; des droits de bris aux ports de Saint-Mathieu, Brest et le Conquet, les droits de cohue, foires et marchés sur les marchandises introduites dans la ville de Saint-Mathieu tant par terre que par mer ; droits de four banal, de moulin et de gerbe à la douzième gerbe de toute sorte de blé, pois et fèves sur toute l'étendue de la paroisse. On comprend combien, avec des sources de revenus aussi multiples, était prospère au Moyen Age la situation matérielle de l'abbaye.

Près de ses murs s'éleva une ville importante, elle compta jusqu'à trente-six rues et ruelles qui furent en 1558 « *consommées par les flammes et les fers des étrangers* » dit l'aveu dit 16 octobre 1686. Les rues : *Neuve, Guen, du Four* et *des Orfèvres* sont mentionnées par cet aveu, comme existant encore au XVII^e^ siècle.

Ainsi que la ville du Conquet, sa voisine, Saint-Mathieu fut plusieurs fois saccagé par les Anglais, qu'attiraient vers la riche abbaye la perspective d'un pillage facile et fructueux. Le roi d'Angleterre Henri III y séjourna pendant une tempête en 1242.

Après le siège et la dévastation de leur monastère, en 1294, les moines sollicitèrent du duc l'autorisation d'élever des fortifications pour la défense de l'abbaye ; cette autorisation ne leur fut toutefois accordée qu'en 1358 : ils bâtirent alors une enceinte de remparts autour des bâtiments conventuels, un donjon carré près de l'église et un ouvrage avancé ou château vers le sud. Ce château était occupé en 1358, lors de la guerre de la Succession de Bretagne, par Raoul de Cahours, aventurier au service de la France, qui tenait aussi Trémazan, sur le même littoral.

En 1370, les Anglais avaient une garnison au Conquet et à Saint-Mathieu. Clisson les en chassa mais ils revinrent en 1372 et 1375 et n'évacuèrent le pays qu'à la suite du traité de paix conclu entre la France et

l'Angleterre. En 1403, ils tentent de reprendre ces positions : l'amiral du Penhoat leur livre sous Saint-Mathieu un combat acharné qui met leur escadre en déroute. En 1512, nouveau débarquement, pillage et incendie des villages et manoirs voisins.

La dernière descente ennemie, en 1558, fut un véritable désastre, dont Saint-Mathieu et le Conquet ne se relevèrent jamais. La flotte anglo-hollandaise, forte de cent quarante voiles et portant plusieurs milliers de soldats, avait ordre de surprendre Brest et de la détruire. « Mais, écrit Levot, (8) à son arrivée dans la baie des Blancs-Sablons, le 25 juillet 1558, à huit heures du matin, soit qu'il crut Brest en état de repousser une attaque par mer, soit plutôt, croyons-nous, parce qu'il entrait dans ses vues de l'assiéger tout à la fois, par terre et par mer, l'amiral anglais opéra, au moyen de quinze bâtiments de transport, le débarquement de ses troupes. Le Conquet était alors commandé par le capitaine Goulven Lancelin, qui ne pouvait opposer à l'ennemi que cent cinquante hommes et quelques canons. Il tenta néanmoins d'empêcher la descente mais, accablé par le nombre, il fut contraint de se replier sur le Conquet, dont les Anglais s'emparèrent facilement. Après l'avoir pillé et brûlé, ils se répandirent dans la campagne, où ils étaient disséminés, lorsque vers huit heures du soir survint Guillaume du Châtel, sire de Kersimon, capitaine du ban et de l'arrière-ban de l'évêché de Léon, lequel, à la faveur de la résistance de Lancelin et du système alors suivi pour la défense des côtes, avait pu rassembler en moins de douze heures de huit à neuf mille hommes de troupes, tant d'infanterie que de cavalerie.

Pour être plus assuré que les milices, composées de paysans, rendraient de bons services, il les avait renforcées de soldats pris parmi les garde-côtes ou les garnisons des villes voisines. Tous, grâce aux signaux organisés à l'avance, avaient répondu immédiatement à son appel. A la vue des troupes bretonnes, les Anglais, sacrifiant leurs alliés, pour s'assurer la retraite, gagnèrent promptement leurs vaisseaux. L'arrière-garde, composée de quatre compagnies hollandaises que commandait le vice-amiral Waaken, fit seule tête aux Bretons ; mais, malgré le courage qu'elles déployèrent, elles succombèrent. Cinq cents hommes furent tués, du nombre desquels était le vice-amiral hollandais, et l'on fit de cent vingt à cent trente prisonniers.

Au premier bruit de cette descente, les paroisses du Léon et de la Cornouaille se rassemblèrent au nombre de trente mille hommes et vinrent camper en face des Anglais qui, bien que renforcés de trente vaisseaux, s'éloignèrent à douze lieues au large, toujours observés par les milices dans la crainte

(8) — *L'abbaye de Saint-Mathieu de Fine-Terre* ou de *Saint-Mathieu Finistère*, Brest, 1884, pp. 71 et suivantes.

d'une nouvelle descente. Le duc d'Étampes, gouverneur de la province, après avoir pourvu à la défense de Brest, de Saint-Malo et des autres places du littoral les plus exposées, vint rejoindre les milices à la tête de quinze mille hommes de pied et de huit mille chevaux. Cet appareil formidable de défense ôta aux Anglais tout espoir de succès et les détermina à remettre à la voile. Assaillis, dans leur traversée, par une horrible tempête, ils perdirent plusieurs vaisseaux ; presque tous les autres éprouvèrent de graves avaries. Ainsi, cet armement, qui avait coûté des sommes immenses à l'Angleterre et jeté l'alarme en France, ne causa d'autres dommages que ceux qu'avaient éprouvés le Conquet et Saint-Mathieu.

Mais ces dommages étaient tels que ceux qui en avaient été victimes ne devaient jamais s'en relever entièrement. En effet, une enquête, à laquelle M. de Lézonnet procéda, le 14 août 1558, en vertu de l'ordre que lui avait donné le duc d'Étampes, le 7 du même mois, constata que de quatre cent cinquante maisons qu'il y avait au Conquet avant la descente, il ne restait plus que huit entières ; que les trente-sept navires mouillés dans le port avaient été brûlés, et leur artillerie emportée, ainsi que les cargaisons ; que les habitants n'avaient pas eu le temps de sauver l'artillerie et les munitions déposées à terre, tant pour la défense que la côte que pour l'armement des navires, le tout formant environ trois cents pièces de fer et de fonte, comme mousquets, arquebuses à crocs, passe-volants et fauconneaux ; que les pertes personnelles des habitants étaient considérables. Elle s'élevaient pour dix d'entre eux seulement à la somme de trente-deux mille huit cent cinquante livres, représentant la valeur de ce que noble homme Sébastien Poncelin, seigneur de Pouliorch en Plougonvelin avait perdu, en maisons, meubles, tapisseries, vaisselle d'or et d'argent, artillerie et munitions de guerre. Quant aux pertes de l'abbaye, elles étaient ainsi résumées dans le procès-verbal d'enquête. « Les religieux de l'abbaye de Saint-Mahé rapportent avoir esté brûlé chez eux le dortoir, la sacristie, les chaires de chœur, les images, le chapitre, les ornements, les chasubles, les chappes, les sacraires d'argent doré, les livres, deux paires d'orgues emportées, deux cloches (enlevées ou brisées ?) et une rompue, et au dehors de leur dite abbaye ont esté brûlés les greniers, les halles, l'auditoire et l'establier disent que leur perte n'estre pas moins de cinq ou six mille livres ».

Si la ville de Saint-Mathieu ne fit plus dès lors que végéter et tomber peu à peu en ruines, l'abbaye fut vite restaurée, grâce au zèle de son abbé Claude Dodieu, ambassadeur de France près du pape Paul III et de Charles-Quint, l'un des Pères du Concile de Trente, dont les armoiries, *une bande accompagnée de deux lions* se voyaient sculptées à l'entrée du chœur. Un autre abbé, bien moins recommandable, est le florentin Côme Ruggieri, aumônier et

astrologue de Catherine de Médicis, personnage scandaleux que le Parlement de Paris avait condamné aux galères et qui mourut en 1615 à Paris en professant publiquement son athéisme.

Les Bénédictions réformés de Saint-Maur s'établirent à Saint-Mathieu en 1655, restaurèrent les édifices et ravivèrent le culte du saint apôtre, toutefois, la situation du monastère sur cette pointe sans abri, terriblement battue par les tourmentes de mer, leur semblait si difficile qu'ils demandèrent en 1692, à le transférer en lieu plus habitable, à Brest même. Mais Louis XIV rejeta leur requête pour cause d'utilité publique et les moines continuèrent d'y résider jusqu'à la Révolution. Courcy dit qu'on y envoyait, comme dans un exil, ceux qui s'étaient attirés le blâme de leurs supérieurs. Lorsque les officiers municipaux de Plougonvelin se présentèrent à Saint-Mathieu, le 22 mai 1790, pour dresser l'inventaire prescrit par la loi, ils n'y trouvèrent que quatre religieux dont l'un, Dom Jeandrot, devait devenir curé constitutionnel de Saint-Renan. Quant au dernier abbé, M. de Robien, il n'habitait pas son abbaye, et il émigra en Angleterre.

Les bâtiments conventuels, abandonnés et livrés au pillage pendant six ans, n'étaient plus qu'une immense masure lorsqu'en 1796 le citoyen Budoc Provost, du Conquet, les acquit pour la somme dérisoire de mille huit cents livres. Il les voua aussitôt à la démolition et en vendit les matériaux sur place. L'église et l'ancien phare avaient été seuls exclus de la vente. Leurs ruines sur cet âpre promontoire si souvent ensanglanté, devant ces eaux tumultueuses où dorment tant de tragiques épaves, sont d'une émouvante majesté. Le pignon occidental de l'église, avec sa belle porte et ses fenêtres romanes, en est la partie la plus ancienne, ainsi que les deux premières arcades de la nef, bâties en tuffeau, et le bas du collatéral nord, les colonnes de la nef sont cylindriques, sauf deux plus modernes, octogonales, et ornées de chapiteaux en feuilles de trèfles. Le collatéral sud, élargi au XIVe siècle, a deux rangs d'arcades et des pignons percés de fenêtres rayonnantes. Une galerie en ogive trilobée décore les transepts et, beaucoup plus élevé que la nef, le chœur, dont la chapelle absidale a été déplorablement abattue pour la construction du phare. Ce chœur et son pourtour sont encore couverts de leurs voûtes à nervures. On remarque un autel de kersanton, portant en caractères gothiques : VOUS QUI PAR ICI PASSÉS PRIEZ POUR LES TRÉPASSEZ, MISERERE MEI DEUS, un écusson aux armes des du Chastel, timbrées d'un heaume ayant trois tours pour cimier et, dans le collatéral nord, un enfeu portant un écusson *mi-parti d'un aigle et deux épées en barre*.

La grosse tour carrée, qui constituait jadis le donjon ou réduit du fort, servit ensuite de phare ; les moines, puis la marine à partir de Louis XIV, y entretenaient un feu d'ailleurs très irrégulièrement allumé, auquel on substitua en 1773 une lanterne vitrée contenant douze lampes à reflecteurs, d'une portée de cinq à sept lieues en mer. Le phare actuel, mis en service en 1835, a une hauteur de vingt-cinq mètres au-dessus du sol et de cinquante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui donne à son feu, blanc et à éclipses, une portée de trente-trois kilomètres sur les passes dangereuses de l'Iroise et du Four.

On voit aussi, à gauche de l'église, près de la falaise, une courtine à meurtrières, dernier reste des fortifications de l'abbaye. De l'autre côté du phare on a restauré devant la chapelle, qui a remplacé la vieille église paroissiale de Saint-Mathieu, dédiée à Notre-Dame de Grâce, un portail du XIVe siècle, à colonnettes et voussures nombreuses, avec un tympan mutilé ajouré, en trilobes.

Cette chapelle, réparée en 1861, contient quelques statues anciennes : une Vierge-Mère, un groupe de sainte Anne, saint Mathieu, saint Tanguy en moine bénédictin, armé de l'épée dont il tua sa sœur sainte Haude, figurée aussi avec un tablier de servante et une coupure au cou.

Dans le chœur, il y a trois sièges portant sur leurs dossiers des bas-reliefs des Vertus Théologales.

Près des ruines de l'abbaye ou mieux encore de la galerie du phare, on embrasse l'un des plus grandioses panoramas qu'il se puisse imaginer. Le regard parcourt cette interminable traînée de récifs, entourant des îlots qui se nomment : Béniguet, Quéménès, Trielen, Molène, Balanec, Banec, crêtes d'une chaussée de plus de vingt kilomètres, aujourd'hui submergée et qui prolongeait le continent jusqu'à trois kilomètres à peine de l'île d'Ouessant (9). En se tournant vers le sud, on aperçoit au premier plan un immense rocher que les flots ont séparé de la côte, et qui porte les vestiges de l'ancien château fort, puis les roches de l'Iroise, avec la pointe de Toulinguet et les *Tas de Pois*. Perdue dans le lointain se devine la silhouette vaporeuse de la Pointe du Raz.

Même par beau temps, l'éternelle rumeur de l'océan emplit l'espace de son chant monotone et provoque à de mélancoliques rêveries. Dans les crevasses du littoral la mer s'engouffre et gémit son inlassable plainte.

De la pointe du Raz aux bancs de la Gironde,
Écumeur éternel, partout l'Océan gronde,
Sur des milliers d'écueils multipliant son bruit.

(9) — La coupe des fonds entre Portzliogan et Ouessant, écrit M. Jourdan de La Passardière dans une *Note sur l'occupation militaire de l'Armorique par les Romains*, prouve qu'on ne peut faire remonter à une date bien reculée l'époque qu'il convient d'assigner au cataclysme qui a transformé nos côtes : en effet, l'érosion qui limite le lit effectif du courant, pourtant si violent, du Four, atteint à peine quelques mètres de profondeur, alors que le Fromveur s'écoule sur des fonds qui dépassent cinquante mètres.

Mais c'est un jour de tempête qu'il faut voir Saint-Mathieu. On assiste alors à un spectacle d'une tragique beauté. Les îles ont disparu dans une brume intense enserrant de toutes parts l'horizon rétréci. La mer démontée, dont les embruns viennent couvrir la falaise, bat en brèche, avec un bruit terrible, les cavernes qu'elle a creusées sous l'antique monastère : on croit entendre les détonations sourdes d'une décharge d'artillerie. Les galets, lancés contre le cap par la mer en fureur crépitent en retombant sur la grève et la vague, en hurlant, recule comme pour mieux reprendre son élan à l'assaut de l'imprenable promontoire. Le vent pleure lamentablement dans les ruines qu'on voit trembler sur leur base. On se demande si, tout d'un coup, elles ne vont pas être renversées par la rafale ; mais depuis huit siècles les murs sont toujours debout, semblant défier l'Atlantique et lui dire : Tu n'iras pas plus loin.

Près de Saint-Mathieu, le petit manoir du Prédic s'entoure craintivement de solides murailles et surveille l'horizon par les meurtrières de sa guérite en échauguette. Auffray Kervatous, sieur du Prédic, comparut en archer en brigandine à la montre de 1534. Plus au nord, non loin de la route du Conquet, le manoir plus important de Kerviny possède une élégante porte gothique au fin tracé surmontée de l'écusson à peu près fruste de la famille Michel, soutenu par deux lions. Un autre écusson offre les armes alliées des Michel et des Kerouartz. De larges baies aux petits carreaux verdâtres du XVIII^e siècle ont remplacé sur sa façade les fenêtres à meneaux du XVI^e siècle. A l'angle extérieur de gauche s'arrondit une tourelle à encorbellement. Les Denis de Kerviny se sont fondus dans la famille du Poulpry, qui possédait le manoir à l'époque de la Révolution.



Vieux logis du XV^e siècle au hameau du Cosquer en Plougonvelin
7 août 1917



Kerviny, en Plougonvelin



Kerandiou, en Plougonvelin

A un kilomètre vers l'est, la chapelle de Saint-Jean offre un pignon à contreforts ajouré d'une fenêtre flamboyante. Les armes des seigneurs de Kerouzien en Ploumoguer du nom de Barbier (deux fascés) sont encastrés à l'envers dans sa longère sud. Elle contient un beau saint Jean archaïque et une Vierge-Mère dite Notre-Dame de la Clarté. A cinquante mètres coule la fontaine consacrée, dont l'édicule gothique abrite une jolie et naïve statue en granit de Vierge-Mère.

L'ancien lieu noble de Saint-Haouen, sur la route du Conquet, avait une chapelle aujourd'hui disparue : il a donné son nom à la famille brestoise Le Cat de Saint-Haouen qui a produit un contre-amiral élevé sous la Restauration au titre de baron. Plus à l'est, sur la même route, Kerambosquer, jadis à une famille Fontenay, a passé par alliance en 1568 à des Le Borgne dont le dernier fut amiral à la fin du siècle dernier.

On cite comme exemple de rare longévité, le cas de Jean Causeur, qu'on disait né le 3 mars 1645 au village de Lanfeust en Ploumoguer et qui mourut à Saint-Mathieu, le 30 avril 1774, ayant donc presque atteint l'âge de cent trente ans. Mais les recherches effectuées à son sujet par l'érudit M. Trévidy (*Jean Causeur, dans le Bulletin de la Société Archaïque du Finistère, 1893, pp. 82-107*) semblent bien avoir établi qu'en réalité, Jean Causeur n'est venu au monde qu'après 1664, et que par conséquent il avait au plus cent neuf ans lors de son décès, ce qui est déjà très beau. Le capitaine de vaisseau Thévenard (plus tard amiral) lui rendit visite en 1771 et en a laissé cette description, dans ces *Mémoires relatifs à la Marine* (T. II, pages 45 et suivantes).

« Nous ne quitterons pas cette partie de la côte sans parler du fameux centenaire que j'ai vu auprès du couvent de Saint-Mathieu en 1771, et dont la demeure était à 30 pas de l'entrée de cette abbaye. Son portrait, d'une ressemblance parfaite par Caffieri, élève de l'Académie de peinture, fut exécuté en 1771.

« En examinant ce vieillard, je connus qu'il avait conservé l'ouïe, le goût et l'odorat assez bons ; le toucher était encore sensible. Il avait perdu la vue depuis deux ans et il ne marchait qu'à l'aide d'une béquille et de l'épaule d'un de ses petits-enfants déjà avancé en âge. Il avait plus de cheveux que d'autres vieillards n'en ont à soixante-dix ans ; et de couleur peu blanche, de consistance peu atténuée, puisqu'ils étaient encore crépés ; ses lèvres et ses joues teintes d'un léger vermillon semblaient démentir cet âge étonnant. Sa figure déformée par les rides n'était pas plus décrépite que celle de beaucoup d'hommes de quatre-vingts ans ; il avait des dents, son estomac supportait la soupe et d'autres aliments de facile digestion, et son appétit ne se démentissait presque jamais.

« Il avait été journalier au port de Brest et puis boucher de profession.

« Il avait marché librement jusqu'en 1769, et s'était soutenu en activité par une marche régulière de trois lieues, lorsqu'il exerçait sa profession dans les paroisses voisines. Il prenait continuellement du tabac en poudre, preuve au moins que cet usage n'avait altéré sa santé ni la longueur de ses jours.

« Il n'avait point d'absence d'esprit dans ses réponses aux questions que je lui fis faire par l'une de ses arrière-filles, dans l'une desquelles il dit entre autres que Dieu, dans le livre des hommes, avait tourné le feuillet et l'oubliait sur la terre.

« Il n'avait vu que quatre générations, s'étant marié assez tard, et ses enfants s'étant mariés en âge mûr.

« Ce vieillard assis sur le foyer répondait à toutes mes questions, s'occupant néanmoins du seul exercice qu'il faisait depuis la dernière année, celui de recommencer son chapelet après l'avoir fini. »

Le portrait de Jean Causeur d'après Caffieri gravé par Levesque en 1772, valut au bon vieillard une véritable célébrité, et lui attira la faveur des Etats de Bretagne qui lui votèrent en 1772 une pension de trois cents livres, véritable richesse à cette époque, dont il ne put malheureusement jouir longtemps. Son portait a été encore reproduit vers le milieu du siècle dernier par M. Henry et plus récemment par M. T. Bernard, tous les deux lithographes de la Marine. Au-dessous on lit ce mauvais distique :

Le temps se fatigua sur ce vieux Bas-Breton ;
Sa faux, qui détruit tout, s'ébrécha sur son front.

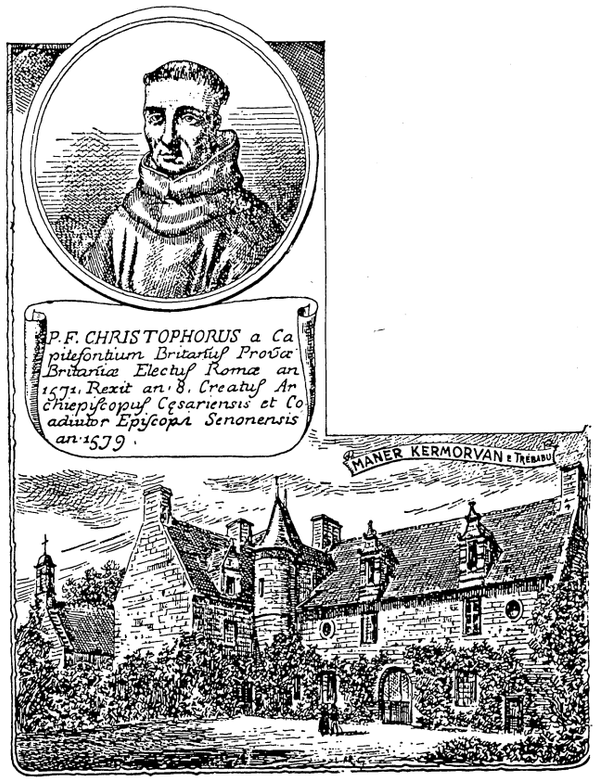
La commune est parcourue par la voie romaine de Saint-Pol-de-Léon à Saint-Mathieu. Elle passe, de l'est à l'ouest à Ty-Baol, où a existé une chapelle dédiée à saint Paul Aurélien, Keranstreat (*le lieu du chemin*), Kerambosquer, Kervenor, Saint-Jean (fondation probable des chevaliers Hospitaliers), Keryel et Kerveur.

TRÉBABU

TRÉBABU. — La trève de (saint) *Pabu* ou Tugdual. C'est *le Lan Papbu in Plebe Macoer* de la vie de saint Tugdual, que son église reconnaît pour patron. D'après cette vie, Tugdual ou Tudal, surnommé Pabu, naquit en Grande-Bretagne et vint vers... aborder avec ses soixante-douze disciples dans l'anse encore appelée Portz Pabu. Il fonda un monastère à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église paroissiale et passa ensuite dans le Haut-Léon, puis dans le Poher et enfin dans le pays de Tregor, dont il devait devenir évêque.

L'église de Trébabu, délicieusement enfouie au creux d'un vallonnet, dans une clairière qu'enveloppent les ombreuses futaies du château de Kermorvan, a été rebâtie en 1757, sur les plans de l'architecte du Roi, Saffray et solennellement bénie le 12 novembre 1758. Les seigneurs de Kermorvan en étaient les fondateurs. Aux deux côtés du maître-autel sont les statues XVIII[e] siècle, en bois peint, de saint Tugdual et de saint André, patron secondaire. Sur l'autel de gauche, joli groupe doré de sainte Anne et de la Sainte-Vierge et, à droite, saint Yves et saint Joseph. L'église possède deux belles bannières anciennes.

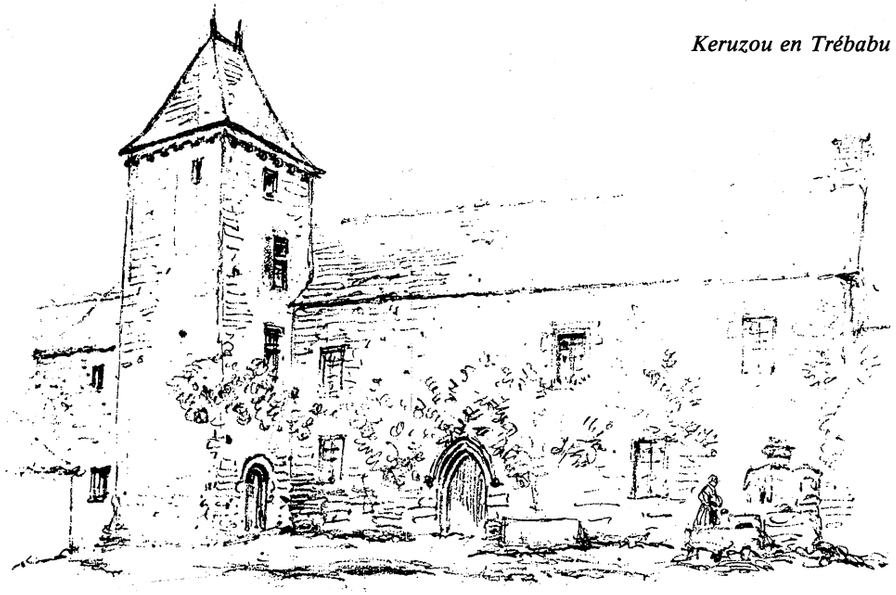
Au cimetière, une croix en ruines porte un saint Pierre décapité. Une Vierge-Mère mutilée qui en provient se voit dans la cour du presbytère. Non loin coule la fontaine de Saint-Pabu.



La commune ne contient qu'une chapelle : Notre-Dame du Val, bâtie au XVI[e] siècle dans une jolie coulée verdoyante. Les deux bras du transept ont été supprimés lors d'une restauration moderne. Au pignon ouest, au-dessous d'un clocheton, mur percé de trois baies, une porte gothique accostée de pilastres feuillagés est surmontée d'une arcade abritant une statue de la Sainte-Vierge, et d'un écusson aux armes de la famille de Kermorvan (*une croix ancrée*), timbrée d'un casque ayant pour cimier une tête d'oiseau. Le même blason supporté par des lions se retrouve encore sur un bénitier, une niche et sur le dôme de la fontaine, où les jeunes gens font flotter des épingles pour connaître s'ils se marieront dans l'année. La statue de Notre-Dame du Val est une belle Vierge-Mère couronnée, à la chevelure flottante, aux vêtements artistement drapés, qui présente une poire à l'Enfant Jésus couvert d'une longue tunique. On y conduit les enfants tardifs à parler.

Ce sanctuaire dépendait jusqu'à sa cession, vers 1778, à la paroisse de Trébabu, du gentil manoir de Kermorvan, comme l'écrivait en 1637 le père Cyrille Le Pennec. C'est une construction soignée du début du XVII[e] siècle, à un seul étage, bâtie en équerre, relevée de deux élégantes lucarnes Renaissance à volutes et pieds-droits cannelés, d'une autre lucarne gothique et d'une échauguette d'angle reposant sur un encorbellement creusé en co-

Keruzou en Trébabu



quille. Une autre tourelle à cul-de-lampe chevauche l'angle arrière du pignon ouest. La famille de Kermorvan, connue depuis Yvon de Kermorvan, époux vers 1400 d'Azénor de Kergroadez, a fondu sa branche aînée dans celle des de Penfeunteniou, par le mariage à la fin du XVI^e siècle de Tanguy de Penfeunteniou, sieur de l'Isle, et de Catherine de Kermorvan, héritière du lieu. On voit sur les murs du manoir et de la chapelle les armoiries écartelées de ces deux époux, avec Kermorvan brochant le tout. Tanguy de Penfeunteniou fut pendant quarante-huit ans sénéchal de Saint-Renan et Brest, et il mourut à quatre-vingts ans en 1640. Avant la Révolution, on montrait dans l'église de Trébabu la belle tombe de marbre où il reposait. Il avait fait transporter de Rome en Bretagne les reste de son oncle, Christophe de Penfeunteniou, général de l'ordre des Cordeliers et prédicateur illustre, mort en 1594, et leur avait donné un tombeau dans la chapelle de Kermorvan, où ce mausolée existe encore, orné de curieuses inscriptions françaises et latines dans lesquelles l'auteur joue ingénieusement sur les noms de Caput Fontium, Penfeunteniou et Cheffontaines. La chapelle est également timbrée des armes écartelées de Penfeunteniou et de Kermorvan, soutenues de deux lions, avec la date 1622. Une autre pierre porte un écartelé de Penfeunteniou et de Le Jar, sur le tout de Kermorvan. Kermorvan a passé depuis aux familles du Ménez, de Gouzillon-Kermeno, de Lesguern et de Kergariou. Un château moderne avoisine l'ancienne demeure, et de grands bois touffus entremêlés d'étangs en font l'une des plus agréables résidences de la région.

Une autre belle propriété est Kerjan-Mol, située sur le rivage nord de l'estuaire du Conquet, dont le fond, barré par une forte chaussée, a été transformé en un vaste étang de mer actionnant un moulin qui appartint pendant longtemps à l'abbaye de Saint-Mathieu. Dans ce pays nu et dépouillé, des oasis sylvestres comme celles de Kermorvan et de Kerjan-Mol ont un charme intense. Le dernier manoir, remanié et augmenté, garde de notables fragments du XVI^e siècle : riche porte gothique, escalier de granit monumental et les restes d'un système défensif imposé par sa proximité de la mer, sur une côte si souvent ravagée par des débarquements ennemis. Ses murailles d'enceinte s'appuyaient à deux casemates percées l'une de cinq, l'autre de quatre meurtrières. A l'entrée de la cour se dressait une grosse tour cylindrique fortifiée et le pavillon d'arrière-façade offre encore une embrasure munie de quatre meurtrières divergentes. La chapelle elle-même concourait à la défense par les meurtrières pratiquées dans son pignon. Cette chapelle, dédiée à sainte Anne et à saint Cado, contient un ancien tableau signé : *Jouan pinxit - 1783*, qui représente le couronnement de la Sainte-Vierge par le Père et le Fils. Au bas de la scène sont agenouillés un seigneur et une dame en costumes archaïques et plus loin apparaît le manoir de Kerjan-Mol tel

qu'il était au XVIII^e siècle avec son moulin, son étang et ses grilles de fer forgé dessinant les armoiries des Kersauson et des Mol. Au-dessus de cette toile, il y a un Ecce Homo de granit.

L'antique famille Mol, qui a laissé son nom au manoir, blasonnait : *d'argent à trois ancres de sable*, et justifia plus d'une fois ces armes toutes nautiques en fournissant à la marine française de vaillants officiers. Mentionnée dans les annales léonaises depuis Tanguy Mol, vivant en 1375 avec sa femme Marie du Chastel, elle se fondit en 1733 dans les Kersauzon de Goasmelquin qui ont pris le nom de Kersauzon-Kerjan et possèdent depuis ce domaine. C'est à un Kersauzon né au manoir de Kerjan et capitaine de vaisseau dans l'Inde que le bailli de Suffren posait cette question glorieuse : « Comment fais-tu donc Kersauzon ? ta frégate marche comme une charrette et pourtant elle arrive toujours la première au combat ». Le portrait de ce brave orne encore le grand salon du château.

A huit cents mètres à l'est de Kerjan-Mol existe le manoir à colombier de Keruzon, converti en ferme et flanqué d'une haute tour carrée d'un type peu commun ; l'intérieur circulaire contient un escalier à vis soutenu par une colonne de granit. La porte principale est en arc gothique et surmontée d'un écusson fruste. Un autre écusson est chargé des armes de Kermorvan et de sa femme Jacquette de Kerguz, sieur et dame de Keruzou en 1615. De cette branche cadette des Kermorvan : Keruzou passa aux Le Déauguer et aux Le Botey de La Villehervé. Non loin, le manoir de Kervenigan garde encore les restes d'un édifice du XVI^e siècle.

LE CONQUET

LE CONQUET. — (*Conc = port, anse*). Bâti dans un pittoresque désordre, sur le penchant d'une colline escarpée, Le Conquet apparaît, avec son aspect de vieille petite ville, lorsqu'on débarque du chemin de fer électrique qui le relie à Brest. Telle une ancienne coquette se souvenant de sa jeunesse, la ville du Conquet voudrait se donner un cachet d'importance et des airs de grandeur, mais hélas les beaux jours se sont enfuis et l'antique cité se voit réduite à relire ses annales, en regrettant un passé qui la vit l'une des plus prospères et florissantes stations maritimes de Bretagne.

Une rue principale traverse la ville et conduit au port, formé par un estuaire long de deux kilomètres et de quatre cents mètres d'ouverture entre la pointe Sainte-Barbe et la presqu'île de Kermorvan. Une jetée de quatre-vingt-quatorze mètres, terminée en 1876, protège ce port qui assèche presque complètement à chaque marée.

La très ancienne ville du Conquet, vendue en 1277 par Hervé IV de Léon au duc Jean Le Roux pour mille cinq cents livres, a subi plusieurs sièges, attaques et pillages des Anglais, notamment en 1295 et 1488, époque à laquelle le vicomte de Rohan s'empara du fort de la pointe de Kermorvan, où Thomas de Kerazret tenait garnison pour la duchesse Anne. On a vu qu'après la catastrophe de 1558, seules huit maisons restaient debout. Quelques-unes de ces maisons existent encore et se distinguent par leur architecture. On en remarque surtout une près du port, à laquelle ses deux tourelles carrées couvertes en bâtière et sa pesante échauguette d'angle donnent l'aspect d'un repaire de forbans. Un autre vieux logis a ses chevronnières décorées de canons de granit d'où s'échappe le boulet. Dans la pittoresque



LE CONQUET. — Écartelé au 1 d'or à la tour crénelée de sable, accompagnée en flancs de deux ancres de marine de même, et en pointe d'une coquille d'azur ; au 2 d'azur à trois pies de mer d'argent ; au 3 d'argent à la fasce d'azur accompagnée de deux dauphins de même ; au 4 de gueules au lion d'or ; sur le tout d'azur au navire d'argent, aux voiles chargées de 2 mouchetures d'hermines et flottant sur une mer de sinople.

Le premier quartier reproduit en teintes héraldiques la tour, les ancres et la coquille de couleur neutre attribués par Le Men à la ville du Conquet dans son étude sur les *Armoiries des villes du Finistère*, paru en 1878. Le second offre le blason des seigneurs de Roc'h-durant, vieux manoir situé au Conquet même, et autrefois possédé par des Poulpiquet. Au troisième, ce sont la fasce et les dauphins de la famille de Fontenay, mentionnée dans les vieux registres de la trève de Lochrist, et qui a produit un mathématicien et astronome célèbre, le père de Fontenay, de l'ordre des Jésuites, l'un des chefs de la mission scientifique que Louis XIV envoya à l'empereur de Chine Kang-Hi pour fonder l'observatoire de Pékin. Le lion du quatrième quartier est Le Vayer, seigneur de Poulconq, ancien manoir situé au fond de l'anse du Conquet. Enfin, le bateau voilé d'hermines évoque le souvenir des temps lointains où Le Conquet était un port de relâche fréquenté, qui abritait parfois jusqu'à deux cents et trois cents navires.

rue principale quelques maisons offrent sur leur pignon un pan coupé, muni d'une étroite fenêtre d'angle. A côté de l'église se voit encastré dans une façade le blason timbré d'une crosse de l'abbé de Saint-Mathieu : Hamon Barbier, mort en 1544.

Au spirituel, Le Conquet dépendait de Lochrist, trêve de Plougonvelin. Son ancienne église, sous le vocable de saint Christophe, a été démolie vers 1856 et l'abri du canot de sauvetage en occupe l'emplacement. A la même époque, lors du transfert de la paroisse, l'église de Lochrist, bâtie au XVI^e^ siècle, fut soigneusement démolie pierre à pierre et reconstruite au Conquet. La maîtresse-vitre, au tympan flamboyant, a pu sans dommages matériels être remise en place. Elle représente, au milieu, le crucifiement de Notre-Seigneur : Jésus en croix, entre les deux larrons, voit à ses pieds la Sainte-Vierge, saint Jean, la Madeleine, les saintes femmes et le peuple. Des anges planent autour du divin Crucifié. Dans les panneaux qui entourent cette scène principale sont les apôtres, groupés deux à deux. Au-dessous, Notre-Seigneur ressuscité montre ses plaies à saint Thomas et lui fait toucher la plaie de son côté.

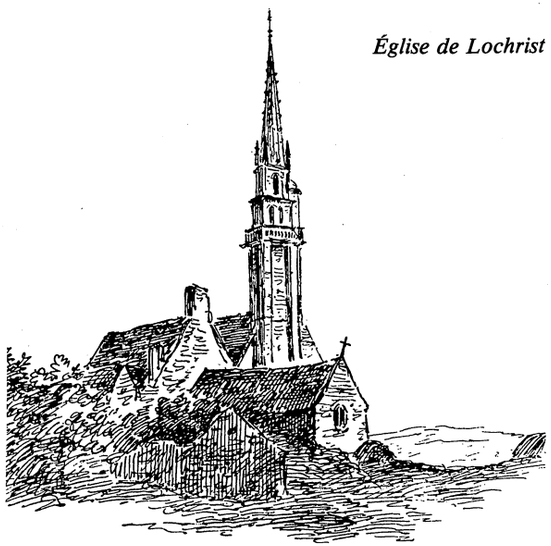
A la façade de l'église sont placées les statues en pierre de l'Ecce-Homo, saint Mathieu, sainte Madeleine, saint Yves et un autre saint ayant un oiseau à ses pieds. Dans l'enclos, autre statue de saint François d'Assise montrant ses stigmates.

Des deux côtés de l'entrée principale : statues de sainte Marine, qui semble envelopper d'un pan de son manteau un enfant agenouillé, et de sainte Barbe, en corselet du XVI^e^ siècle, sa tour à la main, qui provient de la chapelle détruite.

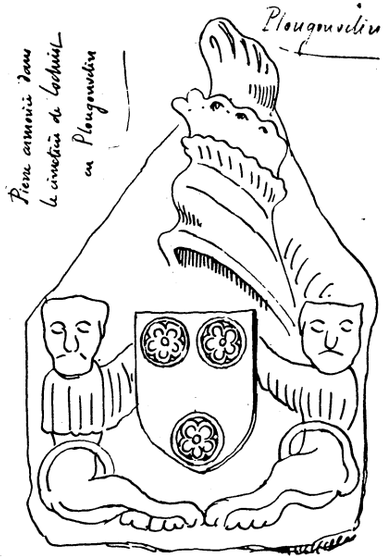
Le tombeau du vénérable Michel Le Nobletz se trouve dans la nef, du côté de l'épître. Une ancienne estampe, qui sans doute ornait le frontispice d'une « *Vie de Michel Le Nobletz* », représente le célèbre missionnaire breton agenouillé aux pieds de la Vierge, qui porte l'Enfant Jésus et lui présente les trois couronnes de virginité, de docteur et de mépris du monde. Il a l'attitude et le costume dont semble s'être inspiré le sculpteur Caffieri, lorsqu'en 1750, il modela la statue en terre cuite qui surmonte le tombeau de marbre noir. Ce mausolée provient de l'ancienne église du Conquet. Il recouvre un curieux sarcophage en plomb, affectant la forme d'un corps humain et la ressemblance de Dom Michel, armorié du blason des Le Nobletz et chargé d'une longue inscription rappelant que les reliques du bienheureux y furent placées en 1701 par les soins de Mgr Le Neboux de La Brosse, évêque de Léon.

Le vénérable Michel Le Nobletz naquit à Plouguerneau, le 29 septembre 1577. Son père, Hervé Le Nobletz, sieur de Kerodern, était notaire royal



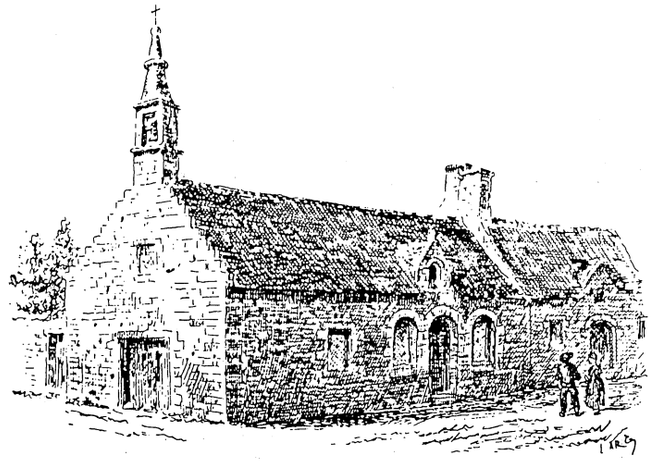


Église de Lochrist



Pierre armoriée dans le cimetière de Lochrist

dans le pays, au temps où cette charge était réservée aux seuls nobles ; sa mère, Françoise de Lesguern, appartenait à la maison de Coatmanach, près de Saint-Renan, une des plus anciennes du pays.

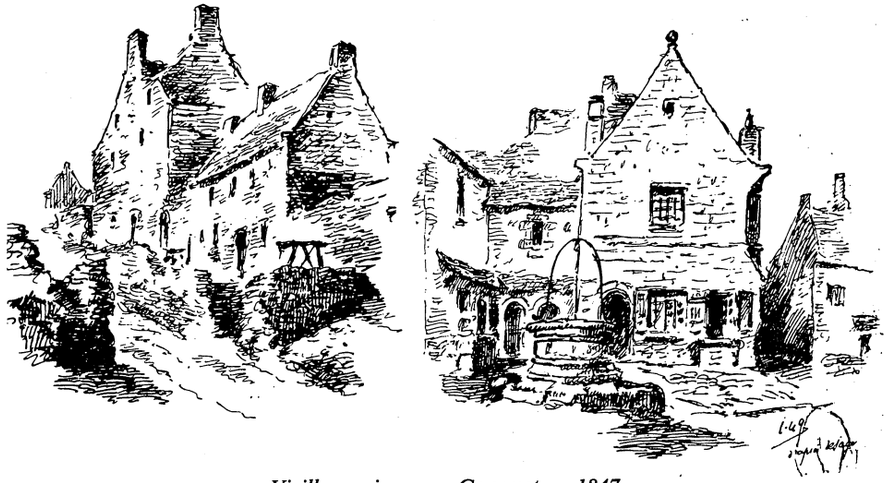


Maison de Michel Le Nobletz au Conquet

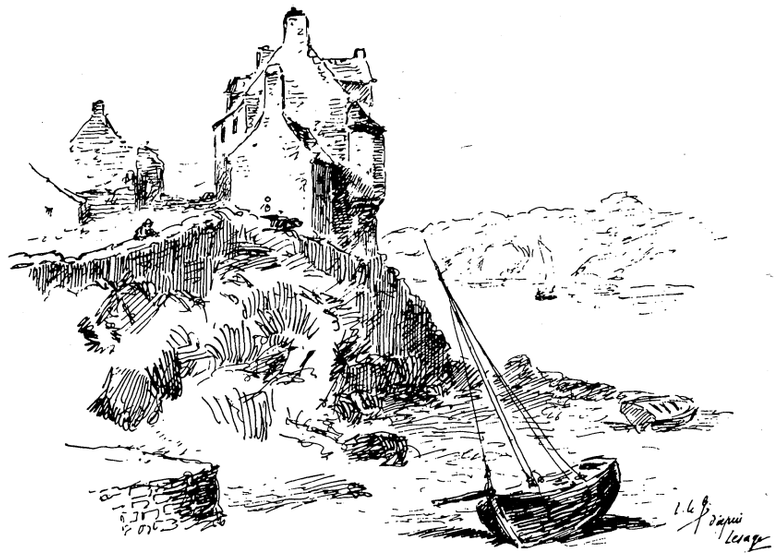
Tout jeune adolescent, Michel quitte Kerodern pour aller à Ploudaniel faire ses humanités. Là se dévoile déjà sa vocation et cet enfant de quinze ans rassemble les paysans pour les catéchiser. Il se rend ensuite à Bordeaux, puis à Agen, y complète ses études, soutient brillamment sa thèse de philosophie et rentre en Bretagne en 1602. Se jugeant indigne de gouverner les âmes, il résiste à ses parents qui l'engageaient à recevoir l'ordre de la prêtrise. Son père le chasse, désolé d'être en butte à l'animosité de sa famille qui le traite de fou, il se réconcilie avec elle, consulte à Paris le père Cotton, prédicateur et confesseur d'Henri IV.

Le célèbre jésuite calme les craintes de Michel Le Nobletz. Il reçoit les ordres, célèbre sa première messe à Plouguerneau et se retire, peu après, au lieu de Tremenec'h, au bord de la mer, en une solitude désolée, contre le gré de sa famille qui voudrait le voir pourvu d'un riche bénéfice. L'année suivante, il quitte sa solitude, séjourne quelque temps à Morlaix, mais il est bientôt appelé auprès de l'évêque de Tréguier qu'il seconde dans l'administration du diocèse.

Michel Le Nobletz vient revoir sa paroisse natale et il commence dès lors ces missions qui devaient le rendre célèbre. Ouessant et Molène reçoivent sa



Vieilles maisons au Conquet — 1847



Au port du Conquet, ancien château — 1848

visite. Les hommes, le plus souvent, sont en mer : Michel va les y chercher et, monté sur la plus haute barque, il prêche aux équipages des embarcations rassemblées autour de la sienne.

Le pieux missionnaire s'installe ensuite à Saint-Mathieu où il doit d'abord essuyer bien des humiliations. Enfin, après trois ans d'épreuves, il recueille les fruits de son abnégation et de son apostolat.

En 1611, Michel Le Nobletz obtient de l'évêque de Cornouaille l'autorisation de prêcher dans tout le diocèse. Il commence par Quimper, où il séjourne trois ans ; de là, il se rend à Concarneau, puis à Audierne et enfin à l'île de Sein. Au mois de mai 1615, il arrive à Douarnenez, mais une cabale est montée contre lui et ses détracteurs obtiennent son renvoi. Michel Le Nobletz part en barque au Conquet, suivi jusqu'au port par une foule en larmes.

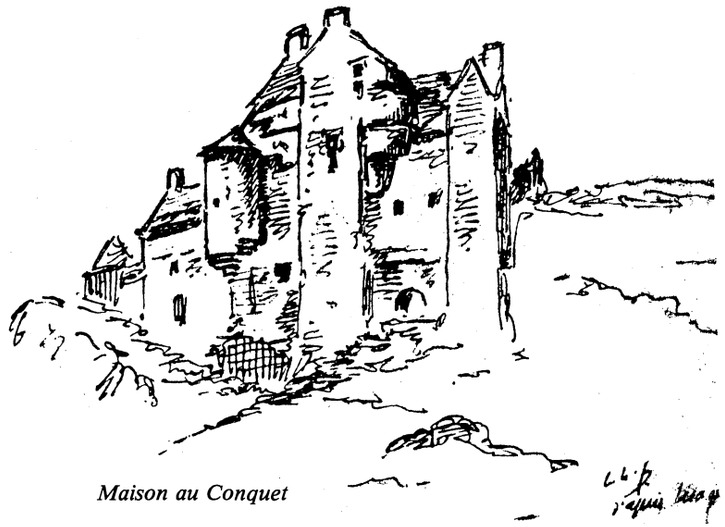
Il avait alors soixante-trois ans. Usé par les privations, il dut bientôt renoncer aux missions et même à la célébration de la messe. De nouveau visé par la calomnie, il fut accusé d'avoir provoqué un scandale au Conquet, mais peu de temps après, son innocence était reconnue. Vers la Saint-Michel 1651, Michel Le Nobletz fut atteint de paralysie. Pendant sept mois, il souffrit avec une résignation angélique et s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 5 mai 1652.

Les tableaux de mission (*Taolennou ar Mission*), encore en usage dans les *stations* ou missions de la Basse-Bretagne, sont une invention de Michel Le Nobletz. Allégories fort mal peintes, mais saisissantes, elles font pénétrer dans l'esprit des masses populaires les vérités de la religion. Nos contemporains, qui, dans les méthodes d'instruction, ont prôné avec raison l'enseignement par l'image, n'ont rien inventé. On conserve encore plusieurs originaux de ces « tableaux énigmatiques » qu'un naïf artiste du Conquet, Alain Lestobec, avait exécutés vers 1636 sur les indications de Dom Michel.

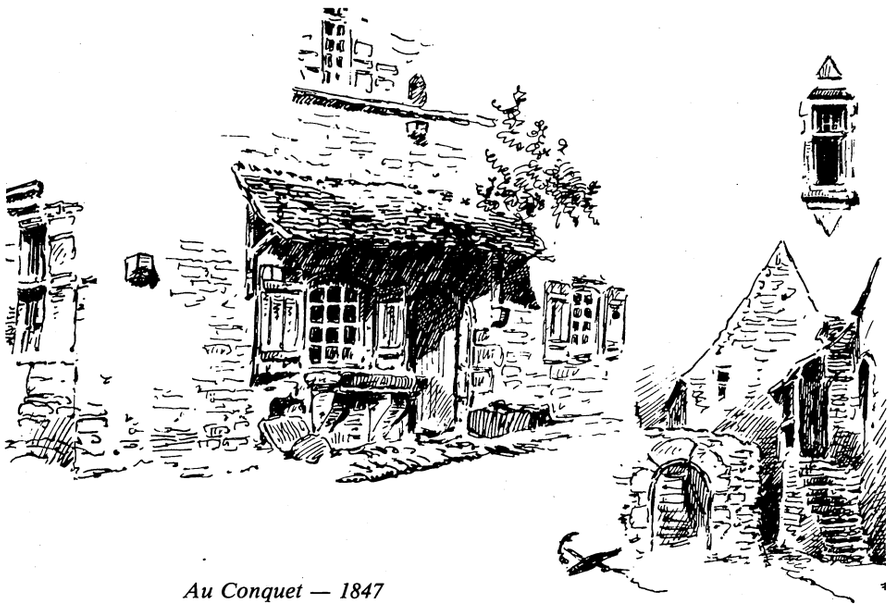
Tout près de la mer existe encore la maison où mourut le vénérable Michel Le Nobletz. Cette maison, augmentée en 1837, est convertie en un oratoire dédié à Notre-Dame de Bon Secours. L'autel a été édifié à la place de la cheminée. Sur une des parois on lit :

Ici
Rendit sa sainte âme à Dieu
le vénérable Michel LE NOBLETZ
dont la cause a été introduite
le IX Avril MDCCCXCVII

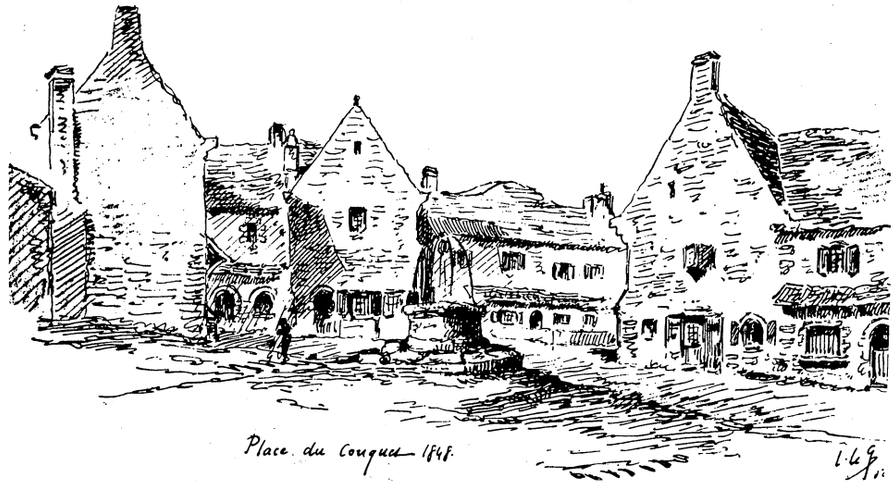
Sur la route de Brest, à cinq cents mètres de la ville, les derniers restes du manoir de Poulconq n'ont gardé d'intéressant qu'une porte gothique, flan-



Maison au Conquet



Au Conquet — 1847



Place du Conquet — 1848



quée de colonnettes à chapiteaux en bague, avec un tympan en accolade ayant à sa clef l'écusson presque indistinct de la famille Le Veyer : *de gueules au lion d'or*. La chapelle de Poulconq était bâtie si près de la mer que le flot y entrait à chaque marée. En 1835, on en voyait encore les ruines. Plus au sud, le manoir de Kerandiou a quelques fenêtres à linteaux et appuis moulurés et une porte Renaissance dont on a arraché les colonnes et leurs socles. La famille Le Déauguer, qui le possédait au XVI[e] siècle, avait une devise bretonne : *guir d'an déauguer* (le droit est dû au dîmeur). Kerandiou a depuis appartenu aux Gouzabatz, Penfeunteniou et Kersauzon. Le petit manoir de Bizlou, autrefois aux Kersulguen, s'appuie sur une tour ronde découronnée.

Le cimetière de Lochrist renferme la chapelle de Saint-Michel bâtie près de l'emplacement de l'ancienne paroisse, démolie en 1856. Elle contient les statues de saint Michel, saint Jérôme, l'Ange Gardien et une Notre-Dame de Bon Secours portant les trois couronnes symboliques. Une pierre armoriée gisant parmi les tombes offre un écu chargé de *trois roses*, timbré d'un heaume à cimier et soutenu par deux lions, qu'on pourrait attribuer aux sieurs de Kermerien du nom de Trousson, bien que les armoriaux ajoutent un chevron aux trois roses héraldiques de cette famille.

Ce cimetière possède aussi le tombeau du grand celtisant Le Gonidec, restaurateur de la langue bretonne. C'est un petit monument gothique surmonté d'un clocheton carré avec galerie et pinacles d'angles, reliés entre eux par un pignon feuillagé. Une flèche octogonale à crochets domine le tout.

Un médaillon en bas-relief à l'effigie de Le Gonidec occupe la façade principale du clocheton. Des inscriptions en gallois, breton et français sont gravées à la base du monument :

I.

AR GONIDEC dynda
Ei enw sydd yma
Yn arwydd o wir wawl
A'r cariad tynera'
Arbawl-vaen a sav wyd
Gan vrodyr brythoniaid
Pridan Vechan gyda
Frydain Vawr Gomeriaid
am y carai ei vro
a'i ia'ith y Vrythoneg,
Ib'un cwnalth Eir-lyvr
ac hevyd Rammadec
ac am droi y cyntha
Yr holl VIBL SANTAIDD
I ia'ith y Brythoniaid
Gwaith mawr da, nevolaidd

II. PEULVAN, DISKID D'ANN HOLL HANO AR GONIDEC
DEN GWIZIEK HA DEN FUR, REIZER AR BREZONEK (10)

III. GANIT EKONK, AR IV A VIZ GWENGOLO MDCCLXXV
MARO E PARIS, ANN XII A VIZ HERE MDCCCXXXVIII
BEZIET E KONK, ANN XII A VIZ HERE MDCCCXLV (11)

IV. ÉRIGÉ EN 1845 ET RENVERSÉ PAR LA FOUDRE EN 1846, CE MONUMENT A ÉTÉ RELEVÉ ET COMPLÉTÉ EN 1851 PAR LES HABITANTS DU PAYS DE GALLES EN TÉMOIGNAGE DE LEUR ADMIRATION POUR LE GONIDEC, RESTAURATEUR DE LA LANGUE CELTO-BRETONNE, EN LAQUELLE IL A TRADUIT LA SAINTE BIBLE.

Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec de Kerdaniel naquit au Conquet le 4 septembre 1775. Son père occupait un très modeste emploi dans les fermes. A l'âge de trois ans, Jean-François perdit sa mère ; abandonné de son père, il fut recueilli au château de Kerjean-Mol, non loin du Conquet, par Mme de Kersauzon, sa marraine.

A douze ans, l'enfant fut envoyé au collège de Tréguier. Il y faisait de très bonnes études lorsqu'éclata la Révolution. Vers la fin de 1791, M. de Kersauzon ayant émigré, Le Gonidec revient à Kerjean-Mol comme précepteur de son fils. Arrêtés en 1793, l'élève et le maître furent conduits dans la prison de Carhaix. A leur sortie (1795), Le Gonidec se retira chez M. de Lesguern, au château de Kerveatous. Il y réapprit la langue bretonne qu'il avait parlée dans son enfance. Puis il résida près de Lesneven, au château de Kergoff, d'où il se rendit à Paris, en 1804, pour y occuper dans l'administration forestière un emploi que son oncle, le baron Sané, lui avait fait donner. Il portait en 1812, à Hambourg, le titre de chef de l'administration forestière au-delà du Rhin.

Sous la Restauration, des réductions dans les cadres administratifs le promenèrent en différentes villes du royaume, avec des appointements toujours décroissants qui imposaient la gêne à sa famille. Les travaux de Le Gonidec sur la langue bretonne, absorbant son esprit, le consolaient dans ces épreuves.

En 1821, il publie son *Dictionnaire breton-français*. Puis viennent le *Katekiz historik* (traduit de Fleury) et en 1827, le *Testamant Nevez*. Aussitôt la société biblique demande le *Testamant Koz*. « Le Gonidec, très attaché d'esprit et de cœur au dogme catholique, dit Brizeux à qui on doit ce détail,

(10) — *Pierre, apprends à tous le nom de Le Gonidec,*
Homme savant et homme sage, législateur de la langue bretonne.
Ces deux vers bretons sont de son ami A. Brizeux.

(11) — Né au Conquet le 4 du mois de septembre 1775. Mort à Paris, le 12 du mois d'octobre 1838. Enterré au Conquet, le 12 du mois d'octobre 1845.

arrêta que l'Ancien Testament, comme déjà le Nouveau, serait littéralement traduit d'après le latin de la Vulgate ». Il publia ensuite les *Gweladennou pe Bizitou d'ar Sakramant* (Visites au Saint-Sacrement, de saint Alphonse de Liguori).

Admis à la retraite en 1834 et obligé de prendre un emploi pour augmenter ses modiques ressources, Le Gonidec retourna à Paris où il terminait *L'Imitation de Jésus-Christ*, lorsque la mort vint le surprendre, le 12 octobre 1838.

Près du village de Lochrist, au fond d'une haie sablonneuse formée par le prolongement du cap Saint-Mathieu se trouve Portz-Liogan. On a cru pouvoir identifier cette anse au *Portus Staliocanus* cité par le géographe Ptolémée dans sa description de la Gaule, comme étant situé après le promontoire Gobée, qui semble être la pointe Saint-Mathieu.

« Portz-Liogan, dit Dom Le Pelletier, était apparemment autrefois un port de mer. Ce port avait un quai maçonné et cimenté de mastic ou de bitume. Les vieilles gens du pays, en 1694, m'assurèrent qu'ils y avaient vu des anneaux où l'on attachait les navires et j'y vis encore la place d'un. »

Ce quai étant au-dessus de la pleine mer à grande marée, élevé d'environ trois toises, et les anneaux de quatre ou cinq pieds au moins, fait juger que les navires étaient en ces temps-là plus élevés ou que la mer a baissé. L'état actuel des lieux ne révèle plus rien de l'importance ancienne de cette rade sans abri ; mais le littoral a pu se modifier beaucoup depuis dix siècles.

Sur la pointe de Sainte-Barbe, d'où la vue s'étend magnifiquement sur le port du Conquet, la pointe de Kermorvan et l'Atlantique avec ses îles lointaines, on montre *la croix de Dom Michel*, croix à bras étroits sur un large socle à cinq marches. D'après la tradition, Michel Le Nobletz y réunissait les enfants pour leur faire le catéchisme.

Un bac qui assure le passage entre Le Conquet et la presqu'île de Kermorvan accoste de ce côté sur un « sillon » (12) où est installée une brûlerie de goémon.

Le goémon ou varech (13) est pour le littoral du Finistère un engrais des plus riches, mais là ne se borne pas l'utilisation de cette précieuse plante marine : le varech se récolte aussi pour être réduit en soude brute, avant

(12) — On appelle ainsi de longs bancs de sable ou de galets formés par la marée sur le bord des estuaires.

(13) — La récolte du goémon est une richesse pour le riverain et il serait facile de citer, par exemple, telle petite île de l'archipel d'Ouessant dont le fermier paie au propriétaire un loyer annuel de huit mille francs.

d'être livré aux usines de produits chimiques, installées en plusieurs points de nos côtes.

La première réglementation de la coupe du varech remonte à l'ordonnance de 1681 sur la marine. L'acte législatif qui suivit fut la déclaration du Roi du 30 mai 1731. Dans le but de concilier la conservation du frai du poisson avec les besoins de l'agriculture, la déclaration royale fixa les époques pendant lesquelles la coupe du goémon serait permise.

Elle est actuellement autorisée deux fois l'an. L'époque de chaque coupe est réglée par le maire, qui doit en aviser l'administrateur de l'inscription maritime. Seuls, les habitants des communes riveraines ou tout propriétaire de terre de ces communes, à la condition de n'employer à ce travail que des riverains, peuvent prendre part à la coupe du goémon.

La pêche de jour du goémon poussant en mer est permise pendant toute l'année, sur les rochers situés en mer et sur les rives des îles désertes. Ce goémon appartient à celui qui le récolte en bateau avec rôle d'équipage. Les cultivateurs peuvent, à raison de deux hommes par tonneau, s'adjoindre à l'équipage. Quant au goémon-épave, il devient la propriété de celui qui le recueille, après l'avoir réuni en tas. La récolte, en principe, peut se faire en tout temps, mais les maires ont le droit de l'interdire la nuit, par des arrêtés approuvés par le préfet maritime et le préfet du département.

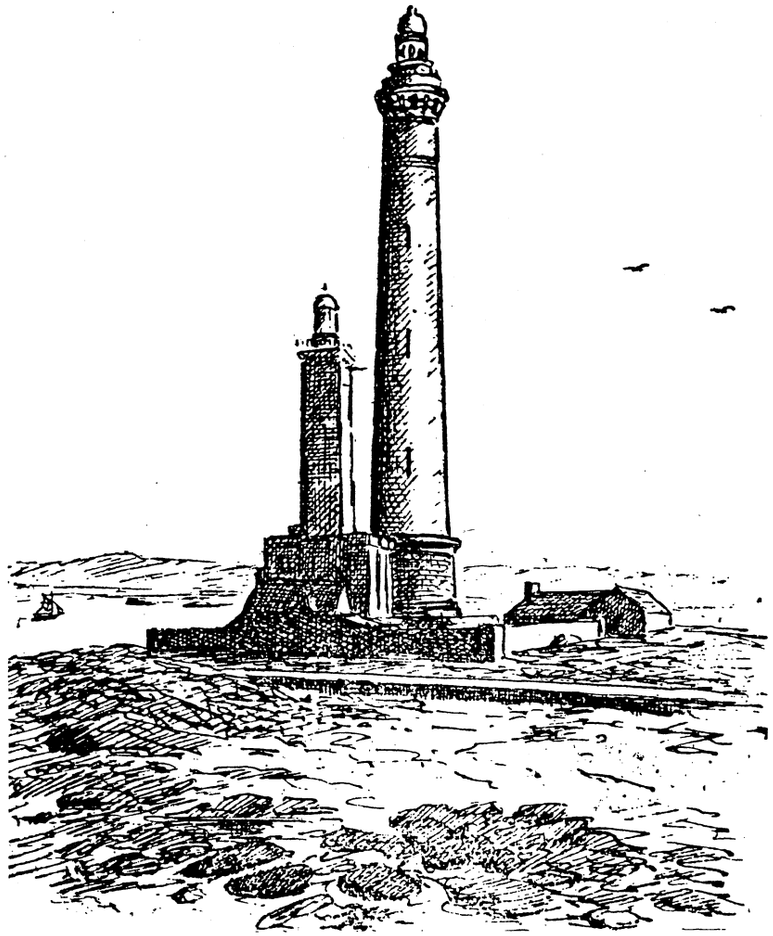
Pour être accepté par les usiniers qui dégageront du carbonate de soude les autres sels organiques sodiques, le goémon doit être incinéré. La *brûlerie* est une fosse de plusieurs mètres de longueur sur quatre-vingts centimètres de largeur et soixante centimètres environ de profondeur. Les brûleries sont garnies de pierres plates sur tous les côtés ; on ménage un courant d'air sous les dalles du fond pour activer la combustion.

On commence l'incinération en mettant le feu à une brassée de varech bien sec ; puis on ajoute brassée par brassée, jamais en grande quantité à la fois, pour que la combustion soit aussi complète que possible. Les cendres, par suite de la température élevée de l'intérieur de la fosse, subissent une demi-fusion et s'agglomèrent en masse d'un aspect vitreux comme de la lave. L'opération dure plusieurs heures ; quand elle touche à sa fin, on brasse la matière avec des barres de fer ; après refroidissement, on la fragmente, pour la rendre plus facilement transportable.

L'incinération du varech produit une abondante fumée blanchâtre chargée de senteurs marines. De tous les points de la côte et des îlots environnants on voit s'élever, durant l'été, ces longs panaches de fumée qui traînent au loin sur le chenal du Four.

Ce sont des goémons d'épave surtout qu'on incinère à Kermorvan, où une petite colonie de paysans de Landéda vient s'installer pour la saison.

Rudes travailleurs qui savent se contenter de peu, ils vivent d'une soupe grossière, où trempe un pain transporté de Landéda même, en charrette. Faisant à pied la route de Plourin à Brélès, nous avons voyagé un samedi en compagnie d'un cultivateur qui allait apporter aux brûleurs de goémons des provisions pour la semaine suivante.



Phares de l'Ile Vierge

OUESSANT ET SON ARCHIPEL

OUESSANT. — L'Uxantis de Ptolémée : en breton *Enez-Eussa.* L'île d'Ouessant, située à vingt-quatre kilomètres à l'O.N.O. du Conquet et à dix-neuf kilomètres cinq cents en ligne droite de la côte de l'Aber-Iltud, est un austère plateau granitique cerné de falaises déchiquetées. Elle mesure un peu plus de huit kilomètres de long sur quatre kilomètres de large et se dresse à l'extrémité d'un archipel d'îles, d'îlots, de récifs épars dans la direction du nord-ouest à partir de la pointe Saint-Mathieu, comme les dernières épaves d'un long promontoire englouti. Le dangereux chenal du Four isole de la terre ferme le groupement de Béniguet, Molène, Balanec et Bannec, que le passage tout aussi redouté du Fromveur (en breton : le grand torrent) sépare d'Ouessant.

Rongée par l'action incessante d'un flot sauvage, battue constamment par les vents du large, hérissée d'écueils et de rochers, Ouessant justifie le nom d'île de l'Épouvante dit un proverbe maritime. « Qui voit Ouessant voit son sang » par lequel on traduit inexactement semble-t-il, son nom celtique d'*Enez-Heussa*, qui signifierait plutôt : l'île la plus élevée ou la plus éloignée.

La religion chrétienne fut apportée à Ouessant par saint Paul Aurélien qui débarqua à Portz-Paul et fonda un ermitage à l'emplacement du bourg actuel de Lampaul. Il devint ensuite titulaire de l'évêché de Léon, qui comprenait le pays de Léon et celui d'Ack, dont relevait l'île d'Ouessant. C'est ainsi que les évêques de Léon furent les premiers seigneurs temporels de l'île.

En 1589, Rolland de Neuville, évêque de Léon, échangea l'île d'Ouessant contre la terre de Porsleac'h, en Trégarantec, avec René de Rieux, marquis de Sourdéac, gouverneur de Brest et lieutenant général en Basse-Bretagne, en faveur de qui Henri IV érigea cette île en marquisat le 19 septembre 1597. Les Rieux fortifièrent Ouessant mais l'entretien de cette place était pour eux une charge plus honorable que lucrative. Aussi, après de longues négociations, leurs descendants cédèrent-ils à la couronne royale leurs droits sur l'île par contrat du 30 avril 1764.

Vers 1613, le père Michel Le Nobletz évangélisa l'île d'Ouessant, qui comptait alors, dit son biographe, 4 000 habitants, auxquels un seul prêtre assurait le secours spirituel. Cette population était ignorante, mais pourtant religieuse et de bonnes mœurs : la justice et la paix régnaient chez elle, et l'on n'y connaissait ni procès ni juges. Si quelque différend survenait, un gentil-

homme le terminait d'autorité, à l'issue de la grand-messe, sans formalités aucunes. Aussi le saint missionnaire fut-il accueilli avec joie et put-il engranger une consolante moisson d'âmes. Il n'oublia pas les îliens, et il leur envoya plus tard ses disciples : les PP. Maunoir et Bernard, dont l'apostolat produisit des fruits plus merveilleux encore.

Le 17 juillet 1778, la flotte française commandée par le comte d'Orvilliers ayant sous ses ordres le duc de Chartres, le futur Philippe-Égalité, livra en vue de l'île, à l'escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Keppel, un combat victorieux qui a gardé le nom de bataille d'Ouessant. L'année suivante, le 4 octobre 1779, eut lieu dans les mêmes parages, le fameux combat de la frégate française *La Surveillante*, commandée par le chevalier du Couëdic de Kergoualer, et de la frégate anglaise le *Québec*, qui prit feu et sauta après une lutte sanglante. A demi désemparée, *La Surveillante* reçut à Brest un accueil triomphal, mais son héroïque capitaine qu'une balle reçue au ventre n'avait pas empêché de rester sur la dunette et de commander jusqu'à la fin, succomba trois mois plus tard à sa blessure, après avoir été nommé capitaine de vaisseau par Louis XVI. Nous avons vu son tombeau dans l'église de Saint-Louis à Brest.

Le 10 décembre 1791, Chateaubriand faillit périr près d'Ouessant en revenant d'Amérique.

Un fait d'armes célèbre dans les annales de la Marine française, c'est la bataille navale livrée le 13 prairial an II (1er juin 1794), à trente milles dans l'ouest d'Ouessant, où sombra le vaisseau le *Vengeur du peuple*. Il faisait partie de l'escadre de l'amiral Villaret-Joyeuse dont le vaisseau *La Montagne* portait aussi le conventionnel Jean Bon Saint-André. Les trois combats livrés du 28 mai au 1er juin permirent au convoi de céréales que voulaient intercepter les Anglais de parvenir à destination, mais la flotte française avait perdu quatre unités, parmi lesquelles *Le Vengeur*. Il est inexact d'ailleurs que l'équipage de ce vaisseau se soit laissé couler plutôt que de se rendre. Le récit de Troude donne une vision véridique des circonstances de ce glorieux naufrage.

« Réduit à l'état de ponton, *Le Vengeur* était ballotté par la mer et embarquait de l'eau par toutes ses ouvertures ; il s'affaissait d'une manière sensible sous cette surcharge, malgré les efforts de l'équipage à pomper. L'eau gagna les soutes à poudre et il devint alors impossible de continuer le feu ; le pavillon n'en fut pas moins maintenu flottant. Le *Trente-et-un-Mai* s'approcha pour dégager *Le Vengeur* ; mais assailli par plusieurs vaisseaux ennemis, il s'éloigna. Le danger que courait le vaisseau français devint bientôt imminent pour tout le monde et les Anglais émus à la pensée de l'affreuse catastrophe qui menaçait son équipage, cessèrent de tirer sur lui et lui

envoyèrent leurs embarcations. Toutes furent promptement remplies ; malheureusement, elles n'étaient pas assez nombreuses pour contenir tout l'équipage. Il n'y avait, du reste, pas de temps à perdre : ces embarcations étaient à peine débordées que *Le Vengeur* disparut avec les malheureuses victimes qui étaient restées à bord. Quelques hommes revinrent sur l'eau et s'accrochèrent les uns à des mâts, les autres à des débris ; 250 furent recueillis par les canots de l'*Alfred*, du *Culloden* et par le cutter *Rattler*.

« Le récit qu'on vient de lire du combat du vaisseau *Le Vengeur* diffère sur bien des points des relations qui ont été données de cet émouvant épisode de la bataille du 19 prairial. Je l'ai écrit après avoir consulté plusieurs versions anglaises ayant sous les yeux un document d'une grande valeur historique, le *procès-verbal de l'événement du vaisseau de la République le « Vengeur »* (Dépôt des cartes et plans du ministère de la Marine). Il m'a semblé qu'on pouvait, sans inconvénient aucun, présenter les faits tels qu'ils se sont passés, et qu'il n'était plus nécessaire, aujourd'hui, d'entourer la belle lutte du *Vengeur* de cette auréole quelque peu fantastique d'héroïsme dont, en l'an II de la République, et au commencement d'une guerre, on s'était servi pour enflammer les esprits et détourner les regards du reste du tableau. » (1)

Lors de l'alerte de Fachoda, en 1898, huit cents hommes détachés des troupes d'infanterie coloniale et d'artillerie de Marine de Brest occupèrent l'île et remirent hâtivement en état les vieux fortins édifiés sous Louis XIV, afin de parer à un débarquement éventuel des Anglais. D'après M. Louis Coudurier, qui a raconté le fait dans son Guide *de Brest à la Côte*, une escadre britannique de dix cuirassés et douze croiseurs se présenta le 10 octobre à trois milles au large de l'anse de Beninou. Pour s'opposer à la descente que laissait prévoir cette brusque apparition des vaisseaux en tenue de combat, le commandant Millet fit aussitôt garnir tous les postes, tandis que des voitures réquisitionnées charroyaient des obus jusqu'aux batteries improvisées le long des côtes et que les paysans réclamaient des fusils. L'émotion fut à son comble lorsqu'on vit un croiseur léger s'approcher à quelques centaines de mètres du littoral. Un jeune lieutenant parlait déjà d'ouvrir le feu, et ce geste irréparable eut sans doute déclenché de terribles événements ; mais le croiseur, constatant que l'île était en état de défense, vira bientôt de bord et rejoignit la flotte, qui se retira, sans aucune démonstration, dans la direction du nord-ouest.

Le principal, et à vrai dire le seul port de l'île d'Ouessant est Porspaul, situé au fond de la baie de Lampaul, où vient se perdre le plus gros cours d'eau de l'île. Un môle de soixante-dix mètres de longueur abrite ce havre qui

(1) — A. Troude. *Batailles navales de la France,* publié par P. Levot, T. II, p. 349.

assèche à toutes les marées et qui malheureusement, s'ouvre à l'ouest, du côté des bourrasques, entre la pointe de Loqueltas et celle de Pors-Coret.

L'état de la mer dans la baie de Lampaul ne permet pas toujours d'y débarquer ; aussi l'anse de Pen-ar-Roch, abritée des vents d'ouest, a-t-elle pris une certaine importance ; une cale y a été établie en 1882. Un petit port existe aussi dans la baie d'Arland et dans celle du Stiff, situées toutes deux au nord-est.

Dans ces anses s'abritent par centaines les barques avec lesquelles les hardis marins de l'île affrontent, pour la pêche au casier, les dangers des courants, de la brume et de la tourmente.

De nombreux petits hameaux sont épars sur toute l'île. Le bourg est Lampaul. L'église, sous le vocable de saint Paul Aurélien, date de 1826. Son clocher est de construction récente. Offert par les Anglais en reconnaissance du dévouement des habitants, lors du naufrage du *Drummont-Castle*, il fut construit en 1897, sur les plans de M. le chanoine Abgrall. « L'église, moderne, écrit M. Paul Gruyer, semblable à un grand navire, y domine le cimetière, qui s'étend sur les pentes de la baie. Les tombes, très blanches, y sont noyées d'herbes vertes et de fleurs, un ruisseau coule tout auprès, bordé d'iris d'or ; quelques oiseaux y vivent. C'est l'endroit le plus souriant de l'île. » Quelques figuiers ou fusains arborescents, poussant dans les jardinets aux murs de pierres sèches sont les seuls arbres d'Ouessant.

Les fontaines ne manquent d'ailleurs pas dans l'île, et l'abondance relative de leur débit est un sujet d'étonnement pour les géologues.

Les points culminants portent des moulins à vent. Le plateau d'Ouessant est couvert d'un maigre gazon imprégné de sel marin, fleuri de thym, de mauves et de scabieuses roses, de courts ajoncs et de bruyères, où percent les pointes du granit. La culture du pays consiste en orge et surtout en pommes de terre, dont une certaine partie est livrée à l'exportation. L'île possède différentes espèces d'animaux domestiques, moutons, vaches et chevaux, tous de très petite taille. On ne trouve plus guère de ces chevaux minuscules, mais les moutons nains d'Ouessant, de couleur blanche ou noire paissent par couples l'herbe rase, vivant toujours au dehors, protégés des intempéries par leur épaisse toison imperméable et par de petits muretins en forme de croix, contre lesquels ils se tapissent du côté opposé au vent. Ouessant exporte (le croirait-on ?) ces petits animaux jusqu'en Champagne, où ils sont très recherchés, tant par les propriétaires de villas, pour orner leurs parcs, que pour les bouchers qui les achètent à l'âge adulte, pour les débiter comme agneaux.

Deux phares sont établis sur l'île d'Ouessant : le phare du Stiff au nord-est ; celui de Créac'h au sud-ouest.

On allumait déjà depuis longtemps sur la pointe du Stiff, partie la plus élevée de l'île, des feux pour guider les navigateurs, lorsqu'en 1685 Vauban y fit construire un phare. Ce phare ne brilla d'abord que durant huit mois par an ; à partir de 1777, il fut allumé pendant toute l'année. Le phare actuel du Stiff, fixe blanc, élève à 65 mètres au-dessus du niveau de la mer sa tour massive et crénelée, sa portée est de dix-huit milles marins.



Rochers à Ouessant

Le phare du Créac'h, situé à l'ouest du hameau de Loqueltas, sur une falaise bizarrement tailladée, a 68 mètres de hauteur. Son feu électrique scintillant, dont les éclats blancs, illuminant tout l'horizon, se succèdent par groupe de deux, a une portée de 45 milles (plus de 83 kilomètres). Sur la galerie supérieure est établie une sirène à air comprimé, émettant en temps de brume, toutes les deux minutes, deux sons consécutifs de même valeur, d'une durée de trois secondes chacun et séparés par le même intervalle. Elle remplace la trompette à vapeur de la pointe de Pern, supprimée depuis le mois de juin 1900.

Cette brume, si fréquente dans les parages d'Ouessant, de combien d'accidents de mer n'a-t-elle pas été cause, combien de malheureux n'a-t-elle pas fait disparaître !

Car ici, au Créac'h, nous sommes sur le bord d'une des principales artères maritimes du globe.

« Route singulièrement animée et vivante, écrit Anatole Le Braz. Des fumées lointaines et qui à distance, paraissent immobiles, déroulent sans fin leurs volutes grises parallèlement à la ligne onduleuse des flots. C'est tout le jour, toute la nuit, une caravane ininterrompue de steamers, ceux-ci montant vers le nord, ceux-là descendant vers le sud, promenant à travers l'immensité des espaces atlantiques les pavillons de tous les peuples et l'inquiétude éternelle de l'humanité. Du lever du soleil à son coucher, il en défile parfois plus de quatre-vingts dans le champ du télescope du guetteur. Ils passent très vite, à toute vapeur, à toutes voiles. C'est surtout en été, par les belles accalmies de juin, de juillet, d'août, qu'il faut se défier davantage de ces lieux perfides. Alors, selon l'expression locale, la mer fume ; des mousselines ténues flottent entre ciel et eau, suspendues commes des toiles d'arraignées derrière lesquelles les écueils embusqués attendent silencieusement leur proie. En vain, le phare du Créac'h brandit à intervalles égaux sa torche électrique : ses rayons se dissolvent dans l'air mou. En vain, la sirène pousse son meuglement enroué, sa voix demeure impuissante à déchirer le formidable silence. Le navire dévoyé, saisi dans un étau mystérieux, oscille, se débat, s'engloutit. Vieille histoire lamentable, qui, chaque année s'augmente, hélas, d'un chapitre nouveau. Et ce ne sont pas les plus récents qui sont les moins terribles. »

Dans cette buée mystérieuse tout a disparu. Vainement, le capitaine cherche à s'orienter. Où sont les phares d'Ouessant ? A tribord ? A babord ? Il ne sait plus. Mais « *times is money*, dit l'Anglais, nous n'avons pas de temps à perdre ». Au hasard, il lance follement son navire à toute vitesse ; alors se produisent des catastrophes terribles, comme celle du *Drummont Castle*, dont le tragique souvenir encore vivant parmi les populations de nos côtes, n'a été effacé que par les torpillages de la Grande Guerre, les hécatombes de vies humaines et de matériel qui ont tant de fois jonché de cadavres et d'épaves le littoral du Bas-Léon.

Dans la nuit du 16 au 17 juin 1896, le *Drummont-Castle*, beau paquebot de la Compagnie Donald-Currie, revenant du cap de Bonne Espérance, se perdit vers onze heures du soir sur les *Pierres vertes*, qui comptent parmi les plus redoutables « cailloux » du passage du Fromveur.

Sur 251 personnes (105 hommes d'équipage et 146 passagers), un passager et deux matelots seulement, portés sur des épaves, furent sauvés. Le passager, M. Macquardt, fut recueilli mourant dans une plate par le patron Berthelé, d'Ouessant, le lendemain matin, vers sept heures.

Mathieu Masson, de l'île Molène, ramena dans sa barque, la *Couronne-*

de-Marie, le quartier-maître Wood et le matelot Gotbolt. Grâce aux recherches infatigables des pêcheurs, plus de soixante victimes purent recevoir la sépulture chrétienne à Molène et à l'île d'Ouessant. L'émotion fut grande en Angleterre. La reine Victoria remercia personnellement les autorités et la population ouessantine et une souscription permit de récompenser les plus dévoués sauveteurs, auxquels une médaille commémorative fut remise par M. Le Marchant Gosselin, ministre plénipotentiaire à Paris, les 27, 28 et 29 avril 1897.

Il y avait plusieurs chapelles dans l'île : Saint-Michel, Saint-Gildas, Saint-Guénolé, Saint-Nicolas, Saint-Hilarion, mais toutes sont aujourd'hui ruinées ou désaffectées, sauf celle, moderne, de Notre-Dame d'Espérance, où se fait le pardon d'Ouessant, le 1er septembre. Sur la pointe de Penalan, qui ferme à droite la baie du Stiff, les vestiges d'un vieil édifice presque arrasé passent pour être ceux du château des marquis du Rieux ou la résidence des gouverneurs de l'île. Le caractère ombrageux des indigènes ne rendait pas toujours facile la tâche de ces gouverneurs. En 1711, lorsque l'un d'eux, M. de La Sauldraye, vint avec deux notaires pour prendre possession de son poste, les habitants le reçurent à coups de pierre et l'obligèrent à se rembarquer, en déclarant ne reconnaître ni roi ni seigneur, ne vouloir d'autre gouverneur que celui qu'ils éliraient entre eux, et désirer rester jusque là sous la conduite de leur recteur. M. de La Sauldraye dut revenir piteusement à la grande terre, abandonnant la tour où étaient les munitions et le château garni de son mobilier.

Sur la côte occidentale d'Ouessant, aspectée au large, la falaise présente d'impressionnants aspects. « La mer arrive ici sans obstacle, écrit Ardouin Dumazet, poussée par les vents d'ouest... Aussi les lames sont-elles monstrueuses : elles ont enlevé toute la terre végétale, le granit de couleurs éclatantes, rouge, blanc, fauve, se présente en aiguilles, en obélisques, en tables unies. De gigantesques galets couvrent les parties plates. Ce chaos de roches dépasse en splendeur les côtes sauvages d'Yeu et de Belle-Isle. Le spectacle est surtout merveilleux près du sémaphore de Créac'h. C'est là qu'il faudrait venir un jour de tempête, pour contempler l'Océan. »

A Ouessant, on suit un pieux usage, qui remonte fort loin, puisque le vice-amiral Thévenard en parle comme d'une coutume déjà ancienne, à la fin du XVIIIe siècle.

Lorsqu'un marin périt en mer, et que son corps n'est pas retrouvé, la famille se rend à l'église paroissiale où on lui remet un petit crucifix de cire auquel seront rendus les honneurs funéraires au lieu et place du disparu. On apporte le crucifix à la maison du défunt, on le place sur un linge bien blanc, et la veillée funèbre commence.

Le lendemain, le clergé vient faire la levée du corps. Un homme porte respectueusement la petite croix sur son linceul, et le cortège se dirige vers l'église où est chanté l'office des trépassés. La cérémonie terminée, le prêtre introduit la croix dans une urne spéciale, au bas de l'église. Lorsque cette urne est remplie, la population, clergé en tête, transfère les croix dans le petit ossuaire qui occupe le milieu du cimetière.

Le reliquaire des *Péris en mer* porte comme inscriptions le mot HELAS, et, sur l'une de ses faces : *Ici nous déposons - les croix de broella - en mémoire - de nos marins - qui meurent - loin de leur pays - dans les guerres - les maladies et les naufrages.* La cérémonie du *broella* tire ce nom, d'après M. Cuillandre, Molénais d'origine, universitaire et celtisant distingué, du breton *bro*, pays, et aurait pour signification le retour au pays, le symbolique rapatriement du disparu.

C'est devant ce cénotaphe que veuves et orphelins viennent à la sortie de la messe, égrener pieusement leur chapelet pour les éternels absents, pour tous les *Péris en mer*, qu'on ne reverra plus ici-bas, mais que, forte de ses convictions religieuses, la catholique population bretonne a l'espoir de retrouver dans les douces et éternelles félicités de l'*Au-Delà*.

Et cependant, il arrive quelquefois qu'un Ouessantin pour lequel on avait psalmodié un suprême *De profundis*, revienne, tout à coup, reprendre sa place au foyer familial. Écoutez cet étrange récit, absolument authentique, que nous tenons de la bouche même d'un témoin digne de foi :

Par deux fois, me dit-il, on a chanté sur la *croix* du patron pilote X..., les prières des défunts. Contentons-nous de relater le premier de ces faits arrivés dans des conditions presque identiques ; ils ne diffèrent que par les détails.

Donc, un soir d'octobre, le brave pilote se rendit à bord d'un steamer qui demandait du secours. La mer était démontée, le vent soufflait en tempête ; le lendemain, des épaves flottaient sur l'eau, débris du bateau-pilote, parmi lesquels furent recueillis les cadavres de l'équipage. Seul, celui du pilote ne se retrouva pas. Selon l'antique coutume, la famille assista aux funérailles fictives de son chef. Une nuit de novembre, la veuve entourée de ses enfants, devant un maigre feu de varech desséché s'entretenait avec les siens du disparu, lorsqu'au milieu des rafales, qui ébranlaient l'huis mal clos, elle crut entendre heurter à la porte. Saisie de frayeur, elle serre ses enfants encore plus près d'elle, et récite un *De profundis* pour les *anaoun* qui « en ce mois des âmes », en ce *miz-du* (mois noir) viennent solliciter une prière pour leur délivrance.

Mais on heurte plus violemment encore, et dans la baie de la porte s'entrouvant, la silhouette du pilote apparaît en pleine lumière. La femme

s'évanouit de saisissement, tandis que les enfants s'exclament : « Oh papa ! papa ! » Les chaudes caresses des chers aimés, providentiellement réunis, ranimèrent bien vite la pauvre mère, et le pilote raconte ainsi son extraordinaire odyssée :

« Lorsque, le mois dernier, je me rendis à bord du..., je fus assez heureux pour embarquer sans trop de peine, et renvoyai à Ouessant l'équipage du bateau pilote. Le steamer que je pilotais allait à Nantes, mais une voie d'eau se déclara. A la hauteur de Belle-Ile, le bâtiment s'enfonçant de plus en plus, il nous restait une seule ressource : mettre les embarcations à la mer, et abandonner le navire qui disparut bientôt sous les flots.

« Au matin nous fûmes sauvetés par un paquebot se rendant à Santander. En prenant pied sur la côte d'Espagne, on nous conduisit chez le consul, qui nous rapatria aussitôt, et, prenant cette fois la route des *terriens*, ce matin, je suis arrivé à Brest. »

L'originale coiffure des Ouessantines, qui d'accord avec la mode actuelle, portent les jupes courtes et les cheveux courts, se compose du kouricher, bonnet d'étoffe aux couleurs voyantes, recouvert de mousseline ; un diadème de gaze tuyautée encadre la figure, et par derrière fait retour ; un rectangle de mousseline fortement empesée qui donne aux *îliennes* quelque ressemblance avec les Transtévérines. Quoi d'étonnant d'ailleurs ? Le docteur Caradec ne prétend-il pas que « vers le XV^e^ siècle, une colonie importante d'Italiens vint s'établir à Ouessant et y fit souche », et il ajoute : « Dès lors, je m'explique ces cheveux d'un noir d'ébène, ce nez allongé, cette voix musicale, et, dans l'habillement, cette coiffe singulière, qu'au bavolet près, j'ai retrouvé dans la campagne de Sienne. » Les « Filles de la Pluie » ne méritent pas la fâcheuse réputation de facilité qu'a voulu leur faire M. André Savignon. La vérité c'est qu'au nom d'un humanitarisme stupide, on installa un jour sur l'île un dépôt de disciplinaires ramenés d'Afrique, et que ces vauriens y donnèrent libre cours à leurs instincts vicieux, molestant les hommes, insultant les femmes, pillant et chapardant, exemple détestable donné à cette population jusque-là préservée des souillures de la triste civilisation moderne.

M. du Châtellier a relevé dans l'île plusieurs pierres mégalithiques et enceintes fortifiées. Il signale des menhirs à la pointe de Kernas, à Toulalan, à Kergadou, à Guerneven, des chambres funéraires à Kergoff, Para-Luchen, des tertres ou tumulus à Toulalan, Keranchat, des retranchements à Kerler, Pors-Carret, à la pointe du Pern, à Locqueltas, à Cadoran. En 1778, l'amiral Thévenard avait remarqué les vestiges d'un grand édifice qui passait pour un ancien temple païen, où l'on voyait encore au XVII^e^ siècle des statues d'ido-

les. Ces statues furent, sur les remontrances de l'évêque de Léon, transportées au château de Trémazan et sans doute détruites.

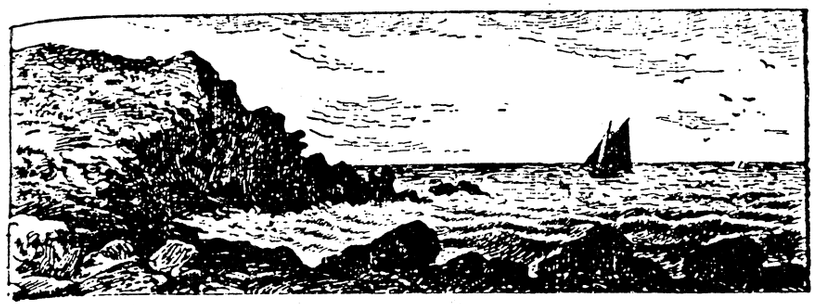
A Ouessant naquit en 1863 le R.P. Louis Malgorn, auteur de nombreuses études en langue bretonne, notamment d'un travail sur le breton de l'île d'Ouessant, publié dans les *Annales de Bretagne* 1909-1910.

*
* *

Après Ouessant, l'île principale de l'archipel est Molène (2) située à peu près à mi-distance entre le continent et Ouessant.

Lorsqu'on dépasse la pointe Saint-Mathieu pour se rendre à Ouessant par un beau jour d'été, de loin l'île Molène apparaît toute gracieuse, verdoyante de gazon, avec son village de blanches maisonnettes qui, posées en amphithéâtre, entourent le petit clocher aigu ; plus haut un moulin à vent ; enfin au point culminant de l'île, à vingt et un mètres d'altitude, la grande tour carré du sémaphore.

Le port de l'Ile-Molène assèche à toutes les marées. Il est situé au nord-est de l'île. L'îlot de Lédenès, relié à Molène par un « sillon » de galets qui découvre aux basses mers, l'abrite des vents du nord, et en fait le plus sûr abri de l'archipel. Le port est protégé en outre par un môle de soixante-quinze mètres de longueur. La pêche aux langoustes occupe une quarantaine de barques.



Rochers à Molène

(2) — Pour suivre le plan de l'ouvrage, la description de l'île Molène aurait dû figurer dans le canton de Saint-Renan dont elle est une commune. Mais sa place est ici mieux indiquée puisqu'elle est, comme importance, la seconde des îles de l'archipel d'Ouessant.

L'île Molène produit dans ses champs grands comme un mouchoir, de l'orge, du seigle, des pommes de terre. On a pour combustible le *glouat*, mélange de goémon et de bouse sèche. Le gazon recouvrant l'île est coupé en mottes qui, après avoir été séchées au soleil, sont mêlées au goémon d'épave pour servir de combustible. Les cendres précieusement recueillies forment, avec un mélange de sable, un engrais très recherché. Ce produit est exporté et vendu sous le nom de *Terre ou Cendre de Molène*.

L'unique moulin à vent de l'île ne tourne plus, les insulaires font moudre leur récolte au Conquet.

Un proverbe du pays cité par Anatole Le Braz dans son émouvante nouvelle *Le Sang de la Sirène*, dit qu'il n'a jamais poussé sur Molène que deux arbres, l'un en pierre, et c'est le clocher, l'autre en fer, et c'est le mât du sémaphore.

Il n'existe non plus aucune source, aucun ruisseau dans toute l'étendue de l'île, aussi était-il fort difficile d'assurer l'alimentation en eau potable, jusqu'en 1897, époque à laquelle les Anglais, à la suite du naufrage du *Drummont-Castle* dotèrent l'île d'une citerne étanche, destinée à recueillir les eaux pluviales. Malheureusement cette citerne est mal entretenue et ses abords sont trop souvent souillés d'immondices. En même temps était installée dans le clocher une horloge à trois cadrans.

Dans le bas de la nef de l'église, dédiée à saint Renan, sur une plaque de cuivre, scellée au mur, se lit cette inscription :

> A l'ombre de cette église reposent vingt-neuf personnes qui ont péri dans le naufrage du paquebot anglais le *Drummont-Castle*, perdu dans le passage du Fromveur, pendant la nuit du 16 juin 1896.
>
> « En mémoire reconnaissante des soins pieux prodigués par les habitants de l'île Molène aux malheureuses victimes de cette catastrophe, l'horloge de cette église et la citerne avoisinante ont été données par le peuple anglais. »

Enfin. M. l'abbé Lejeune, recteur de Molène, reçut pour son église une magnifique croix processionnelle et un calice en vermeil enrichi de quatre-vingts brillants, offerts par une association catholique anglaise.

On croit que Molène, en breton *Mol-Enez* (Ile Mol), prend son nom d'une vieille famille noble du Conquet et de Trébabu, qui en posséda jadis la seigneurie. Son église est un ancien prieuré de saint Mathieu. Tous les hommes sont marins et les femmes cultivent la terre. Non cadastrée, l'île est exempte d'impôts. La mer la ronge graduellement et finira un jour par la submerger. Quand les tempêtes d'hiver soufflent trop longtemps, les provisions s'épuisent, la disette sévit ; aussi la marine fournit-elle chaque année aux habitants 700 kilogrammes de farine et 300 kilogrammes de viande, et, dans les cas pressants, la ravitaille-t-elle de pain et de biscuit.

Les monuments mégalithiques abondent à Molène, mais ils sont tous mutilés ou bouleversés.

M. du Châtellier y a compté onze menhirs, de nombreuses chambres dolméniques et deux *kioekenmoeddings* (amas de débris de cuisine) formés de coquilles de patelles et de bigorneaux. Sur l'île Lédénès, il y a deux enceintes avec traces d'habitation, plusieurs chambres mégalithiques et deux tertres recouvrant de petits dolmens ruinés.

Quelques-unes des petites îles égrenées entre Ouessant et le continent : Béniguet, Triélen, Quéménès, Balanec, Bannec, appartiennent à des particuliers et sont louées à des fermiers qui les habitent pour cultiver le sol et y exploiter le varech, fort abondant sur le rivage. On le brûle afin d'en extraire la soude, et ces épaisses fumées blanches traînant de toutes parts sur les flots, voilant l'horizon, donnent à l'archipel un étrange aspect. Une autre ressource, c'est l'exportation des lapins, si nombreux sur ces îles que Quéménès, pour ne citer que celle-là, est perforée à une de ses extrémités par les terriers, et qu'on assomme à coups de bâton les lapins qui y pullulent. Béniguet « étroit îlot cerclé de récifs, au sol duquel se cramponnent quelques habitants et où brûlent, en tordant leurs lourdes fumées, des feux de goémons », est mentionné dans le Pouillé de 1330. Les ruines qui la couvrent indiquent qu'autrefois elle fut très habitée. Le centre de l'île, occupé par une ferme, est d'une grande fertilité. On y voyait en 1835 des alignements de menhirs et trois vastes allées couvertes contenant une quantité d'ossements humains d'enfants et d'adultes. Une dizaine de menhirs sont encore debout, ainsi que quelques dolmens en ruines et l'on trouve à la surface du sol des fragments de poteries gallo-romaines.

Triélen possède aussi de nombreuses chambres dolméniques, deux tumulus et un cromlec'h formé de huit petits menhirs. A Quéménès, d'autres chambres, un menhir et une allée couverte plus ou moins détruite complètent ce riche ensemble mégalithique de l'archipel.

A deux kilomètres d'Ouessant, le phare de la Jument forme, avec ceux du Stiff, du Créac'h et de Men-Tensel, voisin de l'île Bannec, le réseau protecteur des terribles parages d'Ouessant et du Fromveur. Sa tour granitique s'élève de 42 mètres au-dessus du rocher qui lui fait un piédestal, portant un appareil optique à éclats rouges, d'une portée de 20 milles, et une sirène à brume.

CANTON DE PLOUDALMÉZEAU

12 COMMUNES : PLOUDALMÉZEAU, LANDUNVEZ, PORSPODER, LARRET, PLOURIN-PLOUDALMÉZEAU, LANILDUT, BRÉLÈS SAINT-PABU, PLOUGUIN, TRÉOUERGAT, TRÉGLONOU, LAMPAUL-PLOUDALMÉZEAU

PLOUDALMÉZEAU

PLOUDALMÉZEAU. — Ploe-Dalmezeu vers 1330 ; le *Telmedou* (prononcez *Telmezou*) de la vie de saint Paul Aurélien est sans doute un nom d'homme.

Dans le guide de M. Louis Coudurier : *de Brest à la côte*, M. Auguste Carof a consacré à Ploudalmézeau une très intéressante notice historique, qu'il veut bien nous autoriser à reproduire ici :

« Si nous en croyons La Borderie, c'est à Portsall, près d'une roche qu'il appelle Amachdu, que saint Paul Aurélien, débarqua sur le continent. Il fonda le Ploutelmedou (plebs talmedonia) devenu successivement Ploue telmedou, Ploue telmedzo, Ploudalmézeau, en breton Gwitalmeze. Saint Paul séjourna dans le pays assez longtemps et établit son ermitage à Lanna Paul (Lampaul-Ploudalmézeau).

« C'est, comme on le voit, une origine déjà ancienne et cependant antérieurement encore à cela, les Romains avaient occupé le pays ; à chaque point de la côte, on retrouve leurs traces : vieilles monnaies ou médailles, camps retranchés ou haies d'oppida établis pour faciliter la surveillance.

« Sur le moyen-âge, absence de documents : le pays a certainement reçu la visite des Normands et a ressenti quelque dommage des incessantes guerres entre la France et l'Angleterre. Les nombreux manoirs qui couvraient le pays étaient reliés souvent entre eux par des réseaux de souterrains dont quelques-uns existent encore comme des témoignages de la sécurité relative des temps passés.

« La plus ancienne famille et la plus célèbre du pays est celle des du Châtel, dont la suzeraineté s'étendait sur une partie du Léon : la tour de la

Motte-Tanguy, à l'entrée de la Penfell marquait les bornes de leur fief. Leur nom s'est illustré dans les armes et dans le clergé. Au XIVe siècle, un juveigneur du Châtel épousa une héritière de Kerlech (autre grande famille dont le berceau est à Ploudalmézeau), et en prit le nom et les armes. En 1575 la branche aînée du Châtel s'éteint et les Kerlech reprennent alors leur ancien nom, qu'ils accolent au plus récent. Pendant plus d'un siècle, les du Châtel-Kerlech figurent encore dans leur beau domaine de Ploudalmézeau, et sur les registres on trouve leurs noms jusqu'en 1707. En 1686, notamment, on relève le baptême de Henri-Charles, fils de Pierre-Claude du Châtel-Kerlech et de Louise de Kersulguen, baron et baronne de Kerlech. Le parrain fut Henri-Charles de Beaumanoir, marquis de Lavardin, conseiller du Roi et lieutenant-général en Bretagne ; la marraine Louise-Renée de Penancoat de Keroualle, duchesse de Porsmouth, comtesse de Farchaam.

« La branche aînée des Kerlech s'éteignit en 1591 dans les Kergroadez, eux-mêmes disparus dans les Roquelaure. La terre de Kerlech, qui a résisté aux secousses politiques, est passée successivement par acquêt aux Lopriac, Gontaut-Biron, ducs de Lauzun (vers 1780), puis aux de Tourzel, aux d'Hunolstein, et elle appartient aujourd'hui à M. le duc de Mortemart, veuf d'une Hunolstein.

« Le fief de Kerlech avait droit de haute et basse justice et le siège de la juridiction était au bourg de Ploudalmézeau. Les anciennes potences se voyaient encore il y a cinquante ans, couchées le long de la route qui mène à Kerlech (trois kilomètres environ au sud du bourg) ; le champ où elles s'élevaient porte encore le nom de Parc ar Justiçou.

« Une autre famille qui a laissé dans le pays des souvenirs durables, est celle des de Sanzay. Cette famille d'origine poitevine, s'implanta dans le pays par le mariage de René de Sanzay avec Renée Rannou, au manoir de Pratmeur, en Ploudalmézeau. Ce René aurait été, selon la tradition, frère du Sanzay resté célèbre sous le nom de la Maignane, émule du trop fameux La Fontenelle. En réalité, il était seulement son neveu. Les de Sanzay ne disparurent du pays qu'au XVIIIe siècle, et il faut avouer que les traditions populaires ont conservé d'eux un mauvais souvenir.

« La Révolution de 1789 fut accueillie à ses débuts assez favorablement dans le canton. Lanildut et Argenton semblent avoir donné même avec ardeur jusqu'au jacobinisme. Ploudalmézeau n'alla pas aussi loin et, sans qu'il y ait eu de résistance active au régime de la Terreur, les traditions familiales, les vieux manuscrits et les archives politiques démontrent que les autorités locales subissaient le joug en paralysant de leur mieux les exactions révolutionnaires.

« M. Barbier, maire de Ploudalmézeau, ancien procureur fiscal de la terre du Châtel, arrêté pour avoir pris part à la révolte du Léon en mars 1793, fut condamné à mort le 9 août suivant et exécuté le lendemain. Dans la nuit, il avait tenté de s'ouvrir les veines du bras au moyen d'un mauvais couteau. Il marcha cependant d'un pas ferme au supplice. Ses trois fils arrêtés avec lui furent acquittés. Son successeur, M. Carof, incarcéré à son tour, ne dut son salut qu'à la chute du tyran Robespierre.

« Le culte constitutionnel ne semble pas avoir eu d'organisation officielle dans le canton (sauf à Plouguin, au moins au début). Les prêtres réfractaires, cachés dans les fermes, continuèrent comme ils purent à exercer leur ministère, au péril de leur vie et aussi de celle de leurs hôtes. M. Goret, recteur de Ploudalmézeau à cette époque, prêtre instruit et distingué, commença par prêter serment et on lui offrit même d'être évêque constitutionnel du Finistère. Il refusa, mais ce fut lui qui, le 31 octobre 1790, présida dans la cathédrale de Quimper le scrutin qui donna la mitre à Expilly. Dans la suite, M. Goret rétracta son serment ; après une détention de quelques mois, il vécut caché dans une ferme de sa paroisse et il mourut en 1802, tôt après le Concordat.

« En 1897, Ploudalmézeau a eu l'honneur d'une visite officielle marquante : celle de sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, que la reine Victoria délégua pour distribuer, en son nom, des médailles commémoratives à ceux qui avaient recueilli les cadavres des victimes du *Drummont-Castle*. Treize des malheureux naufragés reposent dans le cimetière de Ploudalmézeau, et parmi les tombes rustiques qui viennent de disparaître on en distinguait une en particulier qu'une jeune fiancée avait élevée et ornée de ses mains sur les restes de son futur. »

Le bourg, d'allures presque citadines et l'un des plus considérables du Bas-Léon, contient quelques maisons anciennes à baies en accolade, bâties de granit sombre. Ploudalmézeau a pour patron saint Pierre, le chef des Apôtres, mais est-ce bien lui qui fut le premier titulaire de la paroisse ? En abordant sur le continent, à son débarquement d'Ouessant, saint Pol Aurélien se fixa sur le territoire de Ploudalmézeau et y installa un de ses neveux du nom de Pierre, en un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerber, entre Ploudalmézeau et Lampaul. Ne serait-ce pas à ce compagnon du premier évêque de Léon qu'allèrent d'abord les hommages des habitants de Guitalmeze ?

L'église, de construction récente est aussi vaste qu'insignifiante. Elle a remplacé un bâtiment de la fin du XVIIIe siècle qui avait succédé lui-même à une belle église gothique au pignon de laquelle on lisait cette inscription qui existe encore et encastrée dans l'un des contreforts de l'abside :

« L'an mil cinq cens et quatre,
En fin d'avril sans rien rabattre,
Fust au pignon de cest église
La première pierre assise. »

Une réplique moderne de ce quatrain existe au contrefort opposé :

« L'an mil huit cent cinquante sept
A la mi-mars tout compte net,
Fut de notre nouvelle église
La pierre angulaire assise. »

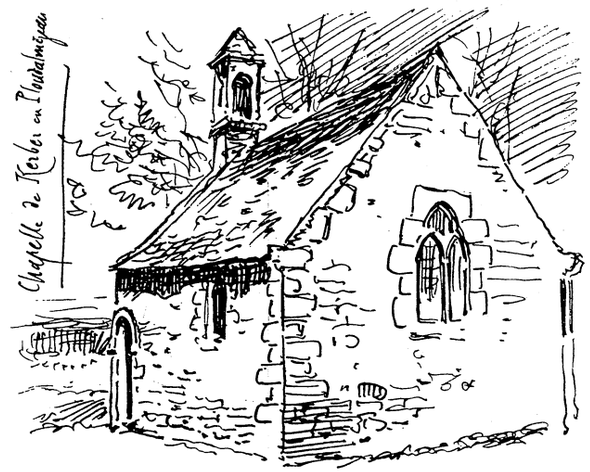
On voyait au portail de l'ancienne église trois écussons en bannière *fascé de six pièces*, timbrés d'un chapeau de cardinal et accompagné des devises latines : SERVIRE : DEO : REGNARE : EST, et bretonne BEP PRET (toujours). C'étaient les armes du cardinal Alain de Coëtivy, né en 1407 dans la paroisse de Plouvien, qui posséda sans doute le bénéfice curial de Ploudalmézeau. Il avait présidé à Vannes, en 1456, les fêtes de la canonisation de saint Vincent Ferrier, et on lui attribue le don d'une relique de « l'Apôtre du Jugement dernier » que possède l'église. Cette relique — un osselet de la main gauche — dépouillée de son reliquaire d'argent, sous la Révolution, a été solennellement transférée dans un nouveau reliquaire le 23 août 1925, au cours de belles cérémonies religieuses présidées par Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon, et qui se sont clôturées par la bénédiction d'un monument élevé dans l'église à la mémoire du cardinal de Coëtivy.

Le clocher, date de 1775, et d'une élégante silhouette, a deux rangs de galeries : sa flèche octogonale, avec ajours et crochets est accostée de quatre clochetons fluets. L'église ne possède qu'une statue ancienne, une N.D. de Pitié et deux grands tableaux de la *Descente de Croix* et de la *Délivrance d'une âme du purgatoire*, peintes par l'artiste léonnais Yan Dargent. Dans le mur d'enclos, une très vieille croix est ornée d'un bas-relief du Crucifiement.

Du château de Kerlec'h, déjà mentionné plus haut, qui devait être important, il ne subsiste plus que d'informes restes ; un pan de mur de la façade, percé de larges fenêtres et d'une porte à pilastres XVII^e siècle, la base d'une tourelle percée de meurtrières, des vestiges de la chapelle, un colombier et d'immenses murs d'enceinte enlierrés et croulants. Une maison moderne bâtie au milieu de ces débris offre au-dessus de sa porte un écusson symboliquement renversé aux armes des Kerlech du Chastel (*fasce d'or et de gueules*). La branche aînée s'est terminée avec Claude, héritière de Kerlec'h, mariée vers 1600 à François, seigneur de Kergroadez. Elle ne put lui apporter en dot que les ruines de son manoir ancestral, dévoré en 1588 par un violent incendie qui provoqua l'explosion des poudres et la destructions des armes et cuirasses conservées dans le galetas.

Le manoir de Pratmeur, situé à un kilomètre à l'ouest du bourg, est un édifice gothique assez bien conservé, à portail encadré d'un cordon saillant et d'écussons, fenêtres à meneaux en croix, portail extérieur que défendait à droite une échauguette dont l'encorbellement seul subsiste. Une autre tourelle de guet toute drapée de lierre se dresse fièrement à l'angle des murs de l'énorme jardin enclos, surveillant la côte et la mer. Après avoir appartenu aux Rannou et aux de Sanzay, Pratmeur était possédé en 1762 par M. de Keroulas, conseiller au Parlement de Bretagne.

En suivant vers le nord la petite vallée verdoyante qui sépare Ploudalmézeau de Lampaul, on rencontre le manoir de Kerlozrec, berceau d'une famille du même nom et, dont le vieux moulin drapé de lierre forme au creux du vallon un joli tableau. Au-delà, on passe près de la chapelle rebâtie de Sainte-Brigitte, où il se fait, le matin du 24 juin, un curieux pèlerinage équestre. On asperge les animaux de l'eau d'une fontaine consacrée par une grande statue ancienne de saint Éloi, patron de la race chevaline. Plus bas encore, on rencontre le manoir de Lestrémeur, rajeuni sous une forme assez maussade, mais encadré de vieilles clôtures et de bâtiments gothiques et surmonté d'une tourelle à toiture de pierre. Yves de Lesguen, époux de Marguerite de Kerouartz, y habitait en 1580 : il était en 1698 à la famille Thépault de Kerauzern, puis passa aux Kermenguy-Saint Laurent par alliance. Tout près de là, le chemin débouche sur le « tevenn » ou dune de Tréompan au fond d'une gracieuse plage de sable fin abritée à l'ouest par l'île Carn.



Chapelle de Kerber en Ploudalmézeau

On peut regagner la route de Portsall par le manoir de Kervatous, encadré de vieux murs d'enceinte, résidence au XVIII[e] siècle d'une famille Damesne originaire de Normandie et établie en Bretagne avec Antoine Damesne, enseigne au régiment du Maine, marié en 1625 à Jeanne de Lesguen, le port de Portsall, où aboutit la ligne des chemins de fer départementaux inaugurée en 1893, s'arrondit au fond d'une anse découpée et sûre, que domine la chapelle moderne de N. D. du Scapulaire, et que protège à Beg-al-Lann un brise-lames long de 60 mètres environ. La plage, très fréquentée à la belle saison, s'étend vers l'ouest jusqu'à la pointe de Trémazan en Landunvez, près du donjon féodal des du Chastel, dressé à l'entrée de ce hâvre comme une vigie mutilée, mais toujours attentive.

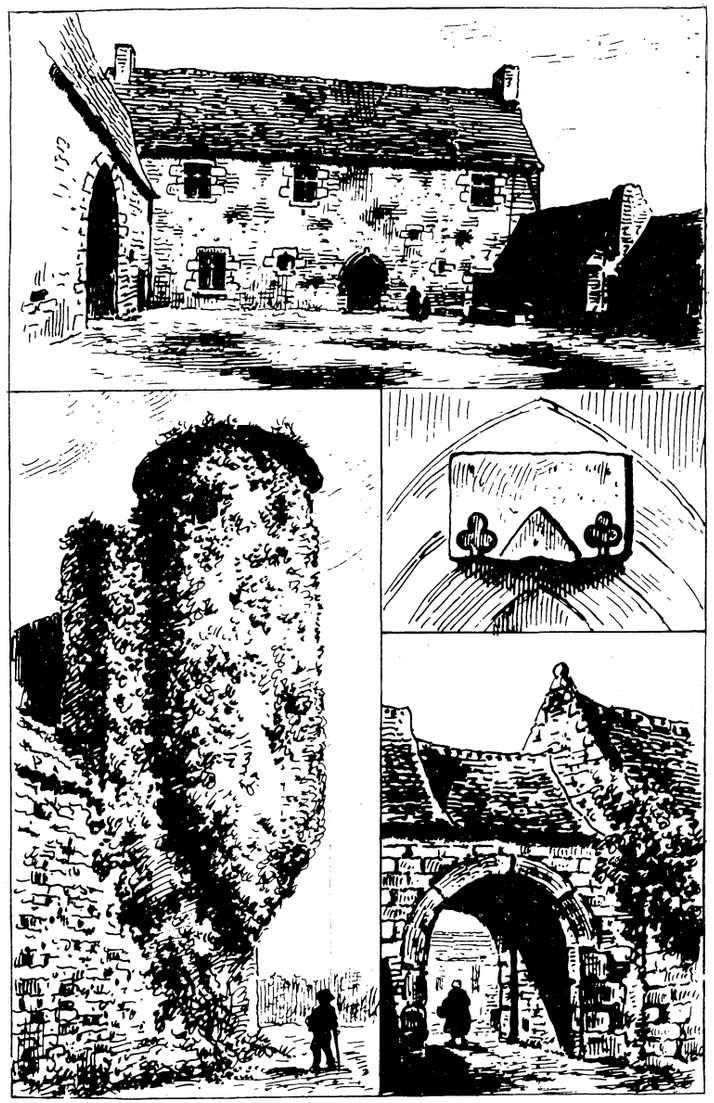
Tous ces petits ports de la côte de Ploudalmézeau ont une lointaine origine. « En 1394, sous Jean IV, dit M. Auguste Carof, on trouve mention des navires suivants (1) :

Notre-Dame de Penfenten, escafe, armé à Aberbiniguet.
Notre-Dame de Guitalmézeau, vessel, armé à Portsall.
Sainte-Catherine, escafe, armé à Argenton.
Notre-Dame de Brélès, escafe, armé à Aberildut. »

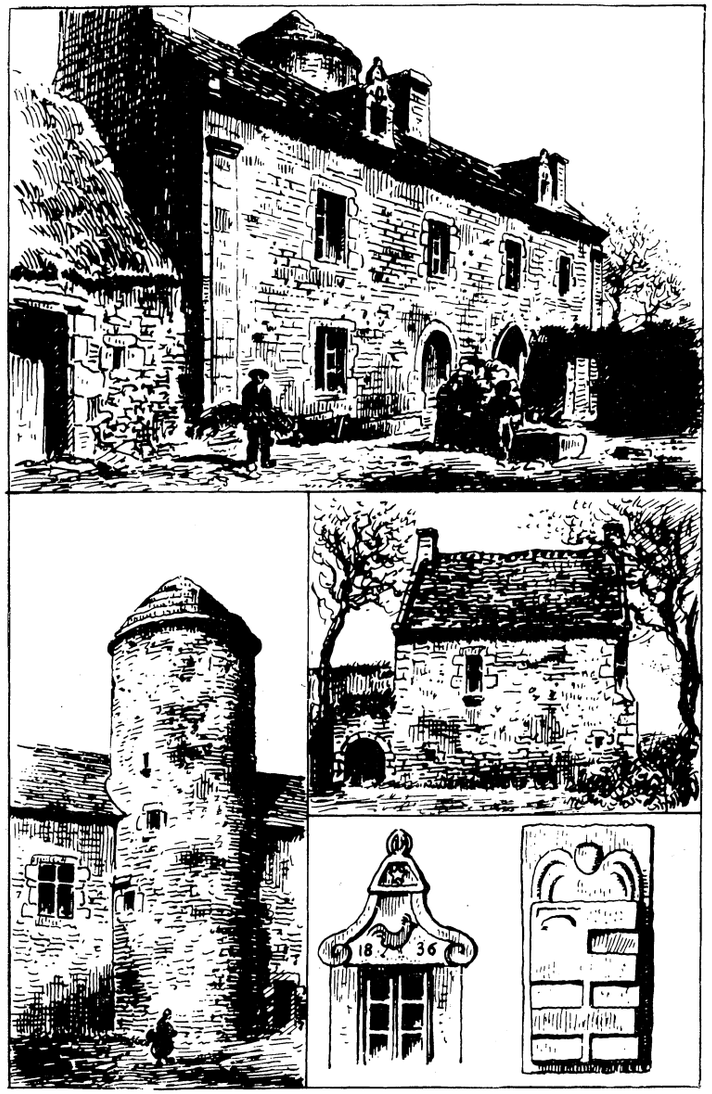


Ruines du manoir de Kerlech en Ploudalmézeau, vers 1880

(1) — Nota. — *Vessel,* bâtiment rond commode pour la charge ; *escafe*, bâtiment très allongé taillé pour la course.

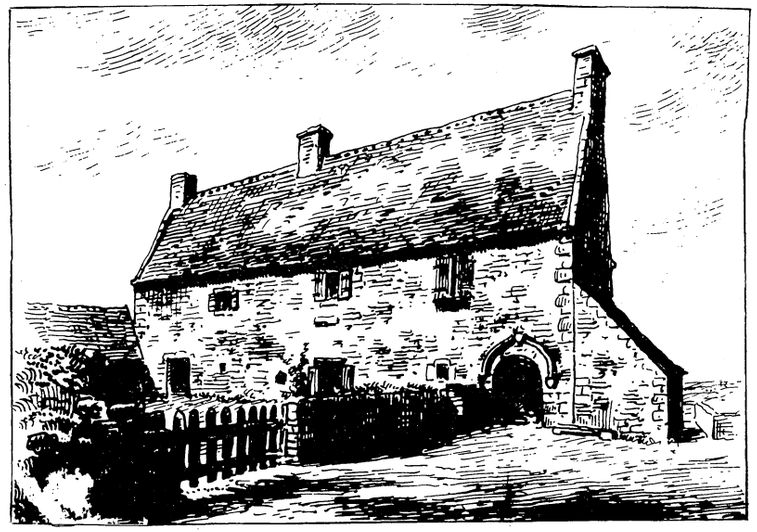


Ploudalmézeau — Manoir de Pratmeur, cour, tourelle, portail, armoiries



Ploudalmézeau — Manoir de Lestrémeur
façade, tourelle, moulin, lucarne, armoiries

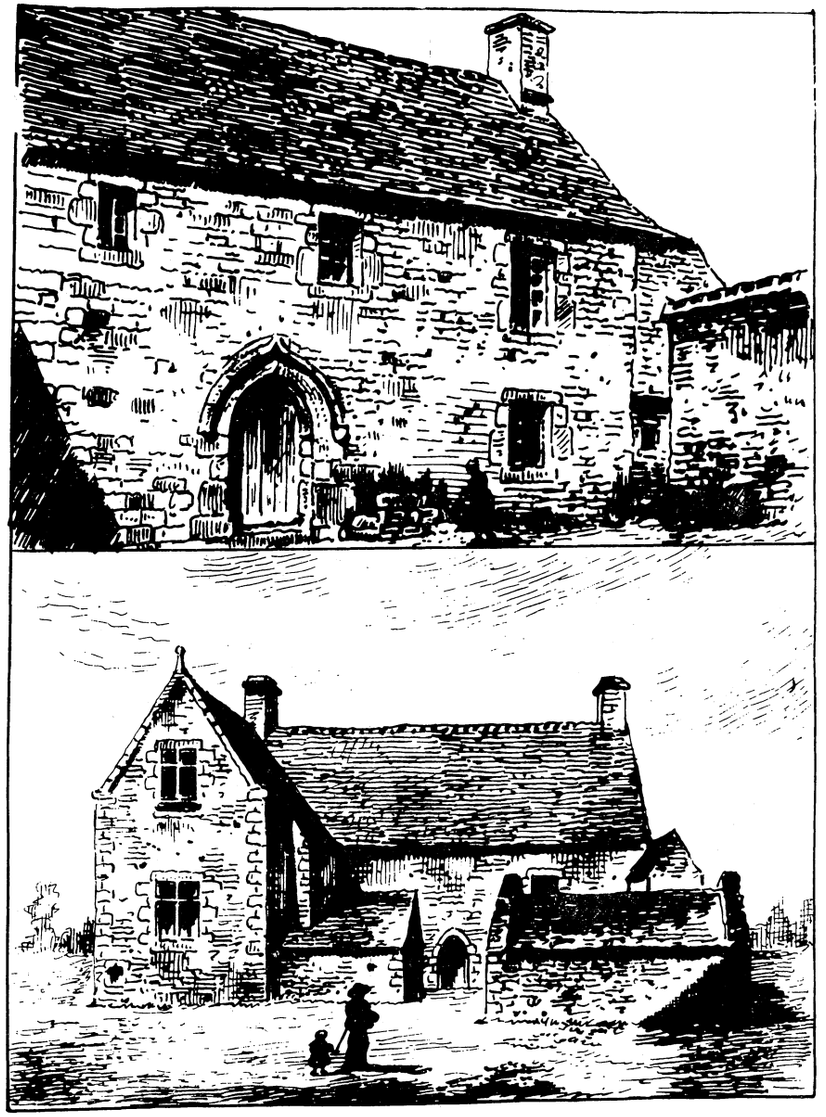




Manoir de Kernatous



Manoir de Kerver



Manoir de Keruznou

Ploudalmézeau possède quelques mégalithes : un dolmen, un menhir, à Bar-al-Lann ; un menhir à Prat-Léac'h, un autre à Kerhoannec-Vihan près d'un alignement appelé *Streat ar Ranket-Vein* (Voie de la rangée de pierres), un lech surmonté d'une croix à Kerdialaès sur la route de Portsall. A Kergastel, à Kerogan, à Kerlorec sont des tumulus fouillés, où l'on a recueilli des poignards en bronze et un vase de terre cuite. On trouve des substructions gallo-romaines à Kerlorec et à Stang-an-Héol, où a été découverte une cachette contenant 50 anneaux de bronze. Un camp retranché existe à Castel-Gaoter ou Château-Gautier, au sud du bourg. C'est une petite redoute d'une vingtaine de mètres de diamètre, s'élevant à la plongée d'une croupe dans le vallon, à proximité de l'eau, avec un parc à bestiaux en avancée sur les marais.

Il y avait jadis près de Portsall une chapelle de Saint-Tuzven d'où provient un saint Michel de pierre conservé au musée de Saint-Louis à Brest. Cette chapelle bâtie à toucher la grève, s'était superposée à un cimetière ancien, car on voit souvent apparaître dans la coupe de la falaise que les flots rongent peu à peu, des squelettes humains mêlés à des briques et des tuiles de l'époque gallo-romaine.

LANDUNVEZ

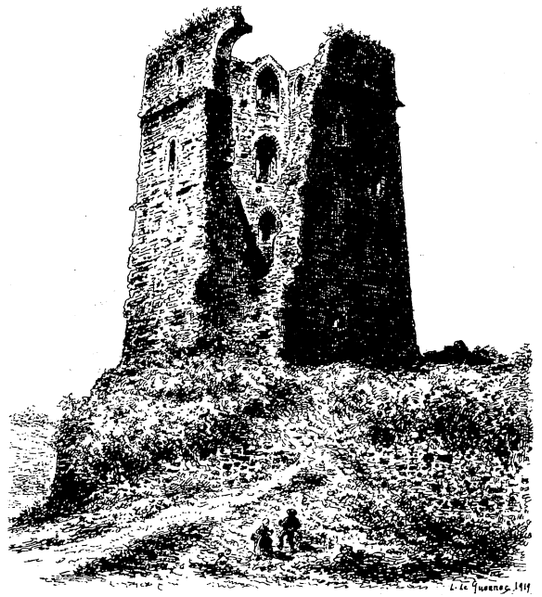
LANDUNVEZ. — (*Landumez* en 1427) pourrait être le *lan* ou monastère d'un religieux nommé *Tumez*.

Si Landunvez, jadis l'une des six trèves de Plourin, n'a qu'une église moderne, dédiée à saint Gonval ou Gonvel, abbé, auquel une chapelle rurale est encore consacrée dans la paroisse, près du hâvre d'Argenton, il possède en revanche la plus imposante ruine féodale du Finistère. C'est la vieille forteresse de Trémazan, qui dresse son énorme donjon éventré dont la base trempe dans un marécage hérissé de joncs, près et au sud de l'anse de Portsall.

On a voulu attribuer au nom de Trémazan une signification lugubre : *Les trois meurtres* ! L'étymologie en est beaucoup plus simple, Trémazan n'étant qu'une corruption du composé Tref-Majan (de Majan, frère de saint Gouesnou). Ce château fut édifié sur les ruines d'un *castellum* existant déjà au VI^e^ siècle, s'il faut en croire l'histoire de la fondation du monastère de Saint-Mathieu, par saint Tanguy, meurtrier de sa sœur sainte Haude.

« Ces enfants de Florence et de Galon, dit le chanoine de Garaby, nés vers l'an 525, au château de Trémazan, commune de Landunvez, furent maltraités par une Anglaise pélagienne, qu'épousa en secondes noces leur père, puissant seigneur léonais.

« Tanguy, du consentement de son père, fut plusieurs années à la cour de Childebert, où se trouvait Judual, héritier légitime du trône de Bretagne.



Trémazan, Landunvez

« La marâtre tourna toute sa fureur contre sa belle-fille, détruisit l'oratoire de la sainte, congédia ses servantes, la condamna elle-même aux plus vils emplois et l'y retenait appliquée, pour l'empêcher d'assister au saint sacrifice. Haude restait patiente et soumise. Travaillant tout le jour, elle priait une grande partie de la nuit. Elle fréquenta les sacrements, autant qu'il lui fut possible, et fit vœu de virginité. Privée par sa belle-mère de tout autre moyen de soulager les pauvres, elle leur donnait la meilleure part de ses aliments. La pélagienne la surprit dans cette bonne œuvre, la frappa inhumainement, foula aux pieds la nourriture destinée aux malheureux et la jeta aux chiens.

« Galon voulait marier sa pieuse fille, pour la soustraire à ces indignes traitements. La jeune vierge pria le ciel de la délivrer de ce nouvel embarras,

et il permit que la marâtre, craignant que cet établissement ne diminuât la fortune de son mari, plaçât la sainte dans une campagne, à deux lieues du toit paternel. Haude passa deux ans dans cette solitude, où rien ne la détournait de ses exercices de piété.

« Tanguy, de retour, demande sa sœur. La belle-mère la calomnie, jusqu'à dire qu'on l'a éloignée, parce qu'elle a manqué à l'honneur. Le jeune homme trompé, court la trouver ; et, comme à sa vue, elle fuit par modestie, ne le reconnaissant pas, il la blesse dangereusement. On la croyait morte, quand elle reparut chez son père, et y causa une ravissante surprise. La marâtre, devenue un objet d'horreur, périt misérablement. Haude consola son frère repentant, et munie des derniers sacrements, mourut vers 545.

« Tanguy se retira dans une vaste forêt, voisine de la maison de Coatelez, dans la paroisse du Drennec, à une lieue de Lesneven, et y pleura son funeste emportement. Saint Paul, évêque de Léon, visita souvent le saint ermite.

« Attirés par sa réputation de sainteté, plusieurs fidèles se mirent sous sa conduite, et donnèrent naissance au couvent de Gerber, à trois lieues de Morlaix. Le saint pénitent y mourut vers 572. Ce monastère fut remplacé par l'abbaye du Relecq. Le saint fut enterré dans l'abbaye de Saint-Mathieu-de-Fine-Terre, qu'il avait fondée. » Quant à sa sœur, elle reposait dans l'église de Landunvez, où on lui avait élevé un tombeau aujourd'hui disparu.

Trémazan était la principale demeure de cette grande famille du Chastel qui tirait, croit-on, son nom d'une autre forteresse située dans la paroisse de Plouarzel au lieu dit Pont-ar-C'hastel. Les du Chastel marchaient à la tête de la noblesse du Léon et donnèrent à la Bretagne et à la France une longue suite d'hommes de guerre qui rendirent proverbiale la « Vaillance du Chastel ». Leurs armoiries : *fascé d'or et de gueules de six pièces*, se retrouvent sur toutes les vieilles églises et chapelles de la région, depuis Lesneven jusqu'à Brest. Ils portaient ces deux devises bretonnes : *Ma car Doe* (s'il plaît à Dieu) et *Da vad e zeuy* (tu viendras à bien), qui d'ailleurs se complètent fort bien. Leurs possessions comprenaient tout le Bas-Léon, avec les bastilles de la Motte-Tanguy, à Recouvrance et de Tournuz, en Plounevez-Lochrist.

Trémazan appartint d'abord, croit-on, aux vicomtes de Léon ; il fut démantelé vers 1220, pendant la guerre que le duc Pierre de Dreux soutint contre ses vassaux soulevés. Anna ou Constance de Léon semble l'avoir apporté en dot à son mari, Bernard du Chastel, qui, de retour de la huitième croisade, vers 1250, répara son château, en conservant le donjon carré du XI^e^ ou XII^e^ siècle, assis sur une motte artificielle établie dans un vallon marécageux, et en la renforçant d'une solide enceinte. Un siècle plus tard, en 1351, au cours de la guerre de la succession de Bretagne, l'aventurier Raoul de

Caours, au service du roi de France qui soutenait le parti de Charles de Blois, s'empara du château de Trémazan, alors possédé par Bernard II du Chastel, fidèle lieutenant de Jean de Monfort.

Au début du XV^e^ siècle, la maison du Chastel était représentée par Olivier du Chastel et son frère cadet Tanguy ou Tanneguy, grand-maître de la maison du Roi, qui tua Jean-Sans-Peur au pont de Montereau. Guillaume du Chastel, fils d'Olivier, était pannetier du Roi lorsqu'il périt au siège de Pontoise en 1441 ; on l'inhuma à Saint-Denis avec les rois de France. Tanguy, son frère, grand-écuyer de France fut frappé d'une balle de fauconneau au siège de Bouchain, en 1477. La branche aînée de cet illustre estoc s'est fondue en 1575 dans les familles de Rieux et de Gouyon, et la terre de Trémazan passa aux Scipeaux, aux Goudy et aux Cossé-Brissac, avant d'être acquise par la duchesse de Porsmouth en 1683, qui dut bientôt le revendre au fameux financier auvergnat Crozat. Ce dernier se qualifiait fièrement de marquis du Chastel et de sire de Trémazan, et sa fille apporta cette seigneurerie par mariage à la maison de Gontaut-Biron qui la possédait encore à l'époque de la Révolution. (Trémazan relevait de la principauté de Léon sous le fief de Coatméal.)

En 1636, le château était la résidence d'écuyer Yves Simon sieur de Penanguer, capitaine de la paroisse de Landunvez et du hâvre de Portsall. Vers 1700, il était encore habité par le fermier-général de la terre, mais il tomba en ruines un demi-siècle plus tard, et on l'exploita comme carrière pour la construction de l'église Saint-Louis et de la salle de spectacle de Brest. La partie la plus ancienne est le donjon carré qui domine tout le site de sa masse farouche, au-dessus de laquelle tournoient de noirs vols de corneilles.

Un coup de foudre en a fait s'écrouler l'angle sud-ouest, mais ses énormes murailles se dressent encore à une hauteur de vingt-huit mètres et des fenêtres gothiques aux embrasures garnies de bancs de pierre y décèlent quatre étages superposés ; on aperçoit à la hauteur du dernier les trous où s'engageaient les poutres des « hourds » sorte de balcon de bois dont le plancher percé d'ouvertures faisait office de mâchicoulis.

Pour pénétrer dans ce donjon, il faut d'abord franchir le portail extérieur du château, arcade en arc brisé ouverte au milieu de la façade est, entre deux grosses tours rondes. Celle de droite n'est plus qu'un informe monceau de décombres, mais celle de gauche a encore une certaine élévation et s'appuie sur une tourelle à pans coupés qui lui servait de cage d'escalier. Des deux côtés de la cour, des bâtiments d'habitation et de service étaient adossés aux courtines que protégeaient à gauche une douve marécageuse, et à droite l'étang qui remplissait alors la partie basse du vallon.

Au XVe siècle, les seigneurs de Trémazan crurent opportun de protéger l'entrée de leur forteresse par un ouvrage avancé ou barbacane qui leur permît de reporter au dehors de leur étroite cour les granges, écuries, greniers et magasins établis dans les salles basses du château, tout en assurant la protection. Cet ouvrage très vaste comme dimensions forme une enceinte carrée, couronnée sur tout son développement d'un chemin de ronde avec parapet à mâchicoulis, et flanqué à chaque angle d'une tour ronde. Celle de l'angle nord-est était traversée par une voûte et une porte à pont-levis, qui s'ouvrait assez singulièrement à l'opposé du chemin d'accès. Les remparts de l'ouvrage avancé, d'une hauteur médiocre, sont revêtus de pierres de taille et trempent à l'est dans une douve pleine d'eau. Ils abritent aujourd'hui une ferme et son courtil. Un peu en dehors s'élève le colombier seigneurial, où habita longtemps un solitaire connu seulement sous le sobriquet de « Napoléon », pauvre diable sans sou ni maille à qui le fermier avait abandonné cet inconfortable logement et qui s'en accommoda durant une vingtaine d'années, vivant de charités et tirant quelques menus profits de la conduite des touristes à travers les ruines.

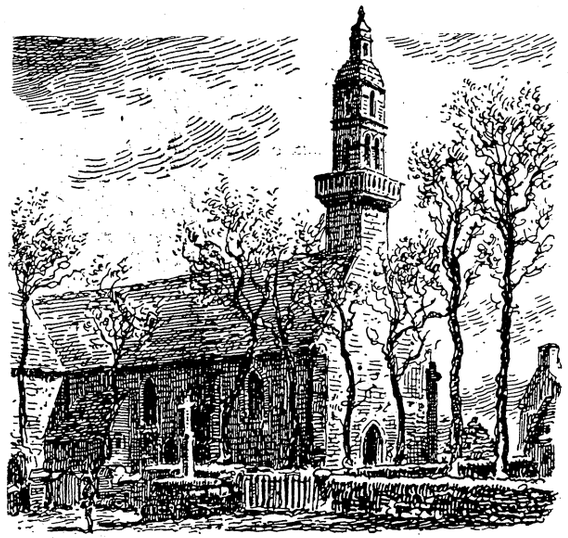
Monsieur de Kerdanet dit qu'on voit fleurir, même en hiver, sur les murailles de Trémazan, des œillets rouges que les paysans appellent *Chinoff Santez Eodez*, parce que ces œillets furent teints du sang de l'infortunée sœur de saint Tanguy. Il cite encore une autre plante, nommée en breton : *Bouzellou an itroun* (les entrailles de la dame), en souvenir du prodige survenu lorsque sainte Haude reprocha à sa marâtre ses perfidies et son opiniâtreté à la tourmenter. Cette plante commune dans la cour et les fossés du château, ne se rencontre, assure M. de Kerdanet, que dans ces deux endroits.

M. Y. Pondaven, ancien jardinier botaniste en chef de la Marine, qui a étudié spécialement la flore des environs de Brest, ne connaît pas la plante désignée sous le nom de *bouzellou an introun*. « Quant à l'œillet rouge, également mentionné sur les ruines de ce château, je ne l'ai jamais vu, dit-il, bien que j'aie visité ces ruines à plusieurs reprises ; mais il peut exister là. J'ai vu cet œillet fleurir sur le château du Roi René à Angers. »

Dans le vallon qui débouche au fond de la baie de Portsall, l'ancienne église collégiale de Kersaint s'enveloppe d'un frais bouquet de feuillage. Vers 1460, Jean du Chastel, évêque de Carcassonne, y établit une chapellenie que son neveu Tanguy du Chastel, mort 1518, et sa seconde femme Marie du Juch transformèrent, par le testament de celui-ci, en une collégiale de six chanoines. L'édifice a la forme d'une croix, avec une nef sans bas-côtés éclairée par des fenêtres gothiques. Une grande baie à rosace éclaire la chapelle de la Vierge, à gauche du chœur ; la fenêtre du chevet est murée.

Elle contenait autrefois un vitrail peint où se trouvaient figurés les cinq

évêques que la maison du Chastel avait donnés à l'Église : Jean, évêque de Carcassonne, Olivier et Gabriel, évêques d'Uzès, Olivier, évêque de Saint-Brieuc, et Hippolythe, pourvu de l'évêché de Tréguier en 1465.



Chapelle de Kersaint, Landunvez



Des vitraux modernes figurant quelques scènes de la vie de saint Tanguy et de sainte Haude décorent la chapelle, qui possède une statue archaïque de Vierge-Mère dite N. D. du Vrai Secours, aux traits doux et fins, présentant une grappe de raisin à l'Enfant Jésus qui presse d'un joli geste le cou maternel. Ce groupe est surmonté d'un grand baldaquin en forme de tiare. On y trouve aussi un saint Gonvel en abbé crossé et mitré, un saint Nicomède ayant son écritoire à la ceinture, et un ancien groupe de sainte Anne ayant à ses pieds, sur un escabeau, la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus qui paraît manger dans une écuelle.

Il y a deux foyers, l'un au bas de la nef, l'autre au chœur et sur les poutres, on distingue plusieurs écussons où le *fascé* héraldique des du Chastel se voit allié au *lion* du Juch, au *lion écartelé d'un vairé et fascé* des Pont-L'Abbé, *au lion écartelé d'une tour* des Carman, et à *l'échiqueté* des Poulmic. Tanguy du Chastel, fondateur de la collégiale, fils d'Olivier et de Marie de Poulmic, et petit-fils de François, marié en 1434 à Jeanne de Carman, avait épousé Louise du Pont, morte en 1495, puis Marie du Juch.

La grande porte du bas de l'église, en arc surbaissé, est encadrée de guirlandes de fleurs et d'animaux formant une contre-courbe timbrée à sa clef de l'écusson des du Chastel, martelé sous la Révolution. Le clocher, daté de 1745, fut jeté bas par la foudre en 1903 et relevé peu après. Au-devant, barbare ossuaire formé de moëllons plats, avec trois grandes niches et douze petites niches destinées à contenir des crânes. Derrière le chevet, une pierre tombale exhumée du chœur et dressée sur un massif de maçonnerie offre les armoiries des du Chastel et une inscription fruste. Dans le village, une vieille maison épaulée d'un pavillon couvert en bâtière auquel s'adosse une tourelle à cul-de-lampe, doit être un logis de chanoine ou d'un des officiers de la juridiction de Trémazan. Le moulin de Milin-Treaz, dans le vallon, a des auvents de charpente et d'ardoises et une avancée pittoresque.

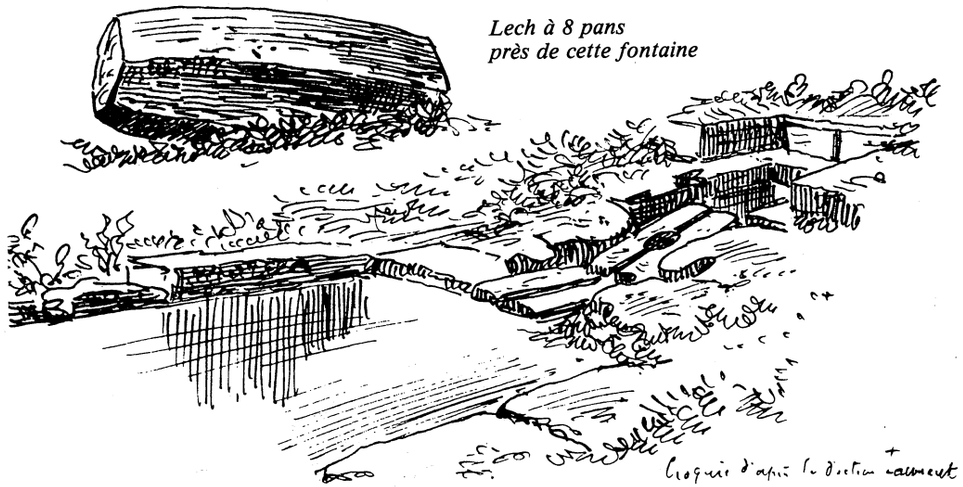
Les chapelles de Sainte-Haude et de Saint-Sébastien n'existent plus. De la première, il reste une fontaine dont le canal s'évase en une sorte de cuvette dans laquelle aurait roulé la tête décapitée de la jeune martyre. Pour se guérir des verrues, il n'est que de les percer d'une épingle qu'on jette aussitôt dans cette cuvette ; mais gardez-vous de la suivre des yeux ou de compter celles qui l'ont précédée au fond de l'eau, car il vous en repoussera tout autant sur les mains. Près des vestiges de la seconde, il y a un lech octogonal. Au nord du village d'Argenton, au milieu des sables couverts d'un fin gazon, la chapelle de Saint-Gonvel *an Tévenn*, ou des dunes, dresse son petit clocheton et son pignon ajouré d'une fenêtre à deux panneaux ; elle est voisine d'un dolmen où la tradition place l'ermitage du saint (7).

Albert Le Grand cite une inscription qui se lisait de son temps sur un lech prismatique de six pieds de haut, près de Saint-Gonvel : + HEC : CRUX : GUDNOUENUS : ABAX, JUBSIT : FACERE : ISTAM. Kerdanet l'a traduite ainsi : « Ceci est une croix. Gouesnou Labé la fit faire. » Ce lech n'existe plus. Plus au nord, sur les falaises, la petite chapelle de Saint-Samson est visitée pour les maux d'yeux et les rhumatismes. On plongeait naguère les enfants âgés de 9 mois dans la fontaine du saint pour leur donner de la force. Si l'enfant ne pouvait venir, on se contentait de tremper sa chemise dans la source ; on la faisait ensuite sécher à l'ombre, puis on l'en revêtait. Le jour du pardon (au 3e dimanche de juillet) le clergé bénit la mer.

Cet oratoire contient les statues de son saint patron en évêque de saint Tanguy, en chape romane, muni d'un livre et d'un bâton, et un petit groupe

(7) — Située tout près du petit port d'Argenton, au milieu des dunes, la chapelle dédiée à saint Gonvel a reçu pour cette raison le nom de Saint-Gonvel-des-Dunes. Elle est très bien entretenue et on y dit la messe de temps en temps. Elle est petite et sans cachet. Elle mesure 11,15 m de long sur 6,90 m de large, du sol à la base du toit la hauteur est de 2,30 m. Le petit clocher n'a qu'une seule ouverture ogivale, munie d'une cloche. (Note de G. Toscer.)

Fontaine de Sainte-Haude à Landunvez





Statue de saint Gonvel (hauteur 0,70 m) bois Dessin de G. Toscer

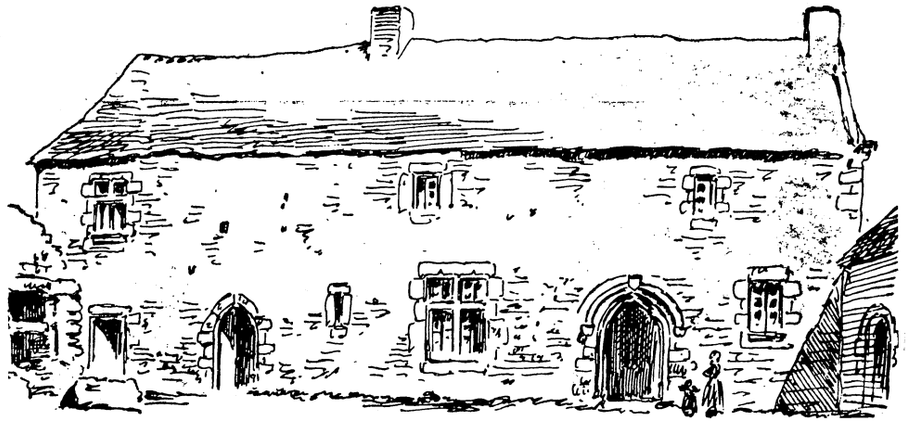


Saint-Samson à Landunvez

de sainte Anne. Sur le tronc est peinte une main tenant une pièce d'argent, invitation éloquente à imiter son geste au profit de l'humble chapelle. La légende dit que cette peinture rappelle le châtiment d'un paysan, qui aurait promis une offrande sans s'exécuter dans la suite, et qu'un accident priva brusquement de sa main droite. Auprès, un lech offre cinq trous ou cupules à son sommet.

Argenton était jadis une place très commerçante. Son port bien fermé et à l'abri de tous les vents, derrière une digue en pierres sèches de 75 mètres de long ne reçoit que des barques de pêche : il comptait au XVIII^e siècle quelques modestes armateurs, et de cette époque datent ses vieux logis en pierre de taille, d'apparence digne et cossue avec leurs jardins murés et leurs cheminées à corniche. L'un d'eux, plus ancien, est muni d'une petite échauguette. Au devant, l'Ile d'Iock lève sa masse abrupte sur les vagues. Plus loin, le rocher du Four élevé de 60 mètres et qui porte un phare de 28 mètres, muni d'une sirène à brume, est considéré comme marquant la limite de la Manche et de l'Atlantique.

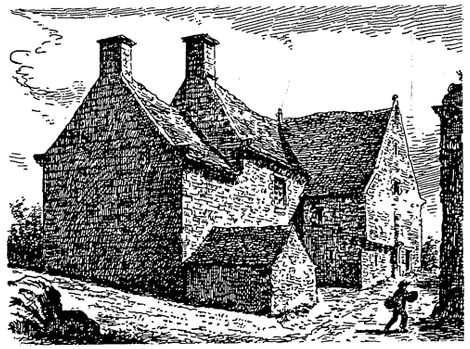
Entre Argenton et Landunvez le manoir du Beaudiez, aujourd'hui remplacé par une maison insignifiante a été le berceau d'une ancienne famille léonaise connue depuis Bernard du Beaudiez, secrétaire du vicomte de Rohan et chargé de la garde de son châtel en 1449, époux de Mahotte de Keraldanet. La branche aînée semble s'être fondue dans Rannou, puis Sansay, mais une branche cadette a duré jusqu'à notre époque. Plus près du bourg, le manoir de Tromenec, petite, mais pittoresque demeure du XVII^e siècle, campée sur la pente du vallon, près du moulin féodal, a vu naître en 1650, de Guillaume Audren, seigneur de Kerdrel en Lannilis, et de Marie de Kermenou, dom Maur Audren de Kerdrel, moine bénédictin et prieur de Redon, « l'un des esprits les mieux faits qu'on pût souhaiter », disent les contemporains : « aussi propre à former de beaux desseins qu'à en diriger l'exécution ». Il fut l'âme de l'entreprise scientifique et patriotique qui, conduite d'après les principes de critique posés par l'illustre Mabillon, les Bollandistes et les doctes Bénédictins de Saint Maur, aboutit à deux œuvres magistrales, la grande *Histoire de Bretagne* et *la Vie des Saints de Bretagne*, rédigées de 1696 à 1703 par le célèbre dom Lobineau, à qui l'honneur revint de dégager la doctrine incluse dans la masse de matériaux entassée par les courageux « ouvriers » de dom Maur, et de tailler dans ce bloc la grande, la vraie, la glorieuse figure de la Bretagne. « Dom Maur Audren de Kerdrel est décédé à Noirmoutier en 1725. Une plaque commémorative en langue bretonne a été apposée sur la façade de Tromenec en 1923, par les soins de l'association "Bleun Brug", pour rappeler la naissance du "Père de l'Histoire bretonne". »



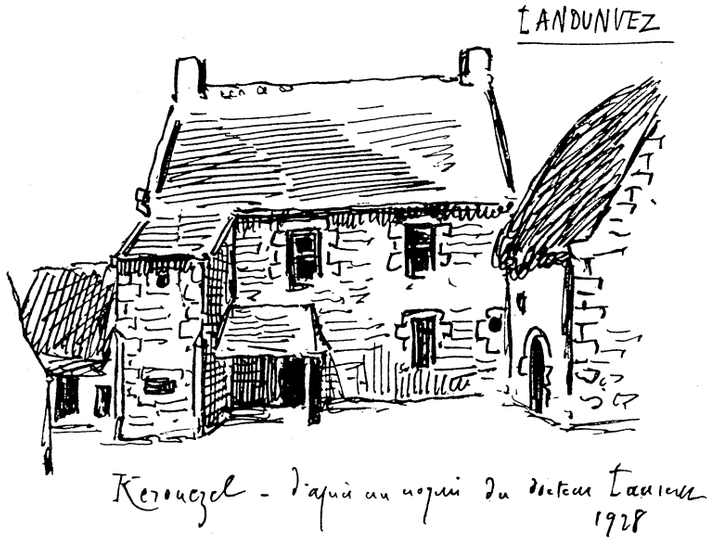
Manoir à Kersaint



Moulin à Kersaint Landunvez



Manoir de Troménec en Landunvez





Moulin du Trez à Landunvez

Outre les pierres mégalithiques citées ci-dessus, on trouve encore un beau menhir de 6,50 m de haut au nord de Saint Gonvarc'h, deux autres à Kerlaguen, deux autres à Keréléoch à l'extrémité sud-ouest de la commune, d'autres à Penquer, à Foshuel et au nord de l'anse de Penfoul. Il y a des alignements plus ou moins bouleversés à Kerandraon et à Trémazan, une allée couverte accompagnée des ruines d'un vaste monument néolithique à Guiliguy, entre Kersaint et Portsall, et des tuiles romaines aux abords de Kersaint.

PORSPODER

PORSPODER. — (*Porz Poder*. Le port de *Poder*, nom de famille répandu). Le bourg de Porspoder, surplombant une grève rocheuse qu'abrite au nord-ouest la pointe de Saint-Laurent serre ses maisons basses, bâties pour résister aux souffles furieux du large, autour d'une petite place et d'une église fort peu monumentale. On n'y voit aucune date, non plus que sur le petit ossuaire qui fait face à la porte du clocher, lourd et pesant malgré sa galerie, son beffroi à deux étages et sa pyramide à crochets.

Entre les deux contreforts du clocher, au-dessus du portail en plein cintre, se voit l'écusson *fascé de six pièces*, des du Chastel, jadis suzerains sur toute cette côte : on le remarque à peine tant il est corrodé par l'embrun salé des vagues qui, pendant les tempêtes hivernales inonde le village.

Dans une petite niche, au-dessus de l'entrée du porche sud, est une statue en kersanton de saint Pierre, tête nue, tenant une clef de la main droite. A ses pieds, un écusson dont la pointe repose sur le socle où se lit l'inscription :

: M : P : KERENEVR :

Ces armoiries sont : parti au 1, *fascé ondé d'argent et d'azur, au franc canton d'hermines* qui est Kergadiou ; au 2, *palé de six pièces d'or et d'azur* qui est Kerlozrec.

Ancienne trêve de Plourin, Porspoder a pour patron saint Budoc. Deux scènes de sa vie sont retracées sur les vitraux du chœur, sortis des ateliers de G. Félep à Landerneau, en 1899. Sous le premier vitrail, du côté de l'évangile, on lit : *Saint Budoc venant d'Irlande sur une pierre rendue miraculeusement flottante, débarque à Porspoder pour prêcher et catéchiser à la foi de N.S.J.C. les reliquats de paganisme.*

Sous l'autre : *Saint Budoc (ancien recteur de Plourin) prend possession de l'archevêché de Dol entouré du clergé et de la noblesse (successeur de saint Magloire) 539.*

Comme spécimen d'épigraphie cela laisse, peut-être, quelque peu à désirer.

Dans le bas-côté nord, il y a un très joli retable du Rosaire, du XVIII^e siècle, avec médaillons en relief et colonnes torses enlacées de ceps de vigne feuillagés et fruités. Les figures de la Vierge et des saints personnages sont d'une excellente exécution.

De chaque côté du chœur, se voient des tableaux votifs d'une note bien locale. Le premier de ces tableaux, représente dans un ciel de tempête, entourés d'un nimbe saint Budoc, et la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus. Ils bénissent une barque de pêche en péril sur la mer démontée. Au bas du tableau on lit :

Vœu fait par Mr René MASSON capitaine et son équipage, à bord de la Mie-Josèphe, le 30 9bre 1768.

L'autre tableau, dû sans doute au même artiste (?) reproduit une scène analogue, mais seule la Vierge nimbée portant l'Enfant Jésus, plane dans la nue. Une goélette désemparée lutte contre l'ouragan. Au dessous :

Vœu fait par le Cap^ne C. Briant et son équipage à l'embouchure de la Manche, le 6 Xbre 1771.

La petite chapelle Notre-Dame, bordant le cimetière, était un « gouvernement » à la présentation des sires du Chastel. Selon le chanoine Peyron, Porspoder serait l'ancien chef-lieu de l'archidiaconé d'Ach et le titulaire de ce bénéfice était curé primitif du lieu. Le curé effectif ne jouissait que d'une dîme de 50 livres à la trente sixième gerbe, qu'il ne levait, chose curieuse, qu'autant que les terres y sujettes étaient manœuvrées par des étrangers, mais qu'il n'avait plus le droit d'exiger quand elles étaient labourées par les paroissiens.

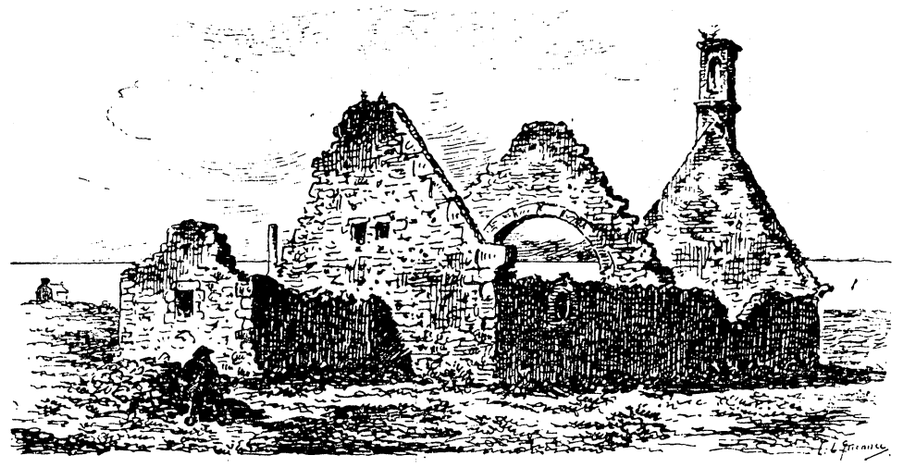
A deux kilomètres et demi au sud-est du bourg, la chapelle de Saint-Ourzal, aujourd'hui en ruines, découpe sur le ciel ses trois pignons aux rampants effondrés. A la base du clocheton, se lit la date de 1715. Au pignon ouest, un écusson *fascé ondé de six pièces* est celui des seigneurs de Kermenou fondateurs de la chapelle dont le manoir s'élève encore à quelque distance. L'oratoire de Saint-Ourzal existait en 1650. Les marins l'avaient en grande vénération et s'y rendaient en pèlerinage. Le bon saint mariait volontiers les garçons et les filles, quand on lui faisait de cœur la prière suivante :

AOTROU SANT OURZAL NI HO PED
ROIT DEOMP NI PEB HA GREG !
AOUTROU SANT OURZAL, EUR VEACH C'HOAZ
ROIT DEOMP-NI PEB HA GOAZ

(Monsieur saint Ourzal, nous vous en prions
Donnez-nous à chacun une femme,
Monsieur saint Ourzal, encore une fois
Donnez-nous à chacune un mari)

Quelques pierres tombales, très frustres, saillant à peine au-dessus du sol, entourent la chapelle au nord de laquelle est une fontaine tarie, surmontée d'un lech à pans coupés. Les parents y plongeaient trois fois leurs petits enfants pour qu'ils apprennent à marcher. Une autre pratique consistait à faire trois fois le tour de la chapelle, afin d'attirer sur le blé noir la bénédiction de saint Ourzal. Enfin les femmes de marins balayaient la chapelle et lançaient la poussière au vent du côté d'où elles désiraient voir souffler celui-ci, pour le prompt retour de leurs maris en mer.

Le manoir en ruines de Kermenou, aujourd'hui converti en ferme, était autrefois une belle demeure seigneuriale. L'édifice principal, qui paraît avoir été abaissé d'un étage, a des fenêtres surmontées d'accolades et coupées de traverses, avec une porte à arcade gothique. L'aile droite offre une batterie de quatre meurtrières. Le portail de la cour se relie du même côté à un bâtiment fortifié d'une échauguette sur mâchicoulis et d'une tourelle engagée à cul-de-lampe.



Chapelle de Saint-Ourzal, état en 1919

Vers le milieu de la cour pavée, de vastes proportions, est une fontaine monumentale à laquelle on accède par un large escalier de quinze marches à double volée. Elle est divisée en deux bassins : l'un à ciel ouvert, pour l'eau potable ; l'autre, abrité sous une voûte, servant de lavoir. Cette construction, solidement bâtie en granit, a défié les ravages du temps.



Manoir de Kereneur



Les armoiries de Louis de Kermenou, seigneur dudit lieu, et de sa femme Constance Gourio de Lezireur, mariés vers 1590, sont sculptées en relief dans un cartouche Renaissance au-dessus de la porte du colombier, situé à quelque cent mètres à l'est du manoir. La famille de Kermenou, l'une des plus considérables du pays, quitta le Léon au temps de Louis XIII pour aller s'établir en Cornouaille, au manoir de Coatforn en Scaër. Elle s'est éteinte en Charles Joachin de Kermenou, conseiller au Parlement, mort en 17.. et son berceau appartenait par alliance, en 1765 aux Guernisac du Stang.

La côte extraordinairement peuplée, mais d'accès difficile et d'aspect sauvage, qui relie de Porspoder à l'embouchure de l'Aber-Ildut, offre, au bord d'un plateau pelé où tout est jaune, herbe roussie, tas de goëmons qu'on brûle pour en extraire la soude, rochers tachetés de mousses marines, le petit port de Melon, dépourvu de tout quai ou môle, et fréquenté seulement par des barques de pêche. Dans cette crique perdue débarqua, le soir du 25 juillet 1644, Henriette-Marie de France, femme de Charles 1er, roi d'Angleterre, qui venait chercher dans sa patrie un asile contre ses sujets révoltés. Elle s'était embarquée le jour précédent en rade de Falmouth sur un vaisseau hollandais, avait forcé intrépidement le blocus des parlementaires et se proposait de débarquer au Conquet ou à Brest, mais un calme subit l'obligea à descendre à Melon. Les manœuvres de ce navire de guerre croisant depuis le matin en vue du littoral, avaient inquiété la population, et tous les garde-côtes, commandés par Guillaume de Penancoët, capitaine de l'arrière-ban étaient sous les armes. Ce fut sans doute ce gentilhomme qui reçut la reine lorsque la chaloupe du vaisseau, arborant en signe de paix un mouchoir au bout d'un bâton, l'eut déposée sur le sable de la grève, près d'un massif corps de garde abrité sous une toiture de pierre, qui existe encore. Elle se reposa avec ses officiers et ses femmes dans la cabane couverte de chaume d'un paysan, puis dut être conduite par M. de Penancoët dans son château de Keroual en Guilers, d'où elle gagna Brest, et Quimper, pour continuer son voyage vers Paris par Vannes et Nantes (2).

La pointe ou presqu'île de Saint Laurent, au nord du bourg, doit son nom à une chapelle disparue. La mer y brise violemment, lançant de neigeuses fusées d'écume sur les rochers que son action millénaire a sculptés et découpés de la plus bizarre façon. Il s'y trouve les débris d'un cromlech. D'ailleurs, nulle part dans le Finistère les monuments mégalithiques ne sont plus nombreux que sur le territoire compris entre la côte et les bourgs de Brélès, Lanildut, Plourin et Porspoder. Rien qu'en cette dernière commune, on

(2) — Sur ce voyage, v. Bourde de la Rogerie. Voyage d'Henriette de France... en Bretagne en 1644. Bullet. de la Soc. Arch. du Finist. 1910, p. 214 et ss.

trouve un très beau menhir de 6,50 m de haut à Kerouezel ; trois menhirs dont l'un renversé à 250 m au nord de Saint Ourzal ; un dolmen bien conservé, voisin d'un menhir de 5,40 m à Kerivoret ; un autre dolmen à Pouliot, un troisième, mais ruiné, à la pointe du Dreff ; deux menhirs à Kermoual, un autre à Calès, et pour terminer, l'imposant menhir et le dolmen de l'île Melon, qui fut sans doute un sanctuaire considérable, comme en témoignent



Dolmen de l'île Melon - 3,38 de long^r - 2^m de haute. Il est situé sur le point culminant de l'île. 3 Août 1904. La table en est un peu déplacée

les débris épars sur toute sa surface. Malheureusement, les ouvriers qui exploitent les carrières de cet îlot ont commis d'irréparables destructions, et le menhir même ne doit de leur avoir échappé qu'aux actives démarches de M. le commandant Devoir près du propriétaire M. Omnès.

LARRET

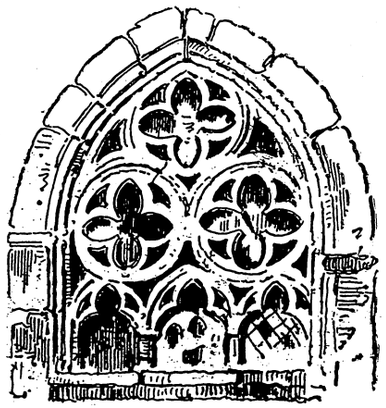
LARRET. — (*Lan Ret* en 1487, a probablement pour éponyme un solitaire inconnu). Ancienne trève de Plourin, dépend au spirituel de Porspoder ; c'est la moins peuplée et l'une des plus petites, après Locquénolé, des communes du Finistère. Mais son bourg en est assurément l'un des moins banaux et un artiste en fera toujours la découverte avec joie. Il se compose en effet, en tout et pour tout d'une vétuste chapelle quasi abandonnée, d'un vieux manoir noble à colombier, d'un autre logis archaïque fortifié d'un

semblant d'échauguette, d'une maison ruinée et enfin un débit-épicerie-forge, seul logis moderne et vivant au milieu de cette minuscule Pompeï léonarde.

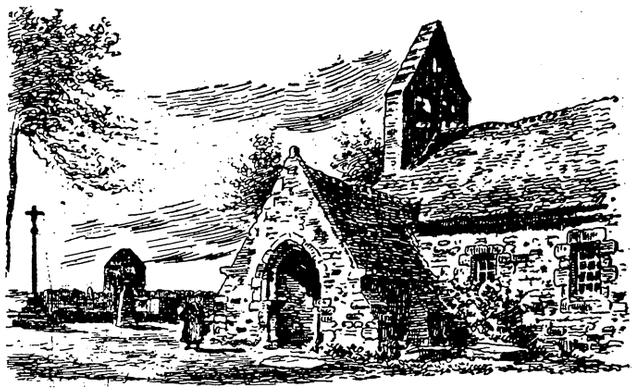
La chapelle, un peu en contre-bas, dans un enclos ombragé où quelques vieilles dalles armoriées ou frustres s'étalent parmi l'herbe grasse, fleurie de marguerites, est un édifice du XVI^e^ siècle, avec un porche carré au sud, et au chevet une fenêtre dont le tympan est découpé en trois quatrefeuilles. Son clocher plat, ajouré de trois arcades, surmonte le pignon ouest et sa porte gothique surmontée d'*un fascé ondé de six pièces*, armes des seigneurs de Kerguiabo et de Kerazan du nom d'Autret. Près de la porte de l'enclos, se dresse une croix gothique en kersanton aux degrés encastrés dans le mur d'enceinte. Adossée au Christ en croix, Vierge Mère, accompagnée d'un ange lui posant sur la tête une couronne de marquis. Sous la Vierge et sous le Christ, écussons au blason si commun dans la région des du Chastel, *un fascé de six pièces*. Les croisillons sont terminés en godrons.

Entre cette croix et le pignon ouest de la chapelle, il y a un lech de 1,60 m de hauteur, très joliment tacheté de lichens d'or fauve et supportant une croix pattée et nimbée de 0,75 sur 0,65 m.

Quelques tombes blasonnées existent encore dans le cimetière ; leurs armoiries rongées par le temps sont difficilement lisibles. On remarque cependant, auprès du porche, une dalle chargée d'une grande croix surmontée d'un calice et soutenue des armes des du Chastel, indiquant sans doute la sépulture d'un prêtre de cette famille. Un autre pierre tombale offre un écusson mi-parti de Kergadiou et de Keriar. *(Un arbre surmonté d'un lambel.)*



Vitrail de l'église de Larret



Église de Larret



Manoir de Kerazan

La chapelle contient tout le mobilier nécessaire à l'administration des sacrements, mais le saint sacrifice y est rarement célébré. Entre le chœur et la chaire à prêcher, enfeu à large arcade, couronnée d'un blason dont les détails sont perdus dans le badigeon de chaux. En face de la chaire, groupe de *Pieta* en bois polychromé d'excellente exécution. La chapelle renferme aussi un saint Nicolas avec les enfants au saloir et une statue de son patron, saint Lénord. Le saint a la tonsure monacale ; il est vêtu d'une soutane retombant en longs plis sur la chaussure à bouts carrés, d'un surplis et d'une chasuble. Le pardon de Saint-Lénord a lieu le deuxième dimanche de juillet. Sur trois des dalles qui pavent la nef on relève un *fascé de six pièces* (du Chastel, Kergroadez ou Keroulas), un mi-parti *d'un fascé et de trois besants* et un sautoir. Une ancienne bannière porte l'image de la Sainte Vierge foulant aux pieds une sorte de sirène.

De l'autre côté du chemin, le manoir de Kerazan s'entoure d'une enceinte de murailles croulantes, qu'un colombier flanque à l'un de ses angles comme une tour de défense. Le portail extérieur a une arcade à contre-courbe du XVI^e^ siècle, décorée de crossettes et d'un fleuron. Sur la façade du manoir, percée d'une porte en arc brisé et de fenêtres à traverse, sont les armoiries de Tanguy Autret, seigneur de Kerguiabo et de sa femme Jacquette de Keranguen, mariés en 1620 ; leur fille héritière Marie épousa Hervé de Kermenguy, sieur de Saint-Laurent. Un autre écusson porte les armes des Autret mi-parti *d'un fascé*. Cette famille avait une devise bretonne : *Dre an mor* (Par la mer).

Au sud-ouest de Larret, dans un champ bordant la route de Lanildut à Porspoder, aux dépendances de Saint Denec, nom rappelant le souvenir d'un sanctuaire totalement disparu, s'élèvent deux menhirs ayant l'un 3,50 m, l'autre 3,60 m de hauteur.

PLOURIN-PLOUDALMÉZEAU

PLOURIN-PLOUDALMÉZEAU. — (*La peuplade de Rin*, saint inconnu qui est aussi l'éponyme de Plourin près de Morlaix). Plourin était jadis une énorme paroisse, avant qu'on en eut détaché ses six trèves ou « fillettes » de Brélès, Larret, Lanrivoaré, Landunvez, Lanildut et Porspoder. Le bourg se trouve agréablement situé sur une colline de 72 mètres d'altitude entre le ruisseau de Landunvez et la rivière de Portsall. Une monumentale église moderne, de style gothique flamboyant, a remplacé, en 1894, l'ancienne église, qui remontait, au moins partiellement, au XII^e^ siècle. Cette disparition est regrettable, car nous avons perdu ainsi un des rares spécimens de l'art roman dans notre pays.

Plourin a pour patron saint Budoc, fils de la comtesse Azénor, dont la légende, dit M. de Kerdanet, est le chef-d'œuvre du P. Albert Le Grand, qui l'a publiée en 1640 sous ce titre : *La Providence de Dieu sur les justes, en l'histoire admirable de saint Budoc, archevesque de Dol, et de la princesse Azénor de Léon sa mère, comtesse de Tréguer et Goelo.*

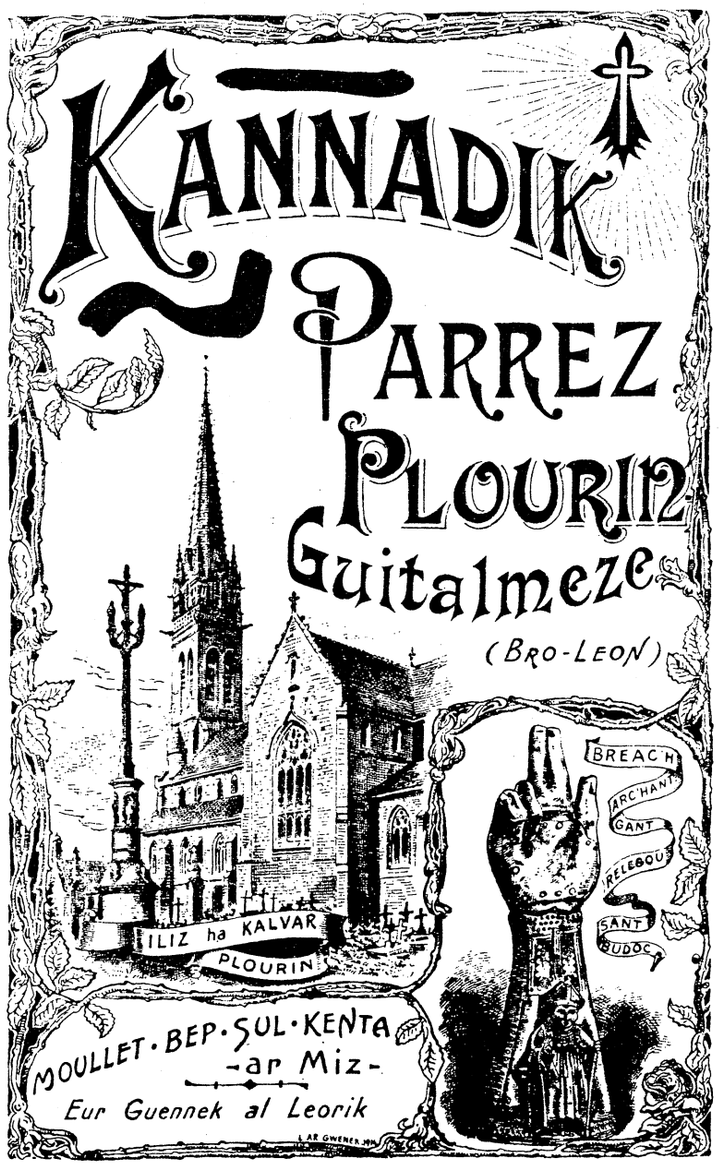
Azénor ou Aliénor était fille d'Éven, comte de Lesneven, selon l'abbé Gallet. D'une éducation parfaite et douée de tous les charmes de son sexe, la jeune comtesse fut recherchée en mariage par le comte de Tréguer et Goelo, qui l'épousa vers l'an 537.

Les jeunes époux fixèrent leur résidence en la ville de Chatel-Audren. Moins de deux ans après, le comte Éven devint veuf. « Il espousa une dame de grande maison, mais qui avoit l'esprit malicieux, noir, sombre et malin » ; jurant la perte d'Azénor, elle écrivit au comte de Goelo une lettre perfide. Le comte, doutant de la fidélité de sa femme, crut à ces calomnies et fit enfermer la douce Azénor en une tour de son castel, puis dans l'une des tours du château de Brest, qui a depuis gardé son nom.

C'est de cette prison, que l'infortunée princesse sortit, un crucifix à la main, pour être enfermée dans un tonneau et jetée à la mer.

Le tonneau, livré au gré des vents et des flots, errait à l'aventure. Chaque jour un ange visitait la fille du prince de Léon et lui apportait le nécessaire pour sa nourriture et son entretien. Après cinq mois de cette étrange navigation, le tonneau accosta au rivage de Beauport en Irlande, trois jours après la naissance du petit enfant qui devait être un grand saint. Il fut baptisé, et, nouveau Moïse, reçut le nom de Buzeux ou Budoc qui signifierait : *sauvé des eaux.*

Le comte, éclairé par la marâtre, qui en mourant, avait avoué son crime, s'était mis à la recherche de sa femme. Après de longues recherches, il finit par la découvrir à Beauport avec son fils. Épuisé par le chagrin, le comte



mourut bientôt, et la pieuse Azénor finit ses jours dans cette bourgade où était la tombe de son époux.

Saint Budoc, qui s'était consacré à Dieu, devint abbé de Beauport ; deux ans après, s'enfuyant secrètement, il vint débarquer à Porspoder dans « une grande pierre cavée de sa longueur » qui lui servait de lit et qu'il utilisa comme nacelle. Au bout d'une année, gêné par le bruit de la mer et importuné par le concours des visiteurs, il chargea sa pierre dans une charrette attelée de deux bœufs qu'il laissa errer à leur guise. A l'endroit où ils s'arrêtèrent, il fonda un nouvel oratoire sur l'emplacement duquel est bâtie l'église actuelle de Plourin. « Qui n'est pas peu d'honneur à Messieurs de Plourin, s'écrie Albert Le Grand, d'avoir eu pour apostre et recteur un Archevesque-Roy, Prince issu du sang des plus illustres maisons de Bretagne. »



Légende de St Budoc représentée sur les panneaux de la chaire à prêcher

1 – La comtesse Azénor enfermée au château de Brest



Statue de sainte Catherine

Il se rendit plus tard près de saint Magloire, évêque de Dol, qui, le choisissant pour son successeur, alla terminer ses jours dans la solitude. Lorsque mourut saint Budoc, il commanda dit-on à l'un de ses familiers, Ildut, de séparer son bras droit de son corps et de le porter à Plourin pour donner la bénédiction au peuple de son ancienne paroisse. Ces reliques sont enchâssées dans un bras d'argent auquel s'adosse une statuette crossée et mitrée du saint, qu'on fait baiser aux fidèles.

La vieille église était romane dans sa nef : sur le tailloir d'un des piliers se lisait une inscription qui a exercé et mis en défaut la sagacité des paléographes. Le transept nord avait des meneaux en lancette et celui du midi une rosace rayonnante. On remarquait aussi une fenêtre rectangulaire à meneaux trilobés d'un type peu commun, et les meneaux perpendiculaires de la maîtresse vitre. Les armoiries des Autret timbraient une porte latérale et celles des Kergariou une console à droite de l'arc triomphal du chœur.

Les cinq panneaux de la chaire à prêcher, du XVIII^e siècle retracent des scènes de la vie de saint Budoc et d'Azénor.

1° Azénor enfermée au château de Brest ;
2° Azénor jetée à la mer dans un tonneau ;
3° (Panneau central). Saint Budoc, en archevêque, chapé et mitré, a derrière lui, la croix pastorale, à double croisillon. Au fond une petite chapelle. Dans un coin, au premier plan, le tonneau légendaire.
4° Un ange veille sur le tonneau où est enfermée Azénor ;
5° Azénor, tenant entre ses bras son fils, saint Budoc, aborde aux côtes d'Irlande.

Du mobilier de l'ancienne église, on conserve encore un saint Budoc en abbé, une Vierge-Mère archaïque, un saint Sébastien et dans le transept, sur l'autel nord, les quatre personnages d'un retable du Rosaire : la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne. Ces personnages, en haut relief, peints et dorés, de physionomie expressive, mais peut-être un peu dure, paraissent de la fin du XVII^e siècle.

Le maître-autel moderne conserve cinq panneaux anciens en bas-reliefs. Dans le chœur, il y a une belle statue en pierre de sainte Catherine. L'ovale du visage, d'expression calme et naïve, l'ampleur des plis du vêtement, les chaussures à bouts pointus, semblent indiquer le XV^e siècle. Sur le socle d'une Pitié est sculpté un écusson mi-parti d'*un lion et d'un croissant accompagné de trois coquilles*, attribué par Pol de Courcy à un sieur de Keruzaouen du nom de Pilguen, époux d'une Le Moyne.

Dans un coin du cimetière, contre le pignon de l'ancien ossuaire transformé en chapelle de la Sainte-Famille ou de Sainte-Anne, est déposée une des cuves gothiques de l'ancien baptistère ; l'autre semble avoir disparu. Celle qui subsiste est à huit pans, ornée, sur chacune des faces, de feuilles de trèfle encadrées dans un trilobe formé de branchages.

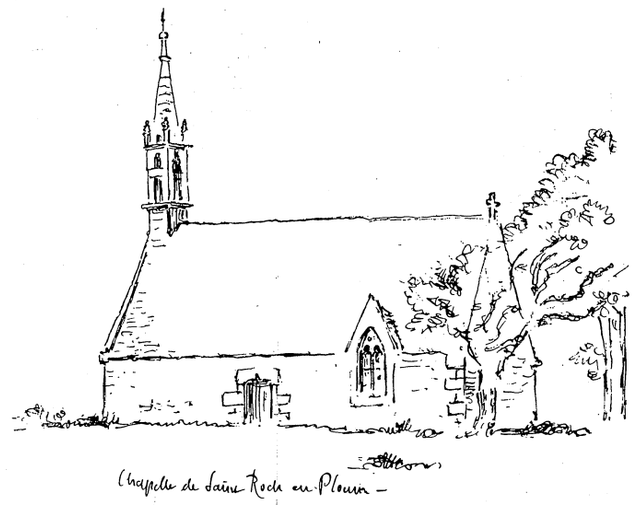
Au milieu du cimetière se voit un très beau calvaire en kersanton, œuvre de Yan Larc'hantec. Ce calvaire, de style gothique, porte les armes de Mgr Nouvel, évêque de Quimper, gravées en relief. Les statues très expressives qui ornent ce monument sont d'une finesse d'exécution qu'on a rarement

atteinte dans le granit. C'est là certainement une des plus belles manifestations de l'art breton moderne. Malheureusement plusieurs parties de ce calvaire gisent sur le sol ; il serait cependant bien facile de le réparer.

Au pied du calvaire de Yan Larc'hantec sont déposées deux pierres tombales, découvertes dans l'église de Plourin, lorsqu'on y faisait des réparations en 1854.

La première de ces dalles porte en ronde-bosse les effigies affreusement mutilées d'un seigneur et d'une dame du XIV^e siècle ; d'après l'épitaphe incomplète (3), ce sont celles de Robert, sire de Kergroezes (Kergroadez) et de Bénone (Carn) sa femme, qui vivaient en 1315. La seconde, ainsi que son épitaphe, couvrait la sépulture de Jehanna du Chastel, mariée à Hamon, sire de Kergroadez, petit-fils de Robert.

CIGIT JEHĀNA DU CHASTEL FILLE HENĒE MOLT GUILLE SYRE DU CHASTEL QUELLE TREPASSA LE XX^e JOUR DE MAY L'AN MIL CCCC PRIES DIEU POUR SON ASME.

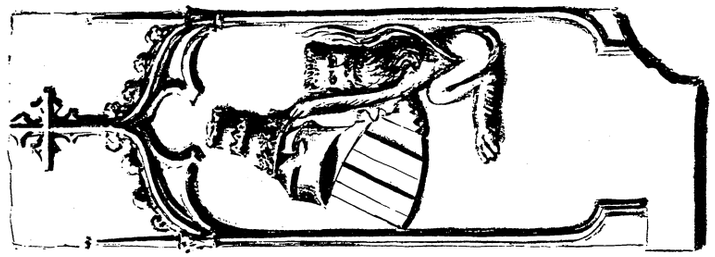


Chapelle de Saint Roch en Plourin

En 1859, Courcy avait remarqué dans le cimetière d'autres débris de tombes et de pierres armoriées, dont l'une portant l'écu des du Chastel, tim-

(3) — Ci git Robert de Kgroezet et Bénone la copaingne lequel Robert trepassa le jour de saint Lenord l'an

Plouran-Ploudalmézeau — Tombe de Jehanna du Chastel



Échelle de 10 Cm pour mètre

L'inscription, tracée sur les côtés de la pierre tombale, commence au côté droit, est interrompue au pied pour passer de suite au côté gauche et se terminer à la tête. Les lettres, gravées en creux, ont 36 m/m de hauteur ; celles à jambages ont 46 m/m soit 1/3 de haut en plus que les autres.

côté droit ange · rehãna du chastel fille heñee mõss guillẽ lyre du chastel quelle

côté gauch trespalla le xxe jour de may l'an mil cccc prieg dieu

tête pour son armé.

16 Août 1904 G. Taburet

bré d'un heaume en bec d'oiseau, avec un ange pour tenant, et la devise bretonne : *da mat e teui* (tu viendras à bien) ; une autre offrait les armes de Keriar *(un pin arraché)* timbré d'un heaume ayant aussi un pin pour cimier ; enfin une troisième blasonnée d'un mi-parti de Kerdalaëz et de Keranrais. On les y chercherait en vain aujourd'hui. Le musée de Kernuz près Pont-L'Abbé a hérité de deux tableaux sur bois provenant de l'ancienne église et portant pour légende l'un : *PRINSE DE NÕRE SEIGNEUR*, l'autre : *LE JUGEMENT DE NÕRE SEIG...*

Les armures des soldats et les manches à bouffants des personnages semblent indiquer l'époque Henri III.

Dans le cimetière, la chapelle de Saint-Anne ou de la Sainte-Famille a été bâtie en 1671. Elle servait aussi de reliquaire, et l'on y voyait encore, en 1852, des crânes dans des niches qui ont été bouchées. En 1773, la marquise de Poulpry avait donné pour cette chapelle la cloche de l'oratoire domestique de son manoir de Kereneur.

Vis-à-vis du cimetière de Plourin est l'hôpital fondé en 1701 par un des derniers seigneurs de Kergroadès. Cet hôpital existe encore mais il n'abrite que quelques vieillards, car les ressources font défaut. Auprès, il y a un pittoresque logis à tourelle.

A quatre kilomètres au sud-ouest du bourg se dresse le magnifique menhir de Kergadiou qui a environ 10,40 m de hauteur. Après celui de Kerveatous, c'est le plus élevé du département. Vers le haut il présente quelques arêtes peu saillantes, et sa base est arrondie.

A une distance de 40 mètres environ, existe un autre menhir incliné de 9,20 m de longueur sur 3,22 de largeur à la base et 2,30 m à la partie supérieure.

Le dessus de cette pierre forme un plan incliné, parfaitement uni, dont la partie supérieure est élevée de 3 à 4 mètres au-dessus du sol.

Ce menhir a donné lieu à bien des discussions : certains y ont vu un instrument de torture, la victime étant précipitée du faîte dans le vide sur des piques et des épées fichées en terre ! Fleury *(Bulletin de la Société Académique de Brest,* Ire série, tome Ier, page 445) qui partage cette opinion, dit : « Cette pierre a toujours été dans la position où vous la voyez aujourd'hui. Il est facile de s'en convaincre par un examen attentif. » Cet examen de la pierre dans tous les sens a conduit d'autres personnes à une conclusion exactement contraire. Si on regarde bien la base, on peut voir qu'elle a été déchaussée sur une longueur de 60 centimètres environ par la chute du monolithe ; la couleur de cette partie différente, du reste de la pierre, ne doit laisser aucun doute à cet égard. De plus, il convient de remarquer que le menhir s'est incliné vers l'est, ce qui s'explique assez naturellement par l'existence presque constante, sur ce plateau élevé, des vents soufflant du large. Du point culminant (65 mètres au-dessus du niveau de la mer) où sont placés ces deux menhirs, on aperçoit très bien le grand menhir de Plouarzel.

Une légende locale explique autrement la position respective de ces deux monolithes. La voici, telle que mon ami M. Taburet l'a recueillie en 1925 sur les lieux mêmes :

Une dame de Grande Bretagne, émigrée en Armorique, avait rapporté « dans son *tablier de soie* », la superbe pierre qui s'érige sur les hauteurs de Kergadiou. Cette pierre, elle l'avait volée à une vieille sorcière, qui, bien entendu fut furieuse de ce larcin. On l'entendait d'Armorique : « Ah ton vol ne te profitera pas ! Cette pierre je la briserai, je la pulvériserai ! » De rage, elle arracha un autre immense bloc qui se trouvait à sa portée, et d'un seul effort, elle le lança à travers l'espace dans la direction de Kergadiou...

Elle n'atteignit pas son but, mais à quelques mètres près, son projectile se ficha en terre, là où l'on peut encore le voir, dans sa position de chute.

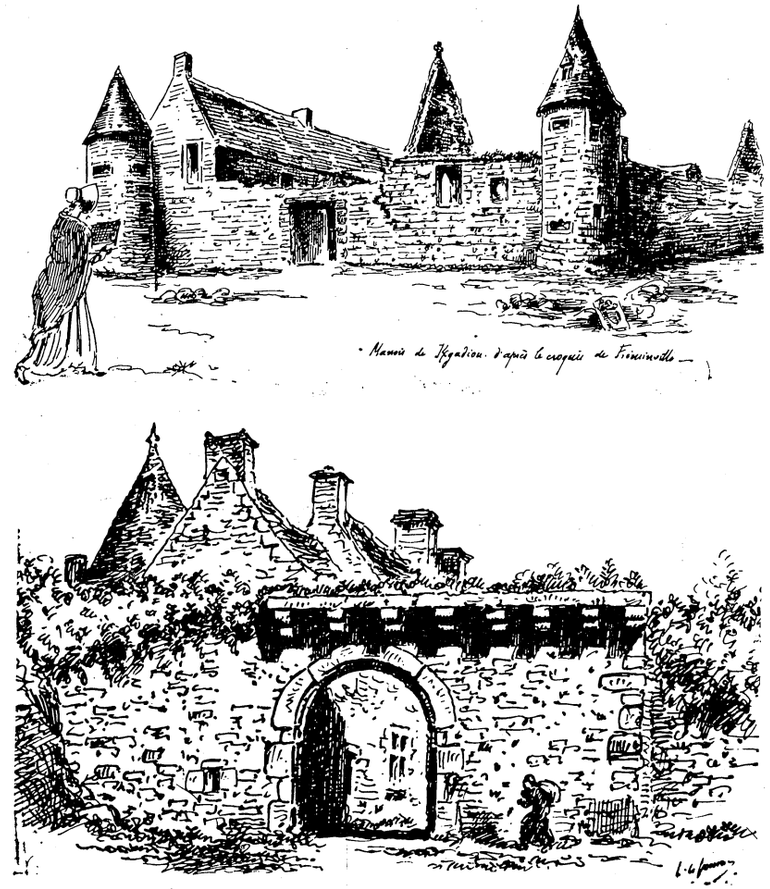
A 500 m au nord, dans un bas-fond où achève de s'enliser parmi les joncs et les roseaux l'étang seigneurial, se cache le vieux manoir de Kergadiou, vaste construction très délabrée et sans grand caractère architectural. Les extrémités de ses ailes latérales sont flanquées de tours rondes munies d'embrasures rectangulaires qui se fermaient au moyen d'un disque de pierre roulant entre deux rainures. A la tourelle de droite attenait la chapelle, dont on voit encore les arcades d'entrée et l'œil de bœuf. L'édifice principal au fond de la cour pavée, appuie son arrière façade sur un pavillon voûté en pierre, également fortifié. L'arcade du portail extérieur a été abattue, et le bel écusson qui la surmontait a été encastré dans la muraille voisine. Soutenu de deux lions, timbré d'un casque et accompagné de la devise : *De bien en mieux*, il offre les armoiries alliées de François de Kergadiou, seigneur dudit lieu, chevalier de St Michel en 1660, et de sa femme Gillette de Coatquis, dame de Kernéguès, mariés en 1645. La famille de Kergadiou, ancienne et considérable dans le Bas-Léon, est connue depuis André de Kergadiou, vivant en 1365 avec sa femme Amice de Trégarn. Son petit-fils Hervé commandait en 1450 la nef de Jean, vicomte du Faou, amiral de Bretagne et prit peut-être, pour rappeler sa carrière maritime et les services qu'il rendit au duc, les *trois fascés ondés d'azur* et le *franc-canton d'hermines* de son écu. Sa postérité s'est éteinte en 1690 dans Lezildry et en 1703 dans Carné-Trécesson, par le mariage de Thérèse de Lezildry dame de Kergadiou, avec Pierre-Hyacinthe de Carné-Trécesson, capitaine de dragons, mort à Rennes en 1721 des suites de ses blessures.

Quelques-uns de leurs enfants sont nés à Kergadiou, entre autres Joseph-Marie, chevalier de Carné, lieutenant-colonel du régiment de Berry, tué à la bataille de Québec aux côtés de Montcalm, en 1760, et Marie-Joseph, Toussaint, chevalier de Trécesson, lieutenant de vaisseau en 1769 après avoir aussi combattu au Canada, chef de division des armées navales en 1786, volontaire dans l'expédition des émigrés à Quiberon, à 82 ans, et fusillé.

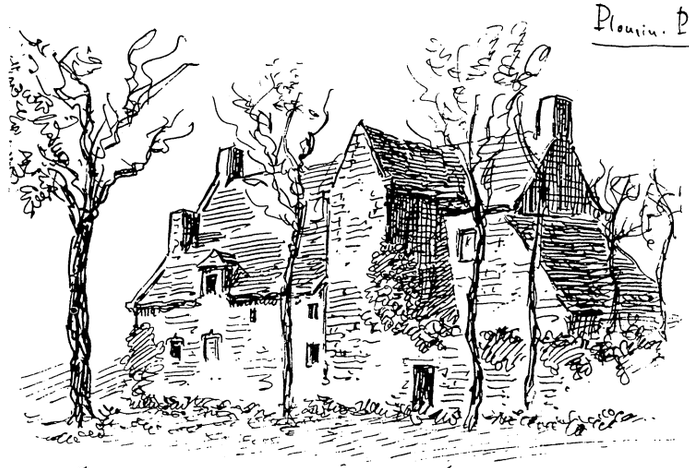
Le marquis de Carné-Trécesson, neveu des précédents, ayant émigré, Kergadiou fut saisi et vendu nationalement en 1796 pour 85.000 F.

Plus près du bourg le manoir de Kériar s'élève dans le vallon du ruisseau de Landunvez. Il a une jolie porte du XVI^e^ siècle et une chapelle domestique convertie en grange, tout envahie par le lierre. La famille du même nom portait : *d'or au pin de sinople*, avec cette funèbre devise : *Red eo mervel* (Il faut mourir). Elle s'est fondue dans Kerliver, puis Carné, et Keriar appartenait en 1780 aux enfants mineurs de feu Louis-Marie, comte de Carné, chef de nom et d'armes, vicomte de Coatquénan, dont les descendants directs le possèdent encore.

A l'extrémité nord-ouest de la commune ; sur les confins de Larret et de



Porspoder se voient les pittoresques ruines du manoir de Kereneur, au sommet d'un *roz* crevé d'aspérités rocheuses entre lesquelles des moutons broutent l'herbe rase, abrité dans un mince bouquet d'arbres aux branches rebroussées par le vent d'ouest. Comme dans presque toutes les vieilles demeures nobles de ce littoral exposé aux descentes des écumeurs de mer, son portail est muni de défenses susceptibles d'arrêter une tentative de pillage, meurtrière et galerie saillante à mâchicoulis. Derrière, une grosse tour ronde et basse, unie à une tourelle à cul-de-lampe, est aussi percée d'embrasures.



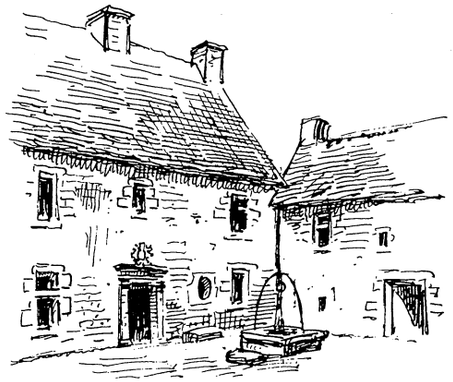


Ecusson sur la porte du colombier du manoir de Kermaidic en Plourin
= Un autre écusson à peu près identique, daté en haut de 1610, et dont les 3 tours sont surmontées d'une étoile en mi-parti se trouve sur la porte du bâtiment principal

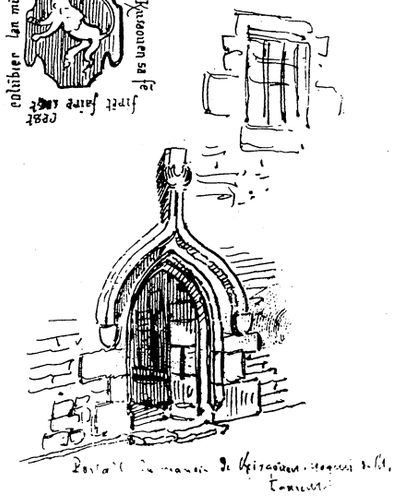
Manoir de Kerizaouen — Plourin. Pau

Armoiries sculptées sur la porte du colombier avec l'inscription gothique qui les entoure





D'après les croquis du docteur Laurent



Porte du manoir de Kerizaouen (croquis de M. Laurent)

La maison peu monumentale, mais d'aspect fort plaisant avec sa façade historiée de mousses marines et ajourées de fenêtres à croisillons, offre une porte Renaissance et une élégante lucarne à coquille et volutes, au tympan de laquelle un écusson ovale porte le blason mi-parti des Kersauson et des Kergadiou. Le beau colombier qui complétait naguère cet ensemble évocateur a été démoli ; une pierre en provenant, encastrée dans une maison voisine, porte les armoiries de Kergadiou mi-parti de Kerlech. En 1674, la terre de Kereneur avait passé au marquis de Poulpry.

Tout à l'opposé, à plus de 4 km au sud-est du bourg de Plourin, entre Lanrivoaré et Tréouergat, est encore un vieux manoir mieux conservé, celui de Penendreff, rebâti au XVII^e siècle. Ses fenêtres encadrées de bandeaux et munies d'un pertuis d'aération découpent sur sa grise façade leurs chassis à petits carreaux, et les pilastres de la porte soutiennent un tympan triangulaire relevé d'urnes. On y voit les armes de la famille de Penendreff, *un croissant surmonté de deux étoiles*, accompagné de sa sage devise : MAUVAISE : LANGUE : NE : QUERELLEUX : N'ENTRE, et de deux phrases, l'une grecque, signifiant : *Que les dieux bienheureux vous protègent* ; l'autre latine : PAX : HVIC : DOMVI (Paix à cette maison). Derrière la maison, une tourelle basse est munie de meurtrières qui peuvent s'obturer, comme à Kergadiou, au moyen de pierres pivotantes. Penendreff a passé de la famille du même nom aux Kerengarz, puis Kersauson vers 1560, et Nouël de la Flèche au XIX^e siècle.

Au manoir de Keruzaouen, bâti vers 1525 par un Claude Pilguen dont le nom et les armes se retrouvent sur la porte du colombier, habitait du temps de la Révolution une famille Corollaire qui témoigna un vif attachement au clergé insermenté. Le chef de cette famille, vrai géant taillé en hercule, se réservait d'accompagner les prêtres lorsque ceux-ci allaient de nuit visiter quelque moribond ou célébrer un mariage, et il les escortait le pistolet au poing. D'autres Corollaire habitaient Lanhelle, où existait une cachette dissimulée sous le pavé de l'écurie. Dès qu'il y avait danger, on descendait le prêtre dans cette fosse, on remettait la pierre, on la recouvrait de fumier, et on plaçait dessus une jument très rétive, dont les ruades écartaient le plus zélé perquisitionneur.

Keruzaouen avait une chapelle de N.Dme de Pitié d'où doit provenir le groupe de pierre qui est à l'église paroissiale. On voit encore quelques restes des manoirs de la Tour, berceau d'une famille connue depuis Jean de la Tour, qui guerroya avec Duguesclin en Espagne en 1367, de Kerdalaès et de Kermeur. A 1 km au sud du bourg de Ploudalmézeau, mais en Plourin, près de la route de Saint-Renan, se trouve la chapelle de Saint-Roch, refaite en 1649, basse sous sa grande toiture inclinée et son clocheton à courte flèche. Au-dessus de sa porte gothique se distingue vaguement le *fascé* des du Chas-

tel. A droite, une fenêtre ouverte dans un pignon aigu à deux panneaux amortis en trilobes.

A part ces deux magnifiques menhirs de Kergadiou, Plourin ne compte guère de mégalithes. On y signale seulement des tumulus à Kermaeret, près de Saint Roch et à Keruzaouen. Ce dernier fouillé en 1905, a produit un vase à trois anses décoré de stries en chevrons et un poignard de bronze dans une sépulture voûtée en coupe.

LANILDUT

LANILDUT. — (Monastère d'Ildut). Saint Ildut, né au Ve siècle, dans le Comté de Clamorgan, fonda près de Lancarvan, un monastère où il instruisait la jeunesse, et qui prit le nom de Lan-Ildut ou Ildut, il fut le précepteur de saint David, saint Lunaire, saint Samson, saint Magloire et saint Gildas, compagnons d'études de saint Pol Aurélien. Il passa plus tard en Armorique, et il aborda la côte du Léon, au havre de Laber-Ildut où il se bâtit un oratoire remplacé par une église sous son vocable. Lanildut était trève de Plourin. Saint Ildut mourut à Dol au VIe siècle. Il est invoqué pour faire marcher les enfants et contre les maladies des oiseaux de basse-cour.

M. l'abbé Kerbiriou, Saint-Pol-de-Léon, a consacré une des poésies, plus riches d'intention que de forme, de son recueil *Armorica* à « *Lanildut et le Grand Pardon* »

Salut à Lanildut, la paroisse bretonne
Qui me sourit si belle, au retour du printemps,
Avec ses flots d'azur, et la fraîche couronne
Que lui font ses grands bois aux feuillages naissants.

Des barques tout le jour, au vent leurs voiles grises,
Glissent à mes regards sur sa riante mer,
Et, se mêlant joyeux au murmure des brises,
J'entends les airs bretons des marins de Laber.

. . . . . .

Bientôt c'est l'Angelus, dont les voix argentines,
Demandent à la terre un *Ave* pour les cieux,
Réveillent les échos assoupis des collines,
Que le soleil mourant dore encore de ses feux.

Bien des fois, ô Millet, dans un frais paysage
J'ai retrouvé vivant ton gracieux tableau
Aurais-tu visité ce coin de notre plage,
Avant de prendre en main ton immortel pinceau ?

L'église moderne de Lanildut anime un charmant paysage ombragé et riant au bord de l'estuaire de l'Aber-Ildut où vient tomber la rivière de Saint Renan. Tout près, au-dessus d'une carrière de granit en exploitation au fond du port, se trouve la toute petite chapelle de Saint-Gildas, refaite en 1840, sans aucun caractère, et dont la position pittoresque attire seule le regard. Elle est surmontée d'un clocheton de forme bizarre : une caisse évidée supportant une quille ou une bouteille. On y accède par des sentiers en lacets serpentant au flanc de l'escarpement sur lequel elle est construite. On y voit les statues d'une Vierge-Mère et du saint patron du lieu, qui orne l'autel du côté de l'épître. Cette statue en bois, grossièrement peinte, est en très mauvais état : les mains manquent. Derrière la chapelle, une fontaine abritée sous une

Chapelle Saint-Gildas en Lanildut, dessin et notes de G. Toscer



voûte en granit à peine dégrossi ; au fond, un petit cul-de-lampe ayant sans doute supporté autrefois une statuette aujourd'hui disparue. On prie saint Gildas pour faire marcher les enfants de bonne heure, et pour les préserver des convulsions pendant leur sommeil ; il est aussi invoqué contre la folie.

Il n'y avait qu'un seul manoir à Lanildut, celui de Rumorvan, maison trapue et sans caractère, du XVII[e] siècle, enveloppée de robustes murailles. Une vente judiciaire la fit passer en 1738 de Tanguy-Gabriel Mol de Rumorvan à Joseph Torrec de Bassemaison de Camaret.

Le port de l'Aber-Ildut s'ouvre à l'entrée d'un estuaire qui remonte jusqu'au-delà du manoir de Bel-Air, en Brélès. Ce port est parfaitement abrité. Un bac assure le passage des piétons entre la cale de l'Aber-Ildut et la pointe de Pors-Cave, en Lampaul-Plouarzel. Aux basses mers un gué, au fond du port, rend le passage praticable aux attelages. Quelques barques se livrent à la pêche de la raie dans la petite rade foraine qui précède le port.

On exploite à Laber des carrières de magnifique granit rose, dont une partie est exportée en Angleterre. Pour l'exploitation du granit, on se sert rarement d'explosifs. Après avoir déterminé les dimensions du bloc à extraire, le carrier y fait en ligne droite une série d'entailles en suivant, autant que possible, le sens du filon. Ces entailles, peu espacées entre elles, sont profondes de 10 à 15 centimètres environ. Des coins de fer, introduits à coup de masse, détachent les blocs, sans les détériorer, ce qui arrive le plus souvent avec la mine, qu'on n'emploie qu'en cas de nécessité absolue.

Le soubasement de l'obélisque de Louqsor, érigé en 1836, sur la place de la Concorde à Paris, provient des carrières de Laber-Ildut. Le dé de ce soubasement, un des blocs les plus volumineux extraits à Laber, est de 37 m³ ; son poids dépasse 100 000 kilos.

BRÉLÈS

BRÉLÈS. — (4) (BRE LEZ : la colline de Lez, l'*aula* des textes latins ou habitation principale, sans doute Kergroadez).

« En Plouérin-Léon, écrivait en 1637, le père Cyrille Le Pennec, vous ne devez manquer de rencontrer, à la sortie de la paroisse de Plouearzel, la belle

(4) — Brélès : Écartelé au 1 d'un fascé d'argent et de sable de 6 pièces ; au 2 d'un fascé d'argent et d'azur de 6 pièces ; au 3 d'or à 3 fasces ondées d'azur ; au 4 écartelé d'argent et de gueules : sur le tout d'or au lion morné de sable accompagné de 2 mouchetures d'hermines.
Brélès était trève avant la Révolution de l'immense paroisse de Plourin. J'ai placé au premier quartier les armes de sa plus importante maison noble. Kergroadez, dont le

chapelle de Brellez, lieu de dévotion et en si bon ordre qu'autre qui sera dans ce diocèse, mais ce qui le signale davantage et qui le rend plus recommandable sont les grandes faveurs que Dieu verse abondamment sur plusieurs bonnes personnes qui la fréquentent journellement, par l'entremise et l'intercession de la très digne Vierge : c'est ce qui encourage plus le peuple d'y aborder et les habitants des ports de mer et havres circonvoisins. Son embellissement doit beaucoup à la vigilance de vénérable et discrette personne maistre Jean Meur, nouvellement décédé (5) prestre d'une vie fort exemplaire et irréprochable. Cette chapelle dépend de la seigneurie du Gouerbian. »

Ancienne trêve de Plourin-Ploudalmézeau, l'église de Brélès était un gouvernement à la présentation des seigneurs de Kergroadez ; il forme aujourd'hui une paroisse et une commune du canton de Ploudalmézeau. Le bourg compte quelques hautes vieilles maisons solidement bâties. De la hauteur qu'il couronne, l'œil découvre un panorama splendide sur les rives pittoresques et boisées de l'Aber-Ildut, avec l'immensité de l'océan comme fond de tableau.

Si l'église, agrandie et remaniée vers 1855, manque de style dans les parties modernes, il lui reste encore, dans ce qui existe de l'ancien édifice, des détails intéressants. Sous le clocher, du XVIII[e] siècle, fidèle reproduction de



château, l'une des belles demeures du Léon, a été restauré après une longue période de dégradation et de ruine. Au second, c'est Keroulas, vieille lignée encore vivace, à laquelle appartenait la malheureuse penn-herez, chantée dans une complainte bretonne du XVI[e] siècle. Au troisième, Kerléan, manoir, sitôt abandonné que rebâti, et, qui avait sous son ancienne forme gothique beaucoup de caractère. Au quatrième, Le Roux, seigneur de Brescanvel. Sur le tout, le lion de Léon et les hermines bretonnes.

(5) — L'ouvrage du père Cyrille a été imprimé à Morlaix en 1647.

ceux de Guilers et de Lamber, on admire un élégant portail en kersanton, à arc contre-courbe garni de quatre feuilles de choux en crossettes, réunies l'une à l'autre par quatre petites crossettes d'un très heureux effet. Sous l'épanouissement feuillagé qui couronne l'arcade, un ange tient un écusson en bannière : *parti au I. d'un fascé ;* au 2 *d'hermines à trois chevrons* : ce sont les armes alliées d'Olivier du Chastel, seigneur dudit lieu, capitaine de Brest, et de sa femme Jeanne de Ploeuc, mariés en 1408.

De chaque côté du portail de légères colonnettes surmontées d'un pinacle soutiennent une arcade en anse de panier encadrée de deux ceps de vigne, sculptés en bas-relief, dont les sarments se réunissent dans la bouche d'un grotesque. Il est regrettable qu'on ait refait le tympan de cette belle pièce pour y introduire un vitrail moderne.

La petite porte du sud, très élégante aussi, est surmontée d'un fleuron en kersanton portant à sa base un écusson non blasonné. Le ton bleuâtre du fleuron contraste avec le reste des détails de cette baie faite en granit jaune dans toutes les autres parties.

A l'intérieur de l'église, aux angles formés par l'intersection du transept et de la nef, suspendus à la voûte et comme planant en l'air, sont quatre petits anges musiciens, œuvre probablement d'un sculpteur bas-breton, si on juge par les instruments dont ils jouent : *biniou*, cymbales, *bombarde*, et tambourin. Sur un bénitier surmonté d'une coquille, est un écusson qui semble offrir une fasce vivrée ou ondée.

Un petit arc triomphal orne l'entrée du cimetière. C'est une arcade en plein cintre avec redents trilobés et découpés à jour, supportée par deux pilastres, lourds et disgracieux, qui ne cadrent malheureusement pas avec le reste de l'arc de triomphe provenant à coup sûr d'un monument plus ancien. Une croix à embase et gros fleurons feuillagés aux extrémités, surmonte l'arcade. Le Christ est tourné vers le cimetière. A l'avers, charmante petite Vierge-Mère, sous un dais gothique que soutiennent deux anges. Dans un troisième pilastre isolé, a été encastrée une pierre, chargée de cette inscription : L : TOURMEN : GR : PRIES : P : F : KERENGAR AUTEUR DE CESTE. Nous retrouverons le nom de ce même François de Kerengar au portail de Belair, daté de 1599. Le premier nom est moins ancien et ne date que du XVIII[e] siècle, époque à laquelle l'église de Brélès eut deux Tourmen pour gouverneurs ecclésiastiques.

Cette église fut fermée en juin 1792 à la suite d'une émeute survenue le jour du pardon, pendant que le curé constitutionnel Morel prêchait aux fidèles, « plusieurs femmes et filles, attroupées près de la porte frappaient avec violence à coups de pied et de pierres, l'ouvrant par intervalles et jetant des cris horribles dans le dessein de troubler le prédicateur ».

Dans le cimetière, on trouve une seule tombe armoriée. C'est celle d'un Le Borgne de Keroulas, châtelain du manoir de ce nom, d'une vieille famille qui blasonne *d'azur à 3 huchets d'or liés et virolés de même.*

La fontaine de Brélès, située au bas du bourg, au bord de la route de l'Aber-Ildut était autrefois surmontée d'une statuette de la Vierge. Sur l'enclos, une inscription de 1847 indique que la fontaine a été réparée à cette époque.

A 500 mètres à l'ouet du bourg de Brélès, entre l'estuaire et la route de l'Aber-Ildut, on trouve le manoir Renaissance de Bel-Air construit en 1599, par François de Kerengar, comme l'indique l'inscription du cartouche placé au-dessus de la porte d'entrée du bâtiment principal.

La partie droite de ce cartouche est brisée, mais l'inscription peut cependant se déchiffrer comme suit :

Pries p(our) Fran(çois) Kerengar q(ui) m'a faict faire et Bel-Air m'a nommée. 1599.

Belair, possédé lors de la Révolution par les Clairambault, sert aujourd'hui d'habitation à des fermiers. La grande salle du premier étage possède encore une vaste cheminée de pierre sculptée et polychromée. Dans les quatre personnages sculptés en demi-relief et encadrés d'entrelac, du manteau de la cheminée, certains ont voulu voir, au milieu, les portraits de Henri III et de sa mère, Catherine de Médicis, morts cependant tous deux avant que le manoir ne fut bâti ; les deux personnages des extrémités seraient le seigneur et la dame de Kerengar, maîtres du lieu.

A distance, le beau lambrequin placé au-dessous et supporté par deux pilastres cannelés très élégants, semble être une étoffe damassée. Les fleurs de lys qui l'ornent sont encadrées dans le haut d'une bordure à grecques et dans le bas de petits motifs alternés : le tout a des reflets de tapisserie antique.

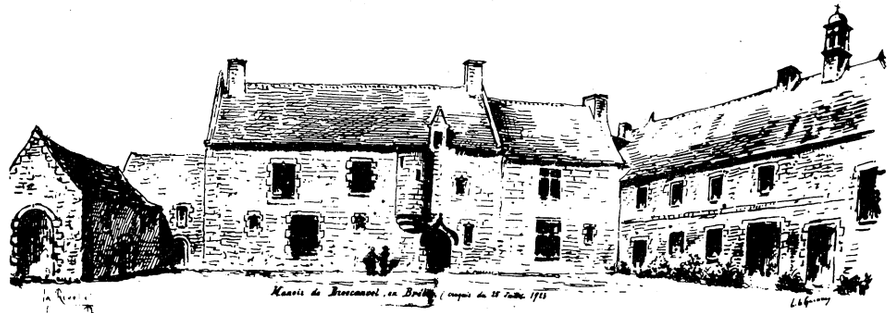
Au rez-de-chaussée, au-dessous de la grande salle, une cheminée de même dimension et de même style moins ornée et seulement monochrome. Les quatre panneaux à sujets sont remplacés par des cannelures et les deux beaux pilastres par de simples consoles sans moulures. Lorsqu'en 1905, nous dessinions les détails de cette demeure, la salle du rez-de-chaussée était transformée en étable et de jeunes veaux s'y étendaient paresseusement sur une fraîche litière posée devant la cheminée.

Comme presque tous les manoirs de cette région celui de Bel-Air a conservé son colombier. Quelques couleuvrines et petites pièces d'artillerie sont disposées sur la solide muraille qui protège l'habitation du côté rivage.

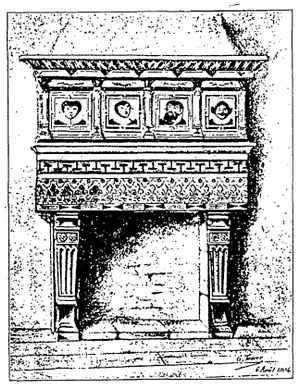
En se dirigeant vers Lanildut, au bord de la route, dans un paysage agreste, à moins de 200 mètres du manoir, on trouve le moulin de Bel-Air,

construit en 1657, date gravée au-dessous de l'écusson placé sur le pignon et qui offre un écartelé aux 1 et 4, *d'azur au croissant d'argent*, qui est Kerengar ; au 2 *de gueules à la tête de cheval d'argent*, qui est Penmarc'h et au 3 *d'or à trois colombes d'azur* qui est du Colombier.

Cet écusson rappelant l'alliance de Jacques de Kérengar, seigneur de Belair, et de Gilette-Renée de Penmarc'h, mariés vers 1630, a été transporté au manoir de Rumorvan, en Lanildut.



Manoir de Brescanvel, en Brélès



Manoir de Bel-Air
Cheminée de la grande salle



Château de Kergroadès en Brélès, en 1900



Le château actuel de Kergroadès

Perdus dans la verdure, sur les hauteurs qui dominent le cours de l'Aber-Ildut, on aperçoit les toits aigus des manoirs de Brescanvel et de Keroulas.

Brescanvel est une jolie habitation rurale du XVI^e siècle à porte gothique, grande baie coupée de meneaux que renforce une robuste grille et petite tourelle à cul-de-lampe faisant saillie sur la façade. La chapelle domestique occupe l'extrémité de l'aile droite. Elle porte un écusson écartelé de Le Roux et de Corpel *(trois perroquets)* indiquant une alliance de la fin du XVI^e siècle. La famille Le Roux possédait jadis cette terre : elle s'est éteinte en 1755 avec Messire Charles Le Roux de Brescanvel recteur de Guilers, qui laissa pour héritier son cousin germain François de Poulpiquet (6).

Le nom du manoir de Keroulas, reconstruit au XVIII^e siècle et décoré de lucarnes de pierre, rappelle la touchante élégie bretonne de *Pennherez Keroulas* l'une des pièces les plus connues du Barzaz-Breiz. Victime de l'orgueil inflexible et de l'insensibilité de sa mère, l'héritière du lieu, Marie de Keroulas, dut en 1565 accorder sa main au riche, mais peu séduisant, François du Chastel, seigneur de Mezle, alors qu'elle avait donné son cœur au jeune Alain de Kerouartz. Elle mourut de douleur, dit la ballade, mais pas avant toutefois d'avoir donné au moins trois enfants à son mari. Une branche cadette de la maison de Keroulas, aujourd'hui déchue de rang, mais non d'honneur, existe encore en Cornouaille. Quant au manoir, ayant fait retour à une branche cadette, le berceau des Keroulas a passé en 1707 aux Le Borgne par le mariage d'Alain Le Borgne de Coativy, sénéchal de Lesneven, avec Catherine-Corentine de Keroulas. Il appartient actuellement à la famille de Lorgeril qui le tient des Le Borgne.

Le dernier descendant des Le Borgne de Keroulas repose ainsi qu'on vient de le dire, dans le cimetière de Brélès. Cette famille avait pour devise : *Attendant mieux* et *Tout ou rien* (6).

Entre Lanrivoaré et Brélès, mais situé dans cette dernière commune, s'élève le château de Kergroadez, mélange intéressant de l'architecture du XVI^e et de celle de l'époque Louis XIII. Construit de 1602 à 1613 par François de Kergroadez, seigneur dudit lieu, du Bois, de Kerver, de Kerangomar, chevalier de Saint-Michel, ce château est bâti sur l'emplacement d'un autre plus ancien, car la famille de Kergroadez, l'un des plus antiques estocs du Léon, existait déjà antérieurement à 1315, comme nous le savons par l'inscription de la pierre tombale qu'on voit encore dans le cimetière de Plourin. Son blason était : *fascé de six pièces d'argent et de sable.* Devise : *En bon*

(6) — La famille Le Roux avait une devise bretonne : *Pe brezel pe garantez* (ou la guerre ou l'amour).

espoir. Cette antique maison s'est éteinte, en 1732, dans Kerouartz.

Le plan du château de Kergroadez, qui passait en 1670 pour « l'une des plus belles maisons de la province » est un vaste carré flanqué de tours à meurtrières, en saillie sur les quatre angles. L'entrée principale consiste en deux portes en plein cintre d'inégale grandeur, encadrées l'une et l'autre de pilastres d'ordre ionique. La petite porte seule donne accès à l'intérieur, l'autre étant aveuglée depuis longtemps. On lit sur la corniche supérieure cette inscription lapidaire : SI : NON : IN : TIMORE : DNI : TENVERIS TE : INSTANTER : CITO : SVBVERTETUR : DOMVS : TVA. Les deux tours de la façade, réunies par une terrasse à parapet élevé avec mâchicoulis, défendant l'entrée principale, sont carrées ; celle de gauche en entrant renferme la chapelle reconnaissable, de l'extérieur, au clocheton qui la domine et à sa fenêtre de tracé gothique. Les deux autres tours sont rondes ; l'une est coiffée d'un dôme en pierre de taille, l'autre, d'une plateforme bordée d'un parapet à mâchicoulis.

Le bâtiment principal placé au fond de la cour d'honneur, est précédé d'un élégant péristyle et percé de nombreuses, larges et hautes fenêtres à croix de pierre, que surmontent des lucarnes à frontons richement ouvragées ; à gauche règnent les écuries du château, sur lesquelles est construit un édifice à deux étages et mansardes ; à droite sont les dépendances, et en fin, du quatrième côté, la belle terrasse qui s'élève au-dessus de la porte d'entrée principale et qui est supportée par de hautes arcades formant galeries couvertes à l'intérieur.

A la fin du XVII^e siècle, le marquis de Kergroadez, ruiné par sa générosité, devait cent mille écus et s'apprêtait à abandonner sa somptueuse demeure à ses créanciers, lorsque ses fermiers, instruits du désordre de ses affaires, lui proposèrent de l'arracher de ce mauvais pas. Ils lui fournirent de quoi payer ses dettes, gérèrent son patrimoine pendant quarante ans, en lui laissant la moitié de ses revenus, et firent présent à sa femme de huit beaux chevaux de carrosse, « afin, dit la convention passée entre eux et leur seigneur, que Madame puisse venir à la paroisse d'une manière convenable ». Honneur à ces fermiers magnanimes, mais honneur aussi à ces bons gentilhommes bas-bretons qui préféraient s'appauvrir que de pressurer leurs vassaux !

Je pense que l'histoire concerne François-Corentin, marquis de Kergroadez, époux de Renée du Louët, dont les affaires devaient être fort embarrassées, puisque son fils Robert, colonel de cavalerie, fut obligé de racheter en 1700 la terre de Kergroadez. Ayant redoré son blason par son mariage avec une riche héritière landernéenne, il mourut mestre de camp en 1713, laissant une fille unique : Marie-Jeanne, qui épousa le marquis de Kerouartz.

En 1726, il y avait une verrerie, dirigée par un nommé Brossot, dans les bâtiments du château, mais cet établissement, le seul en son genre que l'on connaisse à cette époque en Basse-Bretagne, dut n'avoir qu'une existence éphémère. Kergroadez, appartenait sous Louis XVI, par héritage, au marquis de Roquelaure et, par une bizarrerie difficilement explicable, c'est sous ce nom étranger de Roquelaure que les paysans le connaissent aujourd'hui. La Révolution s'en empara, le pilla, le transforma en hôpital militaire pour les troupes du camp de Saint Renan. Il resta en ruines durant tout un siècle et vit au temps du Second Empire les collégiens du lycée de Brest, révoltés pendant une promenade, venir chercher un asile derrière ses remparts en granit. Au bout de deux jours, la faim et l'intervention des gendarmes obligea cette garnison juvénile à capituler sans conditions. Le château restauré en 1912 est actuellement la propriété et la résidence de la famille Chevillotte-Mével.

Près de Kergroadez était la chapelle de Saint-Charles-Borromée, bâtie en 1644 et érigée en collégiale par les barons du lieu, pour deux chanoines qui devaient y célébrer la messe, y faire l'école et le catéchisme aux enfants du voisinage. Cette chapelle a disparu. Les piliers de justice du fief de Kergroadez gisent à droite du petit chemin qui, de Saint Charles, mène à la route de Ploudalmézeau.



Manoir de Kerléan (côté de la cour) en Brélès avril 1854

Près de la route de Saint-Renan, quelques vieux arbres entremêlés de rochers entourent agrestement les ruines du manoir de Kerléan, terre dont les premiers seigneurs, les Bohic, ont produit au XIV^e^ siècle le célèbre jurisconsulte Hervé Bohic, conseiller du duc Jean IV, qui enseigna le droit à Paris et

composa en 1349 un livre sur les Décrétales, imprimé en 1520. Les Bohic prirent plus tard le nom de Kerléan, et leur branche aînée s'est fondue au XVIII^e^ siècle dans Rodellec du Portzic. Le vieux manoir existait encore en partie vers 1850, avec une jolie lucarne à crossettes et une tourelle dominant l'arcade du portail extérieur. Il fut remplacé sous Napoléon III par un édifice demeuré inachevé par la suite de la mort à l'ennemi en 1870 de M. Rodellec du Portzic et de l'entrée en religion de sa femme. Des arbustes ont poussé au milieu d'un fouillis de verdure dans l'enceinte du manoir, que timbre sur la façade un écusson aux armes alliées des Rodellec et des Poulpiquet, entouré de la devise : MAD HA LEAL. Seul le colombier féodal décèle encore un ancien lieu noble.

SAINT-PABU

SAINT-PABU. — Le bourg de Saint-Pabu, ancienne trève de Ploudalmézeau est situé à l'embouchure de l'Aber-Benoît (en breton : *Aber-Beniget*), sur la rive gauche d'un estuaire sinueux et encaissé, qui pénètre dans les terres sur une longueur de huit kilomètres.

Saint-Pabu a pour patron saint Tugdual. Nous avons vu que ce saint, arrivant de la Grande-Bretagne, débarqua à la pointe de Kermorvan. « Saint Tugdual, dit Albert Le Grand, est vénéré par les Bretons sous le nom de Pabu à cause, disent-ils, qu'il fut pape de Rome, nommé Léo V Britigena : ce qu'ils veulent exprimer, l'appelans Pap, et ajoustans la lettre V, qui en chiffre romain vaut cinq. » Dans sa dissertation, l'hagiographe breton n'a nulle peine, d'ailleurs, à prouver que cette tradition ne repose sur aucun fond sérieux.

Si saint Tugdual qui se contenta d'être évêque de Tréguier ne fut jamais pape, il aurait pu être encore mieux. Écoutez *Hervé le Trégorrois*, dans le chant XII des *Bretons*, faire l'éloge du saint évêque :

Notre cher saint Tudûal est roi du peuple élu
S'il n'est pas Dieu le Père, il ne l'a pas voulu
A. BRIZEUX.

Le petit port de l'Aber-Benoît n'est fréquenté que par quelques bateaux goëmonniers. A cause des écueils et des courants, il est d'un accès difficile, mais lorsqu'on a franchi l'entrée de l'estuaire on se trouve, écrit C. Humery, dans une baie demi-circulaire d'une longueur d'environ dix-huit cents mètres avec une grève d'une seule tenue, dont la blancheur du sable et sa ténuité forment un idéal tapis ; un plateau de dunes verdoyantes, qui étage solidement

une assise d'énormes roches la surplombe de sept à huit mètres et, s'affaissant vers le sud la termine par une pointe chaotique dont les pierres colossales s'entassent au hasard ou s'égrènent pêle-mêle vers la haute mer.

Au nord cette baie magnifique s'échancre par l'embouchure de l'Aber-Benoît et cette petite rivière, au chenal profond et largement ouvert, a ceci de particulier qu'elle décèle à l'œil surpris du touriste une petite plage abritée de tous les vents et qui, miniature parfaite de la grande baie, constitue un merveilleux abri en même temps qu'une récréation de la vue.

Cette oasis était ignorée des touristes voici une douzaine d'années. Aujourd'hui quelques villas s'élèvent ça et là, au milieu des maisonnettes de pêcheurs ; la plage de l'Aber-Benoît est devenue une petite station balnéaire.

Le cours de l'Aber-Benoît jusqu'au-delà de Tréglonou est dominé sur les deux rives par des futaies et d'agrestes bouquets de verdure. C'est un des plus délicieux paysages qu'on puisse rêver, une des plus charmantes promenades en rivière qu'on puisse faire au printemps.

La chapelle de Saint-Pabu avait pour fondateurs les seigneurs de Mesnaot : elle fut érigée en trève, l'an 1624, par l'évêque de Léon, René de Rieux, sur la requête présentée par « les habitantz de Laber Biniguet » qui lui avaient exposé leur éloignement de l'église de Ploudalmézeau, la difficulté des chemins pendant la mauvaise saison, et les inconvénients parfois graves qui en résultaient. Il leur accorda des fonts baptismaux, un sacraire pour conserver les hosties et un cimetière béni afin d'y enterrer leurs morts à l'avenir. L'église actuelle est sans style ; elle porte cette inscription : FAIT : FAIRE : PAR : VENERABLE : ET : DISCRET : Mre : FR: JAOUEN : PRET : CURE : SOUS : LE : RECTORAT : DE Mre : FLOCH : 1767. A l'intérieur, près de la porte latérale nord, un bénitier offre les armoiries de la famille de Kergadiou *brisées en chef d'un lambel à trois pendants*.

Au sud du bourg, près de la petite anse discrète où vient tomber le ruisseau de Locmajean, sont les restes du manoir de Mesnaot, dont il ne subsiste plus que quelques pans de murs et un colombier en ruines. La légende dit qu'autrefois le seigneur du lieu, homme redouté, et vraie « terreur du Bas-Léon », avait une fille aussi belle que sage. Le diable voulut l'épouser et la demanda à son père. Celui-ci y consentit, à condition que le prétendant lui amènerait, en une seule nuit, l'eau de la fontaine de Saint-Ibiliau, en Plouguin, jusque dans la cour du manoir. En grande diligence, le démon se mit à l'œuvre et établit un aqueduc avec une telle rapidité qu'avant l'aurore, son ouvrage atteignait déjà presque l'entrée de la cour. Mais une servante avisée, voulant empêcher que son infortunée maîtresse tombât vivante aux griffes du malin esprit, se munit d'une lanterne, courut au poulailler et dirigea brusquement un vif jet de lumière sur le coq qui, réveillé en sursaut et croyant

voir le soleil, lança à l'instant le plus retentissant des cocoricos. Il était temps ! Furieux, le diable s'enfuit, plantant là sa besogne, dont on retrouve encore des traces, sous forme de tuyaux de poterie, enfouis à 0,50 m, dans une gaîne de maçonnerie. C'est sans doute une canalisation gallo-romaine destinée à approvisionner d'eau un camp établi sur les hauteurs qui commandent de ce côté l'Aber-Benoît.

Mesnaot appartenait vers le fin du XVI^e^ siècle à la famille de Boiséon. Il était habité en 1674 par Philippe-Emmanuel de Kerlech, sieur de Quistinic, gentilhomme brutal et sanguinaire qui a sans doute donné lieu à la légende du méchant seigneur de Mesnaot. Il abreuvait libéralement les manants, ce qui était bien ; mais ce qui l'était moins c'est quand il leur faisait avaler en guise de digestif, deux pouces de sa rapière ou une balle de pistolet d'arçon. Les cours royales de Brest et de Quimperlé eurent à connaître ses tristes exploits. Le manoir avait passé par acquêt en 1677 à la famille de Kergorlay.



Manoir de Mesnaot, en Saint-Pabu

Il a été trouvé en 1889, aux dépendances de Mesnaot, un coffre de bois contenant 61 kilos de moyens et de petits bronzes romains aux effigies de Valérien II, Dioclétien, Constantin Chlore, Hélène, Galère, Maximien, Maximin, Maxence, Constantin le Grand etc., allant de 260 à 360 environ. On a supposé que ce trésor était destiné à la paie des garnisons des postes voisins. A côté furent recueillis trois vases en argent dont l'un, coupe à boire ronde et basse, était munie d'un rebord intérieur destiné à retenir le sable ou les graviers qui pouvaient se mêler à l'eau.

Un menhir est signalé sur les terres du village Streat-Veur (la Grande Voie).

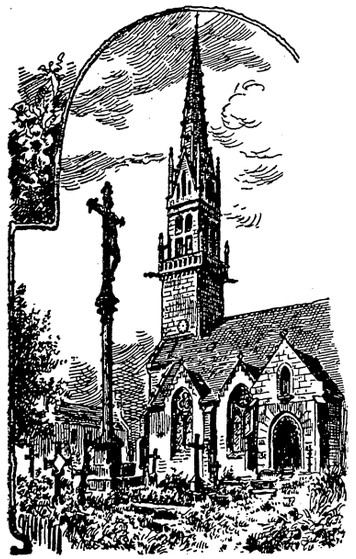
PLOUGUIN

PLOUGUIN. — (*Ploe Ken* vers 1330, *Ploe Guen* en 1503 : le *plou* de sainte Guen).

D'après l'ancienne Vie de saint Gouesnou, une famille insulaire et chrétienne de noble race, vint s'établir, au début du VI^e^ siècle, sur la langue de terre comprise entre les fleuves Balanant (l'Aber-Benoît) et Doëna (l'Aber-Vrac'h). Le père, nommé Tudoghilus, se construisit un oratoire en face de Castel-Gollob (Castellum-Collobü) aujourd'hui Castelloloup ou Castellouroux en Plouguin, probablement dans l'enceinte d'un vieux camp gallo-romain abandonné. Son fils Majan bâtit un ermitage à peu de distance, près de l'estuaire, au lieu dit encore Locmajan. Quant à son autre fils Gouesnou et à sa fille Tudona, ils traversèrent tout le Bas-Léon et se fixèrent, le premier au bourg actuel de Gouesnou, la seconde près de Guipavas.

Bien que Tudoghilus et Majan aient évangélisé le territoire de Plouguin, aucun d'eux n'est l'éponyme de la paroisse. Cet hommage était réservé à sainte Guen (Alba), femme de Fracan, chef scot qui vint à la même époque aborder en Armorique avec leurs fils Jagu et Guéthénoc et leur fille Clervia. Ils prirent terre aux environs de Saint-Brieuc, dans un canton nommé depuis Ploufragan, puis passèrent en Léon, où Fragan fonda un château qu'il appela à cause de sa femme, Lesguen (*Aula vel curia Alba*) et dans lequel celle-ci donna jour au grand saint Guénolé. Le manoir de Lesven s'élève toujours près du bourg de Plouguin, de l'autre côté d'une pittoresque petite vallée semée de moulins et d'étangs, que surmonte la flèche aiguë de l'église paroissiale.

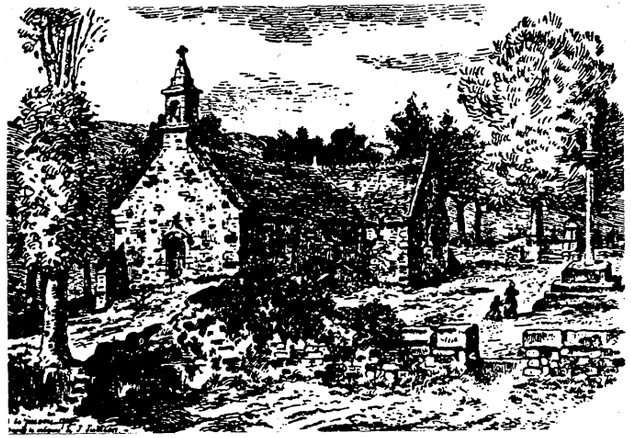
Cette église est moderne, sauf son clocher daté de 1662, et le mobilier intérieur, statues et autels, semble avoir été entièrement renouvelé. On a



Iliz Plouguin



Chapelle Saint-Herbot, dite aussi Saint-Pirric



Loc-Majan

peint sur les murs deux invocations versifiées à sainte Barbe et à saint Herbot, patrons du bétail, d'une inspiration à la fois mystique et utilitaire. Dans le cimetière est une chapelle XVII^e siècle dédiée à saint Pirric et à saint Herbot, dont elle abrite les images sous un toit qui réclame d'urgentes réparations. Saint Pirric, thaumaturge inconnu ailleurs, est invoqué pour la guérison des enfants malades. On l'identifie parfois à saint Quirec ou Guévroc. Quelques maisons du bourg portent un cachet d'antiquité, dans leurs baies moulurées, leurs portes rondes et leurs étals en cintre. Il s'y trouvait d'ailleurs en 1674 quatre maisons nobles, les deux manoirs de Plouguin la « maison du chevalier » et « la maison de la Barre ».

Le manoir de Lesguen n'est plus qu'une maison moderne qui a remplacé, vers 1850, un édifice du XVI^e siècle, mais à côté existe toujours la motte féodale entourée d'eau du château primitif où naquit saint Guénolé, dans la cour duquel ce célèbre apôtre de la Cornouaille remit en place l'œil de sa sœur Clervia, qu'une oie furibonde avait fait sauter d'un violent coup de bec. La chapelle domestique, aujourd'hui ruinée lui était dédiée, et l'on conserve au château un curieux tableau en provenant. Il montre saint Guénolé recevant le froc d'abbé des mains de son maître saint Corentin, tandis qu'à sa gauche Fracan en armure complète de chevalier, la rondache au bras, les cheveux et la barbe taillés à la mode Louis XIII, lève les bras au ciel ; de l'autre côté, sainte Guen a sur la poitrine en guise d'agrafe, un globe d'or figurant le troisième sein que Dieu lui accorda, selon la légende, pour nourrir son fils Guénolé, miracle rappelé par l'inscription : *Mamelle d'Or*, qui se lit sur un cartouche entourant les armes alliées de Lesven et de Gourio. Au bas est représenté le missionnaire Michel Le Nobletz.

La famille de Lesguen ou Lesven se prétendait issue directement de Clervia. Sa dernière héritière, Marguerite, épousa en 1540 Alain Le Ny : leur descendant Jean Le Ny, seigneur de Lesven, bailli de Saint-Renan, mort en 1664, avait pour femme Annette Gourio du Roualze, et fit peindre de son vivant la toile décrite ci-dessus. Lesven a passé plus tard aux familles du Tertre et de Montalais, Collin de la Biochaye, Collas de la Motte et appartient aujourd'hui au général Halna du Fretay.

Non loin, le petit manoir de Kerbezrec, n'a gardé d'autrefois qu'une élégante porte Renaissance délicatement ciselée en kersanton. Accostée de deux colonnettes tordues, elle est surmontée d'une contrecourbe surbaissée à crossettes et fleuron feuillagés : dans son tympan, un écusson porte les armes des Kerlech du Chastel, *un fascé de six pièces brisé d'une annelet et surmonté d'un lambel*, brisures indiquant une branche cadette. Deux médaillons sculptés à la hauteur des chapiteaux offrent deux profils d'homme et de femme coiffés dans le genre Henri III, qui passent pour les portraits des bâtisseurs

du manoir. Un écusson provenant du colombier détruit est chargé du blason mentionné plus haut. En 1674, Kerbezrec appartenait à Paul de Kerlec'h, baron de Trésiguidy.

Au nord de Lesven, on atteint la route de Plouguin à Tréglonou près d'un vieux pont à deux arches que défendait un camp circulaire entouré de parapets et émergeant comme un îlot d'une prairie marécageuse. Cet ouvrage est appelé *Castel ar Roue Cesar* (Château du Roi César). Le site est vert et riant et devait l'être jadis bien davantage, avant qu'on eut rasé les bois du manoir de Kerozal, dont les restes surmontent encore un coteau voisin. C'était une importante terre, ayant titre de châtellenie et droit de haute justice, que possédèrent les familles de Campir, de Kerlec'h, de Kergroadez et de Lannion. Une grande porte en arc brisé et quelques fenêtres à meneaux décèlent le XVI^e siècle. La chapelle, dédiée à N.D. de Pitié, a disparu : une tradition la disait bâtie par un seigneur de Kerozal en expiation du meurtre de sa propre mère, et l'on chantait jadis sur ce drame une ballade bretonne que Pol de Courcy n'a pu retrouver. Un chêne séculaire, creusé d'une niche dans laquelle se trouvait la statue de la Sainte Vierge, qu'il remarqua en 1859 à l'entrée de l'avenue a péri, lui aussi, sous la hache des bûcherons.

Au bord de la route de Tréglonou à Ploudalmézeau, la chapelle de Locmajan, reconstruite au XVII^e siècle dans un paysage agreste, au flanc d'une colline dominant l'anse de Brenduff, rappelle, ainsi que sa fontaine vénérée, le séjour et le souvenir de saint Majan, frère de saint Guénolé, ermite et architecte à ses moments perdus.

On y trouve une belle Trinité entourée d'anges adorateurs au-dessus d'un bas-relief montrant saint Jean dans sa cuve d'huile bouillante.

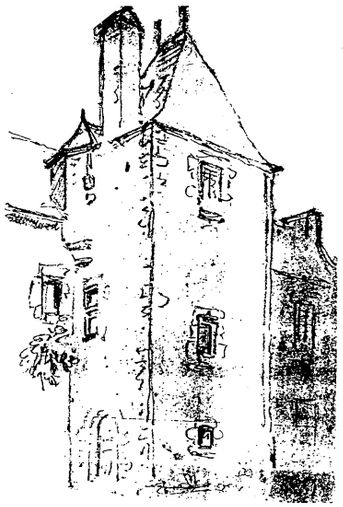
C'était une chapellenie fondée par les seigneurs de Lescoat, que possédait en 1674 le prieur de Coatméal.

A 3 km à l'ouest, au carrefour du chemin de Plouguin, sont encore visibles quelques substructions de l'oratoire de Saint-Ibiliau, si exigu, paraît-il, que le jour du pardon, il fallait arriver de bonne heure et se hâter en chemin si l'on voulait y trouver place. Aussi, lorsque dans le pays on voit une personne marcher à pas précipités, on lui demande narquoisement « *E maoc'h vont da bardoun sant Ibiliau ?* » Est-ce que vous allez donc au pardon de saint Ibiliau ?

Pencharvan et Kerouledic sont d'anciens lieux nobles ; le premier avait sa chapelle privée. Le manoir de Lescarval, dont il ne reste plus que le colombier, était possédé par des cadets de la maison du Chastel, qui en avaient pris le nom, mais conservaient les armes illustres de leur famille, en les brisant *d'un franc canton d'argent chargé de trois chevrons de gueules*. Non loin sont les vestiges de la chapelle de Saint-Julien.



Ancien manoir de [illegible] en Plouguin



Tourelle au château de Kerascouët en Plouguin

Castellouroux, l'ancien *Castel Collubü* de la légende de saint Gouesnou, fut aussi un manoir dont il ne reste rien.

Dans l'est de la commune, en tirant vers Coatméal, on trouve le château de Kerascouët, enveloppé de beaux bois qui drapent de leur manteau de feuillage la croupe arrondie d'un coteau. Ce château, bâti au XVI^e^ siècle, a été remanié au temps de Louis XV. Il a deux lourds pavillons, et, en arrière, une tour carrée plus svelte, accostée d'un tourillon à cul-de-lampe. Du même côté est la chapelle, dédiée à saint Pirric, qui contient de jolies boiseries, des peintures sur bois archaïques des Évangélistes, et la tombe armoriée de dame Françoise du Beaudiez, veuve de Messire Charles Marie Ollivier de Vieux Chastel, seigneur de Kerascouët, Le Rascol, capitaine des armées du Roi et chevalier de Saint-Louis, morte à Kerascouët en 1767.

Cette terre a appartenu aux Kerlech, Parcevaux, Kerc'hoent de Coatanfao, Baudran, Ollivier, Raison du Cleuziou, de la Boissière et aujourd'hui de Blois. Près du manoir est un colombier, et, au bord de l'avenue, sur une ancienne voie, s'élève une magnifique croix écotée à personnages, timbrée des armes de bannière des du Chastel.

A Kersimon, il ne subsiste aucune trace du manoir que possédait au XVI^e^ siècle l'une des illustrations de cette famille, Guillaume du Chastel, seigneur de Kersimon, capitaine de l'arrière ban de l'évêché de Léon, qui, en 1548, battit et rejeta à la mer les Anglo-Hollandais descendus au Conquet. En 1674, ce manoir était au duc de Cossé-Brissac, de Paris, qui l'affermait pour une misérable somme de 36 livres. Plus considérable devait être la terre de Lescoat-Coatmeur, châtellenie ancienne, avec moyenne justice, qui des Tournemine passa aux l'Isle-Routret de la Béraudière. Son dernier seigneur de ce nom, Baltazar Marie, mort avant 1698, était gouverneur de Marseille et son héritage a passé aux Boiséon et aux de la Bourdonnaye ; les restes du manoir sont peu intéressants.

Il y avait à Locmajan quatre beaux menhirs dont un seul a échappé, en 1889, à la masse des carriers ; il mesure 6 m de haut. M. du Châtellier a fouillé, en 1882, vingt-deux tumulus à Castellouroux sans y trouver autre chose que des poteries. Un autre tumulus à Larivanan, a produit des anneaux de bronze. En 1845, on découvrit dans une mare, à Kerdrein, un collier ou torques d'or qu'un orfèvre parisien paya 1 200 francs. Près de Kerénès, sur la route de Brest, nombreux blocs et fragments d'un lech cylindrique.

TRÉOUERGAT

TRÉOUERGAT. — (*Treff-Goezgat* en 1424, trève de Saint-Gouezcat ou Ergat). C'est une ancienne trève de Plouguin, et un petit bourg dans un vallon pittoresquement abrité. Dans l'église paroissiale, bâtie en 1902 et consacrée solennellement, le 18 octobre 1905, par Mgr Dubillard, évêque de Quimper et de Léon, on voit une ancienne statue de saint Ergat. Il est représenté avec la tonsure monastique, vêtu d'une robe longue, d'un surplis et d'une chape à l'antique ; il tient à deux mains un livre fermé.

Un petit reliquaire en bois sculpté conserve les débris de son crâne qui, sous la Révolution, fut arraché de la tête d'argent où il était renfermé et jeté sur le pavé de l'église. Un prêtre caché dans la paroisse, en recueillit les fragments.

Le saint religieux est invoqué spécialement contre les rhumatismes. L'usage est de vider et de balayer la fontaine du saint quand on va l'implorer. Cette fontaine se trouve à deux kilomètres environ au sud du bourg, au milieu de marais où végètent de chétives bruyères et où on parvient difficilement si on n'a eu soin de se munir d'un guide.

Cette fontaine, à large bassin, est surmontée des restes d'un ancien édicule. Au-dessus se dresse un monolithe rond, qui a dû supporter autrefois une croix en pierre. Sur les côtés, sont deux pierres à pans coupés, beaucoup plus basses, qui semblent être des lechs. Au devant se voit un écusson parti de Kerguz et de Le Roux. De Kerguz, sr du Penquer, en Tréouergat, blasonnait : *d'argent au grelier d'azur, enguiché et lié de gueules*. Devise : *Voluntas Dei*. Le Roux sr de l'Isle en Tréourgat, portait : *d'azur fretté d'argent*. L'écu timbré d'une couronne de comte est encadré de deux palmes. On dit qu'un seigneur du Penquer, ennuyé par l'affluence des pélerins, avait fait jadis combler la fontaine, mais qu'une grave maladie l'obligea à la faire dégager et maçonner, et qu'il y fit placer ses armes.

La maison seigneuriale de la trève était le manoir de Langueouez, berceau d'une chevaleresque race à laquelle appartenait Maurice de Langueouez, tué à la bataille d'Auray en 1364 dans l'armée de Charles de Blois, et Hamon, son frère, de Tréouergat, entendu en 1371 dans l'enquête de canonisation de ce malheureux prince. Jean de Langueouez, chevalier seigneur dudit lieu ; époux en 1418 de Méance de Coetivy, fut père d'autre Jean marié à Jeanne Foucault, dame de Lescoulouarn, dont postérité fondue dans Talhoët, puis Guengat. Langueouez, acquis en 1578 par Charles de Kernezne, seigneur de la Roche, a passé depuis aux du Bot de Grégo. Le contrat d'acquêt de 1578 dit que « l'église est entièrement fondée et édifiée par les

seigneurs de Langueouez », qui y avaient armoiries dans la grande vitre, enfeus et accoudoirs.

On trouvait aussi à Tréouergat le beau manoir de Campir, possédé en 1443 par Olivier de Campir, sieur dudit lieu et de Kerozal et passé ensuite par alliance aux Kerlec'h.

Le nom de Campir (Camp-hir), le long camp, semble indiquer l'existence d'un ouvrage fortifié primitif dans l'enceinte duquel se serait, comme ce fut si fréquemment le cas en Bretagne, installé au Moyen Age un manoir féodal.

Penher ou Penquer, qui avait colombier et chapelle, appartenait en 1674 au sieur de Trofagan de Kerguz. Il y reste encore une vieille construction ainsi qu'à l'Isle ou Enez-Roux, ainsi appelée de ses anciens seigneurs, dont nous avons vu les armoiries sur la fontaine de saint Ergat. Pont-ar-Bleiz (le Pont du loup) est encore un vieux manoir à portail gothique.

TRÉGLONOU

TRÉGLONOU. — (*Treffgloznou* en 1674 - la trève de Saint-Gloznou ?). Était comme Tréouergat, une ancienne trève de Plouguin. Le bourg s'étage assez pittoresquement sur une pente rapide que dévale la route de Brest à Lannilis pour aller franchir la rivière au « pont de la Barbe-Noire », nom donné par trop de gens qui font, sans s'en douter, un calambour burlesque, au pont jeté sur l'estuaire de l'Aber-benoît.

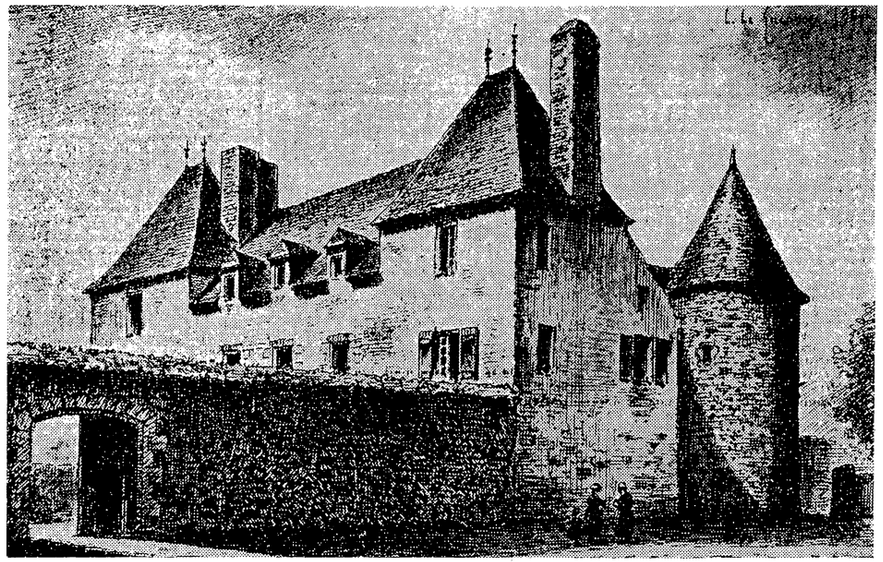
Ce pont, situé au lieu dit *Le Truc*, vieux mot breton signifiant passage d'un cours d'eau, a remplacé un ancien gué gallo-romain dont les vestiges sont encore apparents.

L'église de Tréglonou, dédiée à saint Paul Aurélien, a été rebâtie au XIX^e^ siècle ; mais quelques parties anciennes sont conservées, entre autres une porte latérale en arc aigu, surmonté d'un écusson *écartelé, avec un lambel*, armes des seigneurs de Troulizit du nom de Tournemine, et d'une intéressante statue du saint patron placée sur la façade ouest.

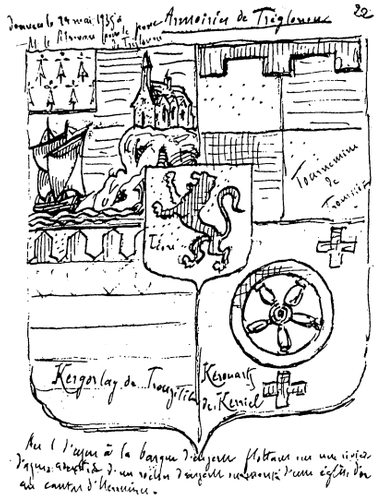
L'ancien territoire de la trève, ne comptait qu'un seul manoir, Kerriel, possédé en 1636 par écuyer Jan de Kerouartz, sieur de Louméral et de Kerriel, qui s'excuse de ne point s'enrôler dans l'arrière-ban, étant « capitaine de paroisse située sur la coste et du port et hâvre d'Aber-Vrach ». Ce manoir est démoli.

La partie de Plouguin ajoutée à Tréglonou contient le château de Tuouzilit ou Trouzilit, ancienne vicomté qui appartint, depuis le XV^e^ siècle, aux familles de Tournemine, de Kerlec'h, Barbier et Carné. Elle faisait partie de

la succession de Philibert de Carné, vicomte de Trouzilit, lorsqu'elle fut acquise judiciairement en 1679, par Jean de Kergorlay, seigneur de Kersalaün. Il ne restait plus de la vieille demeure que « des vestiges de murailles ».



Manoir de Trouzilit en Tréglonou



Croquis d'un projet d'armoiries pour Tréglonou

M. de Kergorlay la releva et y résidait en 1695. Son descendant direct, Gabriel-Louis-Marie de Kergorlay se qualifiait en 1789 de marquis de Trouzilit. Il émigra sous la Révolution et son domaine vendu nationalement, appartient aujourd'hui à la famille de Riverieulx. Le château, enveloppé de bois touffus qui s'abaissent derrière lui jusqu'au rivage de l'estuaire, formant dans cette âpre coulée une oasis sylvestre imprévue et charmante, se compose de deux pavillons carrés reliés par un bâtiment sans caractère. A celui de droite s'appuie sur l'angle extérieur une tour ronde plus ancienne, percée d'embrasures. La chapelle domestique est moderne.

LAMPAUL-PLOUDALMÉZEAU

LAMPAUL-PLOUDALMÉZEAU. — Lan-Paul, monastère de (saint) Paul. (C'est une ancienne trève de Ploudalmézeau, qui devint paroisse entre 1330 et 1427).

Lorsque saint Paul Aurélien arriva d'Ouessant, avec les prêtres et les moines qui l'accompagnaient et aborda dans le premier quart du VI^e^ siècle, au territoire de Telmedou, il créa un petit monastère dans les bois nombreux alors sur cette côte aujourd'hui si dépouillée, et y séjourna quelque temps. C'est là qu'arriva la curieuse histoire du buffle de saint Jaoua. Celui-ci s'était bâti une logette de branchages et de gazon près d'une fontaine à l'eau fraîche et limpide. Malheureusement, cette source claire avait un autre amateur, un vieux taureau retourné à l'état sauvage qui, trouvant un intrus installé dans son domaine fonça sur la hutte et la mit en pièces. Jaoua rétablit son ermitage : derechef le buffle la démolit. Quatre fois le même manège se renouvela. Enfin, perdant patient, Jaoua appela saint Paul à son aide. Il suffit à l'homme de Dieu d'une prière et d'un signe de croix pour chasser la bête sauvage à tout jamais. Quand la pieuse caravane se remit en route vers l'orient, elle laissa de nombreux disciples groupés autour d'un oratoire que remplace aujourd'hui l'église paroissiale de Lampaul, bâtie près de la même fontaine où buvait saint Jaoua et ses confrères.

Cette église a été en très grande partie refaite en 1855, mais son clocher, daté de 1622, demeure après celui de Gouesnou, le plus joli de tout le Bas-Léon. Il se compose d'une tour carrée appuyée de puissants contreforts et garnie d'une balustrade en saillie sur des corbelets. Au-dessus, un beffroi octogonal couvert d'un dôme est surmonté de trois lanternons superposés d'un effet très heureux. La façade offre une belle porte à clef sculptée, datée de 1652 et colonnes ioniques, un balcon de pierre et des niches décorées de frontons courbes ou de dais. Ce clocher se dessine admirablement dans le

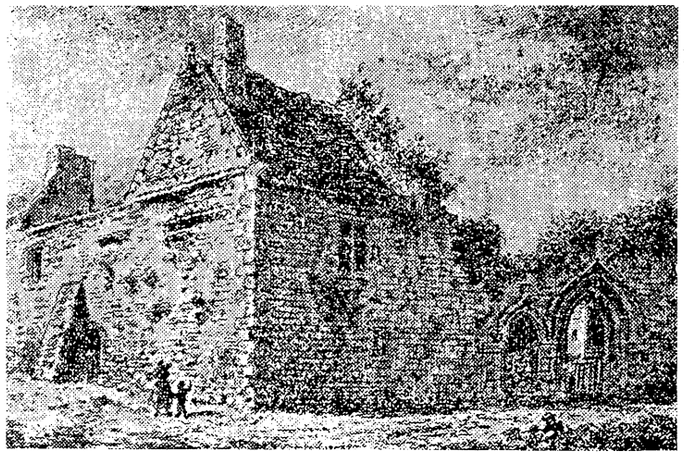
cadre feuillu des grands arbres du cimetière et son ensemble donne une impression d'élégance solide, d'un genre très bas-breton.

Dans le chœur sont quatre statues XVIII[e] siècle de grandeur naturelle : saint Paul avec son dragon, saint Eloi et son cheval, une Vierge-Mère au visage souriant, et une sainte Barbe accompagnée de sa tour, qui provient sans doute de la chapelle du manoir de Recervo, placée sous son patronage. A l'autel du Rosaire, repeint en 1770, sainte Anne du même type ; auprès Vierge-Mère foulant aux pieds un démon qui tient dans sa main gauche la pomme de perdition. Un beau vieux Ecce Homo est relégué dans le grenier du presbytère. Au bas du cimetière coule une fontaine monumentale, et à l'entrée de l'enclos se dresse un lech.

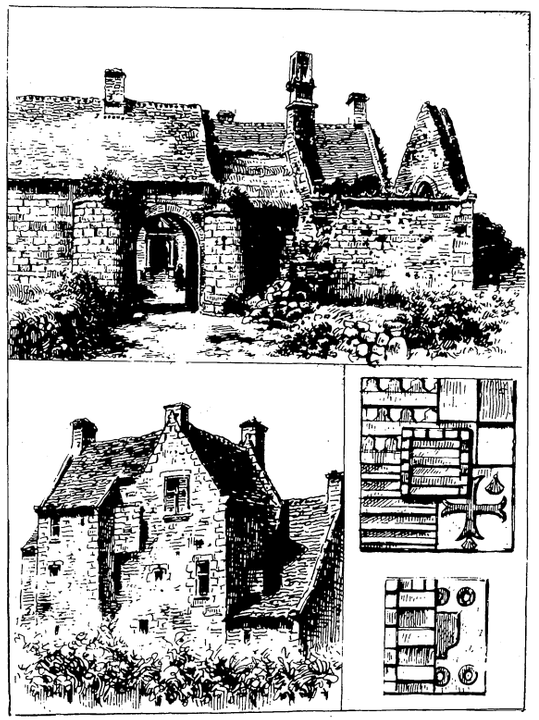
Un autre lech remarquable existe sur le bord de la route de Ploudalmézeau ; c'est un monolithe haut de 1,80 m environ, à pans coupés, soutenant une croix pattée et nimbée, et accompagnée à droite et à gauche de deux petites croix barbarement taillées. On le nomme *ar Croaz-Ven* (la Croix blanche) et l'on dit qu'un trésor est enfoui à son pied.

La petite chapelle de Kerber rappelle le souvenir et le nom (*Villa Petri*) d'un pieux laïque appelé Pierre, cousin de saint Paul Aurélien, qui l'avait suivi en Petite Bretagne et s'était établi près de son monastère de Lampaul, dans le plou de Telmedou.

Lampaul possède les restes intéressants de deux anciens manoirs, le Carpont et Recervo. Le premier de ces lieux nobles, situé à 500 mètres à l'est de l'église, appartenait au XV[e] siècle à Hervé Le Maucazre, sieur de Carpont,



Ancien manoir du Carpont, en Lampaul-Ploudalmézeau (état en 1918)



Lampaul-Ploudalmézeau — Manoir de Roscervo
entrée, pavillon, armoiries

époux en 1419 de Marie de Kergroadez, aïeul de Jehan Le Maucazre, sieur de Carpont, homme d'armes à la montre de 1503, dont le fils Yvon comparut aussi en hommes d'armes à la montre de 1534. Au siècle suivant, le Carpont était aux Kergorlay, et le 21 juillet 1678, y naissait de Jean de Kergorlay, chevalier, seigneur de Kersalaün, Trouzilit Mesnaot, Le Carpont, et de Marie de Kerlech sa femme, un fils qui à son baptême administré à Brest en 1686, fut nommé Charles-Louis par d'illustres parrain et marraine, Charles de Lenox, duc de Richmont, de Lenox et d'Aubigny, pair d'Angleterre d'Ecosse et de France chevalier de l'ordre de la Jarretière, et sa mère Louise Renée de Penancoët de Kerouazle, duchesse de Porsmouth et d'Aubigny. En 1787, ce manoir avait passé à Michel Picot de Prémesnil. Ses ruines annoncent le XV[e] siècle. On y entre par un double portail voûté, décoré d'arcades saillantes, à gauche duquel est une fenêtre à croisillons et une baie rectangulaire divisée

par un meneau vertical. Le bâtiment principal a été à peu près détruit, mais la cour demeure très pittoresque, avec ses piliers monolithes, son pavage bouleversé et ses ouvertures coupées de barreaux de pierre. Il faut y ajouter l'attrait d'un beau coup d'œil sur les dunes du Rible, qui recouvrent, paraît-il, une forêt engloutie, sur la côte de Lannilis et l'horizon solennel de la mer où s'égrènent îlots et voiles.

Recervo se trouve au sud du bourg, près du carrefour des routes de Tréglenou et de Plouguin. Sur cette plaine nue, il apparaît, de loin, dans l'enceinte de ses immenses murailles eventrées et chargées de touffes de lierre, comme une forteresse démentelée. Son portail extérieur est défendu par deux tourelles voûtées et percées de meurtières. Une autre tour à embrasures protège l'angle sud-ouest. Au fond de la cour pavée, le bâtiment principal, en pierres de taille, aux fenêtres à croisillons à demi aveuglés, montre une élégante porte Renaissance à colonnes ioniques et fronton cantonné d'urnes à godrons. La chapelle, à droite du portail, n'a plus ni campanile ni toiture. Derrière la maison se dresse un grand pavillon à deux étages, accosté d'un pignon aigu et percé de baies gothiques irrégulières. Le tout délabré, ruineux, moussu, plaqué de lichens argentins ou drapé de végétation, était naguère encore d'une merveilleuse vétusté. Malheureusement en 1925, on a rasé le premier étage du grand logis et supprimé une belle salle aux sablières coupées de curieux corbels sculptés. Le pignon de droite, aujourd'hui isolé, soutient deux cheminées monumentales timbrées d'armoiries, l'un des blasons, supporté par deux personnages nus, homme et femme se voilant pudiquement de leur main libre, offre sur un écartelé de du Louët, Tournemine, de Quélen et du Dresnay, un écusson aux armes de Kerlech, de Recervo, qui portaient, comme leurs aînés, les *fascé de six pièces d'or et de gueules* des du Chastel, mais *brisées d'une bordure componnée de même,* l'autre écusson porte les armes alliées de Claude de Kerlec'h et de sa femme Marie Le Ny, qui bâtiront leur manoir en 1617, date inscrite sur la façade, au-dessus d'une tête d'homme sculptée, genre Henri IV, dans laquelle on croit voir le portrait du constructeur. Un troisième écusson provenant du portail, et actuellement conservé chez le propriétaire du manoir, M. Inizan à Kernouès, est chargé des mêmes armes de Kerlech-Recervo et Le Ny en abyme sur un écartelé de Mol, Kerc'hoent, du Dresnay et *un fascé ondé surmonté de deux coquilles.* Des Kerlech, Recervo (on prononce aujourd'hui plus communément Rocervo) a passé aux Carné de Kerliver, puis fut acquis judiciairement, en 1749, par la famille Picot de Prémesnil, pour 140000 livres.

On voit à Penanech quelques restes d'un vieux manoir qu'habitait en 1636 Prigent de Kerlech, seigneur du lieu. Une allée couverte bouleversée existe dans les dunes du Rible, au nord du manoir de Carpont.

CANTON DE LANNILIS

CINQ COMMUNES : LANNILIS, PLOUGUERNEAU LANDÉDA, GUISSENY, SAINT-FRÉGANT

LANNILIS

LANNILIS. — (*Ploe Diner* vers 1330). M. Jourdan de la Passardière écrit à propos de Lannilis :

« Lannilis, Landéda et Broennou formaient autrefois un *plou* considérable qui portait le nom de Ploudiner, mais dont le chef-lieu n'est pas connu avec certitude, bien que la tradition situe son église au bourg même de Lannilis, au lieu dit "la Bastille".

« Ce *plou* s'était fractionné dès 1487, époque à laquelle la liste des derniers censaux dus par le clergé de Léon au chapitre du diocèse, mentionne les recteurs de Lanylys, de Landéda et de Broennou, pour des rentes annuelles de 12 sous, 8 sous et 2 sous. Ploudiner était aussi une prévôté ducale, puis royale, mentionnée encore en 1552. *Diner* serait une contraction de Tinidor, autrement Ténénan.

« En 1330 déjà, le Pouillé de Tours enregistre l'autonomie des paroisses de Landéda et de Lannilis, qu'il écrit Lanna Ecclesiae.

« Cette traduction — régulière d'ailleurs — du mot composé Lann-ilis peut paraître un pléonasme, parce que le mot *lann* indique fréquemment un territoire religieux. Aussi a-t-on fait remarquer que beaucoup de bretons prononcent *Lannili* ; que l'office de sergent-voyer féodé de Ploudiner était gagé sur le manoir de Treffily (à un kilomètre au nord de Lannilis) et qu'enfin l'archidiaconé dont relevait la paroisse portait le nom de Quéménet-Illy.

« On doit toutefois faire remarquer que, jusqu'à présent, on n'a rencontré aucun texte dans lequel Lannilis soit écrit Lannily. »

Le bourg de Lannilis présente dans son ensemble l'aspect d'une petite ville.

A part le clocher seul conservé de l'ancien édifice et qui porte la date de 1774, l'église de Lannilis est moderne. C'est un beau monument tout en granit, de pur style roman ; l'abside rappelle celle de l'église Sainte-Croix de Quimperlé. La nef et le transept sont très élevés ; derrière le chœur existe un déambulatoire où sont placés trois petits autels. Des autels plus importants occupent les branches du transept.

Devant le chœur, belles statues en bois, de grandeur naturelle, de saint Pierre et de saint Paul, patrons de la paroisse. Sur le dôme de la chaire à prêcher, statue de saint Michel, l'épée haute dans la main droite ; de la main gauche il tient la croix : *In hoc signo vinces*. Sûr de la victoire, saint Michel terrasse déjà du geste l'Esprit du mal couché à ses pieds sous la forme d'un dragon. La statue gothique en kersanton de N.D. de Trobérou, provenant d'une chapelle disparue, figure la sainte Vierge présentant une pomme à l'Enfant Jésus, vêtu d'une longue robe et tenant un livre. Aux fonts, ancien tableau sur bois d'une grande finesse, du baptême de Jésus-Christ. Un ange s'apprête à lui jeter un voile blanc sur les épaules ; un autre porte un manteau bleu. Dans l'angle, écusson d'hermines à ... timbré d'une mitre et d'une crosse.

Le buffet d'orgues, restauré, conserve de l'ancien les statuettes de sainte Cécile et du saint roi David ; au milieu du fronton deux anges, assis, portent une croix. Il faut signaler encore une statuette de saint Sébastien, de 0,60 m environ de hauteur, portée dans les processions aux jours de fête. Toutes ces statues ou statuettes, de fort bonne exécution, ont le cachet de la belle statuaire du XVIII^e siècle.

Dans l'ancien cimetière qui entoure l'église on voyait naguère la pierre tombale à effigie de François du Coum ou du Com, écuyer, seigneur de Kerengarz. Cette pierre tombale est aujourd'hui déposée au musée Saint-Joseph à Brest (François du Coum était homme d'armes à la montre de 1534).

On fabrique à Lannilis des poteries en terre grossière connue sous le nom de *terre de Lannilis*. Ces vases communs, les « pôdez » se trouvent en vente sur tous les marchés de la région et il n'est pas une seule maison dans nos campagnes qui ne possède plusieurs poteries provenant de Lannilis.

L'industrie du potier de terre y existe depuis de fort nombreuses années, certains disent depuis plusieurs siècles. Elle fait vivre, ou plutôt vivoter, près de trois cents individus qui, de père en fils, ont toujours exercé cette industrie. Ils fabriquent eux-même leur pâte. Le travail, fort pénible, surtout l'hiver, consiste à pétrir avec les pieds une sorte de glaise qu'ils façonnent au tour et recouvrent d'un vernis de leur composition. Ces vases sont cuits dans des fours primitifs chauffés avec de la lande.

La paroisse de Lannilis, comprise entre les deux estuaires de l'Aber-Vrac'h et de l'Aber-Benoît, ne comptait jadis pas moins de dix-sept chapelles, dont beaucoup, il est vrai, étaient les oratoires domestiques de plusieurs des nombreux manoirs existant sur cette « paroisse fort peuplée de bonnes noblesses », comme le remarquait en 1647 le P. Cyrille Le Pennec. La plupart de ces chapelles sont détruites. Près du bourg, sur la route de Plouvien,

celle de Saint-Sébastien offre une façade Renaissance datée de 1643. On y voit une statue de saint Isidore portant une faucille et une gerbe d'épis. Cette chapelle a été refaite en 1822 au moyen des matériaux de la chapelle voisine de N.D. de Trobérou, qui n'a laissé d'autres traces qu'une jolie fontaine à édicule du XVI^e siècle, avec statue de la Sainte Vierge, débris d'un calvaire et fragments divers. Le prieuré de Lothuznou, dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Mathieu, est également détruit. Il indiquait l'emplacement de l'ermitage où s'était sanctifié Tudoghilus, père de Majan, Gouesnou et Tudona, qui fût l'apôtre de Ploudiner.

A trois kilomètres au nord du bourg, sur le bord de l'Aber-Vrac'h, le château de Kerouartz, type parfait de la riche gentilhommière léonaise du XVII^e siècle, détache sur un massif de futaies ses murs de granit gris, et ses tourelles couvertes en poivrières ou en dôme. Sa tour carrée, au centre de laquelle une petite fontaine de plomb s'écoule dans un bassin circulaire, est fermée au sud par une courtine flanquée aux angles de tours ayant deux batteries superposées d'embrasures. Au milieu s'ouvrent la porte cavalière et la porte piétonne, surmontée d'une galerie à mâchicoulis. Le grand corps de logis est décoré d'une belle porte à pilastres coniques et à fronton cantonné d'urnes tandis que des lucarnes de même style coupent la corniche à modillons du toit. A droite, s'élève une tour carrée ; une seconde tour, ronde celle-là et percée de meutrières épaule l'angle opposé de l'arrière-façade où fait saillie une petite échauguette en encorbellement. Un tel appareil guerrier est curieux à constater à l'époque Louis XIII : on le retrouve, il est vrai, à Kergroadez et dans d'autres manoirs du même temps : il établit qu'alors les campagnes n'étaient guère sûres et qu'on redoutait toujours les descentes d'ennemis sur ce littoral tant de fois ravagé.

Sur la gauche est une élégante chapelle, bâtie à la même époque que le manoir, par Claude de Kerouartz, chevalier de l'Ordre du Roi, époux de Françoise de Kerbic, dont le fils Jean, marié à Catherine de Lys, et mort en 1661, acheva cette importante construction.

La maison de Kerouartz, l'une des plus anciennes du Léon, existe encore. Elle a produit Macé de Kerouartz, croisé en 1248 avec saint Louis, et qui fut chargé, d'après une tradition familiale, de la conduite des machines de guerre et convois de l'armée : c'est sans doute en souvenir de la croisade et de cette mission qu'il prit pour armes ce blason conservé par sa postérité : *d'argent à la roue de sable, accompagné de trois croix de même* avec la devise : *Tout pour l'amour de Dieu*. Hervé de Kerouartz, auquel commence la filiation établie, fut du nombre des dix bretons de la suite de Sylvestre Budes qui combattirent et vainquirent dix Allemands à Rome en 1375 : son fils Hervé prit part comme écuyer à la guerre de Cent Ans au temps de Riche-

mont et de Jeanne d'Arc. Claude de Kerouartz, chevalier de l'Ordre, fut désigné en 1625 par M. de Sourdéac, gouverneur de Brest, pour commander les paroisses situées sur la côte de l'Aber-Vrac'h, que menaçaient les Anglais et les Rochellois, et fut père de Jean, sénéchal du présidial de Quimper. Le fils de celui-ci, Paul-François Xavier marquis de Kerouartz, capitaine de chevau-légers, puis mestre de camp du régiment de son nom, servit vaillamment Louis XIV dans ses guerres et eut un cheval tué sous lui, à la Marsaille en 1693. De son mariage avec Louise-Anne Dauvet, il laissa Sébastien-Louis, époux en 1732 de Marie-Jeanne de Kergroadez, héritière du beau château de Kergroadez en Brélès, dont, deux filles, Marie-Louise, mariée au comte de Houchin, et Jeanne-Louise, qui épousa en 1760 François-Jacques de Kerouartz, seigneur de Lézérazien, président au Parlement de Bretagne, issu d'une branche cadette de la même famille. Le château appartient aujourd'hui à leur descendant direct : M. le marquis de Kerouartz, ancien sénateur des Côtes-du-Nord, châtelain des Salles près de Guingamp.



Dans les chants du Foyer, Mme Léocadie-Auguste Penquer a célébré le château de Kerouartz où elle est née (1) et l'a dépeint bâti au-dessus du cours de l'Aber-Vrac'h, sur

une verte colline
Dont le feuillage épais vers la rive s'incline !
.....
Rien n'est plus ravissant à voir que ce coteau
Tapissé de fougères et d'épaisses futaies,
Où tant de chants d'oiseaux gazouillent dans les haies !
Où tant de boutons d'or parsèment les gazons !
Où tant de beaux mûriers garnissent les buissons !

Le château de Kerouartz existait d'abord, paraît-il, dans la paroisse de Landéda, mais ayant été détruit par les Anglais, on le reconstruisit dans un sîte moins exposé, en Lannilis. En bâtissant l'édifice actuel, on trouva à l'angle d'un pavillon, une pierre portant cette inscription latine :

Struxerunt Et destruxerunt Angli me.quondam Auratus miles contruxerat Anglus.me quoque destructum reddidit igne ardens.

A l'intérieur plusieurs cheminées sont remarquables par leur entablement dorique et leurs cariatides : elles rappellent celle du manoir de Bel-Air.

Au trumeau de la cheminée en pierre de la salle d'honneur du 1er étage, le chanoine Abgrall a relevé les inscriptions suivantes :

QVAND . IL . PLAIRA . A . DIEV. 1602.

DEMANDE DU PÈRE A L'ENFANT

Comme tous tes aïeux, mon fils, n'as-tu l'envie
D'illustrer par tes faits l'honneur de ma maison
Honorer Dieu surtout et vivre par raison
Pour mériter au ciel une éternelle vie ?

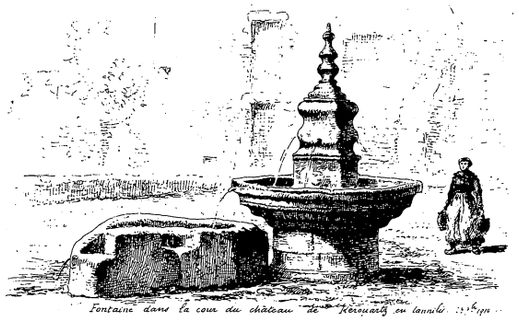
RÉPONSE DE L'ENFANT

Si mes pères ont acquis de l'honneur, du courage,
Des vertus, des degrés par leur grande valeur,
Mon père, assurez-vous que je ne faille cœur,
Pour mériter au ciel un si noble avantage.

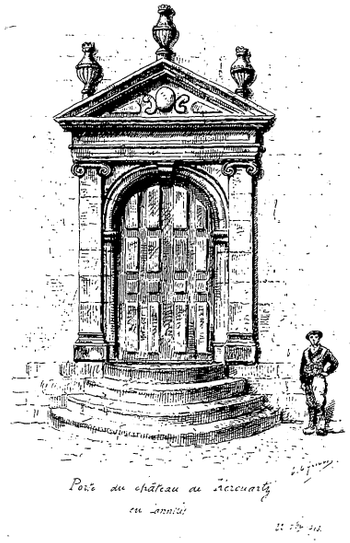
(1) — Elle épousa en secondes noces le docteur Auguste Penquer, qui devint maire de Brest et dont la biographie sera donnée à l'article : *Lesneven*. Mme Auguste Penquer, qui a occupé un rang honorable parmi les poètes de la seconde moitié du XIXe siècle a laissé, entre autres œuvres : *Les chants du foyer, Les Révélations poétiques* et *Velléda* qu'elle considérait comme son œuvre principale. Mme Auguste Penquer est morte à Brest, le 19 décembre 1889. Ses enfants ont publié chez Alph. Lemerre, en 1891, un recueil d'œuvres posthumes intitulé : *Mes nuits*.

Sur la route de Lesneven, près de la gare du chemin de fer départemental, se voit le petit manoir de Kerosven avec sa tourelle couverte en dôme, ce qu'on appelait autrefois « à l'impériale ». Marie de Kerosven, dame du lieu, épousa en 1622 Maître David du Bois, grammairien et fut mère de Julienne du Bois, dame de Kerosven, mariée en 1687 à Mathurin Le Forestier. Les armoiries en alliance des Le Forestier : *trois bandes fuselées* et des du Bois *(une roue)* surmontent le portail.

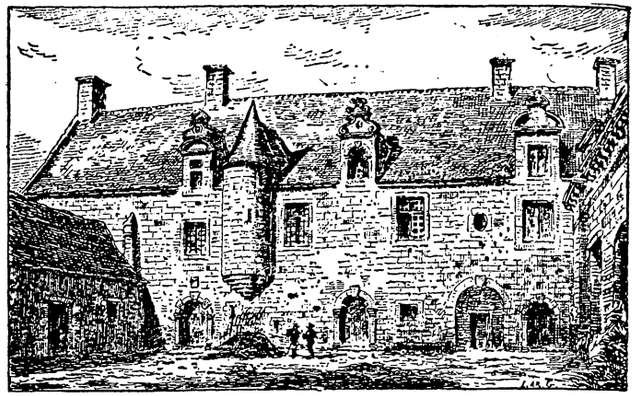
Plus au sud, sur une colline dominant à 40 mètres d'altitude le fond de l'estuaire et la double vallée qu'encaissent d'agrestes versants découpés en landes, en taillis, en pâtures, au pied desquels, le moulin du Châtel rappelle encore la domination de cette puissante lignée, s'élève le manoir de Kerbabu. Construit à la même époque que Kerouartz mais moins considérable, et converti en ferme, il a gardé intactes les belles lignes de sa façade à lucarnes ornementées, larges fenêtres, œils-de-bœuf, portes à claveaux saillants et fine tourelle à cul-de-lampe, l'aile de droite offre une corniche à modillons et des soubassements moulurés. Derrière sont un pavillon coiffé d'un dôme et un colombier magnifiquement bâti en pierres de taille, comme toute l'habitation. La chapelle, dédiée à saint Fiacre, n'existe plus. Kerbabu appartint, du XV[e] au XVIII[e] siècle à une famille Bellingant, connue depuis Guyon Bellingant, époux vers 1400 de Mahaut de Kermorvan et qui portait : *d'argent à trois quintefeuilles de gueules*. Elle n'a produit aucun personnage fameux, mais les malheurs d'une jeune femme qui en était issue ont suscité au temps de Louis XIV, beaucoup d'intérêt et de compassion. Cette maison s'est fondue en 1721 dans celle de Penmarc'h.



Fontaine dans la cour du château de Kerouartz en Lannilis



Porte du château de Kerouartz en Lannilis



Manoir de Kerbabu

Les Bellingant de Kerbabu se sont fondus en 1721 dans la maison de Penmarc'h et leur vieille demeure qui redeviendrait à peu de frais une charmante résidence, appartient aujourd'hui à la famille de Kersauson-Vieux-Chastel.

La route de Lannilis à Brest, qui descend au sud-ouest vers l'Aber-Vrac'h pour le franchir sur le pont voisin de Tréglonou, rencontre à droite le manoir de Kerdrel, habitation du XVIII[e] siècle encadrée d'arbres vigoureux, et qui partage avec Kerouartz le rare privilège d'appartenir toujours, depuis le XIII[e] siècle à la même famille. Raoul Audren se croisa en 1248 (2). A la montre de 1503, Yvon Audren est remplacé par Jehan, son fils, armé d'une pique ou « vouge », et l'arrière-ban de 1636 mentionne écuyer François Audren, sieur de Pratmeur, demeurant à Lannilis. Dans la chapelle domestique on conserve une statue de sainte Appoline invoquée pour les maux de dents. Plus près de la rivière et à gauche est le petit manoir du XVIII[e] siècle, de Roualze, à combles brisés et avancée centrale dans un cadre frais de verdure. Maître Christophe Gourio, seigneur du lieu, se présenta à la montre de 1503 en équipement d'archer à deux chevaux. Sa postérité s'est fondue au XVII[e] siècle dans Moëllien, et le Roualze appartint plus tard aux de la Jaille. La chapelle, autrefois desservie par un collège de quatre chapelains, est dédiée, depuis sa reconstruction en 1859 à N.D. de Consolation.

(2) — Son nom figure sur l'une des chartes de Limisso et a été à ce titre, inscrit dans la salle des Croisades de Versailles. Est-il permis de dire que l'authenticité de ces chartes, bien que généralement admise, a rencontré quelques contradicteurs, et que Courcy lui-même a marqué à leur endroit une certaine défiance ?

Plus à l'ouest, le manoir de la Motte à mi-pente d'une dépression verdoyante qui conduit à l'Aber-Vrac'h un mince ruisselet, est une simple maison bâtie en équerre aux hauts pignons, que relèvent deux lucarnes historiées et une porte à colonnes. Sa chapelle de Sainte-Geneviève possède un léger clocheton XVII^e siècle. Ce manoir appartenait à une branche cadette de la maison de Kerouartz, fondue au XVIII^e siècle dans Kerguiziau. A côté est un camp retranché rectangulaire où l'on trouve des poteries et des tuiles.

Du manoir du Coum, ne subsiste plus qu'une jolie porte gothique en arc surbaissé, à triple rang de voussures et contrecourbe fleuronnée timbrée d'un écusson portant le pélican héraldique de la famille du Coum. Tanguy du Coum, sieur dudit lieu, comparut en archer à deux chevaux à la montre de 1534. Une autre branche de cette maison avait en Lannilis le manoir plus important de Kerengar, dont le seigneur, François du Coum, se présenta en homme d'armes à la même montre. Son tombeau, avec effigie de chevalier armé de toutes pièces, s'est vu longtemps, comme nous l'avons dit, dans le cimetière de Lannilis, et il se trouve aujourd'hui au musée d'art religieux de Saint-Louis à Brest. En 1674, ces deux terres du Coum et de Kerengar appartenaient à Madame du Louët de Coëtjunval et elles passèrent par mariage aux du Harley et Montmorency.

Il y avait encore des manoirs à Treffily, la Fosse et Keraldanet, berceaux des familles du même nom, à Mascaradec avec chapelle, à Gorrecquer, possédé par un rameau de la famille Touronce fondue en 1741 dans Calloët de Lanidy, à Bergoet, possédé en 1636 par écuyer François de Kerouartz, dont la chapelle Saint-Yves, encore debout, est visitée processionnellement le lundi de la Pentecôte, etc.

Le territoire de Lannilis est traversé dans toute sa longueur, du sud-ouest au nord-ouest par une voie ancienne venant devers Landerneau, et qui courait sur la crête du long plateau bombé compris entre les deux rivières, en conduisant à quelque établissement situé sur la côte sud de l'Aber-Vrac'h. Elle est coupée par une autre voie reliant Ploudalmézeau à Plouguerneau que suivirent, selon la tradition, saint Paul Aurélien et ses compagnons lorsqu'ils quittèrent le Bas-Léon pour aller visiter le comte Withur à l'Ile de Batz. Cette voie franchit l'Aber-Vrac'h, à trois km à l'est du bourg de Lannilis, sur une très curieuse chaussée gauloise ou gallo-romaine appelée Pont-Crac'h. Elle est faite en maçonnerie de gros blocs couverte de longues dalles transversales en granit et percée de quatre arches ou baies rectangulaires pour laisser passer le courant de la rivière et le flot de la marée qui la submerge aux hautes mers. Sa longueur est de soixante mètres. Il est à craindre que les travaux entrepris pour créer à cet endroit une usine maréo-motrice qui aura son établissement au moulin de Diouris, où la route de Lesneven à Lannilis franchit

l'Aber-Vrac'h, n'aient pour conséquence de noyer cet intéressant monument sans similaire dans tout le département. La légende en fait une œuvre du diable : il aurait demandé comme salaire l'âme du premier être qui passerait sur le pont, mais on y lâcha d'abord un chat. De dépit, le démon lança au loin le marteau dont il se servait pour tailler les pierres, on le montre encore près de là : c'est une croix primitive dont un des croisillons est cassé.

En aval de Pont-Crac'h, la route de Plouguerneau franchit l'estuaire sur le pont suspendu de Paluden, construit en 1848. Sa longueur est de 92,50 m ; sa largeur totale de 4,20 m ; la hauteur des piles en maçonnerie atteint 8,85 m. De chaque côté règne dans toute la longueur un trottoir pour les piétons. Chaque trottoir ayant 1 mètre de largeur, celle de la chaussée réservée au passage des voitures reste donc de 2,20 m seulement.

C'est un des plus anciens ouvrages de ce genre dans le département du Finistère. Quoique construit avec les défectuosités inhérentes au système des ponts suspendus, lors de la mise en usage de ce mode de construction, il put sans réparations importantes répondre aux services qu'on en attendait, jusqu'en 1891, époque à laquelle le mauvais état de sa suspension obligea à une réparation partielle. En 1906, une refonte du pont a fait disparaître entièrement la suspension de 1848, remplacée par des éléments neufs de qualité supérieure.

Au hameau de An Odé sont les ruines d'un dolmen, qui a produit en 1881 un vase de terre cuite et une hache de pierre polie. Il y a quelques tumulus fouillés, et des tuiles romaines près la cale du Paluden.

Lannilis a produit trois poètes estimables : l'un entièrement breton, Guillaume Le Jeune ; le second surtout breton, Claude-Marie Le Laé ; le troisième exclusivement français, Léocadie Vabre-Hersaut, devenue Madame Penquer. Le premier, mort en 1807, membre de l'Académie celtique, fut recteur de Plougoulm avant et après la révolution, qui le déporta en Allemagne. Il est l'auteur de cantiques *Canticou Spirituel*, d'une vive énergie d'expression et d'une belle richesse d'images, qui eurent un grand succès et sont encore chantés dans les églises du Léon.

Claude-Marie Le Laé naquit en 1745 au village de Gorrequer-Koum d'une famille de cultivateurs, fit de bonnes études au collège de Saint-Pol-de-Léon, puis étudia le droit à Rennes, où il fut reçu avocat en 1773. Il exerça cette profession jusqu'en 1789, obtint une place de juge au tribunal du district de Landerneau, et mourut dans cette ville en 1791. Rimeur facile et non dépourvu de verve, surtout en langue celtique, il a composé au moins deux poèmes français : *les trois Bretons* et *l'Ouessantine* et quelques poèmes, chansons, satires et épigrammes en breton. Sa pièce la plus réputée : l'*Oraison funèbre de Michel Morin*, a été imprimée plusieurs fois et a fait beau-

coup rire ceux qui en pouvaient goûter le sel. On cite aussi, dans le même genre bouffon et satirique : *Ar C'hi* (le chien) (3).

PLOUGUERNEAU

PLOUGUERNEAU. — Ploe Kerneu vers 1330. Dom Plaine croit voir dans son saint patron *Wirmani* ou Wirman, l'un des douze prêtres, compagnons de saint Pol Aurélien.

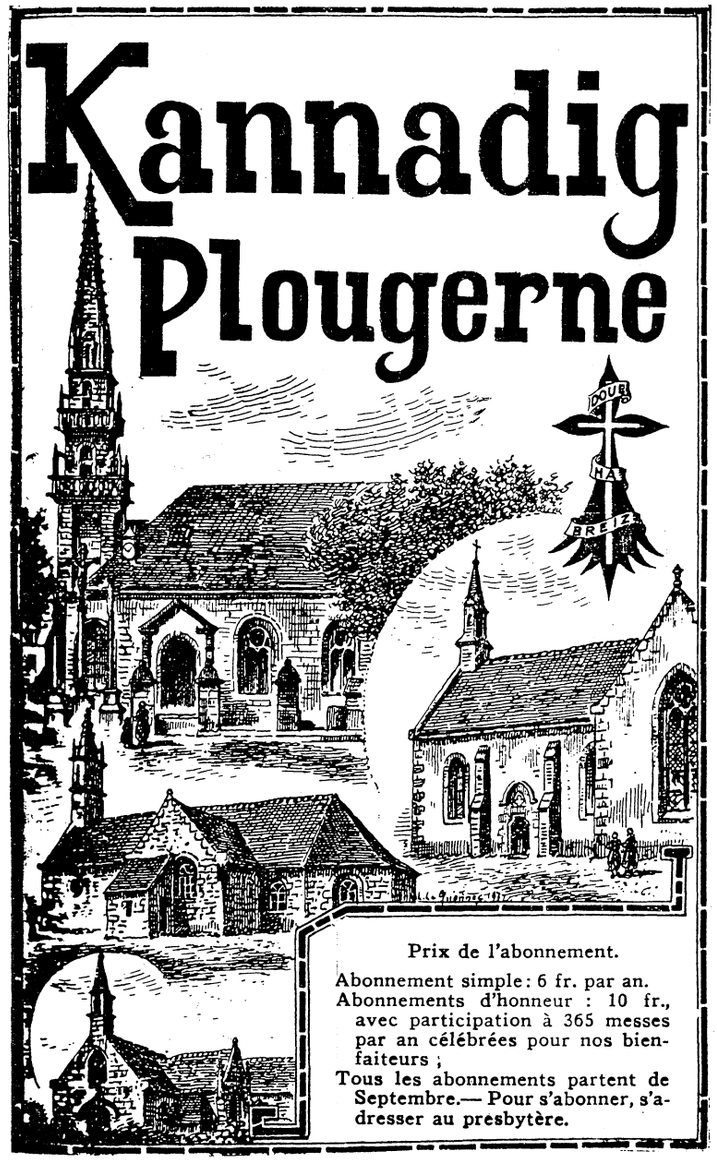
Lorsqu'après avoir franchi le pont de Paluden, vous prenez le chemin vicinal qui, pendant près d'un kilomètre, côtoie en s'élevant peu à peu le cours de l'Aber-Vrac'h, vous jouissez d'un coup d'œil splendide : à vos pieds, le petit port de Paluden, avec quelques barques échouées sur la rive ; au-dessus, des pentes boisées, dominées par l'élégant clocher de Lannilis ; au delà, le clocher trapu de Landéda, dégageant sa courte silhouette des verdures inclinées qui couronnent le port de l'Aber-Vrac'h ; enfin, plus loin encore, les nombreux îlots de la côte rompant agréablement la ligne d'horizon où se confondent le ciel et l'océan. Tournez au nord et la montée continue pendant deux kilomètres : voici Plouguerneau, gros bourg situé à environ 60 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Un beau calvaire de Yan Larhantec, souvenir de la mission de 1881, s'élève à l'entrée du village. C'est près de ce calvaire, que le 22 novembre 1906, eut lieu cette résistance énergique des paysans contre la force armée, qui venait soutenir le sous-inspecteur des Domaines, chargé de faire l'inventaire de l'église.

L'église de Plouguerneau est dédiée à saint Quénan, qui vécut en ermite dans la paroisse. Le clocher, avec sa flèche élancée et ses deux galeries datent de 1701.

Jusqu'en 1869, on allumait dans ce clocher, l'un des feux indiquant l'entrée du hâvre de l'Aber-Vrac'h. Il contient une cloche ancienne, fondue en 1704 par I. Le Souef, et nommée, selon l'inscription qu'elle porte par Messire Vincent-Gabriel, baron de Penmarch, marquis de Pennanéach, sire de Goulfen, châtelain de Coatlestremeur, chevalier de l'Ordre du Roy et gentilhomme de sa chambre, et dame Marie-Gabrielle de Kerangar, vicomtesse de Carné de Coatquénan.

(3) — V. sur ce poète le bel ouvrage de G. Esnault, *La Vie et les Œuvres Comiques de Claude-Marie Le Laé*, où il a donné une édition critique des poèmes cités ci-dessus, à l'exception du chien (Paris, E. Champion, 1921).



Couverture du bulletin paroissial de Plouguerneau

La façade de la tour porte : D : V : M : IAN : GOVGEON : RECTEVR : RENÉ : LIZAC : GOVVERNEVR : 1701.

Le vaste édifice qu'elle domine, fut bâti en 1852-53 entièrement aux frais des habitants, une subvention de 10.000 francs demandée au gouvernement pour participer à la construction de l'église ayant été refusée. De sveltes colonnes de kersanton séparent la nef des bas-côtés. On a conservé de l'ancienne église deux autels à colonnes torses et deux autres à colonnes cannelées décorées de chapiteaux corinthiens. Auprès de l'autel latéral nord, une pierre tombale armoriée en marbre blanc, recouvre les restes mortels de Monseigneur Jean-Marie-Dominique de Poulpiquet de Brescanvel, évêque de Quimper, né au château de Lesmel, en Plouguerneau, le 4 août 1759. Après de fortes études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, il devint recteur de sa paroisse natale, chanoine et allait être nommé grand vicaire de Mgr de la Marche, évêque de Léon, lorsqu'éclate la Révolution. M. de Poulpiquet suivit son prélat en Angleterre. A Quiberon, où il accompagnait les émigrés, en qualité d'aumônier du régiment d'Hector, il put se sauver à la nage et trouver asile sur un bateau. Rentré en France sous le Consultat, M. de Poulpiquet redevint en 1802 curé de Plouguerneau et en 1806 grand vicaire de Mgr Dombideau de Crouseilhes, évêque de Quimper qu'il seconda puissamment de son expérience et de son crédit dans l'œuvre de la réorganisation du clergé et des communautés religieuses.

En 1822, il refuse l'évêché de Langres, ne voulant pas quitter la Bretagne. Deux ans plus tard il monte sur le siège de Quimper qu'il administre pendant seize ans avec une grande sagesse, notamment à l'époque troublée de la Révolution de Juillet. Mgr. de Poulpiquet meurt le 1er mai 1840, laissant son cœur à la cathédrale de Quimper, mais recommandant expressément que son corps repose dans l'église de sa paroisse natale. Une longue épitaphe latine gravée sur sa tombe rappelle sa carrière, ses épreuves et ses vertus.

L'oraison funèbre de Mgr de Poulpiquet fut prononcée le 2 juin 1840, dans la cathédrale de Quimper par M. Graveran, curé de Brest, son successeur déjà nommé. C'est une œuvre remarquable insérée dans l'ouvrage en quatre volumes de M. l'abbé J.M. Téphany : *Vie et œuvres de Mgr Joseph-Marie Graveran, évêque de Quimper et de Léon.*

Sous la Révolution, la commune de Plouguerneau fut l'une des communes où l'opposition à la Constitution civile du clergé se manifesta le plus énergiquement. La municipalité refusa d'installer l'intrus Le Gall, nommé en remplacement de M. de Poulpiquet. Le jureur ne put prendre possession de sa cure que sous la protection de 400 hommes armés, essuya toutes sortes d'avanies et finit par passer à Plounéour-Trez avant de se défroquer.

Au presbytère, on conserve un tableau votif de 1665, figurant dom Michel Le Nobletz conjurant un naufrage et une statue du même vénérable provenant de son oratoire de Tréminéach.

L'église possède aussi quatre vieilles bannières brodées du XVIIe siècle représentant N.S. en croix, la fondation du Rosaire et les apôtres saint Pierre et saint Paul, ainsi qu'une jolie petite croix gothique en argent doré, à médaillons et clochettes, et de curieux tableaux moraux de l'époque Louis XIII. Dans le cimetière est une chapelle dédiée à N.D. de la Délivrance. Une autre chapelle située au bourg, celle de Saint-Joseph, abrite un Sépulcre ou mise au tombeau de 1768, à huit personnages, presque de grandeur naturelle.

Le plus illustre enfant de Plouguerneau, le P. Michel le Nobletz, naquit en 1577 au manoir de Kerodern, et vécut pendant un an, en quasi-ermite, dans une cabane située sur la côte, non loin du village de Tréméneach, à côté d'une chapelle dédiée à son glorieux patron. Cette chapelle, sous l'invocation de saint Michel archange, s'élève sur un plateau rocheux dominant la mer, les dunes et l'immense horizon plat et nu de la contrée. Un oratoire consacré en 1891, a remplacé l'ermitage de dom Michel. C'est un édifice sans style, dont une inscription bretonne : IV : AN : AOVTROV : MIKEAL : NOBLETZ surmonte la porte. A l'intérieur, une petite toile du peintre Yan d'Argent représente l'apôtre en surplis, avec un lis à ses genoux. La grande chapelle, refaite en 1707 et tombée en ruines sous la Révolution, a été restaurée en 1828, elle n'a aucun caractère architectural, mais possède un tableau du Sacré-Cœur et un calice d'argent daté 1735. En face la « Croix des Naufragés » s'érige avec son inscription votive rappelant la perte du paquebot le *Kurdistan* en 1910, et la bienfaisance des habitants et des autorités envers les naufragés.

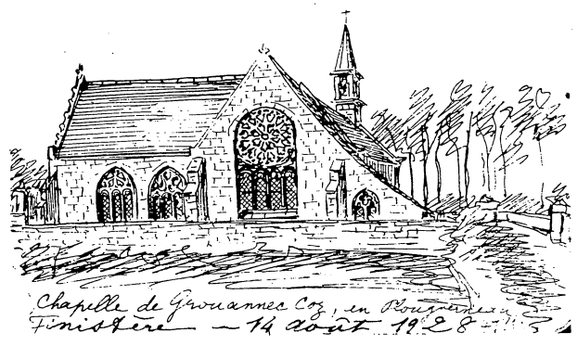
La procession du pardon de juillet reçoit un lustre particulier des costumes qu'y arborent les fidèles : jeunes filles en blanc, gracieuses sous leurs châles à longues franges, femmes mariées en somptueuses robes lamées d'or et d'argent, garçonnets vêtus en étrange uniforme : veste à basques de drap rouge, bleu ou noir, gilet jaune piqueté, ceinture bleue, *bragou-braz* et bas blancs. Une coiffure en pain de sucre adornée de bouclettes de rubans aux couleurs tendres couronne dignement ce fantaisiste équipage. Les notables suivent, portant au bout de bâtons de petites statuettes de saints peinturlurés dont le port est adjugé chaque année aux enchères. Parmi elles on reconait saint Yves, saint Christophe et saint Herbot.

Du manoir de Kerodern, il ne subsiste plus que la cour pavée de l'ancienne demeure et le soubasement d'une tourelle d'escalier, la chapelle restaurée de Saint-Claude et Saint-Yves où pria dom Michel. La fenêtre du chevet a un tympan flamboyant. Cet édifice contient les statues archaïques

de ses deux patrons et une N.-D. du Bon Secours. Son haut calvaire à baie octogonale, de 1570, timbré aux armes presque frustres des Le Nobletz avoisine la fontaine à édicule négligée et souillée de purin.

Plourguerneau comptait jadis onze chapelles, dont la plus considérable et la plus vénérée était celle de N.-D. du Grouanec, « chapelle très dévote, écrivait le P. Cyrille Le Pennec en 1634, toute environnée de belles sources et de grand nombre de beaux arbres ; c'est un lieu fort retiré à l'écart, bien agréable et dévot ». Hélas, cette verdure, cette fraîcheur ont disparu, et le pauvre sanctuaire dresse ses pignons de granit sur un plateau sevré de tout ombrage. Il a été bâti en 1503, d'après une inscription mutilée, mais a perdu l'un de ses bras de transept, du côté de l'évangile. Ses dimensions sont vastes et sa construction soignée. Au porche latéral, flanqué de contreforts à pinacles, s'appuie un petit ossuaire à six baies séparées par des pilastres en gaîne. La fenêtre, en plein cintre de l'abside offre une élégante rosace gothique à vingt-quatre lobes découpés. Les armoiries des Le Nobletz mi-parti de Kergadiou, et de Coetnempren mi-parti de Kerourfil se remarque encore dans cette rose ainsi que des anges musiciens ou porteurs de philactères. Une fenêtre voisine contenait naguère encore les restes d'une scène du Crucifiement, avec les images des donateurs, Jean Le Nobletz et Isabeau de Kerourfil, sieur et dame de Kerodern, vivant en 1510, bisaïeux du grand missionnaire. Ils étaient figurés en cuirasse et en cotte armoriées présentés par la Sainte Vierge et saint Jean. Par malheur, ayant un vitrail neuf à placer, on a choisi stupidement cette fenêtre pour le recevoir, et ces précieux débris du XVI^e^ siècle, uniques restes de l'ancienne peinture sur verre dans tout le Bas-Léon, ont été jetées au fond de l'ossuaire, où M. l'abbé Perrot a pu à peine en recueillir quelques fragments. Le maître-autel de pierre, à arcatures subtrilobées, porte une statue en granit peinte de N.-D. du Grouanec, belle image couronnée et assise : elle tient sur son genou l'Enfant Jésus debout, ouvrant un livre auquel elle montre une pomme. Autres statues : saint Sébastien, saint Éloi, armé d'un fer à cheval et de tenailles, saint Guénolé, *sainte Catherine à la clef d'une barrique* ; sainte Appoline, saint Jérôme agenouillé, saint Quénan tenant la bêche dont il se servit pour ensevelir son compagnon saint Querrieu, etc. Dans les corniches, l'ivrognerie est symbolisée par un porc buvant. La fontaine monumentale du placître abrite dans sa niche une statue de Vierge-Mère.

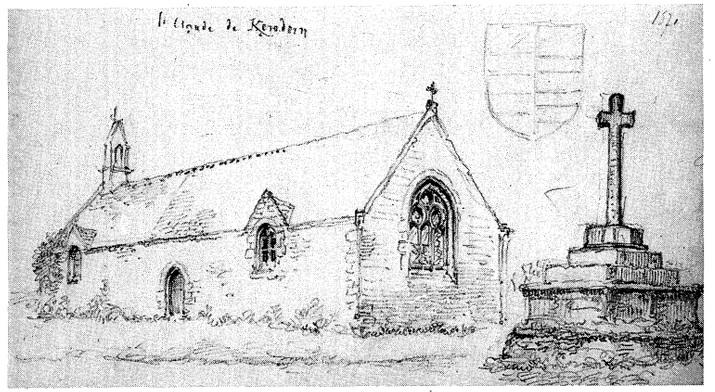
Une console à l'extérieur de la chapelle porte les armoiries en alliance d'Yves de Parcevaux, conseiller au Parlement de Bretagne et de sa femme Jeanne de Bouteville, seigneur et dame de Mézarnou et de Coatquénan en 1580. Saint Quénan était un saint ermite venu d'Irlande pour se mortifier à Plourguerneau dans le lieu qui a gardé son nom. Il y eut plus tard à Coatqué-

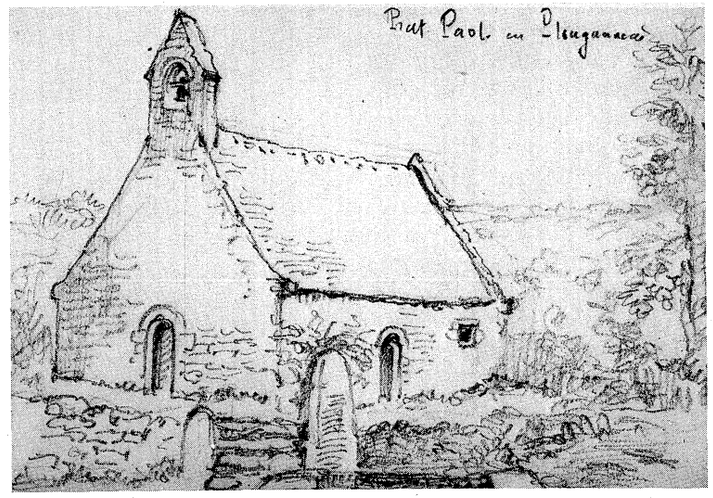


(dessin du vicomte de La Messelière)



(dessin du vicomte de La Messelière)





nan un château avec titre de vicomté ; vers 1420 Alix de Launay, héritière du lieu l'apporta par mariage à Jean de Bouteville, seigneur de Faouet, chevalier banneret. Les vicomtes de Coatquénan prenaient le titre de fondateur de l'église de Plourguerneau, où ils avaient au milieu du chœur une tombe haute entourée de grilles de fer. A l'époque de la Révolution, la famille de Carné possédait cette terre, dont la haute justice s'exerçait au Grouanec et où l'on retrouve les restes de la motte féodale et quelques vestiges du vieux manoir.

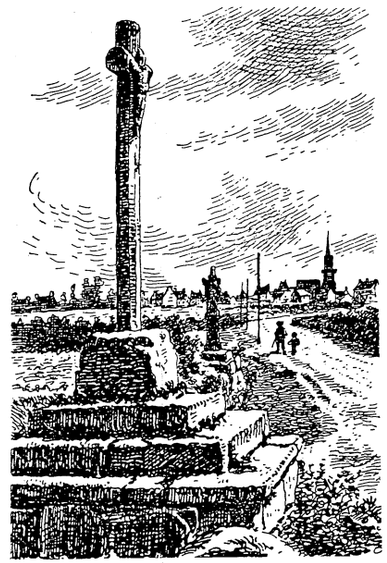
De la chapelle dédiée à saint Quénan, subsistent les ruines du chœur, avec une fenêtre encore garnie de débris de meneaux flamboyants.

En contrebas de la route de Lannilis, à 1 km au sud du bourg, se cache la petite chapelle de N.-D. du Traon ou du Val, dans un site riant que le P. Cyrille décrivait ainsi en 1634. « Ce lieu est extrêmement pieux, proche d'un ruisseau et accommodé de gentils jardinages. Vous diriez voir un oratoire, tant le séjour et la demeure sont agréables. » Son clocheton-mur a deux chambres de cloches, et la porte latérale, un petit fronton Renaissance : plus ancien est le pignon à crochets du chevet. La chapelle est datée : 1572, mais contient une plus ancienne statue de saint They, qui offre le millésime 1532 et le nom du sculpteur : Maître F. Jézégou. Une autre statue figurant sainte Suzanne porte un écusson chargé d'un calice. Il y a aussi un petit bas-relief de la Fuite en Égypte et une Vierge-Mère gothique. Sur le calvaire du placître, où donnait accès une porte à tympan triangulaire, une inscription gothique presque indéchiffrable indiquerait que la chapelle a été érigée en action de grâces de la cessation d'une épidémie qui ravageait le pays. La croix du cimetière, datée 1511 offre les armoiries d'Olivier Le Moyne et de Tiphaine de Coëtivy sa compagne, sieur et dame de Ranorgat.

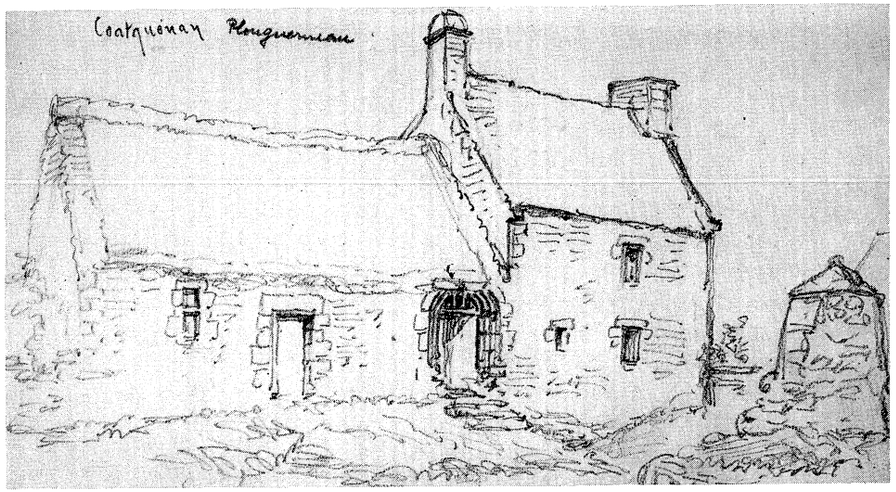
Plouguerneau s'est augmenté du territoire de la petite paroisse côtière de Tréménech, le *Plou Meinin*, qui paraît être le *Plebs Lapidea* de la vie de saint Paul Aurélien, le suffixe *menec* correspondant à l'adjectif *pierreux*. L'église de Tréménech dédiée, croit-on à la Trinité, fut envahie par les sables, vers 1720, à la suite d'une horrible tempête nocturne qui poussa les dunes du rivage sur les terres cultivées, et dut être abandonnée en 1726. Selon la légende, cette catastrophe eut lieu en punition de ce que trois jeunes libertins, pour se moquer de leur curé, affligé d'une vue très basse, avaient imaginé de lui faire baptiser un chat. Tous trois y perdirent la vie. Des travaux de dégagement poursuivis depuis ont fait reparaître la terre végétale, dégagé le cimetière, ce qui a permis de transférer les ossements au chef-lieu actuel, et mis à découvert la base des murs de la vieille église, grand édifice sans transept. Lors de l'ensablement, le culte avait été transféré à la chapelle de Saint-Étienne et Saint-Laurent, dite du Martyre, située plus avant dans les terres, mais reconstruites en 1868, sans autre intérêt que sa fontaine décorée d'une

statue de saint Laurent muni de son gril, et dans la construction de laquelle est entré un tronçon de colonne antique.

Parmi les autres chapelles disparues ou en ruines, on peut citer : Prat-Paul, dédiée à saint Paul Aurélien, le thaumaturge s'y serait arrêté et y aurait fait jaillir trois fontaines qui coulent encore, dont la première a sa source sous le maître-autel ; Saint-Goulven de Kerilly, rebâtie en 1733, où il suffisait de balayer le pavé pour obtenir un temps favorable ; Saint-Enéoc, qui avait dans son clocher une cloche sonnant d'elle-même à l'approche de l'ennemi pour mettre la population en garde et que l'Anglais furieux finit par briser ; enfin la chapelle Christ et sa fontaine, où la jeune fille qui, le jour de la saint Jean, peut arriver la première et habiller la Sainte Vierge nichée au fond de l'édicule est assurée de trouver un mari dans l'année. Au village du Naont, une fontaine presque monumentale est bénite par une statue en pierre de saint Gouesnou. Une autre fontaine à 300 m environ de la chapelle du Grouanec est dite *Feunteun ar-Gwelleat* (fontaine de la guérison) parce que l'on y plonge la chemise des enfants malades pour connaître leur destin. Si l'encolure surnage, l'enfant doit guérir. Elle a un bel édicule couronné d'un motif à grosses volutes daté de 1604.

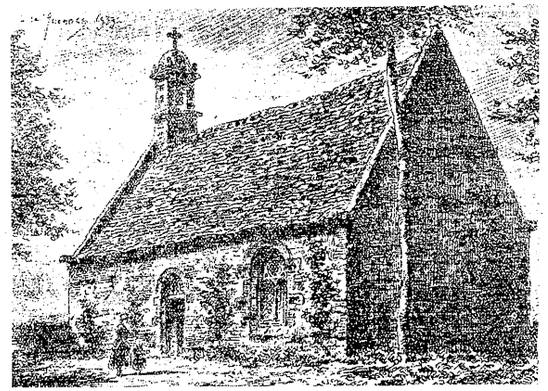


Croix sur le chemin menant de Tréménech à Plouguerneau

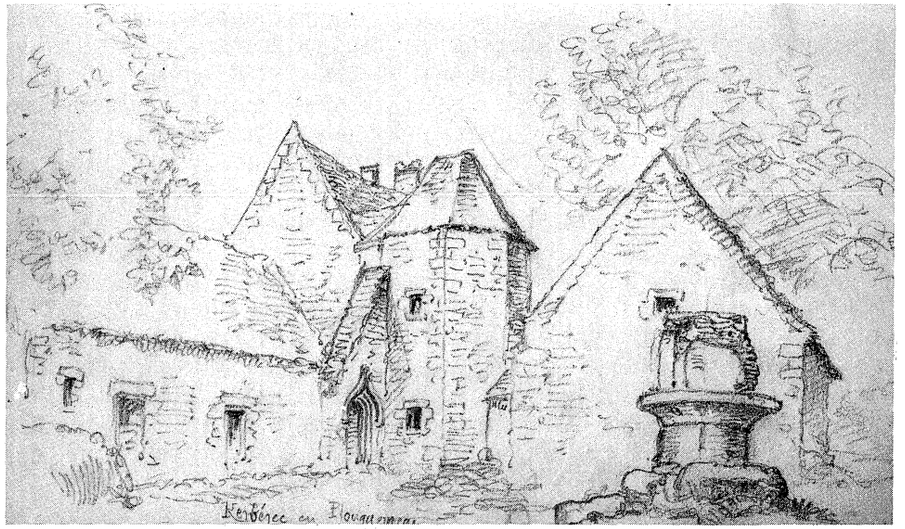


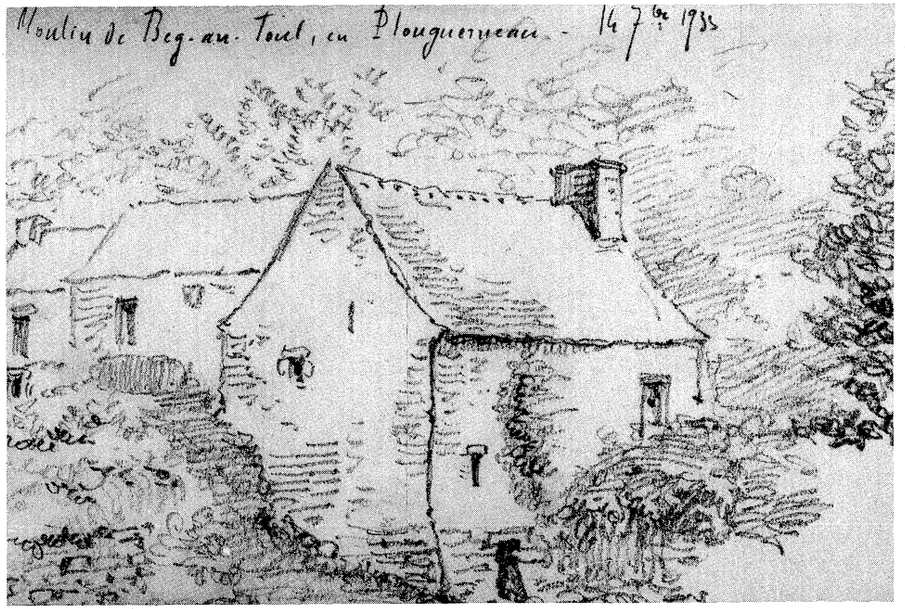


Château de Lesmel,
en Plouguerneau



Chapelle du château de Lesmel



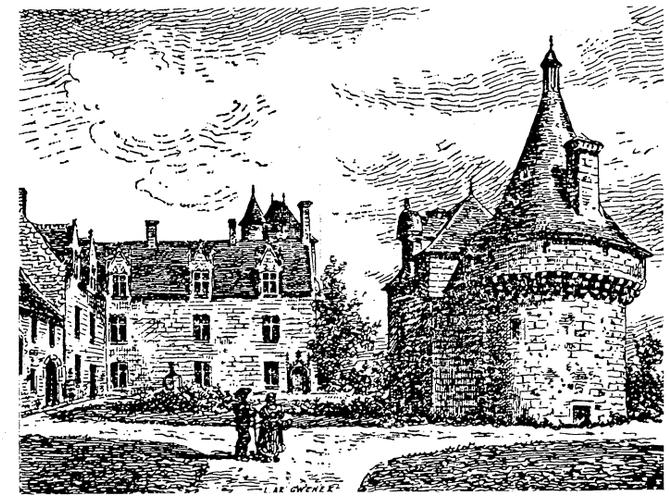


Sans comprendre la vicomté de Coatquénan, Plouguerneau comptait jadis quinze manoirs, tous mutilés et convertis en fermes à l'exception de Lesmel ; vieille terre noble transmise par les Mazéas et le Denys aux Poulpiquet ; la maison actuelle ne date que du XVIII[e] siècle, elle s'enveloppe de beaux bois ombreux, et possède une chapelle où la procession de l'Ascension fait halte un moment pendant que les porteurs d'enseignes vont se restaurer au manoir, pour se diriger ensuite vers Lilia, puis Saint-Michel et Saint-Laurent. Ce tour de la commune se pratique annuellement depuis la grande peste de 1640.

Au bourg, le manoir du Colombier, jadis appartenant aux seigneurs de Penmarc'h, n'a laissé d'autres traces que le colombier auquel il devait son nom, et celui de Guicquerneau a également disparu. Du manoir d'Enezcadec subsistent le portail gothique de la cour, à arcature saillante et écussons mutilés et la chapelle de Sainte-Anne, Lanvaon, où s'élève un des fanaux jâlonnant de nuit l'entrée de l'Aber-Vrac'h, était habité en 1636 par Messire Hervé de Poulpiquet, chevalier, seigneur du Halgoet et de Rochdurant, qui demande à être exempté de l'arrière-ban comme capitaine des paroisses de Plouguerneau et de Tréméneach « où il fait faire garde continuellement sur les costes de la mer ». A Kervillas, se voit un bâtiment gothique accosté d'une tourelle décapitée ; à Kergasguen, un grand édifice du XVII[e] siècle ; à Kelerven, une pièce voûtée et percée de meurtrières, singulièrement nommée *ar voilher* (la voilière ?) ; à Ranorgat un colombier à demi-détruit ; à Kerandraon, un vieux manoir fièrement campé au-dessus de la vallée du Diouris.

La côte de Plouguerneau, profondément creusée et déchiquetée par cette mer sauvage où la Manche et l'Atlantique heurtent leurs flots, offre au nord du bourg l'anse du Corréjou, petit port naturel où s'échouent environ 120 barques de goémonniers et de pêcheurs, derrière l'abri précaire d'une digue sablonneuse que la mer et le vent emportent chaque jour. Jean de Monfort s'y embarqua en 1345 pour l'Angleterre après son évasion de la tour du Louvre. Au sud, l'embouchure de l'Aber-Vrac'h dessine un large estuaire précédé d'une vaste rade qui constitue l'un des principaux ports de relâche du Finistère, et le seul où de Morlaix à Brest, les grands navires peuvent trouver asile. L'entrée de ce magnifique bassin se hérisse de rochers dangereux, à travers lesquelles serpentent les trois passes du Grand Chenal; de la Pendante et de la Malouine. « Le sombre Aber-Vrac'h environné de brumes » comme dit Brizeux, était très fréquenté au moyen-âge, et bien plus anciennement sans doute, en des temps même antérieurs à la conquête romaine. En 1521, un Léonard préfaçant la 3[e] édition du *Catholicon* y célèbre la fertilité de son pays natal, qui sert de grenier d'abondance aux contrées voisines, et qui par son très illustre port d'Aber-Vrac'h, fournit des aliments aux nations

étrangères et lointaines. Kerdanet rapporte qu'au XVIII[e] siècle, des négociants hollandais proposèrent à Louis XV d'établir en ce lieu un grand établissement commercial, mais des raisons d'état s'opposèrent à ce que leur demande fut accueillie. Un fort composé d'une large enceinte polygonale talutée, cernant un donjon circulaire, battant le Grand Chenal et la rade, fut établi par Vauban sur l'île Cézon en 1694, mais il est aujourd'hui abandonné et ses logements tombent en ruines. Plus près du littoral, l'île d'Erc'h, escarpée et déserte se pare au printemps d'un tapis de fin gazon semé de fleurettes roses du plus charmant effet. Elle forme l'extrémité d'un plateau rocheux qui découvre à mer basse et que parsèment d'autres îlots Vrac'h avec son phare, Stagadon, qui porte une ferme, Vatan, Venan, abri de pêcheurs et de goémonniers. Ce plateau se termine à l'île Vierge, table granitique feutrée d'herbe sur lequel le seigneur de Rohan fonda en 1434 un couvent de Cordeliers ; peu d'années plus tard, les religieux, découragés par l'âpreté du vent et les violences de la mer, abandonnèrent ce rocher pour chercher un refuge au fond de l'anse abritée de l'Aber-Vrac'h et y créer le monastère de N.-D. des Anges. L'île Vierge sert de piédestal à l'un des plus beaux phares du monde entier : élevé de 75 mètres, sa blanche colonne s'élance gigantesque auprès de l'ancien phare, dont la hauteur est de 33 mètres. Le nouveau phare, bâti de 1897 à 1902, dépasse de 12 mètres celui d'Eckmühl et de 4 mètres celui de Barfleur-Gatteville, considéré jusqu'alors comme le plus haut de l'univers.



Château de Penmarc'h en Saint-Frégant

Son feu, à éclats blancs réguliers a une portée de 39 milles, mais son intensité lumineuse (500.000 bougies) n'est que le 1/6e du phare d'Eckmühl. Ce feu répond aux besoins de la navigation internationale et sert de repère aux navires qui pénètrent dans la Manche ou qui en sortent.

D'après d'anciennes traditions, une ville opulente et populeuse, à laquelle on attribue le nom de Tolente, aurait existé sur le littoral ouest de Plouguerneau, au nord de l'Aber-Vrac'h entre les îles d'Erch, Vrac'h et Vénan. Il est certain qu'une grande voie, venant devers Rennes, Le Vieux-Bourg de Quintin et Carhaix traverse tout le Léon et la paroisse de Plouguerneau pour aller se perdre dans les sable de l'anse de Saint-Cava. En 1874, M. Le Men, guidé par l'inscription que porte la borne milliaire de Kerscao en Kernilis situant Vorganium à 8 milles de distance de cette borne identifia la Tolente bretonne à la Vorganium gallo-romaine, en fixant l'emplacement de ce port au même point indiqué par la légende. Des retranchements encore visibles sur la pointe de Castel-Ach, à Castel-Douar, où les tuiles à crochet et les substructions abondent, formaient ouvrage avancé pour couvrir la ville, établie sur un terrain bas, protégé par des digues, comme les cités d'Is et de Portzliogan et qui dut périr comme elles d'un raz-de-marée, après avoir été dit-on pillée et ravagée par les Normands en 875. Des fouilles pratiquées à mer basse dans les sables qui recouvrent ses ruines feraient sans doute retrouver d'intéressants vestiges. La chapelle de Saint-Gava ou Saint-Garan, située sur la pointe de Kervigny a été remplacée par une chapelle moderne sous le même vocable au hameau de Lilia, habité par une population de ces goémonniers dont la récolte marine constitue l'une des principales ressources du pays. Les statues de saint Garan et de la Sainte-Vierge, qui avaient été supplantées dans leur sanctuaire par des figures de plâtre ont été retrouvées sous l'autel, restaurées et remises à la place d'honneur le 30 août 1925 après avoir été portées en procession le long de la grève.

Il y a un menhir de 4 m de haut à Guarivan, près de la mer au nord de Kerasguern, un autre menhir de 7 m, un troisième à Guéléran et un beau lech ou colonne milliaire de 3,50 m surmonté d'une croix, au Grouanec-Koz, à 300 m de la chapelle. On trouve des tumulus à l'Ile Vénan, à Kelerven et près de la chapelle de saint Michel, et des dolmens plus ou moins ruinés à St-Michel, à Lilia, à Pratménan, où existe aussi un retranchement rectangulaire aux douves ensablées.

LANDÉDA

LANDÉDA. — (*Landéda* vers 1330). (L'élément *Deda* serait un diminutif familier de Catherine).

Au-dessus du petit port où se termine la voie ferrée départementale de Brest à l'Aber-Vrac'h, sur la rive gauche de l'estuaire, émerge le clocher de Landéda. Mais avant de monter le raidillon, qui pendant près de deux kilomètres, serpente sur le coteau pour mener au bourg, jetons un coup d'œil sur le port de l'Aber-Vrac'h.

C'est un des ports de relâche les plus importants du Finistère. Précédé d'une belle rade dont la profondeur dans le chenal n'est pas inférieure à dix mètres aux basses mers, il est très vaste et possède plusieurs sorties ; cependant celle du Grand Chenal est la plus fréquentée.

L'entrée de l'Aber-Vrac'h, difficile à cause des écueils et des îlots qui l'environnent de toutes parts, est cependant rendue très accessible par un système complet d'éclairage et de balisage du port et de la rade. En outre du phare de l'île Vierge dont nous venons de parler, les phares de Lanvaon (en Plourguerneau), de l'île Vrac'h, de la Palue et de la pointe Saint-Antoine, ainsi que les balises indiquant les écueils les plus dangereux, assurent la sécurité de la navigation côtière.

La commune de Landéda est comprise entre l'Aber-Benoît, l'Aber-Vrac'h et la mer. On pourrait croire que cette pointe, battue par les vents du N.O. si âpres dans nos régions, les cultures dussent s'en ressentir ; il n'en est rien, et on s'étonne de la riche végétation qui s'étend jusqu'aux rives des deux estuaires baignant ce territoire.

Landéda a pour patron saint Congar, abbé en Irlande. L'église sans aucun cachet, a remplacé au milieu du XIXe siècle une construction en partie gothique, mais le clocher et le portail, restes de l'ancien édifice doivent remonter au début du XVIIIe siècle. Le clocher, à deux chambres de cloches avec galeries, dépourvu de flèche, se termine par un petit dôme ; il rappelle, dans son ensemble, celui de Plabennec et fut foudroyé, comme lui en l'année 1721.

Sous la première galerie est un écusson à trois faces ondées ; au-dessous, une inscription, rongée par le temps, est devenue illisible. A l'intérieur, on peut signaler les statues en bois de saint Herbot, saint Éloi, saint Congar, saint Louis en empereur romain portant la couronne d'épines et saint Guénolé qui entourent le sanctuaire.

On voit quelques restes de l'hôpital fondé au bourg, en 1703, par Marie de Kerlec'h, dame douairière de Tromenec et de Trouzilit.

A l'est de la baie des Anges, à l'entrée de l'Aber-Vrac'h, sont les ruines

d'un ancien couvent de Cordeliers, fondé en 1507 par Tanguy du Châtel et sa femme Marie du Juch. Jean de Kermavan, évêque de Léon, oncle paternel du fondateur bénit l'église et en fit la dédicace. Il voulut aussi donner la statue de la sainte patronne du nouveau moûtier en plaçant ses armes sur le socle. « C'est une ravissante pièce, écrivait en 1647 le P. Cyrille le Pennec, et qui inspire je ne sais quelle tendresse de dévotion à tous ceux qui la contemplent. » Cette belle image a malheureusement disparu, et l'église du monastère, supprimée sous la Révolution, est maintenant abandonnée et vide sous sa toiture qui s'effondre. On y voit des enfeus aux armes des seigneurs de Tromenec et du Coum. Au centre de la cour, entourée de pittoresques bâtiments à galeries et escaliers extérieurs, s'ouvre un puits surmonté des débris d'une vieille croix de pierre à personnages, timbrée des armes en bannière du Chastel. Sur la façade du monastère sont placées les armes conventuelles : *une nef voguant en pleine mer, surmontée d'une étoile rayonnante* ; et celles des fondateurs timbrent le chevet de l'église. Dans le jardin, il y a un cadran solaire orné d'un distique latin au sens philosophique. L'enclos contient encore un S. Jahan décapité, portant sur son socle les armes des Kerouartz surmontées d'*un lambel* ; un S. Marc timbré des mêmes armes, mi-parti *d'un fascé au chef chargé d'un lion*, et une pierre au blason des Loc'hodan, seigneur dudit lieu ou Brouennou : *d'argent à trois coquilles de sable*.

A un kilomètre du bourg de Landéda, tout proche de la station du chemin de fer se montre la chapelle abandonnée de Saint-Laurent ou de Troménec, connue aussi autrefois sous le nom de Notre-Dame de Penfeunteun.

C'est un petit édifice rectangulaire du XV^e^ siècle aujourd'hui dans un état lamentable. Toutes les vitres ont disparu ; la porte principale, aveuglée par un mur en moëllons, reste cependant surmontée d'une rose en granit, gracieuse et déliée.

L'ouverture latérale au nord est privée de porte. Les débris de l'autel en pierre gisent sur le sol, ainsi qu'une statue décapitée de saint Yves et la table du tombeau de Guillaume Simon de Troménec, transportée là de l'église paroissiale, où était jadis la sépulture de ce seigneur.

Le milieu de la chapelle conserve à peu près intact le tombeau du jeune François de Maillé, juveigneur de Carman ou Kermavan, tué, dit-on, en duel par Guillaume de Troménec qui, en expiation de son crime, fit élever ce monument à sa victime. C'est un massif de granit de 1,20 m environ de hauteur, sur 2,60 m de longueur et 1 mètre de largeur. Sur la table du tombeau est sculptée en demi-relief et assez gauchement l'effigie couchée du gentilhomme. Il est représenté vêtu de son armure et porte une longue barbe en éventail ; sa tête est nue, ainsi que les mains qui sont jointes. Son casque et ses gantelets sont placés du côté droit ; une longue épée du côté gauche. Les



Chapelle saint Laurent, Landéda

Tombeau de François, juveigneur de Kermavan, tué en duel en 1600, par Guillaume Simon de Troménec, qui lui fit élever ce monument en expiation de son crime. (dessin de J. Trévédy)

pieds reposent sur un lion. A la tête est gravé l'écusson des Carman, aux pieds celui des Troménec ; les deux écussons, de forme ovale, ont pour supports des lions.

L'écusson des Kermavan porte : *au 1, à la croix tréflée,* qui est Kermorvan (?), *au 4, deux fasces surmontées d'un chef d'hermines ; au 2, trois coquilles accompagnant un croissant de même en abyme* qui est Le Moine de Ranorgat ; *au 3, semé de quintefeuilles ou de roses (?)* ; sur le tout, *un lion*, qui est Kermavan. Chose étrange, ces alliances ne figurent pas dans la généalogie des Kermavan.

L'écusson des Troménec porte : *au 1, un lion*, qui est Simon de Troménec ; *au 2, un lion* qui est Kerouzéré ; *au 3, une fasce accompagnée de six besants* qui est Saint-Gouesnou ; *au 4, un écu.* Un autre écusson au pignon de la chapelle offre un écartelé de Le Barbu, Le Moyne, Kergadiou et Saint-Gouesnou ; sur un bénitier, timbre blasonné d'un écu.

Les inscriptions très frustres, sont devenues presque illisibles, sauf celle à gauche de la tête, où on lit :

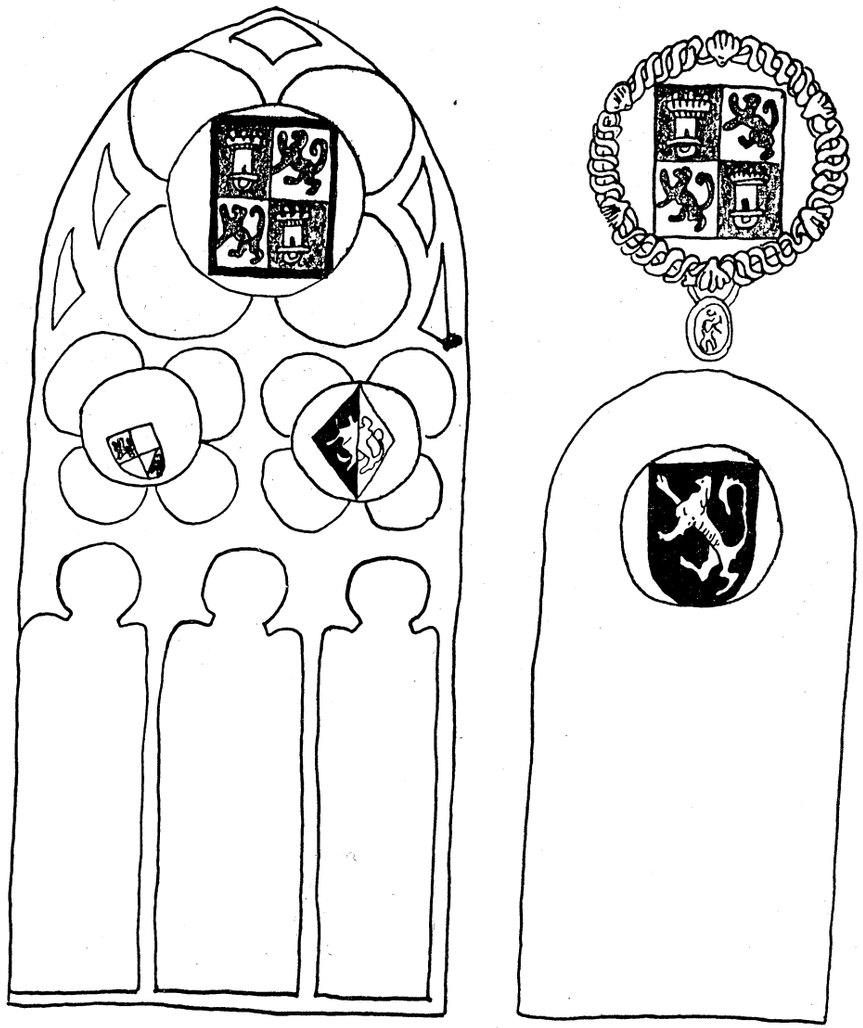
NOBLES HOMES
GVILLAUME SYMON
SR DE TRAVMENEC
FIT FERACE
TOVMBE DIV LVI
FACE PARDON 1602

A la droite de la tête on distingue encore les mots :

TOMBEAV DE FRANCOIS IV
EIGNEVR DE K
MAVAN, TVE EN 1600.

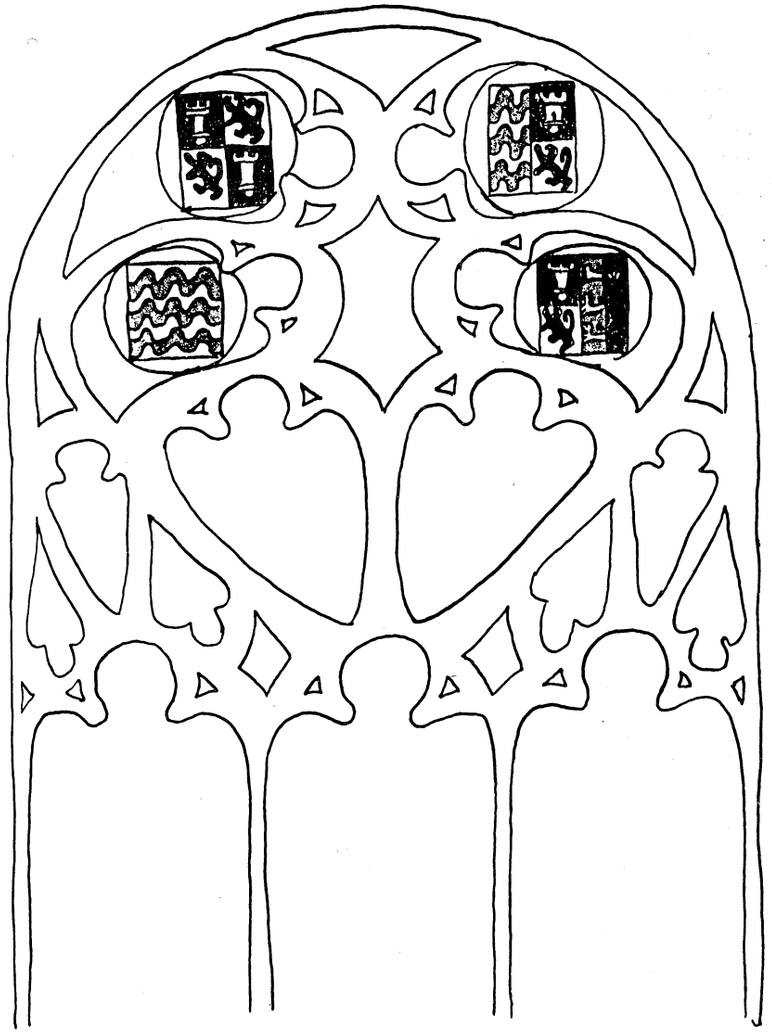
Enfin aux pieds, les deux mots : TOMBE ENLEVEE et quelques lettres isolées restent seuls visibles. Lorsque Fréminville visita cette chapelle vers 1832, il put pénétrer dans le caveau pratiqué sous la tombe et y trouva les ossements de la victime du seigneur de Troménec, encore contenus dans les restes d'un épais cercueil bardé de fer. Pendant la guerre, des soldats américains cantonnés à l'Aber-Vrac'h ont violé cette sépulture dans l'espoir fallacieux d'y découvrir un trésor. D'après la tradition, le duel entre François de Kermavan et Guillaume Simon aurait pour motif une querelle de préséance dans l'église de Landéda. Le meurtrier était un ancien routier des guerres de la Ligue, qui employa peut-être contre son adversaire un coup de Jarnac, car il n'échappa au châtiment corporel et aux foudres de l'église qu'en se soumettant à l'obligation d'inhumer celui qu'il avait occis dans sa propre chapelle domestique. Son effigie, plus défectueuse encore que celle de François de Kermavan, le montre sous la forme d'un homme courtaud et laid. Sa petite

A la chapelle de Monsieur Sainct Anthoine en la grande vistre sont les armes de Kerman
En la chapelle du costé de l'évangile au dessus de la vistre
sont les armes de Kerman en platte paincture



Prééminences de Carman, 1614. Chapelle Saint-Antoine, Landéda

En leglise parocchiale de Landeda en la grande vistre sont les armes de Kerman de Maillé allié aveq Goullaine



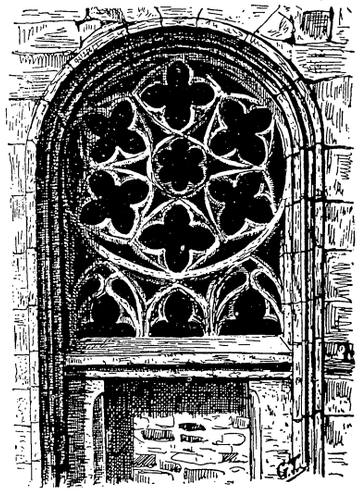
Prééminences de Carman, Landéda, 1614

fille et héritière Marie Simon épousa Jean de Kergorlay, seigneur de Kersalaün, qui se prétendait en 1636, exempt de servir dans l'arrière-ban comme capitaine de Landéda sur la côte d'Abervrach.

Les ruines du manoir de Troménec s'élevent à 300 ou 400 mètres de la chapelle, au bord d'un lavoir, dans le vallon qui descend vers l'anse Saint-Antoine, à l'Aber-Vrac'h. Ces ruines, assez importantes et toutes noyées de végétation, il y a une douzaine d'années ont été acquises par un boucher de Lannilis qui les a exploitées comme carrière, épargnant seulement le pan de façade où s'ouvre un élégant petit portail en anse de panier surmonté d'une contre-courbe et deux autres portes cintrées plus petites. L'hiver ce manoir devait baigner littéralement dans l'eau du ruisseau où trempe encore, un peu plus bas, une tourelle à meurtrières démantelée. Un colombier coiffé de verdure se dresse à côté, dans le courtil, au-dessus d'une sorte de caveau précédé d'une arcade de pierre. Le jardin muré voisin, aux angles garnis de tourelles, dépend de la villa de Bellevue, bâtie par les derniers Le Bihannic de Troménec près de la demeure croulante de leurs ancêtres.

Le lavoir situé au pied des débris du vieux château était jadis, dit la légende, hanté par des « lavandières de nuit ». Un soir, Mona Keroual, femme d'un pêcheur de l'Aber-Vrac'h, revenait du bourg de Landéda, où elle avait été marraine à un baptême ; elle suivait, un peu apeurée, le sentier de la prairie, lorsqu'elle entendit un grand bruit de battoirs vigoureusement maniés dont résonnait tout le vallon. Arrivée près du lavoir, elle s'entendit interpeller : — Tiens, c'est toi, Mona ? viens donc m'aider un peu. Une femme qu'elle ne put reconnaître, tant la nuit était noire, lui barrait le passage, un grand drap ruisselant d'eau entre les mains. — « Ce n'est pas de refus, dit l'obligeante Mona en relevant ses manches et en troussant sa jupe ; elle saisit bravement l'un des bouts du linge ; mais elle fut surprise de la force avec laquelle l'autre tordait l'étoffe mouillée, et en même temps de sentir ses mains s'engourdir et se détendre. — « Mais tu ne sais donc ni tordre ni étreindre, s'écria la femme d'une voix irritée, d'où viens-tu ? — « Je viens du baptême au fillot de Claude Kermaidic, dont j'ai été la marraine. N'avez-vous pas entendu sonner les cloches ? » — Ah s'exclamèrent toutes ensemble les laveuses, en se levant et en menaçant la pauvre Mona de leurs battoirs — « Silence, vous autres commanda la première, puis s'adressant à Mona : — Tu es bien heureuse d'avoir fait connaissance avec nous à si peu de frais N'eut été l'innocent que tu as porté tantôt à l'église, et qui cette nuit m'enlève tout pouvoir sur toi, je t'aurais appris à tordre, détordre et retordre, et je t'aurais si bien tordue, détordue, et retordue que le plus habile débrouilleurs d'écheveaux emmêlés n'aurait été capable de débrouiller ce que j'aurais fait de toi. Va-t'-en dormir maintenant si tu peux, mais ne te

retrouve jamais sur mon chemin. » La pauvre Mona Keroual faillit choir d'épouvante. Affolée, elle regagna son logis sans savoir comme, en tremblant de tous ses membres, et ce tremblement ne la quitta plus jamais tant qu'elle vécut ! (4)



Landéda.
Rosace de la chapelle Saint-Laurent

La chapelle Saint-Antoine située au débouché du vallon de Troménec, et où le fameux missionnaire Michel Le Nobletz a suivi enfant, en 1587, les leçons de trois prêtres, Michel, Yves et Henri Gourvennec, qui y avaient ouvert une école, a laissé comme souvenir une fontaine à édicule gothique, sous laquelle se sont réfugiées deux ou trois vieilles statues. Une autre chapelle, Sainte-Marguerite, située au-dessus de l'anse des Anges, près du lieu noble de Pont-Loch, jadis aux Coëtlogon, est banale et sans architecture. De la pointe voisine de Beg-ar-Ménez, on découvre le fort Cezon et tout l'archipel égrené aux abords de l'Aber-Vrac'h depuis l'île Garo jusqu'au phare imposant de l'île Vierge, a demi voilé par les longues fumées âcres des bruleurs de goémon.

(4) — Raconté en 1868 à l'Aber-Vrac'h, par Louis Pochard, garçon meunier à M. Sauvé. (*Revue des Traditions populaires,* 1888, p. 16)

Comme Plouguerneau l'a fait pour Tremenech, Landéda a absorbé une petite paroisse, celle de Brouennou, érigée en commune en 1790, mais supprimée en l'an VIII. Son église, dédiée à saint Eveltoc, dont la légende est oubliée, se trouve au bord de la grève à 3 km à l'ouest du bourg ; elle est toute moderne. L'autel est surmonté de deux magnifiques anges adorateurs du XVIII[e] siècle, statues d'un Ecce Homo et d'un saint évêque. On y vénère des reliques de saint Gouesnou, qui semble avoir donné son nom à l'endroit : *Bro-Gouesnou*. Au sommet de la côte abrupte qui y conduit de Landéda est plantée une vieille croix de granit au fût élégant, dite Croaz-an-Anez, d'où la vue s'étend magnifiquement sur l'horizon marin. Brouennou ne comptait qu'une chapelle dite de Saint-Tavayoc. Lannilis en possédait une autre dédiée à saint Tavayac, ce qui a donné lieu à un proverbe breton : *E kichen Tavayac eman Tavayoc* lequel signifie, je crois, que les gens bizarres s'entendent bien ensemble.

Un dolmen en partie détruit existe entre le bourg et Sainte-Marguerite. Dans l'île Guennoc, à 3 km du littoral, a été trouvée en 1890 une cachette de fondeur composée de racloirs, poignées et lames d'épée, rasoirs, pointes de lances, bracelets, haches etc., le tout en bronze et du type larnaudien.

GUISSÉNY

GUISSÉNY. — (*Ploe-Sezny* vers 1330). *Guic Sezny* : bourg de Sezny. Saint Sezny naquit au commencement du V[e] siècle. Lié d'amitié avec saint Patrice, son compatriote qu'il avait rencontré à Rome, Sezny fut présenté par lui au pape saint Célestin et consacré évêque. Les deux prélats revinrent ensuite en Hybernie, où Patrice chargea Sezny d'évangéliser un canton de l'île. Saint Sezny bâtit une église, fonda un monastère et convertit les habitants à la foi chrétienne.

Déjà avancé en âge, saint Sezny passa en Armorique avec soixante-dix de ses disciples. Ils abordèrent à la côte de Léon, au hâvre de Poulluhen, dans la paroisse de Kerlouan où ils fondèrent un *Penity*. Plus tard, ils établirent un monastère au lieu où est aujourd'hui l'église paroissiale de Guissény. Saint Sezny « y vescut en grande sainteté, avec ses Religieux, jusques à l'âge decrepit de cent vingt-sept ans, que Dieu l'appella à soy, l'an 527, au regret de tous les bons Léonnais ». La légende dit que le saint avait un compagnon nommé Brévalaire, et qu'ils tirèrent au sort pour savoir lequel des deux resterait au Penity. Le sort favorisa Brévalaire, qui est resté patron de Kerlouan. Quant à Sezny, il lança son marteau au hasard et l'instrument alla tomber dans le sud, à une demi-lieue de là, au milieu d'un champ de lin en fleurs :

dès le lendemain, le lin était bon à récolter, et Sezny bâtit en cet endroit son nouvel ermitage. Au temps d'Albert Le Grand, on montrait encore « la cave de son sépulchre » sous le grand autel.

La fête patronale de Guissény se célèbre le 3e dimanche de septembre.

L'église de Guissény est du XVIIIe siècle. La tour, au lieu d'occuper le milieu de la façade, est posée sur le côté nord de l'édifice. Ses contre-forts portent :

SAINCT SEZNY PRIE POVR NOVS

et au-dessus du portail en plein cintres :

1733
IAN : MEN : G

L'église a deux porches latéraux : dans celui du nord, un petit monument tout simple, sans ornement ni inscription, peut être un autel aussi bien qu'un tombeau. Le pignon du bras de transept sud a deux contreforts amortis en clochetons.

A l'intérieur, plusieurs statues du XVIIIe siècle : dans le chœur, du côté de l'Évangile, saint Sezny en costume d'abbé, chape et mitre, bénissant de la main droite et tenant la crosse de la gauche. De l'autre côté, saint Pierre avec les clés et la croix au triple croisillon, lui fait pendant. Dans le bas-côté nord, belle statue de sainte Haude, décapitée, tenant sa tête entre ses mains. Ces trois statues en bois sont de grandeur naturelle et bien exécutées.

A côté de sainte Haude est une statue, plus petite, de sainte Barbe ; elle paraît remonter au XVIe siècle, peut-être même au XVe. Notons aussi une image de saint Yves et un reliquaire en ébène du XVIIIe siècle, monté en argent. La chaire à prêcher moderne, est de style flamboyant. Au pilier au-dessus, du même côté de la nef, un groupe de *Pieta* ; un ange essuie le front du Sauveur. Derrière la chaire, un enfeu à arc contre-courbé, terminé par un écusson tout uni.

Au mois de mars 1905, la foudre détruisait la flèche et une partie de la tour, brisait toutes les vitres, occasionnant pour plus de 20.000 francs de dégâts ; aujourd'hui, tout est heureusement réparé. Dans le cimetière, à l'est, du côté de l'abside, on trouve un très joli calvaire gothique, en kersanton, aux croisillons feuillagés. Le Sauveur expirant est accompagné de quatre Apôtres : saints André, Jean, Pierre et Paul. Une figure humaine issant les moulures de l'embase, soutient chacun des piliers horizontaux qui supportent les figurines des Apôtres. La chapelle du cimetière est l'ancien reliquaire

rebâti en 1743. On y voit les statues de saint Sezny, saint Yves et sainte Anne.

Le bourg de Guissény est à un demi-kilomètre à peine de la mer, qui creuse dans le littoral un golfe profond à l'embouchure du Quillimadec, dans un cadre de dunes solitaires faites d'un beau sable fin. Des îlots sans végétation, des amas de rochers aux formes étranges, blocs énormes rongés par la vague forment à la rive basse qui s'étend de l'Aber-Vrac'h à la pointe de Pontusval, une ceinture presque ininterrompue d'écueils que les flots toujours agités frangent de leur écume d'argent. Aussi, le nom de « Côte de la Mer Sauvage » donné à Belle-Ile, s'appliquerait-il mieux à celle-ci. Malheur au navire qui s'en approche trop près : il est perdu.

Ils le savent bien, les gâs de Guissény, dont on connaît la réputation de « pilleurs d'épaves » et qu'on a souvent accusés à tort, semble-t'il, d'attirer à la côte par des signaux trompeurs pendant la nuit, les navires qui passaient au large, afin de s'emparer de leurs cargaisons. Guissény forme, avec Kerlouan, Goulven et Plounéour-Trez, la région côtière dont les habitants portent le surnom de *Paganiz* ou Païens.

Les Paganis, écrivait Pol de Courcy, il y a quelque soixante ans, sont une population à part, qui s'étend depuis Trefflez à l'est, jusqu'à Plouguerneau et à l'embouchure de l'Aber-Vrach à l'ouest. Le sol qu'ils cultivent, entièrement dépouillé de bois, mais engraissé par le varech, n'est pas moins fertile en céréales et en plantes fourragères, que leurs rivages battus par des tempêtes presque continuelles ne le sont en naufrages. Moins civilisés que les autres cultivateurs du Léon, les Paganis ont continué à regarder comme un droit l'usage barbare de s'approprier les débris des navires naufragés et les épaves que le vent pousse à la côte.

En hiver, presque toujours à la grève, hommes et femmes couverts d'un burnou blanc en bure feutrée, avec poche-manchon et capuchon, transportent sur les dunes le goémon que la tempête a détaché des roches.

Le Pagan ne voit que la mer ; il la couve des yeux, il saisit ses impressions les plus fugitives, et sait, au moindre indice, quelle sera son humeur du soir ou sa colère de la nuit. A la vue d'un navire en détresse, la plage se couvre de pirates improvisés, désertant, dans l'espoir du pillage, la ferme, la charrue, l'église même pour aller au Pensé (bris). La voix des pêcheurs et des pilotes se renvoyant des avis et des signaux est souvent impuissante contre la force destructive du vent, et si le navire, ballotté de vague en vague, vient se briser sur ces récifs qui lui servent de lit funèbre, le rivage offre la triste ressemblance de ces champs de mort où se précipitent, après la bataille, les animaux carnassiers. Dispersés sur les roches les plus avancées dans les flots, les Paganis ne songent, avec leurs longues perches armées de crocs, qu'à tirer à sec ces barils, ces caisses, ces ballots que leur envoie la tempête, et chaque

épave qu'ils parviennent à haler à terre est accueillie par des trépignements de joie. Alors intervient parfois la force armée. « Comment de tels hommes, dit M. Goulven Denis, en présence de la réalisation de leurs rêves, consentiraient-ils à lâcher leur proie devant le sabre de quelques douaniers ? Quand un bris est là, il y aurait à courir le risque d'un boulet en pleine poitrine, ils iraient. Ils semblent obéir fatalement à des instincts de race. Le nez indique un flair délicat ; l'œil, habitué à percer l'horizon, à fouiller la vague, la brume et la nuit, est vif, ardent, profond... ; l'obligation de se faire comprendre au milieu de la fureur a élevé le timbre ordinaire de leur voix à un diapason très aigu ; aussi les questions et les réponses les plus indifférentes se font à tue-tête. »

Bien qu'encore aujourd'hui on voit de temps en temps les tribunaux prononcer des condamnations de *pagans* pour vol d'épaves, il est certain que leurs mœurs se sont considérablement adoucies. Armés de lourds crocs à quatre dents, emmanchés sur des perches d'au moins 3,50 m de longueur, ils ne songent désormais à arracher à la vague que le varech qui leur fournira la soude ou qui engraissera le sol. Cependant, si une épave passe à portée de ces terribles crocs, maniés par une main experte, elle est happée au passage tout comme un vulgaire goémon, mais au fond le *pagan* sera presque de bonne foi quand il soutiendra devant le tribunal qu'il ne l'a pas fait exprès.

Avant de visiter le *Lan ar Paganis*, nous nous imaginions un peu que la population était restée à peu près à l'état sauvage. Quelqu'un connaissant le pays, y étant allé assez souvent, nous disait : « Vous serez étrangement surpris de l'urbanité de ces paysans, qui parlent un français très correct, et ne passent jamais auprès d'un étranger sans lui adresser quelques paroles aimables. Si vous demandez un renseignement, il vous est donné volontiers avec force détails. » Et en effet, en parcourant à pied les paroisses de Guissény, Kerlouan, Plounéour-Trez, nous n'avons trouvé partout que visages ouverts et paroles obligeantes.

La baie du Kurnic, endiguée en 1830 par une chaussée de 600 mètres de long, est devenue une excellente terre arable où le seigle et les pommes de terre poussent à merveille, mais cette plaine conquise sur la mer ne l'a pas été sans peine ni risques. Émile Souvestre raconte, dans ses *Derniers Bretons*, que pendant une visite faite par lui aux défrichements tout récents du Kurnic, les vagues, poussées par la marée d'équinoxe, emportèrent une partie de la digue et envahirent en un instant tout le terrain déjà conquis. « Les *Curniquois*, écrit M. le chanoine Uguen, logent dans des chaumières creusées dans le sable, basses, couvertes en chaume, n'ayant qu'une petite fenêtre du côté du midi, car des ouvertures vers la mer donneraient trop de prise au vent du large. C'est une population à part, vivant de la récolte du goëmon qu'ils brûlent pour en faire de la soude ou vendent aux villages éloignés. » Ces chaumières contenaient de vénérables meubles bretons ciselés comme des châsses. M. Charles le Goffic ayant eu l'imprudence de les signaler dans l'une des études de son beau livre : *Sur la côte*, un brocanteur parisien accourut immédiatement et rafla le tout pour quelques billets de banque.

La chapelle de N.-D. de Brendaouez, fondée au XV^e^ siècle, par les seigneurs de Penmarc'h, était un bénéfice uni à la dignité d'archidiacre de Quéménet-Illy. En partie refaite en 1605 et 1656, elle tomba en ruines sous la Révolution et sa nef, formée de six arcades gothiques, demeura longtemps découverte. Le tout a été reconstruit au XIX^e^ siècle. Auprès existe une jolie fontaine dont la niche abrite une sainte Anne triple et est surmontée d'un beau Christ de bois déjà détérioré par les intempéries. Une statue de la Sainte Vierge domine l'édicule. Le manoir du gouvernement de Brendaouez n'a gardé d'autrefois qu'une porte en tiers-point à arcature saillante timbrée d'un écusson frustre ; mais les maisons d'un caractère ancien, sont nombreuses dans le village, où s'exerçait jadis la haute justice de Penmarc'h.

Guissény comptait jadis sept autres chapelles, dont la plupart dépendaient des gentilhommières à titre d'oratoire domestique. Il y en avait une à Lanvengat, manoir possédé en 1580 par Alain du Poulpry, chanoine et grand archidiacre de Léon, conseiller au Parlement de Bretagne et doyen du Folgoët. Son neveu, filleul et héritier Alain du Poulpry, aussi conseiller au Parlement de Bretagne, reconstruisit en 1617 le manoir de Lanvengat dont il ne reste plus, à droite de l'ancien portail, qu'un édifice de granit percé de meurtrières et qu'un moulin du XVIII^e^ siècle. Keriber et Kersulec étaient des manoirs importants : le premier avait titre de baronnie et prétendait à la fondation de l'église de Guissény, qui lui était disputée par les seigneurs de Penmarc'h. En 1636, Messire Charles de Kerven, seigneur de Kersulec, était capitaine de la paroisse et de sa trève de saint Frégant. Le manoir de Kergoniou, jadis aux Gouzillon, a un portail extérieur protégé par des meurtrières. La chapelle de Saint-Gildas a disparu. Un autre manoir, près de la route de Kerlouan, est flanqué d'un pavillon carré à toit aigu, auquel s'adosse une petite tourelle à encorbellement.

En 1867, on a planté sur le rivage une croix de pierre avec Christ provenant de Keriber. Au-devant, sur un socle élevé de trois marches a été posée une table d'autel décorée à ses extrémités de deux écussons chargés d'un *rencontre de cerf*, armes d'Yves du Poulpry, archidiacre de Quéménet-Illy en 1643 et gouverneur de la chapelle de Brendaouez, d'où a été retiré cet autel.

A la pointe de Dibennou, une grotte explorée en 1879 a donné des ossements, des poteries dolméniques et une hache de porphyre. Trois tumulus situés près du village de Kergoniou ont été fouillés en 1881 par M. P. du Châ-

tellier. On a découvert une cachette de fondeur, formée de bracelets de bronze, d'anneaux et de pendants d'oreilles, à Kervolant, et des fours en briques à Anter-Hent.

SAINT-FRÉGANT

SAINT-FRÉGANT. — Frégant, Fragan, ou Fracan, seigneur breton insulaire qui a donné son nom à cette paroisse, était père de deux enfants, Guéthénoc et Jacut, lorsque, dans la première moitié du Ve siècle, il vint de la Grande Bretagne en Armorique.

Fracan aborda à l'île de Bréhat et se fixa d'abord près de Saint-Brieuc, au nord de la paroisse de Ploufragan, qui tire ce nom de son fondateur. Il passa ensuite dans le Léon, où il bâtit le château de Lesguen (cour de *Guen* ou de Blanche, du nom de son épouse) dont il fit sa résidence ordinaire.

Ce fut au château de Lesguen que survint à sainte Clervia l'accident rapporté à la notice de Plouguin et que rappelle le groupe taillé dans le kersanton, au-dessus de la fontaine de saint Guénolé, à Saint-Frégant.

Cette fontaine est située à une centaine de mètres de l'église paroissiale, sur le bord du chemin de grande communication de Plouvien à Kerlouan, qui traverse le bourg de Saint-Frégant. Elle est couverte d'un édicule en maçonnerie, avec niche au cintre surbaissé et contre-courbé ; c'est dans cette niche qu'est représentée la scène ainsi décrite par Albert Le Grand, en son naïf langage :

« Une des sœurs de saint Guénolé chassant un jour des Oyes sauvages par la cour du château de Lesguen, une de ces Oyes lui tira un œil de la teste et l'avalla. Cet accident attrista fort ses père et mère. Saint Guénolé étant en oraison à son monastère, fut averti par un Ange, de ce qui se passait chez son père : il s'en alla en diligence, et, l'ayant consolé, empoigne l'oye, lui fend le ventre, en tire l'œil et le remet en sa place ; et, faisant le signe de la croix dessus, le rendit aussi clair et beau que jamais. »

Le clocher de l'église de Saint-Frégant, jadis trève de Guissény, est seul ancien, (XVIIIe siècle) et assez pauvre de lignes : il a un beffroi à double étage, sommé d'une flèche fortement galbée aux arêtes garnies de crochets. On y lit : ABIVEN GOV... 173... Sur la façade, une niche à coquilles abrite un Ecce Homo. L'entrée du cimetière est bien encadrée de quatre beaux pilastres Renaissance et de deux calvaires. L'un porte, sur son croisillon fleuronné un Christ couvert d'un petit dais gothique, quelques personnages et une Pieta. L'autre, aux trois quarts démonté, porte les dates de 1601 et 1712 ; ses statues, en partie décapitées, ont été posées sur socle : parmi elles

on remarque un abbé vêtu de la dalmatique, peut-être saint Guénolé, et un autre armé d'une épée, qui pourrait être saint Fracan. Dans le porche, il y a une vieille statue en bois, de sainte tenant un livre. A l'intérieur, il n'y a à citer qu'une statue de saint Éloi, une chaire à prêcher du XVIIIe siècle et une jolie bannière. Le presbytère date en partie du XVIe siècle.

Les fondateurs de cette église étaient les barons de Penmarc'h, hauts et puissants seigneurs dont le château se voit encore debout au sud de la commune, près de la route de Lesneven à Plouguerneau. Là résidait autrefois, raconte la légende, un chef ou roi affligé par la nature d'une fâcheuse difformité qui faisait son désespoir. Il avait des oreilles et une crinière de cheval, et il les dissimulait de son mieux sous un couvre-chef approprié. De plus, il faisait pendre les barbiers qui, à de longs intervalles, étaient appelés au redoutable honneur de porter leurs ciseaux dans son équestre chevelure et se croyait prémuni ainsi contre toute indiscrétion.

Certain jour, il convoqua à cette fin un barbier établi depuis peu à Lesneven. Averti secrètement du péril, le Figaro se promit d'être sur ses gardes. Il répondit à l'appel du chef, le tondit et le coiffa à la dernière mode. L'opération terminée et bien payée, son client l'invita à venir faire un petit tour dans les jardins et le parc, soi-disant pour lui faire goûter des fruits, mais en réalité pour le conduire à son insu sous un vieux chêne qui avait déjà servi de potence à pas mal de ses prédécesseurs, et aux branches duquel pendait déjà une corde neuve.

Notre homme jugea que le moment semblait venu de jouer serré. « Messire, dit-il à son compagnon, voulez-vous que je vous montre quel bon sauteur je suis ? » — « Volontiers, répondit l'autre et le barbier de sauter, mais assez lourdement — « Ma foi, observa le chef désappointé, là n'est pas difficile de sauter mieux que toi. » — « C'est vrai, Messire, que je n'ai guère était brillant, mais comment faire mieux avec tous ces escogriffes de gardes qui vous suivent et m'empêchent de prendre mon élan ? Commandez leur donc de laisser l'avenue libre et vous verrez alors si je ne saute point merveilleusement » — Sans défiance, le seigneur ordonna à ses gens de s'écarter. Alors le gaillard se mit à courir comme un dératé, passa en trombe devant lui, et, sans esquisser le moindre bond, continua de jouer des jambes avec une conviction telle qu'il disparut en un instant dans les bois.

Stupéfait le chef le vit s'éclipser sans comprendre, et c'est en vain que, revenu de sa stupeur, il lança ses soldats sur la piste du malin barbier. Celui-ci avait regagné Lesneven d'une haleine. Le soir même, la ville faisait des gorges chaudes de la façon preste dont il avait roulé son terrible client et ce dernier, désolé d'apprendre que le secret si bien dissimulé était désormais en proie à la malignité publique, se pendit lui-même à l'arbre fatal où il avait



Cheminée de la tour isolée de Penmarc'h. 1) — Armes de Vincent de Penmarc'h et d'Anne Gilette de Rivoalen, 1628. 2) — Autel aux armes de Kergus et de Gouzillon apporté à Penmarc'h de Troffagan. 3) — Gerbière de la tour isolée de Penmarc'h. 4) — Armes de Louis-François, marquis de Penmarc'h et d'Innocente Charlotte de Kermel, 1773.

coutume de faire brancher ses coiffeurs. Ainsi mourut le roi Pen-Marc'h (tête de cheval) dont le surnom demeura depuis à sa descendance. Les armoiries des premiers sires de Penmarc'h, *de gueules à la tête de cheval d'argent bridée d'or*, rappelaient cette étymologie et cette origine.

La famille de Penmarch existait déjà au XIII^e^ siècle. Elle a produit Alain, capitaine de Saint-Pol-de-Léon en 1364 dont le fils Henry se distingua en guerroyant en France dans la dernière phase de la guerre de Cent Ans ; il commandait en 1436 la place forte de Montivilliers près du Hâvre. Sa femme Alix de Coëtivy, gouvernante en 1463 du comte de Monfort, fils du duc François I^er^, était la sœur du cardinal de Coëtivy, grand sénéchal de Guyenne. On a découvert récemment près du château un écusson chargé des armes en alliance de Penmarch et de Coëtivy. Leur fils Alain de Penmarch, chambellan pendant trente ans du duc François II et de sa fille la duchesse Anne, qui l'appelait « son cousin », eut par elle sa terre de Penmarc'h « l'une des plus nobles et des plus anciennes chevaleries de l'évêché de Léon » déclarent les lettres patentes, érigée au titre de bannière, en 1498, pour ses loyaux, fidèles et généreux services, tandis que son frère Christophe devenait évêque de Dol en 1474 et de Saint-Brieuc en 1478.

Henry de Penmarch, fils d'Alain guerroya en Italie sous le sire de Rieux. Il eut une fin tragique ; son voisin Jean Marc'hec, sieur de Guicquelleau, l'attira en 1513 chez lui sous prétexte d'une bombance nocturne et l'assassina traîtreusement à coups d'épée. Pour ce crime et divers autres. Jean Marc'hec fut décapité en 1527 sur la place de la Cohue à Lesneven, et, en marque de déshonneur, son effigie de pierre fut placée au milieu des quatre piliers de justice de la juridiction de Penmarch. Alain de Penmarch, fils de sa victime, reconstruisit son château en 1546 et laissa pour fils Claude, chevalier de l'Ordre en 1567, mestre au camp d'un régiment de gens de pied et capitaine de l'arrière-ban de Léon. Ce dernier mourut en 1585, laissant une veuve, Marie de Tromelin, qui convola en secondes noces, en 1588, avec le fameux aventurier Anne de Sansay, comte de la Magnanne, connu par les pillages et les massacres qu'il accomplit en Cornouaille pendant les guerres de la Ligue. Mais ni son nom redouté ni les sauvegardes du gouverneur de Brest, M. de Sourdéac, ne purent empêcher le château d'être mis à sac en 1594 par les soldats des capitaines royalistes du Liscoët et du Plessis-Valeroy. Marie de Tromelin estima ses pertes à 15 ou 16 000 écus « parce que, dit une enquête instituée à cette occasion, ladicte dame estoit censé la plus riche et opulente de l'évêché de Léon, et la maison de Penmarch la mieux meublée pour vaisselle d'argent, lingeryes, bagues et joyaux ».

Au début du XVIII^e^ siècle, le château subit encore un nouveau désastre, lorsqu'un incendie le dévora en 1715. Tout le grand corps de logis fut consu-

mé, ainsi que le pavillon et l'une des ailes : beaucoup d'archives, de meubles précieux, de souvenirs périrent. Cependant, l'édifice était si solidement bâti que le vieux châtelain, Vincent-Gabriel de Penmarch put en restaurer une grande partie sans modifier l'architecture ancienne : l'un de ses petits-fils, François-Gabriel, capitaine au régiment de Normandie, tomba en 1760 à Clostercamp, aux côtés de l'héroïque chevalier d'Assas. Son frère aîné Louis-François fut le dernier représentant mâle de cette antique famille. Malgré trois mariages successifs, il mourut en 1804 sans postérité après avoir traversé la Révolution au prix de quelques mois d'emprisonnement et de certains sacrifices. Il avait lui-même fait abattre ses patibulaires, effacer ses armoiries et conduire au bourg de Saint-Frégant, pour y être brûlés publiquement trois charretées de titres féodaux. Aussi, lorsqu'il fut incarcéré sous la Terreur ainsi que sa femme Charlotte de Kermel, la municipalité protesta-t-elle en rappelant ces actes de « pur civisme », et en louant la charité de M. et Mme de Penmarch envers les pauvres et les malades de la commune, qui ne subsistaient que de leurs secours. En 1925, on a découvert dans l'ancien jardin une pierre de granit portant leurs armoiries accolées. La terre de Penmarch a passé depuis par alliance aux Huon de Lesguern, de Crezolles et de Montarby, et, le château, après avoir été occupé de 1811 à 1817 par un pensionnat sous la direction de l'abbé Poulzot, a été acquis en 1922 par la ville de Brest qui y a installé une colonie de vacances pour des enfants de familles nécessiteuses.

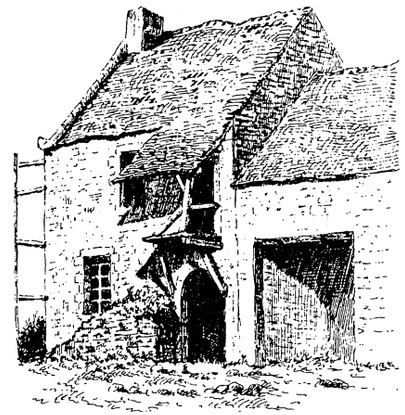
Penmarch est formé de deux corps de logis réunis en équerre, avec une porte gothique au-dessus de laquelle se lit le millésime 1546 inscrit en chiffres arabes, ce qui, à cette date, constitue en Bretagne une insigne rareté. La ligne des toits est coupée de riches lucarnes sculptées à pignons garnis de crochets et amortis par un fleuron. Derrière, un pavillon carré flanqué d'une tourelle à cul-de-lampe domine l'édifice de ses flèches aiguës et contient un monumental escalier de granit. A l'extrémité de l'aile gauche se trouve la chapelle, dédiée jadis à saint Antoine, dont le bel autel de pierre a été barbarement jeté dehors. En face, appuyée à une construction carrée, se dresse une tour ronde à machicoulis, coiffée d'un toit en poivrière que termine un campanile. Cette tour, qui défendait autrefois un portail extérieur disparu, contient une curieuse cheminée Renaissance.

Entre Penmarch et le bourg de Saint-Frégant se rencontre l'ancien manoir de Penhoat possédé en 1472 par Guillaume de Kersauson, sénéchal de Landerneau, et au milieu du XVI^e siècle par autre Guillaume de Penhoat, homme d'armes à la montre de 1534. A l'époque de la Révolution, il était possédé ou habité par Jean Honoré de Trogoff, amiral en 1793, qui contribua à livrer aux Anglais le port de Toulon. A l'édifice gothique du XV^e siècle

fut accolée sous Louis XIII une solide construction garnie de lucarnes à fronton triangulaire et de hautes cheminées derrière laquelle un portail en ruines offre les restes d'une galerie à mâchicoulis. On voit dans cette maison une très jolie cheminée ornée d'une frise où des têtes humaines de style grec alternent avec des cartouches ; au-dessous règnent des caves voûtées. A quelque pas s'élève le moulin féodal, bâti à la même époque.



Manoir de Penhoat en Saint-Frégant, croquis du vicomte de La Messelière



Bâtiment de ferme de Lesguern



Le manoir tout voisin de Lesguern est moins important, mais se distingue par un pavillon d'angle couvert en bâtière, avec pignon à crochets et gargouilles, et tourelle accolée en encorbellement. L'héritière du lieu épousa en 1411 Prigent de Coëtmenech, dont les descendants reprirent le nom de Lesguern, mais en retenant les armes de Coëtmenech, *fascé de vair et de gueules*. La branche aînée s'est fondue au XVI^e siècle dans Huon de Kerézélec. Le saint missionnaire Michel Le Nobletz avait pour mère une Lesguern et la tradition dit qu'il habita quelque temps l'une des chambres du manoir, qu'on montre aux visiteurs. Malheureusement la chapelle, où il aurait célébré la messe et qui existait naguère encore, a aujourd'hui été démolie.

Tout au nord de la commune se trouve le manoir de Kergoff possédé en 1761 par René du Plessis, seigneur de Kergoff, dont la descendance a habité cette terre jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle est actuellement éteinte, et sa demeure convertie en ferme.

A Keradennec, près de l'étang et du moulin de Penmarch, existent de nombreuses substructions gallo-romaines formant plusieurs tertres le long du chemin vicinal, dont les bords sont jonchés de fragments de poteries et de tuiles à rebord et de petites pierres cubiques. Il a été recueilli dans ces ruines quantité d'urnes cinéraires en terre et en verre, et plus de 500 monnaies romaines conservées à Lesneven, dans la collection de Kerdanet. On trouve aussi des débris gallo-romains au sud-ouest du manoir de Lesguern.

CANTON DE PLABENNEC

ONZE COMMUNES :
PLABENNEC, KERSAINT-PLABENNEC,
BOURG-BLANC, MILIZAC, KERNILIS, GUIPRONVEL,
LOC-BREVALAIRE, COATMÉAL, LANARVILY,
PLOUVIEN, LE DRENNEC

PLABENNEC

PLABENNEC. — (Ploe Abennec vers 1330). Les anciens étymologistes faisaient dériver ce nom de *Plou*, peuple et *pennec*, têtu. Les modernes sont généralement d'accord pour identifier la paroisse de *Plebe Albennoca* de la légende de saint Gouesnou à Plabennec, et ils voient dans le suffixe *Albennoc* le nom d'un saint personnage qui serait l'éponyme du lieu.

Il faut remarquer que le mot breton *Plou*, traduit par *Plebs* dans les documents latins, désigne non pas la peuplade individuelle, mais sa circonscription religieuse, par opposition avec le mot *guic*, en latin vicus, qui définit l'agglomération des habitants, le bourg.

Plabennec était autrefois, au dire de M. de La Villemarqué, « la région d'Armorique la plus renommée par ses poètes ». La riante et prospère contrée qu'ils habitaient ne pouvait qu'inspirer leurs chants et faciliter leur verve. Voici comment le vieux chroniqueur Pierre Le Baud traduisait au XVI^e siècle le latin de Geffroi de Monmouth racontant vers 1145 la visite faite dans ses nouveaux états d'Armorique par le fameux Conan Mériadec :

« S'arresta à voir le peuple de la région qu'on appeloit Albains (*Plou-Albenoc*). Si s'émerveilla. Les eaües courantz les prez verdoyans, les champs fructifères, les vergers courbez de pommes, les estangs par les vallées plains de poissons, les claires fontaines, les bois et les forêts, et en brief tout ce qui se peut dire beau, que possedoit celui peuple des Albains, lequel séoit... au giron des terres délectables, et avoit leur ville garnie par les mains des *artificès*, peuplée d'habitants, resplendissante d'hommes, lesquels... florissoient par si grande prudence et clarté qu'on les pouvoit équipoller (comparer) aux anciens philosophes et poètes. »

Au XVIII^e siècle, Plabennec n'avait pas encore failli à sa vieille réputa-

tion d'être la terre nourricière des savants et des sages, si l'on en croit deux épitaphes lues par Kerdanet sur des pierres tombales de son église :

Cy git Claude Jezequel, prêtre,
De Réthorique professeur,
A jamais soit-il possesseur
En paradis du premier Etre.

Cy git le corps de Jean Peton
Qui fut plus sage qu'un Caton.
Son âme soit au beau canton.

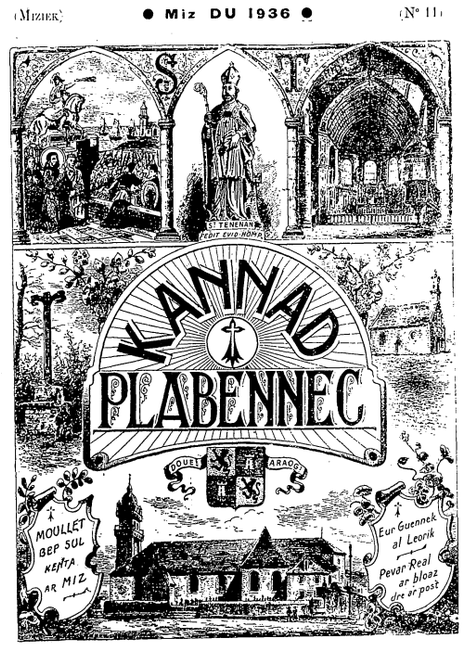
En 1791, le recteur M. Jestin ayant refusé le serment, au prône de la grand-messe, ainsi que son clergé, la municipalité institua sur le champ un curieux référendum pour savoir si cette conduite avait l'approbation des paroissiens. On ouvrit toutes grandes les portes de l'église, en invitant ceux qui blâmaient leur pasteur à sortir. Pas une âme ne bougea ; mais la délibération prise en conséquence, et que signèrent tous les officiers municipaux, pour laquelle la commune refusait son adhésion à la Constitution civile du clergé, n'eut d'autre résultat que de provoquer l'arrestation du recteur. Son remplaçant, l'intrus Le Caill, élu le 13 mars, fut installé après une résistance énergique qui nécessita l'emploi de la force armée, et en mai suivant, une nouvelle expédition de quatre cents soldats fut dirigée de Brest sur Plabennec sans réussir à persuader ces Bretons têtus des avantages de la nouvelle Constitution. Au mois de mars 1793, la commune fut l'une des premières du Léon à s'insurger au sujet de la levée de trois cent mille hommes ; le 19 mars, quelques milliers de paysans, accourus au son du tocsin des paroisses environnantes, livrèrent aux approches du bourg un sanglant combat aux troupes républicaines, qu'elles mirent d'abord en déroute, et ne se dispersèrent qu'une fois attaquées à coups de canon par le général Candaux.

Assis au sud-ouest d'un plateau assez étendu, entouré de toutes parts de ruisseaux, affluents de l'Aber-Benoît où ils se jettent vers le nord de la commune, le bourg de Plabennec forme une agglomération d'environ cinq cents habitants.

Du Ploealbennoc primitif se sont détachés successivement les centres qui ont formé Kersaint, Le Drennec, Landouzan et le prieuré de Bréventec. La paroisse actuelle est sous le patronage de saint Ténénan ou Tinodorius, fils d'un prince d'Hybernie. D'une beauté remarquable, il était, disent les légendiers, un des plus brillants seigneurs de la cour de Londres. Pour résister aux succès mondains, Ténénan supplia le Seigneur de l'enlaidir en couvrant son corps d'une lèpre repoussante. Atteint de cette maladie, il s'en revint auprès de ses parents où il se livra à la pratique de la charité et de toutes les vertus.

Après quelques années d'épreuves, saint Karantec le guérit et l'envoya en Armorique. Saint Ténénan débarqua sur la rive droite de la rivière de Landerneau, au pied du château de Joyeuse-Garde. Il fonda l'église de Plabennec et celle de la Forest, défendit le pays contre les incursions des Danois et peu après fut appelé au siège de Saint-Pol-de-Léon. Il mourut l'an 635. On l'invoque contre les tranchées.

L'église de Plabennec est du XVII^e siècle. Sur le porche, aux colonnes d'ordre ionique, coiffé d'un élégant lanternon, on lit la date de 1674. Le clocher est de 1672. A la suite d'un terrible orage qui l'avait ruiné jusqu'à la chambre des petites cloches, le 17 novembre 1755, il fut réédifié en 1761 par le recteur Missire Yves Cornec, dont la grande cloche, datée de 1763 et récemment refondue, portait aussi le nom. Sa base carrée est surmontée de deux galeries à balustres aux angles de la galerie supérieure, des clochetons encadrent la deuxième chambre des cloches. Vue de loin, la tour, terminée brusquement en dôme, présente dans son ensemble l'aspect d'une coupole d'église russe.



Couverture du bulletin paroissial

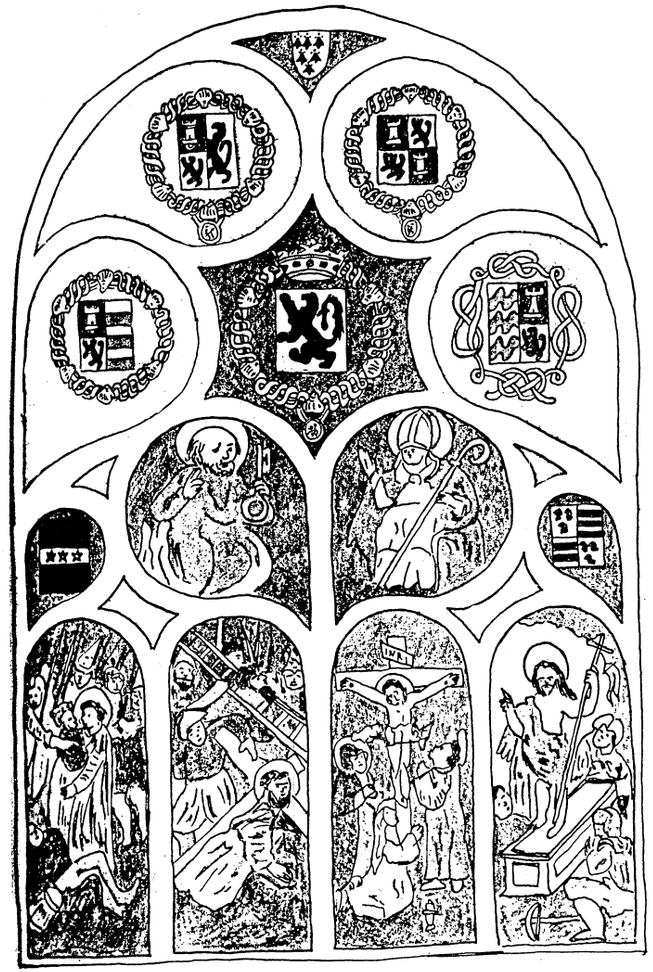
L'autel latéral de droite est décoré d'un retable du Rosaire d'assez bonne exécution. Le retable de l'autel latéral de gauche offre un Christ à la colonne avec deux panneaux en bas-reliefs de David et de sainte Cécile. Dans la chapelle du bas-côté sud, le tabernacle XVII^e siècle est décoré de la statue du Sauveur, de statuettes et de bas-relief du travail le plus correct et le plus délicat. Sur la chaire, de la même époque, bustes des évangélistes, statues anciennes de saint Ténénan, patron de l'église, saint Pierre, saint Sébastien et saint Roch. Dans le cimetière, au-dessous d'une sorte d'ossuaire, il y a une croix de mission avec personnages anciens : Sainte Vierge dans une niche entourée d'anges, Ecce Homo, Pitié, saint François d'Assise, sainte Barbe et saint Fiacre.

A l'ouest de la route de Plabennec à Kersaint, à mille huit cents mètres de cette dernière localité, sont les ruines du donjon de Lesquélen, bâti sur une motte de terre artificielle édifiée sous la direction de saint Ténénan lorsqu'il mit le pays en état de défense contre les expéditions des Danois. « Il fit à force de bras, dit Albert Le Grand, élever un grand monceau ou tas de terre ample et spacieux, cerné tout à l'entour de larges et profonds fosséz ». Cette énorme motte existe encore. Entièrement isolée des terrains environnants par un fossé de près de quatre mètres de profondeur, elle a environ huit mètres d'élévation et une trentaine de mètres de diamètre à la base. Sur sa terrasse se distinguent les vestiges d'un édifice de plan irrégulier, ressemblant au quart d'une circonférence. Un souterrain, dont l'ouverture est aujourd'hui bouchée, mais que le chevalier de Fréminville vit encore en 1835, reliait la tour de Lesquélen au manoir de la Salle, situé à quelque distance vers l'est.

Lesquélen appartenait aux seigneurs de Carman, Kerman ou Kermavan, qu'Albert Le Grand fait descendre « d'un chevalier armé de blanc, monté avantageusement sur un beau coursier blanc, tenant une épée flamboyante dans la main », et qui apparut soudain, lorsque les barbares attaquaient la primitive église de Plabennec, bâtie par saint Ténénan, près de la tour du Damany, autre forteresse dont les ruines existaient encore vers le milieu du XVII^e siècle.

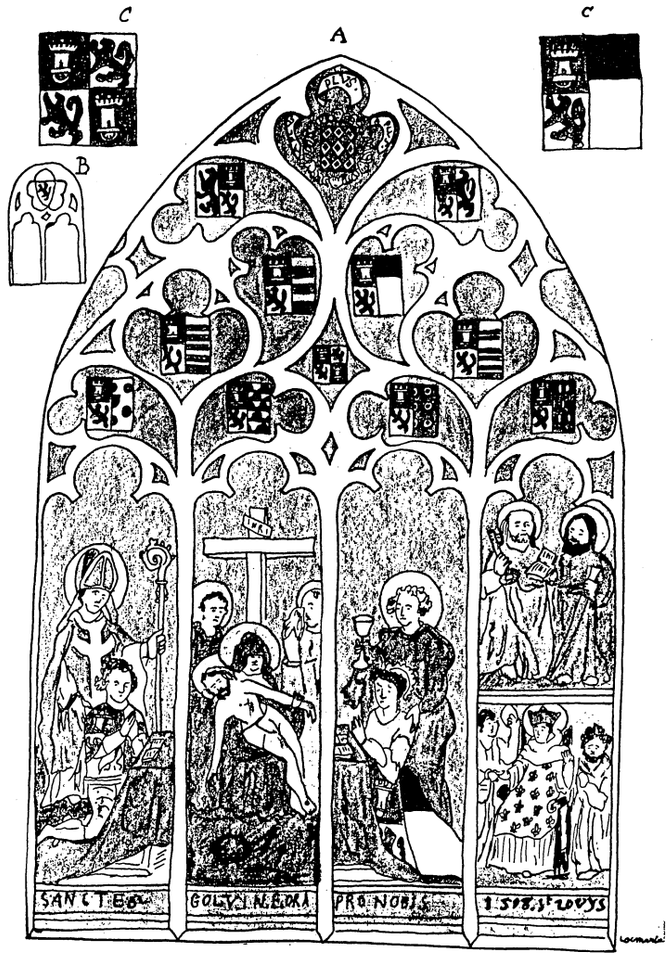
Les seigneurs de Carman, dans le bourg même, portaient pour armes : *d'or au lion d'azur* et aussi : *écartelé aux 1 et 4 d'azur à la tour sommée de trois tourillons d'argent, le tout porté sur une roue de même, qui est Lesquélen; aux 2 et 3 d'or au lion d'azur.* Ils avaient pour devise *Doue araog* (Dieu avant) que les derniers marquis de Carman transformèrent en celle-ci, ridicule d'orgueil, Carman, Dieu seul avant.

En leglise parochiale de Plabenec en la grande vistre sont les armes de Kerman alié aveq Leon Maillé le Chastel



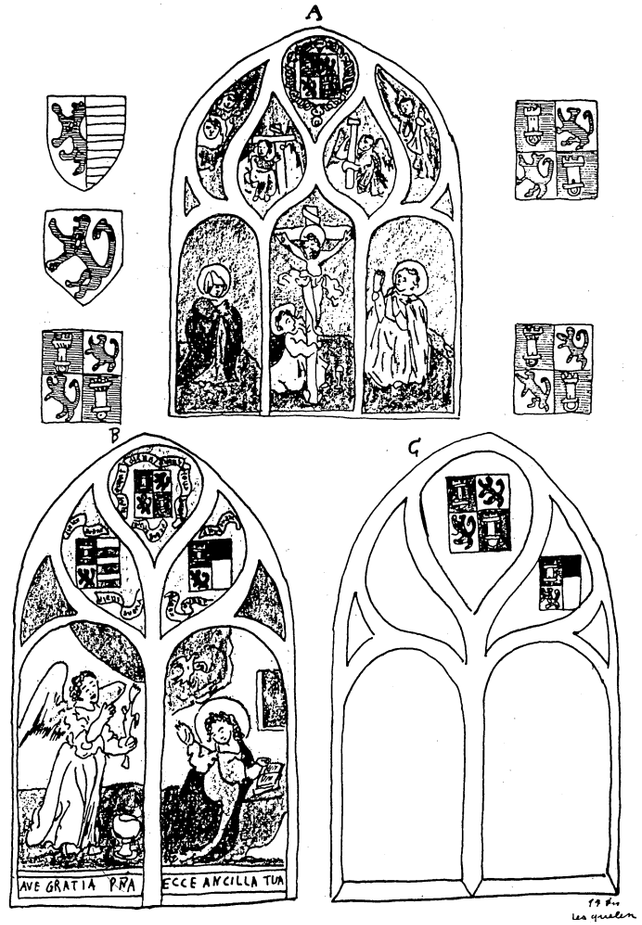
Prééminences de Carman, 1614

En la chapelle de nostre dame de Lomaria en la grande vittre
sont les armes de Kerman allié aveq leon chatel leon la forest vieux chastel
rosmadec penaneach coetmen le perier A
Aveq leffigie de sire Tanguy de Kerman et de dame Louyse de la Forest
En la vittre au costé sont les armes de Leon B
En la croix quy est dans le simitière
sont les armes de Kerman alié aveq la forrest et sont en bosse C



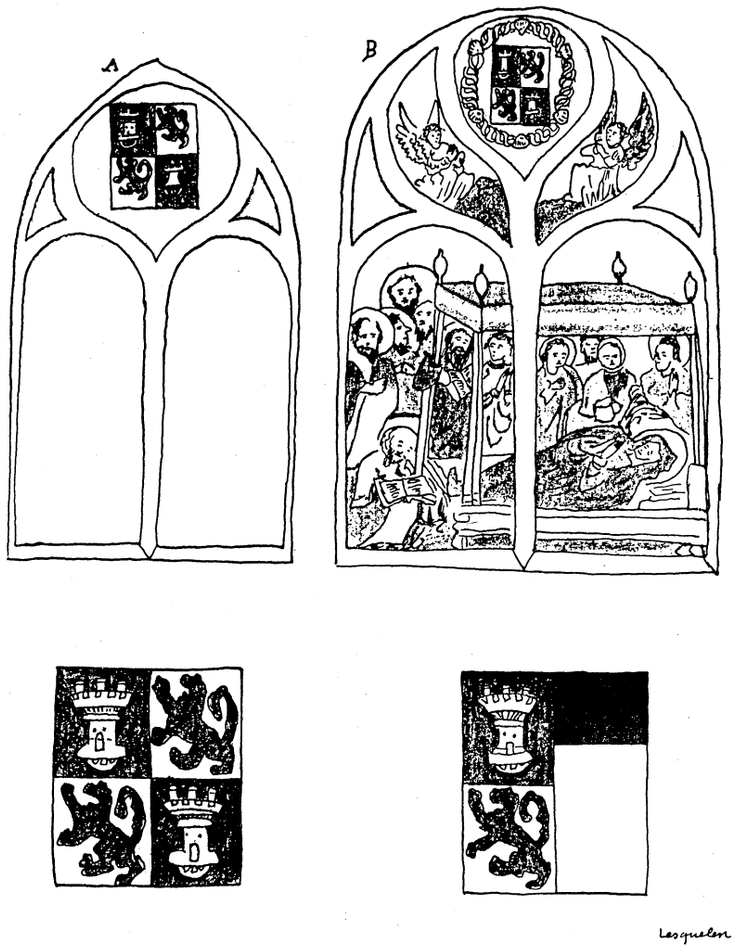
Prééminences de Carman, 1614. Chapelle de Locmaria-Lan

En la chapelle de nostre dame de lesquelen en la grande vistre sont les armes de Kerman A
Au costé de levangille en la vistre
sont les armes de Kerman allié aveq le chastel et la forrest aveq la devise B
Au pignon souzain en la vistre sont les armes de Kerman C
Au cuer sont en bose les vieilles armes de Kerman
alié aveq vieux Chastel et les armes de Kerman en trois endroictz



Prééminences de Carman, 1614. Chapelle de Plabennec

En la mesme chappelle au costé de lespitre en la chapelle de Mons. Sainct Germain sont en la vittre sur lautel les armes de Kerman A
Au pignon en la mesme chapell en la vistre sont les armes de Kerman B
Hors la chappelle en la croix de pierre sont en bosse les armes de Kerman dun costé C
De laure sont Kerman allié aveq la Forest D



Prééminences de Carman, 1614. Chapelle de Lesquelen

La roue des armes de Lesquélen rappelle ce fait traditionnel qu'un seigneur du lieu, assiégé dans la tour de Damany, au bourg de Plabennec, arrêta l'ennemi, sur le point de l'envahir, en plaçant devant la porte une roue de charrette. Derrière cette défense improvisée, il combattit si durement qu'il donna aux secours le temps d'arriver, et que les assiégeants durent s'enfuir.

Tout proche de la tour s'élevait la belle chapelle gothique de Notre-Dame de Lesquélen. Abandonnée pendant la Révolution, elle était dans un état de délabrement complet au début du XIX^e^ siècle. Pour soustraire aux injures du temps la vénérée statue de Notre-Dame, les pieux habitants du lieu la portèrent subrepticement dans l'église de Kersaint-Plabennec, mais, dit la légende, la statue revint d'elle-même en son doux sanctuaire de Lesquélen; Marie, sans doute, ne voulait pas entrer en intruse à Kersaint.

De nouveau, mais solennellement cette fois, au milieu d'un grand concours de peuple, l'antique statue prit processionnellement la route de l'église de Kersaint-Plabennec où elle se trouve encore aujourd'hui. Taillée en plein chêne, c'est une belle œuvre qui paraît de la fin du XVII^e^ siècle.

De la chapelle de Lesquélen, il ne subsistait plus que quelques pans de murs et un clocher à peu près intact. Dans la journée du 6 janvier 1884, ce clocher s'écroula subitement avec fracas. Les pierres de l'édifice, sur une desquelles nous avons lu la date 1736, gisent aujourd'hui sous la mousse, les ronces et le lierre. D'après les mesures prises par M. le chanoine Abgrall, il avait seize mètres de long sur cinq mètres de large, avec à droite un bas-côté de quatre ou cinq travées.

A l'entrée du placître se trouvent les restes d'un calvaire en kersanton à fût octogonal, soutenu par un soubassement carré assez élevé. Sur des consoles latérales, formées de deux anges, la Sainte Vierge et saint Jean, accompagnaient Jésus en croix; au milieu, sous le Christ, sont les armes écartelées de Carman et de Lesquélen. Derrière le Christ, Vierge Mère dont le Saint Enfant est mutilé. Adossée à la Vierge, sainte Marie-Magdeleine, vêtue d'un ample manteau, les cheveux tombant sur les épaules et sur le dos, porte un vase de parfums. Le groupe de saint Jean et du saint personnage lui correspondant à l'envers de la croix a disparu.

A quatre kilomètres au nord-ouest du bourg, se trouve la chapelle de Locmaria-Lan, connue dès le XIII^e^ siècle et qui, tombée en ruines après la Révolution, a été chétivement restaurée en 1841. Elle se distingue surtout par son haut et massif clocher XVII^e^ siècle, ceint d'une galerie délabrée et sommé d'un beffroi à double étage que surmonte une flèche en pyramide. Cette tour était célèbre dans le pays, et une affinité mystérieuse la reliait, selon la légende, à celle, plus vénérable encore, de Lochrist an Izelvet en Plounévez.

En son poème des *Bretons*, Brizeux fait dire aux gens de Lochrist, consternés du coup de tonnerre qui vient d'atteindre leur clocher :

« ..... Malheur
A vous, Loc-Maria ! Loc-Maria, ma sœur !
Car un lien secret unit vos deux chapelles,
Saintes également et toutes les deux belles ;
Beaux clochers de Lo-Christ et de Loc-Maria
Toujours en même temps le ciel vous foudroya ! »

Le porche voûté de la tour abrite les statues, non des douze apôtres, comme d'usage, mais de douze saintes en costumes du XVI^e siècle, parmi lesquelles on reconnaît la Véronique ; d'autres ont pour attribut des livres, une corde, un berceau ou un lit, l'arcade extérieure est surmontée d'une Vierge-Mère ; au-dessus de la porte, statue en pierre du Sauveur. La nef, pauvre et vide avec son sol d'argile battue, a des arcades gothiques soutenues de piliers que garnissent à leur base des bancs circulaires. On reconnaît à une clef de voûte l'écusson martelé, mais encore lisible des Carman-Lesquélen ; à une autre clef un *fascé chargée de 3 quintefeuilles et surmontée d'un lambel*, armes de la famille de Lescoat. Un bénitier près de la porte latérale offre la date 1604, et la porte du bas de la nef, les armoiries des du Chastel.

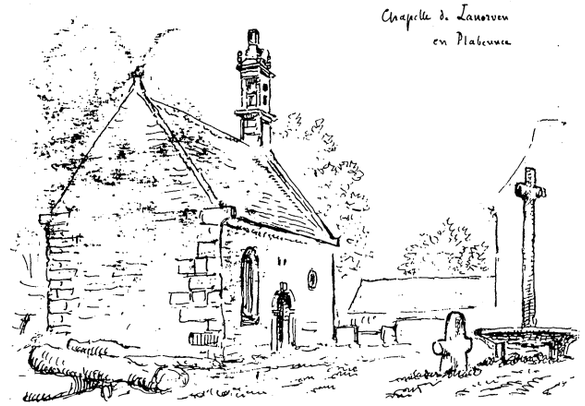
Le maître-autel de kersanton est décoré de panneaux gothiques finement sculptés. Au milieu, deux angelots tiennent un écusson chargé d'un calice et des banderoles offrant cette inscription gothique en relief *Yves an Du l'an mil cincq centz xii* (1512). Une sainte assise, un livre sur les genoux (peut-être sainte Anne), est la seule statue ancienne, toutes les autres ayant été, on se demande pourquoi, transportées au musée d'art religieux de Brest. Deux ou trois dalles funéraires, énormes, sont appuyées contre les murailles encore garnies d'enfeux seigneuriaux. L'une d'elles porte une croix à longue hampe inscrite dans un cercle.

A l'entrée du cimetière, ombragé de vieux arbres, se dresse une magnifique croix-calvaire formant, avec le massif de granit qu'elle surmonte et les deux échaliers latéraux flanqués de piles carrées, un bel ensemble monumental. Le Christ a sous les pieds l'écusson des Carman-Lesquélen. Les deux larrons se convulsent à ses côtés, mais tandis que le bon Dymas est assisté d'un ange, le mauvais, un bandeau sur les yeux pour signifier l'aveuglement qui l'empêcha de reconnaître le Rédempteur, est déjà saisi par un démon s'apprêtant à précipiter son âme aux enfers. Sur le croisillon inférieur, il y a une Pitié, saint Jean et la Madeleine, soutenus de deux anges tenant des écussons nus. Au revers, saint Pierre portant tiare et clef, et une fière sainte Barbe en princesse du XVI^e siècle, au corselet étroitement lacé, portant la





Le manoir du Rest en Plabennec





palme du martyre et ayant à sa droite une tour à double étage, garnie de créneaux et de mâchicoulis, percés de trois fenêtres symboliques. Le fût octogonal qui soutient ce groupement porte un nom : S. COETDELEV probablement ce Sébastien Coetelleau qui, d'après les archives paroissiales, fonda à Locmaria une messe chantée le jour de l'Ascencion en 1510. Au devant, autre inscription dont on a stupidement martelé le mot le plus intéressant, le nom du bon imagier qui a taillé d'un ciseau si habilement naïf le drame du Crucifiement : CESTE : CROIX: FAISTE : PAR : MAISTRE ...LAM : MILVccXXVII (1527).

Le soubassement du calvaire forme une petite terrasse d'où l'on accède par trois marches, et qui a dû servir de chaire extérieure. Les piliers latéraux sont surmontés des statues de saint Fiacre et d'un évêque bénissant. Il y avait dans le cimetière un grand reliquaire de granit qui a disparu.

A peu de distance au nord de Locmaria-Lan est le vieux manoir du Rest, bâti par Jean de Beaudiez, que Guillaume son fils représenta en archer en brigandine à la montre de 1534. A l'angle de la façade et de l'aile gauche s'élève un pavillon carré flanqué d'une tourelle à cul-de-lampe. Cette même aile se termine par une chapelle et une tour décorée d'une corniche à corbelets et percée à la base de trois meurtrières. Des piliers couronnés d'urnes de granit ferment la cour d'honneur.

Sur la route de Plabennec à Guipavas, on rencontre la petite chapelle de Lanorven, qui porte le nom d'un saint inconnu, mais est actuellement dédiée à sainte Anne. Bâtie dans le goût du XVII[e] siècle, elle abrite les statues de sainte Anne et de saint Cadou. Non loin, dans un vallon, s'élevait l'important manoir de Lannoster, jadis aux familles Le Jar, Gourio du Roualze et Farcy de Cuillé. Ses derniers restes ont été détruits par un incendie en 1914; de la chapelle, dédiée à saint Christophe, il n'existe plus qu'un amas de décombres : un bénitier de kersanton et la pierre d'autel servent d'âtre au fermier. Le manoir de Mendy, situé plus au sud, sur le même chemin, appartenait en 1636 à écuyer Yvon de Kerguélen; il n'en subsiste qu'un pan de mur, avec une jolie lucarne Renaissance. Sa chapelle, placée sous le vocable de saint Yves, n'a laissé d'autres souvenirs qu'un bénitier ornementé. Une ancienne voie courant vers Saint-Renan forme la limite sud de la commune.

La route de Ploudaniel laisse à gauche, à deux kilomètres du bourg, le hameau de la Motte, qui doit son nom à une butte féodale encore visible, à laquelle succéda un manoir habité en 1674 par Ronan du Beaudiez. On aperçoit plus loin l'élégant château moderne de Leuhan, avec ses galeries gothiques finement découpées. Les belles prairies verdoyantes, peuplées de troupeaux, qui s'étendent de l'autre côté du chemin, ont avantageusement remplacé un immense étang marécageux formé par la rivière de l'Aber-Benoît.

Les chapelles de Saint-Julien, de Saint-Évilin, de Saint-Cloué, de Saint-Erep ont disparu, mais on retrouve l'emplacement de l'ermitage de saint Guévroch qui, ayant abandonné un monastère près Lanmeur, se retira, dit Albert Le Grand, dans le Léon, « en une petite vallée fort sombre, située au pied d'une épaisse forest ». Il y demeura deux ans, dans l'austérité et la prière, puis fut visité par saint Pol, qui le trouva tout couronné de rayons et en fit le compagnon de son apostolat. Une croix et une fontaine rappellent le souvenir de saint Guivroch, comme celui de son contemporain saint Houardon semble se retrouver dans le nom du manoir de Lanhouardon, à cinq cents mètres du bourg, vieux logis au large escalier de pierre qui a servi de presbytère depuis la Révolution.

Dans les *Antiquités du Finistère*, ouvrage paru en 1832, Fréminville signalait, à quelque distance de Plabennec « une lande cernée de tous côtés, par un taillis épais et parsemé de près de six cents pierres celtiques, disposées sans ordre sur sa surface. Toutes ces pierres brutes étaient simplement superposées au sol, les plus volumineuses n'ayant guère plus de quatre pieds d'élévation. Cette multitude de pierres grises et mousseuses, pressées dans l'enceinte peu étendue de la lande, faisaient un singulier effet, un contraste frappant, en se dessinant sous mille aspects bizarres, sur la fraîche verdure qui les environnait de toutes parts. Ce champ était sans doute un cimetière... »

Le chevalier de Fréminville semble avoir ignoré qu'avant lui Albert Le Grand avait attribué une autre origine à ces mégalithes. « La première année qu'elle fut célébrée (la fête de saint Ténénan) il se trouva un certain opiniastre qui ne la voulut garder, mais alla en son champ escobuer la terre pour la brusler; mais il ne demeura pas impuni; car l'air de serein et clair qu'il estoit, s'obscurcit tout à coup, se chargea d'orages, foudres, éclairs et tonnerres qui grondaient si horriblement par-dessus sa teste, qu'il n'attendait que la mort, et ne cessa cet orage de tonner sur luy, jusques à ce qu'il allast à Ploa-Bennec prier Dieu et requérir pardon au saint, et ces tas de terre qu'il avoit préparez pour brusler furent convertis en pierres, qui, en mémoire de ce miracle, se voyent encore en la paroisse de Ploa-Bennec. »

Le champ où se voyaient ces pierres est situé près de Lankermadec, à deux kilomètres au nord de Plabennec, à l'ouest de la chapelle de Loc-Maria, sur le chemin conduisant à Loc-Brévalaire. Mais cimetière druidique ou témoins d'un miracle, les roches de Lankermadec ont aujourd'hui disparu, utilisées pour l'établissement des premiers chemins de fer aboutissant à Brest. Vers 1870, elles existaient encore, et M. Jourdan de La Passardière en avait fait retourner quelques-unes, sans aucun résultat, ce qui porte à croire que ces pierres étaient des blocs naturels.

Il y a un menhir de six mètres de haut près de la « Croix des Trois Recteurs », deux beaux tumulus fouillés, à chambre sépulcrale en maçonnerie sèche et table dolmenique, au Penquer et à Rozarvern, et une motte au lieudit Ar C'hastel.

KERSAINT-PLABENNEC

KERSAINT-PLABENNEC. — (Ker Zent : village des saints) (1).

Cette paroisse tire probablement son nom des moines qui, venus de la Bretagne insulaire en Armorique à la suite de saint Ténénan, s'établirent dans le pays, où ils édifièrent les populations par leur vie toute de travail et de prière. D'un autre côté, jusqu'à la Révolution, Kersaint fournissait en moyenne une vocation ecclésiastique par an, chiffre extraordinaire pour une population restreinte. Peut-être trouvera-t-on dans ce fait une autre explication du nom qui nous occupe.

On manque de documents sur l'époque où Kersaint fut érigé en paroisse, puisqu'on ne possède les registres paroissiaux que depuis 1680. On sait seulement qu'il a existé une église au lieu nommé toujours Kersent-Coz. En construisant la chapelle actuelle dédiée à la Vierge, sur le même emplacement, on a trouvé des monnaies du temps de Louis VI, dit le Gros, ce qui permet de supposer que la première église fut bâtie au XII^e siècle. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que Kersaint était érigé en paroisse dès le commencement du XVI^e siècle au moins, puisque Yves Dagorn en était alors recteur, ainsi que l'indique son testament portant la date de 1506.

Sous la Révolution, la paroisse de Kersaint jouit d'un calme absolu, et l'église resta constamment ouverte. Le recteur, mort en 1791, ne fut pas remplacé, mais le vicaire ou curé, prêtre insermenté, put remplir ostensiblement les fonctions sacerdotales sans être aucunement inquiété.

L'église de Kersaint ne remonte pas au-delà de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Au-dessus de la porte latérale nord, on lit :

F : GOUEZ : R
M: TOVLLEC
CVRE I : BOVLIC
P IACQ : GVE-
VEL F 1751

Cette date est celle de la restauration de l'édifice. Les murs furent alors refaits en grande partie, mais on ne toucha point à la façade ni à la tour dont

(1) — *Cf.* Plouider.

la solidité fut ébranlée par leur liaison avec les nouvelles maçonneries, au point qu'il n'était plus possible de mettre les cloches en branle sans craindre de voir s'écrouler le clocher. Une reconstruction s'imposait donc. La nouvelle tour fut terminée en 1782, date qui se voit au-dessus du portail, à la base du clocher. La flèche à crossettes et les pyramides bosselées des clochetons sont ceux de l'ancienne tour gothique.

La grosse cloche porte l'inscription suivante :

L'AN 1769 NOMMEE PAR Mr LOUIS DE PENFENTENNIO CHEVr
SEIGr de POVLBROCH ɣALLIAS ɣSENT ET ɣRARET
ET DAME MARIE IEANNE CABON EPOVSE DE NOBLE HOMME
HERVE DV THOYA NEGt ET CHANGEVR DU ROY EN
LA VILLE DE LANDERNEAU-I BRETON Rr DEɣSENT-I BOVLIC
CVRE-P MARC FABRIQVE.

Au-dessous, à l'avers, les armes des Penfentenyo : *burellé de dix pièces d'argent et de gueules*; au revers les armes des Cabon : *de gueules au coq d'argent*. Les deux écussons sont timbrés d'une couronne de comte. Au bas de la cloche on lit I Fs GVILLAVME MA FAIT. Dans une niche, au-dessus de l'entrée du porche, une ancienne statue de kersanton représente saint Étienne, patron de la paroisse. Sur le pignon est la date de 1753, surmontée d'un calice.

A l'intérieur de l'église la cuve baptismale en kersanton de forme hexagonale, porte le nom de MISSIRE IAN PRIGENT R. 1701.

Outre la statue de Notre-Dame de Lesquélen dont il a été parlé, l'église de Kersaint possède deux autres statues en chêne, paraissant dater également des premières années du XVIII^e siècle. Ces statues, placées de chaque côté du chœur, sont un saint Étienne et un saint Jean l'Évangéliste. Cette dernière est remarquable, les mains et le visage surtout sont d'une réelle finesse d'exécution. Autres statues anciennes de saint Jean et de Notre-Dame des Douleurs.

Les statuettes des douze apôtres, qui décorent le petit porche, sont d'une facture bien inférieure. Les vitraux des fenêtres du transept, sans être anciens, ont un genre archaïque assez frappant.

Après l'abandon de Kersent-Coz, le culte fut probablement célébré dans la chapelle Saint-Michel, bâtie sur un monticule artificiel, voisin de l'église actuelle. Cette chapelle, mutilée en 1780, n'était plus qu'une ruine, lorsqu'en 1837, les matériaux provenant de sa démolition servirent à l'édification au lieu de Kersent-Coz, d'un nouvel oratoire érigé sous le vocable de Notre-Dame de Lanvelar, à l'est du bourg, près du croisement de deux anciennes voies. Il renferme deux vieux tableaux et les statues XVIII^e siècle d'une Vierge-Mère et de saint Joseph.

En leglise parcchialle de Kersent en la grande vistre
sont les armes et devise de Kerman allié aveq Léon Goullaine Coetmen Dinam Perier
Et la lisière quy est dans le cœur & dans la neff



Prééminences de Carman, 1614

Le pardon de Notre-Dame de Lanvelar se célèbre le dimanche après le 8 septembre, fête de la nativité de la Vierge.

Au centre du grand tertre rond et gazonné, où s'élevait jadis la chapelle Saint-Michel, on a réédifié, lors de la mission de 1869, un calvaire en kersanton, qui se trouvait autrefois à un des angles du monticule.

L'attitude tourmentée du Christ paraît refléter une souffrance plutôt physique que morale, et sa charpente osseuse est si accusée qu'on dirait les lames d'une armure. Les deux larrons l'accompagnent, l'un calme, l'autre convulsé. Deux anges planent au-dessus du Christ vers qui ils s'inclinent. Aux côtés du Christ, sainte Femme et un curieux saint Jean l'Évangéliste hirsute, vêtu d'une robe en poil de chameau dont la tête pend entre ses pieds, et portant l'agneau sur son livre. Au revers de la croix se trouve le plus beau morceau de cet ensemble sculptural, c'est une Vierge-Mère, très bonne copie de la statue vénérée de Notre-Dame du Folgoat. A ses côtés, saint Étienne, en diacre, portant sur un livre l'une des pierres de sa lapidation et saint tenant un livre.

Sur l'embase de la croix on lit la date L'AN 1516.

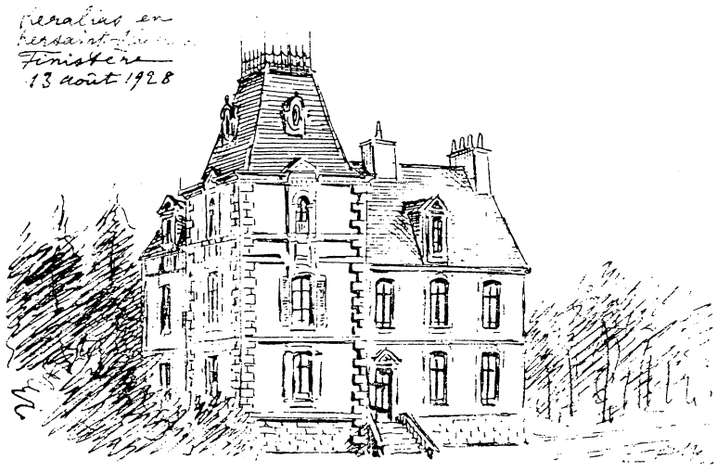
Les croisillons, au lieu de godrons ou de fleurons feuillagés, sont ornés à droite de l'écusson des Carman, *d'or au lion d'azur*, à gauche d'un écusson écartelé aux 1 et 4 *burelé de dix pièces d'argent et de gueules*, qui est Penfeuntenyo, aux 2 et 3 *d'or à l'aigle éployée de sable*, qui est Dencuff.

Le « placître » est entouré de grands arbres qui font au calvaire un cadre de verdure du plus gracieux effet. Cet enclos était réservé autrefois à la sépulture des petits enfants. Aujourd'hui encore, un emplacement leur est spécialement affecté dans le cimetière entourant l'église.

Kersaint ne possédait que deux manoirs, Keralias et Botovignon. On voit encore les restes du premier, qui paraissent remonter au XVI^{e} siècle, sur la route du Drennec. A Botovignon (devenu actuellement Botognon), est mort en 1684 Messire Pierre de Coatanscour, sieur du Rest.

Sur la même route du Drennec, s'élève une grande croix de pierre avec Christ mutilé et Vierge-Mère au revers. Sur le socle, écusson chargé d'un aigle et daté de 1515 en gothique.

A la fin de mars 1903, en labourant une pièce de terre à quinze cents mètres du bourg, des cultivateurs mirent au jour un vase de terre qui fut brisé. Ce vase contenait deux cinquante-trois monnaies gauloises en billon et argent et une autre en or à bas titre. Ces monnaies ont été décrites (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XXXI, 1904, pp. 121 et suivantes) par M. P. du Chatellier qui en a acquis le plus grand nombre et quelques fragments du vase qui les contenait.



LE BOURG-BLANC

LE BOURG-BLANC. — (Burgus Albus en 1361 ; en breton *Ar Vourh-Wenn*) ; le Bourg-Blanc est une ancienne trève de Plouvien, dédiée à la Sainte Vierge. L'église, rebâtie au siècle dernier, n'a aucun caractère architectural, mais le clocher, bien qu'encore plus moderne, doit à ses belles lignes élancées d'être classé parmi les monuments historiques, sur le rapport d'un inspecteur un peu distrait ou trop pressé. Ce clocher, dominant une terrasse que la route de Coatméal sépare seule d'un étang, donne beaucoup de charme au vallon où descendent vers l'est les maisons du petit bourg. Un petit ossuaire à arcades s'élève à l'angle du cimetière qui contient une jolie croix avec saint Yves entre le riche et le pauvre. Un hôpital doté par Hervé de Léon en 1363 pour douze pauvres et un chapelain exista jusqu'à la Révolution au Bourg-Blanc. Ses restes sont encore visibles à l'entrée de la route de Plouvien.

La chapelle de Saint-Urfol, située à un kilomètre au nord-ouest du bourg, renferme le tombeau du pieux ermite qui lui a laissé son nom. C'était l'oncle maternel ou le cousin de saint Hervé ; il vécut en solitaire, vers le VI^e^ siècle, dans ces bois de Dunan où il termina ses jours. Cette tombe est un sarcophage uni, sans inscription, élevé à peine d'un mètre au-dessus du sol. Il est percé dans le sens de la longueur d'une arcade en voûte. Le jour du pardon, le lundi de la Pentecôte, les pèlerins passent et repassent sous cette arcade pour implorer la protection du saint et se préserver ou se guérir de

leurs rhumatismes. Ce n'est pas un spectacle ordinaire que le défilé de tous ces fidèles obligés de ramper sur les mains et sur les genoux, en raison du peu de hauteur donnée à l'ouverture du monument ; mais on ne saurait s'offusquer lorsqu'on voit avec quelle gravité et quelle conviction les dévots à saint Urfol accomplissent ce rite immémorial.

La chapelle est un édifice court mais large, du XV^e^ siècle, avec une nef de trois travées et un vaste chevet qu'ajourent deux hautes fenêtres flamboyantes, jumelées, comme à Saint-Jean-Balanant en Plouvien. On y voit les

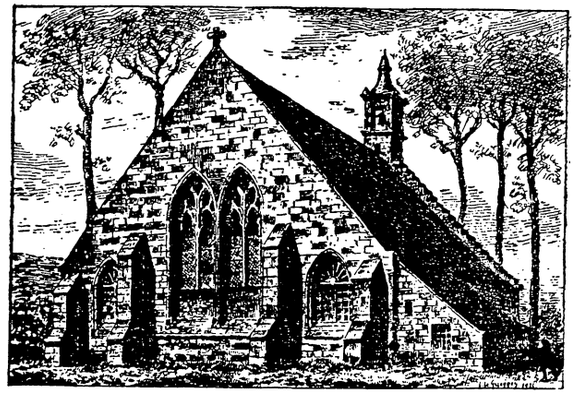


BOURG-BLANC : Ecartelé au 1 de gueules à la fasce d'or accompagnée de 6 besants de même, 3 et 3 ; au fascé d'or et de sable de six pièces ; au 3 d'azur au lion d'argent ; au 4 d'hermines à 3 chevrons de gueules ; sur le tout d'or au lion morné de sable.

Bourg-Blanc, ancienne trêve de la paroisse de Plouvien, avait sur son territoire les deux châteaux du Breignou et de Coetivy et je lui ai constitué un blason en empruntant les armes des familles qui ont possédé ces terres. Le premier quartier est Langoueznou, seigneur du Breignou ; le second, Coetivy ; le troisième porte le nom de la lignée cornouaillaise du Juch, à laquelle Coetivy a appartenu. Enfin, le quatrième est Pleuc, seigneur du Breignou, avec les armes de la vicomté de Léon sur le tout.

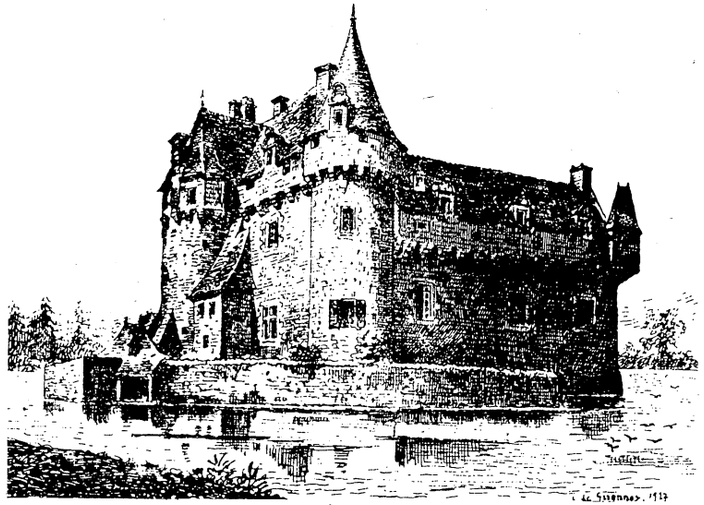
La famille de Coetivy avait pour devise le mot breton *Bepred* (toujours), dont la commune ne serait pas mal inspirée de faire la sienne. Après d'assez modestes commencements, cette maison a produit au XV^e^ siècle un amiral et maréchal de France, frère d'un cardinal, s'est alliée aux Valois et aux d'Orléans et a porté les titres de prince de Mortagne et comte de Taillebourg, avant de s'éteindre vers 1520 dans les La Trémoille, prince de Talmont. On voit encore la motte féodale du château primitif, qui ne semble avoir jamais été considérable.

Le Breignou était une place forte isolée au milieu d'un étang d'où lui venait son nom de Castel-Gleb (le château mouillé). Ses deux grosses tours à mâchicoulis et son échauguette avaient beaucoup de pittoresque, et il est bien regrettable que ce château ait été démoli à la suite de son acquisition comme bien national, le 26 ventôse an III, par les citoyens Lorléach et Crouan, bouchers à Brest. La maison de campagne actuelle repose sur la terrasse, flanquée de tourelles aux angles du vieux castel. Des prairies marécageuses remplacent fort mal l'ancienne pièce d'eau qui assurait la sécurité des châtelains.



images de saint Urfol, Notre-Dame des sept Douleurs et saint Jean l'Évangéliste, saint Yves assis tenant une liasse de parchemins et sainte Marguerite sur le dragon ainsi qu'un tableau du Christ au jardin des Oliviers.

Les armoiries des Coëtivy ou des du Chastel, timbrées d'un heaume, surmontent la porte du pignon ouest ; auprès coule la fontaine consacrée, à niche gothique, voisine des débris d'un calvaire en kersanton.



Ancien château de Breignou, d'après un croquis de Fréminville

Au château du Breignou est né Jean de Langoueznou, abbé de Landévennec en 1350, témoin et narrateur du miracle du Lys de Salaün. La famille de Langoueznou, très ancienne dans le Léon, portait de *gueules à la fasce d'or accompagnée de six besants de même.* Elle s'est fondue, avant 1543, dans Plœuc d'où la terre passa par acquêt au XVII^e^ siècle à la famille Thépault.

MILIZAC

MILIZAC. — M. Loth pense que Milizac était un ancien fundus, *fundus Militiacus*. M. Jourdan de La Passardière attribue une autre origine au nom de Milizac. « Izac, écrit-il, est un nom d'homme que l'on rencontre très fréquemment. Milizac se dit en breton *Mélizac*, mot qui se décompose rationnellement en *Mel* et *Izac*. Nous venons de dire qu'Izac est un nom d'homme ; quant à Mel, contraction de *Mael*, il a le sens de fief, seigneurie et se retrouve dans un certain nombre de lieux : Maël-Carhaix, Maël-Pestivien, Mezle, Mellac etc. ». On peut donc traduire Milizac ou *Mélizac* par fief, seigneurie d'Izac. Ce bourg était le centre principal d'une vaste région forestière appelée *Coatmaël* ou *Coatméal* qui s'étendait vers Saint-Renan et Plabennec. On le trouve nommé *Tredisec* vers 1173.

L'église de Milizac est peu ancienne. La tour porte la date 1716. D'autres inscriptions donnent les dates 1652, 1685 et 1733. L'édifice a été agrandi en 1925 du côté du chœur, qu'on a orné de jolies verrières. Son clocher, bordé d'une double galerie, se termine par une flèche élancée flanquée de quatre clochetons posés en encorbellement sur une corniche moulurée. En 1794, la municipalité fit enlever la croix de fer qui surmontait la flèche pour lui substituer un mât avec le drapeau tricolore.

A l'entrée du cimetière est un petit arc triomphal avec statue de saint Pierre, patron de la paroisse, qui se retrouve au portail, coiffé de la tiare et portant la croix à triple croisillon. Au-dessus de l'arcade un bel écusson martelé, soutenu de deux lions et timbré d'un heaume, offrait jadis le prénom héraldique des vicomtes du Curru du nom de Kernezne. Au maître-autel sont les statues XVIII^e^ siècle de saint Pierre et de saint Paul. La croix du cimetière de 1603 a été restaurée par Yan Larchantec. On a conservé une petite chapelle-reliquaire, mais la chapelle de sainte Anne n'existe plus. En l'an IX de la République, elle servait à la célébration du culte catholique par deux prêtres insermentés, que suivaient mille quatre cents habitants, tandis que dans la grande église, le curé Jacques Ulfien Duval exerçait le culte constitutionnel, suivi seulement par quarante personnes. Résultat : on s'étouffait

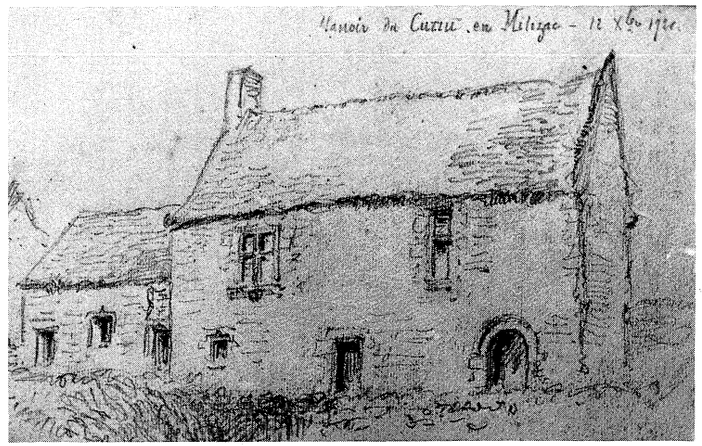
dans la chapelle et la plupart des fidèles devaient rester dehors, exposés aux intempéries, tandis qu'à côté, les partisans du citoyen Duval se tapissaient dans l'ombre des piliers, honteux de leur petit nombre. Aussi le conseil municipal demanda-t-il au Premier Consul d'arranger plus équitablement les choses, en attribuant à chaque parti l'édifice qui convenait à sa force numérique.

A la sortie du bourg, par la route de Guipronvel, est le petit manoir de Keronvel, jadis résidence de la famille des Loges. Au nord de la route de Lanrivoaré, dans un riant vallon, à deux kilomètres et demi de Milizac, s'élève le manoir restauré de Keranflech. Le portail en granit, où on lit la date de 1712, est orné des armes de la famille Gilart, originaire du Maine : *de gueules à deux clefs d'argent en sautoir*. Sa devise est *Et pour et contre*. Keranflech avait eu antérieurement des seigneurs particuliers, dont était Hervé Kernaflech, seigneur dudit lieu, en 1443. Sa postérité se fondit en 1551 dans Le Ny.

Au mois de mai, les environs de l'antique manoir sont un site enchanteur. Les hautes frondaisons des frênes, des hêtres, des chênes, des châtaigniers offrent toute la gamme des verts tendres, auxquels sert de repoussoir la sombre verdure des sapins piquetés, çà et là, du ton plus chaud des nouvelles pousses. Un ruisseau, avant de s'aller jeter dans l'Aber-Ildut à Saint-Renan, forme ici un étang où se reflètent, avec les branches des saules qui s'y baignent, l'azur du ciel et le haut profil des peupliers. Les clochettes bleues des jacynthes sauvages, les marguerites au cœur d'or, les trèfles stellaires, les anémones des bois, les renoncules, les violettes se perdent dans les hautes herbes ou grimpent hardiment aux talus, jetant l'éclat de leurs couleurs sur cette nature agreste qui retentit tout le jour du babil de la gent emplumée.

En Milizac existait, près de Saint-Renan, un autre château aujourd'hui en ruines, le Curru, vicomté d'ancienneté avec moyenne justice qui relevait du roi sous sa barre de Saint-Renan. Le Curru est appelé aussi en breton Castel ar Roue Faramus (le château du roi Faramus). Qui était ce monarque-là ? A quelle époque vivait-il ? C'est ce que la tradition néglige de nous apprendre. On connaît seulement un Yves Faramus qui contribua en 1238 à la fondation du couvent des Dominicains de Morlaix et une Marie Faramus, peut-être son arrière-petite-fille, qui apporta en 1360 la terre du Curru à son mari Gestin de Kernezne. Cette famille, originaire de Quilbignon, posséda le Curru pendant plus de trois siècles. Elle a produit Jean de Kernezne, vicomte du Curru, grand écuyer du duc de Bourgogne, inhumé à Saint-Yves de Paris en 1416, et Charles de Kernezne, marquis de la Roche, vicomte du Curru, gentilhomme de la Chambre, chevalier de l'ordre du Roi et gouverneur de

Quimper en 1653. Après l'extinction de cette maison, en 1759, Curru passe aux Huchet de La Bédoyère et aux marquis du Bot du Grégo, famille dont le nom, mal lu par P. Levot, lui a fait dire que ce château avait été l'habitation d'un grand seigneur écossais, le marquis de Mac Grégor...



Manoir du Curru, en Milizac

Les seigneurs du lieu étaient investis d'une prévôté ducale féodée dont la juridiction s'étendait sur les paroisses de Guipavas, Lambézellec, Gouesnou, Bohars, Trénivez, trève du prieuré des Sept-Saints de Brest.

Les fonctions du prévôt consistaient à rendre la justice dans ce ressort et à percevoir les redevances dues par les tenanciers. En 1487, Jean de Kernezne ayant embrassé le parti du roi de France contre le duc François II, celui-ci fit saisir les terres qui étaient le gage de la prévôté, mais Charles VIII, une fois devenu l'époux de la duchesse Anne, les restitua à son partisan.

Il y a un demi-siècle, le Curru avait encore belle apparence jusqu'en ses parties ruinées, mais on y a depuis beaucoup démoli. On y trouve encore deux corps de logis gothiques dont le plus vaste offre sur sa façade deux fenêtres à meneaux, diverses baies moulurées et plusieurs petites ouvertures rondes qui devaient être plutôt des pertuis d'aération que des meurtrières. Dans la partie de droite, il y a une cheminée Renaissance de lignes très simples. Derrière s'élevait une tour carrée aujourd'hui effondrée, percée à la base de trois embrasures. Dans l'autre bâtiment, l'appui d'une fenêtre à croisillon de pierre est timbré d'un écusson effrité où se distinguent cependant les *trois coquilles* des Kernezne. Les restes d'une immense clôture, et un colom-

bier énorme, tout drapé de lierre, attestent encore l'ancienne importance du lieu. On parle aussi de souterrains qui contiendraient trois barriques d'or, mais personne n'en peut découvrir l'entrée...

Le beau pennon héraldique aux armoiries alliées des Kernezne et des Jouan sur un écartelé de leurs alliances qui gisait autrefois dans la cour a été, comme nous l'avons vu, transporté au château de Kerveatous, en Plouarzel, ainsi que la « Grille du Diable », fabriquée par Satan lui-même dans les circonstances que voici. Le malin avait fait marché avec le seigneur du Curru de lui bâtir un beau château en une seule nuit. Il devait recevoir pour salaire le premier être vivant, corps et âme qui y entrerait au matin. Mais on le roula indignement en lançant à l'intérieur du manoir un chat par l'une des croisées. Transporté de fureur, le prince des ténèbres se vengea comme il put et ferma cette maudite croisée par une grille aux barreaux si bien enchevêtrés et solides que nul ne put jamais réussir à la rompre. Au nombre des droits seigneuriaux du vicomte du Curru figurait celui d'obliger les habitants du village de Quilliverien en Saint-Renan à venir battre dans l'aire du Curru la récolte de son domaine.

De vieux manoirs ont existé à Tréléon, possédé en 1443 par Brient de Tréléon et en 1753 par la famille de Kerguiziau, au Hentguer, à Pennanech, passé en 1606, par mariage des Jouan aux Kernezne, à Kéréon, qui a donné son surnom seigneurial à la famille brestoise Le Dall de Kéréon dont était un contre-amiral sous le Premier Empire. A Coat-Laëron (*le bois des voleurs*), sur l'ancienne voie de Saint-Pol à Saint-Mathieu, est une courte croix primitive curieuse par son Christ barbare aux reins entourés d'une sorte de pagne plissé qui descend jusqu'aux genoux. Près et au nord de Saint-Renan, sur une petite croupe entre deux minces affluents de l'Aber-Ildut, on voit l'ouvrage fortifié de La Motte (*ar Vouden*) entouré de douves et précédé d'un retranchement joignant aux marais.

KERNILIS

KERNILIS. — Kernilis est nommé *Kernilis-Kermavan* dans une lettre du duc Jean V de 1406 et au rôle de la montre de l'évêché de Léon en 1534, à cause de la terre seigneuriale de Kermavan, l'une des principales du pays, dont le chef-lieu se trouvait dans la paroisse. Kernilis a perdu, depuis la Révolution, sa trève de Lanarvily, devenue commune.

L'église moderne se distingue, nous dit le chanoine Abgrall, par la correction de ses lignes et l'originalité de sa charpente apparente; elle date de 1866 et eut pour architecte M. Bourdais, de Brest, qui collabora plus tard à la

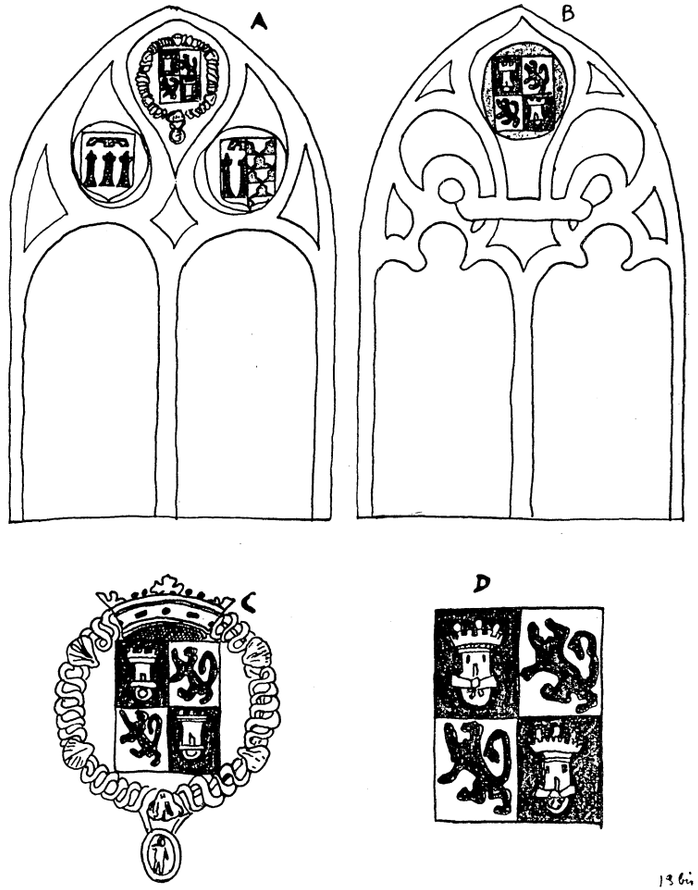
construction du palais du Trocadéro, pour l'exposition de 1878. La seule partie ancienne est le clocher XVII^e^ siècle, foudroyé en 1827 et restauré peu après. Il présente, au-dessus de sa balustrade à grande saillie, un très heureux agencement de chambres de cloches à double baie, puis à baie unique, avec retraits latéraux et petits pinacles d'angle. Sainte Anne, patronne de la paroisse, a dans l'église une noble statue gothique, aux belles draperies. La grand-mère du Sauveur est figurée assise et ayant à son côté une petite Sainte-Vierge lisant dans un livre. Kernilis possède quelques reliques de sainte Anne et le pape Innocent X y établit en 1651 une confrérie de son vocable. On remarque aussi les statues de sainte Anastase, aux cheveux longs, provenant d'une chapelle ruinée, de sainte Haude décapitée tenant sa tête entre ses mains et de son frère et meurtrier saint Tanguy, représenté en robe monacale, scapulaire et capuce, tenant un livre dans sa main gauche et ayant une mitre à ses pieds. La présence de cette dernière statue dans l'église s'explique par le fait que plusieurs seigneurs de Kermavan ont porté de père en fils le prénom de Tanguy.

La croix du cimetière offre, comme celle de Guisseny, la rare disposition d'un croisillon double, aux branches se recoupant à angle droit, en formant quatre coupoles au même niveau. Les statues sont celles de la Sainte-Vierge, saint Jean, saint Pierre et un saint évêque. Il y avait un reliquaire, daté de 1609, qui existait encore vers 1850, mais il a été démoli.

Le château féodal de Kermaouen, Kermavan ou Carman qui commandait le fond de l'estuaire de l'Aber-Vrac'h et le passage du Pont-Crac'h a également disparu. Ses remparts festonnés de mâchicoulis et ses quatre tours d'angle se dressaient menaçantes sur une crête, à gauche de la route de Lannilis, au-dessus du confluent de la rivière du Diouriz et d'un petit ruisseau. La maison de Kermavan était illustre entre toutes les lignées léonaises, et sa richesse avait passé en proverbe. Le seigneur du lieu, en sa qualité de grand fondateur de l'évêché de Léon, portait l'un des pieds de la chaise du prélat lorsque celui-ci faisait sa joyeuse entrée dans sa ville épiscopale. La première famille de Kermavan s'est terminée au XIII^e^ siècle par le mariage de Béatrix de Kermavan, qui semble fille de cet Alain de *Villemavan*, mort en 1253, dont la tombe existe à Lochrist, avec François, sire de Lesquélen, fils d'Alain de Léon (frère cadet d'Hervé IV, vicomte de Léon) et de l'héritière de Lesquélen qui avait relevé pour lui-même le nom de ce vieil estoc, mais permit à ses enfants de reprendre le nom plus fameux de Kermavan (4).

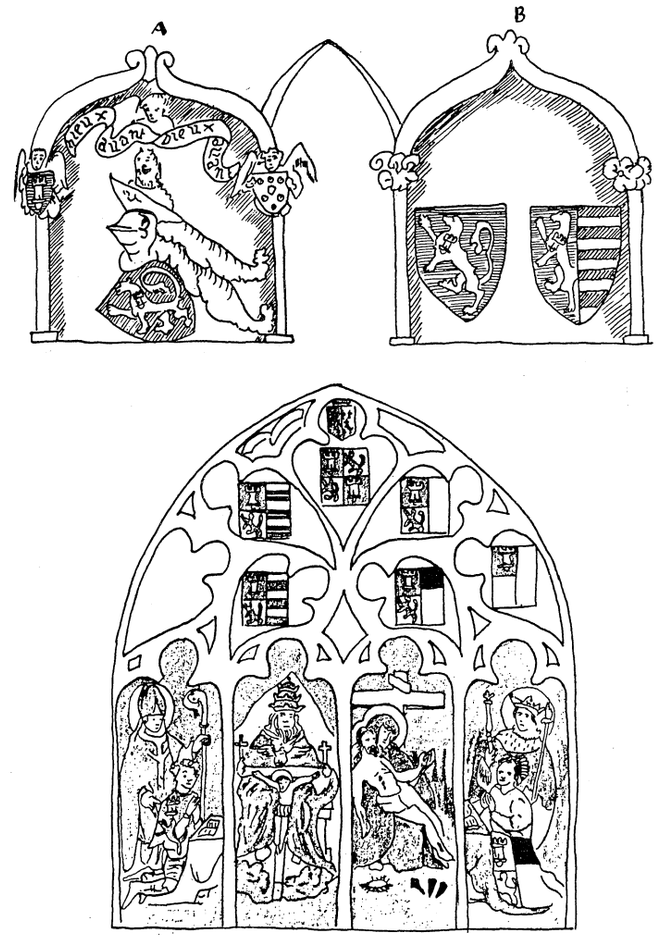
(4) — L'État des Prééminences du marquisat de Carman, dressé en 1614, est conservé au château de La Ryais en Ménéac (Morbihan), appartenant à la famille du Plessis de Grénédan. Nous reproduisons, calquées sur ce manuscrit, les armes de cette famille et de ses alliées figurant sur les vitraux d'églises ou chapelles de la région.

En lad. eglisse parocchialle de Kernilis du costé de levangille en la vittre sur lautel sont les armes de Kerman A
Du costé de lepistre en la vistre sur lautel sont les armes de Kerman B
En la croyx quy est dans le simettierre sont les armes de Kerman aveq ordre et coronne C
En la tour sont en pierre en bosse les armes de Kerman D
La lisière est tant par dedans & par dehors armoyé des armes de Kerman

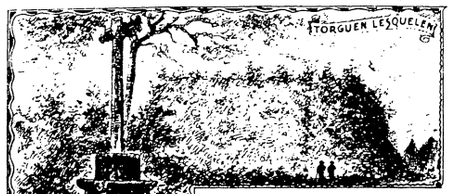


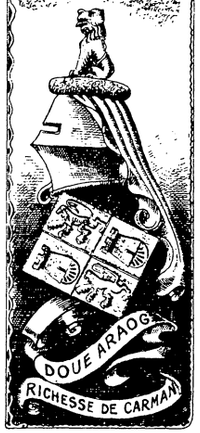
Prééminences de Carman, 1614

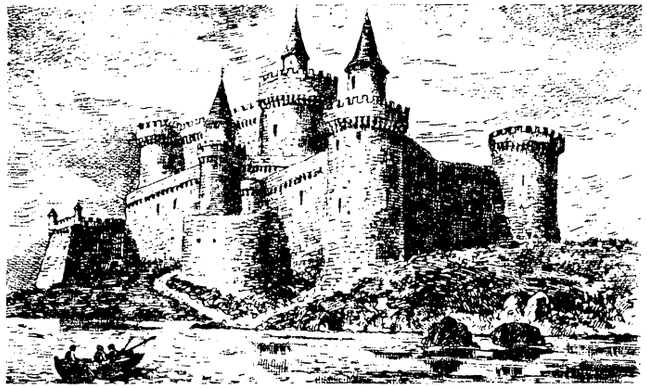
Par dehors aux deux costés de lad. vittre sont en pierre en bosse de un costé un timbre des vieilles armes de Kerman aveq la divisse aveq un seul tour et les armes de Penaneach A
Laure costé de lad. vittre sont les vieilles armes de Kerman aliée aveq Vieux Chastel B
en leglise parrochialle de Kernilis en la grande vistre sont les armes de Kerman allié aveq Rosmadec Chastel la Forrest C



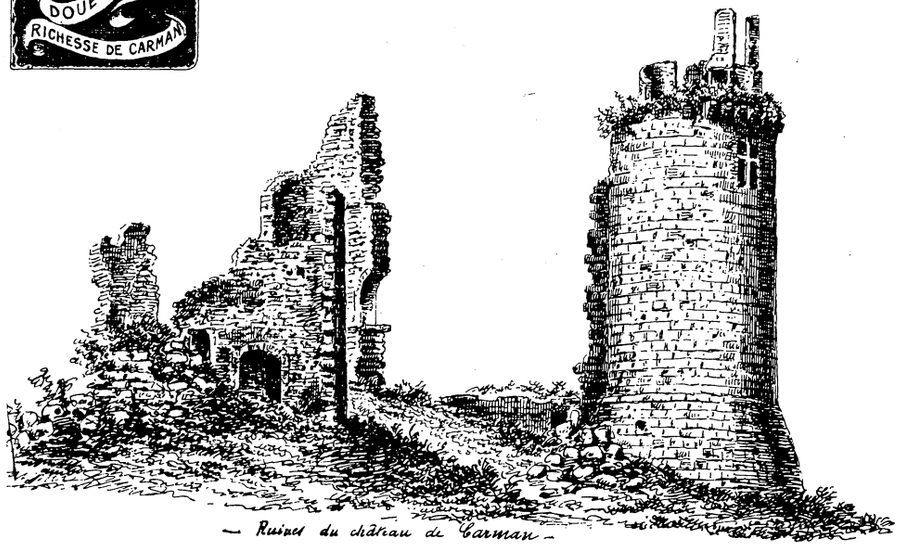
Prééminences de Carman, 1614





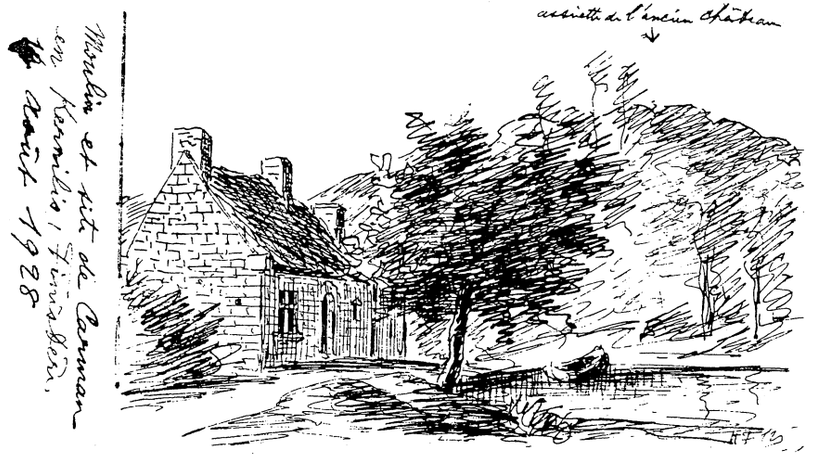


Reconstitution du château de Carman à Kervaon



— Ruines du château de Carman —

Alain de Kermavan, fils des précédents, déclare en 1294 devoir deux chevaliers à l'armée ducale. Son arrière-petit-fils Tanguy, capitaine de Lesnéven en 1379, chevalier, marié à N... de Rohan, ratifie en 1381 le traité de Guérande et est père d'Alain de Kermavan, marié à Jeanne de Rosmadec.



Moulin et site de Carman, en Kernilis

Leur fils Tanguy, époux de Marguerite de Pennanec'h, est chambellan du duc en 1418, capitaine de Brest en 1423 et commande en 1420 une compagnie de trente hommes d'armes dans l'armée levée pour la délivrance de Jean V. Il obtient en 1453 du duc Pierre l'érection en bannière de sa terre de Kermavan, et laisse pour fils, de sa femme Marguerite de Pennanec'h, autre Tanguy, marié à Marguerite du Chastel, fait prisonnier à Saint-Aubin du Cormier en 1488 dans les rangs bretons, dont le fils aîné, encore nommé Tanguy, épousa en 1610 Louise de La Forest, dame dudit lieu et de Trégarantec. Son oncle, Jean de Kermavan, évêque du Léon, mourut en 1514. Un cinquième Tanguy de Kermavan, issu de l'alliance précédente, ne laissa point de postérité de son mariage avec Catherine de Rohan, et sa sœur Françoise apporta les domaines de son antique maison aux Ploësquellec en épousant en 1541 Jean de Ploësquellec, seigneur de Bruillac.

Comme jadis les Lesquélen, les Ploësquellec ne firent point difficulté d'abandonner leur patronyme pour se parer du beau nom de Kermavan, sous lequel le fils aîné de Françoise, Jean de *Quermant* ou *Guermand* ainsi que l'appelle Brantôme, acquit à la cour une redoutable reputation de bretteur et de duelliste déterminé. Brantôme a cité quelques-unes de ses prouesses, entre

autres sa rencontre avec Jean de Rohan, où tous deux furent grièvement blessés. En 1565, ce « jeune gentilhomme brave, vaillant et des riches gentilshommes de Bretagne » fit un meilleur emploi de son épée en allant à Malte pour aider les chevaliers à repousser l'assaut des Turcs. Mais, après son retour, il se noya dans la Seine en prenant un bain avec M. de Guise. Son frère cadet, Maurice, épousa Claude de Goulaine et abandonna le château de Kermavan pour se construire à Seisploué, en Plounévez-Lochrist, une belle demeure Renaissance dont un pavillon à triple colonnade subsiste seul.

Leur fils aîné, Louis de Kermavan, époux de Diane de Luxembourg, fut tué en duel à Rennes en 1584, ainsi que son frère Christophe, dans une sanglante rencontre avec le marquis de Tournemine Coatmeur, qui périt également des suites de ses blessures. Leur sœur et héritière, Claude, mariée en 1577 à un grand seigneur Tourangeau, François de Maillé, seigneur de l'Iolette, Villeromain, chevalier de l'ordre et gentilhomme de la chambre du Roi transmit aux Maillé son magnifique apanage. En faveur de leur fils Charles de Maillé, Louis XIII érigea en marquisat la terre de Carman, par lettres d'août 1712. Ce Charles, qui succomba en 1628 aux fatigues du siège de La Rochelle, eut pour fils aîné Donatien de Maillé, marquis de Carman, tué en duel en 1652, à Berrien, par le marquis du Chastel ou plutôt par l'un de ses suivants, le sieur du Bois de la Roche. De son mariage avec Renée-Mauricette de Plœuc, il laissa Henri de Maillé, marquis de Carman, mort en 1728 à demi-ruiné après avoir vendu, vers 1715, la terre de Carman au fameux financier auvergnat Antoine Crozat, qui prenait sans vergogne le titre de marquis de Carman. Sa petite-fille Antoinette l'apporta par mariage aux Gontant-Biron. Les Rohan-Guémené l'acquirent en 1778. Le château était tombé en ruines et, dès le milieu du XVIII^e siècle, on en exploitait les murailles comme carrière à matériaux. Vers 1830, on en voyait encore cependant de beaux restes consistant en une haute tour ronde revêtue de pierres de taille et couronnée de mâchicoulis, avec une grande fenêtre à meneaux, indiquant le XV^e siècle, en une autre tour très endommagée et en quelques pans de murs dessinant une enceinte carrée bordée de douves. Un dessin du chevalier de Fréminville nous a du moins conservé l'aspect romantique de cette vieille forteresse que la « bande noire » a totalement détruite et dont l'emplacement se devine à peine à quelques ondulations du sol, quelques traces de fossés, sur ce promontoire d'où elle plana si longtemps en dominatrice sur le pays. La haute justice de Kermavan s'exerçait à Plouguerneau.

La chapelle seigneuriale était dédiée à saint Yves. Jadis, un incendie ayant éclaté au château, les serviteurs s'empressèrent de mettre à l'abri les meubles et les effets les plus précieux, mais le sire de Kermavan courut à l'oratoire en criant « Dieu avant », se saisit du ciboire et des vases sacrés, et

les emporta en lieu de sûreté sans se préoccuper des flammes qui dévoraient sa demeure. Sa pieuse exclamation *Dieu avant* fut trouvée si belle que ses descendants l'adoptèrent pour devise; mais plus tard les Maillé-Carman la transformèrent en un autre cri ridicule d'orgueil, et qui se lisait, avant la Révolution, sur une cheminée du château de Seisploué : *Carman, Dieu seul avant*.

La seule chapelle rurale de Kernilis, Sainte-Anastase, ne présente plus que d'informes vestiges. En 1900, on voyait encore un pignon soutenant un petit clocher, avec une porte gothique surmontée d'une rosace.

Il y a des substructions et des tuiles en quantité à Kerbrat-Huella; on y a recueilli des vases et des monnaies romaines. On trouve également beaucoup de poteries et de médailles à Kersuland et à Kersuno. C'est au bord de la grande voie de Carhaix à Plouguerneau, qui traverse la commune, que s'élevait, près du village de Kerscao, la célèbre borne milliaire de l'empereur Claude I^er. Érigée en l'an 46 de notre ère, elle se voit aujourd'hui au musée de Quimper où M. Le Men la fit transporter en 1873.

GUIPRONVEL

GUIPRONVEL. — Ancienne trève de Milizac, aujourd'hui commune et paroisse sous l'invocation de la Sainte Vierge. Guipronvel est un adoucissement de *Guic-Ronvel*. Ce préfixe Guic (*vicus*, le bourg) suppose un *Plou-Ronvel* qui a disparu en tant que paroisse, supplanté par sa trève de Milizac. L'éponyme paraît être Romel ou Romélius, père de saint Guénaël, qui possédait héréditairement dans ce plou le domaine de Lan Deheuc, aujourd'hui Landezoc, au nord du bourg, sur la route de Plouguin.

L'église repose dans un cimetière nu et herbeux, semé d'humbles tombes, au milieu desquelles s'élève, sur un socle à quatre marches, un haut calvaire, au fût écôté. Les quatre évangélistes sont placés autour du dé, et les croisillons portent une Vierge-Mère couronnée, saint Jean, la Madeleine, saint Pierre et peut-être saint Ronvel. La croix est moderne. L'église faite au XVIII^e siècle a de solides murs bâtis en grand appareil et des fenêtres rectangulaires, au linteau légèrement courbe. Son clocher doit une jolie silhouette à sa galerie sur une corniche à corbelets, ses deux chambres de cloches largement ouvertes, son étage supérieur accosté d'urnes et de volutes, sa petite flèche à baies rondes et crossettes serrées. Sous le porche, garni de bancs de pierre, subsistent six statuettes d'apôtres. On lit sur la porte de chêne la date 1632, qui se retrouve sur la sacristie. La nef a des arcades élégantes. La longère sud contient un enfeu à accolade rompu couvrant la sépulture des sieurs

de Tréolbian du nom de Kergadiou, dont les armoiries pleines et mi-parti *d'un fascé*, chargent les deux écussons des extrémités de l'arcade. Dans la boiserie d'une chaire moderne sont encastrés cinq panneaux des docteurs d'Occident. Une statue de sainte Anne tient un nid dans sa main droite. Au chevet se lit le nom de MESIRE : C : GOURIO : DE : REFUGE : Recteur DE MILIZAC, et la date 1779.

Dans le pavage se remarquent quelques dalles armoriées ; deux d'entre elles représentent une figure singulière, où l'on croit voir un aigle héraldique gauchement schématisé ; une troisième, une pièce ressemblant à un *croissant surmonté de deux besants, avec une étoile en pointe* ; une autre, *six annelets rangés 3.3. surmontés d'un lambel et de la date 1614*. L'un de ces blasons pourrait être celui de Bernard de Guipronvel, mentionné parmi les nobles de Milizac en 1443, et dont les armes sont ignorées.

Les seigneurs de Languéouez en Tréouergat se qualifiaient de fondateurs de l'église de Guipronvel, mais la maison principale de la trève était le manoir de Trémobian, jadis possédé par une branche cadette de la famille de Kergadiou, François de Kergadiou, sieur de *Tromabihan*, y habitait en 1636 avec sa mère, Louise Rannou, et il était deux ans plus tard lieutenant au siège royal de Lesneven. Sa dernière descendante épousa au XVIII^e^ siècle le marquis du Bois des Cours de la Maisonfort. M. de Réals, chef d'escadre des armées navales, résidait en 1781 au manoir de Trémobian, aujourd'hui remplacé par une maison moderne. Dans la chapelle se voyait la tombe d'un Kergadiou, qui a disparu en même temps que cet oratoire. Au-dessous dorment un étang mi-asséché et un moulin abandonné, dans un mélancolique paysage de collines nues dont l'une, qui se nommait en 1554 *Menez ar Castel Bras* (montagne du grand château), devait porter les restes d'un important ouvrage fortifié.

LOC-BRÉVALAIRE

LOC-BRÉVALAIRE. — (C'est à tort que M. Longnon, dans le Pouillé de Tours, identifie cette paroisse *Locus Brendani* taxé vers 1330 à 12 sols ; comme ce lieu est indiqué parmi les bénéfices de l'archidiaconé de Léon, on ne peut y voir que la chapelle (disparue) de Loc-Brenden ou Locpréden en Plouénan). Loc-Brévalaire est cité en 1185 au nombre des prieurés de l'abbaye de Saint-Mathieu, il devient ensuite trève de Plouvien. C'est un petit village pittoresquement assis à flanc de coteau au-dessus de la rivière de l'Aber-Vrac'h, autour d'une église basse qu'ombragent quelques grands arbres.

Cette église, dédiée à saint Brandan, qu'on a longtemps confondu, ce que l'on fait encore, mais avec réserves, avec le Brévalaire bas-breton, a subi vers 1910 une réfection que son état de vétusté rendait indispensable, mais l'architecte a su lui conserver son caractère rustique, en épargnant le petit clocher trapu à tourelle d'escalier, double étage et lanternon final, daté de 1639 et le porche naïvement tracé aux lignes très simples. L'unique bas-côté nord est séparé de la nef par cinq travées à piles cylindriques et archivoltes en plein cintre ; du même côté s'allonge un bras du transept. La statue du patron saint Brévalaire le figure en abbé crossé et mitré, plongeant la hampe de sa crosse dans la gueule d'un monstre qu'il foule aux pieds et ayant près de lui un chien caressant qui grimpe contre son genou ; on a malheureusement oublié la légende où ces deux animaux jouaient un rôle, les autres images vénérées sont une jolie Vierge-Mère gothique, une sainte Anne triple, un saint Yves assis, en cotte à capuchon et barrette, tenant un sac de procès, une sainte Edittrude, un saint Herbot armé d'un livre et d'un bâton, un saint Ursin, peut-être mal nommé, un Christ en croix. Quelques statues (Ecce Homo, saint Éloi, saint Sébastien et saint Herbot) et deux beaux vieux bahuts se trouvent dans la sacristie. Un panneau peint représentant saint Tujan guérissant un enfant mordu par un chien a été transporté au musée paroissial de Saint-Louis de Brest.

La croix du cimetière à deux rangs de consoles est du XVI^e^ siècle. Elle porte les statuettes du Christ, de saint Brévalaire avec son dragon et son chien, de la Sainte-Vierge, de saint Jean, un saint Yves argumentant sur ses doigts, un Ecce-Homo et une Pitié.

Sur le fût, un timbre gravé en creux offre le calice indiquant la qualité écclésiastique du donateur et les deux lettres gothiques P:P qui doivent être ses initiales. En contre-bas du cimetière coule la fontaine consacrée, ornée d'une troisième statue du patron de l'église. Au nord de l'enclos, l'ancienne cuve baptismale, à demi-enfouie en terre, avoisine une fruste croix de granit très massive.

Loc-Brévalaire possédait les deux manoirs de Kernazret et de Coatralliou. Les seigneurs du premier se qualifiaient de fondateurs de l'église et l'on distinguait sur la tour leurs armes *deux fascés chargés de deux guivres entrelacées et affrontées*. Cette maison a longtemps passé pour avoir produit Alain de la Rue, évêque de Léon de 1411 à 1419, puis évêque de Saint-Brieuc de 1419 à 1424, mais cet Alain de la Rue se déclarant lui-même originaire de Cornouaille dans les statuts synodaux qu'il publia à Saint-Brieuc, il devient impossible de le considérer comme un enfant de Loc-Brévalaire. Le manoir de Kernazret était en 1443 à Yvon An Minihy, en français du Refuge, et en 1534 à Hélie du Refuge, archer en brigandine à la montre de Saint-Pol. Les

familles de Touronce et de Lesguern le possédèrent plus tard. Coëtsalliou appartenait en 1443 à Jehan An Coat ou du Bois. « Les tombes de cette famille, dit le marquis de Refuge, lieutenant général des armées du roi sous Louis XIV, issu lui-même d'une branche établie en France de la famille bretonne de ce nom, sont dans la paroisse de Locbrévalazre, à côté gauche dans le mur de l'église. »

La commune est traversée par une voie romaine conduisant de Landerneau à l'Aber-Vrac'h, et qui borde à Kergroas un camp retranché de plus d'un hectare, placé sur un point élevé d'où le regard embrasse un vaste horizon, jusqu'à la mer et les montagnes d'Arrée.

COAT-MEAL

COAT-MEAL. — (Bois du fief, ou de la seigneurie). Cette petite commune se trouve à trois kilomètres à peine du Bourg-Blanc, sur la route de Plouguin. Son territoire n'a que 43 hectares de superficie. C'était un prieuré dépendant de l'abbaye de Daoulas « où sans autorité, écrit le frère Louis Pinson, prestre-chanoine de cette abbaie en 1705 (2), on a establi une paroisse proche de Saint-Renan. »

Cette chapelle avait été donnée vers 1173 au monastère de Daoulas par Hervé, dernier vicomte de Léon. En 1674, Coatméal est mentionné comme trève de Plouguin.

« L'église priorale de Coatméal, dit le père Cyrille Le Pennec, appartient à la Saincte Vierge, à qui elle est dédiée et où elle se plaist à distribuer à ceux quy la vont trouver des effects de sa faveur ; c'est l'occasion qui incite beaucoup de peuple à visiter cet azile, lequel s'embellit, tous les jours, et s'augmente en dévotion sous la conduite de maistre Christophe Plessou, prieur dudit lieu. »

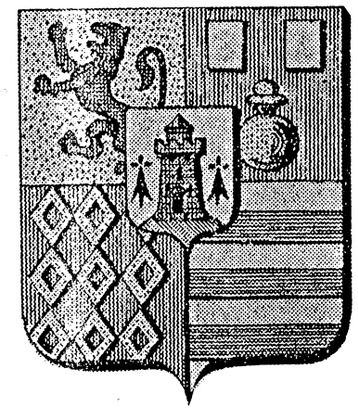
Cette église est dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs. De chaque côté de la nef, il subsiste un édifice du Moyen Age, quatre piliers, reliés par des arcs aigus, avec chapiteaux ornés de deux têtes humaines et de quatre feuilles. Au-dessus du maître-autel dans une niche, éclairée d'en haut, est une Pieta de grandes dimensions, finement sculptée. Statues d'une noble Vierge-Mère du XVII^e siècle, de saint Joseph, saint Éloy et son cheval-jouet, saint Fiacre et Christ en bois d'une expression de souffrance surhumaine presque terrifiante.

(2) — M. de Bergevin, ancien maire de Guimaëc, a bien voulu nous communiquer une copie du manuscrit de F. L. Pinson, dont l'original, aujourd'hui à M. Henri de Kersauzon, fait partie de la bibliothèque de son château de Lannuguy, près de Morlaix.

Le porche latéral du sud voûté en pierre appartient aussi à la construction première de l'église. Il a dans sa façade trois grosses pierres en saillie, ayant porté des armoiries qui ont dû être martelées sous la Révolution. Les moulures et les voussures de l'arcade s'amortissent sur des colonnettes dont les chapiteaux sont ornés des mêmes fleurs que celles des piliers de la nef.

A l'intérieur du porche, les statues de Notre Seigneur et des douze apôtres garnissent de jolies niches en pierre, ménagées dans la muraille, mais les socles ont été mutilés.

Une statuette de Vierge-Mère en kersanton se voit au-dessus du porche pratiqué sous le clocher, construction à galerie et beffroi à double étage du XVIII^e siècle.



COATMEAL. Ecartelé au 1 d'or au lion morné de sable ; au 2 de gueules à 2 billettes d'argent accompagnées en pointe d'une gourde d'or ; au 3 de gueules à neuf mâcles d'or posées 3, 3, 3 ; au 4 fascé d'argent et d'azur de six pièces ; sur le tout d'argent à la tour de sable posée sur une terrasse de sinople et accompagnée de deux mouchetures d'hermines de sable.

Coatméal était le chef-lieu d'une ancienne châtellerie et vicomté qui a appartenu aux fameuses maisons de Léon et de Rohan. Aussi les armoiries de celles-ci, le lion et les mâcles, figurent-elles au premier et au troisième quartier. Au second, les billettes et la gourde sont les armes primitives des Kerascoet, seul château voisin du bourg. Le dernier quartier montre le fascé de la famille de Keroulas qui possédait un manoir noble dans le bourg. La tour placée en abyme représente le donjon qui couronnait jadis la motte féodale de Castel-Huel, située à la sortie de l'agglomération par la route du Bourg-Blanc. C'était le chef-lieu fédéral de la vicomté de Coatméal, dont la juridiction, étendue sur neuf paroisses, s'exerçait au XV^e siècle à Locmajan en Plouguin, ce qui démontre que le castel était déjà démoli. Les hermines habituelles flanquent cette tour.

M. le chanoine Peyron écrit : « On trouve tous les caractères du XIIIe siècle dans la statue en pierre de Notre-Dame qui est vénérée comme patronne à Coat-Méal. » Cette statue, faite de deux blocs de kersanton, était placée au-dessus du porche midi ; la tempête un jour la fit tomber. Elle est déposée aujourd'hui dans le jardin du presbytère.

Les personnes âgées ont entendu dire qu'autrefois il y avait une fontaine au chevet de l'église et que la statue en question s'y trouvait. Il ne reste aucune trace de la fontaine. Cependant, quand il creuse du côté sud-est, le fossoyeur trouve une eau très abondante. A quelque cent mètres de là, vers le nord-est, il y a une petite fontaine très simple qui porte le nom de Feunteun an Itron-Varia.

La croix du cimetière, faite par M. Victor Lapierre, sculpteur à Brest, a été bénie le 10 octobre 1886. Elle est en kersanton et mesure huit mètres quinze de hauteur.

Sur le bord de la route du Bourg-Blanc, à une courte distance du bourg, est une magnifique motte féodale, à double retranchement, de deux cents mètres de tour sur cinq ou six mètres de hauteur, nommé *Castel-Huel* (le château élevé).



Kerascoët, en Coatméal

Au sommet paraissent des traces de constructions importantes. Les douves qui l'entourent sont très profondes. La tradition rapporte qu'un souterrain reliait ce donjon aux anciens manoirs de Coativy et de Ty-Coz. Ce qui est certain, c'est que dans l'ancien puits de Ty-Coz, il y a une excavation en maçonnerie à quatre mètres environ au-dessous du sol. La motte de Coatméal était le chef-lieu de la vicomté du même nom dont relevait le château de Trémazan et qui formait jadis l'un des trois membres de la principauté de Léon. Sa mouvance s'étendait sur sept paroisses et s'exerçait au XVe siècle au bourg de Locmajan en Plouguin. Elle passa comme celle-ci de la famille de Léon à celle de Rohan. Au devant de la motte se trouve une croix de pierre à personnages, ornée des armoiries de la maison du Chastel — *un fascé de six pièces* — avec sa devise bretonne *Ma car Doe* en caractères gothiques. La légende dit qu'un trésor est gardé par un dragon monstrueux dans une crypte au centre de la motte. Un jour, deux paysans tentèrent d'y pénétrer en creusant un tunnel, mais la vue du monstre les mit en déroute, et nul depuis n'a osé risquer de nouveau l'aventure.

A un kilomètre du bourg, dans un champ de la ferme de Lesvern, on découvrit il y a quelques années un magnifique tumulus à plusieurs galeries. Il contenait quelques vases anciens et plusieurs pièces métalliques.

Non loin de là, il y a un camp avec enceinte.

Sur la route de Brest à Lannilis, près du camp retranché de Lesvern, une vieille croix branlante porte un Christ et une Vierge-Mère ; elle est timbrée de l'écartelé des Tournemine de Lescoat.

LANARVILY

LANARVILY. — (*Lanhervilly* en 1604, Lanarbilly en 1621 ; Hervilly doit être un nom propre). Ancienne trève de Kernilis, l'église de Lanarvily est située dans un pays bocager et accidenté, boisé par endroits, sur la pente du vallon où coule l'Aber-Vrac'h, en bordure du vieux chemin devenu route vicinale qui semble être la voie romaine de Lesneven à Saint-Mathieu. Cette église, rebâtie en 1856, conserve du précédent édifice un chevet aménagé en sacristie, avec une jolie porte Renaissance à pieds droits doriques et une fenêtre gothique pourvue de robustes meneaux. Au pignon du transept nord, une élégante niche à coquille abrite la statue de saint Gouesnou, patron de la paroisse. Le clocher, conçu dans une note bien locale, se silhouette plaisamment de loin sur les futaies du manoir de Lescoat. Une belle Pieta archaïque est encastrée dans le mur du cimetière, près d'un Christ de pierre et la vieille cuve des fonts baptismaux, en granit, gît au nord de l'enclos, en contrebas

duquel coule la fontaine consacrée à saint Gouesnou, dont l'eau minérale est citée par Cambry.

Le maître-autel moderne offre une série d'intéressants petits bas-reliefs anciens figurant le Christ, les quatre évangélistes, l'Annonciation, la Véronique, sainte Appoline tenant une pince qui serre l'une de ses dents arrachées, etc. Un *ciborium* Louis XIV, en bois doré, surmonte le tabernacle. Dans le chœur, il y a quatre grandes statues du XVIIIe siècle de saint Pierre, saint Paul, saint Gouesnou et saint Guénégan, et derrière le maître-autel, un tableau du Crucifiement. Les autres statues sont un vieux saint Mimor tenant à deux mains ses entrailles, et qu'on invoque pour les maux de ventre des enfants, sainte Anne, saint Joseph, et une fort jolie Vierge en bois doré qui passe pour être l'ancienne image de Notre-Dame du Creisquer, à Saint-Pol-de-Léon, transportée à Lanarvilly pendant la période révolutionnaire.

La seule chapelle de Lanarvilly était celle de Notre-Dame du Moguer ou du Mur, dont l'emplacement, signalé par une croix à Christ ancien, est encore visible. Elle dépendait du manoir de Lescoat, appelé Lescoat-Pape du nom de la famille qui le possédait au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, pour le différencier d'une autre terre de Lescoat, située en Lesneven, et qui appartenait à la même époque aux Barbier. Guillaume de Keranrais, seigneur de Lescoat, figure à la réformation de 1443. Dans ce manoir naquit en 1688 Jean Gabriel le Pape de Lescoat, prêtre de Saint-Sulpice, mort en 1733 en odeur de sainteté, recteur de Villemarie au Canada. La maison actuelle, résidence de la famille Aubert de Vincelles, a gardé d'autrefois une aile longue et basse d'un type très breton, mais sans aucun accident pittoresque. Elle vaut surtout par son cadre de bois et de pelouses, des avenues de hêtres et de chênes imposants.

PLOUVIEN

PLOUVIEN. — C'est une forme moderne, datant du XVIIe siècle, d'un nom qui se prononçait encore parfois au XVIIe siècle *Plouyon*. En effet, en 1727, les formes *Plouyon* et *Plouyen* sont employées dans un même acte.

Les derniers censaux de 1467 à 1536 enregistrent un « Rector de Ploeyon ». En 1330 et 1361 on trouve encore Ploeyon. En 1228, il est question des « frumenta de Ploeyon », en 1206 de Tremeanvily « quae est sita in Plebeyon ».

Quel est ce personnage Yon ? S'agit-il du compagnon de saint Pol Aurélien que sa vie latine désigne sous le nom de Vivehinus ? Dom Plaine n'a pas hésité : Vivehinus fait *Vivien, vien* d'où Plou-Vien. Mais il se pourrait faire

cependant qu'il soit question de saint Wigon, Vigonus, moine de l'abbé de Landévennec ou encore de saint Guigonus qui vivait au XIe siècle. (D'après une note de M. Jourdan de La Passardière).

La commune de Plouvien forme un plateau triangulaire où, dit Ardouin-Dumazet, « de maigres chênaies, des genetières, des champs d'ajoncs, quelques pins de mauvaise venue gagnent sur la lande. L'Aber-Benoît coule ici dans une dépression profonde qui draine rapidement les eaux et permet des cultures et des prairies. Le petit fleuve est né depuis peu de temps, et déjà il roule d'abondantes et claires ondes que viennent accroître les ruisseaux descendus des landes de Plouvien ».

L'église dédiée aujourd'hui à saint Pierre et saint Paul a été reconstruite en 1856-1857. Son clocher, à galerie unique et à trois chambres de cloches superposées est loin d'atteindre la grâce de ceux édifiés aux siècles précédents dans notre région.

A l'intérieur, les belles boiseries du chœur et celles des autels de style flamboyant, quoique modernes, valent d'être signalées, ainsi que les deux retables à colonnes torses du XVIIIe siècle. Celui de droite encadre un tableau du Rosaire d'assez bonne facture et est accompagné des statues de saint Louis et de sainte Catherine. Ce qui mérite surtout l'attention du visiteur, c'est le tombeau d'un chanoine Richard, provenant de l'ancienne chapelle de Saint-Tariec dont il ne reste nulle trace et qui est aujourd'hui réédifié dans l'église paroissiale.

Sur le pourtour de ce petit monument finement sculpté en kersanton, sont des figures de moines priant ou abîmés dans la douleur. Il nous semble que Fréminville n'a pas compris le sentiment artistique qui se dégageait de ces attitudes si bien étudiées, lorsqu'il a écrit que ces « petites figures de moines étaient grotesquement sculptées ». Évidemment, on ne saurait comparer ces œuvres de nos imagiers des XVe et XVIe siècles, à la beauté plastique des chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Mais comparera-t-on aux douces madones de Raphaël ou de Fra Angelico, les scènes *endiablées* de la *tentation de saint Antoine* de Jacques Callot ? Et pourtant, ce dernier, dans un genre tout différent, n'a-t-il pas créé, lui aussi des chefs-d'œuvre ?

Au milieu du soubassement, un ange porte les armoiries des Richard : *d'azur au rencontre de cerf d'or surmonté d'une étoile à 8 rais et accosté de deux roses de même.* Leur devise bretonne *Caret Doe, meuli Doe, enori Doe* (Aimer Dieu, louer Dieu, honorer Dieu) accompagne cet écusson.

Les figures qui entourent ce tombeau sont séparées par des colonnes engagées supportant une moulure feuillagée autour de la table sur laquelle repose la statue couchée du chanoine. M. de Fréminville y a vu la sépulture d'Olivier Richard, ce qui n'est pas vraisemblable, ce personnage ayant son

tombeau à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon. Il s'agit donc plutôt d'un des frères d'Olivier, François ou Laurent ; ce dernier était recteur de Plouguin en 1535. Le chanoine est représenté tête nue, les mains jointes sur la poitrine, revêtu d'une chape richement brodée. Sa barrette est posée à côté de sa tête. Ses armes, sculptées en haut relief, sont encore reproduites sur la table du côté droit. Deux anges, celui de droite portant une image de la Sainte Vierge, sont agenouillés sur la table à la tête du tombeau. Un cerf, dont malheureusement la tête est brisée, est allongé aux pieds du chanoine.

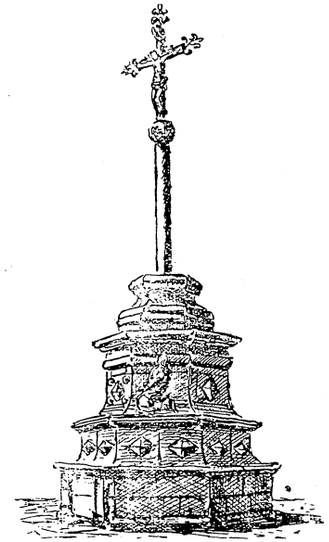
A gauche du portail, en sortant de l'église, est le soubassement d'un calvaire du XVII[e] siècle, sur lequel on a édifié une croix toute moderne. Sur ce soubassement, une statue de la Madeleine affaissée par la douleur, la tête rejetée en arrière, les yeux fixés sur le Christ. Cette figure, d'une pose et d'une attitude dramatiques, est la seule qui subsiste de l'ancien calvaire, avec l'inscription IE : CHRISTO : CRVCIFIXO : SACRUM : 1683 JACOBO : DE : KERANNOU : RECTORE : AE : GO :

La chapelle de Saint-Jaoua est à cinq cents mètres au sud-ouest de Plouvien, sur la route de Bourg-Blanc.

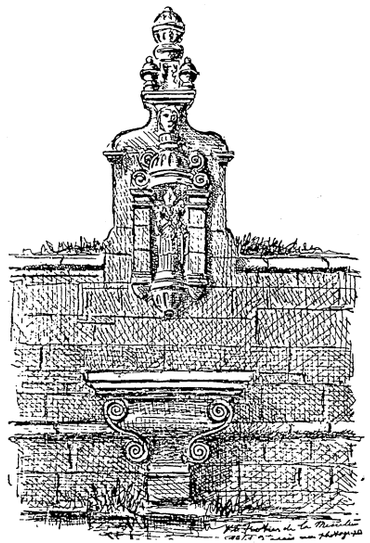
Saint Jaoua, neveu de saint Pol Aurélien, le suivit en Armorique et fut moine de Landévennec. Ordonné prêtre par son oncle, il dirigea la paroisse de Brasparts, devint le premier abbé de Daoulas dont il avait surveillé la construction, mais, inquiété par quelques mécréants, il résigna ses fonctions et se réfugia auprès de saint Paul. Celui-ci, usé de vieillesse et de fatigue, s'étant retiré dans l'île de Batz, le choisit pour son successeur. Saint Jaoua mourut après un an d'épiscopat, l'an 554, à Brasparts, où il s'était rendu à la prière de ceux qui l'avaient offensé autrefois.

Saint Jaoua avait commandé qu'après sa mort son corps fût traîné par des animaux domestiques, qu'on laisserait partir à l'aventure, et que le lieu de sa sépulture serait là où s'arrêterait l'attelage. Parti de Brasparts, le chariot se rompit dans la paroisse de Plouvien, à un endroit où l'on édifia une chapelle contenant le tombeau du saint.

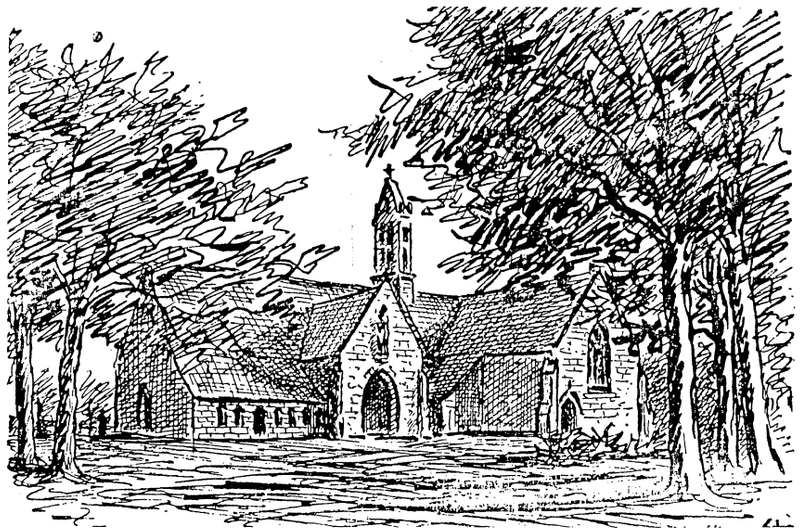
La chapelle actuelle, irrégulière et pittoresque, remonte au XVI[e] siècle. Elle s'élève au milieu d'un vaste enclos herbeux et ombragé, dans lequel sont plantées cinq croix de formes et de dates diverses. Sur sa vaste toiture, qui descend presque jusqu'à terre, chevauche un petit clocher à deux chambres jumelles... Formée d'une simple nef avec une aile en retour au sud, elle est flanquée d'un petit porche carré, aux angles duquel sont les images des quatre évangélistes. Sous la statue assise de saint Jaoua, au fond du porche, on lit la date MDLXIX (1569). Au-dessus de la porte intérieure est une statue de saint Laurent, aux pieds duquel se voit agenouillée une dame donatrice de la maison de Kergoët-Keraliou, dont les armoiries *d'argent au chevron de sable*



Croix de Plouvien



Fontaine Saint-Jaoua, en Plouvien



Chapelle Saint-Jaoua, en Plouvien

accompagné de trois coquilles de même, sont sculptées sur le socle. Un bénitier porte les mêmes armes des Bergoët qui se retrouvent encore dans les frises mi-parti d'un *échiqueté* et de *trois merlettes surmontées d'un lambel*. Statues de saint Jaoua en évêque du XVII^e^ siècle et sainte Catherine, beau saint Michel de grandeur naturelle, aux ailes éployées, pourfendant de son épée flamboyante un démon à queue de serpent piteusement affalé sur le ventre. Une dalle funéraire est entourée d'une décoration gothique encadrant un monogramme qui pourrait être un ℳ couché.

Le tombeau de saint Jaoua occupe dans la chapelle le milieu de l'aile sud. Il est entouré dans son pourtour d'arcades gothiques subtrilobées, avec un passage assez étroit dans toute sa longueur. Sur le tombeau est couchée l'image du saint prélat, revêtu d'une chasuble antique, coiffé de la mitre, bénissant de la main droite et portant la crosse de la main gauche. Deux anges soutiennent le cousin où repose la tête du saint ; un chien est allongé à ses pieds. Sur le bord de la table, au côté droit de saint Jaoua, est gravée en creux l'inscription : S IOEUIN . EPUS . LEONE . FUIT . HIC .SEPULTUS

La fontaine de Saint-Jaoua, au sud de la chapelle mais en dehors du placître, est une jolie construction de granit, d'une note admirablement bretonne, toute patinée d'un fin lichen d'argent vert.

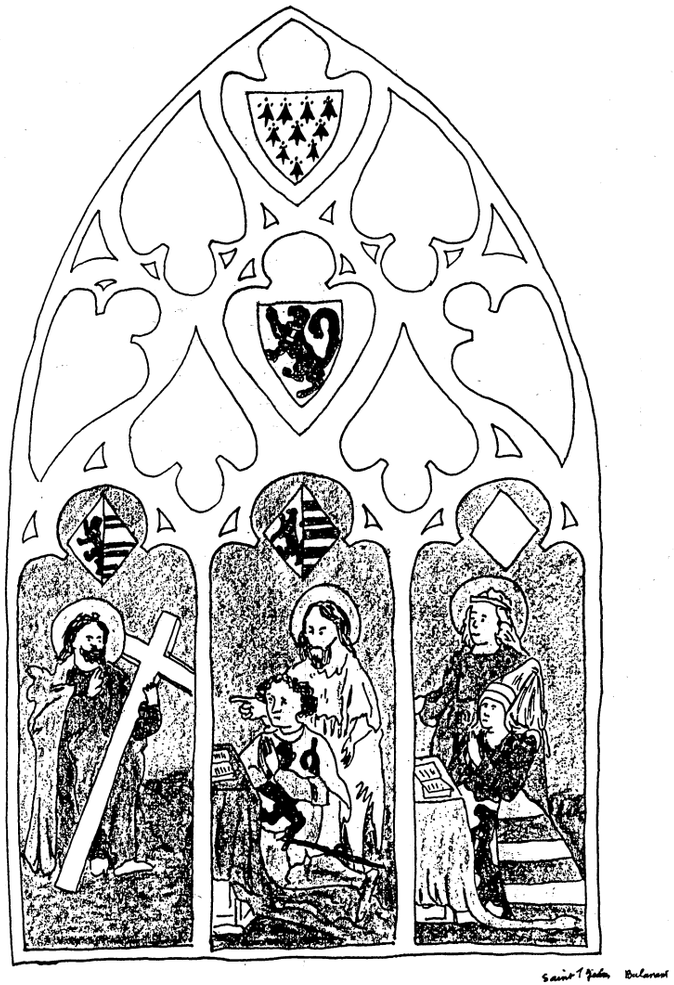
Le bassin est encadré d'une muraille munie intérieurement d'un banc pour les pèlerins. Au fond se trouve un autel de pierre soutenu par un piédouche à volutes, et surmonté d'une niche contenant la statue de saint Jaoua. Cette niche, couronnée d'un dais, est surmontée d'un couronnement en demi-sphère cantonnée d'urnes. Une décoration analogues garnit les pilastres du principal échalier.

La chapelle de Saint-Jean-Balaznan, sur la route de Loc-Brévalaire, est distante de Plouvien de deux kilomètres au nord-est. C'est une ancienne commanderie de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, désignée sous le nom de *Bannazlanc* dans une charte de 1160 attribuée à Conan IV.

Après la perte de Jérusalem, les chevaliers hospitaliers se retirèrent à Rhodes, qu'ils durent abandonner aux Turcs en 1522, pour venir se fixer dans l'île de Malte jusqu'en 1798, époque à laquelle Bonaparte se rendant en Égypte mit fin à son existence militaire par la conquête de l'île, et les chevaliers n'eurent plus désormais que des attributions purement religieuses. L'ordre était composé de huit *langues* ou nations subdivisées en *prieurés*, les prieurés en *baillages*, les baillages en *commanderies*.

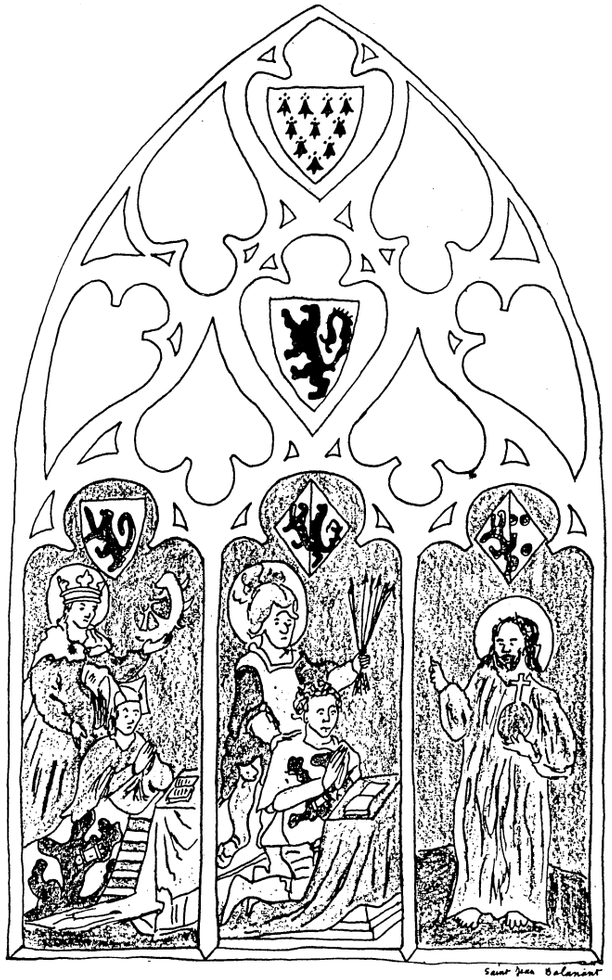
Les bâtiments de la commanderie sont détruits, mais la chapelle subsiste toujours. Elle a dû être bâtie du temps de Perrot du Dresnay, commandeur de Saint-Jean-Balaznan en 1443.

En la vistre du costé de lespittre
sont les vieilles armes de Kerman alié aveq Rosmadec et Vieux Chastel
Aveq leffigie de messire Tanguy de Kerman et de dame Marguaritte du Chastel
La lisière de Kerman est ez lad. Chapelle

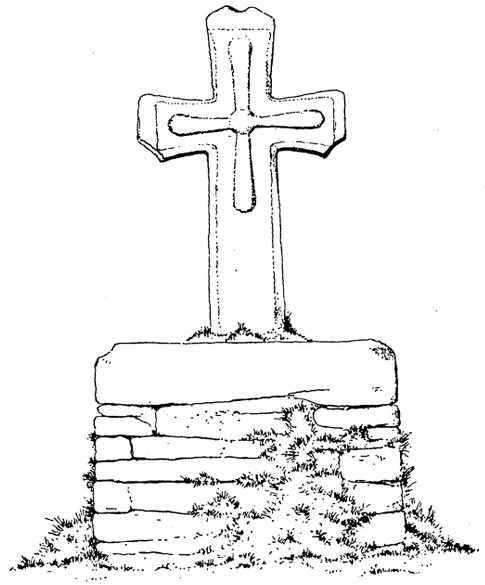


Prééminences de Carman, 1614

En la chapelle de Monsr Sainct Jan en Balaznant sur le grand autel sont deux vittres en celle du costé de l'évangille sont les armes de Léon et les vieilles armes de Kerman alié aveq Léon et Penaneach Aveq les effigies de sire Tanguy de Kerman et de dame Eliette du Vieux Chastel



Prééminences de Carman, 1614



Cette chapelle, bâtie sur une pente de vallon, paraît encore, avec ses murailles noires et lépreuses, son clocher à meurtrières, ses solides contreforts, porter l'empreinte guerrière de l'Ordre qui la fonda. Sur la façade ouest s'ouvre une grande arcade gothique à plusieurs voussures, accostée de deux contreforts aux pinacles élancés. Dans le tympan de cette arcade garnie de feuilles de choux contournées en volutes et couronnée d'un gros fleuron feuillagé, sont une Vierge-Mère et la scène, en ronde-bosse, du baptême de Notre-Seigneur par saint Jean. Entre les deux portes géminées, au cintre contre-courbé et surbaissé, donnant accès à l'intérieur, un bénitier mutilé s'abrite sous un dais élégamment fouillé. Une statue, en kersanton, de l'*Ecce Homo*, en demi-grandeur, est posée au-dessus.

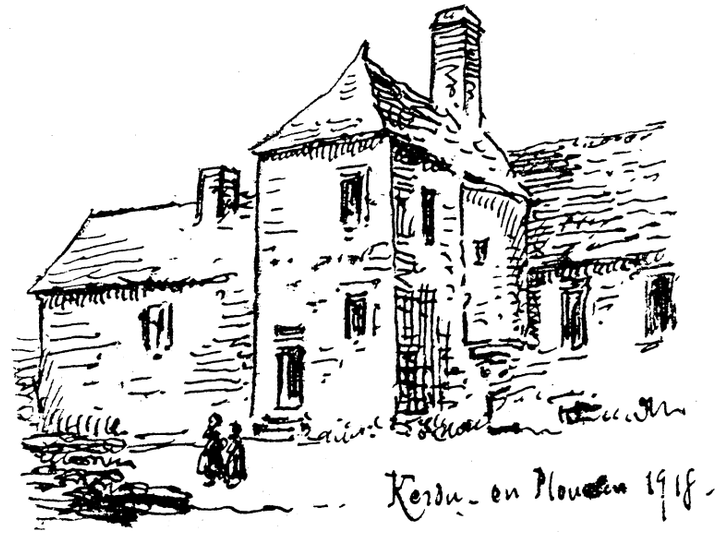
La fenêtre géminée du vitrail de l'abside forme deux tympans à lancettes où se remarquent les armoiries des Kermavan ou Carman, Rosmadec etc., *d'or au lion d'azur*, pleines et alliées à celles des Le Ny de Pennanec'h du Chastel du Juch.

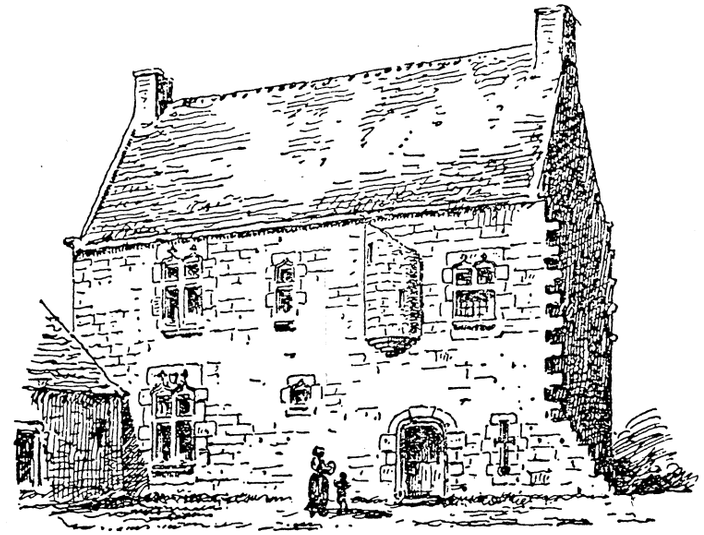
A l'intérieur qui n'a qu'un seul bas-côté, et une nef divisée en quatre travées par des piles cantonnées de colonnettes à chapiteaux feuillagés du XVe siècle, on remarque d'anciennes statues : un Christ provenant d'un groupe de son baptême, un saint Jean Baptiste portant livre et agneau et vêtu de la robe en poil de chameau, autre saint Jean Baptiste et saint Kenan et évêque. Sur un petit autel latéral, statues de saint Pierre avec sa clef et de saint Fiacre avec sa bêche ; dans un angle, auprès de la sacristie, une Notre-Dame de Pitié, très archaïque.

Au sud de la chapelle, la fontaine de Saint-Jean, édicule carré à toit d'ardoises, couvre une grande piscine de granit entourée de bancs. Au-dessus du bassin, statue de saint Jean Baptiste avec l'agneau et la croix. Sur le pourtour, saint Jean l'Évangéliste, le Christ et trois autres statuettes.

De nombreux manoirs existaient jadis en Plouvien. Parmi les rares qui subsistent, plus ou moins mutilés, on peut citer Kerbreder, bel édifice du XVe siècle dont la moitié a disparu. Sa porte en anse de panier est défendue à droite par une meurtrière cruciforme, et les deux grandes fenêtres à croisillons sont décorées d'élégantes accolades fleuronnées. Une petite tourelle engagée, à cul-de-lampe percée d'embrasures, fait saillie à la hauteur du premier étage. A l'intérieur, il y a un large escalier de granit à balustrade dentelée selon le profil des marches, et deux statues de kersanton, une Pitié et un saint Nicolas, qui proviennent de la chapelle domestique. En 1674, Kerbreder était la résidence d'écuyer Gabriel de Kersauson, seigneur de Rosarnou. Sur la route de Bourg-Blanc se trouve le manoir du Mezou, grande maison de pierres de taille jaunâtres, aux toits rouillés, que relèvent seules une porte à fronton mutilé et une lucarne à volutes. De solides grilles de fer protègent les fenêtres du rez-de-chaussée, et sous toutes celles de la façade apparaît cette ouverture en forme de meurtrière qu'on remarque souvent dans les manoirs du XVIIe siècle et qui servait sans doute à aérer les appartements pendant la nuit. A droite de la cour close, les ruines de la chapelle sont encore reconnaissables à sa fenêtre cintrée. En 1674, escuyer François du Drennec, seigneur du Mezou, déclare être capitaine des milices de Plouvien, du Bourg-Blanc et de Locbrévalaire, sujettes à la garde ordinaire du fort de Cezon, et se prétend par suite exempt de servir dans l'arrière-ban. Près de l'entrée de l'avenue, une sorte d'autel de pierre adossé à une croix pattée dont l'un des bras est cassé à demi marque l'endroit où la litière qui portait le corps de saint Jaoua « fit un éclat si grand, qu'on pensoit qu'elle fut rompue ». Mais les chevaux continuèrent leur marche et s'arrêtèrent cinq cents pas plus loin, là où est la chapelle du pieux abbé.

A trois kilomètres du bourg, près de la route du Bourg-Blanc à Lannilis est le manoir de Kerdu, possédé en 1636 par écuyer François de Château-





Restes du manoir de Kerbreder

neuf, sieur de la Mériays, bailli et lieutenant de la cour royale de Saint-Renan et Brest. Il a passé depuis aux Mol, puis à une branche encore existante de la famille de Coataudon. Le portail de la cour est protégé par une meurtrière, mais la maison, remaniée au XVIII[e] siècle, n'a pas grande architecture : elle s'appuie en arrière sur un pavillon flanqué d'un semblant d'échauguette. La chapelle domestique, ajourée de belles fenêtres flamboyantes, n'existe plus. Un bouquet de vieux arbres s'abaisse au-dessous du manoir jusqu'à l'étang asséché du moulin seigneurial.

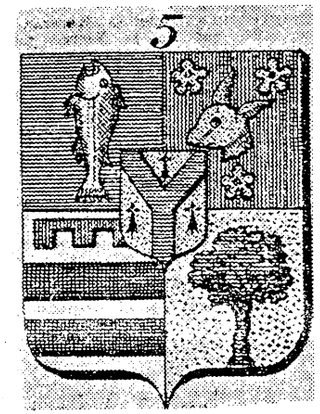
De la chapelle de Tariec ou Saint-Tariec, on ne retrouve plus que la fontaine et les restes de la maison du gouverneur, dont la porte est surmontée d'un écusson portant le *rencontre de cerf* des Richard. Une autre fontaine, accompagnée d'un calvaire ruiné, se voit à *Feunteun-Paol*, près de Diouris. Il y a une belle croix à personnages à Mestuam et plusieurs croix pattées très primitives en divers points de la commune, que traversait l'antique voie de pèlerinage de Saint-Michel de Lesneven, jalonnée par l'aumônerie de Balanant. Un tumulus existe au hameau de Guéguien et une borne milliaire fruste près du moulin de Pontalinec. A Kerlouzern, substructions et tuiles gallo-romaines.

LE DRENNEC

LE DRENNEC. — (Jadis en latin *Spineto*, par traduction du breton *Dreinnec*, qui veut dire épineux.) Le bourg de cette petite commune, jadis dépendant de l'archidiaconé de Quéménet-Illy.

Il y est traversé par la route de Brest à Lesneven. Il doit son origine à un manoir seigneurial et s'étage agréablement sur le versant sud d'une vallée verdoyante, animée de quelques moulins. L'église reconstruite en 1844 a pour patron saint Drien, abbé, dont la statue en bois porte la crosse et la mitre. On y voit un beau retable XVIII[e] siècle du Rosaire, avec colonnes torses, grand panneau en bas-relief et médaillons des Mystères. Le retable du Sacré-Cœur est de même facture. Statues anciennes d'une Vierge-Mère assise et d'une autre Vierge debout sur le croissant de la lune, de saint Goulven, sainte Barbe et sainte Guentroc, invoquée pour les tranchées. Cette dernière provient de la chapelle de Bréventec (Brenguentoc en 1330) dont ladite sainte semble être l'éponyme. Au cimetière, il y a un lech et une vieille croix restaurée en 1887, décorée de huit personnages, dont une pitié, une Madeleine et un saint Drien. Sur les piliers de l'entrée : Ecce Homo et Sainte Femme en granit.

Depuis la Révolution, Le Drennec s'est annexé sa trève de Landouzan et la petite paroisse de Bréventec, ancien prieuré de l'abbaye de Saint-Mathieu. L'église de Bréventec, dédiée à sainte Ventroc, a disparu. La chapelle de Loc-Mazé, Bréventec, située à deux kilomètres au sud du bourg, sur le bord d'un ruisselet clapotant parmi de gros blocs roulés, est du XVIII[e] siècle et sans inté-

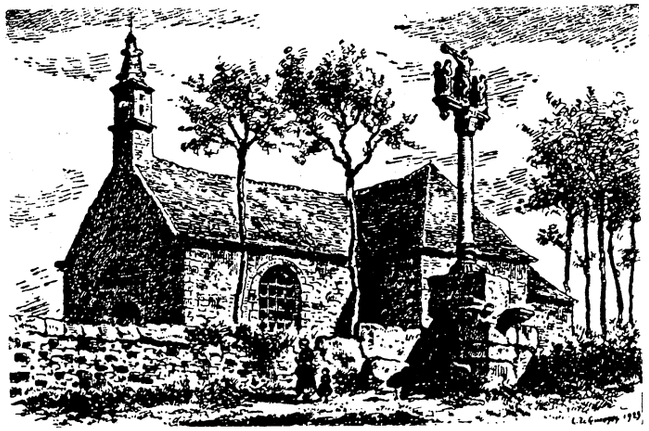


LE DRENNEC. Ecartelé au 1 d'azur au barbeau d'argent en pal, au 2 de gueules à la tête de lièvre d'or accompagnée de trois quintefeuilles de même; au 3 d'argent à deux fasces de sable surmontées d'un lambel de gueules; au 4 d'or à l'arbre d'azur, sur le tout d'or à un pairle d'azur cantonné de trois mouchetures d'hermines de sable.

Le poisson du premier quartier est le blason des seigneurs du Drennec, qui ont produit une famille du même nom, connue dès 1426 et transplantée dans la suite à Ploumoguer. La tête de lièvre et les quintefeuilles appartenaient à la maison de Coëtellez, terre importante d'où était issu Robert de Coëtelez, grand-maître des Eaux et Forêts de France en 1356. Ce haut fonctionnaire avait probablement un très vif penchant pour la chasse au lièvre, et cela le poussa à faire peindre sur son écu la tête d'un animal qui n'a jamais été considéré comme le symbole du courage. Au troisième quartier, on voit les deux fasces et le lambel des Barbier de Landouzan, tels que ce blason est sculpté sur une pierre tombale dans le chœur de la jolie chapelle de Landouzan, voisine du fameux lech auquel saint Uzan ou Urgin avait attaché le diable par une chaîne de fer.

L'arbre blasonnait l'écusson des seigneurs de Coateozen ou Boisyvon du nom de Du Bois, qui se sont fondus dans Kerouartz. Enfin le *pairle*, pièce héraldique très rare en Bretagne, est donné par l'*Armorial* de 1696 comme étant le blason du prieuré de Bréventec, existant sur le territoire du Drennec et dépendance de l'abbaye de Saint-Mathieu. J'ai cru pouvoir remplacer les trois merlettes adjoint par cet Armorial au pairle par trois mouchetures d'hermines, afin de donner à l'ensemble un caractère breton. La devise des du Drennec : *Ne zeuz pesq heb he zrean* (il n'est poisson sans arêtes) nous enseigne sous une forme imagée cette vérité philosophique qu'en ce bas monde le bonheur parfait n'existe pas.

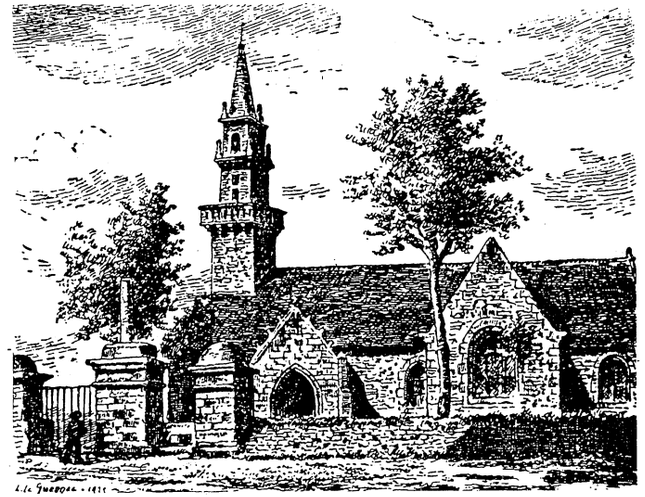
rêt, mais elle abrite une jolie collection de statues archaïques. Au maître-autel, un grand saint Mathieu, drapé dans son manteau aux plis flottants et contournés, armé d'un Évangile in folio, fait face à une Vierge-Mère couronnée, aux cheveux flottants. Les images de saint Pierre, saint Nicolas, saint Laurent, sainte Catherine, sainte Anne assise, en très digne matrone du temps de la duchesse Anne, ayant un livre ouvert sur les genoux et enseignant à lire à la Sainte Vierge, mince et frêle dans sa tunique à franges ouvragées, enfin saint Yves portant le surcot d'official, le camail à capuchon et un bonnet crénelé à six pans, ont beaucoup de caractère.



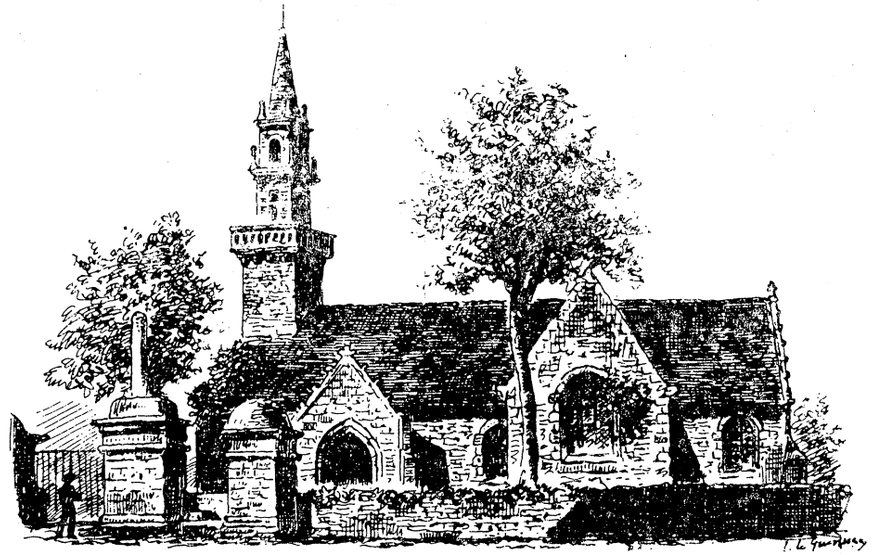
Chapelle de Locmazé-Brévenlec

Au-dessus de la porte de gauche, un curieux tableau peint sur bois figure Notre-Dame de la Merci, patronne de cet ordre religieux voué au rachat des chrétiens captifs chez les peuples barbaresques, accueillant sous son manteau fourré d'hermines divers captifs qui traînent encore leurs chaînes brisées et leurs entraves, ainsi qu'un pape, un moine, un roi, une reine. La poitrine de la Sainte Vierge et celle du moine sont chargées des armoiries de l'ordre de la Merci, coupé *de gueules à la croix pattée d'argent* et *d'un pallé de gueules et d'or*. A la croix du cimetière, on remarque les statuettes de saint Hervé l'aveugle guidé par Guiharan et de saint Nicolas avec les trois enfants au saloir.

A deux kilomètres au nord-ouest du Drennec se trouve la chapelle de Landouzan (Lan-Tujan) située dans une plaine nue, près de l'importante



Chapelle de Landouzan



Chapelle de Saint-Urzin, état en 1918

voie romaine qui conduisait de Landerneau à une station située sur le rivage sud de la baie de l'Aber-Vrac'h. Landouzan fut commune après 1790, mais un arrêté de l'an VIII le rattache à sa mère paroisse. L'église date du XVI^e siècle, avec son clocher à galerie moins ancien et un petit ossuaire. Sur un des contreforts du chevet se lit la date de 1525 en gothique. Quoique solidement construit, cet édifice abandonné depuis la séparation, réclame des réparations urgentes faute desquelles il va rapidement, comme tant d'autres de nos pauvres chapelles bretonnes, à une ruine complète. La décoration en bois sculpté et doré du maître-autel offre deux grandes palmes soutenant une croix entée dans le globe du monde et deux médaillons avec les effigies d'un saint et d'une sainte anonymes. Des deux côtés du tabernacle, peintures sur bois du Christ bénissant et de la Sainte Vierge, en buste. A gauche, Vierge Mère assise, avec l'Enfant-Jésus tenant un oiseau ; à droite, saint Urzin, patron de l'église, en évêque, muni d'une croix à double croisillon. Devant le sanctuaire, un pierre tombale porte un écusson à *deux fascés, au chef chargé de trois besants.*

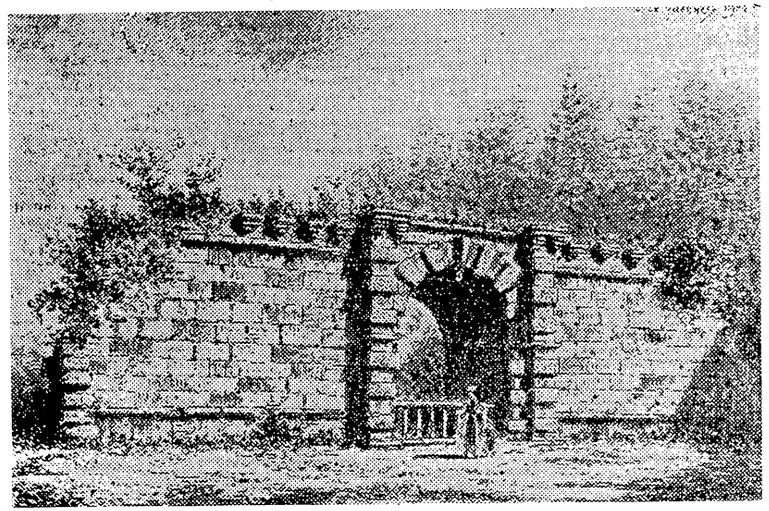
A l'autel de droite, il y a un tableau XVIII^e siècle de saint Pierre assis et priant ; l'autel de gauche possédait un riche tabernacle Renaissance que j'ai vu en 1918 posé par terre à côté et déjà fort détérioré. Au devant du porche, au pied d'un vieil if, s'élève un lech octogonal haut de 0,70 m et profondément entaillé près de la base. La légende dit que saint Urzin ou Tujan, patron de la chapelle, y avait enchaîné un dragon, mais le monstre se débattit si furieusement qu'il avait presque scié le lech lorsque son vainqueur eut terminé sa messe d'actions de grâce. Saint Urzin calma l'animal à coups de crosse, puis alla le précipiter dans un marais voisin. L'entrée du cimetière est monumentale, avec ses trois massifs piliers de granit amortis en demi-sphère. Sur celui du milieu s'érige un fût de croix brisée daté de 1595.

Non loin du bourg du Drennec se trouvait le manoir important de Coatélez (*le Bois des Anges*), qui, d'après une tradition rapportée par Albert Le Grand, tirait son nom de ce que saint Tanguy ayant rencontré en cet endroit son maître saint Paul Aurélien, eut avec lui une pieuse conférence à la suite de laquelle les deux apôtres du Léon, s'étant mis en prières, furent « récréés d'un concert mélodieux de voix angéliques, et à même temps un ange leur apparut, leur donnant avis que dans peu de jours, ils sortiraient de cette vallée de larmes et iraient jouir de la couronne préparée à leurs mérites ». Pendant plus de trois siècles, Coatélez a appartenu à la famille Le Ny, connue depuis Hervé Le Ny, seigneur du lieu, sénéchal de Cornouaille en 1405, et qui blasonnait *d'argent à l'écu d'azur en abyme accompagné de six annelets de gueules en orle*, avec la devise : *Humble et loyal.* Le dernier de cette lignée, Mathurin Le Ny, baron de Coatélez, mort vers 1746, se ruina

par de généreuses prodigalités, ce qui l'obligea à placer à l'entrée de ses châteaux l'inscription suivante :

Passants, passez
Le revenu est mangé.

Quand Fréminville visita Coatélez vers 1835, il y trouva les ruines d'une construction du XVI^e siècle. Aujourd'hui, un manoir moderne a été bâti des belles pierres de l'ancienne demeure, dont il ne subsiste qu'un portail voûté Louis XIII, au cintre en bossage, couronné d'une frise de corbelets simulant une galerie de défense. Le tout est environné de jolis ombrages.



Portail du manoir de Coatelez, au Drennec

L'action d'une vieille guerze bretonne recueillie par Luzel (3) a pour théâtre le manoir de Coatélez, dont elle qualifie le seigneur de « Roi », ni plus ni moins. Le fils de ce roi, revenant d'un voyage en pays éloignés, trouve son père remarié et une marâtre hostile installée au logis. Il s'informe près d'elle de sa sœur qu'il aimait tendrement, et apprend que par sa conduite dévergondée, elle fait la honte des siens. Désirant l'éprouver, il la rejoint près du lavoir, sans se nommer, il tente d'amadouer la jeune fille par l'étalage de ses richesses, mais il n'obtient d'elle autre chose que de sèches rebuffades.

(3) — *Gwerziou Breiz-Izel* I. 207

Devant la proposition qu'il finit par hasarder, la princesse se redresse noblement, dans sa pudeur et sa fierté outragées : « Bien que je sois lavandière, mon père habite un palais. J'ai un frère en pays lointain, Monsieur, et s'il entendait vos paroles, il vous mettrait en pièces, qu'il disperserait par les carrefours. » Honteux de sa crédulité, ravi de retrouver sa sœur toujours digne de lui, le jeune voyageur ne se contient plus, et embrasse en pleurant la pauvre enfant. « C'est moi votre frère chéri des pays lointains, qui suis venu ici pour vous éprouver : votre marâtre m'avait dit que vous étiez une fille perdue et vous ne l'êtes point. » La ballade s'arrête là nous laissant libre d'imaginer comment s'y prit le « fils du roi de Coatélez » pour faire expier ses calomnies à l'odieuse belle-mère.

Près de Coatéozen, ancienne maison forte démolie de nos jours, il y a une motte féodale tout embroussaillée. Des puits et des galeries ou chambres souterraines ont été découvertes à Lestanet et à Landouzan. Un lech rectangulaire gît renversé près de la croix du Ruat.

CANTON DE LESNEVEN

ONZE COMMUNES : LESNEVEN, PLOUIDER, KERNOUÈS, LE FOLGOAT, SAINT MÉEN, KERLOUAN, TRÉGARANTEC, PLOUNÉOUR-TREZ, BRIGNOGAN, GOULVEN, PLOUDANIEL

LESNEVEN

LESNEVEN. — On explique généralement *Lesneven* par *Les-an Even*, la cour de l'Even, et on voit naturellement dans Even, le comte de Léon, Even le Grand, qui délivra le pays, au Xe siècle, d'une bande de pillards danois. Or les noms propres bretons n'ont jamais devant eux l'article, excepté quand il s'agit d'anciens noms communs, substantifs ou adjectifs : *Ar c'hemener*, le tailleur (Le Quéméner) ; *An Du*, Le Noir (Le Du) etc. On ne le trouve jamais devant les noms propres vieux bretons. *Lesneven* signifie simplement, dit M. Loth, la *cour de Neven* ; ce nom existe en gallois sous la forme *Nevyn* (*y* gallois répond à *e* breton).

Lesneven semble donc devoir son nom à quelque chef de clan ou saint personnage appelé Neven, et fut sans doute à l'origine un castel fortifié, sous la protection duquel venaient se réfugier la population du littoral en cas d'attaque des pirates. Une agglomération se forma sous ses murs, autour d'une église dédiée à Notre Dame, que le duc Alain Fergant fonda en 1111. Le culte de saint Michel, s'établit ensuite à Lesneven, et détermina dans toute la région un fort courant de dévotion, puisqu'on voit le pape Grégoire XI accorder en 1372 des indulgences à ceux qui contribueront au rétablissement du pont de Landerneau pour la commodité des pélerins de Saint-Michel et de Saint-Mathieu-Fin-de-Terre. Cette église de saint Michel et sa paroisse furent données en 1216 par le duc Pierre de Dreux aux religieuses de l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes.

En 1163, Henri II, roi d'Angleterre, s'empara de Lesneven et ruina le château qui fut rebâti ensuite.

Pendant la guerre de succession de Bretagne, Lesneven se rangea au parti de Charles de Blois, comme son seigneur Hervé de Léon. Celui-ci ayant été fait prisonnier en 1342 au château de Perzleac'h en Trégarantec et conduit en Angleterre, la ville tomba au pouvoir du vainqueur et ne fut reprise qu'en 1351 par les troupes de Charles de Blois. L'année qui suivit la

défaite et la mort de celui-ci à Auray (1364), le duc Jean IV le Conquérant vint à Lesneven et posa la première pierre de l'église de N.D. du Folgoët. En 1372, les habitants, fatigués du joug que leur imposait la garnison étrangère due à l'anglomanie du duc, se soulevèrent, appelèrent à leur aide Robert de Guitté et massacrèrent tous les Anglais réfugiés dans le château. Des représailles s'en suivirent. En 1374, Jean IV reprit la place et passa à son tour la garnison française au fil de l'épée. Duguesclin s'empara de Lesneven l'année suivante.

La longue période de calme qui suivit ces guerres fut marquée, en 1417, par la prédication de saint Vincent Ferrier, dont l'église de saint Michel conserva pieusement la calotte durant trois siècles, en 1506 par la visite d'Anne de Bretagne, en 1509 par une terrible peste, sans parler des montres de la noblesse léonaise, qui, de 1426 à 1589 se tinrent alternativement à Lesneven, Gouesnou et Saint-Pol. Considérée comme la capitale judiciaire du pays de Léon, dont Saint-Pol était la capitale religieuse, Lesneven possédait une importante cour royale aux limites fixées en 1565 par un édit de Charles IX. Pendant les troubles de la Ligue, les habitants de la ville et des paroisses avoisinantes adhérèrent à la Sainte-Union, mais les paysans exaspérés des ravages des Ligueurs, en massacrèrent deux cents qui, à la fin juin 1594 s'étaient retranchés dans la chapelle de Creachmiquel ; attaqués à leur tour par la Magnanne, ils durent s'enfuir en laissant deux mille des leurs sur le terrain. Une telle boucherie enleva à la cause de Mercœur ses derniers partisans, et le 8 août suivant, les gentilhommes du pays, réunis au Folgoët, firent leur soumission au gouverneur royaliste de Brest, Rieulx de Sourdéac. Depuis cette époque, les faits marquants de la chronique locale se bornent à des fondations de couvents : les Récollets en 1625, les Ursulines en 1678, et des Missions bretonnes du P. Maunoir, en 1669 et 1678, à la construction de l'église paroissiale de Saint-Michel, commencée en 1754 et terminée en 1763. La population de Lesneven était en 1790 d'environ 2.400 âmes.

D'après Guy le Borgne, cette ville avait pour armes : *Parti de France et de Bretagne* ; mais l'Armorial de 1696 décrit ainsi le blason de Lesneven : *d'or au lion de sable* qui est Léon, *couronné de même et tenant de ses pattes de devant un guidon d'azur chargé d'une fleur de lys d'or*.

Lors de la création des départements, Lesneven, réduite aujourd'hui au rôle de chef-lieu de canton, devint le chef-lieu d'un des districts du Finistère. Le nombre des prêtres assermentés y fut infime, les paroisses repoussèrent toujours avec horreur les curés intrus qu'on leur imposait à main armée, et toute la région se souleva en mars 1793 à l'occasion de la levée de trois cents mille hommes, mouvement populaire étouffé par le général Canclaux, dont le tragique épilogue fut l'exécution sur la grande place de Lesneven, le 22

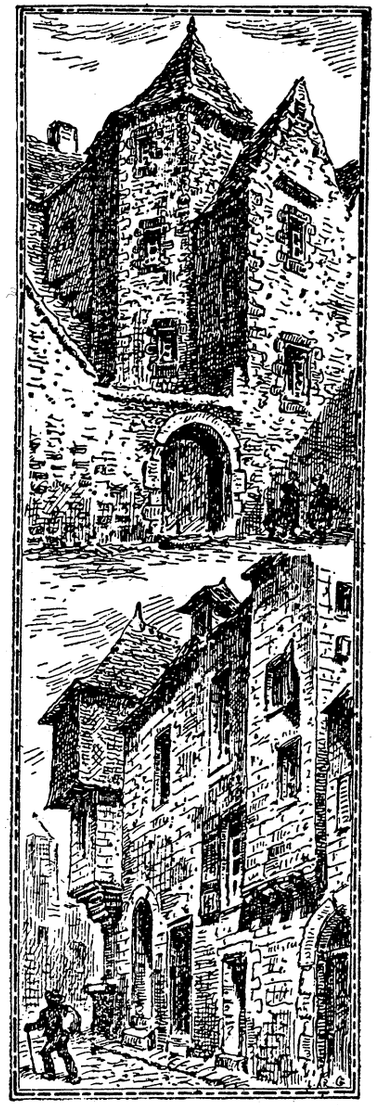
avril suivant, d'un des chefs révoltés, Jean Prigent, maire de Plouzévédé. Le recteur de Saint-Michel, M. Coat, arrêté et emprisonné à Quimper, resta oublié pendant huit jours dans un cachot et y périt de faim. Le 14 avril 1794, deux vicaires de Kerlouan : MM. Habasque et Péton, furent guillotinés à Lesneven, après avoir été, quelques jours auparavant arrêtés dans les fermes où ils se tenaient cachés.

Aujourd'hui, Lesneven est une somnolente bourgade réveillée seulement aux jours de ses grandes foires d'animaux qui encombrent ses rues d'ordinaire silencieuses d'un tohu-bohu bruyant de paysans, de maquignons, de chevaux, de bétail, d'attelages. Naguère, quand l'Angelus sonnait le calme se faisait aussitôt et les campagnards, debout et tête nue, récitaient pieusement à mi-voix l'oraison d'usage. Les écrivains bretons qui ont parlé de la morne capitale léonaise l'ont traitée sévèrement. Courcy y voit une ville qui se meurt sans histoire comme sans monuments. Du Cleuziou la qualifie de « bourgade malséante et disgracieuse ». Enfin, le bon poète Frédéric Le Guyader, que le collège du lieu compta, il y a plus d'un demi-siècle, au nombre de ses pensionnaires, et qui semble s'y être passablement ennuyé, place dans la bouche de la reine Anne de son *Ère Bretonne* le vœu fervent :

De vivre et de mourir ailleurs qu'à Lesneven.

L'église de Saint-Michel fut rebâtie au XVIII^e^ siècle, en bel appareil, mais sans style. A l'extérieur, le porche seul a quelque mérite. Ses pilastres à bossages, ses colonnes cannelées à tambours et chapiteaux ioniques, ses niches à coquilles, vides de la série des Douze Apôtres, paraissent de l'époque Louis XIII. Au dedans, les statues anciennes sont rares : on ne peut noter qu'une sainte Azénor ou Honorée, provenant de l'église disparue de Languengar, œuvre élégante du XVII^e^ siècle, d'allure un peu déclamatoire, un saint Jean Baptiste, un tableau de la Nativité, assez joli de couleur, et une petite toile de l'Assomption. Dans la nef : la statue moderne de saint Vincent Ferrier est une très belle pièce empreinte d'un léger archaïsme. Sous l'autel de la Sainte Vierge règne une crypte où gisent quelques crânes.

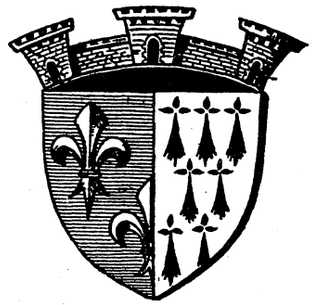
Du château ducal de Lesneven, il ne subsiste d'autres souvenirs que les deux noms portés par les rues du Château et des Douves. Son enceinte décrivait un carré de cent soixante-dix mètres de côté ; la mairie en occupe en partie l'emplacement. Il y avait une chapelle particulière dédiée à saint Yves, avec un beau retable doré ; cet oratoire s'écroula en 1713. Les travaux de construction de la prison, en 1782, firent découvrir quelques vestiges de l'antique forteresse et une salle voûtée de plan octogonal qui avait dû former le sous-sol d'une des tours. Lorsque Cambry passa à Lesneven en 1794, on lui montra une tourelle qui passait pour un reste du château du roi Even, sous lequel la légende plaçait des souterrains pleins de démons, de korrigans



Vieilles maisons à Lesneven



Tour de l'église Saint-Michel



Armoiries de Lesneven

et de trésors, qui allaient aboutir à deux lieues de là, au château de Carman en Kernilis.

Le collège a remplacé un ancien couvent de Récollets fondé en 1625 par les habitants, et dont le principal bienfaiteur fut Jacques Barbier, seigneur de Kernao, gouverneur de Lesneven en 1603. Son fils Alain Barbier, aussi gouverneur de la ville et des cinq paroisses environnantes se montra également généreux à l'égard des moines, leur donna en 1630 une partie de sa bibliothèque et fit construire au côté nord de leur église une chapelle de N.-D. de Lorette ornée d'un beau retable qu'il commanda et paya au sculpteur malouin Pierre Lourdel (1630). Il fit en 1638 établir dans la même chapelle une tombe à l'effigie d'homme d'armes, que l'architecte et sculpteur Rolland Doré, de Landerneau tailla en kersanton pour 198 livres, et qui existe encore aujourd'hui, bizarrement encastrée derrière l'autel de la chapelle de l'hôpital, jadis dédiée à saint Maudez. La Révolution supprima en 1791 le monastère des Récollets, malgré les efforts du district, lequel, en signifiant « avec douleur » l'arrêt de fermeture aux religieux, ajoutait : « L'ordre que nous vous notifions ne diminue en rien l'affection que vos vertus s'étaient acquises dans nos cœurs, et nos regrets vous suivront partout. » La chapelle n'existe plus : ses boiseries ont été transportées au Folgoat.

Créé en 1833 par l'abbé Roudaut sous forme de pensionnat, mais érigé en 1835 en établissement communal, le collège de Lesneven compte parmi les maîtres qui y enseignèrent sous le Second Empire le littérateur et futur critique Francisque Sarcey. Pour le punir de n'avoir pas voulu sacrifier sa barbe fluviale, le ministre l'enleva au collège de Chaumont et l'envoya en exil au fond de la Bretagne ; mais le jeune et savant professeur y trouva « l'aubaine d'une retraite agréable et studieuse, en compagnie d'une douzaine de bons prêtres qui devinrent bien vite ses amis ». Il emporta, en quittant Lesneven, quelques mois plus tard, le meilleur souvenir du collège et des professeurs. Ce collège a disparu en 1914 en tant qu'établissement universitaire où enseignaient à la fois des ecclésiastiques et des laïques et auquel « une collaboration loyale d'environ cinquante ans entre l'Université et l'Église avait donné une physionomie originale », mais il prospère encore comme établissement privé et dispense une solide instruction secondaire à la jeunesse de ce Léon qui est peut-être l'une des régions de la France où les classes rurales sont le plus cultivées et le plus amies du véritable progrès.

Le couvent des Ursulines fut fondé en 1678 dans la rue de la Fontaine pour six religieuses venues de Saint-Pol sous la conduite de sœur Cécile du Louet, avec l'appui de la marquise de Kergroadez et du marquis de Coatanfao. On termina la chapelle en 1720 et les logements en 1746. Les Ursulines étaient très aimées à Lesneven, où elles instruisaient gratuitement les fillettes

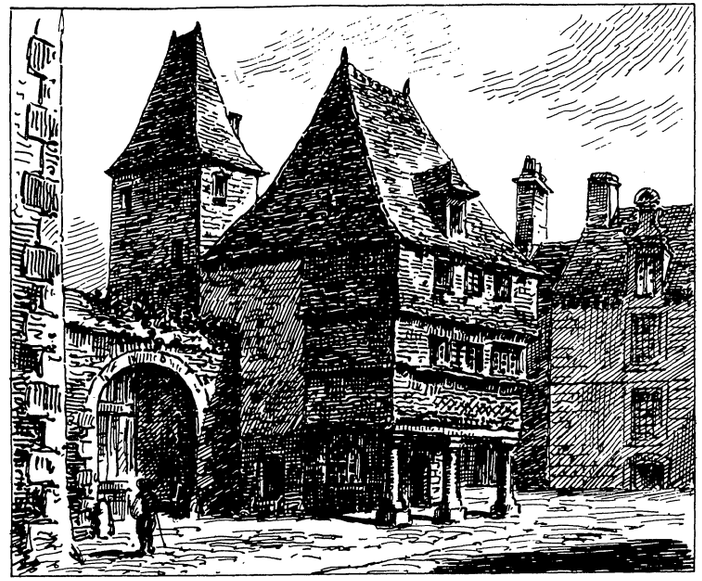
du peuple. Aussi, en 1790, la municipalité s'efforça-t-elle de conserver cette communauté, mais inutilement. Après l'expulsion des religieuses, leur maison devint une caserne ; puis fit retour en 1816 à l'évêché, et des Sœurs de la Retraite s'y établirent. Les bâtiments d'allure sévère et grande, sont garnis sur leur façade des belles arcades de l'ancien cloître, soutenues par des piles carrées. Un glacis ou larmier en saillie protège des eaux pluviales les fenêtres du premier étage.

Les vieilles halles en maçonnerie et en charpente avaient été bâties en 1617. Plusieurs fois incendiées, elles ont été renouvelées vers 1890. Un certain nombre de logis vénérables et pittoresques aux grands toits tombants bordent encore la place dont elles occupaient le centre. On remarque à l'angle de la rue de la Vierge un pignon de granit décoré au rez-de-chaussée d'une porte à tympan triangulaire flanquée d'arcades avec une corniche que soutiennent des pilastres à chapiteaux historiés. Dans cette rue, le bel hôtel de Kerdanet, bâti à la fin du XVII^e^ siècle par René Calvez, sieur de Kerambartz, maire et député de Lesneven aux États de Bretagne, se recommande par son monumental escalier aux piliers très hardis, et surtout par les collections d'antiquités gallo-romaines et la magnifique bibliothèque bretonne qu'il renferme. La même rue possède deux autres hôtels à lucarnes de pierre dont l'un est daté 1675.

De l'autre côté de la place, au coin de la rue du Château, une maison à échauguette carrée vêtue d'ardoise et à avancée sur corbelets passe à tort pour être un reste de l'ancienne citadelle. Derrière l'église, l'ancien hôtel de Lescoët, occupé par *l'hôtel de France*, offre un décor très distingué de lucarnes Renaissance, de corniches à mordillons et de longues cheminées. Il fut habité pendant les deux siècles qui précèdent la Révolution, par les Barbier, seigneurs de Kernao en Ploudaniel et châtelains de Lescoët. Cette noble race a produit des gouverneurs de Lesneven et jouissait dans le pays d'une très haute situation. Vendu nationalement, l'hôtel de Lescoët servit sous le Premier Empire et la Restauration de refuge à un certain nombre de religieuses Ursulines qui, s'obstinant contre l'avis de l'autorité ecclésiastique à nourir l'espoir sans cesse déçu de récupérer leur ancien couvent, y formèrent une sorte de « Petite Église » et s'y maintinrent jusqu'en 1846. L'hôtel de Lescoët est parfois nommé encore « le petit couvent » ; on y montre une belle cheminée en granit de 1665.

Notons encore sur la place (N° 16) une porte à fronton cintré dont le tympan encadre une tête de personnage barbu ; dans la rue de la duchesse Anne : une maison gothique à tourelle polygonale qui passe pour avoir hébergé la souveraine lors de son passage à Lesneven, en 1506 ; place au Blé : une façade du XVI^e^ siècle ; rue du Folgoat : logis bas et trapu à lucarnes de

pierre et petite tête humaine sculptée à l'angle de gauche, et bel hôtel Louis XIV. Il est curieux de ne rencontrer aucune de ces vieilles maisons à pans de bois si communes dans les villes bretonnes.



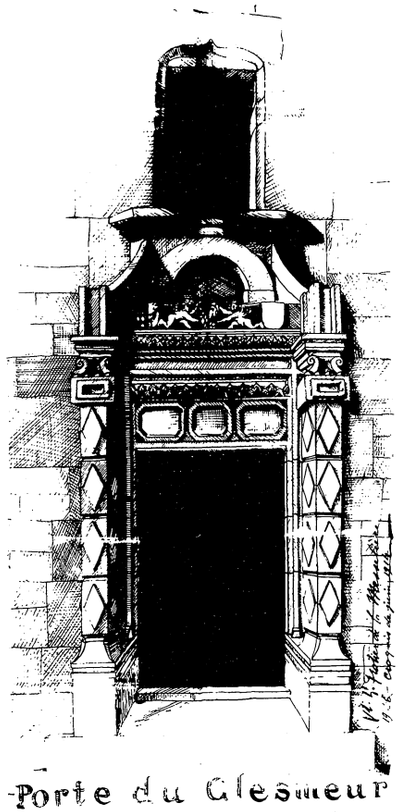
Ancien hôtel des trois piliers à Lesneven

Le territoire rural de Lesneven a absorbé l'ancienne paroisse de Languengar, qui avait pour patron saint Guigner, anachorète et martyr irlandais, et pour patronne secondaire sainte Azénor, dont la statue a trouvé un asile dans l'église de Lesneven. Les nourrices allaient boire à sa fontaine pour augmenter leur lait, et la légende rapporte qu'un mécréant qui voulut les imiter par moquerie se trouva incontinent dans la situation « d'une femme qui allaitait depuis six mois ». Il fallut beaucoup de prières et de repentir pour que la sainte consentit à reprendre ce qu'elle avait trop libéralement accordé. L'église de Languengar a été démolie en 1823. Il n'en subsiste d'autres vestiges qu'un fût de croix et l'échalier de l'ancien cimetière devenu un champ.

A la sortie de la ville, près de la route de Goulven, on voit au hameau de Clesmeur la belle porte Renaissance d'un vieux manoir : cette porte mutilée, mais encore intéressante, a des pilastres décorés de losanges et de chapiteaux à enroulements, avec un linteau à double frise feuillagé, que surmontent trois

timbres offrant un mi-parti *d'un losange avec un léopard en franc santon* et d'alliances peu reconnaissables.

Le château de Lescoët semble avoir totalement disparu. Méance, héritière du lieu comme fille de Guillaume de Lescoët, capitaine de Lesneven pour Charles de Blois en 1357, épousa Hervé, sire du Chastel. Leur descendant Hervé du Chastel fonda par testament, en 1477, un collège de six chapelains ou chanoines dans l'église de Saint-Michel, dont il était le premier prééminencier. Les Lescoët de la branche de Kergoff rachetèrent plus tard leur berceau et le transmirent par alliance aux Barbier de Kermao dont l'antique nom est inséparable de l'histoire de Lesneven, et qui portent actuellement encore le titre de marquis de Lescoët.



Porte du Glesmeur

On trouve des tuiles et des débris gallo-romains dans les champs voisins de la route de Saint-Pol et au hameau des Salles au sud de l'enclos de l'hôpital.

Le plus illustre enfant de Lesneven est sans contredit le général Le Flô, dont la statue s'élève sur la place des Halles, vis-à-vis de l'église.

Adolphe-Emmanuel-Charles Le Flô, fils d'un juge de paix de Lesneven naquit en 1804. Sorti de Saint-Cyr comme sous-lieutenant en 1825, il fit partie six ans plus tard de l'armée d'Afrique où il allait s'illustrer auprès de compagnons qui s'appelaient : Lamoricière, Bedeau, Changarnier, Cavaignac !

Le Flô se distingua notamment à la prise de Constantine où il se conduisit en héros ainsi qu'à celle des Gorges de Mouzaïa (1840).

Le 20 octobre, il est promu colonel. Lors de la Révolution de février 1848, Le Flô qui vient d'être nommé général de brigade va représenter la France auprès du tsar Nicolas. Pendant cette mission le département du Finistère l'envoie à l'Assemblée Constituante où il vient siéger, en mars 1849, après son retour de Russie. Réélu à l'Assemblée Législative, il se montre hostile à la politique du Prince-Président aussi, dans la nuit du coup d'État du 2 décembre 1851, Le Flô est-il arrêté, conduit prisonnier au fort de Vincennes, puis exilé. Il ne rentre en France qu'en 1859 et pendant toute la durée de l'Empire, se tient à l'écart, vivant en Bretagne de sa modeste pension.

Surviennent les événements de 1870. A la chute de l'Empire, Le Flô est nommé ministre de la Guerre par le gouvernement de la Défense Nationale et réintégré dans les cadres de l'armée active. Après la Capitulation, il représente les électeurs du Finistère à l'Assemblée Nationale et M. Thiers le maintient ministre de la Guerre jusqu'au jour où il le nomme ambassadeur de France à Saint-Petersbourg.

Dans ce poste important le général Le Flô allait rendre les plus grands services à la France. Sa loyauté politique, son patriotisme éclairé lui avaient valu l'amitié de l'empereur Alexandre II, qui en maintes circonstances, lui avait donné des marques d'estime et de sympathie.

En 1875, le gouvernement allemand se disposait à nous déclarer la guerre. Le Flô sut déjouer ce projet en le démasquant à l'empereur de Russie et sauvant ainsi son pays d'une guerre imminente. C'est là, certes, la plus belle page de la carrière publique du général Le Flô.

Le 18 février 1879, le général Le Flô fut remplacé comme ambassadeur à Saint-Petersbourg par le général Chanzy et vécut désormais dans la retraite. Il est mort le 16 décembre 1887, en son château du Nec'hoat près de Morlaix. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de Ploujean.

La statue de bronze du général Le Flô, œuvre du sculpteur Godebski, est d'un bel effet. Le général, debout, dans une attitude énergique, a la main

appuyée sur le pommeau de son sabre et porte un manteau sur son bras droit. Le piédestal, en pierre de Logonna, mesure 3,90 m de hauteur, il est cerné de quatre bas-reliefs en marbre blanc, dus aussi au ciseau de Godebski, qui retracent les principales scènes de la vie publique du général Le Flô.

Le bas-relief de la face principale représente l'entrevue du général et d'Alexandre II, lorsqu'en 1875 Le Flô demanda au tsar d'intervenir en faveur de la France. Ce bas-relief est entouré d'un cadre en bronze surmonté d'un écusson aux armes de Lesneven. Les trois autres reliefs représentent la prise de Constantine, l'affaire de Mostaganem et le général Le Flô, prononçant le 11 mai 1849, à l'Assemblée Constituante, son discours en faveur de l'armée.

Au-dessous du bas-relief de la face principale, on lit en lettres d'or le télégramme suivant, qui fut adressé par le duc Decazes, le ministre des Affaires Étrangères d'alors, au général Le Flô :

« Recevez tous nos remerciements, car si l'empereur Alexandre et le prince Gortschakoff viennent de se créer des droits éclatants et incontestés à la reconnaissance de la France, s'ils ont été à Berlin ce qu'ils ont promis d'être, cette attitude est votre œuvre. »

L'inauguration de la statue du général Le Flô eut lieu le dimanche 29 octobre 1899.

Il n'est peut-être pas sans intérêt, de rappeler ici les incidents qui marquèrent l'arrivée du bronze à Lesneven, et qui mirent pendant quelques jours en joie la presse française tout entière.

Landerneau doit la célébrité à sa Lune, Lesneven allait conquérir une certaine notoriété grâce à sa statue. Avec quelle curiosité, avec quelle anxiété, on peut dire, le Comité d'érection du monument attendait la venue de la statue, on le devine ! Enfin un jour, la caisse, une caisse immense, arriva. Vite on l'ouvrit pour juger de la beauté de l'œuvre et de son état de conservation, car, avec ces emballeurs, on ne sait jamais bien ce à quoi on est exposé. O désolation de la désolation la statue était couverte d'une couche de vert de gris, faute de soins sans doute.

Heureusement le papier émerisé, le tripoli et l'eau de cuivre ne manquent pas à Lesneven ; on frotte, on astique, on fourbit et sur les parties saillantes, le Général reluit bientôt comme un sou neuf. Mais il y avait les creux, ces fameux replis du vêtement et de la face, où le papier émeri ne pouvait atteindre, où l'eau d'or ne mordait guère. Désespéré, le président du Comité local, M. Quirin, maire de Lesneven, fit écrire par le secrétaire au sculpteur Godebski, une lettre où il lui demandait *ce qu'on devait faire* à l'avenir pour nettoyer la statue, *vu la rigueur du climat* dans notre humide département.

On juge de la stupéfaction de l'artiste, qui, en recevant cette épître dut

la croire évidemment émanée de quelque mauvais plaisant. Hélas ! il fallut pourtant se rendre à l'évidence, la lettre émanait bien du Comité local d'érection de la statue. M. Godebski répondit en ces propos : « La réception de votre lettre datée du 28 août, qui m'a été remise hier au soir, m'a causé, je dois vous l'avouer, un certain ahurissement... Veuillez lui certifier (au maire) que si rigoureux que soit votre climat, c'est encore un printemps, relativement à la Russie, où, pour n'en citer qu'un exemple, la statue de Pierre le Grand, de notre illustre compatriote Falconet, fondue de la même façon dite cire perdue, et érigée sous Catherine II de Russie, loin de s'être détérioriée a acquis une patine admirable. »

Mieux informé, M. Quirin reconnut volontiers son erreur ; le jour de l'inauguration, il se tira adroitement et non sans esprit du cas fâcheux où il s'était mis, en terminant son discours par la péroraison suivante :

« Messieurs, il s'est fait quelque bruit autour de cette statue, avant même que le voile tricolore qui la recouvre fut tombé définitivement, l'humeur des chroniqueurs s'est donné libre carrière à propos de réfections sans importance que semblait commander l'état du monument. Et c'est ainsi que j'ai goûté sans le vouloir à la coupe de la célébrité : coupe plutôt amère.

Mais j'ai trop le respect de l'opinion, je sais trop quels sont, dans un pays libre, les droits de la critique, pour n'avoir pas accepté mon sort avec résignation. »

Lesneven a vu naître M. Miorcec de Kerdanet, le savant écrivain à qui on doit tant d'utiles travaux sur notre pays et notamment une édition des *Vies des Saints de la Bretagne-Armorique* d'Albert le Grand, annotée par lui et publiée en 1837. Il faut citer aussi le peintre verrier Alain Cap, né en 1578, dont malheureusement aucune œuvre n'a survécu, et le sculpteur contemporain Buors, auteur de quelques belles œuvres, entre autres le Bon Pasteur, marbre blanc, au cimetière de Lesneven, et l'Ange de la Mort, marbre blanc, au cimetière de Ploujean près Morlaix. Le religieux Carme Irénée de Saint-Jacques, baptisé en 1614 sous le nom de Jacques de Goasmoal a publié quelques livres de théologie ; son contemporain et confrère, le P. Bernard du Saint Esprit, fut l'auteur d'ouvrages en langue bretonne. Mgr Martial Testard du Cosquer, archevêque de Port-au-Prince, mort en 1869, était né à Lesneven.

Un autre enfant de Lesneven, le docteur Salaun-Penquer s'est acquis des droits à la reconnaissance de la ville de Brest, à laquelle il consacra tout son dévouement et les meilleurs années de sa vie. Auguste-Charles-François Salaun-Penquer naquit le 29 août 1829, à Lesneven où son père, ancien officier de l'armée était une des personnalités les plus en vue du pays. Mais des revers de fortune abrégèrent ses jours et quelques années après, sa jeune

femme le suivait dans la tombe. En mourant, ils laissaient six orphelins : trois filles et trois garçons. Le plus jeune, Auguste-Charles, âgé seulement de neuf ans, fut envoyé au collège de Sainte-Anne-d'Auray puis, plus tard, à celui de Quimper où il termina ses études.

Salaun-Penquer entra dans la Marine en qualité de médecin auxiliaire, en 1828. Démissionnaire après quelques années, il séjourna trois ou quatre ans à Paris où il conquit son grade de docteur en médecine. Il vint alors s'établir à Brest qu'il ne devait plus quitter. Il débutait en 1867 dans la vie publique en entrant au Conseil Municipal de Brest. En 1871 il était nommé maire de Brest, et presqu'en même temps, élu conseiller général du Finistère.

Comme maire de Brest, la ville lui est redevable de l'assainissement et l'embellissement de plusieurs quartiers. Sous son administration le budget de l'Instruction publique fut largement augmenté. Enfin c'est au docteur Penquer que revient l'honneur de la création du Musée municipal, inauguré en 1875, auquel il offrit cette superbe toile de l'*Automne en Bretagne* dont le peintre Camille Bernier, son ami, lui avait fait don après en avoir refusé 14 000 francs.

Au Conseil général, le docteur Penquer acquit rapidement une situation prépondérante. A la mort de M. de Kerjégu, il devint président de l'Assemblée départementale et fut réélu à chaque renouvellement du bureau. Ces hautes fonctions valurent à M. Penquer la croix de chevalier ; puis celle d'officier de la Légion d'honneur, plus tard, il fut fait officier de l'Instruction publique.

Aux élections de 1881, le docteur Penquer ne vit pas renouveller son mandat de conseiller muncipal. Souffrant depuis longtemps déjà, il expirait le 18 décembre 1882, à l'âge de 73 ans. Ses obsèques eurent lieu le 20 décembre en l'église Saint-Louis. Par délibération du Conseil municipal, réuni extraordinairement, ses funérailles furent faites aux frais de la ville, un terrain offert à la famille dans le cimetière de Brest et une somme de 3.000 francs votée pour l'érection d'un monument commémoratif, qui a été inauguré le 20 avril 1884.

PLOUIDER

PLOUIDER. — [*Plou-Ider* vers 1330 ; le *plou* de (saint) *Ider*, éponyme inconnu auquel on a substitué à une époque déjà ancienne saint Didier]. Le bourg est assis sur une colline de soixante-quinze mètres d'altitude, d'où l'on découvre l'anse de Goulven et ses rivages sablonneux que dominent pittoresquement le clocher de ce bourg et celui de Plounéour-Trez. L'église de Pouider, entourée d'arbres tordus et pauvre de lignes, a été rebâtie en 1771 avec de beaux matériaux provenant du château de Kergournadeac'h en Cléder. Son clocher écrasé, à galerie et beffroi double, se termine par une courte aiguille de pierre. Le cimetière, où donne accès un escalier flanqué de pierres amorties en pinacles gothiques, contient un ossuaire du XVIII[e] siècle. Sur la place s'élève une croix moderne surgissant d'un vaste piédestal à plusieurs marches, avec un dé sur lequel sont posées quelques statuettes qui proviennent de l'ancien calvaire.

En dehors de l'enclos, gît la vieille cuve en granit des fonts baptismaux. A l'entrée du bourg, sur la route de Lesneven, la chapelle de N.-D. des Malades est de ce style pseudo-gothique qui florissait vers 1830.

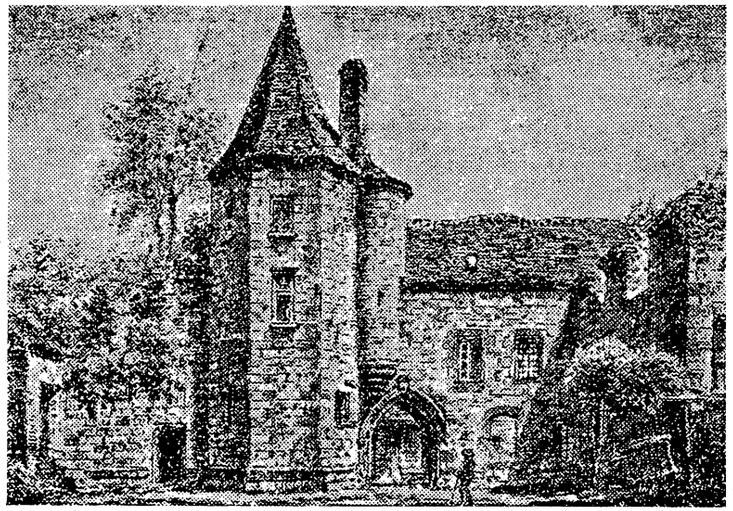
Sur la foi de Cambry et de ses nombreux plagiaires et copistes, quantité de voyageurs se sont enquis du reliquaire de saint Didier, curieux et antique travail d'orfèvrerie d'argent et d'or en forme de buste, qui offrait les figures des Apôtres et celle de l'Annonciation. Mais dès 1859, Courcy avait en vain demandé à examiner ce reliquaire : ni le recteur, ni le doyen des habitants du bourg, alors âgé de 91 ans, ne purent lui en donner la moindre nouvelle ; d'où le savant antiquaire concluait à une confusion faite par Cambry. Il faut pourtant se souvenir que ce dernier a effectué son voyage dans le Finistère pendant l'hiver de 1794, et que les envois à la fonte de pièces d'argenterie enlevées aux églises se sont continués même sous le Directoire. Le buste-reliquaire de saint Didier a donc bien pu réellement exister à Plouider, avoir été vu par Cambry en 1794 et avoir disparu peu après. L'église possède encore des reliques du même saint, et l'on y faisait toucher du pain béni, qui acquérait ainsi la vertu de délier la langue des petits enfants (1).

A deux kilomètres et demi au sud-est du bourg, sur la route de Lesneven à Saint-Pol pour Plouescat, est la vieille chapelle de Pont-du-Chastel dédiée à saint Fiacre. Elle se trouve, écrivait poétiquement Kerdanet en 1835 « dans un vallon charmant, ombragé par des frênes, des sapins, des ormeaux, couvert d'arbres fruitiers, jonché de fleurs, près d'un pont, d'un moulin, d'un ruisseau dont l'onde vient murmurer au pied de ses autels ». Hélas, ce petit paradis est aujourd'hui relativement déboisé, bien que le sîte soit encore riant et vert. La chapelle fort délabrée elle-même, possède un clocher cantonné de solides contreforts et terminé par un beffroi assez original à quatre

(1) — Selon une feuille volante, imprimée, « *Cantic spirituel var buez sant Dider* » non datée mais apparemment du XVIII[e] siècle, saint Didier aurait accompli, dans le pays de Léon, de nombreux miracles, soulageant les malades, les boiteux, les aveugles, les sourds. En témoignage, le pape Benoît XV aurait confié les précieuses reliques du saint à l'église de Kersaint-Plabennec (Arch. du Finistère, série J).

étages profilés en escalier. La nef est du XVI^e siècle. On lit sur un pilier la date de 1564 et cette inscription en gothique : *P : PILGUEN : GUBERNATOR : FECIT : FACERE : DENUO : HOC : FORNICES :* La porte nord a un petit porche à colonnettes de 1574. Parmi les statues, on remarque une N.-D. ayant sous les pieds la lune et un dragon ; une *Mater Dolorosa* à l'expression douloureuse, un saint Fiacre, un saint Pol de Léon gothique, un *Ecce Homo* ; un saint moine cistercien. Des bas-reliefs de N.-S. et des douze Apôtres décorent la tribune. Près du porche, bénitier monolithe. L'église de Plouider a hérité d'un autre bénitier en bronze daté de 1645. Une motte à retranchements existe à 150 mètres de la chapelle : c'est sans doute le château qui a donné son nom au pont et au village. Les habitants de celui-ci étaient naguère encore qualifiés de *cacous* par leurs voisins, ce qui atteste l'existence ancienne d'une léproserie en cet endroit.

La première terre noble de Plouider était Coëtmenech *(le bois des moines)*, dont le château s'élevait au-dessus du vallon à 1 km au sud de Pont-du-Chastel. Les seigneurs du lieu se qualifiaient de vicomte de Plouider et avaient droit de haute justice dans la paroisse. La branche aînée des Coëtmenech, qui a produit de preux chevaliers au XIV^e siècle, s'est fondue dans Le Vayer, puis La Feilléc, Beaumanoir du Besso et Rosmadec de Molac, d'où la terre a passé aux Kergroadez, aux Montmorency et aux Barbier de Lescoet.



Manoir de Morizur



Manoir de Lestavennec, dessin du vicomte de La Messelière



Malgré tant d'illustres possesseurs, le manoir de Coëtmenech n'a gardé aucune trace de son ancienne importance, si ce n'est quelques vestiges des douves du castel primitif.

Il ne reste non plus rien d'intéressant du manoir de la Flèche (en breton *an Seaz*), qui a donné un évêque en 1329 à l'église de Saint-Brieuc en la personne de Raoul de la Flèche. Sa famille qui portait : *d'argent à la rose de gueules boutonnée d'or*, a transmis la Flèche aux Kerliviry, aux Tromelin, aux Poulpiquet, et par acquêt aux Nouvel, qui ont produit au XVIII^e^ siècle deux sénéchaux de Lesneven et au XIX^e^ siècle un évêque de Quimper.

Sur la route de Lesneven à Brignogan, le manoir de Dourmap, possédé en 1642 par François Trémel, conseiller du Roi et son lieutenant au siège de Lesneven, est une haute construction épaulée de trois lourds pavillons, qui dessine à travers le feuillage sa silhouette mouvementée. Près de la ferme s'élève un fût de calvaire surmonté de quatre consoles se recoupant à angles droits, et terminés par des écussons où l'on distingue *une quintefeuille accompagnée de trois coquilles*, mi-parti de *deux fasces accompagnées de deux quintefeuilles*, et de *sept écus rangés* 2, 2, 2, et 1 (?)

La chapelle domestique dédiée à sainte Catherine, n'existe plus.

En amont, sur la même rivière de Roudoushir qui fait tourner le moulin de Dourmap, on rencontre le joli moulin ancien et pittoresque de Lancelin, se reflétant dans un vaste miroir d'eau, et plus haut encore, celui de Lestourdu, dépendant du manoir de ce nom, jadis.

A gauche de la route de Lanhouarneau à Lesneven, sur les confins de la commune de Plouider, se cachaient, il y a quelques années, dans le délicieux vallon d'un affluent de La Flèche, les ruines du manoir de Morizur. Planté sur une colline charmante, entouré de grands bois feuillus, il possède encore sa tourelle à poivrière aiguë, son double portail, aujourd'hui presque en ruines, son *liorz* ou jardin discret entouré de grands murs, son colombier *(couldry)*, grosse tour garnie de marches à son sommet, percée d'innombrables trous dans son intérieur, sa *lez* ou cour, enfin, garnie de granges et d'écuries. Tout près s'étendent des campagnes couvertes de ruines gallo-romaines : c'est là que M. de Kerdanet plaçait la cité d'Occismor.

Aujourd'hui, c'est en vain qu'on chercherait les restes de ce manoir au si doux nom. Ses pierres ont servi à édifier une construction près de l'église de Folgoat. Alors que la demeure seigneuriale et gothique a disparu, son ancêtre, le vieux château de Morizur, lève encore, de l'autre côté du vallon, à la crête d'un promontoire escarpé, sa motte féodale environnée de douves et perdue au sein des taillis (2).

(2) — Cf tome 1^er^. *Morlaix et sa région. Lanhouarneau.*

KERNOUÈS

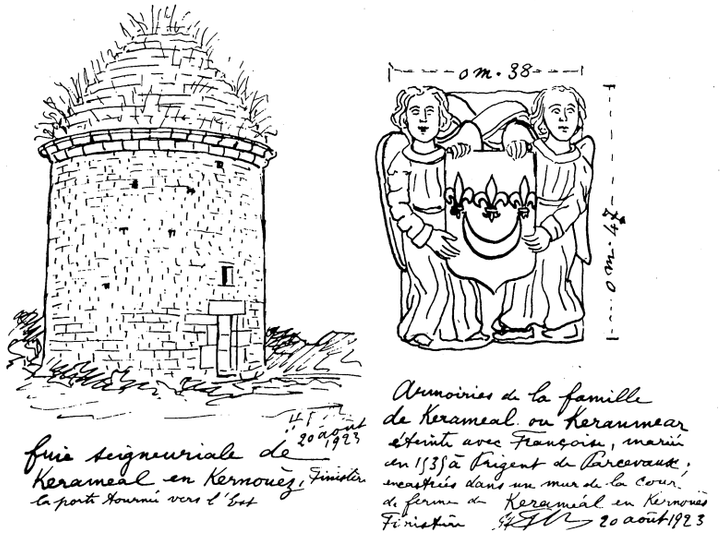
KERNOUÈS. — Situé à 3 km au N.O. de Lesneven, le bourg de Kernouès ne se recommande pas aux visiteurs par l'antiquité ou l'apparence monumentale de son église. Le clocher seul, roide et pauvre, est ancien et érige son beffroi ajouré, que couronne un mince lanternon, au milieu des cyprès coniques plantés le long du cimetière. On ne peut remarquer dans sa morne nef que la grande cuve ronde des fonts baptismaux et un confessionnal XVIII^e^ siècle, dont la porte offre en médaillon une Madeleine échevelée, à genoux devant un Crucifix et un crâne de mort. Au presbytère se conserve la statue en pierre du patron, saint Eucher, en costume épiscopal, qui semble provenir d'un calvaire.

La chapelle de la Clarté occupe, à trois cents mètres du bourg, au flanc d'un côteau, une jolie position dans une enceinte de peupliers frémissants. Quoique très restaurée en 1835, elle a gardé la simplicité rustique des « modestes maisons de prières » léonardes, avec son portail flanqué de deux baies gothiques à triple accolade, mais le mobilier en est tout banal. La fontaine, à demi logée sous terre, a perdu la statuette qui décorait sa niche. On en fait le pardon au second dimanche de l'Avent.

La maison seigneuriale de Kernouès était Kergoff, située à 2 km au sud du bourg. Even de Lescoët le possédait en 1443. Il entra par alliance dans les domaines de la famille Barbier, et ce fief, uni à celui de Lescoët en Lesneven, fut érigé en châtellenie par lettres patentes de Louis XIV données en juin 1656 en faveur d'Alain Barbier, seigneur de Kernao en Ploudaniel, fils de Jacques Barbier et de Claudine de Lescoët, héritière de Kergoff. L'ancien manoir, aujourd'hui devenu ferme, garde une certaine ampleur de lignes. Sa porte gothique est surmontée d'un fleuron et d'un écusson dont le marteau révolutionnaire a brisé les contours sans effacer les armoiries ni supprimer la belle allure archaïque. Soutenu de deux lions et timbré d'un heaume, il porte *la fasce chargée de trois quintefeuilles* de la famille de Lescoët, avec une devise bretonne en caractères gothiques : *Maguit mad* (nourrissez bien).

A droite de la route de Guissény se dresse un vieux colombier, où se réfugiaient pendant la Révolution des prêtres réfractaires. C'est l'unique reste de l'ancien manoir de Keraméal, que Françoise de Keraméal, héritière du lieu, apporta par mariage en 1535 dans la maison de Parcevaux, en épousant Prigent Parcevaux, lieutenant de la cour royale de Lesneven. Trois écussons encastrés dans les constructions nouvelles offraient, le premier les armes de Keraméal *(un croissant surmonté de trois fleurs de lis)* soutenues de deux anges ; le second les armes des Parcevaux de Keraméal, *trois chevrons surmontés d'un lambel* ; et le troisième les armes d'Alain Parcevaux et de sa

femme Catherine de Kersauzon, mariés en 1560. Deux d'entre eux ont été transportés au Folgoat. Au bord du chemin est une enceinte retranchée rectangulaire que protègent d'épais parapets et des douves pleines d'eau.



Manoir des Isles, dessins du vicomte de La Messelière

En remontant Lesneven par la route de Pontusval, on laisse à gauche avant le carrefour, le manoir ruiné de Keriolet, aux hautes cheminées émergeant d'une toiture à peu près effondrée puis le manoir de Kergunic, « le plus ancien convenant de Bretagne », au dire de Kerdanet, logis sans prétentions, mais d'un fort plaisant aspect avec ses portes rondes, ses fenêtres à meneaux et sa tourelle d'angle. Possédé par les Cabon, puis par des Kersauzon, gentilhommes laboureurs, authentiquement issus de cette noble race, il appartient aujourd'hui, par voie d'alliance, à la famille Inizan, qui compte parmi ses membres M. Vincent Inizan, éleveur et agriculteur distingué, maire de Kernouès et député du Finistère. A côté de la ferme, quelques pans de mur sont les restes de la chapelle de Sainte-Anne.

Plus près de Lesneven, on trouve sur la droite les bois bien dévastés et l'habitation moderne des Isles. Elle remplace un vieux manoir avec chapelle dont le dernier seigneur, M. de Châteaufur n'émigra point, mais eut à subir diverses perquisitions à main armée, et fut enfin, le 30 mai 1793, emprisonné comme suspect à Lesneven. Le 8 août suivant, la municipalité de Kernouès réclamait sa mise en liberté. Sa pierre tombale, où se lisent encore ses titres de maire de Lesneven et chevalier de Saint-Louis, recouvre aujourd'hui une fontaine du voisinage.

Des mottes existent près du moulin de Roudouzhir, sur la route de Lesneven à la mer ; trois autres buttes disposées en triangle s'élèvent au bord de la même route, près de la borne 90.

LE FOLGOAT

LE FOLGOAT. — (On traduit généralement le nom *Fol-goat* par : le *fou du bois* ou le *bois du fou* c'est-à-dire du pauvre d'esprit qu'était Salaün, mais M. Jourdan de la Passardière voit dans *Folgoat* un terme topographique désignant le terreau formé par la décomposition des feuilles sèches d'un bois).

Écrire ce nom, n'est-ce pas évoquer à la fois la touchante histoire de Salaün ar Foll et l'antique sanctuaire si vénéré, la superbe basilique élevée aux lieux mêmes où expira ce pauvre d'esprit que tout le monde appelait le *Fou du bois*.

« C'était vers le milieu du XIV^e^ siècle. Les destinées de la Bretagne se jouaient, sur les champs de bataille, entre les deux maisons rivales. Luttes sanglantes, où la bravoure des Duguesclin, des Beaumanoir et des Clisson ne parvenait pas à faire oublier tout ce qu'il en résultait pour les peuples d'infortunes et de calamités. Sur un théâtre plus vaste encore, la France et

l'Angleterre venaient de s'engager dans ce duel à mort de cent ans, où devait s'épuiser le meilleur de leur sang pour la plus stérile des causes. Enfin, l'on touchait aux origines de ce fatal schisme d'Occident qui allait ajouter le trouble des esprits à tant de haines et de compétitions. Ainsi la société chrétienne, parvenue à son apogée au siècle de saint Louis et d'Innocent III, perdait-elle chaque jour de sa force et de son unité dans des guerres intestines qui devenaient pour elle autant de causes de division et d'affaiblissement.

« Or, pendant que ces drames de l'histoire se déroulaient sur la scène du monde, loin du bruit des camps et de l'agitation des cours, il s'écoulait aux lieux où nous sommes, une de ces vies que la solitude couvre de silence et d'obscurité, mais dont l'éclat surnaturel n'en reluit que davantage au regard de Dieu. » (3)

Un pauvre orphelin, abandonné de tous, s'y était retiré à la mort de ses parents.

Écoutons le charmant récit reproduit par MM. Pol et Henry de Courcy dans leur notice sur Notre-Dame du Folgoat :

« Ce pauvre enfant, dit un vieil auteur, dans un langage digne de saint François de Sales, ce pauvre enfant, croissant en âge, commença à chérir les douceurs de la solitude, choisissant pour sa retraite ordinaire un bois, loin de Lesneven d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine bordée d'un très beau vert naissant. Là, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur ; et de nuit, comme le gracieux rossignol, perché sur l'aubépine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds ; n'avait pour lit en ce bois que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tordu, près de ladite fontaine. Il allait tous les jours, mendier son pain par la ville de Lesneven ou les environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots ; car il disait *Ave Maria*, et puis en son langage breton : *Salaün a zebre bara*, c'est-à-dire : Salaün mangerait du pain. Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois *Ave Maria*, ou bien chantait quelques hymnes bretons en l'honneur de Marie.

(3) — Extrait du discours prononcé par Monseigneur Freppel, évêque d'Angers et député du Finistère, à l'occasion du couronnement de Notre-Dame du Folgoat, le 8 septembre 1888.

On rapporte que lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant : Oh Maria ! En cette façon et non autrement il échauffait son pauvre cœur.

C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelait-on le Fou (Salaün ar Foll). Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la Reine des Cieux.

Une fois, il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent : *Qui vive ?* Auxquels il répondit : *"Je ne suis ni Blois, ni Monfort ; je suis le serviteur de Madame Marie, et vive Marie !"* A ces paroles, les soldats se prirent à rire et le laissèrent aller.

Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans, sans avoir jamais offensé personne. Enfin, il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la Sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie. Après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux, qu'il le disputait à la candeur du lys et au vermeil de la rose.

Il fut trouvé mort (4) non loin de la fontaine, près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite ; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu. »

Le pauvre Salaün avait été tellement méprisé pendant sa vie, qu'on ne transporta même pas son corps au cimetière de la paroisse d'Elestrec. On le croyait privé de raison, parce qu'il châtiait sa chair en l'exposant aux intempéries des saisons, parce qu'il s'était condamné aux jeûnes les plus sévères, et à ne prononcer d'autres paroles qu'une prière. Déjà, à cette époque, la foi s'était assez affaiblie dans les âmes, pour que l'on traitât de folie ce qui était un degré extraordinaire de sainteté. Mais tandis qu'un grand nombre de bienheureux ont connu la folie de la Croix, Salaün embrassa la folie de la Vierge, et la Vierge se montra satisfaite des hommages naïfs de son pieux serviteur.

Déjà on ne parlait plus de Salaün, dont la mémoire semblait ensevelie dans l'oubli aussi bien que son corps dans la terre, lorsque « Dieu fit naistre

(4) — En 1358, croit-on.

sur sa fosse un lys blanc, beau par excellence, lequel répandait de toutes parts une fort agréable odeur ; et ce qui est le plus admirable, c'est que dans les feuilles de ce lys étaient écrites en lettres d'or ces paroles : *Ave Maria !* Le bruit de cette merveille courut, en moins de rien, dans toute la Bretagne, de sorte qu'il s'y transporta une infinité de monde pour voir cette fleur miraculeuse, laquelle dura en son être plus de six semaines, puis commença à se flétrir. Et lors fut advisé, par les Ecclésiastiques, Nobles et Officiers du Duc, qu'on fouirait tout alentour de sa tige, pour sçavoir d'où elle prenait sa racine, et trouva-t-on qu'elle procédait de la bouche du corps mort de Salaün ; ce qui redouble l'estonnement de tous les assistants, voyant un témoignage si grand de la Sainteté et innocence de celui que, quelque temps auparavant, ils estimaient Fol. » (5)

La foule ne cessant de se renouveler autour du *tombeau fleurdelysé*, comme dit la chronique, la piété des fidèles résolut d'ériger une église à Notre-Dame, sur la fontaine du pauvre mendiant dont la foi avait été récompensée ; et l'on doit à ce miracle l'un des plus beaux édifices religieux de la Bretagne.

La légende de saint Salaün explique seule le monument. Que l'on supprime cette légende, et il devient impossible de trouver une raison d'être à une église bâtie à très grands frais près d'une ville, au milieu d'un bois, où rien, avant Salaün, n'avait été de nature à attirer l'attention publique.

Sur la basilique de Notre-Dame du Folgoat, commencée vers 1365, on ne peut trouver meilleur guide que la magistrale étude consacrée à ce monument par M. A. de Lorme. (6)

Je n'ai pas, dit-il, à vous indiquer les beautés principales de cette église. Comme tous les touristes et les pèlerins, vous pouvez admirer son jubé célèbre.

C'est une des œuvres les plus remarquables des corporations bretonnes.

Il se compose de trois arcades en plein cintre dont les intrados sont découpés à jour en trilobes ornés en pointes de vigne.

Chacune de ses arcades est surmontée d'un gâble en contre-courbe s'élançant du haut de la galerie et se terminant par un bouquet servant anciennement de base à trois statues, celles de Jésus, de la Vierge et de saint Joseph. La galerie en quatre-feuilles est placée en arrière comme une riche et

(5) — Relation de Jean Guillerm, docteur en théologie, recteur de Guimiliau, au commencement du XVII[e] siècle.

(6) — « Congrès archéologique de France, LXIII[e] session (Séances tenues à Morlaix et à Brest en 1895 par la Société française d'Archéologie pour la conservation et la description des monuments). » Pages 218 et suivantes.

légère dentelle. Cet ensemble est supporté en avant par quatre gracieux piliers et les murs du chœur.

Le jubé est voûté en croisée d'ogive, et sous les voûtes, à droite et à gauche de la porte du chœur, sont deux petits autels : l'un, décoré d'une guirlande de feuilles de vignes, est divisé par trois ogives portant trois écussons martelés ; l'autre, un peu plus petit, offre, au lieu de bouquets, une série de cœurs et de contrecœurs, posée au-dessous d'une bande ondoyante où on lisait jadis : « *Vous qui icy venez, priez Dieu pour les trespassez* ».

C'était une dédicace des ouvriers en achevant leurs travaux.

Ils avaient sculpté sur cet autel, dédié aux corporations bretonnes, les attributs de leur profession, un ciseau, un marteau, une règle, un compas, une équerre, un niveau. Tous ces emblèmes ont été plus ou moins martelés.

Au-dessus de chacun de ces autels s'ouvre une fenêtre flamboyante à jour, dont le travail est d'une excessive légèreté.

En arrière paraît le chœur, garni à l'intérieur d'une boiserie de chêne et de stalles beaucoup plus récentes, cachant sans doute quelques détails de la sculpture.

Le chœur est clôturé par un élégant chancel en granit de kersanton, comme le jubé. Ses enfeux sont surmontés d'arcades ogivales surbaissées à contre-courbes fleuronnées, d'un dessin à la fois pur et harmonieux.

On y distingue encore quelques écussons sans armoiries. Ces enfeux renfermaient avant la Révolution, du côté de l'Évangile, les tombeaux des maisons de Penmarch et de Coëtivy.

Les arcades du côté de l'Épître forment ce que l'on appelle la voûte sombre. Dans un des piliers est pratiqué l'escalier qui conduit à la plateforme du jubé et de là au petit clocheton central.

Les différents autels qui ornent le sanctuaire sont également intéressants. Ils ont été récemment restaurés ou même refaits.

Ce sont, en partant de la gauche de l'observateur regardant la rosace centrale : l'autel du Rosaire, composé de douze arcades à contre-courbes fleuronnées formant douze niches dont huit de face et quatre deux à deux de chaque côté.

A la suite se présente le maître-autel, analogue comme style et comme composition au précédent. Il n'en diffère que par le nombre de ses ogives, sa dimension et le fini de sa magnifique guirlande de feuilles de vigne sculptée dans le plus dur kersanton. Une hermine passante qu'on retrouvera maintes fois dans l'édifice entourée d'une bandelette portant la devise des ducs de Bretagne « *A ma vie* », se montre au milieu du feuillage ; des oiseaux égrènent le raisin et chaque feuille se détache artistiquement de la tige à moitié cachée dans l'ombre.

A droite du maître-autel se trouve l'autel des Anges, analogue au précédent et formé de dix-huit niches ogivales, dont douze de face. Dans chacune d'elles est placé un petit ange à la chevelure énorme et frisée tenant alternativement une banderolle et un écusson sans inscriptions ni armoiries.

Enfin, tout à l'extrémité sud de cette rangée d'autels et dans la chapelle de la Croix, on remarque l'autel du cardinal de Coëtivy, le plus simple et le plus original de tous.

A l'extérieur, le porche des Apôtres, avec ses belles sculptures, constitue certainement la partie la plus riche de l'église. Mais il y a aussi à remarquer la façade postérieure orientale, partie la mieux conservée de l'édifice si original par sa disposition, si bien décorée par ses belles fenêtres où se réunissent le flamboyant et le rayonnant, et dont la rosace passe à juste titre pour une merveille.

Au-dessous de cette rosace et de la fenêtre qu'elle surmonte, se trouve la fontaine du bienheureux Salaün, dont la source fort abondante prend naissance dans les fondations de l'église, sous le maître-autel.

On a rétabli récemment sur la façade sud la belle rosace élevée par la famille de Carman, rosace qui avait été détruite et murée en 1793.

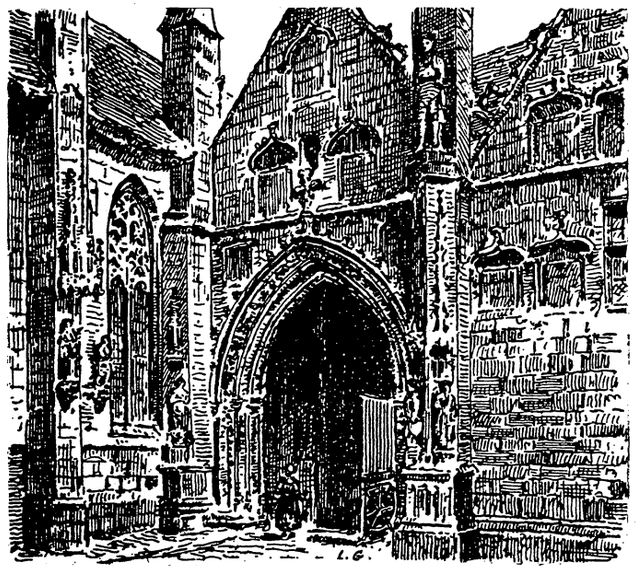
Un vitrail moderne, dû au talent de M. Hirsch, a remplacé l'ancien vitrail disparu : il sera toujours impossible de rendre à l'église du Folgoat les célèbres vitraux d'Alain Cap, fortement abîmés en 1708 et complètement anéantis en 1793. C'est une grande perte.

Ce qui est également déplorable, c'est la perte de tant de statues brisées et disparues, surtout en 1793. Quelques débris de ces statues existent au musée de Brest. D'autres débris se mêlent aux fragments conservés dans le presbytère. Cependant certaines statues ont été retrouvées plus ou moins enfouies dans le voisinage de l'église ; la plus vénérée de toutes, celle de N.-D. du Folgoat, avait même échappé, cachée par un courageux paysan ; et on a pu la rendre à la piété des fidèles. Vous verrez celles qui ont été sauvées, replacées dans certaines niches, souvent au hasard. Quelques-unes proviennent d'autres monuments religieux, et parmi celles-là, celles des Apôtres sous le porche de ce nom, enlevées, dit-on, aux églises de Lesneven.

En dehors du porche, dans une niche spéciale, est placée une assez grossière statue du duc Jean V, revêtu de son armure et la couronne ducale en tête. Un sceptre est dans sa main droite et dans l'autre il tient son livre de fondateur ; il est revêtu d'un manteau fleurdelysé, soit comme gendre de Charles VI, soit en qualité de pair de France. Jean V fut un insigne bienfaiteur du Folgoat : il y fit cinq voyages de 1420 à 1434 et y fonda en 1422 une collégiale de chanoines richement rentée.



Statue de Notre-Dame et vue générale de l'église



L'un des porches de Notre-Dame



Parmi les statues qui ont échappé à la destruction, on peut citer celle de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qu'on voit dans la chapelle de la Croix. Elles seraient, parait-il, les portraits de deux nobles dames représentées avec les attributs de leur patronne.

Avant 1793, l'église du Folgoat possédait une belle sonnerie de cloches, logées dans l'affreux campanile qui surmonte la tour du sud. On prétend que ce couronnement fut édifié par la reine Anne de Bretagne lors de son voyage au Folgoat, en 1505. Cette sonnerie a disparu sous la Terreur, les cloches ont été fondues, l'une d'elles a fourni assez de bronze pour fabriquer la grande cloche de Saint-Louis de Brest et en même temps celle du port.

Ce campanile, qui contraste si déplorablement avec le style presque homogène du reste de l'édifice, me paraît postérieur à la date qui lui est fixée. Il est absolument Renaissance, sans la moindre réminiscence du style ogival, chose extraordinaire, surtout en Bretagne, dans une construction du règne de Louis XII. Il me paraît plus rationnel d'attribuer cette construction à la reine Claude de France, fille d'Anne de Bretagne, qui, à la suite d'un vœu, conduisit au Folgoat son royal époux, François Ier, et voulut peut-être terminer l'édifice resté inachevé.

Sans cette imperfection, l'église du Folgoat serait absolument et dans toutes ses parties du style breton des XIVe et XVe siècles.

L'édifice fut commencé vers 1350.

Peu après, Jean de Montfort, pour remercier la Vierge-Marie de sa victoire d'Auray (1364), qui lui donnait la Bretagne, s'associa à la piété de ses sujets et donna des ordres et de l'argent pour activer les travaux.

Cette première période vit s'élever la grande tour, haute de 53 mètres, à la flèche gracieuse, élégante et hardie. On construisit en même temps la partie inférieure de la seconde tour et un morceau de la façade nord comprenant trois fenêtres et la porte de Penmarch, jusqu'à l'endroit où devait commencer un transept.

Malheureusement, les luttes de la guerre de Cent Ans arrêtèrent bientôt la construction, qui resta interrompue pendant trente-six ans.

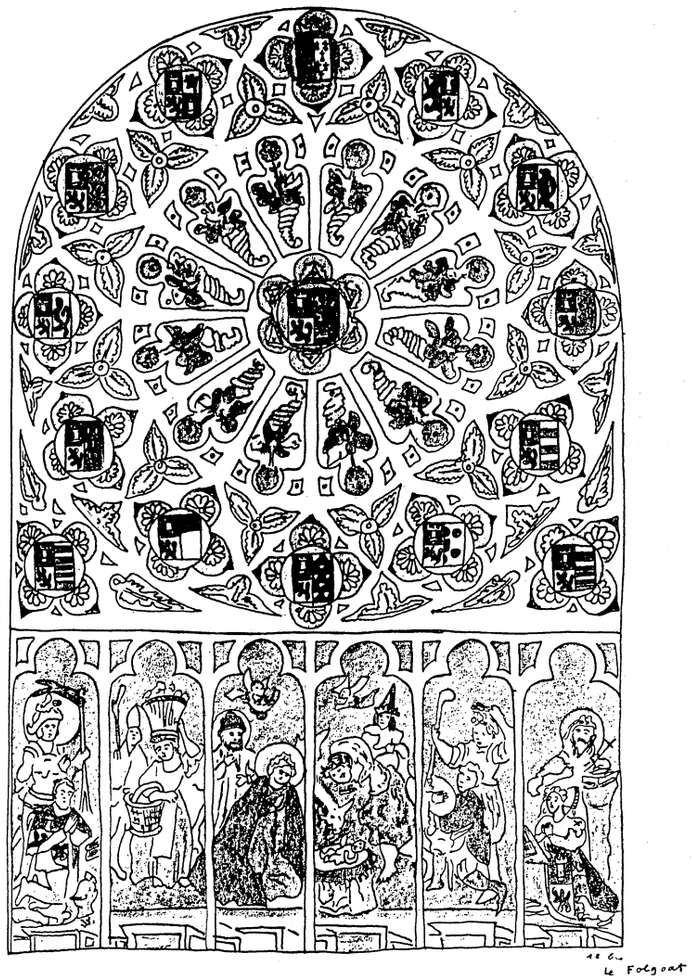
Les travaux furent repris sous Jean V, qui modifia le premier projet et approuva celui qui fut alors exécuté tel que nous le voyons aujourd'hui.

L'église presque terminée en 1419, fut inaugurée par l'évêque Alain de la Rue, qui venait d'achever le portail méridional, auquel on donna son nom.

En 1423, Jean V vint à la tête d'une brillante escorte de seigneurs et de prélats consacrer solennellement l'église et confier la protection de la Bretagne à Notre-Dame du Folgoat.

Les corporations bretonnes terminèrent alors leur travail par le portique des Apôtres, qu'elles ornèrent de la statue de Jean V, par le jubé, les autels

En l'église colégialle de Nostre Dame du Folgouet en la chapelle de nostre Dame au costé de l'épistre en la plus grande vistre sont les armes de Kerman aliés aveq Goullaine Léon Dinan Pierrier Vieux Chastel Penaneach Rosmadec Chastel la Forest Coetmen Léon Aveq l'effigie de Mesire Maurice de Kerman et dame Janne de Goullaine



Le Folgoat — Prééminences de Carman, 1614

intérieurs et le porche occidental, depuis disparu, œuvres dans lesquelles elle se révélèrent.

C'était donc bien un édifice du XVe siècle.

Il appartenait également au XVe siècle, le superbe calvaire que fit ériger quelques années après le cardinal de Coëtivy. Il a complètement disparu. Il n'en reste plus qu'un tronçon de piédestal hexagonal surmonté d'une croix qui n'est pas celle qui le couronnait. Ce piédestal indique par sa structure et les bases de ses contreforts que ses faces comportaient des ogives et des ornements. Il portait aussi des statues. Un seul groupe a échappé par miracle au marteau des démolisseurs. Cette œuvre, quoique très abîmée, est encore remarquable à la fois par l'expression et par l'exécution. Elle prouve quel degré de perfection avait déjà atteint en Bretagne l'école de sculpture qui devait produire le grand maître Michel Colomb.

Le cardinal breton est agenouillé, son chapeau retenu par un cordon pend sur ses épaules ; il a la tonsure coronale. Son visage a un caractère et un fini que l'on rencontre rarement dans les statues du XVe siècle. C'est, à n'en pas douter, un portrait. Un évêque crossé, probablement saint Alain, patron du donateur, se tient debout derrière lui et le présente à Notre-Dame.

En 1708, un épouvantable incendie dévasta l'édifice, fit effondrer les voûtes, ruina le grand porche occidental, dont la richesse égalait celle du jubé, et dégrada sérieusement toutes les parties de l'édifice, dont les toitures disparurent.

Quand douze ans plus tard, on se décida à une restauration, on la fit sans intelligence, et l'on se contenta d'établir à la place de l'élégante toiture brisée, l'horrible toiture plate qui choque tant les yeux.

La période révolutionnaire fut encore plus funeste. L'église fut vendue à vil prix et l'on donna même 900 livres à un ouvrier avec ordre de faire disparaître tous les vitraux, toutes les statues, tous les emblèmes, en un mot, tout ce qui pouvait rappeler la fondation ducale et le caractère religieux de l'édifice.

En 1794, l'acquéreur le revendit 11 000 livres à un fripier de Brest, nommé Anquetil. Ce dernier allait même le démolir en 1808, pour en vendre les matériaux, quand douze des habitants désolés, pauvres pour la plupart, se cotisèrent pour le racheter au prix coûtant et en firent don à la commune de Guicquelleau.

Voici leurs noms : François Uguen, instituteur ; Anne Le Gall et François Le Gall, Hervé Le Goff, Marie-Anne André, Guillaume Loaëc, Jean Arzur, Jean Toutous, Jean Gac, Yves Laot, Guillaume Kerbrat de Coatjunval et Gabriel Abjean, maire de Ploudaniel.

La somme versée par eux à Anquetil leur fut plus tard remboursée par l'État, le département ou la commune.

Il n'en est pas moins vrai que sans le désintéressement et le dévouement de ces humbles, ce chef-d'œuvre de l'art breton périssait totalement.

Devenue depuis monument historique, la chapelle du Folgoat, comme vous venez de le voir, a été l'objet d'importantes réparations, mais combien d'autres à faire pour lui rendre son éclat et son caractère primitifs ! Et il serait bien à désirer qu'on en fit une restauration complète au triple point de vue de la religion, de l'art et de l'histoire.

A côté de la chapelle collégiale du Folgoat s'élève l'ancien prieuré converti en presbytère. Plus heureux que le sanctuaire de la Vierge, il a été complètement restauré.

Cet hôtel, entièrement en granit, offre un curieux spécimen de l'architecture civile du XVe siècle. Il est flanqué d'une tour octogonale à toit aigu et d'une tourelle circulaire terminée en cul-de-lampe. Ses fenêtres sont à meneaux, ses lucarnes hérissées de crochets et sa corniche ouvragée munie de gargouilles.

Cette description demande à être complétée en certaines de ses parties. Refaisons, avec en main la brochure de M. l'abbé Guillermit : *Le Folgoat*, le tour extérieur, puis intérieur de la basilique. Après avoir contemplé le grand clocher et sa flèche patinée de lichens d'or fauve, tandis que des touffes roses de valériane fleurissent gaiement les corniches du campanile Renaissance, il faut admirer le beau bas-relief de l'Adoration des Mages placé au-dessus de la porte ouverte sur cette façade. L'un des rois porte en bandoulière une ceinture garnie de clochettes. Un ange plane en déroulant cette inscription ; *Puer nat. est*, au-dessus d'un troupeau de moutons qui paissent sur la colline. A gauche, un saint Michel terrassant le dragon remplace une statue du duc Jean V agenouillé devant la Sainte Vierge et que les révolutionnaires ont brisée. La devise bretonne *A ma vie* se lit sur le collier d'une des hermines du piédestal, et derrière le saint Michel, on voit une partie de l'inscription latine relatant la fondation de la collégiale en 1423. Un saint Yves s'abrite dans la niche d'un contrefort, et les statues du riche et du pauvre, celui-ci déguenillé de très réaliste façon, qui l'accompagnaient sont placées dans les niches voisines, ainsi qu'un saint Éloi dont le socle offre un fer à cheval et une tenaille.

Sur la façade midi, le trumeau qui sépare les deux portes géminées du riche portail porte la statue de l'évêque du Léon Alain de la Rue, qui consacra l'église en 1419. Sur le socle sont des armoiries : *trois croissants avec une billette en abyme*. Cette façade magnifiquement décorée, est garnie de quelques statues de pierre, deux *Ecce Homo*, un saint François d'Assise avec la plaie de son côté, deux évêques, une N.-D. de Pitié, une sainte Marguerite

foulant le dragon, une Vierge-Mère coiffée à la Médicis ayant sous les pieds le serpent à buste de femme.

Le porche des Apôtres, à l'angle de la chapelle de la Croix, passe pour « l'œuvre la plus splendide du Folgoat ». Son arcade est encadrée d'une merveilleuse guirlande de feuilles de vigne sur l'une desquelles rampe un limaçon à la trace visible. A droite, un personnage tient une inscription de cordial accueil aux pélerins : *Bien soyes venus*. Au tympan, plusieurs écussons ont été martelés ou arrachés. Les statues des Apôtres aux belles poses hiératiques, aux dais et aux consoles d'un travail exquis, sont munies des attributs traditionnels et de banderolles qui portaient des versets du *Credo*. Au fond saint Pierre tient sa clef et le livre des Écritures. La devise : *A ma vie* se lit plus haut, et l'un des écusson sculptés aux clefs de voûte est chargé des armes de France et de Bretagne en alliance.

Les portes intérieures du porche ont aussi une décoration végétale magnifiquement ciselée ; le sculpteur s'est diverti à faire sortir l'un des ceps de vigne du corps d'un gros petit chanoine qui le rend à grand effort. Des limaces et des insectes circulent sur les feuilles. La légende attribue ce porche au bon Dieu lui-même qui se serait présenté au maître de chantier sous les traits d'un simple compagnon, et, qui, une fois son prodigieux travail achevé, aurait disparu sans réclamer aucun salaire.

A droite, au-dessus d'un contrefort, est une médiocre statue du duc Jean V, en armure et couvert d'un manteau fleurdelisé. Plus bas, un saint Christophe à la robe troussée, un bâton à la main, fait passer une rivière où ne manquent pas les poissons à l'Enfant-Jésus assis sur ses épaules. C'est la tradition bien connue du moyen-âge. A côté : Vierge-Mère dont le socle porte le nom du gentilhomme donateur : *Olivier an Vie Chastel* (du Vieux-Châtel).

L'abside droite offre un magistral déploiement de contreforts à pinacles, de frises végétales, de gargouilles à forme d'homme et d'animaux, de figurines grotesques, de fenêtres délicatement découpées. Sous le grand vitrail et son étonnante rosace la fontaine où se baignait Salaün est protégée et bénie par une très belle statue de la Vierge assise, dont l'Enfant-Jésus a été brisé. Après avoir longé la façade nord, beaucoup plus sobre, entrons dans l'église par la porte située au pied des deux tours. Nous trouvons à droite, la chapelle de Kernao, où sont les fonts baptismaux. On y remarque, au-dessus d'un élégant autel de kersanton, une fresque dégradée de la fin du XVII^e siècle, signée : *M. Floch P.* : qui représente l'histoire du bienheureux Salaün, ainsi que le duc Pierre II et sa femme Françoise d'Amboise. Les épisodes de la même histoire sont figurés sur les panneaux de la chaire moderne.

A droite du jubé gothique, pure merveille d'habileté et de légèreté, se voit une statue d'*Ecce Homo*.

Cinq autels rangés le long du mur de l'abside sont en kersanton et ornés de fines arcatures avec guirlandes de vigne. Dans celles du grand autel, des oiseaux picorent les raisins et une hermine passante porte à son col la devise ducale : *A ma vie*. Sur l'autel central trône la statue vénérée de N.-D. du Folgoat, qu'on porte en procession au grand pardon du 8 septembre. L'autel des anges est ainsi nommé de seize statuettes d'angelots drôlement ébouriffés. Le dernier autel à droite, celui du cardinal de Coëtivy, était surmonté, avant 1866, d'un vitrail ancien, le seul qui eût survécu aux ravages du feu et des sans-culottes. Il figurait la Résurrection des Morts, et on y distinguait le cardinal lui-même vêtu seulement de son chapeau de pourpre, qui sortait du tombeau. Au tympan se voyaient la devise : *Beppret* (toujours) des Coëtivy, et leurs armoiries en alliance. Malheureusement, un recteur du Folgoat nommé M. La Haye, voulant offrir à l'église un vitrail payé de ses deniers, trouva tout simple de le substituer à cette unique morceau du XV^e siècle, en poussant l'inconscience jusqu'à s'extasier sur la beauté de l'œuvre insignifiante par quoi il avait le vandalisme de remplacer la précieuse verrière, emportée sans doute et brocantée au loin par un peintre-verrier qui sut profiter de l'occasion.

Près de la sacristie, sont deux statues de style : une sainte Catherine et une sainte Marguerite. La première est signée J. Droniou et timbrée de deux écussons portant *une aigle éployée* pleine et parti d'*une quintefeuille*. On a supposé que le tailleur d'images Droniou avait donné à cette sainte le costume de Catherine de Luxembourg, femme du duc Arthur III, en 1448 ; quant aux armoiries, Courcy y voit celles des Mesnoalet, alliées à celles des Kerbiquet ou des Le Vayer. Le nom de Droniou peut-être aussi celui d'un donateur, ayant *l'aigle éployée* pour blason. Sainte Marguerite est agenouillée sur un monstrueux dragon. Dans le collatéral sud, qu'on appelle *la voûte sombre*, une clef montre les armes écartelées d'Évreux et de Navarre, attribuées par la même héraldiste à Jeanne de Navarre, mariée en 1386 à Jean IV de Montfort, duc de Bretagne. Une armoire est ornée de peintures où le château de Kernao apparaît tel qu'il était au XVIII^e siècle.

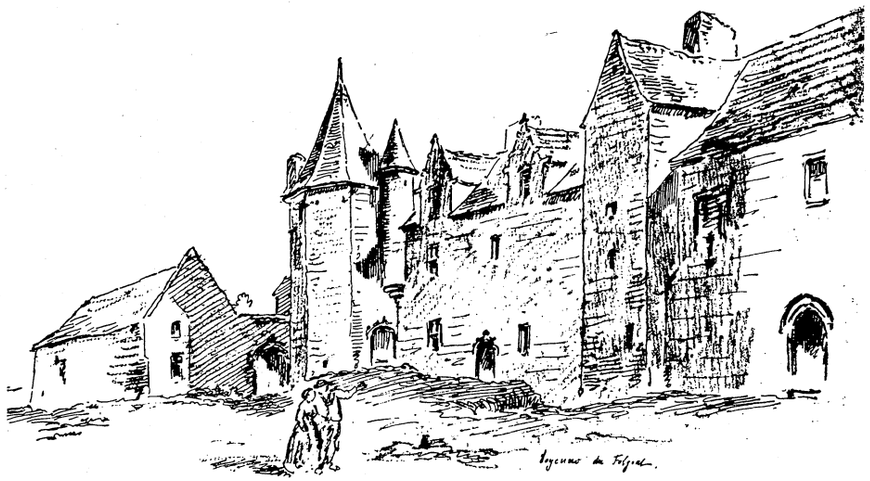
La cour du presbytère, qui occupe l'ancien doyenné, trop restauré et diminué, contient quelques fragments intéressants. Le plus curieux semble être une figuration de la Trinité ; le Christ sous forme d'un bel enfant muni d'une croix, paraît sortir du flanc de son Père, tandis que du flanc du Fils s'échappe la colombe, symbole du Saint Esprit. Sur les restes d'une croix, on lit : ... *croix fust faicte en l'a m V^e X luj* (1543) inscription accompagnée des armoiries de l'évêque Christophe de Chavigné et du doyen Guillaume de Ker-

lezroux. Ces armes se retrouvent sur la façade du doyenné, ainsi que celles de l'évêque Guillaume Ferron, fondateur en 1460 de deux chapellenies au Folgoat.

Enfin, une borne qui fixait autrefois la limite du domaine royal et du fief de Léon, devant la fontaine du Folgoat, est blasonnée d'un écu en losange mi-parti de Rohan et de Léon.

Tout près du doyenné est le monument élevé en 1902, par souscription, à Mgr Freppel, évêque d'Angers, député du Finistère, panégyriste de N.-D. du Folgoat. La statue de l'éminent prélat le représente avec la mitre et la crosse, prêchant aux pieds de N.-D. du Folgoat. Ces deux statues en kersanton sont l'œuvre de M. Hernot, sculpteur à Lannion.

Les bâtiments de l'ancien séminaire des aumôniers de la marine, créé en 1682 par Louis XIV, existent encore et sont utilisés comme école. La vaste place située à l'ouest de l'église où se tiennent de belles foires de chevaux, a vu à diverses reprises d'imposantes manifestations de piété et de foi, notamment en 1886, en 1888, date du couronnement de N.-D. du Folgoat, en présence de cinq évêques et de soixante mille fidèles ; en 1913, lors de la cérémonie de clôture du Congrès Marial ; en 1924, quand la ligue d'Action catholique du Finistère y réunit cinquante mille hommes. C'est que la basilique vénérée joue le rôle de capitale religieuse du nord-Finistère. Les pélerins y viennent en foule, soit au mois de mai, consacré à Marie, soit à la fête solennelle du 8 septembre, que précède une procession aux flambeaux, et où l'affluence annuelle dépasse trente mille personnes.

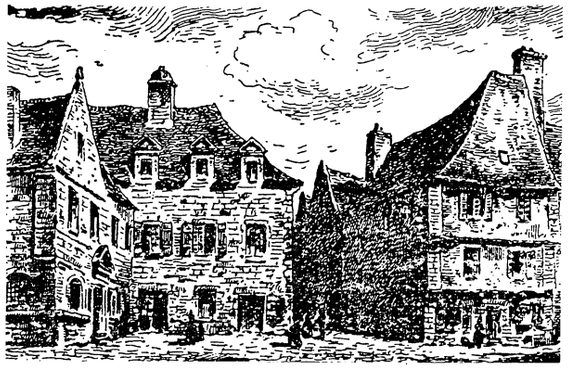


Jusqu'en 1829, l'église du Folgoat n'était qu'une chapelle de la paroisse d'Elestrec, dont l'église, dédiée à saint Jégu, s'élevait au village de Lannuchen, à l'endroit dit encore *Coz-Iliz* (la vieille église). Un incendie allumé par la foudre la détruisit au XVIII[e] siècle, et le service paroissial fut alors transféré dans la chapelle de Saint-Vellé à Guicquelleau. On montrait à Lannuchen quatre pierres rondes disposées en rectangle, et qui passaient pour désigner la sépulture de Salaün. Quant à la chapelle de Guicquelleau, elle a été « restaurée » en 1834, et restaurée comme on faisait alors, c'est-à-dire en saccageant les parties intéressantes, mais ce qu'on a bien voulu épargner n'est pas sans mérite. Cette chapelle repose dans un mélancolique cimetière herbeux, cerné de murs croulants, avec un escalier monumental et un petit ossuaire en ruines. Elle prend son nom de saint Vellé, qui vécut en ermite dans le vallon voisin de Toulran. Un joli clocheton à dôme et lanternon la surmonte. On y voit un maître-autel Louis XV à tombeau portant sur quatre boules dorées empoignées par des griffes, un autre autel à boiseries décorées de fleurs : roses et œillets, peints à même le bois, un curieux lutrin, les statues de saint Jean, sainte Marguerite, saint Nicolas, sainte Louise. Dans le chœur, le banc seigneurial des seigneurs de Guicquelleau porte un écusson écartelé de Lesguern Keroulas, Marc'hec et Kerscao. C'est seulement en 1829 que la paroisse a été transférée au Folgoat.

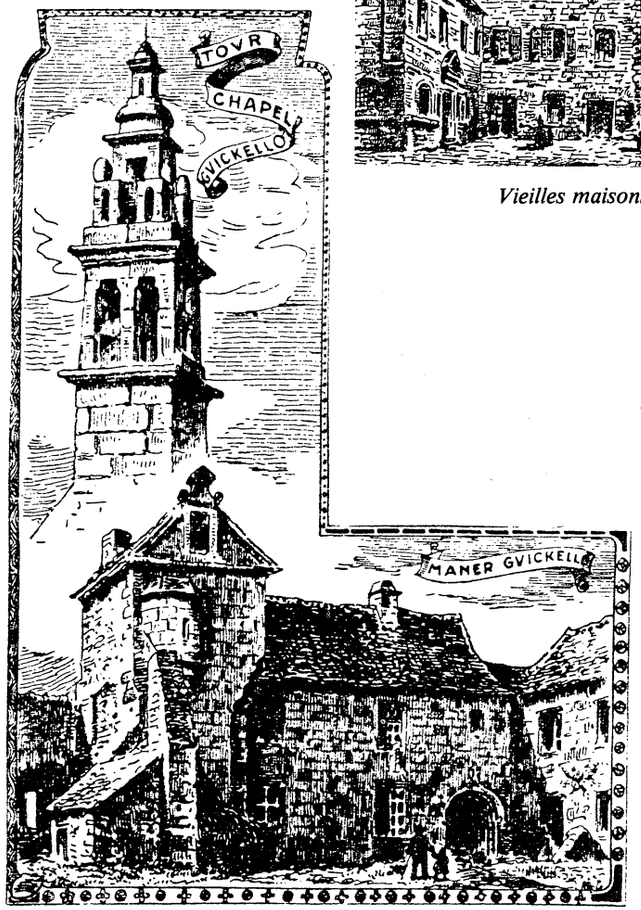
Le manoir de Guicquelleau, tout voisin de la chapelle, est du XVI[e] siècle, comme en témoignent ses fenêtres à meneaux, aujourd'hui dénaturées et son élégante porte gothique. Il s'appuie à gauche sur un pavillon à pan coupé, décoré d'une lucarne Renaissance flanqué d'une tourelle en encorbellement et d'un énorme contrefort. Un autre pavillon à meurtrières s'élève en arrière, à l'angle du jardin enclos.

La tradition locale a longtemps conservé le souvenir d'un des seigneurs du lieu, Jean Marc'hec, *ar dichentil diroll* (le gentilhomme déréglé, ivrogne, brutal et sanguinaire) qui à l'époque de la duchesse Anne, fut la terreur du pays par ses méfaits et ses crimes, dont une longue procédure sur parchemin conservée dans la bibliothèque de Kerdanet nous a gardé l'odieux détail. L'un de ses pires traits n'est pas celui d'avoir mis à rôtir l'un de ses serviteurs devant un feu ardent, tellement que le pauvre diable, vaurien d'ailleurs digne de son maître, en faillit trépasser. Enfin, ayant attiré traîtreusement chez lui son voisin le seigneur de Penmarch, il le tua à coups d'épée, ce qui lui valut d'être en 1527, décapité sur la grande place de Lesneven.

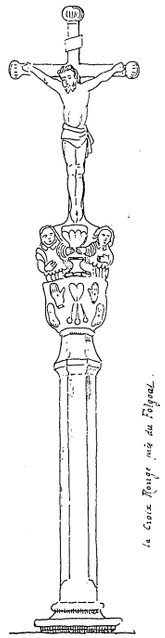
Sa tête fut exposée vis-à-vis de la porte du manoir de Guicquelleau et clouée à un chêne que ses descendants devaient remplacer en cas de chûte par vétusté. Ce chêne s'y voyait encore à l'époque de la Révolution, et la légende renversant outrageusement les rôles, accusait le seigneur de Penmarch d'y



Vieilles maisons au Folgoat



Clocher et vieilles maisons à Guicquelleau



La Croix Rouge, près du Folgoat

avoir fait suspendre la tête tranchée de Jean Marc'hec parce que celui-ci, aimant la fille de son suzerain et, quoique payé de retour, l'ayant en vain demandée en mariage, avait osé l'enlever et s'enfuir avec elle. Jean Marc'hec était bien marié, mais à Marie de Kernezne. Il ne laissa pas d'enfants, et sa sœur apporta par mariage Guicquelleau dans la famille du Parc-Lezversault. En 1636, ce manoir était à Pierre du Parc, seigneur de Pennanec'h, officier dans la garde du cardinal de Richelieu et a passé plus tard aux Lesguern.

Au sud de la commune, une belle allée de hêtres mène au manoir reconstruit du Ménec, qui garde contre son portail une tourelle basse à ressaut et meurtrières, avec un pan de mur percé de deux portes gothiques. Environné de bois, il domine un pittoresque moulin et son étang où l'évêque de Léon, Mgr Robert Cupif, pensa se noyer en 1641. Le Ménec a appartenu aux Gouzillon et aux Kerbic, il vit naître à la fin du XVI^e^ siècle ; Yves de Kerbic, sieur de Trouadon, recteur de l'Université de Paris et professeur à l'éloquence fameuse. La tradition y place la carrière dont furent extraits tous les matériaux de l'église du Folgoat.

L'ancien moulin de la collégiale, devenu minoterie, tourne dans le vallon de l'Aber-Vrach, sur le bord de la route de Brest, au pied d'un mamelon enserré par deux rivières, et qui porte le camp retranché de Castel-Landiffern, vaste enceinte admirablement située, où se livra un combat pendant la Ligue. Cet ouvrage, dit aussi Castel-Penlédan, est fortifié d'un épais parapet avec fossé, et de deux mottes. On trouve des substructions gallo-romaines à Kergo-Elestrec, au nord de la grande voie romaine de Rennes et de Carhaix au littoral de Plouguerneau. Cette voie traverse la commune, en coupant la route de Lesneven au carrefour de la Croix-Rouge, que consacre une élégante croix de granit avec fût mouluré et polygonal, image des Cinq Plaies, anges eucharistiques et Christ d'un beau caractère.

SAINT-MÉEN

SAINT-MÉEN. — Trêve de Ploudaniel avant la Révolution, et dépourvue de fonts baptismaux avant 1644, cette paroisse a été érigée en succursale en 1826. Son patron actuel est saint Méen, abbé, invoqué pour la guérison de la gale, mais le nom breton Saint-Néven de la paroisse doit se rapporter à un autre saint ; peut-être l'éponyme de Lesneven. De l'ancienne église, comme il se trouve le plus souvent dans le Bas-Léon, on n'a gardé que la tour, dont la galerie porte sur un encorbellement hardi et dont le dôme à imbrication est dominé par un lanternon. Ce clocher semble lui-même avoir été remanié, car il offre les dates 1838 et 1867. Deux portes gothiques, l'une accostée de pina-

cles, l'autre en anse de panier et de lignes très simples, sont encastrées dans les longères sud et nord de l'église. L'intérieur pauvre et froid de celle-ci offre les deux statues anciennes, sans beaucoup de caractère, du saint patron et d'une Vierge-Mère. On y voit aussi un grand saint Isidore, un saint Herbot et une sainte Marguerite foulant un diable à tête de poisson. Il faut signaler aussi, près de la porte sud, un vaste bénitier de granit, qui paraît être une vieille cuve baptismale orné de motifs sculptés rappelant l'ornementation du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle.

A l'un des angles de l'enclos, joliment ombragé d'arbres et cerné d'un mur vétuste, il y a sur un socle à quatre marches une remarquable croix-calvaire du XVI^e^ siècle. Un ange eucharistique reçoit dans son calice le Précieux Sang du Christ, entouré de la Sainte Vierge et de saint Jean. Au revers se trouvent, une Mise au Tombeau, un saint Méen en abbé, une crosse à la main, une Madeleine portant son vase de parfum et un saint Pierre muni de sa clef. Trois bénitiers de granit déposés devant un débit, sur la place du bourg, servent de mangeoires à chevaux, les jours de foire. A la fontaine est une statue grossière de saint Méen. Près du bourg, une croix restaurée de 1652 montre un Christ assez étrange en ce sens que le sculpteur l'a doté d'une moustache à la hongroise et d'une barbiche à double pointe.

Le bourg est à cheval sur la voie romaine de Rennes à Plouguerneau. La commune est traversée obliquement dans sa partie sud par une autre voie romaine, celle de Saint-Pol-de-Léon à Saint-Mathieu qui vient recouper la précédente sur le plateau voisin de Coatalec, de l'autre côté du ruisseau du Vieux Chastel. Ce dernier manoir, défiguré et sans intérêt, s'entoure de vieux murs ébréchés, et d'un frais bouquet de feuillage; son vocable significatif indique l'existence ancienne d'un ouvrage fortifié surveillant le passage du vallon; ceux de Tourellou (les Tourelles) portés par deux hameaux bordant à l'ouest du bourg la route du Folgoat, doivent avoir une origine analogue. Le village de Poulloupry, ou mieux Poulpry (la mare vaseuse) est le berceau de l'antique lignée de ce nom, qui a produit quatre sénéchaux de Lesneven et qui possédait plusieurs manoirs élégamment bâtis aux abords de cette ville. A Poulpry, la maison est moderne, les dépendances seules conservent des portes cintrées d'un genre d'autrefois. Le dernier moine récollet du couvent de Lesneven y est mort en 1828.

Des tuiles et restes romains se rencontrent fréquemment sur le territoire de Saint-Méen, notamment au nord-ouest du bourg et au sud de Goarivin-Bihan.

Saint-Méen a eu son heure de célébrité en 1902, lors de l'exécution des décrets contre les Congrégations religieuses. L'école privée des filles fut transformée par ses défenseurs en une véritable forteresse, et c'est sous ses

murs, dit M. Coudurier, que se livra la plus rude bataille entre des milliers de paysans bretons accourus de toutes parts pour protéger les Sœurs du Saint Esprit, et les troupes placées sous la direction du sous-préfet de Brest et du fameux Moerdès, commissaire spécial de police.

KERLOUAN

KERLOUAN. — (*Kerlouffan* ou *Kerleihan* au XV^e^ siècle).

Cette paroisse paraît avoir été très anciennement une dépendance de Plounéour-Trez. Connue dès 1330, elle figure au Pouillé de Tours, et semble avoir une origine seigneuriale, car il existait une famille noble de Kerlouan alliée aux Coëtivy, fondue au XV^e^ siècle dans Coetmenech, puis du Louët, qui portait *d'argent à la colombe d'azur.*

Saint Élouan, Luan ou Luhan était un ermite du VII^e^ siècle; il vivait donc du temps de saint Bili et du roi Judicaël. Son tombeau et sa statue se trouvent dans la chapelle qui porte son nom près de Mur. C'est un saint guérisseur; on l'invoque contre la fièvre, et Garaby marque sa fête au 28 août.

On l'appelle encore Éloean et son nom est latinisé en Lugianus et romanisé en saint Léon, dans l'île de Riantec. Il a donné son nom à Poullaouen.

Il ne serait pas étonnant qu'on dût l'identifier avec saint Elven ou Éluen, qui avait jadis un oratoire en Kersaint-Plabennec et un autre en Lanvéoc. Baring-Gould identifie de même Elven et Elvoyn en Cornouaille insulaire. *(Jourdan de La Passardière)*

La paroisse de Kerlouan a aujourd'hui pour patron saint Brévalaire (en breton sant Brévalar) qu'on confond avec saint Brandan. Il est honoré en Bretagne, et a donné son nom à Loc-Brévalaire.

Saint Brandan, qui naquit au VII^e^ siècle, était abbé de Lancarvan, il fut le précepteur de saint Malo. Le maître et le disciple sont représentés sur un des vitraux de Kerlouan. Saint Brévalaire est invoqué pour la guérison des plaies et ulcères.

L'église actuelle de Kerlouan, construite en 1864, sur les plans de M. Trischler, architecte à Recouvrance, fut consacrée l'année suivante. C'est un vaste édifice, du style ogival primitif. La nef est supportée par des colonnes en pierre du pays, aux chapiteaux de kersanton richement feuillagés. Trois superbes vitraux de Léopold de Lobin et douze vitraux plus petits de Léon Payan, figurent des scènes de la vie des saints de Bretagne.

L'ancienne église paroissiale qui occupe le milieu du cimetière, ombragé de beaux arbres, a été en grande partie conservée comme chapelle mais n'a

pas grand caractère architectural. L'un des bas-côtés porte la date : 1670. Au-dessus de la porte principale, sous le clocher, on lit l'inscription :

M : G : IEGOV : CVRE
M : V : CASTEL : SINDIC :
G : HABASQVE : G : 1704.

Ce clocher, dont le beffroi à double étage est très hardiment ajouré, se termine par une flèche à crossettes. Au cours de l'effroyable épidémie de typhus qui désola le Léon en 1776, les enterrements avaient été si nombreux en l'église de Kerlouan que l'odeur cadavéreuse empêcha pendant quelque temps d'y célébrer les offices, et qu'il fallut la combattre en brûlant de la résine et du souffre.

Sur la route de Kerlouan au rivage, entaillé d'un profond petit estuaire, à 1 500 mètres du bourg, s'élève le tout petit oratoire de Notre-Dame de Croazou *(Introun Varia ar Croazou)*, fondé au début du XIX^e^ siècle par un aveugle qui recouvra la vue. A l'intérieur, est une seule statue en pierre de Notre-Dame portant l'Enfant Jésus grossièrement sculptée et peinte.

Presqu'à la sortie du bourg, sur la même route, très ancienne croix de pierre, dite Croaz-Hourant, d'un style très rare dans notre département. Cette croix, au fût circulaire, a un peu plus d'un mètre de hauteur ; à l'intersection du fût et des croisillons, un nimbe crucifère est soutenu par un *tors* ou *boudin* qui règne sur toute la longueur du fût.



Croas-Houarn, dessin de G. Toscer

Les chapelles étaient jadis assez nombreuses en Kerlouan. Celles de Saint-Sauveur, de Saint-Sezny et de Saint-Guinal ou Guenval, invoqué pour les porcs, au nord du bourg sont en ruines, mais on retrouve encore, près du rivage, le sanctuaire de Saint-Egarec, disciple et compagnon de saint Thégonnec, qui est invoqué contre la surdité. On appliquait sur l'oreille malade une pièce d'argent trempée dans un vase d'huile bénite, et on laissait ensuite cette pièce en offrande. Le bénéfice du prieuré de Saint-Egarec passait pour l'un des plus considérables du Léon : son dernier titulaire semble en avoir été l'abbé Barbier de Lescoët, chanoine et comte de Lyon. Les vicomtes de Coetmenech en Plouider en étaient présentateurs. Sur l'une des corniches de la chapelle se lit la date : 1574. On descend à la fontaine souterraine, où dort une eau limpide sans écoulement apparent, par un escalier d'une vingtaine de marches. Les pèlerins s'y lavent les oreilles et les yeux.

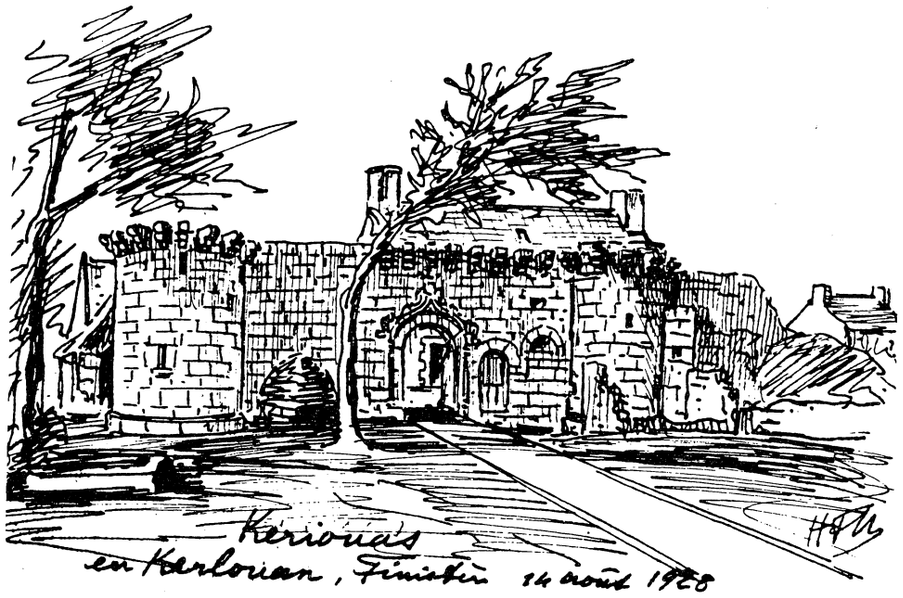
Le monastère de Kerbaul, que fonda saint Paul Aurélien, a été détruit par les Normands. Saint Sezny, en débarquant au hâvre de Poulluhen, y établit un petit ermitage appelé de son nom *Penity San Sezny*, et qui devint plus tard la chapelle tréviale de Lerret aujourd'hui disparue. « Tous les thaumaturges, écrit Courcy paraissent s'être donné rendez-vous sur ce coin de terre ; une foule de villages rappellent les noms de ces saints personnages : une foule de monuments druidiques rappellent le culte antérieur qu'ils ont eu tant de peine à détruire dans ce canton et justifient le nom de *Lan ar Paganis* (la terre des païens) qui lui est restée. »

Le manoir de Keryvoas, possédé en 1558 par Hervé de Kersaingilly et situé à deux kilomètres au nord-ouest du bourg, était une vraie maison forte. Le portail d'entrée de son avenue offre de chaque côté une meurtrière verticale, avec un trou rond pour passer le canon de l'arquebuse. Un autre portail encadré d'une contre-courbe, à décor Renaissance et défendu par une large embrasure cintrée s'ouvre dans une solide courtine en pierres de taille couronnée de mâchicoulis ; elle est flanquée à droite et à gauche de deux tourelles rondes aussi garnies de corbelets et percées de nombreuses meurtrières. Fréminville vit vers 1835, l'une des ces tours surmontées d'un campanile destiné à contenir la cloche que l'on sonnait en cas d'alarme. Malheureusement une petite maison moderne s'abrite seule derrière ce belliqueux frontispice.

Kerisquirien, modeste logis bien conservé du XVI^e^ siècle, à portes et fenêtres décorées de moulures en accolade est accompagné d'un colombier haut et étroit. De la famille Gourio, il passa à écuyer Jean Nouël, sieur de Keryvoas, qui possédait ces deux terres en 1674. La chapelle domestique, dédiée à saint Venal, a disparu. Le manoir de Tromelin voisin de l'embouchure du Quillimadec, et berceau de la vieille lignée léonaise de ce nom, s'appuie sur une tour carrée. L'amiral Le Dall de Tromelin mort en 18.., en



Manoir de Kerener, dessin du vicomte de La Messelière





écusson encastré dans le mur de l'enclos de l'église de Kerlouan Finistère 14 août 1928



Restes de la maison noble de Trégouinec, dessin du vicomte de La Messelière

tirait son nom. Kerénès, plus rapproché du bourg, montre encore une svelte tour ronde à meurtrières épaulant un pignon aigu dentelé de crossettes et un édifice principal de belle allure. L'entrée de l'allée bien plantée qui y conduit de la route comporte de puissants massifs de maçonnerie.

Des Coëtnempren, la terre de Kerénèz passa par mariage aux Simon. En 1674, la douairière du lieu déclarait « avoir marié le nombre de quatre de ses enfants auxquels elle a baillé des biens considérables, outre qu'elle entretient les autres jeunes cadetz de monture et équipage au service de sa Majesté ». La famille de Coataudon a plus tard possédé cette terre.

Sous la Révolution, la paroisse de Kerlouan compta deux martyrs de la foi en la personne de ses deux vicaires, MM. Jean Habasque et Guillaume Péton, arrêtés dans la nuit du 8 germinal an II, le premier au manoir de Tromelin, chez François le Goc, le second à Saint-Egarec chez Guillaume Abautret, par quelques dragons et gendarmes de Lesneven que guidaient en bons « patriotes » le maire et les adjoints de Kerlouan. Condamnés à mort par le tribunal de Brest le 17 avril 1794, les malheureux prêtres subirent leur supplice sur la place de Lesneven.

Les rochers du littoral, déchiquetés par les éléments, se découpent en bizarres silhouettes, tels que celui dit « Kador ar Brenn » (la chaise du chef) près Saint-Egarec. Un menhir de trois mètres de haut existe à l'est de Kervizouarn, un menhir et deux dolmens à Kermarguel, et deux menhirs près du manoir de Kerisquirien, sur le haut d'une colline, au pied de laquelle il y a une pierre branlante probablement naturelle. Au Ménec, près de la mer, se trouve le dolmen de *Roc'h Quegueligou* (la roche des quenouilles), et un autre dolmen dans le champ de *Parc-an-Daol*(le Champ de la Table) au lieu de Quélorn : près de là sont épars des mégalithes bouleversés, des poteries gauloises et des éclats de silex. Entre Tromelin, Kerlever et Kervarguel, des tuiles et des poteries gallo-romaines éparses sur plus de cent hectares indiquent une importante occupation.

*
* *

COMME JADIS LA VILLE D'YS...
DEUX COMMUNES DU NORD-FINISTÈRE
SONT MENACÉES PAR L'ENVAHISSEMENT DE LA MER.

Parmi les légendes de Bretagne, l'une domine les autres, car elle exprime toute l'angoisse des Océans qui bordent le Finistère : c'est l'histoire tragique de la ville d'Ys, laquelle existait, dit-on, au Ve siècle, sous le nom de Ker-Is et repose maintenant, à jamais engloutie dans l'actuelle baie de Douarnenez.

Au cours de notre vingtième siècle — ou demain peut-être — le bourg de Kerlouan et une partie de la commune de Plounéour-Trez vont-ils subir le sort de la ville d'Ys ?

Cependant les motifs qui provoquèrent, assure-t-on, la disparition sous-marine de la capitale pervertie du roi Gradlon n'existent pas, de nos jours, quant aux laborieuses populations de ces deux sereines agglomérations de la côte nord du Finistère.

De ces deux bourgs, les rudes habitants, dont les traits conservent le reflet d'aïeux pétris d'idéal archaïque et de noble fierté, partagent leurs heures de travail entre leurs champs, leurs prairies ourlées de *lann* et de *brug*, terres naturellement fécondes, grâce à la proximité des sels fertilisants de l'*armor* et le dangereux métier de pêcheur auquel ils se livrent, de père en fils, parmi les écueils et les récifs de cette côte en dentelle granitique.

Mais chaque année davantage la mer livre une terrible bataille au sol déjà si déchiqueté. A chaque grande marée, à chaque tempête, elle monte à l'assaut des dunes et des rochers qui les retenaient. Alors sournoisement elle cherche encore à gagner du terrain en s'infiltrant, peu à peu, entre ces *roch*

millénaires qui finissent par sombrer sous ses coups de boutoir, au pied de la grève qu'ils dominaient, jadis, de leur stature de titans.

Depuis 1817, date de l'établissement du dernier plan cadastral, et sur une longueur qui s'étend de Guissény au fond de l'anse de Goulven, cinquante à quatre-vingts mètres de côte ont été gagnées par la mer. En particulier devant Kerlouan, deux vastes parcelles de terre qui appartiennent respectivement à MM. Prigent Gabriel (N° 245) et Aballain Mathieu (N° 261) n'existent plus que sur les registres communaux.

Aux jours de tempêtes qui coïncident généralement avec l'époque des grandes marées, la mer déchaînée passe par dessus les dunes dont elle a détruit les sommets et, de l'ouest à l'est, attaque Karrec Hir, envahit les marais de Prat-ar-Han et de Louch' Andreff et pénètre dans les terres en se servant du lit de la rivière de Kerenez jusqu'à la hauteur des ruines du moulin du même nom où une digue l'arrête encore.

C'est surtout par cette dernière trouée que les soixante foyers de Kerlouan sont particulièrement menacés. En effet, malgré l'établissement par les soins de la municipalité d'un série de digues qui les protègent de la mer au bourg, soit sur une distance de trois kilomètres, la mer franchissant tous les obstacles dressés sur son passage arrive maintenant à trois cents mètres des dernières maisons de Kerlouan qui ne cote en son ensemble que cinq mètres au-dessus de la mer étale.

De même devant la baie de Goulven, les abords de Plounéour-Trez ont été à ce point ravagés que cette commune est menacée d'être coupée en deux parties entre le village de Lesconnec et la baie elle-même.

De l'avis des populations locales qui cependant ne sont pas habituées à s'effrayer sans de graves motifs, « une véritable catastrophe est à redouter dans cette région » si l'Administration n'entreprend pas de travaux de défense prochainement.

TRÉGARANTEC

TRÉGARANTEC. — [*Tref-Carantec*, la trève de (saint) Carantec]. Cette vieille petite paroisse devait dépendre dans le principe de Ploudaniel. Elle n'a d'ailleurs pas saint Carantec, mais bien saint Arnec, Téarnec ou Ternoc, ermite, puis évêque pour patron. Sur le reliquaire, daté de 1583 et aujourd'hui disparu, on lisait :

SANCTE : TERNOCE : ORA : PRO : NOBIS

L'église est moderne, ayant été reconstruite après l'incendie qui la consuma dans la nuit du 17 au 18 août 1890. On n'a pu conserver que la tour, bâtie en 1684 et du type courant de cette époque, avec sa galerie à balustres sur une corniche soutenue de modillons, son beffroi ajouré à double étage et sa flèche à crochets accostée de quatre petits clochetons. Le cimetière contient une croix en partie ancienne (1571), à Christ moderne accompagné de la Sainte Vierge, de saint Jean et d'un ange montrant l'image de la Sainte Face. Au sud du bourg coule la fontaine de saint Téarnec d'une construction très banale, près de laquelle gît dans l'herbe une statuette en pierre de ce saint en costume d'évêque.

Trégarantec était primitivement, dit la légende, le siège d'un évêché, dont saint Téarnec fut le premier titulaire, et la capitale du royaume d'Illy. Le roi Ausoch y possédait, au nord du bourg, sur la grande voie romaine de Rennes à Plouguerneau le château de Porzleac'h, qui était avec celui de Coatlez en Tréflez, l'une de ses résidences favorites. La ville épiscopale de Saint-Téarnec ne comptait du reste que vingt ménages ; encore comptait-on celui du prélat pour deux, « petite malignité, explique Kerdanet, contre les servantes des curés et même contre celles des évêques (mais des évêques d'Illy seulement), lesquelles ont toujours eu la réputation de vouloir gouverner et le pasteur et les ouailles ».

Le royaume d'Illy devint plus tard un simple archidiaconé sous le nom de Quemenet-Illy, de l'évêché du Léon ; et les titulaires de celui-ci continuèrent de posséder, à Trégarantec, le château ou manoir du Grand Porzléac'h. En 1342, cette place était occupée par Hervé VII de Léon, partisan dévoué de Charles de Blois, avec plusieurs parents et amis et une garnison de cinquante hommes en armes. Deux chefs du parti de Montfort, Gautier de Manny et Tanguy du Chastel, vinrent de grand matin l'assaillir, pénétrèrent à la tête de leurs trois cents piétons dans la cour du château après avoir brûlé et rompu le grand portail, et firent prisonniers, outre le vicomte de Léon, plusieurs chevaliers de haute marque. Il ne reste plus aujourd'hui pierre sur pierre de la vieille forteresse.

Kerbiquet et Quillifiry étaient deux manoirs. Au premier, possédé par les Barbier de Kerjean et les Kerviler, appartenaient les principales prééminences de l'église tréviale. Une porte gothique remontée sert d'entrée à une écurie. Jean de Quillifiry comparut entre les nobles de Trégarantec à la réformation de 1443 : sa postérité s'est fondue dans Buzic de Kerdaoulas. Rien d'intéressant ne subsiste de ces deux maisons nobles. Au presbytère, un hangar est soutenu de trois superbes colonnes de granit, galbées et à chapiteaux doriques, qui proviennent de l'ancien hôtel démoli des Trois Piliers, à Lesneven.

Près de Porzléac'h, au bord de la grande route du Folgoat, sur un tertre ombragé, s'élève la chapelle de Jésus, bâtie en 1696 et 1714, mais remaniée et beaucoup réduite au XIX^e siècle, le transept sud et la longère adjacente semblent être anciens ; au-dessus d'une porte, statue du Christ à la colonne et cadran solaire décoré d'un soleil rayonnant. A côté, inscription : IN : NOMINE : DOMINI : OMNE : GENV : FLECTATVR. Autour d'un œil-de-bœuf, on lit encore : F : F : P : V : M : O : DOLOV : R : G : M : GVIAVARCH : F : 1715 (fait faire par vénérable Messire Olivier Dolou, recteur - G.M. Guiavarch fabrique 1715). Cet oratoire fut longtemps très visité dans le pays, et l'on y fonda, en 1708, une confrérie du Saint Nom de Jésus pour laquelle Guillaume Camarec imprimeur à Brest, publia, la même année, un curieux petit recueil breton comprenant un cantique spirituel et le sommaire des indulgences.

Le vieux chemin qui conduit de cette chapelle au bourg passe pour être une voie romaine. On trouve des tuiles à rebords et des poteries au Porzléac'h, à Ty-Névez, à Kerhuel et non loin du moulin de Dourguen.

PLOUNÉOUR-TREZ

PLOUNÉOUR-TREZ. — (*Plo Eneour in littore* vers 1330, *Ploneour-Istrez* au XV^e siècle) *(Paroisse d'Énéour de la grève ou du sable* par opposition à Plounéour-Ménez ou de la montagne).

Saint Énéour était frère de sainte Thumette, honorée dans la Cornouaille. Il a donné son nom à trois paroisses du Finistère : Plounéour-Trez, Plounéour-Ménez et Plonéour-Lanvern.

« Saint Énéour, dit Dom Plaine, cité par M. l'abbé Stéphan dans sa savante monographie de : *Plounéour-Trez et ses vitraux*, saint Énéour me paraît appartenir à la classe de ces saints très nombreux, surtout dans notre pays, au sujet desquels l'Antiquité et le Moyen Age ne nous ont transmis aucun document écrit, aucun bout de vie, aucune légende de bréviaire, etc., mais la tradition et les monuments figurés nous en apprennent assez sur son compte pour qu'on le range dans la classe des saints authentiques (non légendaires), ayant plein droit d'être maintenus comme patrons des églises paroissiales et des autres oratoires qui sont sous leur vocable de temps immémorial. Cela n'a pas empêché saint Pierre de le supplanter ici dans le patronage de son église. »

L'église de Plounéour-Trez est due aux plans de M. Le Guérannic. Mgr Lamarche, évêque de Quimper et de Léon en posa la première pierre le 20 mai 1889. Elle fut consacrée par le même prélat le 18 octobre de l'année suivante. De style ogival flamboyant, elle est voûtée en croisées d'ogives et

possède une belle rosace au chevet ainsi qu'une belle collection de vitraux modernes où, sous l'inspiration de M. l'abbé Stéphan, alors recteur de Plounéour-Trez, la Société artistique des Peintres-Verriers, à Paris, a retracé la Propagation de la Foi, commençant par la mission des Apôtres, gagnant la Gaule, la Bretagne, le diocèse et la paroisse pour se perpétuer à travers les siècles jusqu'à nos jours. Cette collection de vitraux forme donc un thème complet.

Le clocher actuel est celui de l'ancien édifice. Malgré sa base trapue, il ne manque pas de noblesse avec sa double galerie à balustres, son portail à fronton arrondi et sa flèche dentelée. Il porte les deux inscriptions suivantes : F.P. LE SEICH et, plus bas, ALAIN PAVEES, TRESORIER L'AN 1734

Cette tour contient une cloche fondue en 1724 pour une église de Parme, et provenant sans doute d'un naufrage.

Elle offre l'inscription suivante : OPVS : PETRI : DONATI : SOLONATI : PARMENSIS : FACT : ANNO CIↃIↃ CCXXIV (1724) et quatre médaillons figurant la Ste Vierge, St Joseph, St François d'Assise et St Joseph.

Dans le cimetière, il y a deux ossuaires anciens : l'un très joli, du XVII[e] siècle, à façade percée d'une porte accostée de colonnes et d'une série de baies séparées par des pilastres en gaîne, devenu chapelle de la Trinité, et abritant une statue de St Sébastien, l'autre du XVIII[e] siècle à huit baies cintrées, devenu chapelle de Lourdes. Près de l'église coule une fontaine vénérée.



Chapelle Saint-Paul à Plounéour-Trez



Au Méné-Bré — Excommunication de Conomor. Vitrail de Plounéour-Trez

Brignogan, en français : le marécage d'Ogan, petit hameau de la commune au bord de la mer, est tête de ligne d'un tronçon du réseau de chemins de fer départementaux du Finistère. Sa jolie plage de sable fin, encadrée par des roches colossales, attire une foule de visiteurs et Brignogan est devenu une station balnéaire des plus importantes ayant déjà nombre de villas et deux hôtels. Le luxe de ces constructions modernes forme avec les masures aux toits de chaume du village un curieux contraste.

Parmi elles se remarque le vieux manoir restauré du Skluz, qui possède une chapelle et un portail flanqué de deux tourelles basses percées de meurtrières ; le manoir a appartenu aux familles du Bois, du Poulpry et Le Dall de Tromelin.

Depuis 1924, Brignogan manifeste des velléités séparatistes et demande à être érigée en commune distincte de Plounéour-Trez.

Un comité a été constitué pour la construction d'une église et dans une sorte de referendum la thèse de l'indépendance a obtenu une forte majorité. Il a fallu attendre une loi du 27 janvier 1934 pour que la population de Brignogan obtienne satisfaction.

Brignogan, dit Gustave Geffroy (*La Bretagne*, p. 138) a quelque ressemblance avec Ploumanach, mais seulement par la quantité de ses pierres. La couleur et les lignes du paysage sont toutes différentes. Ce n'est plus le granit rose encadrant les entrées bleues de la mer, c'est de la pierre gris sombre en avant du large, un paysage terrible et menaçant. On est loin aussi des plages de villégiatures et des jardins en terrasses, avec ce pays de rocs revêches, de champs en demi-deuil violet de bruyères, de passantes de monastères, coiffes blanches, robes noires et grises, ou d'un bleu verdi... Sur cette avancée de terres... des pierres étranges, oiseaux, tortues, griffons, mastodontes, si changeantes d'aspect et d'expression, immobiles, passives et convulsées... Des morceaux de pierres crevées et usées offrent des faces de désolation. D'autres gigantesques, au loin dans les flots, sont des châteaux de rêve.

La pointe de Pontusval, que défendait un vieux fort, est à deux kilomètres de Brignogan. Elle abrite un petit port fréquenté seulement par quelques caboteurs et des goémonniers. En 1869, un phare de dix-huit mètres de haut et d'une portée de dix milles a été allumé sur les rochers de Beg-Pol. L'année suivante, une compagnie anglaise choisit Pontusval pour point d'atterrissage d'un câble sous-marin reliant la France à l'Angleterre. Le nom de ce havre serait, s'il faut en croire Albert le Grand, une contraction du breton : *Poulbeuz-an-aneval* (gouffre où fut noyée la bête), parce que c'est là que les guerriers chrétiens Derrien et Neventer précipitèrent dans les flots le dragon dont ils avaient purgé la vallée de l'Élorn. Cette explication étymologique paraît passablement tirée par les cheveux.

Les terrains sablonneux et les grèves de la pointe sont semés d'énormes blocs erratiques aux formes étranges. Plusieurs ont reçu des noms se rapportant aux formes qu'ils affectent : le Chameau, la Grenouille, l'Éléphant, le Sphinx. A Mincoc, une roche posée horizontalement sur trois autres forme un arc de triomphe barbare, dit Roch-ar-Guéhiel, près de la lagune de *Loch-an-Tevenn* (l'étang de la dune), fréquentée en hiver par des oiseaux migrateurs. Non loin du phare de Pontusval est la chapelle dite *Chapel Pol*, construite à l'endroit où saint Pol Aurélien fonda un monastère. La chapelle actuelle restaurée en 1870, tombe aujourd'hui en ruines. Elle contient un vieux bénitier de pierre et un tonneau pour recevoir les offrandes de blé ou d'avoine des fidèles. On a enfoui sous l'autel de belles statues en pierre de grandeur naturelle, parmi lesquelle un saint Pol de Léon et un saint Nicolas tristement remplacés par des figures de plâtre. Au-dessus de l'autel sont placées les deux statues modernes de l'Apôtre du Léon et de saint Nicolas ; sur les côtés, deux autres statues en pierre proviennent probablement du calvaire qui s'élève sur le placitre devant la chapelle.

Sur un rocher voisin, on a édifié pour les douaniers une guérite en pierre, à laquelle on accède par un escalier taillé dans le roc même. C'est un magnifique poste d'observation d'où l'on embrasse les grèves de Pontusval et de Kerlouan et cette côte hérissée d'écueils, où les naufrages étaient jadis si fréquents. L'abbé Favé rapporte qu'au temps de Napoléon I^er^ un navire chargé de bois de campêche s'étant brisé à la pointe de Plounéour-Trez, pendant plusieurs mois les maréchaux ferrants de *la Paganie* utilisèrent ce bois précieux pour allumer les brasiers de leurs forges.

Entre la chapelle Pol et Brignogan, on admire un des plus beaux menhirs du Finistère. Haut de huit mètres et connu dans le pays sous le nom de *Men-Marz* (pierre du miracle, de la merveille). Serait-ce parce qu'au lieu d'avoir la base enfoncée jusqu'à une certaine profondeur comme les autres monuments de l'espèce, elle est simplement posée sur le sol. Cette disposition n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, la base, à section triangulaire du menhir étant largement suffisante pour en assurer l'équilibre. Naguère, on voyait encore près de ce puissant monolithe, le massif rocheux d'où il provenait, et dans lequel il avait été taillé avant d'être mâté sur place, mais une maison neuve faite des débris dudit massif l'a fort malencontreusement remplacé.

Les saints personnages qui évangélisèrent la Bretagne ne détruisirent point les sanctuaires druidiques, ils se contentèrent de transformer et de sanctifier le culte en surmontant les menhirs du signe divin de la Rédemption. Comme tant d'autres monuments celtiques, le menhir de Pontusval a dû être l'objet d'un culte quelconque, aussi les premiers apôtres du Léon

placèrent-ils une croix au sommet, après avoir gravé le même signe à la base du monument.

De l'autre côté du sentier, à l'entrée duquel s'élève le menhir de Pontusval, est un de ces immenses blocs erratiques dont nous avons parlé. On y a taillé grossièrement quelques marches qui en rendent l'ascension facile. De cet observatoire naturel, on a une vue sur tout le pays d'alentour.

La maison seigneuriale de Plounéour-Trez était le manoir de Trévigny, berceau d'une famille Le Moyne, *an Manac'h* en breton, dont les armoiries avaient pour timbre une figure de religieux en robe noire. Cette lignée, lors de la réformation de la noblesse bretonne sous Louis XIV, fit de magnifiques preuves d'antiquité, en remontant sa filiation jusqu'à Yvon Le Moyne, chevalier en 1065. Elle a produit depuis 1365, date à laquelle Alain Le Moyne était sénéchal de Lesneven, plusieurs capitaines de Lesneven, Brest, Guingamp, Dinan, Bayonne, un grand écuyer de Bretagne, des chevaliers de Saint-Michel et de Malte. Ses propriétés de Plounéour-Trez, comprenant les manoirs de Trévigny, Langonneau et Kermoné, avec vestiges de vieux châteaux fortifiés appartenaient au XVIII^e^ siècle aux La Bourdonnaye-Blossac, puis aux Camus de la Guibourgère, mais à Trévigny l'ancienne demeure a disparu, ainsi que sa chapelle dédiée à la Trinité, et Kermoné a subi le même sort. Plus heureux, Langonneau conserve un beau corps de logis sommé de hautes cheminées à corniche, avec une tourelle en encoignure sur la façade. En 1534, Alain Kerbiquet, sieur de Langonneau, avait comparu en archer en brigandine à la montre de l'évêché de Léon. Au petit manoir à tourelle de Lesconnec, jadis à la famille de Gouzillon, existait une chapelle dédiée à saint Égonnec.

Outre le célèbre menhir de Brignogan, on en trouve un autre élevé de 8,50 m entre Plounéour et Kerlouan, à Men-Hougnon, et des allées couvertes en partie détruites à Tréguelc'hier, Pennou-Creach et Mechou-Boulan. Des fragments de tuiles et de poteries gallo-romaines se remarquent à Pontamézen et à Noblessa.

Le costume de cérémonie des femmes de Plounéour-Trez et de Kerlouan est somptueux. Il se compose d'une robe de damas de soie garnie de galons d'or et d'argent, d'un châle de mérinos blanc brodé et d'une grande coiffe, dite *coiffe carrée*, dont les grandes ailes retombent gracieusement sur les épaules et sur le dos. La couleur de la robe distingue les femmes de Kerlouan de celles de Plounéour-Trez ; elle est violet pour celles-ci et rouge pour les premières.

GOULVEN

GOULVEN. — (*Saint Goulven* en 1505). Nous sommes au commencement du VI^e^ siècle. Les bretons insulaires fuyant l'invasion abordent en foule dans l'Armorique qui devient leur seconde patrie. Sur la côte nord du Léon, alors couverte d'épaisses forêts, près du marais de Brengorut, débarquent deux pauvres émigrants que la tempête sépare de leurs compagnons de voyage. La jeune femme n'a même pas une goutte d'eau pour apaiser sa soif, ni pour laver le cher enfantelet qu'elle vient de mettre au monde et qui sera saint Goulven.

Le père de l'enfant, Glaudan, frappe à la porte d'une chaumière d'où il est rudement repoussé ; cependant le paysan lui prête un vase en terre et lui indique un sentier qui s'enfonce dans la forêt et mène à un ruisseau. Glaudan s'égare, erre en vain dans la forêt et se retrouve le soir à l'endroit où il avait laissé sa pauvre femme en détresse. Voyant son petit enfant faible et débile, Glaudan invoque le Seigneur et à petite distance jaillit une fontaine qui existe encore sous le nom de fontaine *Saint-Goulven*.

Un homme riche trouve le petit Goulven si gentil, qu'il lui fait donner une bonne éducation, tout en assurant l'existence de ses parents. Il voudrait faire de Goulven son héritier, mais l'enfant, qui a perdu ses parents, se retire jeune encore dans la solitude et se construit une petite cellule dans l'endroit où avaient abordé ses parents. Là, aidé de son compagnon Maden, n'ayant qu'un outillage primitif, il défriche un vaste territoire dans la forêt de Plouider. Il seconde par la puissance de ses prières les efforts du comte deLéon Éven, pour repousser les Normands qui infestaient la côte.

Plus tard, appelé par le clergé et le peuple au siège épiscopal de Léon, saint Goulven s'enfuit à Rome, mais le Souverain Pontife le sacre et l'envoie gouverner le diocèse fondé par saint Pol. Saint Goulven meurt en 616, à Rennes, où l'avaient conduit les affaires temporelles de son évêché (7). C'est un saint guérisseur invoqué contre la fièvre et pour la guérison des bestiaux.

M. le chanoine Abgrall a donné de l'église de Goulven, que domine toute proche de la mer sa haute flèche dentelée, au fond d'une anse sablonneuse que la marée basse assèche toute entière et dans laquelle 450 hectares

(7) — M. de Calan, dans ses *Mélanges historiques*, a étudié la vie de saint Goulven et ses conclusions l'inclinent à sacrifier la tradition léonaise au profit de la tradition rennaise d'après laquelle saint Goulven aurait vécu en ermite dans la paroisse de Saint-Didier, près de Rennes, avant de devenir évêque de cette ville. Il fait remarquer que les litanies du missel de saint Vougay, datant du XI^e^ siècle, ne mentionnent pas de saint Goulven, et que le culte de celui-ci pourrait bien ne s'être introduit dans le Léon qu'au XIII^e^ siècle.

superficiels ont été conquis par l'établissement d'une digue en 1830, la très exacte et complète description qui suit :

Un édifice à grande toiture dominé par un clocher immense en style Louis XIII ; à côté de cette tour, un joli petit porche gothique, un campanile central chevauchant sur le milieu de la nef, une belle abside droite : telle est la physionomie extérieure. La base du clocher, portant la date de 1598, est flanquée de gros contreforts à niches, pilastres et caissons, absolument dans le même genre que celles de Pleyben, Saint-Thégonnec et Lampaul-Ploudalmézeau ; mais au lieu d'avoir comme celles-ci un couronnement en dômes superposés, elle est surmontée d'une flèche octogonale hérissée de crochets, bien ajourée sur ses faces et accompagnée aux quatre angles de solides clochetons.

Tout contre le clocher, au bout d'un ancien transept transformé maintenant en sacristie, s'ouvre un joli petit porche de style flamboyant, rappelant par ses lignes et ses sculptures les finesses du Folgoët. Sur le contrefort de l'angle sud-ouest, on lit cette inscription en caractère gothique : *Lan M VcV (1505) J. Clech. Y Pilguen*. Les initiales G et F sont celles des mots gouverneur et fabrique.

A l'intérieur de l'église, outre les colonnes ordinaires, on trouve deux gros piliers et un grand arc triomphal qui contient le campanile central.

Le maître-autel en kersanton est divisé sur sa façade en quinze arcades flamboyantes et porte une frise de feuillages très largement sculptés. Du côté midi, un petit autel ancien, en chêne sculpté, dans le genre gothique du XV^e^ siècle, se compose de cinq arcatures séparées par des colonnettes torses et surmontées de découpures très déliées. Ces panneaux contiennent les bas-reliefs suivants : Annonciation - Nativité de l'Enfant-Jésus - Adoration des Mages - Présentation au temple - Crucifiement. Dans le retable on a représenté la Visitation et l'Ange apparaissant aux bergers de Bethléem.

Un autre autel, du côté nord, retrace aussi dans son retable, mais d'une façon plus grossière, les principaux miracles de saint Goulven, notamment celui d'une fille frivole se parant pour le bal, et dont le peigne demeura adhérant à la main et à la tête jusqu'à ce qu'elle eût fait amende honorable au saint. Une peinture, par trop naïve, exécutée sur le lambris du transept nord, reproduit l'entrevue du saint et du comte Éven après la défaite des pirates du nord. Ce tableau, plein d'amusants anachronismes, représente le comte en habit rouge, haut-de-chausse, collerette blanche, toque à plumet à la main, botté, éperonné, dans une attitude martiale. Il a la bride de son cheval passée à son poignet gauche, et presse avec respect la main du saint en soutane noire et collet blanc, debout près d'une croix, au bord de la mer sur laquelle s'enfuient les voiles des Normands, qui ont pu échapper au massacre. Les

cavaliers de la suite d'Éven portent, comme leur maître, le costume Louis XIII. La légende localise à Run-Éven (le tertre d'Éven) en Plouider, le champ de bataille où les bretons mirent en déroute les pirates du Nord, et ajoute que pour remercier le saint Goulven de l'avoir assisté de ses prières durant le combat, Éven lui donna autant de terre qu'il pourrait circonscrire en marchant toute une journée autour de son ermitage. Le saint se mit en route, et derrière lui se formait miraculeusement un talus qui délimita son domaine. Ce « saint pourpris » appelé *Minihy Sant Goulven* (la franchise ou asile de saint Goulven) était tenu, au temps d'Albert le Grand, pour l'un des plus fertiles de tout le Léon, et jusqu'à la Révolution, il appartint à l'église de Goulven.

Citons encore la tribune des orgues, travail très fin de l'époque flamboyante ; puis les deux bannières, beau travail de broderie du XVII^e^ siècle, sans oublier le reliquaire de saint Goulven, consistant en un bras en bois qui contient un autre bras en argent, lequel à son tour renferme une relique notable du saint. Ce reliquaire a été retrouvé en 1880 en déblayant une crypte qui règne sous l'ossuaire voisin de l'église. L'entrée de cette crypte a été depuis maçonnée.

Dans le cimetière est une petite chapelle de 1709 et le bourg contient une maison du XVI^e^ siècle avec inscription donnant la date : 1560.

A la sortie du bourg, sur une hauteur, est la chapelle dite du Pénity-Saint-Goulven, bâtie à l'emplacement précis de son ermitage. Très joliment encadrée de beaux arbres dont le feuillage verse une ombre fraîche sur ses vieux murs de granit, elle ouvre au midi, vers le chemin une élégante porte Renaissance surmontée d'une petite frise à médaillons contenant des têtes de personnages. Au pignon ouest, grande porte gothique. A côté, la fontaine consacrée, munie d'un mur d'enclos et de bancs de pierre, abrite dans une niche Renaissance veuve de son fronton, la statue de pierre peinte du saint évêque. A côté, une auge de pierre, ancien sarcophage, passe pour avoir été le lit de saint Goulven, et ses dévots s'y étendent ; le jour du pardon, le premier dimanche de juillet, on trempe ses reliques dans la fontaine, et l'on communique ainsi à l'eau une vertu curative pour la fièvre.

Les barons de Penmarc'h en Saint-Frégant qui se qualifiaient de sires de Goulven jouissaient du droit singulier de puiser dans le plat du quêteur, à la grand'messe de la fête patronale autant d'argent ou plutôt de billon que leur main en pouvait contenir ; la tradition dit qu'après avoir ainsi exercé leur privilège, ils remettaient dans le plat ce qu'ils avaient pris en y ajoutant un bel écu neuf. Toutes les maisons de la paroisse devaient porter bien en vue, sur leur maçonnerie ou leur charpente, la tête de cheval héraldique des Penmarc'h.

Au bord de l'anse de Goulven s'élève un menhir surmonté d'une croix ; près du village de Cosquer, on voit dans le *Parc-an-Inquinered* (le champ de la Fileuse) au sommet d'une colline, un dolmen reposant sur six piliers dont deux ont été déchaussés. Autour, des pierres levées semblent indiquer les restes d'un monument important. Le chevalier de Fréminville y a trouvé, vers 1835, deux urnes contenant l'une des restes incinérés, l'autre vingt haches de bronze.

PLOUDANIEL

PLOUDANIEL. — (Ploe Daniel vers 1330). L'église de Ploudaniel date de 1860. Elle a aujourd'hui saint Yves pour patron, mais anciennement elle était consacrée au frère du roi Judicaël saint Guinien ou Winien, ermite du VII^e^ siècle et compagnon de saint Arnec qui, plus tard, lui céda son petit évêché du canton d'Illy, minuscule diocèse ne renfermant que vingt ménages. D'après la légende, saint Arnec, en s'endormant, avait promis à saint Guinien de lui céder tout le terrain qu'il pourrait parcourir jusqu'à son réveil. Mais l'autre prit un cheval, monta sur la tour de Saint-Éloi, et s'élança dans l'espace, d'un tel essor qu'il encercla toute la paroisse de Ploudaniel, que l'imprudent évêque dut lui céder. On montre encore à *Lam-ar-Zant* (le saut du saint), là où Guinien toucha terre, l'empreinte des pas de sa monture marquée sur un rocher.

Sous le porche, groupe de la Trinité ; les vitraux de l'église représentent les principales scènes de la vie de saint Guinien, entre autres son voyage aérien. L'ancienne église avait été restaurée en 1618, et en 1623, le peintre Pierre Barazer, de Morlaix, en dressa un curieux plan colorié sur parchemin avec la figure de toutes les fenêtres et enfeus armoriés. Ce plan se trouve aux archives du château de Lesquiffiou près Morlaix. Elle avait un foyer aux fonts baptismaux. Il existe au bourg une chapelle moderne dédiée à sainte Brigitte, avec un calvaire ayant à son pied une belle Pieta. Derrière le Christ, couvert d'une arcade ajourée, Vierge-Mère tenant un lis à la main.

La commune de Ploudaniel compte plus de 3 000 habitants. On sait que Ploudaniel fut un des principaux centres de la résistance contre l'expulsion des religieuses en 1902 et si le sang ne coula pas ce jour-là, on le doit à des personnes dévouées intervenant entre la troupe et les paysans qui opposaient partout une défense acharnée. Les gars de Ploudaniel ont d'ailleurs de qui tenir en fait d'énergie, car le P. Le Nobletz, qui avait fréquenté leurs ancêtres, écrivait qu'à la fin du XVI^e^ siècle le peuple de la paroisse « était si meschant et si barbare, qu'il sembloit qu'on estoit logé parmi les Égyptiens ou parmi les Turcs ».

A trois kilomètres du bourg, au sud du chemin vicinal conduisant à Plabennec, on voit la chapelle Sainte-Pétronille, qui porte la date 1588. Sainte Pétronille ou Périne, vierge et martyre, vivait à Rome du temps de saint Pierre dont elle a été regardée comme la fille... mais, dit M. de Kerdanet, saint Goulven avait eu une sœur, appelée aussi Pétronille, qui mourut de la fièvre et à laquelle on a donné, depuis, le titre de sainte, en breton *santez Perounel*. La titulaire de la chapelle, invoquée contre la fièvre, ne serait-elle pas cette dernière plutôt que la fille supposée de saint Pierre ? Des substitutions de ce genre se rencontrent d'ailleurs fréquemment

A l'intérieur de la chapelle, contre un pilier, une Pieta en pierre peinte et dorée présente tous les caractères de la statuaire du XV^e^ siècle. La Vierge, dont le visage ovale allongé respire la douceur et une douleur résignée, porte le Christ assis sur ses genoux. Les plis de sa robe, d'où sort une chaussure à bouts pointus, sont gracieux. La figure du Christ est belle, mais les mains et celles de la Vierge sont trop grandes et un peu rigides. Il y a aussi un groupe de sainte Anne enseignant à lire à la Sainte Vierge, un saint Yves, une sainte Philomène, une sainte Appoline liée pour le bûcher. Dans la sacristie se conserve un lutrin de 1642.

Près de la chapelle se dresse une haute croix sur un piédestal à plusieurs marches. A une centaine de pas coule la fontaine, entourée d'un mur en pierres de taille sur lequel une niche à lanternon Renaissance abrite la statue de sainte Pétronille. On y vient en pèlerinage pour les accès de fièvre, jadis fréquents dans la paroisse, à cause du vaste marais de Langazel. Non loin, le village de Lannoezoc possède une fontaine dédiée à saint Conogan, qui eut son ermitage en cet endroit.

A la limite sud de la commune de Ploudaniel, sur la route de Landerneau à Lesneven, on rencontre la chapelle Saint-Éloi, gracieux édifice du XVI^e^ siècle, au clocher élancé à galerie, ruinée, flèche à crossettes.

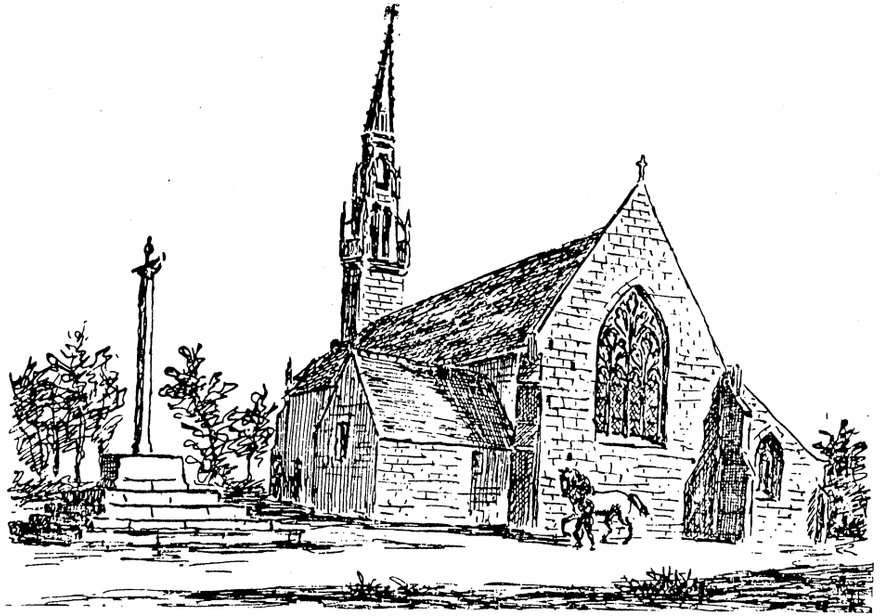
Sur le placître qui servait autrefois de cimetière, se voient les débris d'un beau calvaire dont les personnages sculptés dans le kersanton ont été jadis peints et dorés. On y remarque une Mise au tombeau. En dehors de l'enceinte est un tronc-oratoire de 1558 clos d'un grillage en fer qui contient une statue de saint Éloi grossièrement taillée et peinturlurée ; près du saint, un tronc de chêne solidement renforcé par des ferrures, reçoit les offrandes des pèlerins. Les statues en vénération dans la chapelle sont celles de saint Éloi, en pierre peinte, un groupe triple de saint Anne, un saint Yves et un saint Mémoire ou Memor exhibant ses entrailles. Le maître-autel a des bas-reliefs figurant saint Éloi, une Vierge-Mère, saint François d'Assise et l'Ecce Homo. Sur les panneaux de la porte sud, date de 1620 et image de saint Pierre.

Le pardon de Saint-Éloi, le 24 juin, est très couru des paysans du Léon, qui y amènent leurs chevaux de plusieurs lieues à la ronde. Les chevaux *saluent* la statue du saint placée à l'entrée du placître, puis font trois fois le tour de la chapelle, où les propriétaires entrent ensuite pour déposer devant l'autel une offrande de crin coupée à la queue ou à la tête de leurs montures. Dans le mur de la sacristie, un inscription bretonne : CAMBR : A : RVN *(chambre de crin)* indique q'on y déposait les dons en nature faits à la chapelle. Ce pèlerinage des chevaux s'effectue à la même date en d'autres sanctuaires consacrés à saint Éloi, et notamment en Plouarzel, dans le Bas-Léon.

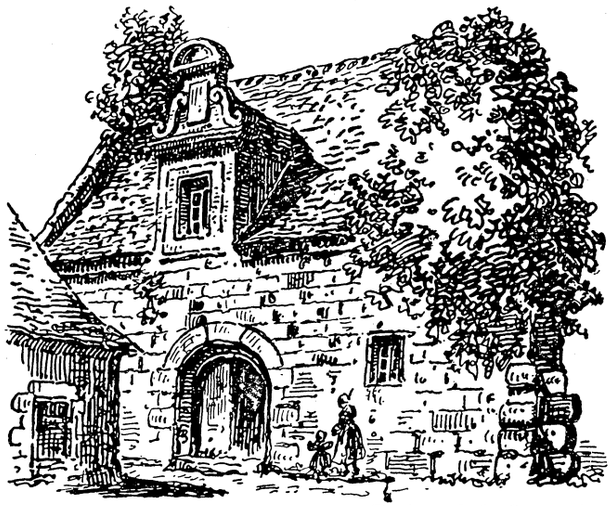
Près de la route de Kersaint, une chapelle dédiée à saint Guévroc ou Quirec, n'a laissé d'autres traces qu'une croix et une fontaine, ainsi que le nom de Guévroc demeuré au hameau voisin. « Elle signalait le lieu où ce thaumaturge, ayant abandonné son monastère, près Lanmeur, s'était retiré, dit Albert le Grand, dans le Léon, en une petite vallée fort sombre, située au pied d'une épaisse forest. » Il y séjourna deux ans, dans l'austérité et la prière, puis fut découvert par saint Paul Aurélien, qui le vit tout couronné de rayons et en fit le compagnon de son apostolat.

Entre le bourg de Ploudaniel et le Folgoat, se cache le château de Kernao, enfoui dans la verdure. Ancienne terre noble des Gouzillon, un mariage la transmit en 1568 à la famille Barbier de Kerjean, dont une branche cadette, les Barbier de Kernao et de Lescoët, l'a possedée jusqu'au XIX^e^ siècle. Les comtes et marquis de Lescoët étaient de riches et puissants seigneurs, qui possédaient à titre héréditaire le gouvernement de Lesneven et des cinq paroisses d'alentour, furent les bienfaiteurs de la ville et de ses communautés religieuses et commandaient les milices garde-côtes du quartier. En 1791, le district de Lesneven fit enlever les canons qui décoraient la terrasse du château. Plus tard, le marquis de Lescoët ayant émigré, une perquisition fit découvrir « dans une guérite de pierre dont les créneaux étaient fermés », six malles contenant, l'une de la vaisselle d'argent, les autres des titres féodaux qu'on brûla publiquement sur la grande place de la ville, tandis que les citoyens dansaient la Carmagnole autour du bûcher.

L'habitation, très mutilée et défigurée, montre encore les restes d'un pavillon de style gothique épaulant un corps de logis bien plus moderne. Sur la chapelle, jadis dédiée à sainte Anne, est un écusson aux armes et à la devise des Coëtlogon, qui habitèrent Kernao vers le milieu du XIX^e^ siècle, et dont l'un a publié sur l'église du Folgoat un album de lithographies accompagné d'un texte. Les piliers de la porte nord de l'enclos soutiennent deux admirables écussons de kersanton aux armes des du Chastel, avec heaume, couronne, lambrequins, donjon formant cimier, lions fièrement galbés et devise : *Mar car Doe*. Ils proviennent de l'enfeu de Lescoët dans l'ancienne

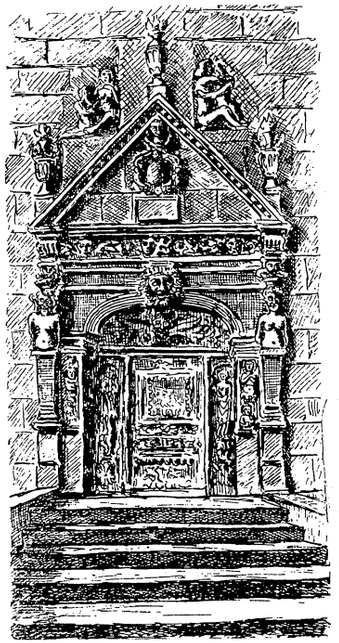


Saint-Éloi en Ploudaniel

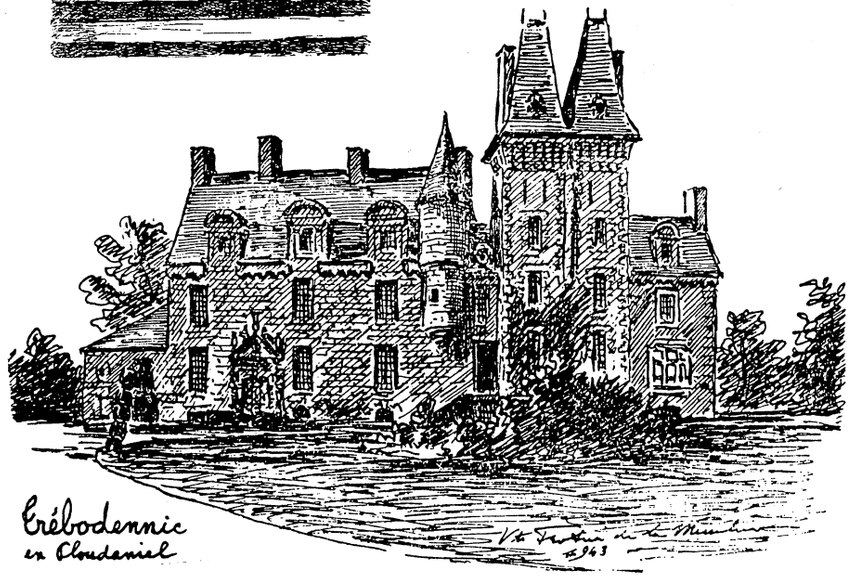


(Dessin de L. Le Guennec.)

Moulin de Kerno, à Ploudaniel



Porte de Trébodennic, en Ploudaniel

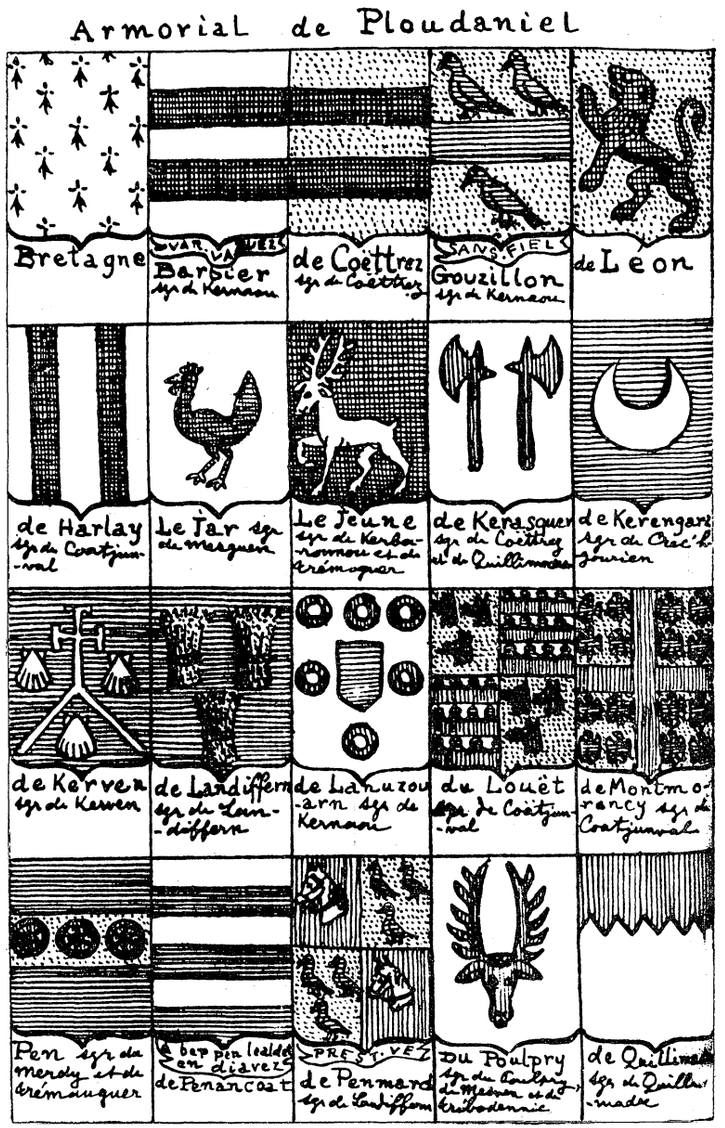


église de Lesneven. Cette porte est défendue par une petite échauguette rectangulaire à encorbellement. Dans un mur se voit encastré un autre écusson moins ancien, mi-parti *d'un fretté* et *d'une épée accompagnée en chef d'une étoile et d'un croissant*. Le moulin de Kerno, tout drapé de végétation, montre une belle lucarne de pierre.

A la sortie du bourg, par le chemin de Trégarantec, on rencontre, dans son cadre florissant de prairies, de vergers et de hêtres superbes, le vieux château de Trébodennic, décoré d'une fine tourelle à cul-de-lampe, de lucarnes à frontons courbes soutenus de pilastres corinthiens, d'une corniche à modillons et surtout d'une magnifique porte Renaissance datée 1584, qui doit provenir du même atelier landernéen que les ossuaires de Landivisiau et de la Martyre, les porches de Guimiliau et de Commana. Son fronton triangulaire est relevé d'urnes à godrons et accosté de deux petits personnages : homme battant du tambour, femme armée d'une masse. Deux cariatides engaînées supportent l'entablement, les gaînes, les pieds droits, les écoinçons, tout cela est garni de délicats et curieux motifs, statuettes, entrelacs, têtes, fleurons, feuillages, et cet ensemble complété par des vanteaux modernes finement fouillés dans le même style, constitue ainsi l'un des plus remarquables morceaux d'architecture civile du Finistère.

Sous l'encorbellement de la tourelle, une niche à coquille abrite une statue de sainte aux mains jointes, artistiquement drapée. On a édifié sur la droite deux tours carrées jumelées qui n'ajoutent rien à la beauté de l'ancienne construction, mais contribuent à son pittoresque. A l'intérieur de celle-ci existe une cheminée monumentale, à doubles jambages cannelés, frise à triglyphes, métopes et rosaces, et corniche dentelée, que surmontent des balustres à cannelures. Des fragments sculptés, cheminées, portes, lucarnes, provenant de l'aile droite démolie, ont été remontés avec un goût parfait dans les bâtiments récents et dans les étables de la ferme modèle aménagée selon tous les merveilleux préceptes de l'hygiène rurale. Trébodennic a longtemps appartenu à la branche aînée de la famille du Poulpry, éteinte vers 1780 en la personne de l'opulent et bienfaisant marquis du Poulpry, lieutenant-général des armées du Roi. Il est aujourd'hui possédé par la famille Croc, qui entretient soigneusement cette seigneuriale demeure.

Du manoir de Quilimadec, résidence en 1636 de Messire Hervé de Pénancoët, seigneur de Quilimadec, Coatrez et Beauregard, il ne subsiste que de faibles restes, ainsi que la motte bordée de douves du primitif castel. Coëtjunval, près du Folgoat, était, dit Guy Le Borgne « une des maisons du pays autant considérables et riches en biens ». Les Coëtmenech la transmirent aux du Louët, fondus aux mêmes en 16.. dans du Harlay, puis Montmorency-Luxembourg, mais il ne reste de l'ancien manoir qu'une grange à pignon sur-

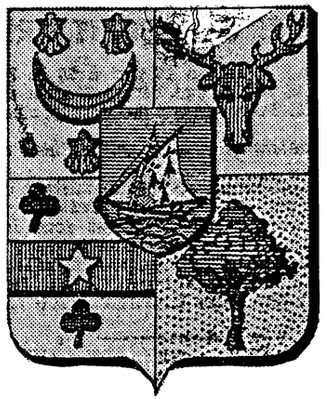


(Dessins du vicomte de La Messelière)

monté d'une croix et fenêtres moulurées, dans un site accidenté, sur l'éperon d'une colline feuillue, au pied de laquelle trois vallées forment carrefour.

Il existe un camp retranché à Penfrat, au sud de la commune. On y a trouvé des poteries gallo-romaines et des tuiles, ainsi qu'à Lestreonec, Kergongar, Langourou et Kervennoc. Une motte se voit près du moulin de Kerouant.

Ploudaniel avait autrefois deux trèves, Saint-Méen et Trémaouézan, devenues communes. Trégarantec a dû aussi en dépendre. anciennement.



BRIGNOGAN. — *Écartelé au 1 d'argent au croissant de gueules accompagné de 3 coquilles de même ; au 2 d'argent à la tête de cerf de gueules ; au 3 d'argent à la fasce de gueules chargée d'une étoile d'argent et accompagnée de trois trèfles de sable ; au 4 d'or à l'arbre d'azur, sur le tout d'azur à la barque d'argent flottant sur une mer d'azur et portant sur sa voile trois mouchetures d'hermines.*

Le croissant et les coquilles sont les armes de l'antique maisons des Le Moyne, seigneurs de Trévigné, Kermoné, Langonneau, premiers gentilshommes de la paroisse de Plounéour-Trez, dont Brignogan n'est qu'un tout récent démembrement. Je n'y connais qu'un seul manoir, celui de Scluz, aux possesseurs duquel j'ai dû emprunter les trois autres blasons. La tête de cerf est du Poulpry ; la fasce, Le Dall de Tromelin ; l'arbre, du Bois de Kerrannaouet et du Scluz. Sur le tout, j'ai placé une barque indiquant la situation maritime de la commune, et chargé sa voile des hermines bretonnes.

CANTON DE LANDERNEAU

DIX COMMUNES : LANDERNEAU, PENCRAN, TRÉMAOUÉZAN, LA FOREST, SAINT-DIVY, SAINT-THONAN, PLOUÉDERN, DIRINON, GUIPAVAS, LE RELECQ KERHUON

LANDERNEAU

LANDERNEAU. — Lan Ternoc, terre de saint Ternoc. M. de Kerdanet identifie ce saint Ternoc à Arnec ou Ernoc, fils de saint Judicaël, roi de la petite Bretagne. Mais M. de la Borderie, s'appuyant sur une ancienne vie de saint Ténénan qu'il cite, en conclut que Ternoc, patron de la ville de Landerneau, est « Ténénan ou Tinidor qui naquit en grande Bretagne dans la paroisse dite *Vallis Æquorea* ; encore jeune, il passe en Armorique au commencement du VII^e^ siècle. Sa barque pénétra dans le Goulet de Brest, de là dans l'Élorn, et à trois lieues environ en amont de l'embouchure de ce fleuve sur la rive droite, il établit un petit *Lann* qu'on appela de son nom Lan-Tinidor et auquel succéda plus tard Landerneau ».

Une ancienne statue du saint, conservée à l'hôpital de Lesneven et aujourd'hui disparue, le représentait tenant une lanterne à la main, facétie d'un goût douteux de quelque artiste voulant probablement donner au patron de *Lan-Ternoc* des armes parlantes.

Depuis fort longtemps, d'ailleurs, la ville de Landerneau a adopté pour patron saint Houardon, successeur de saint Ténénan à l'évêché de Léon, et que les légendiers font mourir vers 650 après quinze ans d'épicospat. Sa vie a été chantée en vers burlesques par le baron Roujoux, natif de Landerneau.

Landerneau, chef-lieu de la vicomté de Léon, subit au IX^e^ et au X^e^ siècles les ravages des Normands. Ses seigneurs y construisirent un château fortifié à la tête du pont, sur la rive droite, il devint le siège féodal de l'apanage des seigneurs de la maison de Léon. Hervé VII de Léon ne laissa en mourant, de sa femme Marguerite d'Avaugour, que deux enfants : un fils qui s'éteignit sans postérité et une fille, Jeanne, mariée à Jean, vicomte de Rohan auquel elle apporta la vicomté de Léon, érigée en principauté en 1572 en faveur d'Henri, vicomte de Rohan. Ce sont les blasons en alliance de Léon et de Rohan qui forment aujourd'hui les armes de la ville de Lander-

neau (1), écartelées : *aux I et au 4 d'or au lion morné de sable,* qui est Léon, *aux 2 et 3 de gueules à neuf macles d'or accolées et aboutées*, qui est Rohan.

La ville de Landerneau avait une juridiction importante qui s'étendait sur quarante paroisses et comprenait les trois membres de Landerneau, Coatméal et Daoulas. Elle fut assiégée en 1375 par le duc de Bretagne qui vint, avec l'aide des Anglais, chasser la garnison que le roi de France y avait fait placer deux ans plus tôt. Lors de son voyage en Basse-Bretagne, en 1505, Anne de Bretagne, *la bonne Duchesse* passa par Landerneau pour se rendre au Folgoat. En 1592, Fontenelle s'empara par surprise de la ville et la pilla. Ce bandit dut y faire un riche butin, car Landerneau était prospère et le redevint sous Louis XIII et Louis XIV comme entrepôt commercial du Bas-Léon.

Sous la Révolution, Landerneau accueillit avec faveur les idées nouvelles, et fut pendant quelque temps, en 1794, le centre de l'administration départementale.

Au XIX^e^ siècle, la vie publique semble y être assoupie et il ne fallut rien moins que l'expulsion des Filles du Saint-Esprit, au commencement du XX^e^ siècle, pour faire sortir la ville de sa torpeur. Le 7 août 1902 les décrets contre les congrégations recevaient leur première application dans l'arrondissement de Brest par les Sœurs du pensionnat Saint-Julien, expulsion faite par les commissaires de police Moerdès et Seigland, soutenus par la force armée.

Landerneau est la patrie de l'abbé Legris Duval et des barons de Roujoux.

René Michel Legris Duval naquit le 16 août 1765. En 1786, il entra au séminaire de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre le 20 mars 1790. Il vivait caché à Versailles, lorsque, le 20 janvier 1793, il apprend la condamnation à mort de Louis XVI. Bravant le danger, il accourt aussitôt à Paris et va se présenter à la Commune où, introduit, il prononce ces seuls mots : « Je suis prêtre, j'ai appris que Louis XVI était condamné à mort ; je viens lui offrir le secours de mon ministère ; je demande que mon offre lui soit transmise. » On lui fit connaître que « Capet » avait fait choix d'un confesseur. Quelques voix s'élevaient déjà pour demander contre l'abbé Legris Duval des mesures de rigueur, lorsque deux de ses anciens condisciples au collège Louis-Le-Grand, Mathieu, député à la Convention et Camille Desmoulins, le reconnurent et répondirent de lui. Ce dernier fut même obligé pour le sauver de dire que depuis longtemps il avait le cerveau dérangé par *son excessive superstition* et l'abbé Legris Duval put quitter Paris, muni d'un passeport que lui firent délivrer ses anciens camarades de collège.

(1) — L'armorial de 1696 donne pour armes de Landerneau : *d'azur au vaisseau équipé d'or portant à ses trois mâts un pavillon : aux armes de Rohan à sénestre de Bretagne au grand mât et de Léon à dextre.*

Prédicateur éloquent, l'abbé Legris Duval se fit entendre pendant de nombreuses années dans les églises de Paris. En 1816 il fut appeler à prêcher le Carême devant la famille royale. Dévoué à toutes les misères physiques et morales, c'est à lui qu'on doit la création, en 1818, de l'œuvre des Filles repenties. L'abbé Legris Duval mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, le 18 janvier 1819.

Son neveu, P.-M. Legris Duval, né également à Landerneau, le 30 décembre 1780, et décédé à Brest, le 6 avril 1841, s'est acquis une réputation comme médecin en chef de la Marine. Il était officier de la Légion d'honneur.

Roujoux (Louis-Julien), né le 20 mai 1753, embrassa la carrière du barreau. Il fut député à l'Assemblée législative en 1791 ; élu à la Convention il refusa d'y siéger. Mis hors-la-loi, Roujoux se cacha jusqu'à la chute de Robespierre, fut élu en 1796 au Conseil des Anciens et après le 18 Brumaire nommé membre du Tribunat. Il fit partie de la commission chargée de préparer le Concordat et accepta (avril 1802) la préfecture de Saône-et-Loire. Il fut créé baron en 1808 mais sous la Restauration il n'exerça aucun emploi public. Le baron de Roujoux mourut le 1^er^ février 1829, à Brest, où il consacrait ses loisirs à la peinture et à des travaux littéraires.

Son fils (Prudence-Guillaume), né le 9 juillet 1789, élève de l'École polytechnique, entra dans la Marine, qu'il quitta pour s'adonner à la littérature, fut nommé sous-préfet de Dol et passa en 1811 à la sous-préfecture de Saint-Pol, dans le Pas-de-Calais. Ainsi que son père, il fut tenu à l'écart sous la Restauration. Après avoir été pendant quelque temps préfet du Lot, sous Louis-Philippe, il mourut à Paris le 7 octobre 1836. Il a écrit une *Histoire des Rois et des Ducs de Bretagne* (Paris, 1828-29, 4 vol. in 8°), fort peu appréciée et à laquelle on a appliqué l'épithète de roman historique.

Assis dans une fraîche et bocagère contrée aux larges vallonnements, dominée par des pentes boisées qui l'encadrent harmonieusement sans l'enserrer, Landerneau est une charmante petite ville. Ses vieilles et solides maisons, dominées par les mâts des navires, par le clocher de Saint-Thomas et celui de Saint-Houardon, s'élèvent sur les deux rives de l'Élorn, dont le cours inférieur à partir de Landerneau servait de limite aux deux anciens évêchés de Cornouaille et de Léon, d'où le distique breton :

Pa'z oun var pont Landerne,
'Meuz eun troad e Leon hag eun all e Kerne. (2)

(2) — Quand je suis sur le pont de Landerneau, j'ai un pied dans le Léon et un autre dans la Cornouaille.

Le fameux pont de Landerneau fut reconstruit en 1510 d'une façon monumentale par le grand bâtisseur qu'était Jean, vicomte de Rohan. Il a cinq arches séparées par de robustes piles armées de puissants contreforts. Un moulin féodal s'y élevait, tout en pierres de taille, ayant tourelle, chevronnières à crochets, fenêtres à croisillons et large porte gothique à contre-courbe saillante. Une plaque de kersanton encastrée dans la façade offrait en élégants caractères cette inscription encadrée d'un cordon, des mâcles héraldiques des Rohan et de la lettre A (initiale de leur devise : A PLUS) répétée cinq fois :

L'an MILL VccX, hault et puissant Jehan vicomte de Rohan, comte de Porhoet, seigneur de Léon, de la Garnache, de Beauvoir sur mer/et de Bleing fist faire ses pontz et moulins au devis de Mre Marc Saget, procureur et Jehan Le Guiryec, receveur de ceste ville. Cette pierre a été transportée par M. Le Meur dans sa propriété après la déplorable démolition, vers 1890, des restes du vieux moulin, dont la partie supérieure qui servait jadis de prison, était depuis déjà longtemps abattue.

Le port, qui s'étend en aval du pont sur une longueur de plus de 600 mètres, est bordé de beaux et larges quais. Il peut recevoir des navires de 500 tonneaux. Le commerce y était assez important, les quais présentent toujours une certaine animation notamment celui de la rive droite qui accapare la plus grande partie du mouvement commercial du port. Sur cette rive fut plantée, en 1787, la jolie promenade ombragée du *Champ de Bataille*.

Comme monuments religieux, Landerneau ne possède que les deux églises de Saint-Houardon et de Saint-Thomas de Cantorbéry. Avant la Révolution, il y en avait une troisième : Saint-Julien, trève de Ploudiry, bâtie en 1521 à la tête du pont, sur la rive gauche faisant face au château des Rohan élevé sur la rive droite et actuellement disparu.

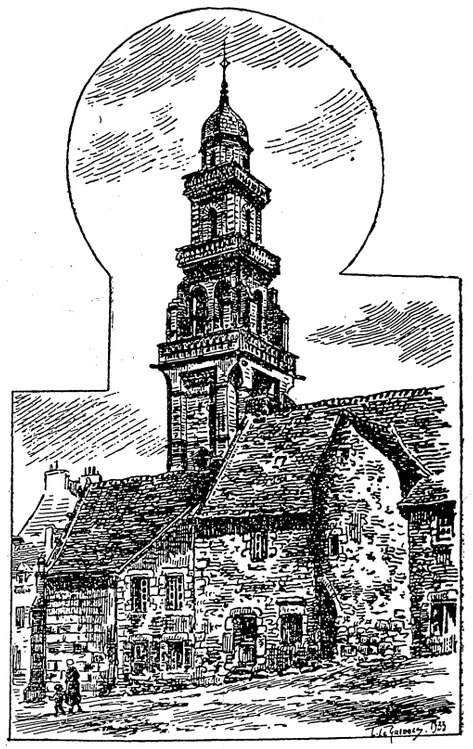
L'église de Saint-Houardon édifiée de 1589 à 1604, s'élevait près du quai de Léon ; démolie vers 1855, elle fut reconstruite dans un autre quartier plus central de la ville, on eut toutefois l'heureuse inspiration de conserver les parties les plus intéressantes de l'ancien édifice : le clocher, le porche et les gargouilles.

Le porche de Landerneau a beaucoup de rapport avec ceux de Guimiliau (1606), Trémaouézan (1610), de Gouesnou (1642), Commana (1645), Ploudiry (1665), mais il est le plus beau et le plus parfait de tous, comme il en est aussi le plus ancien (1604) et le modèle. « Sa façade, dit le chanoine Abgrall, est une grande page magistrale, tout en pierre fine de kersanton : les lignes et tous les éléments qui la composent sont combinés avec une science parfaite de l'harmonie et de l'esthétique, de l'équilibre des pleins et des vides, du mélange des surfaces planes et des membres saillants, du jeu des ombres

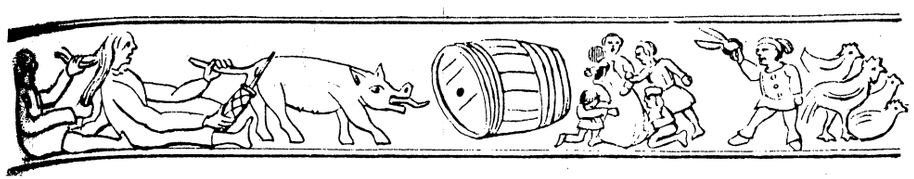
et des clairs ». Sous la niche centrale, flanquée de deux cariatides engaînées, et vide aujourd'hui, on lit : S : HOARZOI : E.

Sur la frise qui surmonte l'entrée du porche, court l'inscription :

DOMVM : TVAM : DOMINE : DECET : SANCTITVDO :
IN : LONGITVDINEM : DIERVM : 1604



Église de Saint-Thomas, à Landerneau



Landerneau — Frise de la chapelle Saint-Thomas de Cantorbéry

A l'intérieur, de chaque côté sont ménagées six niches semi-circulaires couronnées de dais moulurés et feuillagés. Les deux portes jumelées du fond sont encadrées de trois arcatures ogivales richement décorées. Dans l'arcature la plus voisine des portes court une guirlande de feuilles de chardon ; dans la suivante on voit des feuilles de vigne très contournées et des grappes de raisin parmi lesquelles émergent des têtes humaines, des oiseaux picorant, des escargots, etc. ; enfin, dans l'arcature qui touche aux parois latérales du porche, divisée en niches terminées par un dais et soutenues d'une console, sont seize personnages, huit de chaque côté.

Ce sont, à gauche en entrant, à partir du haut :

1. Saint Fiacre tenant une bêche. - 2. Ange aux mains jointes. - 3. L'Ecce Homo. - 4. Saint évêque. - 5. Saint Salomon, en roi couronné. - 6. Un évêque bénissant. - 7. Saint Côme. - 8. Saint Yves.

De l'autre côté :

1. Saint Houardon. - 2. Le Père Éternel. - 3. Saint Roch. - 4. Saint Christophe portant l'Enfant-Jésus. - 5. Saint François d'Assise montrant ses stigmates. - 6. Saint Jean-Baptiste. - 7. Saint Damien. - 8. Saint Pierre.

Entre les deux portes un riche bénitier est soutenu par une colonnette élancée, ornée des mâcles des Rohan. Au-dessus, un ange tient deux goupillons et sur le dais font saillie quelques têtes fines coiffées de toques à plumets.

Le clocher semble avoir été sensiblement rehaussé lors de sa reconstruction ; sa base carrée s'élève toute droite avec sa tourelle d'escalier en supportant un imposant pavillon à galeries découpées et trois chambres de cloches. A la hauteur de la troisième galerie, le clocher accosté de quatre lanternons devient octogonal et se couvre d'un dôme qu'amortit un svelte campanile.

A l'extérieur, on remarque deux tableaux d'artistes bretons : une Descente de Croix, de Jobbé-Duval et un Saint-Houardon de Yan D'Argent, mais on s'accorde généralement à reconnaître que ces œuvres ne sont pas ce que les deux peintres ont produit de meilleur. Max Radiguet (3) apprécie ainsi le tableau de Jobbé-Duval :

On se ferait une bien fausse idée du beau talent de M. Jobbé-Duval, si on le jugeait d'après ce tableau. Le corps du divin supplicié est strapassé, enflé, flagellé à coups de brosse qui se croisent en hachures et le personnage de la mère douloureuse me semble manqué ; il exprime le ressentiment plutôt que l'affliction ; il est, en outre, rendu avec une raideur, une sécheresse de bois mort qui exclut en lui toute idée de sang. Sous cette blafarde écorce, on ne pourrait guère trouver que de l'acide pyroligneux.

(3) — *A travers la Bretagne*, p. 143.

Radiguet est moins sévère pour Yan D'Argent, qui a pris le sujet de son tableau dans un couplet de la complainte de Roujoux :

O prodige nouveau
Il s'embarque sur l'eau
Dans une auge de pierre ;
A travers les rochers
Il courut des dangers
Bien plus grands que sur terre.

« Le ton général du tableau (4), sans avoir de grandes qualités de coloris, est suffisamment harmonieux. Je suis moins disposé à accepter les Anges dont le galbe massif contrarie l'idée fluette, délicate, que j'avais conçue des Séraphins. Ces bras solides et charnus étaient inutiles à de célestes envoyés pour faire glisser sur les flots l'auge d'un saint, à une époque où les saints eux-mêmes "remuaient les pierres avec le signe de la croix". Malgré tout le bien que je pense de ce tableau, je regrette que M. Yan D'Argent ait choisi un pareil sujet. Heureusement — et ceci n'est pas le moindre mérite de l'artiste — il l'a traité de façon à rester en-deçà des limites du ridicule. »

L'auge de pierre de saint Houardon était conservée dans l'ancienne église. Elle est actuellement au musée de Saint-Louis à Brest, port où, selon la complainte citée plus haut, le thaumaturge aurait touché terre :

Le vent qui le poussait
Le conduisit tout dret
Aux côtes de Bretagne
Dans la rade de Brest,
Il entra d'un vent d'est,
Plus fier que Charlemagne.

Aussitôt, plein d'ardeur,
Il monte à Saint-Sauveur ;
Dans la chaire divine
Il fit un tel sermon
Qu'il convertit dit-on
Quatre gardes-marine.

Outre le tableau de saint Houardon qui date de 1860, l'église possède de Yan D'Argent neuf fresques peintes autour du chœur et de la nef. Elles représentent les Apôtres et des saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que d'époques plus modernes. A signaler aussi à l'autel du transept nord une *Pieta* du XVII[e] siècle pleine d'expression, une chaire du

(4) — *A travers la Bretagne*, p. 151.

même temps, avec des bas-reliefs du Sermon sur la Montagne et des Évangélistes, d'une exécution assez gauche, de jolis confessionnaux anciens et la cuve des fonts baptismaux, qui offre cette inscription : QVI : CROIRA : ET : SERA BAPTISÉ : SERA : SAUVÉ : NOBLES GENS : NICOLAS HARIDON : ET ISABELLE FORESTIER : SA : FEMME ONT : FAIT : FAIRE : EN LEUR : VOLON : LAN : 1615, avec les armoiries en alliances des deux époux donateurs.

L'église de Saint-Thomas de Cantorbéry, ancien prieuré-cure de Daoulas, existait dès 1218, cinquante ans après l'assassinat de son saint patron, ce qui a fait croire que les vicomtes de Léon avaient choisi ce vocable en haine de l'Angleterre. Elle se dresse sur la rive cornouaillaise de l'Élorn. Son clocher un peu lourd, mais auquel des balcons à balustres et un dôme polygonal donnent une silhouette mouvementée, porte les armes encore visibles, quoique mutilées, des Rohan, et une inscription dont on a martelé sous la Révolution la majeure partie.

CESTE : TOUR : FVST : FONDEE : LE : DIMANCHE : DE : LA : TRINITE : LAN : 1607.

La façade du clocher et le porche à sa base sont décorés d'archaïques statues, N.D. de Pitié, saint François, saint Éloi. Au-dessus de la porte intérieure, sous une arcade, on distingue une statue couchée de femme qui doit être la Sainte Vierge dans le mystère de la Nativité ou peut-être sainte Barbe. La nef est du XVI^e siècle ; la fenêtre du chevet, à tympan flamboyant, possédait avant 1870 un vitrail colorié que le bon curé du lieu céda innocemment à un peintre verrier roublard pour en avoir un neuf, beaucoup plus beau à son sens. Au maître-autel sont les majestueuses images de saint Thomas et de saint Blaise, et, à leur pied, deux bas-reliefs polychromés de 1711 figurant les scènes de leur martyre. L'autel est orné de deux bas-reliefs de la Cène et du Lavement des pieds. Un autre beau retable de l'Assomption provient de la chapelle démolie des anges. Les enfeus en arcade surbaissée ont une décoration Renaissance moulurée et feuillagée d'un type très local.

La pièce la plus remarquée est un fragment de frise à l'extrémité ouest du bas-côté nord. Les frises de nos monuments religieux mériteraient une étude spéciale. On dirait que les architectes, se désintéressant de cette partie de l'œuvre, en ont laissé le soin à la fantaisie des naïfs sculpteurs ; aussi quelle débauche de détails où des imaginations fertiles se sont donné libre cours. En des sujets qu'on est étonné de trouver accolés l'un à l'autre, des scènes de tous genres se succèdent, sans aucune suite d'idées, depuis les doux séraphins portant des devises ou des emblèmes religieux, jusqu'aux détails les plus vulgaires de l'existence avec, au milieu de tout cela, des faces grotesques de moines aux attitudes extravagantes, des monstres apocalyptiques et des figures satiriques touchant parfois à l'indécence.

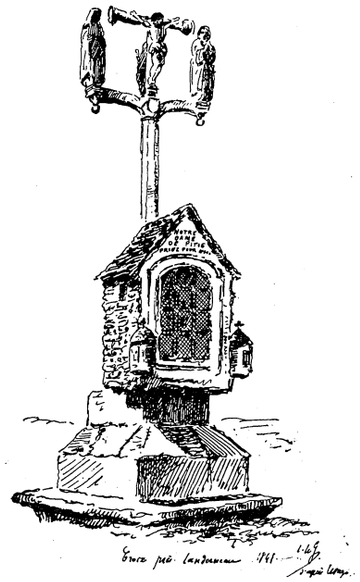
Il convient de remarquer qu'à part quelques exceptions, comme par exemple la belle sablière du triomphe d'Amphitrite dans l'ossuaire de Pencran, de dessin si correct, toutes ces représentations sont, en général assez grossièrement sculptées. Tel est le cas de la frise de Saint-Thomas de Landerneau.

Cette frise représente d'abord un porc tendant le museau vers la clef d'une barrique, tandis qu'une femme, dont un homme placé derrière elle tire les cheveux, s'apprête à administrer un clystère à l'animal qu'elle tient par la queue ; puis viennent des voleurs s'emparant d'un sac lourdement chargé pendant que surgit le propriétaire armé de forces (sorte de grands ciseaux pour tondre les draps) ; enfin le renard prêchant aux poules. Vers 1860 cette partie a été tronquée : l'allégorie était sans doute trop transparente ; aujourd'hui il ne reste plus que les poules.

L'église paroissiale de Saint-Julien, située aussi sur la rive gauche, près du pont, datait de 1521 ; elle a été rasée en 1823. A un kilomètre environ en aval de la ville, sur la rive gauche de l'Élorn, s'élève le monastère des Religieuses Bénédictines du Calvaire, devenu pensionnat. C'est l'ancien couvent rebâti des Franciscains Récollets, fondé en 1488 par Jean II de Rohan, seigneur de Landerneau, en faveur des moines Cordeliers chassés de leur communauté de l'Ile Vierge, près Plouguerneau, par les intempéries. De l'autre côté, sur la rive léonaise de l'estuaire, s'élance au milieu d'une agreste futaie la flèche du clocher de Beuzit Conogan, qui survit seul à son église, jadis l'une des trois paroisses de Landerneau, détruite sous la Révolution. Le prieuré de Beuzit, fondé par saint Conogan, dépendait de l'abbaye de Saint-Mathieu. Son clocher est à double galerie, genre XVII^e siècle. Sa base, plus ancienne, offre un portail accosté de deux colonnes rondes à chapiteaux ioniques, daté : 1591 et surmonté d'un écusson qui porte les armes alliées d'Hervé Parcevaux, seigneur de Mézarnou et de la Grande Palue en 1590, et de sa femme Renée de Coëtlogon. Au devant, il y a un petit calvaire Renaissance avec Christ et sainte Femme.

Les possesseurs du manoir tout voisin de la Grande Palue jouissaient des droits de fondation dans l'église de Beuzit, qui avait pour patron saint Conogan, mentionné dans le cartulaire de Landévennec comme abbé au même lieu, et plus tard évêque de Quimper. Leur tombeau s'élevait autrefois dans le chœur. Transporté ensuite au-devant de la tour, c'était un magnifique mausolée de kersanton portant la statue couchée de Troilus de Mondragon, seigneur du Hallot, colonel de 4 000 hommes de pied, gentilhomme d'origine espagnole marié vers 1520 à Françoise, héritière de la Palue. Les armoiries des Mondragon et celles de la Palue, avec leurs alliances, Bretagne, Léon, Kerret, du Lech, Guiomar, de Boutteville, de Tréziguidy et de Kergor-

lay, timbraient le coffre du tombeau que son propriétaire a vendu en 1923 à un antiquaire parisien mais, qui racheté depuis par le musée archéologique de Quimper, fait depuis janvier 1926 l'ornement d'une des salles de ce musée. Le manoir de la Grande-Plaine existe encore, à côté de l'usine qu'une tragédie demeurée mystérieuse a rendu célèbre. C'est un haut et sévère logis



Croix près Landerneau — 1848

de granit, percé de fenêtres à meneaux en croix, et flanqué à droite d'un pavillon carré ajouré d'une arcade gothique. Ce pavillon contient un large escalier à marches monolithes. La famille de la Palue, issue en « ramage » des vicomtes de Léon, dont elle portait les armes : *d'or au lion de sable, brisées d'un lambel de gueules*, s'est fondue dans Mondragon, puis Montmorency, et la Palue a passé aux Parcevaux, Barbier de Kerjean et Pinsonneau. La pierre tombale d'un sire de la Palue, provenant de l'ancienne église de Saint-Houardon, se trouve dans le chantier de M. Donnard, sculpteur à Landerneau.

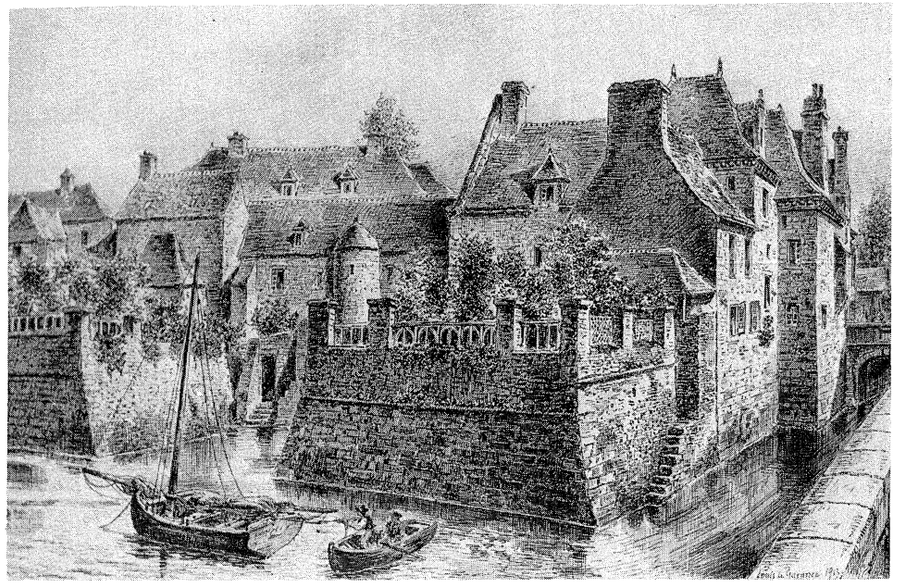
Plus près de la ville, à l'extrémité du « Champ de Bataille », le manoir de la Petite Palue formait comme un îlot au milieu des vasières et des prairies qu'inondaient les grandes marées. On y voit un joli corps de logis avec corni-

ches à modillons et lucarnes arrondies, modèle des vieux hôtels nobles de Landerneau, accompagnée d'une chapelle domestique. Cette terre était en 1594 à Hervé de la Fitte, bailli de Lesneven, puis vint par alliance aux Le Borgne de Trévidy et aux du Rosel de Beaumanoir, famille d'origine normande dont fut le dernier gouverneur de Landerneau.

Comme témoins de l'activité commerciale qu'elle connut aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, la ville des vicomtes de Rohan a gardé plusieurs belles maisons intéressantes, bâties surtout de ce granit jaune de Logonna et de Daoulas au ton chaud et presque lumineux. Sur le pont même, quoiqu'enlaidi par de banales et piètres constructions, on trouve encore des maisons cuirassées d'ardoises, et un charmant hôtel qui passe pour avoir été le manoir urbain des Rohan après la destruction de leur château. Sa corniche à corbelets, sa petite échauguette en saillie sur le pignon sud, ses toitures élancées, lui donnent un caractère très seyant de distinction et de pittoresque. Au-delà, en bordure sur le quai de Cornouaille, une longue maison basse relevée de trois lucarnes aiguës est l'ancien prieuré de Saint-Thomas, timbré sur le manteau de sa principale cheminée d'un écusson blasonné de *trois têtes d'oiseau*, aux armes de Jean de Kerguiziau, prieur de Saint-Thomas. Près de cette église, l'ancien ossuaire, daté de 1635, sert d'habitation au sacristain, qui en a vitré les baies rondes à pilastres ioniques. Sur la place, il y a un pignon à crochets et un vétuste logis à tourelle.

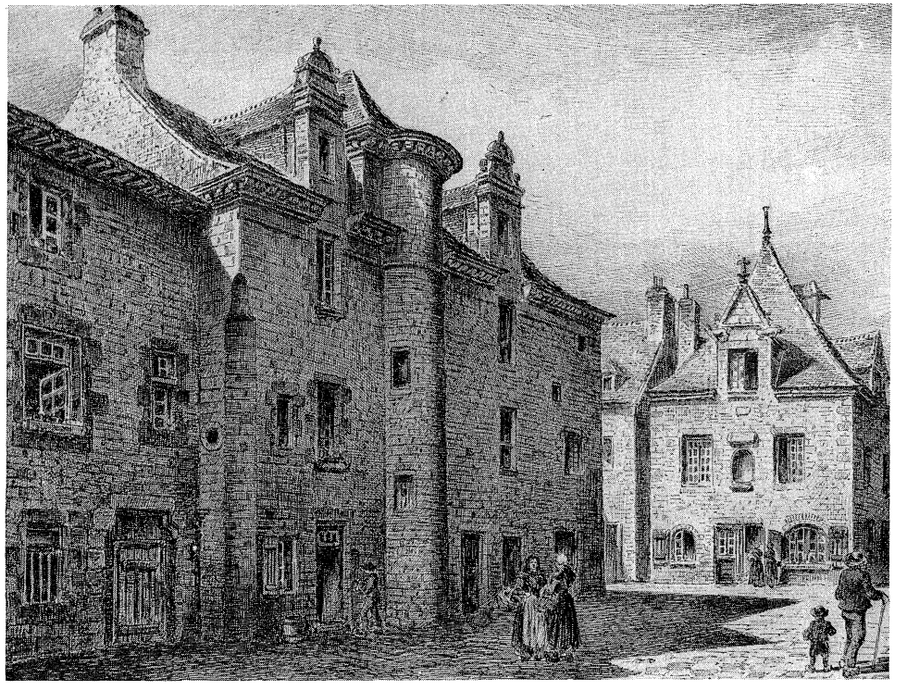
En descendant la rue de Saint-Thomas, on trouve à l'angle d'un gros pavillon décoré d'une corniche à modillons et d'une haute lucarne Louis XIII, une statue peinte de N.-D. de Rumengol. La même rue montre, à gauche, trois pignons trapus habillés d'ardoises. Plus loin dans la rue de Ploudiry, autre niche abritant une Vierge-Mère ayant à ses pieds deux anges eucharistiques et l'inscription : Y : ROY : I :. Tout à côté, étroite et jolie façade Renaissance avec porte surbaissée à pilastres et chapiteaux, fenêtres variées à moulures et appuis, magistrale lucarne encadrant un personnage accroupi qui semble tenir une bourse. Les vieilles maisons aux pierres rongées, verdies de mousse, ne sont pas rares dans cette rue, sur laquelle s'ouvre la Rue Veuve, où existe une fontaine asséchée, surmontée des armes des Rohan et cette inscription courant sur le cintre : LE Sr LANVIVAN - 1685 - FILLOUSE - SINDIC.

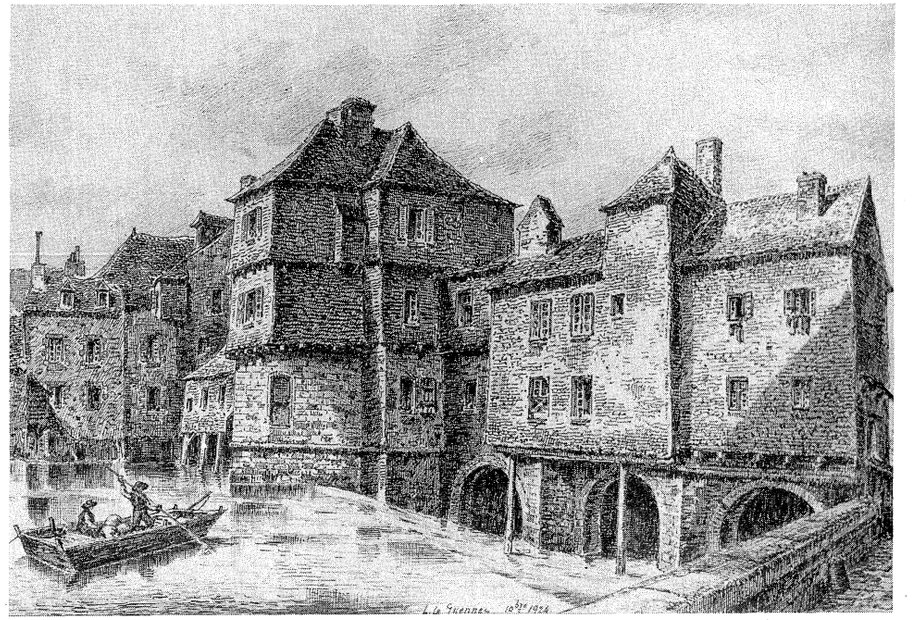
Sur l'autre rive, la place du Marché offrait jadis, dans son cadre sans lacunes, d'opulents hôtels et de belles maisons de bois à encorbellement, un spectacle unique à ravir l'œil de tout artiste. Le vandalisme utilitaire a jeté bas presque tous ces romantiques logis, qui ne vivent plus que dans les lithographies du voyage de Taylor et les dessins de M. Roy, mais on lui sait pourtant gré d'avoir épargné « la sénéchaussée », dont les portes cintrées, les baies irrégulières, la haute tourelle en cul-de-lampe, l'avancée sur mâchicou-



Vue du moulin de Landerneau, dessin de Le Guennec — 1913

Vue de Landerneau, dessin de Le Guennec — 1913



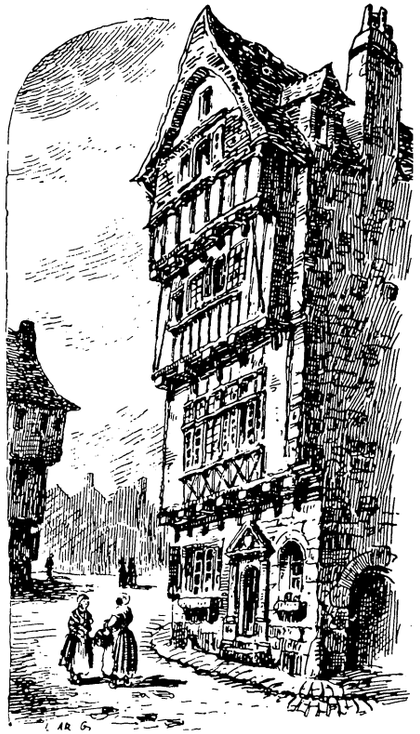


Vue de la rivière de Landerneau, dessin de Le Guennec — 1913



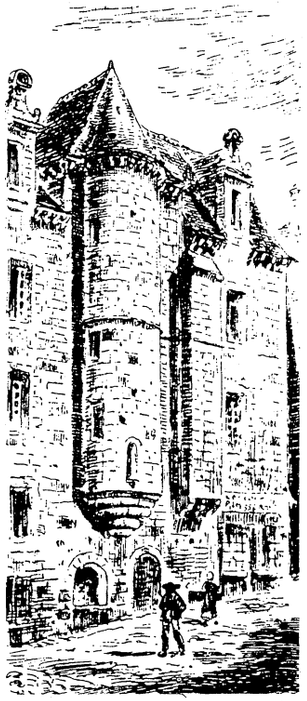


Un carrefour à Landerneau. — 24 Fbre 1916

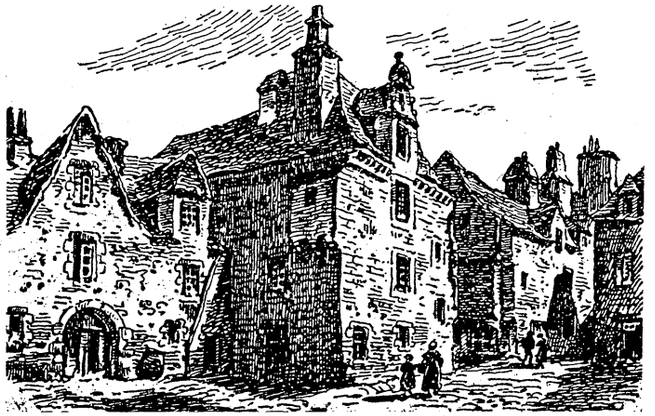


Vieille maison à Landerneau

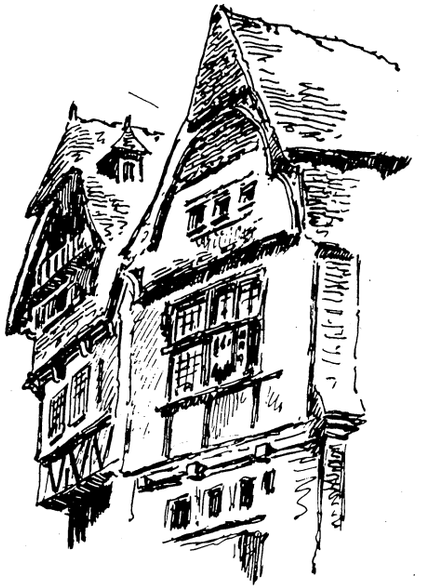




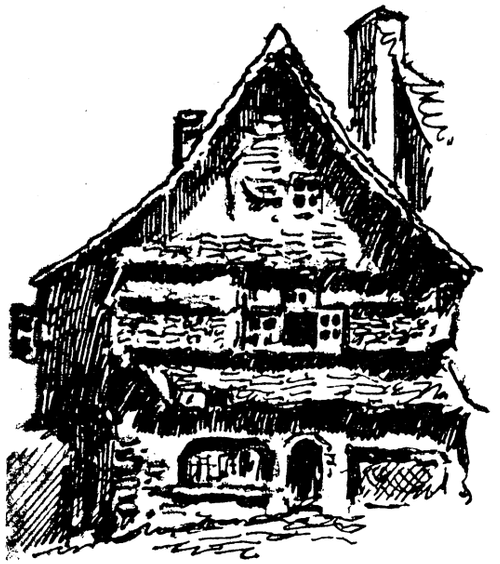
Landerneau



Vieilles maisons à Landerneau



A Landerneau



Landerneau, dessin d'après Lesage

lis, les trois étages et les lucarnes à urnes surmontées de croissants composent un si plaisant ensemble. Contre cet hôtel, daté 1664, s'adosse une lourde vieille bâtisse du XVIII[e] siècle aux fenêtres en arc de cercle, tandis qu'en face un robuste pignon ardoisé aux belles saillies offre un type tout différent et non moins curieux d'antique demeure landernéenne.

Plus haut, la rue de la Fontaine-Blanche conserve de curieux logis, entre autres le N° 4 et sa remarquable façade flanquée de deux avancées sur corbelets, à l'étage supérieur habillé d'ardoises. Au-delà, imposant hôtel à portail cintré, larges fenêtres découpées en petites vitres vertes, lucarnes arrondies, balcon à balustrade ventrue de fer forgé. Puis la rue de Plouédern fait rencontrer l'ancien couvent des Ursulines, fondé en 1650 par la duchesse de Rohan. Ce monastère, l'un des plus beaux du pays, a été sécularisé sous la Révolution, mais on a respecté les combles aigus de ses pavillons, son cloître élégant, sa chapelle à l'austère façade de granit. Après avoir été caserne, puis prison, il est redevenu caserne. A l'entrée de la rue, il y a un humble petit manoir de 1662 à tour carrée et lucarne, et, en face, un autre manoir à svelte tourelle ronde et grand pavillon d'allure plus fière. Près de cette maison s'élevait autrefois la chapelle de la Fontaine-Blanche, dont la précédente rue conserve le nom. On y voit quelques débris d'une riche décoration Renaissance, un écusson timbré portant les *trois trèfles* des seigneurs du Lech et les restes d'une fontaine monumentale autour de laquelle on a groupé divers fragments sculptés. Plus haut, dans le même vallon, subsistent, du manoir du Lech, quelques vieux bâtiments et une chapelle convertie en habitation.

Dans le même quartier, le couvent des Capucins, fondé en 1643, est devenu une usine, ses bâtiments bas et avenants, son cloître à piles carrées sans arcades, sa chapelle aux fenêtres murées sont encore empreints de la simplicité franciscaine du bon vieux temps.

En regagnant le quai par la route de la gare, on dépasse le manoir rebâti de Bellerit, dans le mur duquel une pierre offre la date 1726 et deux écussons accolés timbrés d'une couronne comtale. L'une porte *une coquille entourée de huit besants en orle* ; l'autre *deux fasces*. Sur la place de Brest l'ancien fameux hôtel des *Trois Piliers* n'a laissé d'autres traces qu'une petite avancée sur colonnes formant abri couvert. Rue Romain-Desfossés, s'ouvre au-dessus d'une porte un gracieux œil de bœuf ovale au bandeau coupé de quatre claveaux en pointes de diamant ; la rue de la Rive conserve un amusant groupe de maisons dissemblables, immense bicoque de guingois ouvrant sur sa façade noircie des fenêtres en accolades et des portes rondes, logis escarpé avec d'étroites baies d'angle ; rue du Commerce, pignon de pierre avec lucarne hérissée de deux lions, niche à saint vide et baies cintrées de boutique au rez-de-chaussée, et tout auprès beau vieil hôtel de 1667 construit sans

doute par le même architecte que la sénéchaussée, décoré lui aussi d'une tour, riche de lucarnes, de vigoureuses corniches denticulées. Sur le quai enfin, énorme pavillon à lucarnes de pierre et pignon plus ancien portant : A.G. 1626.

Cambry goûtait fort cette promenade : « J'ai trouvé, dit-il, peu de quais plus vastes, plus espacés, plus commodes que ceux de Landerneau : on y jouit d'une fort jolie vue sur la ville qui s'élève en amphithéâtre sur des montagnes rapprochées de votre œil, dont vous saisissez les détails, sur les sinuosités de la rivière. La promenade... est garnie de rangées d'arbres, entourée d'une balustrade ; elle est fréquentée dans l'été : on y respire la fraîcheur du soir dans un air renouvelé par le mouvement des marées, on connaît l'effet agréable de ces bâtiments à voiles qui glissent sur les eaux du milieu des terres, et des rivages boisés soit à la fin du jour, soit à la clarté de la lune. »

La lune, la lune de Landerneau ! c'est le moment d'en parler ou plutôt de citer ce qu'a dit a son sujet un savant et spirituel enfant du pays, l'archéologue Pol de Courcy, né à Landerneau, pays de la Lune-mon-Gâs.

« L'origine de la lune de Landerneau, n'est pas très claire. On assure, toutefois, que le clocher de Saint-Houardon était anciennement surmonté d'un disque de métal. Cette lune a probablement contribué au renom comique de la ville comme le donne à croire cette naïveté d'un gentilhomme breton égaré à la cour. Toutes les splendeurs de Versailles le laissaient froid et ne pouvaient lui faire oublier son pays natal. Quelques seigneurs qui l'accompagnaient un soir dans le parc s'avisèrent, ne sachant comme l'intéresser, d'admirer devant lui l'éclat de la lune. "Oh murmura dédaigneusement le hobereau, celle de Landerneau est bien plus grande." On ignorait qu'il voulait parler de l'astre de cuivre servant de girouette à son clocher, et sa réponse prit bientôt place dans les annales du ridicule. » (5)

PENCRAN

PENCRAN. — Pen-cran, tête, extrémité du *cran*, mot breton qui, d'après H. de la Villemarqué, signifie bois de haute futaie. Perché à cent soixante-dix mètres au-dessus du niveau de la mer, le bourg de Pencran domine la valle de l'Élorn et la ville de Landerneau. De Landerneau à Pencran, on ne compte pas plus de deux kilomètres à vol d'oiseau, mais la rudesse de la montée double le trajet pour les piétons. Au carrefour des routes de Landerneau à Sizun et de La Roche-Maurice à Pencran, s'élève une

(5) — *De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, p. 300.

jolie croix en kersanton paraissant dater du XVI[e] siècle. A l'envers du Christ, belle statuette de la Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras gauche et d'un geste gracieux relevant de la main droite le pan de son manteau.

Un demi-kilomètre plus loin, on pénètre dans le placître dont les grands arbres font une riante parure à la très remarquable église consacrée jadis à saint Appoline et actuellement à Notre-Dame, dans un vieil enclos ombreux où les morts reposent à l'ombre du sanctuaire.

Pencran, ancienne trève de Ploudiry, fut érigée en paroisse en 1819. Son clocher à la flèche hardie, est muni de deux galeries et contient la plus ancienne cloche du Finistère fondue en 1365. Les gargouilles valent d'être remarquées ; on y voit un lion, un dragon, un monstre marin, un porc muselé, etc. La beauté du porche attire l'attention dès qu'on pénètre dans le cimetière. « C'est, a dit l'abbé Favé, tout un poème lapidaire qui par l'élégance de ses contreforts d'angle et de ses niches, ne peut être comparé qu'aux merveilles du Folgoët. » Le porche de Pencran a une parenté évidente avec celui de Guimiliau, où les mêmes scènes de l'Ancien Testament, sont représentées dans le même ordre, avec des personnages identiques.

Sur le côté gauche de l'entrée un ange tient des deux mains l'inscription suivante tracée en caractères gothiques :

Le 15[e] jour de Mars *l'an* 1553 fut fondé ceste chapelle au nom de Dieu et de sa Mère et Madame Sainte Apoline de par Hervé Kerahès et Guille (Guillaume) Bras Fabricques de la D. chap...

Sur les contreforts, dans des niches aux dais et aux consoles richement fouillés sont quelques statues : Vierge Mère, Mater Dolorosa, sainte Anne, sainte Suzanne. Un faisceau de colonnettes tordues en spirale avec un art surprenant soutient de chaque côté de l'entrée, la grande arcade feuillagée du portail.

Dans les voussures sont figurées diverses scènes de l'Ancien Testament qu'il faut lire alternativement d'un côté à l'autre en partant du bas :

A GAUCHE	A DROITE
1[er] rang : Adam et Ève tentés par le serpent.	Adam et Ève chassés du paradis terrestre.
2[e] rang : Ève tenant un de ses enfants dans les bras et berçant l'autre du pied. A côté Adam, pensif, appuyé sur une bêche.	Meurtre d'Abel qui s'affaisse le crâne fendu jusqu'aux yeux - Arche de Noé.
3[e] rang : Sacrifices de Caïn et d'Abel.	Noé cultivant la vigne. Ivresse de Noé, représenté dans un état de nudité très réaliste.

4[e] rang : Saint Luc - Saint Jean Saint Marc - Saint Mathieu. l'évangéliste.

Au-dessus, anges encensant, anges adorateurs et anges musiciens. Dans le tympan, reposant sur une corniche ouvragée, la scène de la Nativité du Sauveur a perdu une partie de ses personnages. A l'intérieur du porche, les statues des douze Apôtres sont placées dans des niches couronnées de dais et terminées par des culs-de-lampe tous variés, sculptés avec une délicatesse admirable. Au-dessus du bénitier central, statue du Sauveur en robe longue sans ceinture, à plis tombants.

Avant de pénétrer dans l'église, jetons un coup d'œil au chevet plat de l'édifice où s'épanouit la maîtresse vitre dont la belle rose, qui tient à la fois du rayonnant et du flamboyant, est soutenue de cinq baies trilobées.

Dans le chœur, du côté de l'Évangile, une émouvante *Descente de Croix*, sculptée en haut relief, ne comprend pas moins de onze personnages en demi-grandeur, d'une belle intensité d'expression. Au bas, on lit en relief l'inscription suivante :

EN LA MIL Vcc XVII : CEST HISTOIRE FUST COMPLET J. DIOUGUEL - VRAI EST.

Dans la nef, plusieurs anciennes statues en pierre et en bois : saint Corentin, saint Tugdual, saint Yves, saint Maudet, saint Hyacinthe portant un ciboire, une Annonciation dorée et polychromée, sainte Appoline expatronne de la paroisse. Sous cette statue placée au mur méridional de la nef, se voit l'inscription.

CESTE IMAGE FUT FAICTE
DS CESTE CHAPELE...
PO LE MERCIER ET R...
L'AN . 1555.

Il y a lieu de remarquer encore une Vierge-Mère gothique aux belles draperies, nue jusqu'à la ceinture, avec une poitrine bien modelée de statue antique. Elle est malheureusement décapitée et a le bras droit brisé. L'Enfant-Jésus, très petit, tenant un livre ouvert, est également décapité.

L'ossuaire de Pencran, de style Renaissance, porte la date : 1594. Une inscription en langue bretonne règne au-dessus de la porte :

CHAPEL : DA : SA : ITROP : HA : KARNEL :
DA : LAKAT : ESKERN : AN : POBL.

Ce qui se traduit en français par : *Chapelle de Saint-Eutrope et charnier pour mettre les ossements du peuple.*

Ledit ossuaire est aujourd'hui transformé en débit de tabac, pas en débit de boissons : il n'en existe pas un seul dans la commune. Fort aimablement d'ailleurs, les habitants de cet ancien reliquaire permettent de visiter à l'étage de curieuses frises.

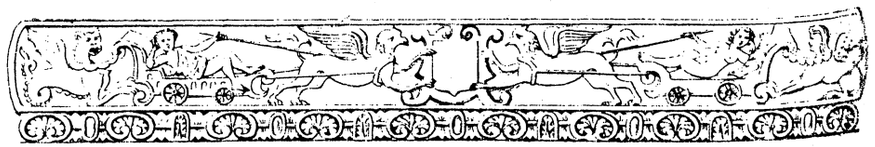
La première est d'une correction parfaite comme dessins. Sur des chars traînés par des griffons affrontés dont les pieds de devant reposent sur un cartouche sont mollement couchés deux personnages où on a voulu voir Neptune et Amphitrite mais pourraient être tout aussi bien d'autres divinités olympiennes : Apollon et Vénus par exemple. Derrière les chars sont enchaînés d'un côté un monstre à tête de lion ; de l'autre une chimère à face humaine.

L'autre composition plus incorrecte représente un enterrement. Le corbillard traîné par deux chevaux est conduit par un homme sonnant de la cloche. Il est précédé du prêtre au bonnet carré, revêtu d'une chape, tenant un livre entre les mains, et d'un porte-croix déjà à la porte de l'église, dans le cimetière. Derrière le corbillard viennent les parents et les amis désolés, au milieu desquels apparaît le fossoyeur tenant un pic de la main droite et une bêche de la gauche.

Au nord-est du placître est un beau calvaire composé de trois croix formant l'entrée du cimetière. La croix centrale a deux rangs de consoles. Sur les premières deux gardes à cheval sont tournés vers le Christ. Les consoles inférieures où volètent deux anges soutiennent à droite saint Jean, à gauche la Madeleine avec son vase de parfum ; au milieu la Mère de douleur tenant le divin crucifié entre ses bras. Au pied de la croix, autre statue de la Made-



Pencran — Frise de l'ossuaire, scène d'enterrement

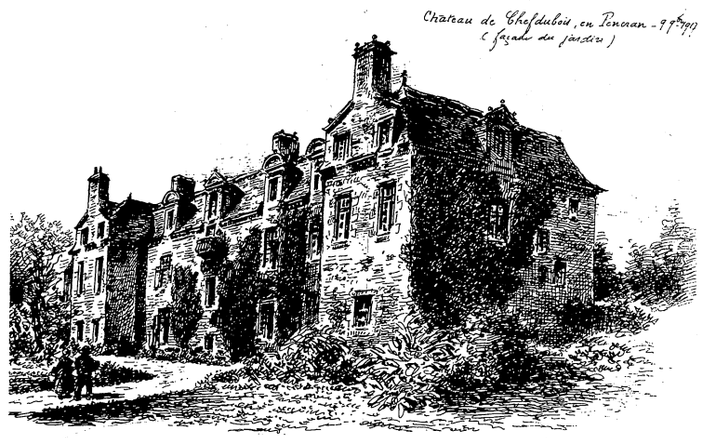


Pencran — Frise de l'ossuaire, le triomphe d'Amphitrite

leine, agenouillée et la tête levée vers le Christ en une attitude suppliante. A l'envers : l'Ecce Homo derrière le Christ ; sur la console inférieure la Vierge-Mère ayant saint Yves à sa droite et saint Pierre à sa gauche. Sur les croix latérales les deux larrons avec le bon Ange et le démon emportant chacun une âme.

Près de la route de Landerneau à Carhaix, on rencontre sur la gauche l'ancien manoir de Kermadec où naquit au XIII^e^ siècle Olivier Saladin, recteur de l'Université de Paris, puis évêque de Nantes en 1339, surnommé « la fleur des prélats » de son temps. Il prononça en 1349 le panégyrique de saint Yves à l'occasion de sa canonisation, en présence du pape Clément VI. Sa sœur Pigette épousa Hervé Huon et apporta dans cette maison, issue d'un cadet des anciens vicomtes de Léon, la terre de Kermadec. Construit vers 1503 par Pierre Huon, le manoir est flanqué, au retour d'équerre de ses deux bâtiments, d'une tour hexagonale découronnée au pied de laquelle s'ouvre un portail décoré d'une arcature à crossettes et que flanque une tourelle ronde. L'écusson qui surmontait le portail extérieur les armes des Huon, *trois croisettes accompagnées de trois annelets* sur un écu incliné, timbré d'un heaume à lambrequins et soutenu de deux lions. Kermadec a changé de maîtres, mais la famille Huon de Kermadec, très distinguée au cours des derniers siècles dans l'armée et la marine, subsiste encore de nos jours, fidèle à son antique devise bretonne : *Atao da virviken* (toujours à jamais).

Voulez-vous jouir d'un des plus beaux panoramas qui se puisse rêver ? Allez au mail de Pencran. Au bout d'une longue avenue de chênes séculaires dont les branchages entrecroisés forment une voûte féerique, l'horizon



s'élargit tout à coup : à vos pieds, la ville de Landerneau avec les dômes de Saint-Houardon et de Saint-Thomas. Plus loin, les bords verdoyants de l'Élorn. Sur la rive gauche, le monastère des Bénédictines du Calvaire ; sur la droite, les clochers de Beuzit et de la Forêt. Au milieu de la rivière, les voilures rouges ou blanches des navires qui remontent vers Landerneau ou qui descendent vers la mer. Plus loin encore, l'établissement de Saint-Nicolas avec ses toits rouges, les maisons toutes blanches de Kerhuon éparpillées au flanc du coteau, les rochers de Plougastel, et enfin Brest, sa rade qui s'ouvre immense, peuplée de bâtiments de guerre, ses jetées, le profil sombre de ses vieux remparts et son château ; les côtes ouatées de brouillard de la pointe Espagnole et du Portzic séparées par l'échancrure du goulet ; puis, tout là-bas, la pointe et le phare du Minou se perdant en un lointain bleuté à peine perceptible au regard.

TRÉMAOUÉZAN

TRÉMAOUÉZAN. — (*Trève de Maouézan,* aujourd'hui *Moysan*). (*Trémaouézan* en 1361). Trémaouézan, petite commune, est une ancienne trève de Ploudaniel. On ne connaît rien de son patron primitif saint Maouézan, supplanté actuellement par saint Édern.

Le bourg borde la voie ferrée de Landerneau à Lesneven. Sa gracieuse église, entourée des grands arbres du cimetière, est un monument du XVI^e^ siècle. Sur le transept sud on lit la date de 1577. Son pignon, aux rampants ajourés et feuillagés, offre une fenêtre gothique à remplage flamboyant soutenu par quatre meneaux.

Le porche, postérieur au reste de l'édifice porte les dates de 1610 et 1623. C'est l'une des plus belles œuvres de l'architecture Renaissance dans la région. Les niches des contreforts d'angle abritent quatre statues en kersanton de saint Fiacre, saint Gouesnou, saint Vincent Ferrier en costume monastique et la Sainte-Trinité. Le Père Éternel, belle figure de vieillard, à la longue barbe, est coiffé de la tiare ; il tient dans ses bras le corps du divin supplicié. Ces quatre statues ont un peu moins d'un mètre de hauteur.

Dans les ébrasements de l'arcade, aux clefs de voûte, faisant saillie sur les murailles, se remarquent des têtes de chérubins, des satyres, des masques, un élégant seigneur à fraise Henri III, des têtes grotesques, le tout taillé avec beaucoup de verve et de finesse.

L'ouverture en plein cintre du porche, accostée de deux colonnes cannelées, aux chapiteaux d'ordre corinthien, est surmontée d'une frise au milieu de laquelle apparaît un buste de Sauveur bénissant ; au-dessus règne une

galerie avec balustrade ajourée. Cette galerie, qui n'existe dans aucun des porches de la vallée de l'Élorn (Landivisiau, Landerneau, Pencran) distingue le porche de Trémaouézan de ceux de la même école. Elle devait servir à annoncer au peuple, au « Général » de la trève, le résultat des délibérations du « corps politique » assemblé dans la chambre établie sur la voûte du porche. Dans le fronton, qui s'amortit en un élégant campanile, est une niche ornée d'une statue de N.-D. de Trémaouézan. Au fond du porche, sur les côtés duquel des niches à dais, magnifiquement ciselés et surmontés de croissants, contiennent les statues des Apôtres, on voit encore une belle image de Vierge-Mère qui présente en souriant une pomme à son divin fils.

Le clocher, est de construction plus récente que le reste de l'église ; il ne date que de 1714 et offre un double étage de galeries que surmonte une flèche octogonale à crochets. L'ancienne tour avait été renversée par la foudre en 1702.

A l'intérieur de l'église divisée en trois nefs par d'élégants piliers à chapiteaux feuillagés, cantonnés de colonnettes on remarque de chaque côté du maître-autel les statues grandeur naturelle de saint Joachim et de Notre-Dame, dans de belles niches sculptées en 1676 par Honoré Halliot, sculpteur à Landerneau. Le catafalque, de style Renaissance, est un beau morceau de sculpture savamment fouillée. La frise, particulièrement soignée, est décorée d'arabesques d'un dessin très pur. Dans les sablières du lambris, sont de nombreux bustes, masculins d'un côté, féminins de l'autre. Les autels, décorés richement dans le goût du XVII^e^ siècle, supportent quelques statues anciennes, entre autres une Vierge-Mère assise, en kersanton, un groupe de sainte Anne, un saint Pol Aurélien debout sur le dragon qu'il menace de sa crosse, saint Germain daté de 1560, saint Jean Baptiste, saint Herbot, etc.

Sur l'ossuaire du XVI^e^ siècle placé dans un coin du cimetière, on lit deux inscriptions en caractères gothiques, l'une en français l'autre en breton :

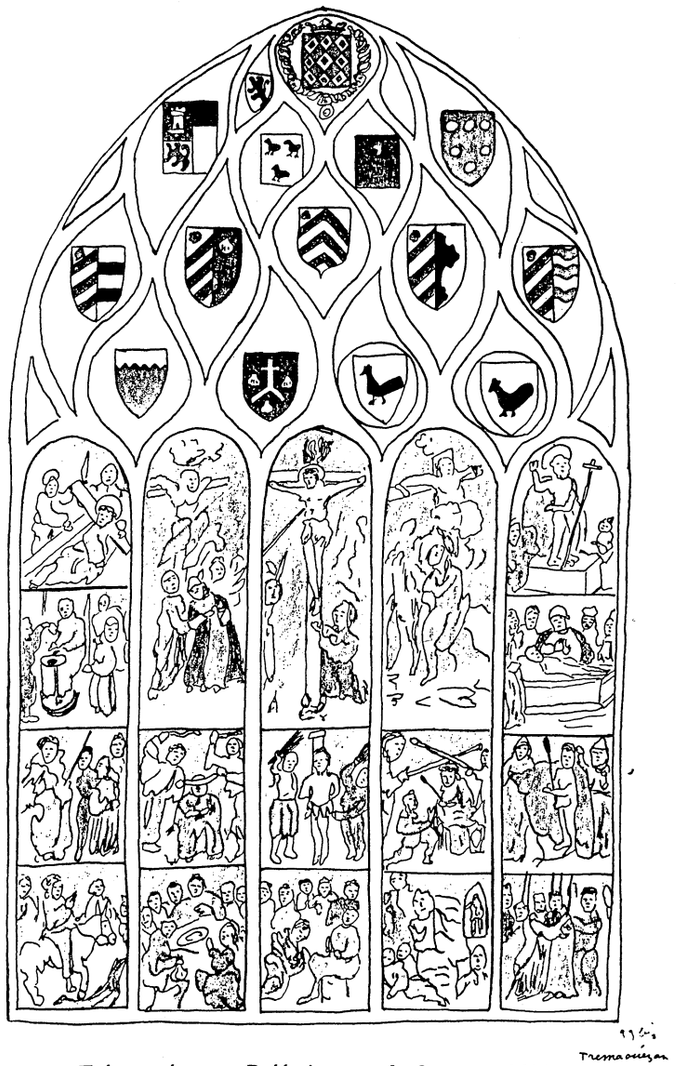
BONE : GENT : QVE : YCY : PASSES
PRIE : DIEU : POVR : LE : TREPASSES :

GANT. DOVE. HA. BED. MILLIGET. EO.
NEP. NA. LAVAR. MAT. PE. NA. TEO. (6)

Entre cet ossuaire et l'église est une croix de 1530 plusieurs fois réparée, et qui porte sept statuettes, parmi lesquelles une charmante Vierge-Mère, sur son embase.

(6) — Par Dieu et par monde est maudit qui ne dit le bien ou ne se tait.

Ez leglise treviale de Tremanouezan en la grande vistre sont les armes de Kerman alié aveq la Forrest



Trémaouézan — Prééminences de Carman, 1614

La fontaine Saint-Jean, au nord-ouest de l'église, date de 1656 ; elle est ornée d'une belle statue en pierre, de grandeur naturelle : saint Jean, vêtu de la robe en poil de chameau tient un livre sur lequel est couché l'Agneau mystique.

Du manoir de l'Isle, situé à un kilomètre au nord du bourg, autrefois possédé par les Kermorvan et les Penfeunteniou, on ne voit guère que quelques pierres sculptées et fragments d'inscriptions gothiques encastrées dans la corniche d'une maison du XVIII[e] siècle. Le manoir de Cosquer, jadis aux Le Jar, a également disparu. A l'époque de la Révolution, la gentilhommière de Kergunic était habitée par une famille Cariou du Goasven.

Un bon tiers de la superficie de la commune est occupé par la plaine marécageuse ou marais de Langazen (les cartes portent à tort : Langazel), dont une maigre végétation d'ajoncs et de bruyères voile à peine la mélancolique nudité. En exploitant pendant la guerre de 1914-1918 cette immense tourbière, on y a trouvé d'énormes troncs d'arbres à demi pétrifiés. A Kermoadic, le sol est parsemé de morceaux de tuiles à rebord, et près de Kersalomon existe l'enceinte fortifiée du Castellic, entourée de douves peu profondes. D'après la tradition locale, un combat aurait eu lieu autrefois au nord du bourg entre les gens du pays et des envahisseurs venus de la mer, qui furent mis en déroute à l'endroit marqué par la croix dite *Croaz-ar-Vurzun* (Croix du Massacre ?). Un autre calvaire monolithe, à Poul-ar-Guilly, porte une croix pattée inscrite dans un cercle de perles, et une fleur de lys. La croix gothique, dite *Croaz-ar-Reccour* (Croix du Receveur, peut-être parce qu'on percevait à son pied des redevances seigneuriales), au carrefour des routes de Saint-Méen et de Trégarantec, est timbrée de deux écussons aux armes des Quilimadec : *d'argent au chef endanché de gueules*.

LA FOREST

LA FOREST. — (*en Goelet Forest*, Le Bas de la Forêt). Lorsque saint Thénénan vint d'Hybernie en Armorique, il débarqua sur la rive droite de l'Élorn, au pied du château de Joyeuse-Garde (7). « En cet endroit de Léon où aborda saint Ténénan, il y avait une grande forest qui aboutissait à ce bras de mer qui va à Landerneau, dans lequel s'estoit retiré grand nombre de paysans de divers cantons, pour éviter la fureur des barbares, et, y ayans amené leurs troupeaux et le plus beau et meilleur de leurs biens et pour n'estre forcez, s'estoient remparez légèrement et tenaient une sentinelle et

(7) — Voyez notes sur saint Ténénan, dans Plabennec.

garnison dans ledit Chasteau de Joyeuse-Garde, pour défendre la rivière et le grand chemin droit, entre lesquels il est situé. Quand la sentinelle du Chasteau apperceut le vaisseau de saint Ténénan, il cria à pleine voix : "Que le serviteur de Dieu, qui les devait garantir des Barbares et délivrer de la peur et appréhension, qui continuellement glaçoit leur sang, arrivoit. " A ce cry, le capitaine du Chasteau et toute la garnison se jettèrent sur les créneaux et guérites du Donjon, et voyans le navire venir, à toutes voiles, donner debout à terre au pied du Chasteau, firent retentir l'air, les rivages et toute la forest, d'un cry de joye. A ce cry, ceux qui estoient dans la forest s'enquirent du sujet de cette réjouissance, disans l'un à lautre : *"Meurbed a joa a Zeus er Goard*, c'est-à-dire, ils mènent grande réjouissance en la garnison" ; et de là ce Chasteau fut nommé *Kastell joa eus er Goard*, que les françois (accoutumez à tordre le nez à nostre Breton pour l'accomoder à leur idiome) appellent Chasteau de Joyeuse Garde et le Chasteau de Goy-la-Forest au lieu de notre Breton *Kastel gouëlet Forest*, qui signifie Chasteau situé en une Forest. » (Albert le Grand, *Vie de saint Ténénan*.)

L'étymologie du bon Dominicain ne vaut guère mieux que celle des Français qu'il gourmande si plaisamment. Quoi qu'il en soit, Joyeuse-Garde était au moyen-âge l'une des principales forteresses de la vicomté de Léon. Jean de Montfort s'en empara en 1341, mais Charles de Blois le reprit l'année suivante. Peu après, Gautier de Mauny le recouvra pour la comtesse de Montfort, à la suite d'un sanglant assaut suivi du passage au fil de l'épée de la garnison. En 1373, Duguesclin y mit des troupes françaises, que les Bretons révoltés exterminèrent deux ans plus tard. En 1479, le vicomte de Rohan le décrivait comme étant « de grand et honorable édifice », mais il dut être démantelé dans la guerre où la Bretagne perdit son indépendance.

« On en voit les dernières ruines enfoncées au plus profond des bois entre Landerneau et La Forest. Un portail ogival couvert d'arbustes et de guirlandes de lierre, une voûte effondrée, un souterrain obstrué par les buissons, quelques pierres éparses enterrées sous les ronces et cachées par l'épaisseur des taillis restent seuls du voluptueux et charmant séjour qui abrita tant de prouesses guerrières et de folies amoureuses.

C'est sous le règne d'Hoël, vers l'an 513, que se déroula ce merveilleux poème, fruit de l'imagination celtique. Le sire Walter Calenius, archevêque d'Oxford, ayant été faire un voyage en Armorique, en rapporta le curieux récit en vers libres écrits dans la langue du pays, contenant les plus vieilles traditions et les plus poétiques légendes.

Par lui nous avons appris que dans ces lieux aujourd'hui silencieux et déserts, à l'ombre des murailles du palais d'Arthur, retentirent les fracas des armes, les folles chevauchées des preux et les chants des premiers bardes. Ce

palais fut alors le centre d'un royaume féerique ; les chevaliers étrangers attirés par ses splendeurs, y venaient recevoir honneur et hospitalité et y savourer la renommée de leurs exploits glorieux.



La forest
ruines du château de Joyeuse-Garde

Là vécurent et aimèrent à côté d'Arthur le grand conquérant, Lancelot du Lac, Tristan, les deux Yseult, la toute charmante Blanchefleur et la séduisante Genièvre. Les fées Viviane et Morgane embellirent et charmèrent ces bois et ces vallons. Autour de la Table Ronde s'assirent avec l'enchanteur Merlin, la fleur des guerriers, des barons et des rois de l'Europe chrétienne.

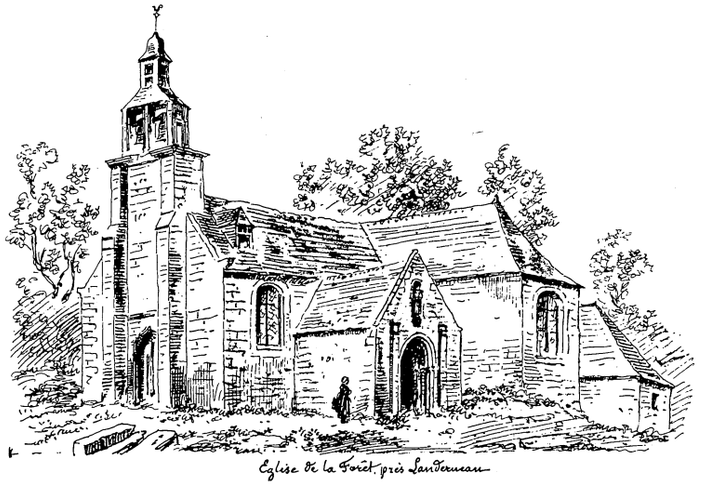
Des amours et des luttes épiques remplirent ce séjour de la beauté et du courage. Lancelot, élevé par des fées, qui lui ont enseigné la vaillance et la courtoisie, Lancelot si coupable et si repentant, défendit longtemps ces murailles contre les furieux assauts du roi Arthur qu'il avait outragé, et il sut après d'innombrables exploits, expier par une mort pénitente, ses coupables amours avec la reine Genièvre.

Plus vertueux, brilla à côté de lui, Perceval, moins élégant que ses compagnons, mais appelé à de grandes destinées par ses rares vertus ; en effet, une tradition chrétienne, née également sans doute dans les contrées celtiques, en a fait le gardien du Saint-Graal et le chef d'un royaume spirituel.

Aux sons bruyants du cor et aux joyeuses fanfares ont succédé maintenant le bèlement des troupeaux, les cris des pâtres et les chants des oiseaux qui peuplent ces bois, les plaintes mélancoliques du vent semblent seules pleurer sur ces âges de constance, de vaillance et de gloire disparus (8).

On trouve à Joyeuse-Garde des tuiles à rebord indiquant une origine gallo-romaine. La voie de Landerneau à Brest longeait la douve nord. Les vestiges encore apparents du vieux châteaux dessinent, sur leur esplanade herbeuse plantée de quelques arbres à demi morts de vieillesse une enceinte rectangulaire de 80 mètres sur 60 environ, flanquée à chaque angle d'une tour de 6 mètres de diamètre. A l'est, au fond de la cour intérieure, était l'habitation seigneuriale flanquée d'une tour au milieu de la courtine. Des dépendances s'appuyaient au rempart des trois autres côtés de la cour.

L'église de La Forest fut fondée par saint Ténénan et devint un prieuré-cure dépendant de l'abbaye de St-Mathieu. L'édifice actuel est de construction toute récente, puisqu'il ne date que de 1887. Il remplace une mauvaise construction de 1761 mais on a eu le grand tort de n'y pas conserver les fonts baptismaux de 1603 et une chaire du début du XVIII[e] siècle qui existaient encore il y quelque cinquante ans. De style ogival, il est dû aux plans de M. Le Guérannic, et fut solennellement consacré, le mardi 25 août 1891, par Mgr Lamarche, évêque de Quimper et de Léon.



(8) — A. de Lorme. *Conférence sur l'Épopée celtique et la légende bretonne dans le Finistère. Bulletin de la Société Académique de Brest,* 2[e] série, tome XVIII, p. 107.

A l'est de l'église, sur la hauteur boisée qui domine la rivière de Landerneau, a été bâtie en 1851 une petite chapelle sous le vocable de sainte Anne. A mi-distance de l'église et de la chapelle, on trouve les restes d'une ancienne croix calvaire, au pied de laquelle existe encore un Ecce Homo, en kersanton, qui ne manque pas de cachet.

Dans la commune sont les restes du vieux manoir de Mesgral, jadis à la famille de Penfeuntenyou et qui avait une chapelle dédiée à sainte Geneviève.

SAINT-DIVY

SAINT-DIVY. — (Saint Ivy en 1531). Cette paroisse, ancienne trève de La Forest doit son nom à un saint personnage légendaire qui vivait au VI[e] siècle. Sa mère, Mélarie, fille de Brécan, prince souverain du pays de Galles, entra fort jeune dans un monastère de filles de ce pays. D'une beauté remarquable, les charmes de son visage devaient être funestes à sa vertu. « Peu de gens s'amendent par les maladies, dit le livre de l'*Imitation* (9), de même que ceux qui font beaucoup de pélerinages rarement en deviennent plus saints. » La fille de Brécan devait éprouver, par avance, la justesse de ces réflexions. « Un jour, dit dom Lobineau, qu'elle allait faire un voyage de dévotion, Xantus, prince de la Cérétique, l'ayant rencontrée, fut tellement frappé de l'éclat de sa figure, qu'oubliant toute retenue et le respect qu'il devait avoir pour une vierge chrétienne, il l'outragea et la rendit mère. » Mais Dieu qui se plaît à tirer sa plus grande gloire du sein de l'abjection, voulut que l'enfant devînt un jour un grand saint.

Après la naissance de son fils, déshonorée et cachant son nom, Mélarie passa en Armorique où elle est connue sous le nom de sainte Nonne ou Nonna. Elle aborda à la côte de Cornouaille et se retira en un lieu désert pour y finir ses jours dans la pénitence. Ce pays a été appelé depuis *Dirinon*, du nom de la sainte pénitente qui y avait vécu.

Le petit David, Ivy ou Divy, confié d'abord à saint Belve suivit ensuite à l'école de saint Hildut où il eut pour condisciple Paul Aurélien, Magloire, Gildas et Samson, qui devaient plus tard évangéliser l'Armorique. Après avoir été ordonné prêtre, David se retira dans l'île de Wight où il se prépara à la prédication, sous la direction de Paulin, disciple de saint Germain l'Auxerrois. Formé aux grandes choses qu'il devait accomplir, il sortit de la solitude et fonda douze monastères, dont le principal était dans la vallée de Ross, près de Ménevie.

(9) — *Imitation de Jésus-Christ*. Liv. I[er], chap. XXIII, v. 4.

Saint David imposa à ses disciples une règle très austère. Les travaux agricoles auxquels ils se livraient étaient des plus pénibles. En travaillant, ils devaient prier sans interruption, au moins mentalement. Pour nourriture, ils n'avaient que du pain et des racines assaisonnées d'un peu de sel ; pour boisson, du lait coupé d'eau. Ils passaient une grande partie de la nuit en oraison et n'étaient vêtus que de peaux de bêtes.

L'erreur de Pélage (10), relevant pour la seconde fois la tête dans la Grande-Bretagne, les évêques se réunirent en synode à Brévy, où fut appelé saint David. Il y brilla d'un tel éclat que saint Dubrice, archevêque de Kerléon, au pays de Galles, lui résigna le gouvernement de son église ; mais saint David n'accepta qu'avec larmes et sur l'ordre exprès des pères du Concile. Il transféra alors le siège de Kerléon à Ménevie.

Saint David, d'une éloquence remarquable qui ajoutait encore au charme de ses vertus, est regardé comme une des plus brillantes lumières de l'Église britannique. Après un épiscopat long et laborieux, il mourut vers l'an 544.

Saint David de Ménevie était si célèbre au Moyen Age que deux pèlerinages à Saint-David étaient considérés comme l'équivalent d'un voyage à Rome, témoin cette vieille légende latine :

Meneviam pete bis,
Roman adire si vis :
Æqua merces tibi
Reditur hic et ibi ;
Roma semel quantum
Dat bis Menevia tantum.

Sous la Révolution, le premier maire de Saint-Divy fut messire François-Gabriel Causeur, natif de Saint-Divy et qui y résidait comme prêtre libre. Il n'exerça ses fonctions qu'en 1790 ne s'étant pas représenté l'année suivante aux suffrages de ses concitoyens.

Ce M. Causeur et l'abbé Gourmelon, desservant de Saint-Divy, furent arrêtés le dimanche 23 septembre 1791, à l'issue des vêpres. Une grande agitation souleva aussitôt les fidèles, et les dragons venus de Brest pour s'emparer des deux ecclésiastiques quittèrent Saint-Divy sous une grêle de pierres. Un coup de pistolet tiré par un dragon ayant intimidé les paysans, l'escorte put arriver jusqu'à Guipavas, où on donna des chevaux aux prêtres pour se rendre à Brest. Les ecclésiastiques furent internés au château à six heures du

(10) — Moine anglais qui vivait au Ve siècle. La doctrine de cet hérésiarque sur le péché originel et l'inutilité de la grâce fut condamnée, en 431, au Concile Œcuménique d'Éphèse, où saint Augustin fut son principal adversaire.

soir. Nous ne savons ce que devint l'abbé Gourmelon. Quant à l'abbé Causeur, élargi des prisons de Brest, il fut nommé plus tard aumônier de l'hospice civil de Landerneau. Il mourut à l'âge de soixante ans, le 4 juillet 1812, à Saint-Divy, où il fut inhumé le lendemain.

De 1795 à 1797, l'abbé Levenez, ancien recteur de Rosnoën, retiré à Saint-Divy, y exerça plus ou moins secrètement les devoirs de son ministère. On conserve aux archives paroissiales le registre de catholicité qu'il tenait, et on y voit que des personnes de Landerneau, de Brest, voire même des officiers républicains, recouraient à lui pour faire clandestinement consacrer leur union.

Le bourg de Saint-Divy est d'un plaisant aspect d'autrefois, avec son église cernée du cimetière, ses maisons à portes rondes et baies moulurées, son placître ombragé de beaux arbres. L'église date de la première moitié du XVIe siècle. A l'extérieur, le petit porche au nord de l'église, avec son entrée surmontée d'une statuette en kersanton du saint patron, n'a rien de bien remarquable en lui-même. Il est d'ailleurs postérieur au reste de l'édifice puisqu'on lit sur la porte du fond :

: F: IEGSTIN : FABRIQVE : 1629 :

Mais si le porche manque peut-être de caractère, il abrite à droite de cette porte un superbe bénitier en kersanton du plus pur style Renaissance et d'un dessin parfait.

De chaque côté du porche se trouve une pierre tumulaire à fleur de sol. Celle de gauche couvre la sépulture à épitaphe de Messire Jacques Kerboul, curé de Saint-Divy, mort en 1784.

Le clocher devait sans doute rappeler ces tours à deux rangs de galeries dominées par une flèche élancée avec clochetons d'angle, si communs dans le Léon. Mais déjà en 1790, il menaçait ruine et on dut le réparer. Frappé par la foudre en 1823, l'année même où la trève de Saint-Divy était érigée en paroisse, le beffroi primitif fut remplacé par un assemblage informe de pierres qui enlaidit le reste de l'édifice.

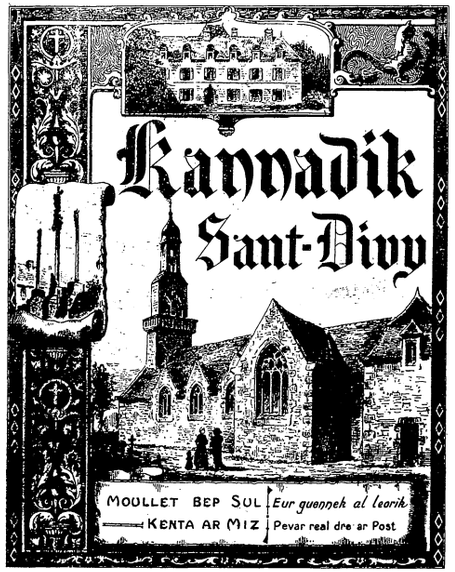
A l'intérieur, nous admirons d'abord le magnifique vitrail qui occupe le fond de l'abside. Lors des déprédations commises en 1791 pour « effacer les armoiries », les écussons du tympan furent brisés, mais la date du vitrail a été heureusement conservée :

HERVEVS PALVDANVS JVRIS VTRIVSQVE DOCTOR
DOTAVIT - 1531

Le sujet de la maîtresse vitre de Saint-Divy, retraçant le triomphe de la Vierge, pourrait être intitulé : *Regina Coeli laetare, alleluia !* Agenouillée sur

un trône, les mains jointes, Marie reçoit les hommages de la cour céleste. Le Saint-Esprit planant au-dessus de sa tête, domine un cartouche où est inscrite la devise :

VNG FOY VNG DIEV VNG ROY



Toute une envolée d'angelots forme cortège à la Reine du Ciel ; puis viennent les archanges et les saints patriarches, les apôtres et les pontifes, les Vierges et les martyrs, les moines et les confesseurs. Les seize compartiments du vitrage contiennent au moins quatre-vingts personnages accompagnés, pour la plupart, de leurs attributs caractéristiques. Dans l'un des panneaux, le donateur, Hervé de la Palue, docteur en droit, recteur de Plouguérnevel et prieur commandataire de La Forest, juveigneur des comtes de Léon, dont les armoiries ont échappé aux iconoclastes, était représenté agenouillé, les mains jointes, sur un prie-Dieu ; on n'en voit plus que le buste, revêtu d'une toge fourrée d'hermines, d'un admirable rouge. Le vitrail est au reste en mauvais état et offre l'aspect d'une mosaïque de fragments ajustés à la diable, tandis que d'abominables lamelles de verre coloré ont remplacé au tympan les fiers blasons des prééminences : Rohan, la Palue, Barbier et Kersauson.

A droite du chœur, est vénérée une antique statue en pierre de saint Divy.

Seul, bienheureux Davi, fils de sainte Nonna,
Le bon peuple jamais, toi, ne t'abandonna,
Tu rayonnes encor, dans ta niche parée
Sous la chape d'argent et la mitre dorée
Et voici qu'à cette heure, humble ou doux immortel,
Un voyageur qui chante est devant ton autel...

A. BRIZEUX : *L'ancien bourg (Histoires poétiques).*

Le saint patron du lieu, costumé en archevêque, porte dans la main gauche la croix au double croisillon. Le fermail de la chasuble est formé des armes du donateurs : parti de du Ménez, *de gueules à trois papillons d'argent* ; et de Buzic, *de gueules à six annelets d'argent*. Sur le socle de la statue on lit l'inscription en lettre gothiques :

A : M IAN. MENEZ : 1533

Sur le lambris de la voûte, au-dessus du chœur, furent peintes en 1676 six scènes de la vie de saint Divy, dont Pol de Courcy dans la *Bretagne contemporaine* a donné une exacte description. Rappelons seulement ici la légende de chaque tableau :

I. — L'Ange apparaît à Xantus, roi de Walles, père de Monsieur Sainct Divy, et lui annonce que le lendemain, chassant il rencontreroit un cerf, un poisson et un essaim d'abeilles, qui pronostiqueroient la sainteté de Sainct Divy, son fils. Le cerf pronostiquerait son zèle, le poisson son austérité et l'abeille sa sagesse.

II. — Saint Patrice est averty par un ange de quitter le vallon très agréable, réservé à Monsieur Sainct Divy qui devoit noistre de la a trente ans, et passer en Hybernie pour estre l'apotre, et s'embarquer au Port-Maugan. Il ressuscite Runither qu'il amena avec luy.

III. — Xantus, roy de Cornouaille, a présent Walles en Angleterre, faisant rencontre de Saincte Nonne engendre son fils Sainct Divy entre deux rochs miraculeusement apparus. La pierre s'amollit sous les coudes de saincte Nonne en enfantant Sainct Divy.

IV. — Belve, évêque de Ménévie, baptise Sainct Divy. Mobus aveugle, son parrain, est illuminé, se lavant les yeux des eaux de la nouvelle fontaine. Sainct Divy estant escholier rend la vue a son maitre Paulinus par le signe de la croix.

V. — La terre se leva sous les pieds de Monsieur Sainct Divy... de Mon-

taigne. Lorsqu'il prêcha dans le Concile de Brévy. Pélagiens et un ange descendit comme un... qu'il devait prêcher.

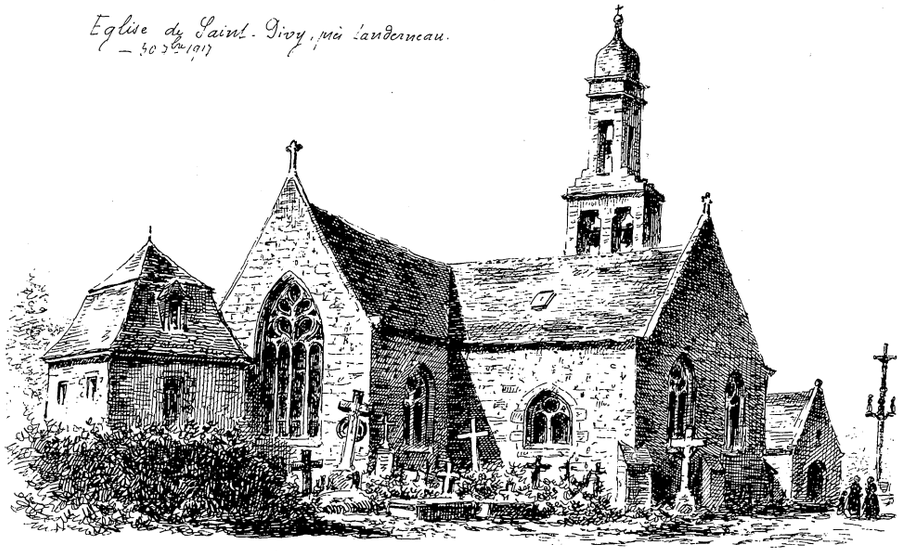
VI. — Dieu advertit sainct Divy de sa mort prochaine, qui arriva a l'an 107 de son âge.

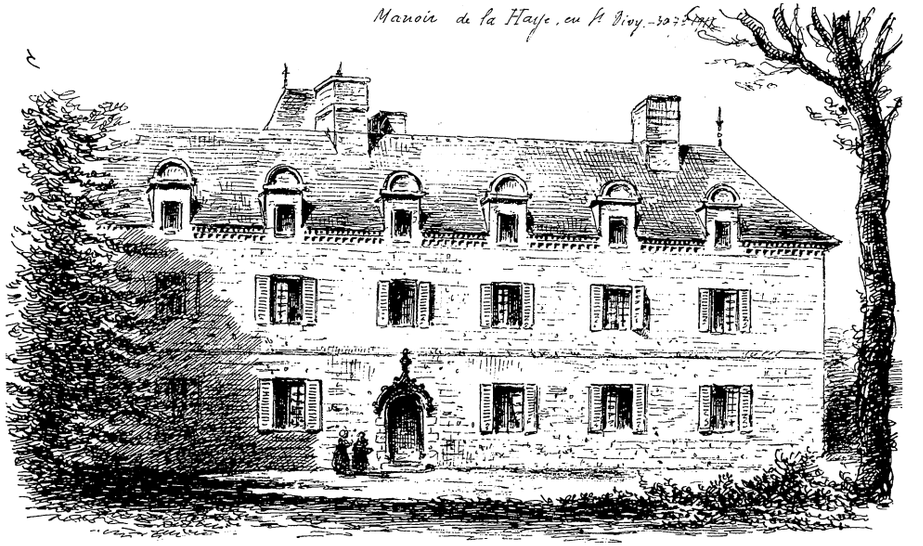
L'autel du Rosaire, est orné d'un beau retable à pans coupés. Dans le panneau central, encadré de deux colonnes torses chargées de feuilles de vigne, la Vierge portant l'Enfant Jésus sur ses genoux surmonte le tabernacle. Ce sujet principal est entouré de médaillons très fouillés représentant les quinze mystères du Rosaire. Dans des niches latérales semi-circulaires, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne offrent à Marie un cœur enflammé. Un cartouche couronnant le retable et tenu par deux anges porte les armes écartelées de Mesgral et de Penfeunteniou. De Mesgral blasonne : *d'argent à trois hures de sangliers de sable ;* de Penfeunteniou : *burelé de dix pièces d'argent et de gueules.*

L'autel des Trépassés, dans le côté midi du transept, avec ses colonnes torses feuillagées, ses niches latérales ornées de statuettes et son dôme à deux étages surmontant le tabernacle, est d'un bel effet. Au-dessus de l'autel, du côté de l'Évangile, est une statue de saint Isidore ; celle de sainte Zite lui fait pendant du côté de l'Épitre. Ces deux statues en bois presque de grandeur naturelle, sont curieuses en ce qu'elles ont le costume des paysans bas-bretons. Elles sont presque de grandeur naturelle, datent seulement du XIX^{e} siècle et sont l'œuvre d'un artiste local qui n'était pas sans mérite. Sous des enfeus sont logées quelques statuettes : un saint Jean , un saint Yves argumentant etc. Dans la sacristie, statue de saint Mémor exhibant son paquet d'entrailles.

Un petit calvaire en kersanton, placé à l'entrée du cimetière, porte la date de 1505 et un écusson aux mâcles des Rohan. La Madeleine posée sur le soubassement au pied du fût de la croix est une copie exacte de la Madeleine du calvaire de Pencran. Une autre croix à l'est du cimetière, qui contient un beau lech, offre aussi les armoiries des Rohan avec la date : 1552. Au pied du Christ : Ecce Homo et Pitié. Dans le mur du jardin du presbytère, deux écussons ovales accolés, accompagnés du millésime 1688, sont blasonnés aux armes des du Louët et des Kersauson.

A quelques cents mètres de là, dans un ravin, coule la fontaine de Saint-Divy. Au-dessus de la source, un édicule au pignon aigu renferme la statuette en kersanton du saint. On trempe dans l'eau consacrée la chemise des petits enfants qui viennent au monde avec une barre bleue entre les yeux, ce qu'on appelle « le mal de Saint-Divy » et qui les vouerait à une mort prochaine, n'était l'action bienfaisante de la chemise qu'on leur fait revêtir une fois sèche.





A un kilomètre au sud-ouest du bourg, les châtaigneraies mêlées de pinèdes du domaine de la Haye couvrent longuement la croupe d'une colline, enveloppant un manoir de fière mine, à façade en pierres de taille ornée d'une corniche denticulée et à modillons, de lucarnes en hémicycle, et d'une porte gothique rappelant le XVI^e siècle au milieu de cet ensemble Louis XIV. Derrière, s'élève un pavillon. A l'entrée de l'avenue, la chapelle est timbrée d'écussons, l'un frustre, soutenu de deux hommes sauvages, les autres ovales et accolés sous une couronne comtale, portant tous deux *le burellé* héraldique des Penfeunteniou. En 1627, noble Jean de Penfeunteniou, seigneur de la Haye, léguait par testament six sols de rente à l'église du Folgoat. Ce manoir a vu s'éteindre en 1827, en la personne de François-Claude, marquis du Poulpry, l'antique maison léonaise du Poulpry, « famille vénérable, dit Kerdanet, à laquelle les pauvres, les veuves, les orphelins, les établissements civils et religieux doivent peut-être deux cents contrats de legs et de fondation. »

Un tumulus fouillé existe à Kerdalaun, près d'un camp retranché rectangulaire où l'on a recueilli une statuette et un cheval de bronze et où les tuiles à rebord sont abondantes.

SAINT-THONAN

SAINT-THONAN. — Paroisse non citée en 1330, et dont les gentilshommes font montre en 1503 avec ceux de La Forest, ce qui semble indiquer qu'elle était comme Saint-Divy, une trève de ce prieuré-paroisse. Le territoire communal, longue bande orientée du sud-ouest au nord-ouest, que délimite sur une longueur de quatre kilomètres, l'ancienne voie de Landerneau à l'Aber-Vrac'h, s'est accru depuis 1792 d'une partie de celui de Beuzit-Conogan. L'église rebâtie avec banalité au XIX^e siècle, a pour patron saint Nicolas, abbé écossais du XIII^e siècle, qui fut évêque de Myra. On ignore comment ce saint a remplacé l'éponyme du lieu, que certains identifient à saint Donan, cousin de Fracan et disciple de saint Brieuc, tandis que d'autres y voient saint Ténénan invoqué sous un nom altéré.

L'unique maison seigneuriale de Saint-Thonan était Botiguéry, situé sur la route de Landerneau. Prigent Le Jeune, sieur de Botiguéry, figure à la réformation de 1443, et son arrière-petit-fils Yvon Le Jeune comparait en brigandine à la montre de 1534 parmi les nobles de « Kersent et de Sainct-Thonan ». Cette famille s'est fondue au XVI^e siècle dans celle de Parsceau, dont la devise bretonne *Amzeri* se traduit par temporiser. L'habitation actuelle, propriété de M. Villiers, ancien sénateur, avoisine la chapelle de

Saint-Herbot, couronnée d'un curieux petit clocheton très évidé et coiffé d'un dôme. Le pignon a des rampants hérissés de crochets Renaissance, et une porte gothique que surmonte une statue de saint tenant un poisson à la main, Le vitrail de l'abside a été aveuglé. Près de la chapelle, se dresse une vieille croix armoriée.

En 1636, écuyer Jean le Douget, sieur de Kerdavezan, prétendait être exempté de servir dans l'arrière-ban comme capitaine des paroisses de La Forest et Saint-Thonan.

On trouve un motte ou tumulus dans la direction de Guipavas, et des tuiles gallo-romaines aux dépendances de Kerprigent.

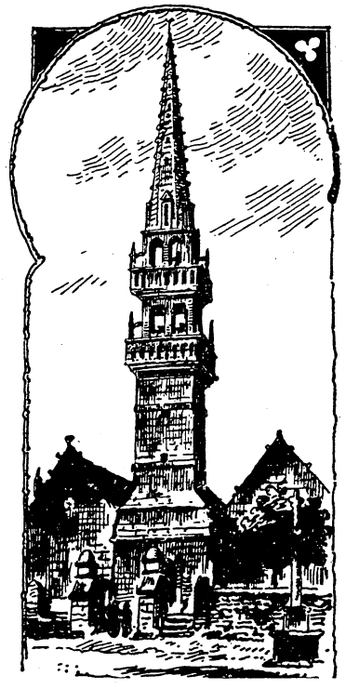
PLOUÉDERN

PLOUÉDERN. — Ploe Édern vers 1330 ; le « plou » de saint Édern, ascète cornouaillais qui est aussi l'éponyme d'Édern. D'après une légende rapportée par le cantique breton du saint, un roi de Bretagne se rendait un jour dans le Léon, lorsqu'en traversant la forêt de Coat-ar-Roc'h, il s'égara avec sa suite. Ayant rencontré l'ermitage de saint Édern, il envoya un de ses écuyers lui demander sa route. Mais cet homme vexé de ce que le solitaire, ravi en extase, ne répondait pas à ses questions, le souffleta brutalement. Aussitôt le roi et ses gens furent frappés de cécité. S'humiliant sous ce châtiment, le souverain se fit conduire près de saint Édern, se prosterna devant lui et implora sa guérison. L'ermite l'engagea à continuer son chemin, lui donna un guide et lui promit qu'il recouvrerait la vue sans tarder. Mais cela n'arriva que lorsque le roi avait déjà quitté la Cornouaille et dépassé Landerneau. A l'endroit même où ses yeux revirent la lumière du ciel, il fonda une église qui devint le chef-lieu de la paroisse de Plouédern.

L'église, rebâtie au début du XVII^e siècle, offre d'assez jolis détails. Son clocher, l'un des meilleurs spécimens du type léonais, dresse sa svelte aiguille largement ajourée à balustres de pierre entre deux pignons jumeaux. Le porche de 1607 a belle allure avec ses colonnes doriques, sa niche de saint Édern, et sa porte intérieure ornée de l'image de saint Pierre. A ce porche correspond un transept unique éclairé par une large fenêtre flamboyante. Le chevet est couvert d'une triple toiture moins élevée que celle de la nef. Une petite porte Renaissance de la longère sud offre la date 1609.

A l'intérieur, partagé en trois nefs égales, on voit dans le chœur la statue du saint patron, vêtu en moine, portant un livre dans un sac et ayant près lui le cerf accroupi qui est sa caractéristique. Il y aussi un saint Éloi armé de sa tenaille et d'un fer à cheval ; un saint Herbot, un saint Laurent, une sainte

Marguerite, un saint Paul Aurélien foulant son dragon. Dans le transept, intéressant groupe de saint Yves entre le riche et le pauvre, qui lui présentent, l'un deux pièces d'or, l'autre un rouleau de parchemin. Le saint avocat, assis, a une moustache à la Louis XIII et un bonnet carré aux pointes saillantes. Ces trois statues sont de grandeur naturelle.



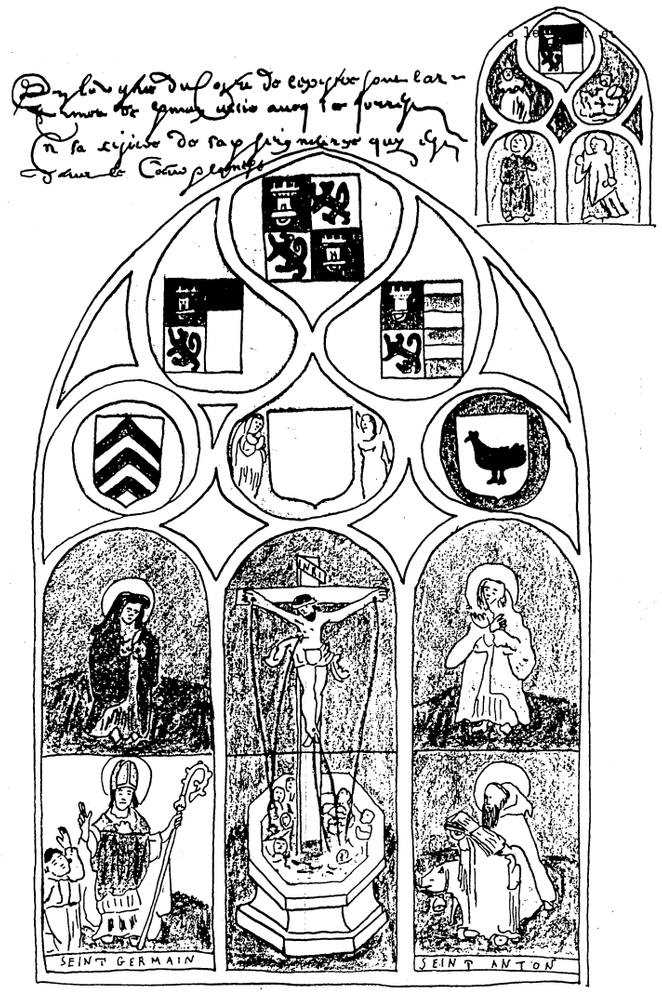
Église de Plouédern



Bénitier en kersanton, en Plouédern

La grande cuve des fonts baptismaux, de 1641, et signée du sculpteur landernéen Rolland Le Doré, a pour couronnement un baldaquin hexagonal soutenu de colonnes feuillagées. Les images des Apôtres décorent les panneaux de la frise, et sur le dôme, saint Édern est représenté chevauchant son cerf. Deux petits personnages nus, homme et femme, armés d'une massue noueuse, surmontent un bénitier, et un ange formant console tient un écusson chargé d'une croix recroisettée gravée en creux.

En leglise parrochialle de Plouedern en la grande vittre
sont les armes de Kerman allie aveq la Forest et le Chastel
En la vytre du costé de lepytre sont les armes de Kerman allie aveq la Forrest
En la lisière de lad. seigneurye qui est dans la neff



Plouédern — Prééminences de Carman, 1614

Sur la place du bourg, il y a une croix décorée d'un dais gothique à quatre faces très heureusement agencé, et de fleurons feuillagés aux extrémités des croisillons. Trois croix pattées beaucoup plus antiques bordent la route de Plounéventer, qui doit bien être une ancienne voie conduisant de Landerneau à Plouescat et à la mer.

Le principal fief en Plouédern était celui des Granges, en breton *Grenchen* ou *Grenguen* : il a donné son nom à une vieille famille qui blasonnait *de gueules à la fasce ou bande fuselée d'argent* et qui s'est fondue au XIVe siècle dans Coëtivy. Les Granges appartinrent plus tard à la maison de Carman. Trois mottes, dont deux sont jumelées, attestent qu'il y eut là une forteresse importante. Le manoir de Cribinec a été possédé, depuis le XVIe siècle, par les familles de Kermellec, de Keroulas, Le Roy, de Moucheron et le Borgne de Keruzoret. Il s'y trouve une chapelle. Celui de Trévien, édifice gothique converti en ferme, a eu d'abord des seigneurs de son nom ; il était en 1636 la résidence d'écuyer Guillaume Le Gendre, sieur de Montigny.

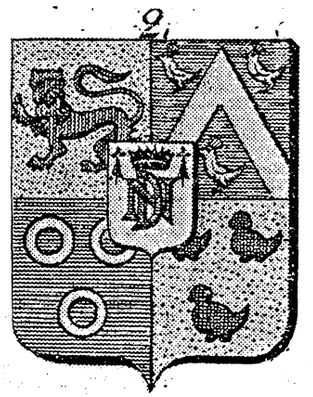
A Penhoat-ar-Iar subsistent quelques restes du manoir de Chefdubois (traduction française de Penhoat), possédé en 1443 par Jean an Iar, et en 1610 par François Le Jar, procureur du Roi au siège de Brest et de Saint-Renan. Cette famille dont le patronyme breton signifie poule portait sur son blason l'image de ce volatile domestique. Le manoir de Forestic a passé des Grenguen aux Guyomar et aux Kerlozrec. Kergoat, où subsiste une maison bourgeoise du XVIIIe siècle, était en 1694 à Jean de Corran, gouverneur de la vicomté de Coatméal, et fut acquis après 1763 par un opulent négociant de Landerneau, M. Mazurié.

Près Keranfloch, sur le chemin du Moulin-des-Justices, il y a une élégante croix Renaissance, munie d'une sorte d'auvent en talon renversé, abritant le Christ et les deux personnages latéraux dont les têtes semblent soutenir les bras de la croix. Au-dessous, une base ronde soutient un groupe de N.-D. de Pitié et autres statuettes.

Outre les mottes des Granges, il en existe d'autres à Leslouc'h, au Quinquis-Meur et Quinquis-Marc. Les restes romains sont nombreux dans la commune, que traversaient plusieurs anciennes voies. On en trouve à Vezendoul, à Coatlespel, à Kerdilez, à la Croix-Neuve et à Kerafenan. A Penanrun, il a été découvert des petits fours et des poteries gallo-romaines.

DIRINON

DIRINON. — (*Diri-Nonne*, Terre de Nonne). A propos de saint Divy ou David, il a été dit précédemment comment sainte Mélarie, fille du prince gallois Brécan fut outragée par le seigneur Xantus, un jour qu'elle traversait



DIRINON. — *Écartelé au 1 d'or au léopard de gueules ; au 2 d'azur au chevron d'argent accompagné de trois huppes de même ; au 3 d'azur à trois annelets d'argent ; au 4 d'or à trois merlettes de sable : sur le tout d'argent aux lettres N et D entrelacées d'azur, surmontées d'une couronne de gueules et accompagnées en chef de deux mouchetures d'hermines de sable.*

Le léopard appartenait aux premiers seigneurs de Kerdaoulas du nom de Névet, issus d'une illustre maison de Cornouaille. Bien que le château de Kerdaoulas soit aujourd'hui en Saint-Urbain, ancienne trève de Dirinon, il y a lieu de faire honneur à la mère-paroisse du fier blason des vieux sires de Névet. Le chevron et les trois oiseaux de mer dits huppes étaient aux seigneurs de Lezuzan, du nom de Maufuric, dont les armes se voient encore au fronton des deux fontaines de Sainte-Nonne et de Saint-Divy, et sur l'une des fenêtres du charmant reliquaire gothique en vermeil où l'on conserve, dans l'église de Dirinon, les reliques de la mère et du fils.

Malgré la piété qu'attestent ces signes de munificence et le fait qu'un cadet de la maison de Luzuzan fut élu au XVIe siècle abbé de Daoulas, on racontait qu'une belle héritière du lieu était devenue, par excès de coquetterie, la proie du démon. Les paysans montraient, parmi les restes de son château, une chambre — la sienne — qu'elle avait fait garnir entièrement de glaces pour se complaire dans l'admiration de ses propres charmes. Mais, nous dit Pol de Courcy, « un jour qu'elle s'étudiait, dans le costume plus que léger qu'elle portait habituellement, aux poses les plus provoquantes et aux danses les plus voluptueuses, elle fut tout à coup saisie et enlevée par un beau cavalier, et oncques depuis on ne l'a revue ». Avis aux adeptes féminins du narcissisme ! L'empreinte du pied de la monture de Satan est restée marquée dans un rocher, à *Garront ar marc'h*. Donc, rien de plus authentique.

Les trois annelets appartenaient aux seigneurs de Kerguern ou Kervern, et les trois merlettes aux seigneurs du Roualze. On les distingue encore sur le joli moulin féodal du Roualze,

une forêt pour se rendre à un pélerinage (11). Toutes les traditions veulent que le petit saint Divy ait vu le jour dans la Bretagne-Armorique, mais il est plus probable qu'il naquit dans la Cornouaille insulaire et que ce ne fut qu'après la naissance de son fils que sainte Nonne vint, seule, aborder au fond de la rade de Brest et vivre, en cachant sa honte, dans la retraite et la pénitence, au lieu où elle mourut et qui depuis porte son nom (12).

C'est dans la sacristie de cette paroisse qu'existait le manuscrit du mystère en moyen breton de *Sainte Nonne* que l'abbé Sionnet *emprunta* si cavalièrement et qu'il publia en 1837 avec une mauvaise traduction de Le Gonidec. Le texte breton étant lui-même défectueux, M. Ernault a publié dans la *Revue Celtique* (VIII. 3 p. 230 et s.) un texte établi avec soin. L'auteur breton du Mystère a essayé de localiser dans la Bretagne-Armoricaine l'histoire dont le pays de Galles aurait été le théâtre mais a oublié de bretonniser la plupart des noms de lieux (v. Chrestomathie bret. p. 239).

Des environs du bourg, situé sur un plateau élevé de 140 mètres au-dessus du niveau de la mer, on découvre un superbe panorama. L'église de style gothique, avec parties Renaissance est enfouie dans un charmant fouillis de verdure d'où émerge un clocher à la flèche élancée et à deux galeries saillantes, entourant les chambres des cloches. Il porte à la base la date de 1588 et sous la deuxième galerie celle de 1593 avec l'inscription : « I. KERDVNCVFF — Y. LE REST. F. ».

Le portail ouest, sous le clocher, est en anse de panier, il s'amortit en accolade feuillagée. Au-dessus, dans une niche à pilastres et à coquille est une statue en kersanton, de sainte Nonne, patronne de la paroisse. Elle est

bâti en 1622 par Olivier de Coëtnempren, l'un de leurs descendants. Le chiffre placé en abyme présente les initiales de sainte Nonne et de saint Divy, et la couronne indique que la fille de Brécan, souverain de Galles, et le fils de Xantus, monarque de Démétie étaient de race royale. Les hermines d'Armorique accompagnent ces emblèmes. La devise bretonne de la maison du Roualze : *Sel petra ri* (regarde ce que tu feras) pourrait devenir celle de la commune, car c'est un avis fort judicieux de ne point se lancer à l'aveuglette et de réfléchir beaucoup avant de rien entreprendre.

(11) — Une autre tradition existe selon laquelle Nonne eut été l'épouse légitime de Xantus. Une paroisse de la Cornouaille anglaise porte aussi le nom de sainte Nonne : ALTARNON. Une belle église y est dédiée à sainte Nonne. Selon la tradition locale sainte Nonne serait morte en ce lieu.

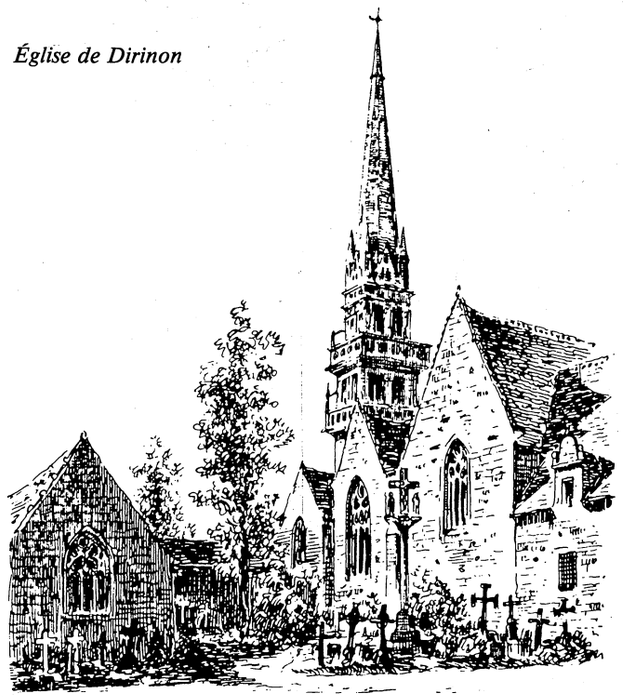
(12) — Dom Lobineau dit qu'on ne sait pas en quel temps elle passa en Armorique. D'après Baring-Gould *(Catalogue of saints connected with Cornwall... from n° XLVI, Journal of the Royal Institution of Cornwall)* selon la tradition généralement admise, Xantus s'étant repenti, confia à saint Belve l'éducation de son fils, qui, plus tard, alla se perfectionner à l'école de saint Hildut où il eut pour compagnons Pol Aurélien, Gildas, Magloire et Samson.

figurée en robe longue de religieuse, recouverte d'un voile arrêté sur la tête et tenant de ses mains un livre fermé.

Le clocher contient une cloche du XVII[e] siècle fondue en 1633 par le fondeur Jacques Le Louarn qui y a mis son nom et son blason parlant : un renard, en breton *louarn*. Elle porte aussi le nom de ses parrain et marraine : écuyer G. du Louët, seigneur de Lesquivit, Mauricette du Louët, dame de Coatjunval, Hierome Gayemont, curé, Calvez fab. 1633.

En pénétrant dans l'église, il faut d'abord remarquer les intéressantes peintures de la voûte qui semblent contemporaines de celles de Saint-Divy (1676). Elles représentent le Jugement dernier, au-dessus du maître-autel, et semblent s'y rendre les Apôtres, les Docteurs de l'Église et vingt saints et saintes. A l'abside sont les figures de la Sainte Trinité, escortées des quatre Évangélistes, entourées des chœurs angéliques ; dans les deux bras du transept les Apôtres, dix Docteurs, saint Louis et saint Henri ; dans la nef, quarante panneaux représentent la milice céleste, vierges, confesseurs, martyrs.

Église de Dirinon





Dirinon — Tombeau de sainte Nonne

Dans le bras nord du transept, l'autel du Rosaire est entouré des quinze médaillons des mystères. L'autel de la Sainte Trinité dans le transept midi est surmonté d'un beau retable à colonnes torses et aux riches sculptures. La statue du Père Éternel tenant son divin fils en Croix est surmontée du Saint Esprit, sous la forme d'une colombe.

Les pans coupés et le fond de l'abside sont éclairés par des vitraux modernes puisqu'ils portent la date de 1903.

Dans les soufflets du tympan sont les armoiries de Lesguern : *fascé de 6 pièces de vair et de gueules* ; du Beaudiez : *d'azur à 3 fasces ondées d'or* ; de Lannurien : *de gueules barré d'hermines accompagné de deux annelets d'argent*. Au-dessus deux anges adorateurs et deux anges musiciens entourent la Sainte Vierge.

Dans l'église statue de sainte Nonne, saint Divy, son fils, en robe longue de religieux dont le capuce couvre à moitié sa tête rasée, sur cette robe, une étole seulement retenue à la ceinture par un gros cordon ; main gauche il tient un calice, de la droite il élève une hostie (M. Abgrall pense que cette statue est plutôt celle de saint Pascal Beylon), saint Corentin, sainte Martyre, saint Antoine, saint Aubin, saint Goulven, crossé, mîtré et bénissant, saint Paul.

Sur la sacristie, cadran solaire, daté de 1653. A l'intérieur tableaux du Purgatoire et de sainte Anne.

La chapelle de Sainte-Nonne, près du porche, au sud de l'église paroissiale, porte la date de 1577. A l'intérieur s'élève au milieu de la chapelle, le tombeau de la sainte, en kersanton, qui provient vraisemblablement de l'édifice antérieur donné en 1218 à l'abbaye de Daoulas par l'évêque Guillaume.

En 1890, Luzel signalait à ses confrères de la Société Archéologique « l'abandon où l'on tenait une légion de saints fort bien sculptés entassés pêle mêle et exposés aux intempéries des saisons dans l'ossuaire de la paroisse ». Au fond de l'église, croix commémorative d'une mission du P. Maunoir, datée de 1642.

Sainte Nonne est représentée couchée, la tête reposant sur un coussin que soutiennent deux anges. Des deux mains elle tient sur la poitrine un livre fermé. Elle foule aux pieds un horrible dragon vomissant des flammes. Sur les grands côtés du tombeau sont les statues des Apôtres, séparées au milieu par un ange portant un écusson martelé. Au pied du monument, un autre ange porte aussi un écusson. L'état frustre de l'extrémité antérieure et un dais sculpté qui surmontait autrefois le monument, et aujourd'hui déposé dans l'ossuaire près du porche, semblent indiquer que la tombe était attenante à la muraille de la chapelle primitive, qui aura sans doute été agrandie dans la reconstruction de 1577.

Les sablières sont ornées de jolis motifs sculptés. Deux belles colonnes torses encadrent la fenêtre, au-dessus de l'autel. Les statues de sainte Nonne, sainte Anne et de sainte Catherine complètent la décoration de la chapelle.

Le continuateur d'Ogée dit que, d'après la tradition populaire, cette chapelle « a été primitivement l'église paroissiale. On voulait la bâtir à Gorré-Lan-Urvan, mais les murs étaient renversés à mesure qu'on les élevait, l'architecte reconnaissant là une intervention surnaturelle fit poser une des pierres devant servir à l'édifice sur une charrette attelée de bœufs, qui se rendirent d'eux-mêmes à l'endroit que voulait la sainte, et cette pierre se montre encore sur le mur extérieur de la chapelle. Chaque année la veille du pardon de Dirinon, une lumière que personne ne paraît porter se rend de cette église à la chapelle de Saint-Divy et revient presqu'aussitôt accompagnée d'une autre qui bientôt après retourne seule d'où elle est venue. On paraît croire que ce sont sainte Nonne et son fils qui se rendent visite ».

Le pardon de Sainte-Nonne a lieu le deuxième dimanche après Pâques, le pardon de la chapelle de Saint-Divy le dernier dimanche de juillet.

L'ancienne chapelle Saint-Divy, construite en 1702, tombait en ruines au commencement du XIX^{e} siècle. Elle a été restaurée en 1824, ainsi que l'indique l'inscription placée au-dessus d'une porte latérale :

N. PENN D^{T} RESTAURÉE 1824 M. DE
J. MACE V^{re} Y. MAREC - N. MEVEL F. MARIGNY

Non loin de là, au milieu d'un vieux chemin abandonné il y a un rocher où sainte Nonne mit au monde son fils saint Divy. Au bas de la pierre on voit

l'empreinte des genoux de la mère et au haut le creux où elle posa son enfant nouveau-né. Comme l'eau manquait pour le baptiser, Dieu fit jaillir une source qu'on voit quinze ou vingt pas plus loin et qui s'appelle fontaine Sainte-Nonne. On y porte les tout petits enfants qui ont une ligne bleue marquée entre les deux sourcils *(Droug sant Divy* - mal de Saint-Divy), pour les préserver d'une mort prématurée.

Cette fontaine Sainte-Nonne est entourée d'une enceinte en granit de huit à neuf mètres de long sur cinq de large. La source, qui s'écoule dans trois vasques ovales, est abritée par un pignon en pierre surmontant une niche à coquilles où se trouve une assez belle statue en kersanton de la sainte. Le pignon porte la date de 1623 au-dessus les armes des Maufuric blasonnant *d'azur au chevron d'argent accompagné de trois huppes ou palles* (oiseaux de mer) *de même*.

A cinq cents mètres de distance, on trouve une seconde fontaine dédiée à saint Divy. Elle paraît plus ancienne que la précédente ; son fronton porte les mêmes armes ; sa niche renferme la statue du saint vêtu de ses habits pontificaux.

La chapelle N.-D. de Kerliézec est unédifice de plan rectangulaire avec chevets à pans coupés et clocheton à dôme date de 1776. Deux croix existent l'une avec cœur et fleur de lis, l'autre moderne.

Près du château du Roualze se trouve la chapelle Sainte-Barbe, paraissant du XIX[e] siècle.

Il existait autrefois deux autres chapelles qui ont été détruites, celle de Saint-Aubin, près du château de Lesquivit, dont la fontaine subsiste, et la chapelle de Pennanrun. Gaultier du Mottay signalait dans son *Iconographie bretonne* l'existence à Dirinon d'une chapelle Saint-Jacut. Il y a peut-être identité avec celle de Pennanrun dont seule une croix situe l'emplacement.

Sur le territoire de Dirinon, M. du Chatellier signale plusieurs monuments préhistoriques : un tumulus de 25 m environ sur 1,40 dans la parcelle de Quistillic sur les terres de Trébéolin ; un champ irrégulier à 500 m de Lesquivit, Goarem ar c'hastel ; un petit camp (Castellic) à Brénot à 2 km au nord-ouest du bourg ; un camp retranché dans un taillis au sud de Kernoter ; une motte à l'angle nord-ouest du bois de Roualze; un lech carré entaillé de 2,50 m au nord de la maison d'école.

Il existait d'importantes maisons nobles sur la paroisse. A une lieue au sud de Landerneau, le manoir du Roualze s'élève non loin de la route de Daoulas, sur la pente d'un haut plateau venteux que contourne la voie ferrée de Quimper à Brest. C'est une construction gothique de la plus plaisante vétusté, s'il est du moins resté tel que je l'ai vu autrefois, avec ses grands toits gris aux arêtes fléchissantes et ses vieux murs aux moellons sertis de mousse.

Dans l'angle de gauche de la façade s'ouvre une large porte en arc brisé, qu'accompagnent une fenêtre à croisillon et un œil de bœuf protégé par un larmier courbe. A droite monte une tourelle ronde, reliée à un pavillon haut enfaîté ; de l'autre côté, un autre édifice aux fenêtres coupées de meneaux s'appuie en équerre au corps principal. Une vasque de pierre ronde sur piédestal occupe le centre de la cour et des auvents d'ardoises, précaution rare chez nous, abritent les quatre portes.

Plus intéressant que le manoir est son moulin, bel édifice en pierres de taille qui s'aperçoit du chemin de fer, dans le ravin verdoyant au creux duquel un ruisseau s'échappe à gros bouillons de l'étang du Roualze pour aller tomber à Traon-Guilly, dans l'estuaire de l'Élorn. Le tranquille miroir d'eau de cet étang, en son cadre de collines à demi incultes, et d'un agreste modelé, forme l'un des jolis paysages de la banlieue landernéenne. Les restes de la chapelle de Saint-Albin ont cessé d'ajouter au charme de ses rives la grave poésie des ruines, mais le moulin féodal tient toujours debout, drapé dans un vigoureux manteau de lierre ; et si le comble aigu de son pavillon est décoiffé de l'un des deux épis de plomb sommés de croissants qui le couronnaient jadis, on lit encore sur la façade la magistrale inscription que son constructeur y fit placer au temps de Louis XIII :

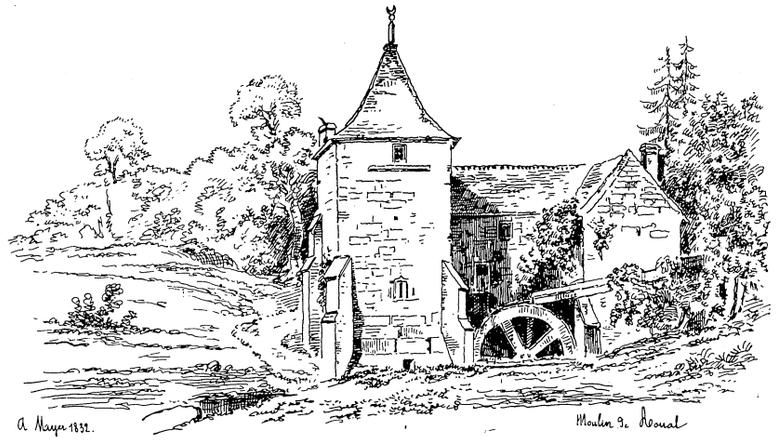
OLIVIER : COATNEMPREN : SEIGNEUR : DU : ROVAZLE : A : FAICT : FAIRE : CE : MOVLIN : ET : CHAVSSEE : L'AN : MIL : SIX : CENTZ : ET : VINGT : ET : DEUX.



Manoir de Roualze, en Dirinon

Au milieu de ce bloc mobile monolithe de kersanton (1 m, 68 × 0,41 m) qui porte ces quatre lignes en relief, un cartouche Renaissance contient l'écusson du Roualze *d'or à trois merlettes de sable*.

A Kervern il y a deux manoirs, l'un près de la grève a des bâtiments du XVI^e^ siècle, avec tourelle carrée accolée à l'arrière de la maison, les fenêtres ont presque toutes perdu leurs meneaux. La porte gothique est ornée de fines moussures supportées par plusieurs colonnettes et d'un écusson portant un mi-parti de Tréanna et de Kervern. La chapelle domestique n'existe plus. Sa fontaine, en ruines, abrite encore trois statues affreusement peintes.



L'autre manoir, au flanc de la colline possède une porte gothique surmontée d'un heaume martelé. Il est plus important que le précédent et a été reconstruit en partie à l'époque de la Renaissance car on voit dans la façade une niche à coquilles au-dessus d'une fontaine de même style placée dans l'épaisseur du mur.

Le manoir de Lesquivit a été reconstruit. L'ancien édifice avait abrité Achille de Harlay, Premier Président du Parlement de Paris à la fin du XVIII^e^ siècle. Au début du XIX^e^ Kervern appartenait au chevalier puis vicomte Bernard de Marigny qui se distingua pendant la guerre d'Amérique, devint contre-amiral en 1792, vice-amiral en 1814 et mourut à Brest le 25 juillet 1816.

Kerliézec a appartenu à un cadet de la famille Huon de Kerezellec issue d'ancienne chevalerie qui portait *d'or au chevron de gueules accompagné en pointe d'un corbeau de sable*.

Le manoir de Pennanrun est passé par alliance, en 1582, aux Toutenoutre par le mariage de Jérôme de Toutenoutre avec Gilette Le Louët qui blasonnait *d'argent à trois hures de saumon coupées d'azur*, avec pour devise : *Tout en outre et Tout passe*. Cette branche de Pennanrun s'est fondue en 1732 dans Gouin de Chapizeaux, puis Lantivy.

Lezuzan était au XV^e^ siècle à la famille Maufuric. Elle a produit Guy, abbé de Daoulas, décédé en 1468. Plus tard ce manoir a appartenu à Nicolas Le Pappe, écuyer, seigneur du Vieux Bourg en Gouesnou. Il n'en reste plus qu'un important mur de soutènement en énormes blocs de granit.

Kerbringal appartenait au XVII^e^ siècle à écuyer Hamon Simon qui demandait en 1636 à être exempté du service de l'arrière ban comme capitaine de la paroisse. Une fille Simon épousa un fils de Silguy dont la famille était depuis longtemps implantée dans le Bas-Léon. La famille de Silguy possédait d'importantes terres à Kerbringal, Porlazou en Ploudiry, Coatibescond en Guilers, Pennenés en Kerlouan, Penneshir en Brélès.



D'autres manoirs existaient à Quillien, Kerhervé, Le Rest et Trébéolin.

La capitation noble de 1788 mentionne les familles de Goezbriant, du Lescoat, de Boisguéhénnec, Le Veyer du Buzidou et de Flotte.

GUIPAVAS

GUIPAVAS. — (*Ploëbevez* en 1282 ; *Ploëavaz* en 1336). On croit retrouver dans ce nom celui de la forêt de *Bevoez*, où se sanctifia sainte Tugdona sœur de saint Gouesnou. Elle vécut et mourut dans son ermitage, remplacé par une chapelle dont on ne voit plus que quelques vestiges. *Bevoëz* ou *Bavoez* est aussi un nom d'homme mentionné par d'anciens titres.

Traversé par la route nationale de Paris à Brest, Guipavas, distant de 8 kilomètres à peine du premier port de l'Océan, est un bourg d'une certaine importance, puisque la population agglomérée y est de 1.200 habitants environ. La population totale de la commune qui, au recensement de 1896, était de 8 698 habitants, est aujourd'hui réduite, par suite de l'érection en commune de la section du Relecq-Kerhuon.

L'église actuelle, dédiée à saint Pierre et à saint Paul, a été rebâtie vers 1850 avec les magnifiques matériaux de l'ancien édifice, incendié et ruiné par la foudre sous la Révolution. On en a conservé le porche nord, daté de 1563, de l'école des beaux porches landernéens du XVI^e^ siècle. Dans les voussures se voient encore quelques anges musiciens, et au tympan, l'âne et le bœuf, accessoire obligé d'une Nativité disparue il n'y a pas encore très longtemps, dont les personnages étaient posés sur une élégante corniche feuillagée, comme à Pencran. Une souple guirlande de vigne taillée et ajourée dans le kersanton encadre la baie d'entrée et son linteau en anse de panier au milieu duquel resplendit un soleil ailé et hilare. On prétend que ce soleil constitua longtemps le blason particulier de la principauté de Léon jusqu'à ce qu'un duc de Rohan, par déférence envers Louis XIV, le Roi-Soleil, lui eût substitué une lune bientôt fameuse.

A l'intérieur, le porche a conservé les statues en kersanton, de grandeur naturelle, des douze Apôtres, sous de jolis dais gothiques. Leurs socles offrent les noms des braves paysans qui en furent les donateurs. A l'intérieur, les retables à colonnes des autels latéraux sont du XVIII^e^ siècle, ainsi que les statues de st Jean, de st Michel, de l'Ange Gardien et de ste Marguerite, œuvres probables de sculpteurs du port de Brest. Quatre tableaux de la même époque, aux tons verdâtres et fumeux figurent la Sainte-Famille, une Vierge-Mère, les Disciples d'Émaüs et une scène indistincte. Près d'une porte latérale un bénitier est chargé d'un écusson portant *un sautoir cantonné de quatre annelets*, que flanquent étrangement une pelle et une pioche.

Avant la Révolution, à l'entrée de l'église, était placé un beau calvaire. Il a été remplacé de nos jours par un calvaire en kersanton qui fait face à la route, du côté nord de l'abside. C'est l'œuvre de Yan L'Arc'hantec.

De l'autre côté de la route nationale, à une centaine de mètres plus loin, s'élève au bord d'un placître planté d'arbres, la chapelle de Notre-Dame du Reun (du Tertre). L'édifice, orné de fenêtres à tympans flamboyants, doit remonter au XVI^e^ siècle, bien que sur la façade ouest on lise la date de 1625. Le clocher est flanqué de deux tourelles polygonales. De sa plate-forme se dégage un beffroi en kersanton, presque noir, couronné d'une flèche courtaude.

Les panneaux de la chaire à prêcher qui porte l'inscription :

EM : I : G : R - 1714

représentent :

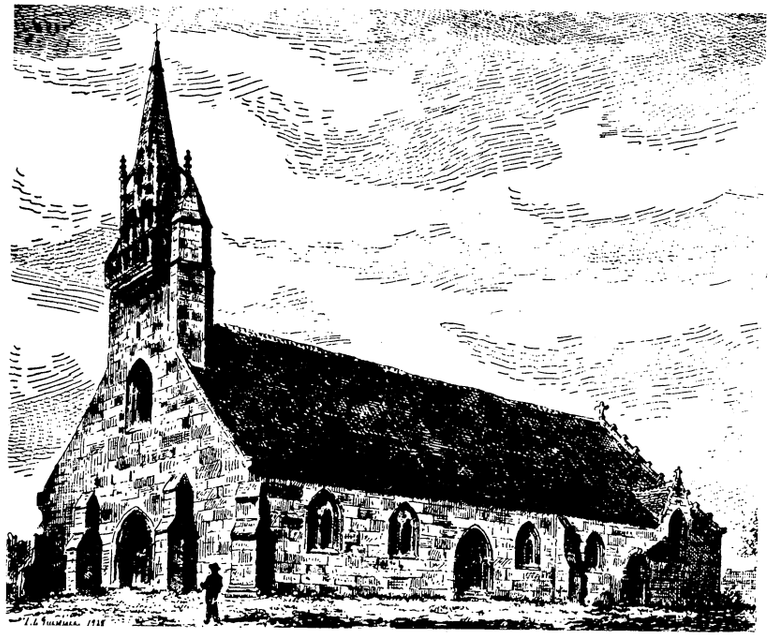
1. — Les Apôtres s'écriant : *Salva nos perimus* ;
2. — Saint Pierre pleurant son péché ;
3. — Notre-Seigneur remettant les clefs à saint Pierre ;
4. — Saint Pierre aux liens.

Dans les murs intérieurs sont pratiqués six enfeux seigneuriaux aux armoiries mutilées. En face de la chaire, un crucifix archaïque rappelle celui de la Trinité, en Plouzané. Sur les côtes de la nef d'anciennes statues qui doivent provenir d'un arc de triomphe à l'intérieur de l'église et dont le Crucifix aurait occupé la partie centrale. La statue de N.-D. du Reun est une belle image du XVII^e^ siècle. Plus anciennes paraissent celles de st Gouesnou et de st Primel. D'autres statues ont été ignominieusement débaptisées et c'est ainsi que saint Jean est devenu sainte Jeanne de Chantal, que sous la Vierge de Douleur on a écrit : sainte Catherine de Sienne. Et dire que l'auteur de cette



trouvaille, fier de son œuvre, osait s'en vanter. Vraiment Mgr Dubillard fut sagement inspiré quand par sa circulaire du 5 novembre 1900, il institua une *commission diocésaine d'architecture et d'archéologie*, chargée de s'opposer aux déprédations d'ignorants, mutilant et détériorant à plaisir des richesses artistiques qui sont le patrimoine de tous. Un autre tableau de ste Catherine de Sienne existe dans le collatéral nord, ainsi que des débris d'une croix taillée dans un même bloc de granit : on y distingue le Christ, une Pitié, un saint évêque et un saint abbé.

A Notre-Dame du Reun, rapporte M. le chanoine Peyron (13) existait une fontaine dont la célébrité attirait un grand nombre de pélerins qui y faisaient de dévotes et peu décentes ablutions. Ces pratiques et la négligence des fidèles à entretenir l'oratoire construit près de la fontaine par st Thudon pour la sanctifier, attirèrent sur eux une punition sévère.



Chapelle de Notre-Dame de Reun

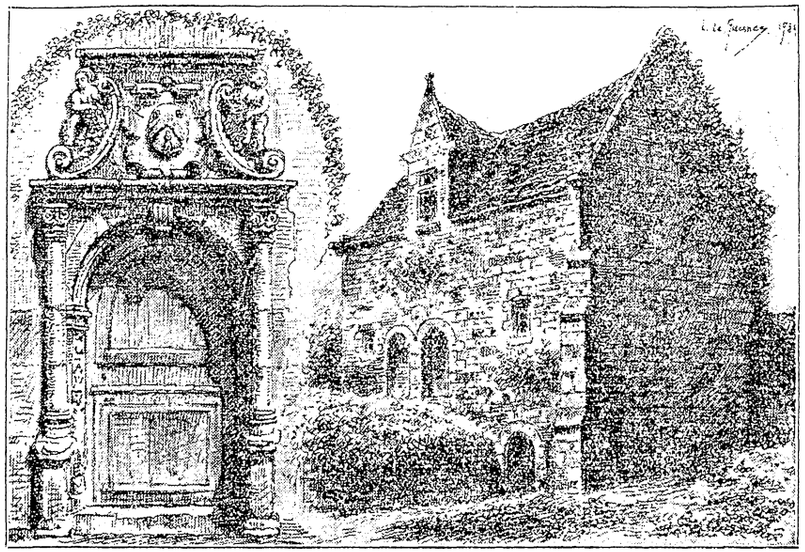
(13) — *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome XXXI, 1904, p. 223.

La fontaine devint tout à coup un torrent et, en raison de la pente du terrain, la partie basse du bourg fut promptement submergée. Repentants, les habitants implorèrent la miséricorde de la Mère de Dieu et obtinrent par le vœu de reconstruire l'édifice, la cessation de l'écoulement excessif de cette fontaine. La reconstruction eut lieu, et cette fois encore la fontaine resta en dehors de l'église. Mais lors de la construction de l'église actuelle, elle fut couverte par elle et existe, paraît-il, sous le maître-autel. On prétend qu'on avait conservé une issue pour la fréquenter et que plus tard cette communication fut interdite afin de mettre un terme aux ablutions superstitieuses. Une fouille récente n'a pu faire découvrir l'issue.

Ces faits ne sont connus que par la tradition : l'époque de l'inondation est fixée au 3 mai. Chaque année, à pareille date, on la commémore par des dévotions personnelles et publiques. On fait isolément neuf fois le tour de l'une ou l'autre église, le rosaire à la main, en commençant par celle de Saint-Pierre. En passant devant la porte occidentale on s'arrête un moment à genoux, puis on se réunit à l'église paroissiale pour en sortir processionnellement et se rendre à Notre-Dame du Reun dont on fait trois fois le tour, puis on y dit la messe. On retourne à l'église paroissiale où l'on donne la bénédiction avec une relique de la vraie Croix. Notre-Dame du Reun a servi de caserne sous la Révolution et fut alors totalement saccagée.

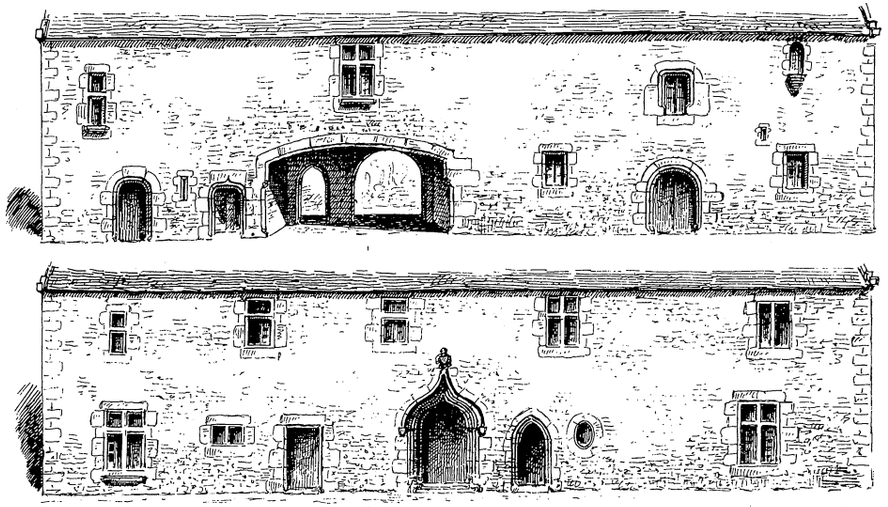
Du manoir de Coataudon, pillé et incendié après la révolte du Léon, en mars 1793, il ne subsiste plus que le portail, à portes cavalière et piétonne décorées d'arcatures saillantes. A gauche, est pratiquée une arbalétrière en forme de croix, munie intérieurement d'une logette de guetteur avec banc de pierre et petits regards latéraux. Au-dessus, deux corbelets supportaient un campanile qui contenait sans doute une cloche. La famille de Coataudon a possédé sa terre d'origine depuis le XIV^e^ siècle jusqu'après la Révolution. Branche cadette de l'illustre maison de Pont-l'Abbé, dont elle portait les armes : *d'or au lion de gueules armé et couronné d'azur brisées d'une bordure componnée d'argent et de gueules*, avec la devise : *Tout à souhait*, elle a produit un conseiller au Parlement de Bretagne en 1781, plusieurs officiers garde-côtes de l'évêché de Léon au XVIII^e^ siècle et un lieutenant de vaisseau fusillé à Vannes en 1795, après la descente de Quiberon. Un rameau de cet antique et noble estoc, est encore de nos jours très honorabement représenté, et je dois d'utiles renseignements à son dernier rejeton mâle, mon jeune ami Charles de Coataudon de Kerdu.

Le manoir de Kerandry, sur la route de Landerneau, a également été incendié pendant la Révolution. De celui de Kerroudaut, berceau d'une noble famille, on ne trouve que des vestiges près d'une ferme moderne, à laquelle la pierre d'autel de l'ancienne chapelle domestique, dédiée à saint

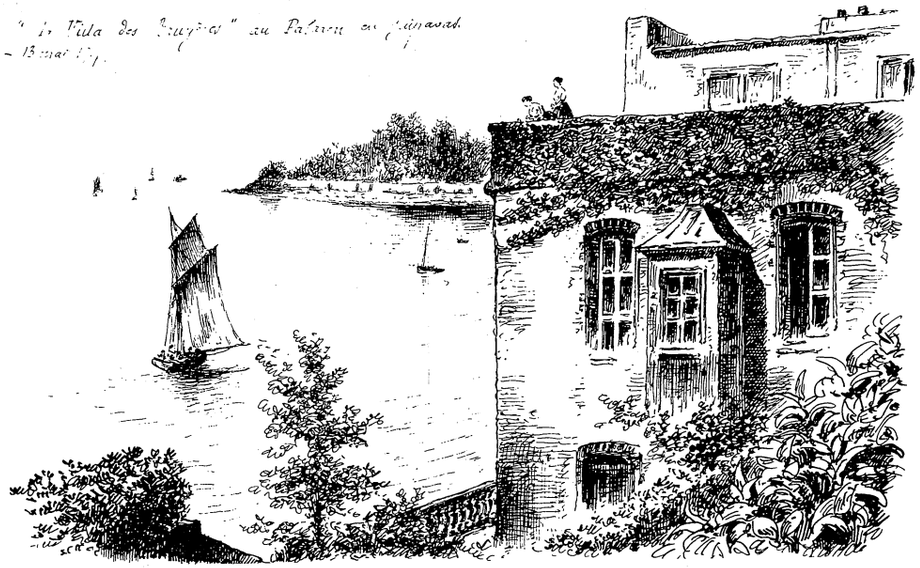


Porte et moulin du manoir de Beaurepos, en Guipavas

Yves sert de pierre de foyer. Une nouvelle chapelle voisine, bâtie en 1892, a conservé le même vocable. Le manoir de Kermeur, situé sur un plateau élevé, au-dessus de la gare du Rody, offre un portail extérieur protégé par deux tourelles peu saillantes, percées de meurtrières, et un édifice principal dont la porte gothique, les fenêtres moulurées et à meneaux annoncent le XV^e^ siècle. Prigent du Val, seigneur de Kermeur, comparut en archer à deux chevaux à la montre de 1534. Un autre vieux manoir Coatanguy, aujourd'hui enfermé dans l'enceinte de la poudrerie du Moulin-Blanc, rappelle par son nom que saint Tanguy vécut là en ermite pour pleurer le meurtre de sa sœur Haude. La poudrerie élève les immenses bâtiments nécessités par sa production intensive du temps de la guerre au fond d'une anse peu profonde, à gauche de laquelle s'ouvre l'estuaire de l'Élorn, bordé en face par la longue côte escarpée de Plougastel que commande, comme un vieux castel ruineux, l'oppidum gaulois de Roc'h Nivelen, enclos de ses bastions naturels aux fantastiques dentelures. A droite, c'est la rade de Brest, nappe d'eau glauque et brumeuse sous les nuées basses qui accourent de l'Atlantique, les rivages bleuissants du Fret et de Roscanvel, l'abrupte pointe espagnole, le Goulet, « cette porte ouverte sur l'infini, a dit Émile Souvestre, dont le seuil est formé par la mer et le linteau par le ciel ».



Manoir de Kermeur (en Guipavas) – Ancien façade du bâtiment du portail – Façade de la maison principale.



En remontant au nord la jolie coulée de Mesgalon, on rencontre le manoir du même nom, construction du XVI^e siècle à fenêtres coupées de meneaux en croix, puis on rejoint la grande route de Brest, en face du manoir de Froutven, restauré au XVIII^e siècle, mais qui garde d'une époque antérieure son élégante porte à colonnettes. Une chapelle jadis dédiée à st Eutrope, tourne vers le chemin son clocheton couvert en coupole et sa fenêtre pratiquée au ras du sol. Cet oratoire abrite de nombreuses statues, entre autres une sainte Catherine foulant aux pieds la tête du tyran Maximin, une sainte Thérèse agenouillée et la statuette d'un seigneur du XV^e siècle en prières, et une Pieta en kersanton. Au-dessus de l'autel, tryptique peint qui paraît représenter le Jugement dernier.

Kernizan, sur la route de Guipavas à Kersaint, possède un tronçon de manoir gothique et un puits où se cachait pendant la Révolution, l'héroïque abbé Henry, vicaire général de l'évêque émigré Mgr de la Marche.

A l'extrémité est du territoire communal, près d'une petite anse de l'Élorn qu'embellit un moulin gothique à contreforts et lucarnes aiguës, le manoir de Beaurepos élève dans le feuillage sa tourelle couronnée de créneaux postiches. On a fait entrer dans sa construction des lucarnes ornementées provenant d'anciens logis abattus à Landerneau. Beaurepos est d'ailleurs une vieille terre noble, jadis aux Le Mercier, puis aux La Fontaine de Mervé. Son oratoire, érigé en 1742, était dédié à saint Michel. Non loin, près du cloître, où l'on trouve des tuiles gallo-romaines, la croix de Kerjégu offre la date de 1600 et un autel de pierre appuyé à son socle.

Le territoire de Guipavas est coupé par plusieurs anciennes voies : celle de St-Pol-de-Léon au Conquet par Kereller et Saint-Thudon ; celle de Morlaix à Brest, que jalonnent les mottes féodales de Brézéhan et de Castelcoz ; enfin celle de Cornouaille à Lesneven, très fréquentée au moyen-âge par les pélerins de Saint-Michel, et encore bordée de croix primitives. Il y a un dolmen et un menhir à Penancreac'h, sur la limite de Saint-Divy.

LE RELECQ

LE RELECQ. — C'est une ancienne chapelle de Guipavas, érigée en paroisse en 1869, et qui avait été peut-être le chef-lieu de la trève de Trébit, mentionné en 1440. La commune existe depuis 1896. L'église datait du XVII^e siècle : elle a été totalement rebâtie de nos jours et n'abrite qu'une statue intéressante, celle de sa patronne N.-D. du Relecq, remarquable Vierge-Mère du temps de Louis XIV. Dans le cimetière s'élève une croix de pierre datée de 1627 et timbrée des armoiries : *trois mains appaumées* des Guengat,

seigneurs de Lossulien à cette époque. Sur le socle est sculpté un calice, avec les quatre lettres : M.S.B.P. On croyait autrefois, comme l'établit un aveu de 1670, que la chapelle du Relecq avait été fondée au onzième ou au douzième siècle par Guillaume de Cornouaille, de retour des croisades, mais l'étymologie latine de son nom : *Reliquiis*, semble plutôt commémorer le souvenir d'un combat ou d'un massacre, dont les victimes auraient laissé leurs ossements épars sur ce côteau où se coupaient les anciennes voies de Quimper à Lesneven et de Morlaix à Brest.

La première de ces voies, qui conduisait au Moyen Age les pèlerins de Cornouaille au sanctuaire alors fameux de Saint-Michel de Lesneven, était jalonné au passage de Plougastel, sur l'Élorn, par le prieuré de Camfrout ou de Treizguinec, dépendant de l'abbaye de Daoulas, qui y entretenait un hôpital pour les voyageurs malades ou nécessiteux. La chapelle a totalement disparu, mais le vieux chemin offre à tous ses carrefours des croix pattées monolithes ou des lechs à pans coupés. Il rencontre près de Kerromen, village au nom significatif, où l'on a trouvé des monnaies de bronze du III^e siècle, la voie de Morlaix à Brest et se continue au nord vers Guipavas.

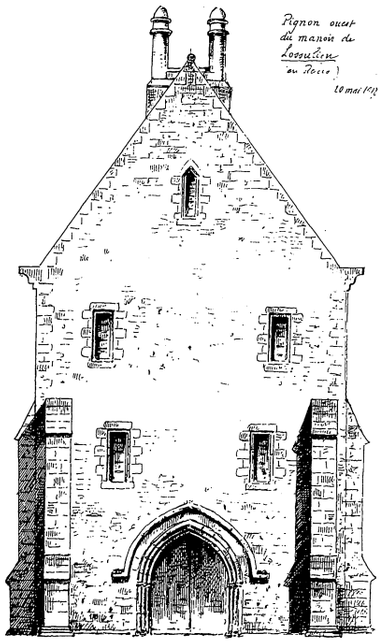
A l'est du bourg du Relecq, l'anse de Kerhuon ouvre parmi les bois et les labours sa filtrée de belle eau brillante, qui reflète dans son calme miroir le ciel changeant, les masses étagées du feuillage et les blanches maisons de Kerhorre. Jadis, les habitants de ce village, tous pêcheurs et marins dans l'âme jouissaient d'une réputation quelque peu équivoque : c'étaient les écumeurs de la rade de Brest, dont ils connaissaient à merveille les anses les plus secrètes, les bas-fonds les plus dangereux : ils savaient accoster la nuit les bateaux chargés de poissons, de légumes, de denrées diverses, et les soulager sans bruit de ce butin monnayable, comme ils savaient affronter les houles du large sous la Pointe Espagnole et dépister les douaniers sur les falaises de Lauberlach et de Lanvéoc.

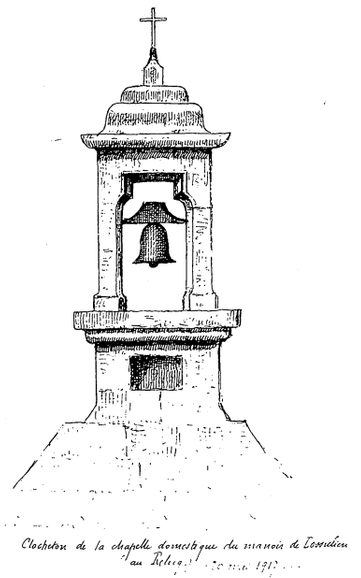
L'anse de Kerhuon servait, au temps de la « marine en bois » à la conservation des pièces de charpente destinées à la construction des vaisseaux, qu'on y mettait flotter. Devant la pyrotechnie de Saint-Nicolas, murs jaunes et toits rouges sur une palue basse, gigantesque établissement aussi désert et morne aujourd'hui qu'il était animé et fourmillant pendant la guerre, la vieille *Melpomène* dort au murmure du flot qui vient clapoter contre sa coque sonore. Non loin, dans un bouquet d'arbres moussus, la chapelle de Saint-Nicolas, abandonnée et vide, cache sa grise façade à baies gothiques au tympan flamboyant. Au revers de la croix, un saint Nicolas mutilé tient à deux mains contre sa poitrine le saloir d'où émergent les trois petits enfants.

En suivant vers l'ouest, le chemin du Moulin-Blanc et de Brest, on rencontre bientôt à gauche dans une riante et bocagère campagne l'avenue du

manoir de Lossulien, terre noble ancienne et importante dont le seigneur était l'un des quatre puissants feudataires de l'évêque de Léon auxquels incombaient la charge de le porter sur leurs épaules, lors de sa « joyeuse entrée ». C'est une grande et sévère maison du XVI^e^ siècle, à deux étages, que décore une porte à arcade gothique, crossettes feuillagées et fleuron armorié. A côté s'élèvent la chapelle de Saint-Isidore et, au creux du vallon, un moulin féodal formant avec son pignon aigu accosté de massifs éperons, un pittoresque premier plan au manoir qui détache, sur le feuillage des grands châtaigniers, sa vieille façade enguirlandée de roses. Lossulien a appartenu aux familles de Cornouaille, de Guengat et de Kergorlay. En 1697, l'écuyer Jacques-Corentin Fleury de Penanrue, seigneur de Lossulien, était gouverneur de Quimper, sa fille héritière épousa le marquis de Kerouartz.

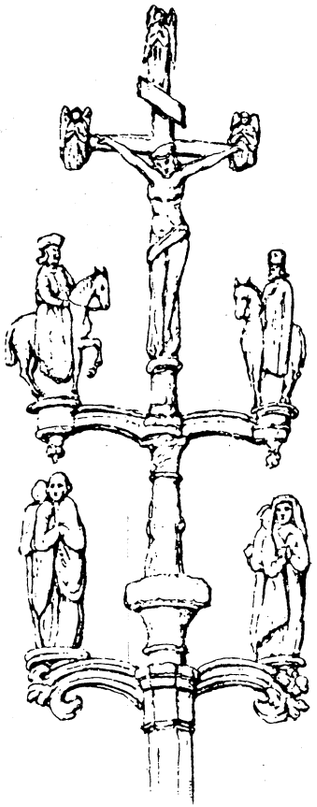
Avant d'arriver au village de Sainte-Barbe, peuplé des ouvriers du Moulin-Blanc, se remarque la croix de Penanstreat, datée de 1661 et munie d'un autel de pierre. De la chapelle de Sainte-Barbe, les derniers restes ont été transformés en habitation. On sait que cette jeune vierge d'Alexandrie est



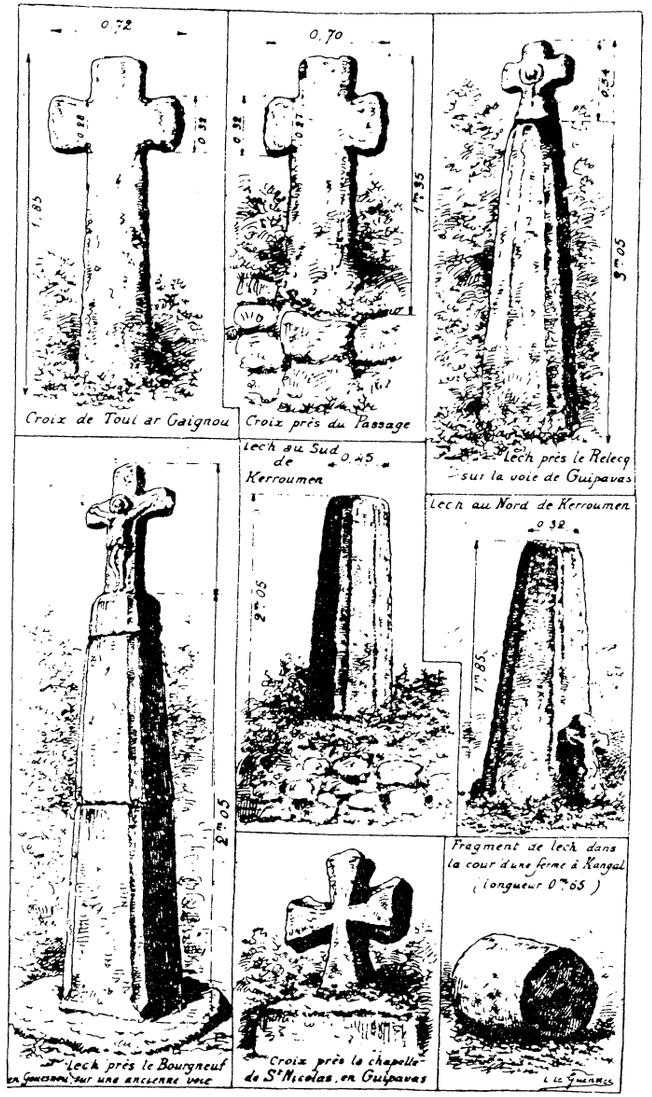


Clocheton de la chapelle domestique du manoir de Lossulien au Relecq

la patronne des artilleurs et des « poudriers ». De longue date, l'endroit semblait donc prédestiné à la création d'une poudrerie. Le pardon en était très fêté, au XVIII^e^ siècle, par les officiers de marine et les bourgeois de Brest, et la tradition y fut continuée jusqu'à la ruine de l'oratoire, par le personnel du Moulin-Blanc. Il y a une vingtaine d'années, la fête était encore célébrée, au matin du 4 décembre, par une messe célébrée au Relecq à l'intention des « poudriers », qui s'y rendaient en cortège, musique en tête, précédés de la bannière de Sainte-Barbe. Cette cérémonie religieuse a été supprimée en 1904. On vénère toujours la fontaine consacrée, qui a survécu à la chapelle, et on y allume des cierges, devant la statue en pierre de sa patronne.



Calvaire de Pencran



Croix dans les environs du Moulin-Blanc

CANTON DE PLOUDIRY

SEPT COMMUNES : PLOUDIRY, LANNEUFFRET, LA MARTYRE, LA ROCHE-MAURICE, LE TRÉHOU, TRÉFLÉVÉNEZ, LOC-ÉGUINER-PLOUDIRY

PLOUDIRY

PLOUDIRY. — (Ploeziry en 1260 ; Ploediry vers 1330). Le sens de ce mot est assez conjectural. « Je connais, dit M. Jourdan de la Passardière, trois significations différentes au mot : *diri* :

diri, pluriel diriou, marche d'escalier ;

diri, pluriel de dar, chêne ;

diri, singulier dirien ou tirien, singulier de particularité, terre froide, d'après Roussel, jachère, d'après le Moal.

Ce dernier sens est sans doute celui qu'il convient d'admettre pour expliquer des noms de lieux tels que le Diri en Loc-Maria-Plouzané, Dirinon (paroisse), Roch diri en Plounéour-Ménez, etc.

Mais Diri est aussi un nom d'homme. Je trouve dans un acte de 1477, le fils au Diry, en Plouzané ; au pluriel Kerdiriou, en Plusquellec (le Ker de la famille des Diri), château Diriou, en Édern.

Enfin, saint Derio est le patron de la commune de Commana, limitrophe de Ploudiry. L'ordo du diocèse et les commentateurs d'Ogée l'ont transformé en saint Derrien, le compagnon de Néventer (on sait que l'ancienne paroisse de Ploudiry s'étendait avant la Révolution jusqu'au contact de Plounéventer).

On arrivera peut-être à démontrer que le Deriau des anciens textes n'est pas différent du Derio, de Commana et du Diri de Ploudiry. »

Dans le manuscrit du frère Pinson, sur l'abbaye de Daoulas, il est dit : « Ploudiry ou Ploediry, prieuré cure à trois lieues de Daoulas, et à une de Landerneau où il a la trêve ou annexe de Saint-Julien, et de celles de Pencran, la Roche-Morice, Pont-Christ, La Martyre et Loc Éguiner ; avec un prieuré uni à la cure pendant 133 ans par des Commendataires, dans la possession duquel la dite abbaye a été maintenue par sentence du présidial de Quimper du 3 juillet 1705, en faveur de frère Louis Pinson. »

L'église de Ploudiry, dédiée à saint Pierre, fut reconstruite vers 1855 ; mais elle conserve encore de l'ancien édifice l'abside et le porche. Ce dernier

date de 1665 et semble être une copie non terminée du porche de Saint-Houardon de Landerneau.

La fenêtre du chevet est garnie d'une belle verrière de la Passion : la Cène, Jésus priant au Jardin des Oliviers, le baiser de Judas et, au-dessus la scène du Crucifiement. On y remarque l'effigie d'un Rohan en armure du XVI^e siècle. Les trois retables d'autel sont remarquables. Celui du maître-autel provient de la chapelle de Notre-Dame des Portes, à Châteauneuf-du-Faou. Il offre les scènes de l'Adoration des Bergers et des Mages en bas-relief. Les autels latéraux à colonnes torses encadrent, l'un un ancien tableau peint en 1667 de l'Enfant-Jésus, l'autre un intéressant tableau du Rosaire peint en 1657 par F. Cocq. A la sacristie, on conserve un élégant calice, daté 1648 et une ancienne boîte des Saintes Huiles en argent transformée en reliquaire. A l'autel nord, statue d'un seigneur Louis XIV ayant la main gauche couverte d'un linge flottant. On pourrait y voir la commémoration d'un vœu fait par quelque gentilhomme du pays blessé à la guerre. Au pied d'une statuette de saint Côme, écusson chargé d'une *aigle éployée*. La même aigle, surmontée de trois annelets, se voit mi-parti d'*une main tenant une poignée de flèches*, qui est Le Gac, sur un autre écusson. Un troisième porte un mi-parti de *trois étoiles* et de Le Gac.

Sur un bénitier en kersanton, surmonté d'un crucifix, planté dans une tête de mort, on lit :

HIC : JACET : M : YVO : PAPE : P : MORTVVS : ANNO : 1715
CESTE : PISCINE : A : ETE :
FAICT : FAIRE : PAR : Y : PAPE :
P : EN : SA : VIE : LAN : 1675.

A l'entrée du presbytère, sur une pierre est gravée en relief l'inscription :

D : L : VERGOTZ : PRIOR : COMMENDATARIVS : DE : PLOVDIRY : HVIVS : PRESBITERII : RESTAVRATOR : ET : AVCTOR : IN : RESIDVVM : ATTENTENT : SVCCESSORES : ANNO : : 1672.

L'ossuaire de Ploudiry, dédié à saint Joseph, date de 1635. Il est antérieur de quatre ans à celui de la Roche-Maurice auquel il a pu servir de modèle et dont il sera parlé tout à l'heure.

La porte en plein cintre, encadrée de deux colonnes cannelées aux chapiteaux d'ordre corinthien, est surmontée d'un fronton grec dans le tympan duquel est un buste de saint Pierre, coiffé de la tiare. Cinq baies en plein cintre, séparées par des pilastres en gaînes d'ordre dorique, sont couronnées de personnages d'une danse macabre : le laboureur, la noble dame, le juge et le

guerrier que conduit la Mort, tenant un dard. A l'angle du contrefort, un ange au-dessus du bénitier tient une banderole portant :

BONES : GENTZ : QVI : PAR : ICY : PASSEZ : PRIEZ : DIEU : POUR LES : TREPASSEZ : 1635.

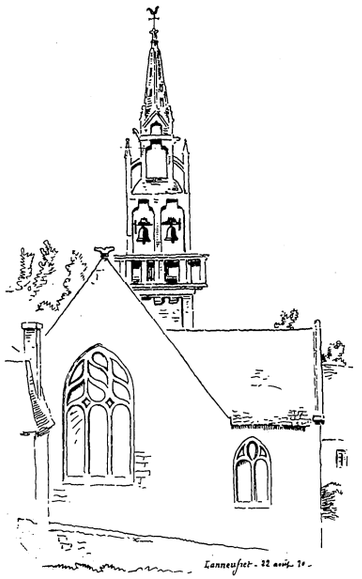
Sur les chapiteaux des gaînes : G. GOVLX : Y : BOSEC : FABRIQVES : LAN : 1635.

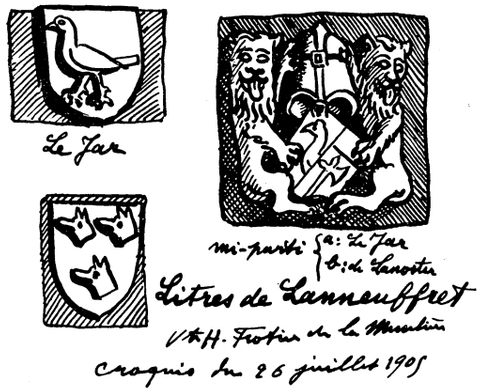
La chapelle de St-Jean-Baptiste, à deux kilomètres au nord du bourg, est accompagnée d'une fontaine murée avec statue du saint patron : les fidèles viennent y laver leurs yeux, lancent de l'eau au saint et baisent son reliquaire en forme de tête. Une autre chapelle, plus intéressante, dédiée à saint Antoine, existe à cinq kilomètres au sud-est de Ploudiry. Son joli autel sculpté à colonnettes torses encadre dans son panneau central un tableau du Crucifiement ; il est surmonté d'une statue de saint Pol de Léon. Les deux panneaux latéraux offrent en bas-reliefs la scène du Baptême de Jésus-Christ et l'image de st Antoine. Le jour du pardon (I^er dimanche d'octobre), à la suite des offices, on vend sur la croix du placître les offrandes faites au saint, et qui consistent en comestibles empruntés à son savoureux compagnon : quartiers de lard, pieds de cochons, andouilles, etc. Le saint est invoqué pour la guérison des plaies et pour une sorte d'érysipèle appelé « mal Saint-Antoine », qui afflige souvent la race porcine.

LANNEUFFRET

LANNEUFFRET. — L'église de Lanneuffret, dédiée à saint Guévroc et datée 1585, est en partie gothique. La maîtresse vitre a un tympan à soufflets flamboyants d'un type peu commun. Dans la longère de droite s'ouvre une petite fenêtre découpée en fleur de lys. Le clocher de granit donne, considéré dans l'axe de la nef, une surprenante impression de légèreté et d'évidement. C'est un joli type de ces tours du XVII^e siècle communes en Bas-Léon, avec sa flèche courtaude à crochets et pinacles d'angle plus ancienne que la base, ses trois chambres de cloches aériennes et sa galerie à pilastres sur une corniche soutenue de modillons. On voit à l'intérieur quelques statues de pierre polychromées : un saint évêque au visage rouge-flamme, qui semble être saint Augustin, auquel l'icônographie attribue un visage enflammé pour rappeler le feu de l'amour divin dont il était embrasé ; un groupe de sainte Anne faisant lire la Sainte Vierge, armoriée d'*un cormoran*, blason des Keramarac'h et reposant sur un socle orné d'une figure féminine en coiffure tuyautée et collerette Henri III ; un Ecce Homo, un saint Antoine de Padoue

ou saint Pascal Baylon tenant un ciboire. Il y a aussi un très beau confessionnal du XVII[e] siècle et une chaire de même style ornée de médaillons des quatre Évangélistes. Sur la cuve baptismale, on lit : QVI : CREDIDERIT : ET : BAPTISATVS : FVERIT : SALVVS : ERIT. Elle contient une autre cuve de plomb portant le nom d'un ancien recteur : P : CREN: et la date 1684.





Dans le cimetière, les croisillons d'une belle croix, en kersanton du XVI[e] siècle supportent quatre statuettes, entre autres celle du patron de la paroisse, saint Guévroc ou Euffret, costumé en moine bénédictin et armé d'un livre, qui se retrouve à sa fontaine consacrée, et sur une magnifique croix processionnelle, en argent, exécutée vers 1598 pour remplacer celle que le capitaine royaliste du Liscoët avait volée en 1594 au manoir de Mézarnou, où les paroissiens de Lanneuffret la croyaient à tort en sûreté. Leurs descendants ont su du moins arracher celle-ci au vandalisme révolutionnaire, en l'enterrant près du manoir de Kerandraon. Cette croix a figuré en place honorable à l'Exposition de 1889. Sur la sacristie se voit un écusson aux armes des sieurs de Kerandraon du nom de Courtois *(trois hures de sanglier)*, et un autre soutenu de deux lions et timbré d'un heaume, qui porte mi-parti d'*une poule*, qui est Le Jar, et de *deux haches d'armes surmontées d'un chef*, qui est Gourio de Lannoster.

Il n'y avait dans la paroisse aucune chapelle rurale. La maison seigneuriale était le manoir de Kerandraon, possédé successivement, depuis le XVI[e] siècle, par les familles Courtois, Le Vayer, de Penancoët et de Rodallec du Porzic. L'habitation actuelle, rebâtie sans grand style vers 1870, appartient aujourd'hui à M. Édouard de Rodellec, ancien officier de marine, officier de la Légion d'honneur, gravement blessé à Dixmude dans la brigade des fusiliers marins : il occupe à l'église le même banc où ses ancêtres s'agenouillaient il y a trois siècles, et a hérité de leur privilège de suivre le premier les processions, aussitôt après le clergé.

Les autres maisons nobles étaient : Keramanac'h et Keraret. De Keramanac'h, reconstruit vers 1900, on n'a conservé qu'une belle porte gothique décorée d'arcatures trilobées et de lions héraldiques. Ce manoir a passé d'une famille du même nom aux du Poulpry, de Brézal et de Kersauson. A Keraret, édifice de très modeste apparence, habita depuis l'époque de Louis XIV jusqu'à la Révolution une branche de la famille de Kermellec, qui l'a transmis aux de Kerdrel, de Lamoricière et aujourd'hui de Luzançay. Les fermiers y montrent une chambre où les prêtres cachés pendant la Révolution célébraient la messe, sur une vieille huche à blé qui leur servait de table d'autel.

LA MARTYRE

LA MARTYRE. — (En breton : *Ilis ar Merzer-Salaun,* église du martyre de Salomon). Ancienne trève de Ploudiry, l'église de La Martyre est consacrée à Notre-Dame et au roi de Bretagne, saint Salomon, qui aurait été massacré par des révoltés, le 25 juin 874, au lieu même où est placé maintenant le maître-autel. Elle a passé longtemps pour un ancien établissement de l'Ordre du Temple et de chevaliers Hospitaliers, peut-être parce que l'on voit des croix de Malte gravées sur le clocher et le porche, mais aucun document écrit ne corrobore cette tradition.

L'église de La Martyre est précédée d'un imposant arc de triomphe dont la porte centrale est couronnée d'une belle balustrade à compartiments flamboyants. Les contreforts portent sur deux consoles les statues agenouillées de la Sainte Vierge et de l'ange Gabriel figurant l'Annonciation. Un joli calvaire à trois croix, au pied duquel on accède par un escalier ménagé dans le massif, domine ce monument, en son genre un des plus anciens du pays. Il faut remarquer à ce calvaire un démon agrippé de ses mains griffeuses et de ses pieds de bouc au pied de la croix du mauvais larron, et tordu dans un violent effort pour la déraciner, afin d'emporter aux enfers l'âme qu'il convoite.

Le clocher offre les caractères du XIII^e siècle. Sa plate-forme, garnie d'une balustrade trilobée, porte une flèche octognale avec quatre fenêtres à pignon aigu, correspondant aux quatre faces de la tour, mais les quatre clochetons d'angle font ici défaut. Le porche, du XV^e siècle, est remarquable par le nombre et la finesse des statuettes qui ornent ses voussures. Dans le tympan on voit une belle représentation de la Nativité de Notre-Seigneur qui, hélas ! a été stupidement mutilée. La Vierge couchée devait autrefois allaiter le Saint Enfant Jésus. On se demande ce que pouvait bien avoir de choquant une telle représentation : toujours est-il que, cédant à une pruderie inconcevable, un iconoclaste a fait couvrir la nudité de la Vierge, transformée aujourd'hui en momie égyptienne. A droite de l'entrée, un bénitier est surmonté de l'image de *l'Ankou* (la Mort) tenant à la main une tête humaine décapitée. Au-dessus de la petite porte nord un personnage barbu fait saillie sur le tympan et porte sa main à sa toque comme pour inviter ceux qui entrent à se découvrir.



Ancienne hôtellerie à La Martyre

L'ossuaire de style Renaissance porte la date 1619. Dans la façade, deux anges tiennent des banderoles où sont gravés quatre vers bretons.

AN MARO : AN BARN : AN IFERN : IEN
PA : HO : SOING : DEN : E : TLE : CRENA
FOL : EO : NA PREDER : E : SPERET
GUELET : EZ : EO : RET : DECEDI.(1)

Au-dessus, au milieu du pignon, est une niche accostée de deux cariatides, qui abrite la statue de saint Pol Aurélien tenant en laisse le dragon. L'une des figures de ce pignon porte une tête de mort et un tibia.

L'angle à pan coupé, à l'ouest de l'ossuaire, est supporté par une cariatide en kersanton, de grandeur naturelle, représentant une femme, le haut du corps nu, les mains derrière le dos et les jambes enveloppées de bandelettes entrecroisées.

A l'intérieur les arcades de la nef sont soutenues par des faisceaux de colonnettes aux chapiteaux bizarrement fouillés dans le style du XIV^e siècle : les uns sont ornés de feuilles ; sur les autres rampent des monstres dont la tête formant l'angle du chapiteau appartient à deux animaux à la fois. Des deux côtés du chœur, des arcatures trilobées et des colonnettes en kersanton sur un soubassement de pierre forme au sanctuaire une élégante clôture. Il faut citer quatre belles verrières anciennes dont l'une porte la date de 1567. On y voit un arbre de Jessé, un Crucifiement, les scènes de la Descente de Croix à l'Ascension, le trépassement et le couronnement de Sainte Vierge, etc.

Le trésor de l'église renferme une statuette en argent de l'Enfant Jésus et un magnifique reliquaire de saint Salomon. Ce reliquaire en argent est en forme de chapelle, surmontée d'un clocheton et entourée de douze niches où sont les statuettes des Apôtres. L'Enfant Jésus et le reliquaire sont exposés à la piété des fidèles le jour du pardon (dimanche avant le deuxième lundi de juillet) et pendant les deux jours qui suivent.

Dans le bas-côté midi, il y a deux curieux bénitiers. Sur le premier est agenouillé un ange armé de deux goupillons. Saint Michel terrasse le dragon. Sur la vasque se lit la date de 1681, et celle de 1635 sur le baldaquin des fonts baptismaux. Au maître-autel, sous les niches qui contiennent les statues de N.-D. de La Martyre et de saint Salomon, sont sculptées en bas-relief les effigies de Douze Sybilles. Derrière, petit panneau de bois doré représentant le martyre de saint Salomon que deux guerriers romains assaillent à coup d'épée. Dans le gradin de l'autel sud on a figuré, pour justifier le vocable de l'église, différentes scènes de supplices. L'une des plus typiques représente le martyre de saint Mémor, dont un bourreau dévide les entrailles sur un treuil.

(1) — La mort, le jugement, l'enfer froid : quand l'homme y songe, il doit trembler. Fol est celui qui n'applique son esprit à voir qu'il faut mourir.

Plusieurs statues archaïques en pierre : saint Jean-Baptiste, saint Laurent, sainte Marguerite, saint Pascal Baylon tenant un ciboire, saint Évertin.

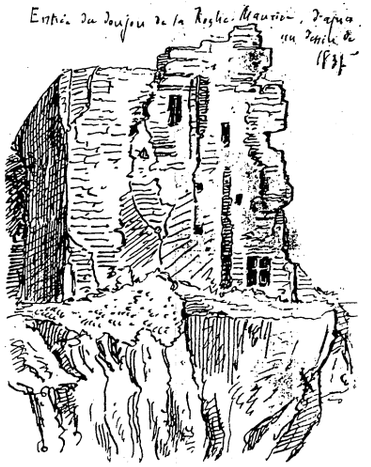
La Martyre doit sa célébrité à sa foire, que les fabriques de l'église attestaient en 1668 être « l'une des plus anciennes et des plus fréquentées du royaume , et qu'un demi-siècle plus tôt, en 1618, Maître Jean Bellec, orfèvre à Morlaix, disait « hantée de nombre de marchands, tant de ce royaume, Tours, Normandie, Angers que d'Angleterre, Irlande, Flandre et autres provinces, y vendant soyes, draperies, chevaux, bestiaux, et où arrivent nombre de personnes de toute qualité ». On ne connaît pas l'origine de cette foire de Beaucaire bretonne. Les mêmes fabriques assurent seulement qu'au temps jadis, plusieurs miracles survenus à La Martyre y attirèrent une grande affluence de peuple, et que peu à peu il s'y établit, à l'époque de la fête de la Magdeleine, une assemblée solennelle avec foire dite *La Foire Franche*, parce qu'on n'y prélevait aucun péage. En 1560, le roi Charles IX accorda aux habitants deux nouvelles foires, à la Saint-Marc et huit jours avant la fête du Saint Sacrement, mais ni l'une ni l'autre n'atteignirent l'importance de la réunion de juillet.

L'église en tirait beaucoup de ressources tant à cause des belles offrandes qu'y laissaient chalands et vendeurs, qu'à cause des boutiques, galeries et caves qui en dépendaient et qu'on louait un bon prix aux marchands. Aussi, lorsqu'en 1667, la ville de Landerneau, que soutenaient les Rohan, oublieux de la protection accordée par leurs ancêtres à la foire de La Martyre, voulut détourner à son profit ce courant commercial, les fabriques supplièrent-ils Louis XIV de maintenir leur trève dans la paisible possession de cette assemblée, dont la translation à Landerneau eût entraîné « la ruine d'une des plus belles églises de la province ». Ils déclarèrent aussi que la sécurité des marchands était pleinement assurée chez eux, attendu que tous les habitants valides s'armaient pour monter la garde jour et nuit sous le commandement du seigneur de Brézal. On voit encore « la chambre du guet » dans l'une des maisons gothiques, de grand air, blasonnées aux armes des Léon et des Rohan, qui attiennent à l'arc de triomphe. Le roi donna gain de cause à ces paysans contre les riches négociants landernéens et les Rohan ; et la foire de La Martyre s'est continuée prospère jusqu'aux modernes transformations économiques qui ont porté un coup funeste à presque toutes ces assemblées de trafic, si courues autrefois. La Martyre possède un hippodrome où ont lieu des courses fort suivies. Quant à la foire, elle commençait le deuxième lundi de juillet, le lendemain du pardon et elle durait huit jours, attirant dans le petit bourg une foule considérable. Aujourd'hui, malgré de louables efforts pour ressusciter les courses de La Martyre, la foire bien déchue ne dure plus que deux jours, attirant de moins en moins la foule chaque année.

LA ROCHE-MAURICE

LA ROCHE-MAURICE. — (en breton : *Roc'h Morvan ; Rupe-Morvan* en 1263). « A une lieue au-dessus de la ville de Landerneau, écrivait en 1858, H. de Keranflech, la rivière d'Élorn coule entre deux chaînes de montagnes parallèles, au milieu d'une vallée assez large, dont le fond est occupé par de vertes prairies... Des cimes qui bordent la rive gauche se détache un rameau assez court, mais très élevé, qui s'avance dans la vallée comme une sorte de promontoire dont l'extrémité se relève brusquement en un mamelon abrupt et granitique, dominant le cours de la rivière de la manière la plus pittoresque. Si l'on a l'heureuse chance de découvrir ce site pour la première fois au moment où le soleil disparaît derrière les chênes qui l'encadrent, on voit les ruines informes qui le couronnent prendre un aspect étrange en présence duquel l'âme la plus prosaïque se sent entraînée malgré elle dans les régions du merveilleux. » Ces ruines, ce sont celles du célèbre château de la Roche-Maurice, en breton *Roc'h Morvan*, qui doit tirer son nom du comte de Léon Morvan, vivant en 1070, et qui était avec Landerneau, Joyeuse-Garde et Coatméal, l'une des forteresses de la vicomté de Léon, possédée par les descendants mâles dudit Morvan, jusqu'au décès, sans postérité, en 1363, d'Hervé VIII de Léon, dont la sœur Jeanne, mariée en 1349, à Alain VIII, vicomte de Rohan, recueillit la succession.

D'après la légende recueillie par Albert Le Grand, le château de la Roche aurait existé dès le VI^e^ siècle. Un jour deux guerriers chrétiens nommés



Entrée du donjon de la Roche-Maurice

Derrien et Néventer revenant d'un pèlerinage en Terre Sainte passaient au pied de ce château lorsqu'ils virent un homme se précipiter du haut d'une tour dans l'Élorn, dit alors, la rivière de Dourdoun : *l'eau profonde*. C'était le seigneur Élorn, gouverneur du château pour le roi Bristokus. Les deux voyageurs s'empressèrent de le secourir, le retirèrent de l'eau et le transportèrent chez lui. Ayant repris ses sens, Élorn leur apprit qu'un horrible dragon terrorisait le pays, dévorant bêtes et gens, et que chaque samedi, selon un édit du roi Bristokus, on tirait au sort le nom de la personne qui devait devenir la proie du monstre. « Or, ce sort est si souvent tombé sur moy, poursuivit l'infortuné, que j'y ay envoyé tout mon monde, et ne m'est resté plus que ma femme que voicy, et ce petit enfant qu'elle tient entre ses bras, âgé seulement de deux ans, sur lequel le sort estant tombé, j'ayme mieux estre suffoqué des eaux que de le livrer à une mort si cruelle. »

Derrien et Néventer encouragèrent Élorn et affrontèrent le dragon. Derrien s'en étant rendu maître, lui mit au col son écharpe qu'il tendit à l'enfant d'Élorn, le petit Riok, en lui disant de le conduire au château de son père. De là, le monstre fut présenté au roi Bristokus, à Brest, puis mené à Pontusval où les guerriers lui commandèrent de se précipiter dans la mer. On montre encore près de la Roche, dans une crête rocheuse dominant au sud la vallée le *Toul ar Serpent* (Trou du Serpent) où le dragon avait son repaire.

C'est en souvenir du premier châtelain de la Roche que la rivière de Dourdoun a changé son nom en celui d'Élorn. Le petit Riok, converti avec sa mère, au christianisme, se fit plus tard ermite. Il vécut pendant de longues années en un îlot solitaire auprès de Camaret et termina ses jours à l'abbaye de Landévennec.

En raison du nom breton de la forteresse si fièrement campée sur son roc abrupt au-dessus de l'Élorn, on a cru longtemps devoir y placer la résidence du chef des Bretons Morvan, qui se révolta en 817 contre le roi de France Louis Le Débonnaire, refusant de lui payer tribut et molestant les populations gallo-franques de la frontière. Les comtes de Léon le considéraient comme leur ancêtre, et, au XI[e] et XII[e] siècles, portaient souvent son nom. M. de la Borderie (2) croit que Morvan appartenait plutôt à la Cornouaille ; il a démontré, après MM. de Kerdrel et de Keranflech que le château de ce vaillant patriote ne doit pas être cherché en terre léonaise, mais dans la vallée de l'Ellé, près de l'abbaye de Langonnet, où le vaste plateau triangulaire de *Minez Morvan* (la montagne de Morvan), entouré d'eaux courantes et de marécages, montrant encore des vestiges d'ouvrages de défense, répond parfaitement à la description de la maison-forte du chef des

(2) — A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, II, 7-23.

Bretons tracée par Ermold Le Noir dans son poème sur Louis Le Débonnaire. Ce qui achève d'imposer cette conviction c'est que le roi des Francks vint camper précisément, en 818, devant l'enceinte de Ménez-Morvan, et c'est dans la forêt toute voisine de Priziac que Morvan périt en attaquant un convoi ennemi dont le chef le frappa à la tempe d'un coup de lance.

Le château de la Roche-Maurice a peu figuré dans l'histoire. En 1341, il était habité par Hervé VII de Léon et sa femme Marguerite d'Avaugour, qui y mit au monde, cette année là, leur fils Hervé. Cela ressort d'une note apposée sur une énorme Bible manuscrite in-folio qui est conservée à la Bibliothèque Nationale. Au XV[e] siècle encore, la marée remontait jusqu'à la Roche, où une ancienne voie reliant Carhaix à Brest et à la Pointe Saint-Mathieu traversait la rivière au gué de *Rodoed-Carn*. En 1421, le duc accorde au vicomte de Rohan une levée d'impôt sur ses hâvres de Landerneau et autres, pour la réparation « de son chastel de la Roche-Maurice qui est un port de mer ». En 1488, un autre vicomte de Rohan, traître à son souverain et à la Bretagne, envahit le Léon à la tête de troupes françaises, et s'empara de son propre château, où le duc François II avait mis garnison sous le commandement de Louis de Rosnivynen. On dit que la Roche fut démantelée après le siège ; pourtant, un acte de 1504 nous apprend que Perceval de Lezormel, sieur de Kerloscant, était alors capitaine de la Roche-Maurice pour Jean de Rohan. Le château dut tomber en ruines au cours du XVI[e] siècle, et ses murailles furent exploitées comme carrière pour la construction de l'église et des maisons du village avoisinant.

Actuellement, il ne reste de l'antique nid d'aigle des sires de Léon qu'un donjon carré perché sur la pointe extrême du mamelon, dans une situation formidable, et quelques pans de murs tapissés de lierre qui dessinent une enceinte au tracé irrégulier épousant les contours taillés à pic de la roche. On voit aux angles de la grosse tour les retombées de la voûte qui soutenait le dallage d'une salle supérieure. L'appareil des murs de cette tour, fait de moëllons schisteux grossièrement taillés et unis par un ciment de chaux, semble indiquer le XII[e] siècle. L'ouvrage avancé bâti à l'est, sur un plan moins élevé, paraît avoir été bâti après 1421, lorsque la place subit une restauration plus ou moins complète. Du sud-ouest au nord-est, une enceinte tracée en demi-cercle protégeait le château du côté où la pente moins raide du terrain l'exposait aux attaques ennemies. Enfin, un fossé coupant l'isthme qui, vers le sud, donne accès aux ruines complétait les défenses extérieures de la forteresse.

C'est avec un plaisir toujours nouveau qu'on revoit le poétique paysage de la Roche-Maurice. Pour s'y rendre de Landerneau par la route nationale, la distance n'est que de quatre kilomètres. La route suit la rive droite de

l'Élorn, aux bords véritablement enchanteurs. Les sapins, les chênes, les ormes, les bouleaux se reflètent dans la rivière bordée de fraîches prairies. Des amas de rochers couverts de bruyères roses ou panachés de digitales aux fleurs éclatantes, des champs d'ajoncs ou de genêts, de charmantes villas ou de vieux moulins moussus se succèdent des deux côtés du vallon.

Au pied du château de la Roche-Maurice, après avoir franchi l'Élorn sur un pont de pierre, on traverse la voie ferrée et aussitôt commence l'ascension d'une ravine escarpée conduisant au village situé à plus de cinquante mètres au-dessus de la vallée. Pour jouir du coup d'œil, le touriste monte le plus souvent dans les ruines du château. Il y a un point d'où la vue est encore plus belle : c'est à un kilomètre du bourg, sur le chemin vicinal qui mène à La Martyre.

Il nous souvient qu'un soir de septembre, nous regagnions avec un ami la gare de la Roche, au retour d'une excursion à La Martyre. Après une de ces belles et tièdes journées automnales où nos paysages bretons revêtent une beauté empreinte de mélancolie, le soleil descendait lentement à l'horizon au milieu de légers nuages qui se teintaient de toute la gamme des tons neutres depuis le mauve le plus clair jusqu'au violet le plus intense. Le clocher, entouré de ses vieux ormes et les ruines imposantes de l'antique nid d'aigle, s'enlevaient en masse sombre sur le fond or et pourpre du ciel. Plus loin, la coulée de l'Élorn avec ses collines escarpées, pointées çà et là de quelques clochers, et la ville de Landerneau dorée par le soleil couchant. Tout au fond, la rade Brest se perdait dans le lointain en des tons d'une douceur infinie. Dans la vallée se faisaient le calme et le silence : on entendait seulement le murmure de l'eau. Descendus là, au bord de la rivière, encore subjugués par la grandeur du spectacle, l'œil rempli des merveilles que nous venions d'admirer, nous ne sentions guère s'enfuir le temps lorsqu'un sifflet strident et un lourd fracas vinrent nous arracher à notre rêverie :

> Voici le dragon rouge annoncé par Merlin !
> Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
> Traversant le vallon, éventrant la montagne,
> Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau...
> (A. BRIZEUX, *L'Élégie de la Bretagne*)

... et le train entrait en gare.

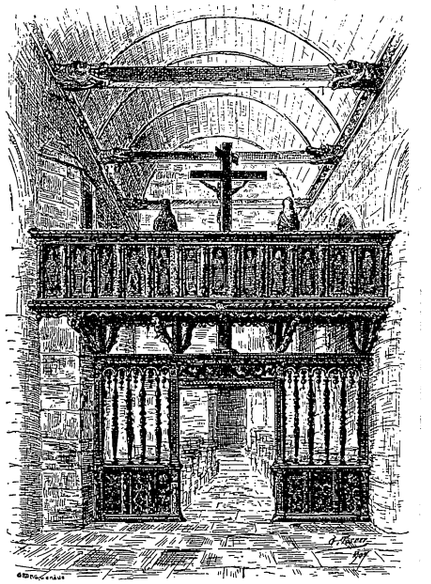
L'église de la Roche-Maurice, ancienne trève de Ploudiry, dédiée à saint Yves, est un très beau monument du XVI^e^ siècle. La porte en plein cintre du pignon ouest porte la date 1589. Le clocher, avec ses deux galeries et sa flèche dentelée, est le type le plus parfait et le plus orné des clochers de second ordre dans le Léon. Sur la façade de la tour sont trois statues en pierre : saint

Antoine, saint Vincent Ferrier et saint Yves, revêtu d'un camail fourré d'hermine.

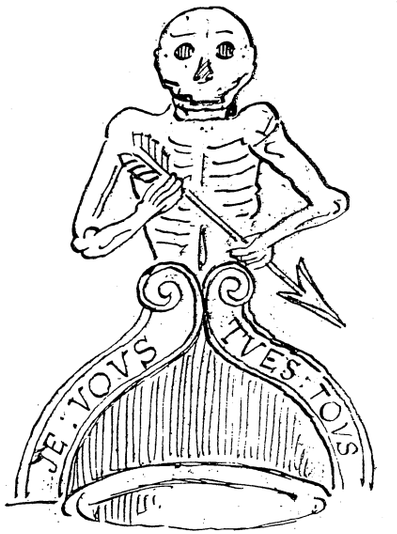
La façade midi serait sans caractère si elle n'était ornée d'un beau portail à deux portes géminées, en anse de panier, séparées par un bénitier surmonté d'un dais à pans coupés. Elles sont encadrées d'une arcade ogivale surbaissée, à trois rangs de nervures, garnies de feuilles de vigne, de feuilles de chardon et de niches de personnages avec dais, contenant les statuettes finement sculptées des Douze Apôtres et deux anges priants. De chaque côté, un groupe de trois colonnettes tournées en hélice et surmontées d'un pinacle, termine la décoration. Les colonnettes les plus extérieures sont timbrées aux mâcles des Rohan. Le chevet plat, à l'est, est percé au centre d'une large fenêtre au tympan flamboyant, accostée de chaque côté d'une fenêtre plus petite, mais de même style. A la façade ouest, statue de saint Pascal Baylon, tenant son calice.

A l'intérieur, avant de nous arrêter devant le magnifique jubé, jetons un coup d'œil sur un bénitier en kersanton, orné de cannelures et de moulures, au pourtour duquel on lit :

LORS . FABRIQVES . LOVIS . HERNOT . ET NOEL . MANAH.



La Roche-Maurice — Le Jubé



L'Ankou de la Roche-Maurice

Le jubé de la Roche est une des plus belles œuvres en chêne sculpté que nous ait légué le XVI^e siècle. Le soubassement plein est surmonté d'une claire-voie à barreaux fuselés, entremêlés de colonnettes formant pendentifs d'un très heureux effet. Au-dessus règne une plate-forme dont le plafond divisé en caissons, a pour supports d'élégantes consoles ornées de figures fantastiques. Les deux façades de la galerie, où on monte par un escalier ménagé dans le pilier, à l'entrée du chœur du côté de l'Épître, sont richement décorés de panneaux avec personnages. Du côté de la nef sont neuf Apôtres et trois papes. La façade du côté chœur contient les statues suivantes : saint Pol Aurélien - évêque bénissant - saint Christophe - saint Michel terrassant le dragon - sainte Marguerite - Christ de Résurrection - sainte Marie Magdeleine - sainte Barbe - sainte Appoline - saint Antoine, ermite - sainte Geneviève - autre sainte Marguerite.

Un grand Christ en croix domine le jubé ; à sa droite, la Vierge, à sa gauche, saint Jean. Les statues de ce groupe sont presque de grandeur naturelle. La grande verrière de l'abside a conservé ses vitraux coloriés ; elle est d'autant plus précieuse qu'elle est intacte et datée. Dans un des compartiments du bas on lit, en effet :

EN LAN MIL VCC XXXIX
FUT FET CESTE VITRE
ET ESTOET DE FABRIQVE POR
LORS ALLEN JOCE. L.S.

Les initiales qui terminent l'inscription pourraient bien être celles du peintre verrier Gilles Le Sodec, de Quimper, auteur du vitrail encore existant de la maîtresse fenêtre de Kerfeunteun, et qui exécuta en 1543 pour Brasparts un vitrail aujourd'hui disparu. Tandis qu'en France la peinture translucide tombait déjà en décadence, cet art restait encore fleurissant dans notre région, et on peut citer parmi nos artistes verriers : Pierre Androuet, de Quimperlé, qui vivait en 1552 ; Thomas Quéméner, de Morlaix, qui peignit en 1556 la maîtresse-vitre de Saint-Herbot ; Alain Cap, de Lesneven, né en 1578, mort en 1644 ; le flamand Tillemand Veller, établi à Carhaix et naturalisé en 1618.

Cette verrière représente les scènes de la Passion de Notre-Seigneur, depuis l'entrée triomphale à Jérusalem et la Cène, jusqu'à la Résurrection. La scène principale de la Crucifixion occupe à elle seule six panneaux. Dans les soufflets du tympan sont en supériorité les mâcles orgueilleuses de la famille de Rohan, accompagnées au-dessous des armoiries de leurs illustres alliances.

Le maître-autel possède un joli retable. Il faut remarquer aussi le groupe de saint Yves entre le riche et le pauvre, les statues de N.-D. de Bon Secours

et de saint Pierre, de saint Herbot avec son bœuf, saint Éloi et son cheval, etc. Dans les corniches et sablières, il y a de nombreux grotesques et des scènes de labeurs champêtres. Le chœur possède un beau lutrin figurant un aigle dévorant un serpent.

Contre le mur d'enceinte, à l'ouest du cimetière, est un superbe ossuaire de style Renaissance, édifice rectangulaire aux pignons aigus ornés de crossettes. La façade de ce monument, d'architecture corinthienne, est très richement décorée. Au-dessus de la porte surmontée d'un fronton triangulaire, on lit :

1639
MEMOR : ESTO : IV DICII : SIC : E
RIT : ET : TVVM : MIHI : HODIE : TIBI : CRAS :

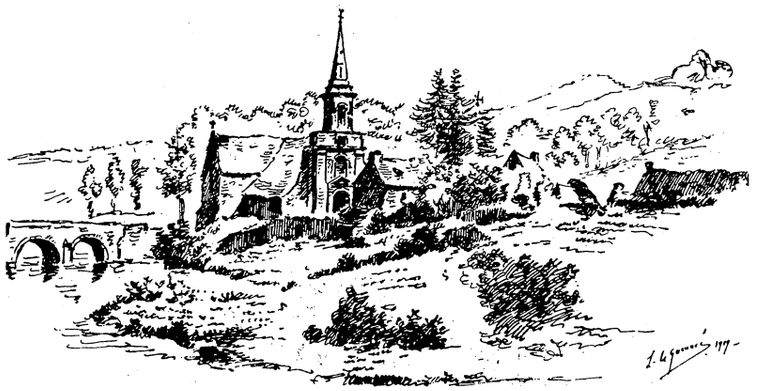
et, au sud, au-dessus de la petite porte du pignon :

MEMENTO : HOMO :
QVIA : PVLVIS : ES : 1640.

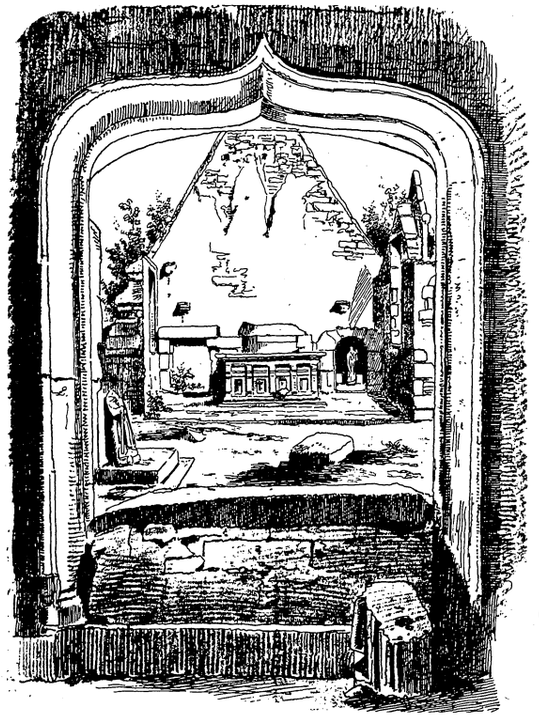
A l'angle du contrefort midi de la façade principale se trouve un bénitier surmonté d'un squelette armé d'un dard et qui dit :

IE : VOVS : TVES : TOVS :

menace lancée par la Mort aux personnages du soubassement de la façade. Les dix panneaux du soubassement comprennent, à gauche en entrant : 1. le Laboureur ; 2. une noble dame avec un bouquet ; 3. le juge ; 4. panneau martelé ; 5. le pape. De l'autre côté : 1. tête de mort sur des ossements en croix ; 2, 3 et 4. saint Yves entre les plaideurs ; 6. une rosace formée d'entrelacs.



Chapelle de Pont-Christ, en 1848, d'après le croquis de Ch. Lesage



Chapelle près Pont-Christ, dessin d'après Mayer, 1832



A la limite de la commune, sur la rive gauche de l'Élorn, en face du moulin de Brézal, auquel elle est reliée par un pont en pierre, se trouve la chapelle de Pont-Christ, ancienne trève de Ploudiry, aujourd'hui en ruines. Dans le cadre agreste de sapins et de rochers qui l'environnent de toute part, la jolie chapelle de Pont-Christ, envahie par le lierre et la mousse, forme un charmant paysage. Mais il est regrettable qu'on n'ait pas songé à restaurer ce gracieux édifice dont la fondation, à ne juger que par son vocable, doit remonter aux premiers temps de l'introduction du christianisme en Armorique.

LE TRÉHOU

LE TRÉHOU. — (pluriel du breton *treff*, les trèves), parce que Le Tréhou, trève de Ploudiry, avait lui-même pour trèves Tréveur ou Treffvrer et Tréflénévez.

Au sud de l'église, dans le cimetière, à l'entrée duquel se lit la date de 1755, est un svelte et curieux calvaire en kersanton, qui se dégageant d'un piédestal carré, divisé sur chacune de ses faces en trois arcatures, dans lesquelles sont les images des Apôtres en bas-reliefs quelque peu rustiques. Sur ce socle, la statue agenouillée de la Madeleine a l'attitude éplorée de celles de Plouvien, Pencran et Saint-Divy.

La croix est à double croisillon. Au milieu du fût, daté : LAN 1578, une console porte la statue d'un évêque crossé et mitré. La traverse inférieure porte au centre saint Pierre avec les clefs, et aux extrémités les deux larrons ; planant au-dessus d'eux, le bon ange d'un côté, le démon de l'autre emportent chacun une âme.

A l'embase de la croix, au-dessous de deux anges eucharistiques, un écusson offre un mi-parti de *trois ancres* qui est Mol de Guernélez et d'*un lion*. Les bras de la première console supportent deux pharisiens à cheval, saint Jean et la Madeleine.

Au revers sont les statues de l'Ecce Homo, de Notre-Dame de Pitié et de sainte Pitère, patronne de la paroisse. On ne sait rien de cette sainte, qui dans les trois statues qu'en possède Le Tréhou, est représentée tête nue, vêtue d'une longue robe, couverte d'un manteau, tenant de la main droite une palme et de la gauche un livre. La tradition en fait la mère de sainte Anastase, martyre honorée à Mespaul et à Kernilis où elle a une chapelle ruinée.

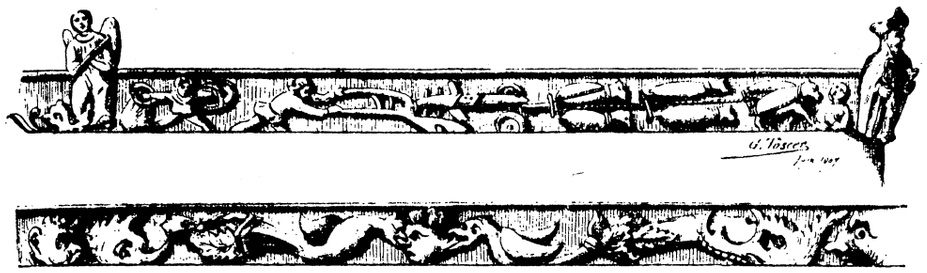
Le clocher du Tréhou, élevé en 1649, est garni d'un double étage de balcons et terminé par un petit dôme amorti en lanterne.

Le porche Renaissance, au midi, s'encadre de deux jolies colonnes cannelées d'ordre ionique. Au-dessus de l'entrée, une niche terminée en coquille abrite la statuette finement sculptée de sainte Pitère. Des douze Apôtres qui occupaient autrefois les niches à l'intérieur du porche, il en reste trois ou quatre. Sur le socle de la statue de saint Pierre on lit : ALAIN : BREST, nom d'une ancienne famille qui a des fondations dans la paroisse.

Six statues en bois, provenant presque sûrement de l'ancienne chapelle de Tréveur, occupent les autres niches. Des frises curieuses complètent l'ornementation du porche. Celle de droite en entrant porte la date de 1610 ; puis viennent deux anges portant le voile de la sainte Face ; au milieu, sur un cartouche tenu par deux anges, on lit la devise : SERVIRE DEO, REGNARE EST. La frise se termine par deux rinceaux encadrant une figure grotesque. De l'autre côté un cartouche avec les instruments de la Passion tenu par deux anges, occupe le centre de la frise. Dans les angles sont les statues des quatre Évangélistes.

L'abside à pans coupés porte cette inscription :

Mre I : DE : KMABON RECTEUR L'AN 1720



Le Tréhou — Frises à l'intérieur de l'église

L'une des gargouilles d'angle figure un chevalier, la main droite sur la garde de son épée.

L'intérieur de l'église du Tréhou n'est pas moins intéressant que ses dehors. Quatre anges soutiennent un dôme au-dessus du tabernacle du maître-autel. Dans les médaillons du retable sont sculptés plusieurs sujets tirés de la vie du Sauveur : la Circoncision - Jésus parmi les docteurs - le Lavement des pieds - scène de la Passion. La maîtresse-vitre a conservé trois panneaux du XVI^e siècle, la Flagellation, la Crucifiement et l'Ecce Homo. Au chœur, il y a un lutrin Renaissance soutenu de quatre cariatides.

A l'autel latéral nord, une statue curieuse en bois, représente un guerrier à la chevelure opulente, couvert d'une cuirasse et d'un manteau, et escorté d'un lion. C'est sans doute un saint Salomon, ce roi de Bretagne qui fut massacré à La Martyre. En supprimant le poignard qu'il tenait contre sa poitrine, en lui glissant un manteau dans la main, et en lui adjoignant une enclume on en a fait un saint Éloy d'allure martiale. Au deuxième pilier de la nef, du côté de l'Évangile, Ecce Homo gothique portant la date 1527.

Le devant d'autel du Rosaire, dans la chapelle latérale sud présente un beau panneau en haut relief de l'Annonciation. Un tableau du Rosaire entouré des médaillons des quinze mystères orne le lambris. Sur la corniche sont des statues de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, agenouillés aux pieds de Notre-Dame du Rosaire.

Enfin, autour de l'église sont des sablières sculptées tout aussi curieuses que celles du porche. Quelques-uns ont des statues en encorbellement aux angles, telles celle du semeur et du laboureur, qui fait face à l'autel du Rosaire. L'autre frise, aux figures bizarres, se trouve au côté nord vers le bas de l'église.

TRÉFLÉVÉNEZ

TRÉFLÉVÉNEZ. — (Trève de Lévénez). Sainte Lévénez, épouse du comte Romélius, vivait à la fin du IV^e siècle. Elle était mère de saint Guenaël, qui fut le premier successeur de saint Guénolé, comme abbé de Landévennec, et dont le nom se retrouve non loin de là, au manoir de Botquénal.

L'église de Tréflévénez, ancienne trève du Tréhou, remonte en quelques-unes de ses parties à la fin du XVI^e siècle. Une petite porte au midi est surmontée des armoiries des Huon : au-dessous on lit la date de 1589. La famille Huon, ramage de Léon et de Penhoët, portait : *de gueules à cinq croisettes recroisettées d'argent posées en croix.* Ces mêmes armoiries, entourées du cordon des chevaliers de Saint-Michel, se retrouvent au-dessus de la sacristie et sur un petit bénitier à l'intérieur de l'église.

Les fenêtres des bas-côtés sont ogivales. L'abside est à pans coupés. Sur le pan du côté sud se lit l'inscription :

TREHOV A :
GVEN ARC'HENT : FABRIQVES M :
ERNOT CVRE : 1715 --

La maîtresse-vitre, ancienne, représente en six panneaux la Passion de Notre-Seigneur, depuis la Cène jusqu'à la mort sur la Croix. Un des panneaux est aujourd'hui détruit.

De curieuses frises décorent les bas-côtés de l'édifice. Parmi les sujets traités, nous citerons : *la truie qui file et le renard prêchant aux poules.*

L'autel latéral nord est surmonté d'un tableau de l'Ange Gardien, exécuté en 1850 par un artiste brestois, M.F. Barret.

Dans le bas-côté sud, une pierre tombale à fleur de sol porte l'écusson des Huon, surmonté d'une couronne de comte et entouré du collier de Saint-Michel. L'épitaphe est ainsi conçue :

CARISSIMUS D : HAMO :
HUON HOC PIGNUS AMORIS
AETERNUM APPOSUIT AMANTISSIMO
FILIO SUO : JACOB LUDOVICO
QUI OBIIT DIE
15 FEB.
1617

Au recoupement des routes de Pencran et de Saint-Urbain est édifiée une croix ancienne, dite *Croaz ar Born*, qui a été restaurée en 1812.

Au-dessus du Christ une colombe, les ailes éployées. A chaque côté de la croix, deux statues d'apôtres barbus, de style plus moderne que le Christ. Au-dessous, une Notre-Dame de Pitié.

A l'envers, statue de l'Ecce Homo, couronné par un ange qui plane au-dessus de lui, la tête en bas.

Le fût octogonal est supporté par un soubassement à trois gradins de construction récente. Une inscription gothique sur le socle de Notre-Dame de Pitié, porte la date de 15..

LOC-ÉGUINER-PLOUDIRY

LOC-ÉGUINER-PLOUDIRY. — Ancienne trève de Ploudiry, devenue paroisse et commune, le bourg de Loc-Éguiner s'élève dans un site agreste, sur la rive gauche de l'Élorn, au bord d'une ancienne voie gallo-romaine qui se séparait à Creac'h-ar-Bleiz en Guimiliau de la grande artère de Carhaix à Tolente et prenait la direction de Brest en passant l'Élorn sur le pont mégalithique dénommé Pont-Tort.

L'église date des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Elle est couronnée d'un gracieux clocher Renaissance à flèche aiguë accosté de deux pignons jumeaux et qui

porte cette inscription : ANNO : DOMINI : 1599 : DIE : V : IVLII : TVRRIS : HEC : FVD. Une autre inscription plus ancienne, en caractères gothiques, gravée dans le chœur, du côté de l'Évangile, rappelle que l'église fut dédiée le 7 juillet 1577. Sur la cuve ornée d'oves et surmontée d'un dôme, des fonts baptismaux, on lit : QVI : CREDIDERIT : ET : BAPTIZATVS : FVERIT : SALVVS : ERIT, et la date 1641.

La statue du patron saint Éguiner, martyr, le représente en évêque, avec chape, mitre et crosse. On remarque aussi les statues de saint Louis, roi de France, portant la couronne d'épines et les clous de la Passion, de saint Corentin, en chasuble antique, de trois Vierge-Mère dont une jolie, de facture gothique, d'une sainte Anne conduisant la Vierge par la main, une Pitié, enfin un saint Yves assis, en camail, surplis et barrette ; ainsi que deux tableaux anciens, le Couronnement de Notre-Dame et un jeune saint en prières devant un crucifix. Au maître-autel, médaillons en relief du Bon Pasteur, de la Foi et de l'Espérance. Sur la chaire sont les figures des Évangélistes.

Loc-Éguiner a été érigée en trève en 1640 par l'évêque de Léon Mgr Robert Cupif. Elle ne comptait qu'une seule maison seigneuriale, le manoir de Rosnyvinen, berceau d'une noble et vaillante famille dont la dernière branche, celle de Piré, ne s'est éteinte qu'en 1885. La famille de Rosnyvinen connue depuis Geffroy, vivant en 1338, a produit Jean, premier échanson de Charles VII et maître des eaux-et-forêts de France en 1442, Guillaume, premier échanson du Roi en 1446, maître des eaux-et-forêts en 1454, capitaine de Saint-Aubin-du-Cormier en 1488, frère de Louis, capitaine de la Roche-Maurice, chevalier du Porc-Épic en 1438, qui eut quatre fils tués à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier en 1488, en luttant pour l'indépendance de la Bretagne. Il est permis de croire que la statue de saint Louis qui existe dans l'église de Loc-Éguiner a été offerte par ce Louis Rosnyvinen. Citons encore Guillaume, premier échanson de Charles VIII et capitaine de cent hommes d'armes à la conquête d'Italie, sans parler des conseillers au Parlement de Bretagne et des officiers généraux produits par les rameaux établis en Haute-Bretagne. La branche aînée semble s'être fondue au XV^e^ siècle dans Le Seneschal de Coatélant, d'où la terre de Rosnyvinen a passé par alliance aux Brézal, Kersauson et Tinténiac. Cette maison portait : *d'or à la hure de sanglier de sable, arrachée de gueules et défendue d'argent* avec la devise : *Défends-toi !* Les bâtiments de la ferme actuelle n'ont rien gardé de l'antique manoir.

CANTON DE DAOULAS

DIX COMMUNES : DAOULAS, LOPERHET, PLOUGASTEL-DAOULAS, LOGONNA-DAOULAS, L'HOPITAL CAMFROUT, IRVILLAC, SAINT-URBAIN, SAINT-ÉLOY, HANVEC, RUMENGOL

DAOULAS

DAOULAS. — On a rapporté la tradition selon laquelle un seigneur du Faou fonda, au VI^e^ siècle, la primitive abbaye de Daoulas, en expiation du meurtre des SS. abbés Tadec et Judulus. C'est pour cette raison, dit Albert Le Grand, en la vie de saint Jaoua, que le monastère « fut appelé *Mouster Daouglas*, c'est-à-dire le Monastère des deux playes », ou plus exactement des deux meurtres. Mais le chanoine Peyron (1) retrouve simplement dans le nom de Daoulas une réminiscence du Dowlais du pays de Galles ou Douglas, en l'île de Man, que les émigrés insulaires auraient voulu conserver dans leur nouvelle patrie.

Ravagé par les Normands, le monastère du VI^e^ siècle fut remplacé par une abbaye de Chanoines Réguliers de Saint-Augustin fondée au XII^e^ siècle par Guiomarc'h, vicomte de Léon et par Nobile, sa femme.

C'est ce Guiomarc'h de Léon qui, avec le comte Hervé, son père, avait été enfermé au *Castel-Nin*, par le vicomte du Faou, Ruelin. Celui-ci fut fait prisonnier à son tour, en 1163, par Hamon, évêque du Léon, venu au secours de son père et de son frère. Le vicomte de Faou, après une cruelle détention, mourut au château de Daoulas, possession des comtes du Léon.

Avec son droit de haute, moyenne et basse justice, ses foires et ses marchés, ses rues pavées, Daoulas prétendait, au bon vieux temps, au rang de ville. Chef-lieu de canton, la commune est l'une des moins étendues du Finistère.

« La décadence de Daoulas date de longues années, ainsi que le témoignent les traces de construction que la pioche du laboureur rencontre fréquemment sur un vaste terrain dit le Marc'hallac'h (la place du marché).

(1) — *Bulletin diocésain,* 1907.

Parmi ces décombres est une *masure* nommée *masure des sept saints*, saints dont la tradition locale raconte ainsi l'histoire : une femme très pauvre de biens et déjà pourvue d'une lignée fort nombreuse, occupait cette masure, lorsqu'elle mit au monde sept enfants à la fois. Les habitants de Daoulas, effrayés d'une semblable fécondité qui leur faisait craindre d'avoir sept bouches de plus à nourrir, chassèrent les enfants et leur mère, qui ne dit que ces mots en prenant la route de Brest :

Brest var cresq, Daoulas var discar ;
Pa saofot eun ti, e couezo tri (2)

« Depuis ce temps l'ancienne belle ville de Daoulas disparait peu à peu, et Brest qui accueillit les proscrits et les honora ensuite comme saints, étend journellement sa ceinture. » (3)

Daoulas, Plougastel, Loperhet, Dirinon, Saint-Urbain, Irvillac, Logonna, Trévarn et Saint-Éloi dépendaient autrefois de la sénéchaussée de Quimper. Ces paroisses formaient une châtellenie, dite *Principauté de Léon, au siège de Daoulas*, pourvue d'importants droits féodaux, qui appartenaient aux Rohan. Son siège fut transféré à Landerneau en 1765. Dans ce ressort il n'y avait pas de domaines congéables, le mode de tenure était la ferme ou la métairie à féage roturier (4) (5).

Sur les coutumes et usages de Daoulas au XVII[e] siècle, les Archives départementales possèdent (E 125) « *la Pancarte des debvoirs et droits seigneuriaux deus à Messire Jean de Tréanna, chef de noms et d'armes, chevalier, seigneur de Lanvilo, Kervern, Kerazan, Tremaria, de Coetnempren, Liscoët, Coetelex, etc. Comme voyer féodé et héridaire de la terre, seigneurie et chastellenie de Daoulas, membre de la principauté de Léon* ».

Daoulas est célèbre par son abbaye et sa vasque remarquable. Nous avons une minutieuse description de l'église de l'abbaye, par le frère Louis Pinson, auteur d'une histoire manuscrite de ce monastère dont il était prieur en 1695.

(2) — Brest s'agrandira, Daoulas décroîtra, pour une maison construite, il en tombera trois.

(3) — Pol de Courcy, *La Bretagne Contemporaine, Finistère.*

(4) — Savina et Bernard, *Cahier de doléances...*, p. 240.

(5) — Ces droits féodaux comprenaient notamment : le four banal pour cuire aux habitants de la ville, droits sur les entrées par mer de vin et de sel, péages pour le passage des chevaux chargés sur les ponts de la ville, droits sur les bêtes vendues et sur les étalages des marchands aux foires de la Roche-Maurice et de Daoulas, les pêcheries tant dans la rivière qui descend à Daoulas que dans la mer. En contrepartie le voyer devait être présent ou représenté aux plaids généraux de la juridiction, tenu de garder les prisonniers en attendant de les conduire aux prisons, de percevoir certaines redevances pour le compte de la ville et du seigneur, de tenir les ponts en bonne réparation et fournir quintaine.

Ce droit de quintaine, discuté par un assujetti, est curieux ; il fit l'objet en 1680 d'une supplique dont nous vous donnons un extrait :

« MM. les juges présidiaux de Quimper, supplie humblement Missire Jan de Tréanna, chef de nom et d'armes, chevalier seigneur de Lanvilio, Kervern et autres seigneuries, voyer féodé et héréditaire de la seigneurie de Daoulas, demandeur.

« Contre Mérien Jahouen et Jeanne Keromen, sa femme, deffendeurs,

« Exposant qu'il y de longues années que luy et MM. ses ancêtres sont voyers de la dite seigneurie de Daoulas sous les hauts et puissants seigneurs de Rohan les queulx ont fixé les charges et subjections qui incombent et sont annexées audit voyerage et à ces conditions il s'est soumis, engagé, inféodé vers les dits seigneurs.

« Il est certain que l'une des dites charges consiste en une obligation au dit voyer de fournir une quintaine et des chevaux pour y courir et une pièce de bois en forme d'une lance, à chacun 1[er] jour de Janvier, aux nouveaux mariez et espousez de la dite ville et paroisse de Daoulas pour l'année de précédent le dit mois de Janvier qu'ils auront espousé.

« Remarquable que ceste obligation regarde par généralité tous nouveaux mariés et espousés sans exception d'aucun, lesquels ne peuvent s'exempter à monter à cheval faire la dite course, pour de la lance que l'on leur présente atteindre à leur possible la dite quintaine ou poteau de bois piqué pour la marque de la dite course et de l'exercice que les seigneurs de Rohan sont en droit de faire faire à leurs subjectz.

« Il sera observé que les dits mariez doivent ensuite et sont subjectz de bailler iceluy jour de la dite course un disner au dit voyer ayant un gentilhomme pour luy tenir compagnie au dit disner, doivent aussi le disner des serviteurs du dit voyer et de ses commis pour conduire les chevaux pour chacun quintaine, auxquels chevaux ils sont obligés payer et desfrayer la repüe en la dite ville de Daoulas.

« Est-il qu'on a toujours continué ces exercices et acquitté ces dits devoirs en la ville de Daoulas sans aucune difficulté pendant le séjour actuel du dit suppliant en son manoir de Kerven situé es metes de la dite ville de Daoulas.

« Mais il se rencontre qu'en l'année 1679 qu'il y eut 7 nouveaux mariez et espousés, lesquels se représantèrent en la place accoustumée en la dite ville de Daoulas le 1[er] jour de Janvier dernier qui firent la course ordinaire sur les chevaux que le suppliant leur présenta, à la réserve du dit Jahouen qui se laissa défaillir sans monter à cheval ni ensuite, non plus que la dite Keromen sa femme contribuer au disner du dit sieur Voyer, ny aux autres devoirs cy-dessus expliquez souls prétexte d'une grosse despense qu'ils se figuraient estre obligés de faire pour le disner.

« Mais comme le suppliant n'exige rien que ce qui est honneste et deu à sa qualité et que d'ailleurs il n'est pas tenu laisser périr ses droits il a cru bien agir de faire procéder à un prix réglé pour le dit disner et sa séquelle afin que sur le règlement il puisse faire payer une septième portion aux dits défendeurs, et à l'avenir mettre en liberté de fournir le dit disner ou le prix qui sera réglé par personnes de mérite ou à taxe de justice.

« Et puisqu'il n'est pas de la compétence de la juridiction de Daoulas (d'où les défendeurs sont justiciables, ayanz une maison en la dite ville) de faire un règlement certain au subject ci-dessus, et qu'en semblables occasions, la Cour vous a conservé l'autorité desdits règlements comme supérieurs de laditte juridiction de Daoulas, le suppliant requiert... »

Satisfaction fut donnée au sieur de Tréanna et le présidial de Quimper condamna Jahouen à 60 sols pour n'être pas monté à cheval ; quant au dîner il fut estimé valoir 20 livres.

Abbés Peyron et Abgrall. Notice sur Daoulas, Bulletin diocésain, *1907.*

Il nous la décrit avec son admirable verrière peinte vers 1530 et figurant en dix-neuf tableaux les scènes de la Passion. Dans le vingtième l'abbé Jean Jégou s'était fait peindre, en habits pontificaux, présenté par saint Augustin au Christ, avec son blason : *de gueules au chevron d'argent accompagné de trois papillons de même.*

Le tympan au-dessus contenait les armes des Rohan et de Léon, puis des seigneurs de Lezuzan, Kerenhoët, du Poulmic, du Roualze, du Hirgars, etc.

Le rétable était de « sculpture de Flandre dorée damasquinée la mieux suivie qui se puisse voir », figurant des scènes de la Naissance du Sauveur et surmontée d'une crosse de 16 pieds d'élévation à laquelle était suspendue le Saint Ciboire.

« L'abbaïe de Nostre-Dame de Daoulas, dans l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin au diocèse de Quimpercorentin, dans la province de Bretagne est située dans un lieu fort agréable, au bord de la mer, sur une pente de montagne assez avantageuse pour en avoir l'agrément de la veüe de ce bel élément sans en avoir aucun inconvénient. »

Rien d'inédit dans le récit des deux fondations, l'une historique, l'autre légendaire, de l'abbaye. Le château de Daoulas était situé près du manoir de Kerisit. Dès 1705, on n'en voyait plus que les vestiges. L'auteur cite plusieurs chartes de donations entre autres celle de l'évêque de Quimper : Guillaume donne en 1244 à l'abbaye les églises de Plougastel, du lieu de Sainte-Brigitte (autrement dit Loperhet), de Sainte-Monitte (autrement dit Dirinon) ; de Saint-Baharn, de Saint-Pierre et de Sainte-Monitte d'Irvillac et de la Rose des Moines *(Rosmanach)* (autrement dit La Fontaine Blanche), l'hôpital de Treisquinec (autrement dit Camfrout) et la paroisse de Daoulas, la moitié des dîmes de Roscoatméal et une petite dîme en Irvillac.

L'abbaye disposait d'importants bénéfices :

Daoulas, vicariat perpétuel, desservi dans l'église abbatiale, valant 300 livres ;

Hanvec, prieuré cure, 1.800 livres ;

Irivllac, prieuré cure, 1.500 livres ;

Logonna, prieuré cure, (possédé par un aumonier de la marine en 1705) 600 livres ;

Loperhet et Saint-Jacob, sa trève, prieuré cure, 600 livres ;

Saint-Thomas de Landerneau, prieuré cure, 400 livres ;

Camaret, prieuré cure, 300 livres ;

Roscanvel, prieuré cure, 300 livres ;

Perguet-Bénodet, prieuré cure sécularisé, 600 livres ;

Plougastel, vicariat perpétuel, cy-devant prieuré cure, 600 livres ;

Dirinon, vicariat perpétuel, 300 livres ;

La Fontaine Blanche, prieuré simple, et Rosmanach *(Rosa monachorum)* en Plougastel, 200 livres ;

Ploudiry, prieuré cure, avec ses trèves de Saint-Julien, Pencran, La Roche-Maurice, Pont-Christ, La Martyre et Loc-Éguiner, 800 livres ;

Camfrout, prieuré simple, 300 livres ;

Coat Méal, prieuré « où sans autorisation on a estably une paroisse », 300 livres.

Daoulas avait haute justice dans sa terre du Fresque en Irvillac (lettres du roi Charles IX, du 13 mai 1507, pour autoriser l'abbé de Daoulas à relever ses patibulaires à Saint-Éloy, tombées depuis 15 ans et accordant droit de foires au Fresque).

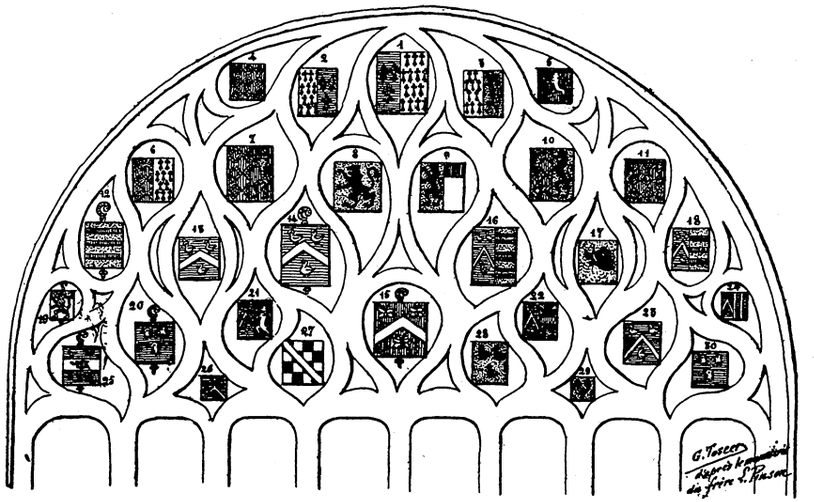
De l'extérieur de l'église abbatiale, frère Louis Pinson ne nous apprend pas grand-chose. Il parle seulement de « la tour ou clocher soutenüe sur quatre gros piliers de maçonnerie, dans laquelle sont deux forts belles cloches et trois autres plus petites. C'est une aiguille de charpente couverte de plomb des plus hautes que l'on puisse voir. » Mais s'il ne décrit point le caractère architectonique de l'édifice du moins s'étend-il longuement sur sa décoration intérieure.

« Le vaisseau de l'église abbatiale, dit-il, est parfaitement beau. Il est long de 115 pieds, et large de 19 pieds et demy sur 35 à 36 pieds d'élévation. Il est accompagné d'une autre aisle de même longueur faite à divers Temps d'une chapelle de l'autre costé desquels il sera parlé dans les articles suivans :

« Le grand autel abbatial est orné d'une des plus belles vitres que l'on puisse voir, c'est sans contredit l'ouurage le plus finj de toute l'abbaïe. Elle est de 24 pieds de haut sur 16 de Large, J'en ai représenté Tous les Traits que vous Trouuerez ci Joints. J'y ay placé des chiffres affin que l'on En puisse mieux connoître l'Explication en voyant la situation. Elle a Esté vitrée et fait peindre par les soins de l'abbé Jégou vers l'année 1530.

» Dans le premier Tableau cet abbé Est représanté revestu de ses habits pontificaux, il est à genoux sur Un prie Dieu les mains jointes la mitre En Teste, et la Crosse Entre les bras derrière luj paroist saint Augustin debout la mitre aussj En Teste, et pareillement reuestu de ses habits pontificaux, aiant une Croix pastoralle en main, Il paroist présanter cet abbé à nostre Seigneur. En croix au costé de cet abbé est Un de ses chanoines En surplis et chappe qui Tient des deux mains le luire des Euangiles panché sur sa poitrine, sur Lequel liure sont des armoiries Blasonnées d'argeant à l'aigle Eploié de sable surmonté d'Un lambel a trois pendans de même, sur le tapis qui couure ce prie dieu est Un Ecusson chargé des armes du dit abbé qui Est de gueulles au Cheuron d'argeant accompagné de trois papillons volans de même la Crosse abbatiale passant derrière l'escu. »

Les dix-neufs autres compartiments de la grande vitre représentaient la vie de Notre Seigneur depuis la Cène et l'Agonie au jardin des Oliviers jusqu'à la Résurrection et l'Ascension. Les quatre panneaux centraux, moitié plus grands que les autres, retraçaient la Descente de Croix. « Il est surprenant avec quelle adresse le peintre a pu faire paroistre distinctement 45 figures dans un si petit espace. »



« Blason des armoiries de La Grande Vitre

1. — Le premier Escusson est partj au premier d'asur a Trois fleurs de lys d'or qui Est de FRANCE. au second d'argeant semé d'hermines de Sable qui Est de BRETAGNE.
2. — parti de BRETAGNE et de FRANCE.
3. — Parti de BRETAGNE au second d'or au lion de gueulles qui sont les armes de la baronnie de PONT l'ABBÉ.
4. — De gueulles a neuf macles d'or 3.3.3 qui Est de ROHAN.
5. — de gueulles au lion d'argent qui Est de VITRAJ.
6. — parti de ROHAN au second de BRETAGNE.
7. — partj de ROHAN, au second de VITRAY.
8. — d'or à un lion morné de sable qui sont les armes de La principauté de LÉON, que possède présantement M. le duc de Rohan, et qui le met aux droits des fondateurs.

9. — partj au premier de LÉON au second d'argeant au chef de gueulles, armes de la baronnie d'AUAVGOUR.
10. — partj au premier de LÉON, au second de ROHAN.
11. — De ROHAN.
12. — facé d'or et de gueulles de six pièces, l'escu surmonté de la Crosse armes de l'abbé du CHASTEL.
13. — d'asur au cheuron d'argeant accompagné de trois oyseaux de mer nommés pales, armes de la maison de MAUFURIC LESUZAN.
14. — Cet Escu Est le même que le précédent surmonté de la Crosse abbatiale, ce sont les armes de l'abbé de MAUFURIC.
15. — De gueulles au cheuron d'argeant accompagné de trois papillons volants de même, l'escu surmonté de la Crosse, armes de l'abbé JEGOU extructeur de cette belle vitre.
16. — partj au premier de MAUFURIC, au second d'or à 3 jumelles de gueulles, armes de GOUARLOT ROSMADEC.
17. — D'or à la hure de Sanglier de Sable arrachée de gueules aux deffenses et lumières d'argeant, armes de la maison de ROSNIVINEN KERANCOUET fondüe dans la Maison du LOUËT COATJUNUAL Et Enfin dans celles de HARLAY comtes de BEAUMONT.
18. — Partj de MAUFURIC et du CHASTEL.
19. — D'argeant au chef de gueulles au lion de sinople brochant sur le tout surmonté de la Crosse, armes de l'abbé DU LARGIS Eveque d'Auenes.
20. — D'asur a Trois têtes d'aigles arrachées d'argeant l'escu surmonté de la Crosse, armes de l'abbé GUERRAULT.
21. — Partj au premier de MAUFURIC, au second de sable au lion d'argeant, armes de la maison de KERGONOUARN.
22. — partj de Maufuric, au deuxième d'or au lion morné de sable chargé d'une face de gueulles, armes de KERRET. (7)
23. — De MAUFURIC.
24. — Partj de MAUFURIC, au deuxième palé d'argeant et d'asur de 6 pièces, armes de ROSMADEC MOLAC.
25. — d'azur à la face d'argeant chargée d'une Teste de lion de gueulles accompagnée En chef de deux croissants et en pointe de deux besants d'or, l'escu surmonté de la Crosse, armes de l'abbéPETIT.
26. — d'asur à la croix d'argeant portée sur un cheueron de même accompagnées de Trois coquilles aussi d'argeant qui sont les armes de KERVEN.

(7) — Erreur : ce sont les armes de Huon de Herlau (remarque de M. de Bergevin).

27. — Echiqueté d'argeant et gueules de six pièces à la cottice brochant sur le tout, armes de la maison de TREFILIS dans la paroisse de Guiclan. d'autres veulent que ce soient les armes de POULMIC mais jls n'ont point de cottice.
Mr de BRÉZAL Est seigneur de ce Trefilis, mais le fond doit être d'or.
28. — d'or à Trois merlettes de sable, armes de la maison du ROUASLE en Dirinon.
29. — d'or à Trois pommes de pin d'asur armes de la maison de KEROULÉ en Hanfuce ou d'HIRGARS en Crozon.
30. — du GERRAULT Comme ci dessus chiffre 20. »

Sous la grande vitre, le maître-autel en kersanton était surmonté d'un retable représentant en sept panneaux . 1. — L'Annonciation ; 2. — La Visitation ; 3. — La Nativité ; 4. — La Dormition de la Sainte Vierge ; 5. — La Circoncision ; 6. — L'Adoration des Rois Mages ; 7. — La Purification.

Dans les chapelles latérales se voyaient de nombreuses tombes armoriées d'abbés et celle du prieur claustral, messire Guillaume de Kerouartz, mort en 1614 ; dans la nef, les autels de la Sainte Vierge, saint Érasme, saint Yves, etc. et les fonts baptismaux de la paroisse. Au bas de la nef, au-dessus de la porte principal était l'orgue « un des plus accomplis de la province. C'est un 16 pieds au grands Corps Et 8 pieds au positif aiant 46 jeux Et un Echo Tout Entier. Il est aussi bon que beau Et a été finj en 1672 des denniers de la fabrice, des charités des habitans Et de la bonne volonté Réelle de la Communauté régullière par les soins du sieur Nicolas du Pont receveur général de la ditte abbaie E Thrésorier En charge de la ditte Église ».

Lors de la création à Brest du Séminaire des Aumoniers de la Marine dirigé par les Pères Jésuites, la collégiale du Folgoët fut unie au Séminaire de Brest. Les revenus du Folgoët ayant été jugés insuffisants, Louis XIV, par brevet du 5 avril 1692, déclara l'abbaye de Daoulas unie au Séminaire des Aumoniers de la Marine.

Malgré la bulle accordée par le Souverain Pontife en 1698, l'union ne se fit pas sans opposition et ce n'est qu'en 1713, après un long procès, que l'abbaye fut remise au Séminaire de Brest pour sa fondation. La situation dura ainsi jusqu'à la suppression de l'Ordre des Jésuites en 1762, époque à laquelle les chanoines de Daoulas relevèrent directement de l'Évêché de Cornouaille.

A la fin du XVIIIe siècle, l'abbaye ne comptait plus que cinq religieux, y compris celui qui était recteur à Loperhet. Inutile de dire qu'il leur était impossible d'entretenir le trésor architectural dont ils avaient la charge.

L'église Notre-Dame n'est qu'une partie de l'ancienne abbatiale dont on a supprimé le chœur et le transept qui avaient été reconstruits au XVIe siècle. L'abside en hémicycle et les absidioles latérales ont été construites en 1876 selon les plans de M. Bigot architecte. La façade ouest du XIIe siècle, porte trois arcades en plein cintre, dont celle du milieu, à double archivolte retombant sur quatre colonnes à chapiteaux ornés, donne accès à l'intérieur de l'église. C'est, avec le portail ouest de l'abbaye de Saint-Mathieu, la seule façade romane que nous possédions intacte dans le Finistère.

L'intérieur de l'église mesure 28 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur. La nef, deux fois plus large que les bas-côtés, en est séparée par sept travées formées de lourds piliers à section crucifère, couronnés par des tailloirs en chanfrein, d'où partent des arcs en plein cintre...

Le porche était autrefois accolé au bas-côté sud de l'église, et lors de la réfection de ce bas-côté, dans le style roman du reste de l'édifice, il a été déplacé et transporté à l'entrée ouest du cimetière où il se trouve maintenant.

C'est un travail de la Renaissance, même Renaissance très avancée, 1566, d'après la date qui se trouve sur le socle de la statue de saint Pierre. La plupart des motifs d'ornementation rappellent cette époque, particulièrement les niches des saints et les couronnements des deux portes intérieures. Mais la grande arcade d'entrée et des deux portes jumelles ont conservé dans leur encadrement tous les détails de la période flamboyante : colonnettes prismatiques, guirlandes découpées, feuilles de chardon et pampres de vignes. Les deux contreforts d'angle sont ornés de niches abritant une Sainte Vierge et un saint évêque, puis contre les faces latérales il y a une Annonciation.

Le tympan reproduit la Nativité de l'Enfant Jésus, sujet traité avec tant de grâce et de naïveté dans les porches de Pencran et de La Martyre. Seulement ici la Sainte Vierge, au lieu d'être couchée dans son lit, est agenouillée, et saint Joseph est assis à quelque distance de l'Enfant Jésus étendu sur la paille. Deux petits anges sont en adoration à ses côtés ; le bœuf et l'âne traditionnels mettent la tête à la fenêtre pour le réchauffer de leur haleine. Sous l'Enfant Jésus est un cul-de-lampe curieux composé d'un personnage sortant de la muraille et escorté de deux autres armés d'épées.

Le cloître, intéressant spécimen de l'art roman, a été restauré à la même époque que l'église attenante par M. Danguy des Déserts. Sa forme est celle d'un rectangle presque carré et comprend onze arcades sur l'un des côtés et dix sur l'autre. Ces arcades, en plein cintre, portent sur de graciles colonnettes cylindriques, groupées par quatre aux angles et alternativement simples et jumelées sur les côtés ; les colonnettes sont décorées d'élégants chapiteaux feuillagés, tout variés. Une vasque monolithe octogonale occupe le centre du

préau. Chacun de ses huit pans offre une ornementation différente, mais les détails sont loin d'atteindre le fini des chapiteaux bien que cette vasque soit de beaucoup postérieure au cloître lui-même puisqu'elle fut faite dans la seconde moitié du XIVe siècle.

L'Oratoire de Notre-Dame des Fontaines est un petit édifice du XVIe siècle, construit tout auprès de la Fontaine sacrée, élevée en dehors de l'enclos de l'abbaye, au sud de la route de Daoulas à Plougastel. L'abside est en maçonnerie, les côtés sont vitrés et la façade ajourée d'une claire voie à balustres tournés.

La fontaine de dévotion déverse dans trois petites auges ses eaux qui s'écoulent ensuite dans un grand bassin de près de quatre mètres carrés de surface. Une belle clôture en pierre de taille de six mètres de longueur sur quatre de largeur, avec bancs intérieurs et extérieurs pour les pèlerins, entoure les bassins. La fontaine elle-même est surmontée d'un édicule gothique en granit, s'amortissant en un gâble aigu accosté de quatre pinacles d'angle.

Au fond de la voûte en anse de panier, un groupe en haut relief rappelle une scène de la vie de sainte Catherine de Sienne : tourmentée de terribles tentations, la sainte dominicaine s'imaginait être victimes des deux bêtes immondes que l'on voit à ses pieds. Mais le Sauveur lui apparut, la réconforta et ôtant le cœur de sa servante, mit le sien à la place.

Dans le fronton en plein cintre est une statue de Vierge-Mère qui, ainsi que l'Enfant Jésus, tient une pomme à la main. Tout le bas de la niche est encombré de brindilles de chêne. Voici l'explication qu'en donnait devant nous un ecclésiastique guidant des visiteurs, pendant que nous dessinions la fontaine : Après avoir fait leurs ablutions, les pèlerins ne manquent jamais de prendre une brindille au bel arbre qui couvre la fontaine de son ombre. Puis, se plaçant au bord du bassin, ils lancent la brindille dans la niche. Si elle y reste, c'est qu'ils sont en état de grâce ; mais si, au contraire, la brindille tombe dans la fontaine, le pèlerin est sûrement en état de péché mortel.

Notre-Dame des Fontaines est spécialement invoquée pour la guérison des maux de la vue.

L'ossuaire, édifice rectangulaire en kersanton, était autrefois la chapelle Saint-Roch. Il date de 1589, timbré des armes de l'abbé Du Louet (1581-1598), reconstruit en 1774 et modifié alors. Il a été réédifié vers 1876 à son emplacement actuel pour servir de sacristie.

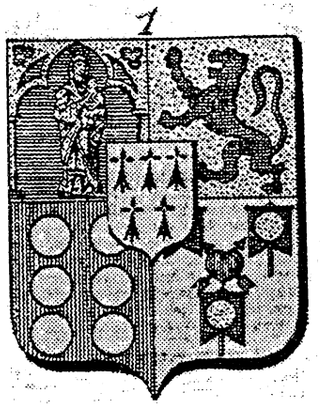
La chapelle Sainte-Anne, agrandie en 1667, est décorée, sur le milieu de la façade nord, d'une porte monumentale, accostée de quatre colonnes d'ordre composite et d'une niche ionique surmontée d'un fronton brisé.

Dans la niche est une statue de sainte Anne assise, faisant lire la Sainte Vierge.

A l'intérieur, un joli retable à colonnes torses, surmontant le maître-autel, renferme les statues de la Sainte Vierge et de sainte Anne assises. Au milieu d'elles, l'Enfant Jésus est posé debout sur le tabernacle. Aux angles du retable, dans des niches semi-circulaires, saint Joachim d'un côté, et un diacre en dalmatique de l'autre. La balustrade du chœur, de style Renaissance, est surmontée de deux porte-candélabres en bois sculpté. Dans la porte de la balustrade, deux bas-reliefs représentent des anges musiciens.

Au côté nord, on voit une statue de saint Laurent avec son gril et un beau groupe de Pieta. L'expression douloureuse de la Vierge est bien rendue ; elle a la tête penchée sur le Christ, de proportions plus grandes et dont la rigidité cadavérique est bien rendue.

Louis Le Guennec proposait pour armoiries à la ville de Daoulas :



DAOULAS. — Écartelé au 1 d'azur à une Notre-Dame d'or placée dans une niche à l'antique de même ; au 2 d'or au lion morné de sable ; au 3 de gueules aux six besants d'argent ; au 4 d'argent à trois bannières de sable chargées chacune d'un besant d'or et accompagnées en abyme d'un cœur de gueules percé de deux flèches de même en sautoir ; sur le tout d'hermines plein.

La Sainte-Vierge du premier quartier constituait le blason propre de l'abbaye N.-D. de Daoulas, de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avait été fondée en 1173 par Guiomarc'h, comte de Léon, et Nobile sa femme. Ce blason est indiqué dans l'*Armorial général* d'Hozier, ouvert en 1696. J'ai placé au second quartier le lion des anciens comtes ou vicomtes de Léon, seigneurs de Daoulas et fondateurs du monastère. Le troisième offre les six besants des seigneurs de Kergoët, vieille maison noble en Daoulas. Le quatrième est attribué

Dans cette chapelle, le P. Quintin prêchait le jour de la fête de sainte Anne lorsqu'il fut élevé de terre de plus de trois pieds. Il n'y avait pas de chaire et il prêchait au devant de l'autel (8).

Il existait autrefois, près du château, une chapelle Saint-Nicolas. Elle a été détruite.

Daoulas n'a aucune industrie. Sous l'ancien régime, les tisserands étaient nombreux dans tout le pays. Une catégorie de toiles portaient le nom de « *Daoulas* ». Les toiles du pays étaient appelées « *crées* », presque exclusivement faites de lin, elles s'exportaient par Landerneau (8).

A la fin du siècle dernier, des gisements de kaolin ayant été découverts une fabrique de porcelaine s'installa à Daoulas, elle occupa jusqu'à soixante employés. Nous ignorons les causes de sa fermeture.

Il devait y avoir des loups dans les bois alentours car dans *les Amourettes du vieillard*, texte breton du XV^e^ ou du XVI^e^ siècle, imprimé à Morlaix en 1647, le valet du vieillard, à qui celui-ci ordonna de lui chercher une femme, répond que s'il manque à cette mission il consent à ce que « tous les chiens de Saint-Malo, les loups de Daoulas *(bleizy Daoulas)* et tous les grands dogues de Plougastel lui mettent les entrailles en morceaux ». (9)

---

par le même *Armorial général*, au prieuré conventuel de Daoulas, qui disparut lui-même, par extinction de titulaires, après l'annexion de l'abbaye au séminaire des aumôniers de la marine de Brest, en 1692.

On ne voit pas trop à quoi riment les trois bannières, mais le cœur percé de deux flèches sanglantes est une allusion évidente au meurtre, par le seigneur du Faou, de l'abbé Tadec et du moine de Landévennec Judulus, selon la légende qu'ont rapportée Alber Le Grand et le chanoine de Daoulas, frère Louis Pinezon, qui écrivait en 1699. D'après cette légende, le nom de la localité, *Daou laz*, signifiant *double meurtre*, fut donné à la suite de ce crime, au monastère que le seigneur du Faou avait bâti, en expiation, sur les tombes de ses victimes. Il y a à peine un siècle, quand un démêlé quelconque s'élevait entre les gens de Daoulas et ceux des paroisses voisines, ces derniers jetaient à leurs adversaires, en guise d'argument suprême, une injure blessante : *Gric, Daoulaziz !* (Silence, double assassin !)

Aujourd'hui, tout cela est bien oublié, et la ville de Daoulas pourrait, ce me semble, adopter pour devise ces deux mots bretons qui, sous leur forme littérales : *Silence, Daoulasiens*, contiennent un sage conseil de discrétion et de prudence, en rappelant que toute vérité n'est pas bonne à dire. L'antique lignée vannetaise de Molac avait, d'ailleurs, une devise analogue : *Gric a Molac* (Silence à Molac).

(8) — H. Bourde de La Rogerie, Introduction..., p. CLXXVII et *sqq*.

(9) — *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, t. IX, p. 43.

LOPERHET

LOPERHET. — La première mention connue de cette paroisse se trouve dans un document de 1186 où Hervé de Léon confirme la donation faite par son père Guiomar et sa mère Nobile du lieu de Sainte-Brigitte Loperhet, aux chanoines de l'abbaye de Daoulas (10).

L'église actuelle a été bâtie en 1896, le mobilier et les statues sont de la même époque. Elle est placée sous le vocable de sainte Brigitte, abbesse de Kildare, patronne de l'Irlande, Vierge qui a donné son nom à la bourgade elle-même : Loherpet est l'équivalent de *Locus Brigidae*.

Le porche, daté de 1645, doit être une imitation des magnifiques édifices similaires que la Renaissance a semés dans ce coin de la Cornouaille, mais il doit être placé dans les derniers rangs. Il manque d'ornementation. Le principal motif de la façade est constitué par l'encadrement de la porte.

La partie sud de l'ancienne église, ainsi que l'abside, étaient en grandes pierres de taille qui sont entrées dans la construction de l'église actuelle.

L'ancien édifice comportait trois autels : le maître-autel ; du côté de l'Épître, l'autel de saint Lazare, surmonté d'une toile représentant la résurrection de Lazare ; du côté de l'Évangile, l'autel du Rosaire. L'église possédait les statues de saint Jacut ; saint Jean-Baptiste en costume de bénédiction, tête rasée, robe à larges manches, un livre ouvert à la main gauche indiquant de la main un passage du livre ; saint Corentin, saint Jean l'Évangéliste, saint Joseph, saint Herbot, saint Paul de Léon ; le groupe de saint Yves, du pauvre et du riche ; une belle statue en pierre de N.-D. de Pitié.

Un incendie, au cours du rectorat de l'abbé Quéré (1855-1872) a brûlé la maison du sacristain, de nombreux ornements, ainsi que de jolies statuettes que l'on mettait jadis aux enchères à l'occasion du pardon et qui étaient portées en procession au bout d'un bâton.

Les chapelles de Saint-Léonard située au bourg, celle de Saint-Jacut, à Lingoual, de Saint-Guénael, à Botquénal ont été détruites. La chapelle de Saint-Jacob, située au même lieu, est transformée en grange. Mentionnée au XIII^e^ siècle comme hôpital dépendant de l'abbaye de Daoulas, elle était vraisemblablement située sur un chemin de pèlerinage qui allait de Cornouaille au sanctuaire renommé de saint Michel de Lesneven.

La fontaine Saint-Guénael existe toujours, perdue dans les bois. A côté, égarée dans l'herbe, une belle statue, en kersanton, du saint, costumé en moine, les mains tendues en prières. Sur sa poitrine est placée un écusson.

Saint Guénael est invoqué par les goutteux et les rhumatisants qui lui

---

(10) — *Bulletin diocésain*, 1929.

demandent de les libérer de leur infirmité. Les jeunes mères l'invoquent pour obtenir leur délivrance.

Dans le cimetière du bourg se trouve une belle croix gothique du XV[e] siècle, restaurée par Larhantec lors de la mission de 1894. On y voit N.-S. en croix surmonté d'un dais gothique, trois anges, en robes longues, recueillent le sang coulant des Cinq Plaies. Des deux côtés les croix des larrons sont portées sur les têtes de deux cariatides. Sur un croisillon inférieur, la Sainte Vierge et saint Jean et au milieu sainte Brigitte debout tenant son vase d'aromates. Derrière sont adossées les statues de la Vierge Mère couronnée et de saint Pierre.

D'autres croix existent dans la commune à Kergoat, à Mesmamic, celle près du bourg est appelée croix de saint Léonard. A Coatreziou,la croix porte l'écu des Guermeur de Penhoat.

Le château de Keranhoat est ceint d'un vieux mur où l'on remarque deux grands portails de granit, l'un au nord, l'autre au midi. Le portail nord a environ 5 mètres de hauteur sur 4 de largeur. L'escalier d'où l'on accède au jardin est orné d'un grand écusson aux armes de la famille de Montmorency. Le portail midi est formé de 3 arcades en kersanton. On voit à droite trois merlettes, à gauche une tête de sanglier et une figure de moine.

Le château actuel date de 1912, époque à laquelle l'ancien manoir fut la proie d'un incendie. De l'antique construction subsiste un édifice précédé d'un portique où de vieilles colonnes rondes de près de deux mètres de hauteur supportent huit arcades en plein cintre. Par un escalier extérieur on accède à l'étage unique,(ce bâtiment forme l'aile gauche) à l'extrémité duquel se trouve la chapelle, flanquée d'une tourelle ayant servi de sacristie.

Cette chapelle possède un mobilier intéressant. Dans une niche au milieu de l'autel est une petite Vierge Mère dorée, assise sur un trône dont le dossier a, à sa partie supérieure, un médaillon contenant l'image du Père Éternel, bénissant de la main droite et tenant dans la gauche le globe du monde; l'Enfant Jésus a aussi la main droite levée pour bénir. La Vierge est assistée d'une sainte femme et d'une moniale agenouillée qui tient un livre ouvert. Des anges et des têtes d'anges décorent le pourtour de la niche.

Au-dessus de l'autel, un grand tableau représentent Marie et Joseph tenant par la main l'Enfant Divin retrouvé au Temple. On voit, à droite l'humble demeure de Nazareth. Marie porte Jésus sur ses genoux : saint Joseph travaille à l'atelier. Un ange apparait au-dessus de la maison et, tout à fait dans le lointain est le Père Éternel bénissant de la main droite, et portant le globe dans sa main gauche. A côté de la Sainte Vierge, un enfant semble danser. Un peu plus haut est un Temple avec une statue.

A droite et à gauche de ce tableau, deux jolis anges sculptés de 0,60 m de hauteur tiennent chacun un aigle en laisse au moyen d'une guirlande de fleurs. Sur les socles qui les portent il y a deux écussons entourés du collier de Saint-Michel.

Des deux côtés de l'autel, dans les encoignures, sont des statues : à gauche, saint Marc avec livre et lion ; à droite, saint Hervé tenant un chapelet, avec le petit Guiharan et un loup « à tête de veau avec barbe moustache ». Au bas de l'autel il y a deux autres statues : un grand saint Jagu tenant en main un livre ouvert et une Vierge Mère.

On voit encore dans la chapelle un vieux panneau figurant le Christ crucifié accompagné, au pied de la croix, de la Sainte Vierge, de la Madeleine et d'une sainte femme, et quelques statues provenant probablement de l'ancienne église de Loperhet : sainte Brigitte, saint Tanguy, saint René, saint Pierre, saint François d'Assise présentant les stigmates de ses mains.

Non loin de cette aîle est une ancienne grange dont la façade est en pierres de taille. Dans le parc on voit un vieux banc de granit portant quatre écusson de Montmorency et une vasque de pierre ornée de quatre mascarons grimaçants.

Au château de Keranhoat est né le 21 octobre 1583 René Du Louët qui devint évêque de Cornouaille le 1[er] décembre 1642. Après un fécond épiscopat il décéda à Quimper le 18 février 1668. Cette propriété fut saisie en 1792 sur l'émigré Laval-Montmorency et vendue nationalement.

Une tradition veut qu'il existât à Kergoat, à trois kilomètres environ du bourg, un château auquel se rattache une légende sur la construction de la chapelle Saint-Claude à Plougastel-Daoulas. Un cantique en langue bretonne composé par l'abbé Fagot qui fut vicaire à Plougastel rappelle cette légende (11).

PLOUGASTEL-DAOULAS

PLOUGASTEL-DAOULAS. — Plebe Castello, Plou-Castel, (paroisse du Château). « Il est à remarquer, écrit Jourdan de La Passardière (12) qu'un certain nombre de Plous semblent devoir leur vocable à la proximité d'anciens ouvrages fortifiés : ainsi Plougastel-Daoulas, près de *Trégastel*, de *Keroumen* et de l'oppidum de *Roch-Nivelen (le rocher des Celtæ ?* s'il faut

(11) — *Bulletin diocésain*, 1929.

(12) — Topologie des paroisses du Léon, dans l'*Echo paroissial* de Brest.

admettre certaine interprétation : *nigolen*, pierre à aiguiser). C'est en effet bien souvent le sort des *Celtæ* de servir de pierre à aiguiser, mais *ivalen* pourrait être tout aussi vraisemblament ihuelen, en Léon *huelen*, hauteur. »

Le versant nord de Plougastel est semé d'immenses blocs de rochers. Ces masses rocheuses ont leur légende :

Au bon vieux temps, Satan, entendant louer la charité bretonne, se mit un jour en route pour l'éprouver lui-même. Déguisé en mendiant, la besace sur l'épaule et un bâton noueux à la main, le vieux Guillou (*Guillaume,* surnom du diable en Bretagne), s'en vint à Plougastel frapper à la porte d'une cabane de pêcheur. — Entrez, *paour keaz* (cher pauvre), lui dit le marin, mais à peine Satan avait-il franchi le seuil que le pêcheur, lui jetant violemment la porte au nez, l'envoya rouler sur les galets de la rive.

Furieux, maugréant et se frottant les côtes, le vieux Guillou non loin de là frappe à une autre porte. Les habitants avant de partir aux champs, disaient la prière du matin lorsqu'à l'huis une voix clame lamentablement « Biganna (Marianne) va ouvrir », dit le mari. Mais aussitôt qu'ils eurent reconnu les pieds de Satan et ses yeux lançant des éclairs, Biganna se signa et son mari chassa l'intrus en l'arrosant d'eau bénite.

L'ennemi du genre humain ne se tint pas pour battu et, avisant une maisonnette au bord de l'Élorn, il s'y rendit. Seul, un enfant gardait la maison. « Mon mignon, dit le diable, adoucissant sa voix, donne-moi à boire car je meurs de soif. » L'enfant lui offrit une écuellée de *lait ribot* (13), mais ce lait était si aigre, il avait si mauvais goût, que même les porcs l'auraient refusé. Satan lâchant un horrible blasphème, brisa l'écuelle sur la terre battue de la chaumière. Se jetant résolument à l'eau, il traversa l'Élorn pour venir aborder au village de Camfrout.

Le diable frappa à la porte de la première maison qu'il rencontra. C'était celle d'une pauvre veuve qui reconnut immédiatement maître Paulic (autre surnom breton de Satan). Mais par suite de son plongeon dans la rivière il avait un air si malheureux, il paraissait si misérable que la veuve en eut pitié et le fit entrer. Satan se réchauffa devant un bon feu et fit un superbe festin de bouillie, de crêpes et de lait doux. Satisfait, il dit à la veuve : « Ta charité m'a fait grand bien, je veux faire quelque chose pour toi. Commande moi tel travail que tu voudras, il sera fait immédiatement. » — « J'ai le nécessaire pour ma famille et pour moi, dit la veuve, mais ces énormes pierres que vous voyez éparses dans les cultures, gênent horriblement mes voisins. Ne pourriez-vous pas les en débarrasser ? » — « N'est-ce que cela » dit le vieux Guillou, et prenant les blocs de rochers les uns après

(13) — Résidu de la crème après qu'elle a été barattée pour en extraire le beurre.

les autres, il les lançait sur la côte nord de Plougastel où ils sont restés depuis... pour attester la véracité de ce récit.

A l'extrémité de la côte nord, la baie du Caro est fermée par les pointes du Corbeau et de l'Armorique, défendues par des batteries appartenant à la Marine. Dans l'anse du Caro, la Marine entretenait autrefois un dépôt de bois immergés pour les constructions navales.

Un chenal de deux cents mètres sépare l'Ile Ronde de la Pointe de l'Armorique. Sur l'Ile Ronde, petit tertre de trois à quatre cents mètres de pourtour, on exploitait autrefois du calcaire, du kersanton et du marbre. Mais, vers la fin du XVIII[e] siècle, on finit par s'apercevoir que l'îlot menaçait de disparaître et constituerait un beau jour un écueil dangereux pour la navigation dès lors l'exploitation des carrières fut abandonnée.

Au-delà de l'Ile Ronde, nous entrons presqu'aussitôt dans la baie de Lauberlac'h. Protégée contre les vents du large, la mer baigne mollement le versant méridional du massif de Plougastel. Une luxuriante végétation forme ici un contraste frappant avec celle de la côte nord. Découpé en une foule de petites anses, le rivage apparaît couvert de la verdure des arbres fruitiers et des parallélogrammes de champs où sont cultivées ces fraises savoureuses et réputées.

Le costume des habitants de Plougastel est, de tous les costumes bretons celui qui s'est longtemps le mieux conservé dans sa pureté primitive. C'est un pays de tradition. Les mariages ont presque tous lieu le même jour, trois fois par an. Alors tout le pays est en liesse.

Plougastel est le jardin de Brest. Tous les légumes y croissent avec abondance et devancent de six semaines l'époque qui les voit naître ailleurs. (14) Cambry dit qu'on y fabriquait dans les campagnes des toiles blanches, de bonne qualité, propres à faire des chemises et des serviettes. (15) La production hebdomadaire des toiles dites « crées » à Plougastel atteignait à l'époque jusqu'à 60 pièces. La fortune des fabricants de toile était telle qu'il n'était pas rare d'y faire des inventaires de cent ou de deux cents mille livres. (16)

En 1730, lors d'une enquête sur la pêche on cite les huitrières de Plougastel qui paraissent d'une singulière richesse. Les bancs étaient d'une abondance qui paraît de nos jours absolument extraordinaire. Les pêcheurs approvisionnaient Landerneau et Brest en saumons.

(14) — Savina et Bernard, *Cahiers de doléances*, 1789.

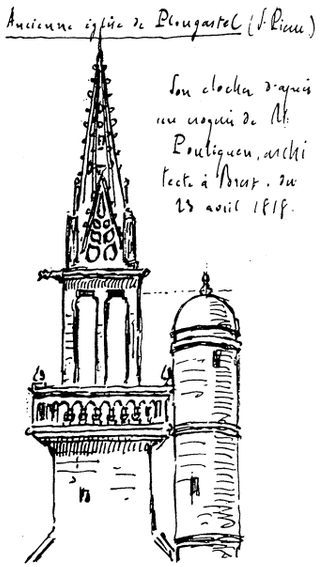
(15) — Cambry, *Voyage dans le Finistère*, en 1794.

(16) — Bourde de la Rogerie, *Introduction à l'inventaire des Archives départementales*, tome III.

Lors de l'établissement de leurs cahiers de doléances les habitants de Plougastel s'attachèrent surtout à insister sur une réforme totale de la justice et la condamnation de tous ceux qui, juges ou avocats, par la faute desquels les procès ne seraient pas jugés dans le temps indiqué. Ils réclamaient aussi une répartition égale des impôts et la suppression de la corvée des grands chemins.

Plougastel vivait dans l'abondance, j'ai entendu, en 1918, le notaire de Plougastel, M. Dilasser, dire que les Plougastelliz se vantaient en 1871 d'avoir été à même, s'ils l'eussent voulu, de payer la rançon de cinq milliards sans sortir de la commune. J'ai vu, dans la Revue des Traditions Populaires, le même trait appliqué au duc de La Rochefoucault Dondeauville. On disait même qu'il n'attendait qu'une chose, qu'on le lui demandât, ce qu'on ne fit pas à cause de ses opinions légitimistes.

Ancien prieuré de Daoulas, l'église a été construite en 1870 en remplacement d'un édifice du XVII^e^ siècle « portant flèche flamboyante à crochets accostée d'une tourelle ronde pour la cage d'escalier et un portail latéral de la Renaissance ». (17)





Entrée du cimetière de Plougastel

(17) — Pol de Coucy, *La Bretagne Contemporaine, Finistère.*

L'église actuelle est un vaste monument de style gothique rayonnant qui conserve, dans le bras sud du transept, un beau retable du Rosaire de 1660 provenant de l'ancienne église. De l'autre côté du transept, l'autel est surmonté d'une *Mise au tombeau* magistrale, du XVI^e^ siècle, dont les personnages sont presque de grandeur naturelle. Il est regrettable que ce chef-d'œuvre ait subi une mauvaise restauration qui lui a fait perdre en partie sa valeur artistique.

Les fonts baptismaux, du style de la dernière période du gothique flamboyant, ont été faits sur les plans de M. Casimir Derrien, ancien maître sculpteur à Saint-Pol-de-Léon. Le baldaquin sort de ses ateliers et le monument tout entier a été monté sous sa direction. Les soubassements des colonnes et les tympans du baldaquin sont sertis de faïences artistiques. Les colonnes en marbre rouge, aux chapiteaux en bronze doré, sont reliées entre elles par une grille en fer forgé, reposant sur une plate-forme en kersanton. Les fonts en marbre blanc sont surmontés d'un beau groupe, aussi en marbre, de Notre-Seigneur baptisé par saint Jean. Les tonalités quelque peu tranchantes du marbre et du chêne, du fer et du bronze, de la céramique et du kersanton, s'atténuent sous la clarté mystérieuse des vitraux et forment un ensemble harmonieux qui est une caresse pour les yeux.

Un chemin de croix, en chêne sculpté en haut relief, déroule ses stations autour des bas-côtés de la nef. C'est une œuvre remarquable due au même sculpteur.

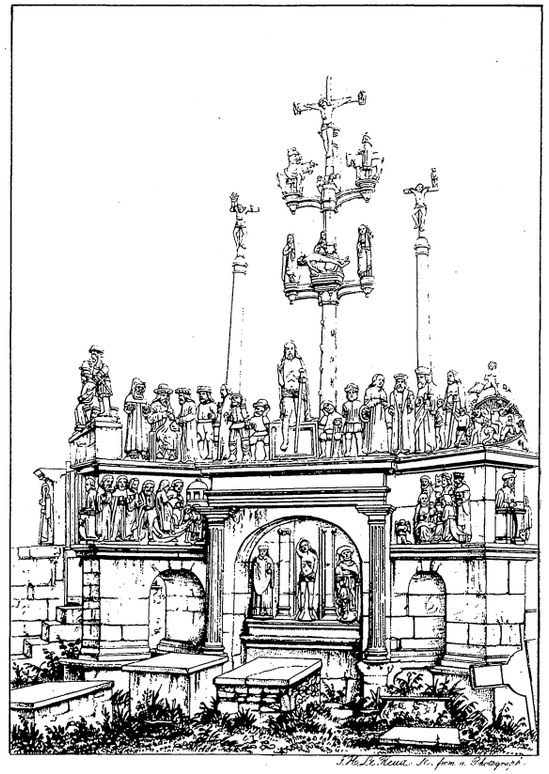
Dans l'ancien cimetière, formant placître au midi de l'église s'élève le calvaire, le plus important, le plus mouvementé et le dernier en date des grands calvaires bretons.

« La disposition générale, dit le chanoine Abgrall, est la même qu'à Guimiliau (18) : sur la façade principale, un autel encadré entre deux colonnes cannelées et surmonté des statues de saint Pierre et de saint Sébastien ; arcades percées dans les contreforts, évangélistes assis dans des niches aux quatre angles, et séries analogues de scènes représentées. Mais ici il n'y a plus le même laisser-aller, la même désinvolture dans la démarche et les gestes des personnages, il y a plus de correction, plus de dignité et de recueillement ; mais aussi peut-être un peu trop de tristesse et de rigidité.

» Les trois Croix qui dominent l'ensemble sont plus complètes. Autour de Notre-Seigneur sont des anges qui recueillent dans des calices le précieux sang coulant de ses cinq plaies. Des deux côtés, sur les croisillons supérieurs, deux cavaliers dont l'un, saint Longin, devait tenir une lance pour percer le côté sacré du Sauveur, et pour indiquer qu'il a la vue basse il fait le geste tra-

(18) — Voyez notre I^er^ tome.

ditionnel de mettre la main gauche au-dessus de ses yeux. Sur le croisillon inférieur, la sainte Vierge et saint Jean, puis Notre-Dame de Pitié ; derrière, adossés, saint Pierre et un autre saint ; au milieu le Christ ressuscité, et plus haut l'*Ecce-Homo*.



Le calvaire de Plougastel, dessin de A. Le Beau

» C'est un véritable prodige d'équilibre que de faire tenir sur ces colonnes si hautes et sur ces croisillons de pierre tous ces personnages et ces groupes compliqués, sans que les vents les plus violents soient parvenus à les ébranler, et il en est ainsi pour une quantité de croix bretonnes. Des deux côtés sont les croix des deux larrons, avec un ange au-dessus de celui de droite et un démon au-dessus de celui de gauche, prêt à saisir son âme pour la conduire en enfer.

» L'inscription qu'on lit sur le massif a été quelque peu bouleversée par un interversion des pierres lors d'une restauration (19) ; il faut la rétablir ainsi :

1604 . I . KGVERN . I . THOMAS : FAB
O : VIGOVROVX : CVRE

Plus bas, sur la frise :

CE : MACE : FVT : ACHEVE : $\overline{A}$: $\overline{LA}$: 1602
M : A CORR : F : PERIOV : I : BAOD : CVRE »

M. A. Ouizille dans son intéressant travail : *Le berceau de l'art breton* (20), a malicieusement rapproché les textes des auteurs, et non des moins appréciés, Souvestre, de Courcy, Ardouin-Dumazet, Geffroy, qui ont décrit ce calvaire et qui ont vu, dans le groupe de l'*Entrée à Jérusalem*, Jésus précédé de paysans en *bragou bras*, jouant du *biniou*, de la musette et du tambourin.

« Un premier écrivain, plein d'imagination, dit-il, a créé le groupe de Jésus entrant à Jérusalem au son du biniou ?... Sans y regarder de près, les autres ont suivi... et ont amplifié... Hélas ! ce n'est pas qu'à Plougastel que ceux qui ont écrit sur la Bretagne nous ont servi des "entrées à Jérusalem" qui méritent d'être ainsi contrôlées !

« 171 statuettes, — si vous aimez les chiffres — donnent la vie à ce beau calvaire si intéressant, et vous passerez une demi-heure charmante à interroger tous ses personnages. »

C'est, selon une tradition, en action de grâces de la cessation de la peste qui, en 1598, désola notre pays, que fut érigé le calvaire de Plougastel. Le fût de la croix principale est couvert de nodosités, comme toutes les croix votives érigées à la suite de maladies épidémiques. Nous l'avons fait remarquer déjà en parlant d'autres croix ou calvaires. Ces croix ont reçu en Bretagne le nom de *croaziou ar vosenn* (croix de peste).

Plougastel possède huit chapelles que le cantique énumère ainsi :

E peb korn dezhi, evit e difenn
Ez eus eiz chapel : kaera kurunenn !
Savet nemet diou e kichen ar mor
O deus a bep tu gwez braz d'ho goudor

(19) — Exécutée vers 1860 par M. Victor Lapierre, sculpteur-marbrier à Brest.

(20) — Publié dans *Le Clocher Breton, année* 1906, et dans le *Bulletin de la Société Bretonne de géographie de Lorient*, n° 99.

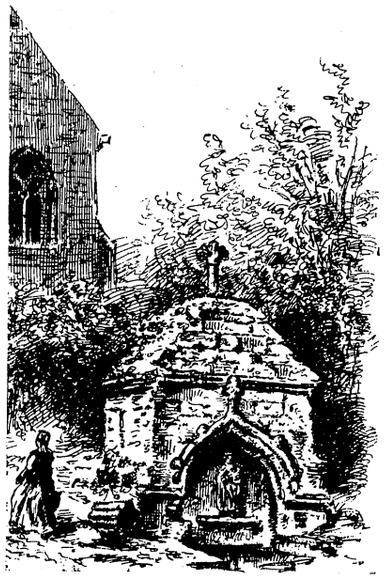
Chapel Sant Drenan ha Sant Gwenole,
Sant Langiz, Sant Yan, sant Kloda ive
Chapel Lanngristin, hini sant Treveur,
Hag ar Feunteun-Venn, mad da Iliz-Veur

La chapelle de Notre-Dame de la Fontaine Blanche, à peu de distance du bourg, sur le flanc d'une colline. Elle fut construite parce qu'on avait trouvé en ce lieu une statue de la Vierge dans une souche d'arbre, on y a retrouvé aussi un dieu gallo-romain de la fertilité.

C'est l'ancien prieuré de Daoulas « *Rosa Monachorum* ». Le clocher gothique comporte une chambre de cloches à deux baies, à l'intérieur une nef de cinq travées avec bas-côtés. Elle est lambrissée et a ses grandes arcades pénétrant directement dans ses piliers.

A droite du maître-autel un des piliers présente l'inscription gothique : *l'an mil cinq cent huit*. Jan Davennes abbé de Daoulas consacra les trois autels à Notre-Dame, saint Laurent et la Magdeleine.

L'ancien vitrail du chevet possédait les écussons des Buzic de Kerdaoulas, Guermeur, du Penhoat, en Loperhet, Kererault et des Kerguern, de Kernisy en Guipavas. Le vitrail actuel date de 1905.



La Fontaine-Blanche, en Plougastel

Il y a plusieurs vieilles statues dans la chapelle : N.-D. de la Fontaine Blanche, saint Nicolas et les petits enfants de la légende, saint Éloi, saint Laurent, saint Fiacre, sainte Marie Madeleine, sainte Barbe, deux autres statues en kersanton : saint Michel et saint Claude.

Près de la chapelle, une croix avec soubassement octogonal, du XV^e^ siècle. A l'ouest, fontaine de dévotion avec statue de la Vierge. On plonge dans la fontaine, pour les fortifier, les enfants rachitiques ou atteints du carreau.

La chapelle Saint-Jean, au bord de la rivière de Landerneau comprend un édifice du XV^e^ siècle auquel a été accolée une autre chapelle séparée de la première par une arcade du XVII^e^ siècle. La cloche, d'origine anglaise porte la date de 1795 et l'inscription « *The fame of no shieldes* ». Elle attire chaque année, pour le pardon, une multitude de promeneurs. C'est l'un des pardons les plus en vogue parmi la population brestoise. La veille du pardon ont lieu ces feux de joie si populaires dans toute la Basse-Bretagne. Le jour de la Saint-Jean, les bateaux de la Société anonyme des Vapeurs Brestois font un va-et-vient continuel entre le port de commerce et la chapelle Saint-Jean. Une telle affluence de touristes causa, en 1890, une terrible catastrophe. L'estacade se rompit sous le poids de la foule qui fut précipitée à l'eau. Sept personnes se noyèrent parmi lesquelles le quartier-maître Bondon, qui succomba victime de son dévouement, après d'héroïques actes de sauvetage. En reconnaissance, la ville de Brest a donné à l'une des rues du quartier de Recouvrance le nom du courageux sauveteur.

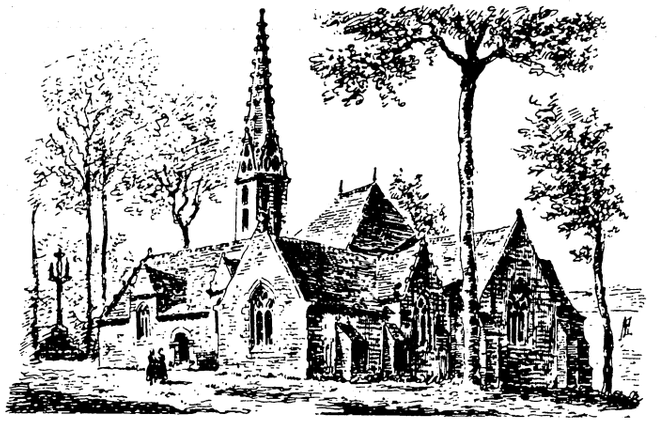
Sur le placître autour de la chapelle des tentes établies à la hâte servent de cabarets. Les éventaires des marchands d'objets de piété côtoient les fourneaux en plein vent sur lesquels les accortes plougastelles au pittoresque costume, cuisent ces croustillantes crêpes de froment ou de blé noir, qui se dorent au feu, en chantant sur la poële. Ces crêpes, avec les fraises alors en pleine maturation, arrosées d'un lait savoureux, sont un mets exquis.

Une foule compacte où se mêlent des costumes aux bigarrures les plus variées, aux formes les plus tranchées, se rend sans interruption de la fontaine miraculeuse à la chapelle. Les pieux pèlerins après avoir baisé l'antique statue de saint Jean, lui demandent la guérison des maux de la vue, en se frottant les yeux avec un œil en argent, retenu à la statue par une chaînette de même métal. A proximité de la chapelle se dresse un beau calvaire en kersanton. Au-dessus du Christ apparaît un ange. Plus bas, un Christ assis sur un rocher attend le crucifiement. Ce rocher garni d'un crâne et d'un tibia symbolise le calvaire.

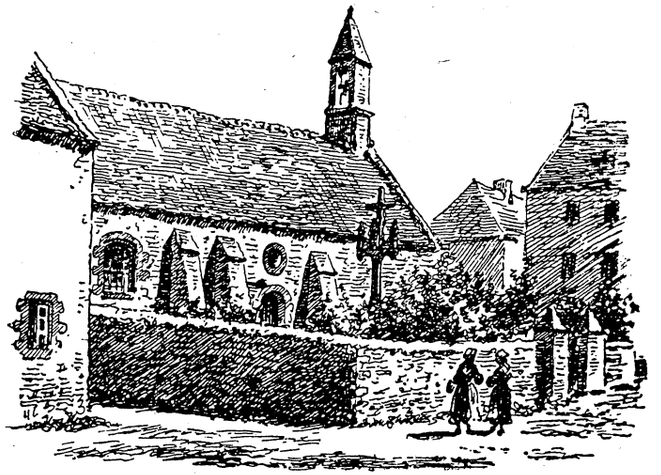
A gauche un ange tient la couronne d'épines, à droite, un autre ange porte la colonne de la flagellation. Sur les consoles de la croix on voit la

Sainte Vierge et saint Jean. Plus bas une *Pieta* et l'agneau de l'Apocalypse. Une fontaine recouverte par le flot montant se trouve dans la grève voisine.

La chapelle du Passage datant de 1603 est sous plusieurs vocables : Notre-Dame de Bonne Nouvelle en 1774, Notre-Dame de Bon Voyage en



Chapelle Saint-Jean



Sant Langiz, e kichen an treiz hoz

1782, Sainte-Blandine en 1805, mais la dévotion populaire la place sous celui d'un saint local, inconnu des hagiographes et honoré sous le nom de *Saint-Languy*, sans doute parce qu'on lui recommande les enfants en *langueur*. On vient de très loin plonger dans la fontaine leur chemise qu'on leur met ensuite toute mouillée sur le corps. Saint Languy est désigné en breton sous le nom de *San tu pe du* (22) car on lui demande la guérison ou la *prompte délivrance* des jeunes malades. Cette fontaine Saint-Languy, à un kilomètre à l'ouest du passage au bord de la rade de Brest, sourd au pied d'une roche que recouvre la mer, à marée haute. Elle est située dans un délicieux paysage non loin de la *Maison du Cap*, qui a inspiré à l'écrivain brestois Hippolyte Violeau, un de ses plus intéressants romans.

Près du Passage, « dans la tour du vieux manoir du Cosquer, un puits présente un phénomène qui a donné lieu à bien des commentaires. L'eau y monte quand le flot se retire, et elle baisse quand la mer monte, sans qu'aucun mélange de l'eau du puits avec celle de la mer ait lieu, la première restant toujours parfaitement potable. Les naïfs habitants du pays voyaient là un prodige et beaucoup partageaient encore leur opinion lorsque M. Robelin, directeur des fortifications à Brest, adressa, en 1717, à l'Académie des Sciences un mémoire contenant une explication fort simple et en même temps fort rationnelle de l'ascension et du retrait de l'eau du puits, ce double mouvement résultant de ce que le fond du puits est plus élevé que le niveau de basse mer quelle que soit la marée ». (23)

La Chapelle Sainte-Christine, du XVI^e^ siècle, se trouve sur la côte dite de l'Armorique à quatre kilomètres du bourg. On l'appelle *Chapel Langristin* du nom du village où elle est située.

Ce vocable de Langristin évoque un vieux saint celtique *Sant Kristin* aujourd'hui oublié et dont le culte fut remplacé par celui de sainte Christine, vierge et martyre, cousine de saint Hervé, fêtée le 23 juin. Elle est invoquée par les jeunes mères.

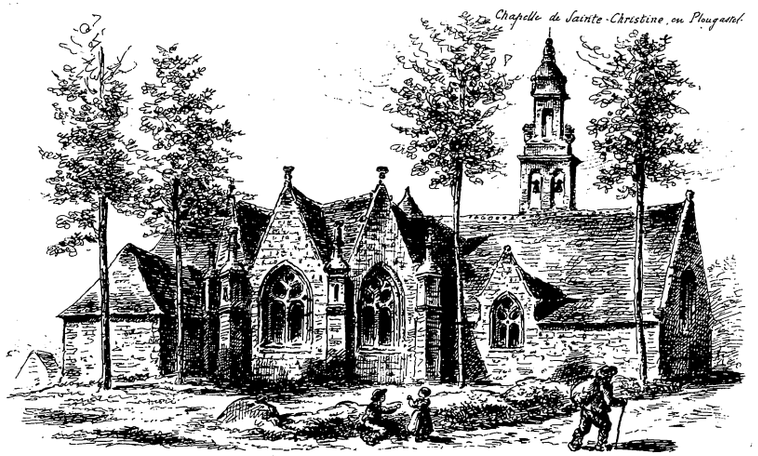
C'est un édifice en forme de croix latine, avec pans coupés à l'abside, il possède un ancien vitrail datant de 1558, représentant la sainte patronne et saint Éloi en évêque. Cette dernière figure surtout est fort belle. Dans le chœur sont d'intéressantes statues de saint Côme et saint Damien et de la Vierge-Mère. Celle-ci repose sur une console armoriée d'un blason : *trois couronnes à pointes, posées 2 et 1.*

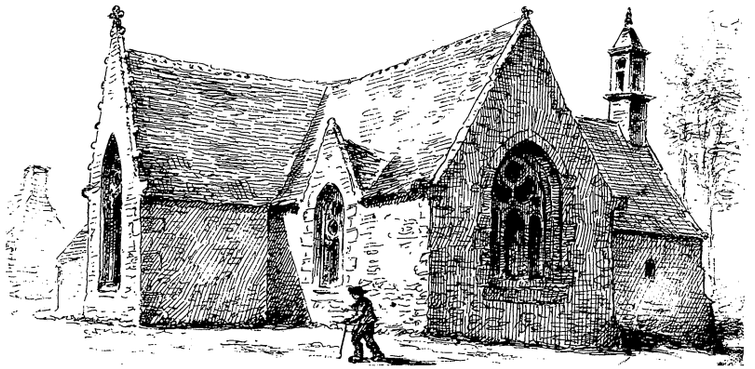
---

(22) — Saint Alexis est connu sous le même vocable, dans une petite chapelle de Saint-Jean-du-Doigt.

(23) — P. Levot, *Excursion dans la rade de Brest et ses environs. Annuaire de Brest, 1866.*

Sur le placître, un calvaire porte sur une console la Vierge et saint Jean, aux côtés de Notre-Seigneur, dont les anges eucharistiques recueillent le précieux sang. A l'envers, sainte Christine adossée à la Vierge et saint Antoine de Padoue à saint Jean. A l'ouest, en contre-bas du placître, coule la petite fontaine de Saint-Gouesnou, dont la niche abrite un fragment d'une statue en kersanton de saint Antoine de Padoue.





La chapelle Saint-Adrien est sous le vocable d'un évêque de Cantorbéry dit *l'Africain*, mort en 710, qui pourrait bien avoir été substitué à saint Derrien, compagnon de saint Néventer. La chapelle située dans un site agreste, au fond de l'anse de Lauberlach, sur la rive droite de la rivière, est un monument du milieu du XVI^e^ siècle. Au-dessus d'une des portes latérales est gravée, en caractères gothiques, l'inscription bretonne :

Er . bloaz . mil . pemp . cant .
hanter . cant . nemet . unan . ez .
boe . fontet . an . chapel . man . en . eil .
sul . e . mae . en . amser . maestr . herry .
a . Castell . rector . e . Ploecastell . ha .
Jahan . Guergoz . dit . Monot .
guarner . en . chapel . ma . en .
enor . da . Doe . ha . Itro . Maria
A . Cofort . ha . sanct . Adrien .

Il existe dans cette chapelle de nombreuses statues de la même époque. Autour du chœur sont des boiseries du XVII^e^ siècle provenant de superbes bahuts de fermes voisines. La charpente apparente a ses tirants engueulés.

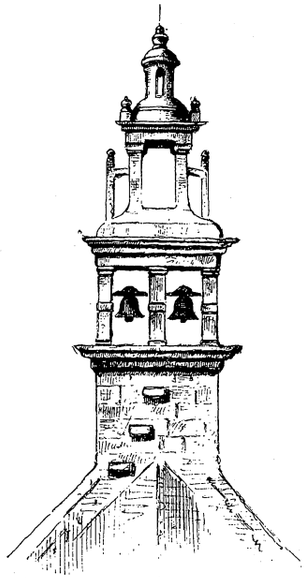
Sur le placître, calvaire de 1594, au revers Christ attendant le supplice. Le pardon de Saint-Adrien a lieu le deuxième dimanche de mai.

Il semble qu'il existait près de la chapelle un ossuaire dit chapelle Sainte-Anne car sous les fenêtres du chevet a été encastrée la longue inscription suivante : « Cette chapelle fust fondée L. 1616 en l'honneur de S. Anne p. les habitans et bienfacteurs. Jac Davit curé et I kdraon L. fabri. et parachevé l. 1619, M.H. Rollant et F. Cor estans governers S. Anna. »

Non loin, la fontaine Saint-Rioual refaite au début du XX^e^ siècle. L'on place des pièces de monnaie sous la statue et on les récolte de temps à autre pour faire dire un service en la chapelle Saint-Adrien à l'intention des trépassés.

La chapelle Saint-Guénolé, de l'autre côté de l'anse, à quatre kilomètres du bourg, est dédiée au fondateur de l'abbaye de Landévennec. C'est un édifice du début du XVI^e^, au clocher ajouré de trois ouvertures, dont deux jumelées et s'amortissant en dôme avec lanternon. L'autel de bois est orné d'arabesques tout comme les deux gradins du tabernacle.

Dans la chapelle se trouvent de nombreuses statues du XVI^e^ et un curieux tryptique représentant en demi-relief sainte Guen, *trimammis*, portant sur les bras ses trois petits enfants : saint Guénolé, saint Guézennec et saint Jacut. Elle est invoquée pour les femmes stériles qui prennent de la poussière de la chapelle pour la faire entrer dans la composition d'un breuvage salutaire. Le



Clocheton de la chapelle de Saint Guénolé.

F IVGANT. 1656
pris d'une fenêtre vitrée N

Chapelle de Saint-Trémeur au Plougastel
F 7bre 1917



tryptique qui représente également saint Louis, roi de France, est surmonté d'un écusson *mi-parti de gueules au chef d'azur chargé d'une croix de Malte de gueules, au second d'azur au chevron de gueules accompagné de trois roses d'argent*.

Une poutre est datée de 1514. Au-dessus de la fenêtre du chevet, deux dates indiquent une restauration : 1706 et 1896.

Le pardon de la chapelle a lieu le premier dimanche de mai.

A l'angle du transept midi, sur le placître, sont les ruines d'un petit calvaire daté de 1654 qui conserve encore sur ses consoles latérales la Sainte Vierge et saint Jean adossés à deux saints personnages difficilement déterminables.

La chapelle Saint-Claude située sur la montagne dite Saint-Claude présente dans son ensemble les mêmes caractères que la chapelle Saint-Guénolé. Les entraits de la chapelle sont engueulés. La façade ouest du XVII^e^ porte l'inscription « H et D. LE : MAVCAIRE. PRIEUR : RECTEVR : DE PLOUGASTEL : IAN : CORRE : FABRIQUE : 1661 ».

Le clocher est amorti par un petit dôme. La sacristie porte la date de 1747.

Le plan de l'édifice, en forme de croix latine, avec une abside à pans coupés, se rapproche sensiblement de celui de l'église de Rumengol : même développement exagéré des bras du transept, même disposition de la nef qui n'est qu'un vestibule de la chapelle. Cette disposition s'accentue ici plus encore, car un chancel à barreaux tournés sépare la courte nef du transept ; sur l'entablement du chancel, au-dessous du Christ en croix avec, à ses côtés, la Vierge et saint Jean est gravée l'inscription :

1606. LOVIS. HAMON. FABRICA. POUR. LORS.

A la voûte, d'anciens lambris peints représentaient la légende de saint Claude : ils ont disparu au cours d'une restauration. Saint Claude, évêque de Besançon, vivait au VII^e^ siècle. En 692, il se démit de ses fonctions pour se retirer au monastère de Condat, où il mourut en 696. Son corps miraculeusement conservé, fut brûlé sous la Révolution.

La statue de saint Claude trône au milieu du gracieux retable qui surmonte le maître-autel. Dans le fronton, au-dessus des colonnes torses, entourées de pampres de vigne, encadrant la statue du saint, deux anges adorateurs, s'inclinant vers un groupe de la Sainte Vierge couronnée par son Divin Fils et par le Père Éternel. Le Saint-Esprit plane au-dessus du groupe sous la forme d'une colombe suspendue à la voûte.

Dans le chœur, du côté de l'Évangile, un saint Éloi dans une niche à volets. En face est une statue de saint Loup, dans une autre niche sur les

volets de laquelle sont gravés en bas relief, saint Charles et saint Laurent.

La statue de saint Claude se retrouve encore au-dessus de l'autel latéral, dans le bras sud du transept. A l'angle de ce même transept est un groupe de saint Éloi qu'il faut vraisemblablement interpréter ainsi : en bas, saint Éloi dans son rôle de maréchal-ferrant de la légende, en haut, Dagobert et saint Éloi, devenu son favori ; Dagobert porte à la main une couronne d'or fabriquée sans doute par le saint.

Un calvaire daté de 1654, attribué à Roland Doré, dont le Christ a disparu. A l'avant une Pieta accostée de saint Pierre et de saint Yves. A environ 200 mètres en contre-bas du placître, vers le sud, est la fontaine sacrée refaite en 1891. C'est un petit monument sans caractère, à pignon aigu, portant à son sommet l'écusson des Buzic. La niche abrite une grossière statuette en bois représentant saint Claude, en évêque bénissant.

On bénit dans la chapelle de petits pains qu'on fait manger aux jeunes enfants pour qu'ils parlent de bonne heure.

M. le chanoine Peyron signalait dans la chapelle, en 1895, une collection de statuettes en bois, destinées à être portées en procession à bout de bâtons, comme cela se fait encore à Plouguerneau, parmi lesquelles il a reconnu saint Claude portant en main une flèche, saint Mémor retenant ses entrailles, saint Trémeur, saint Languis en évêque, saint Jean-Baptiste, saint Guénolé, sainte Véronique, saint Herbot, saint Corentin.

Le pardon a lieu le premier dimanche de septembre.

La chapelle de Saint-Trémeur se trouve à trois kilomètres et demi du bourg. Étroite et basse, elle n'a que trois fenêtres, l'une au chevet, les autres sur les deux côtés. Près de la fenêtre sud on lit cette inscription :

Y. VIGOVROVS A FAICT : FAIRE CESTE CHAPELLE 1581

En 1636 cette chapelle a été remaniée, en 1801 on lui ajouta un transept.

On remarque au maître-autel deux beaux anges gardiens sculptés. D'un côté de l'autel Saint-Trémeur, de l'autre N.-D. de Bon Secours qui a remplacé une statue représentant saint Étienne avec deux cailloux sur la tête.

D'autres statues sont en vénération : un anachorète, un Père Éternel qui devait jadis tenir son fils entre ses bras, un vieux saint ayant en main une banderolle, un livre sous le bras, une bête à ses pieds, saint Sébastien et saint Roch.

Dans la nef il y a un Christ crucifié dont la figure est expressive, le buste saillant et dont les jambes fléchissent sous le poids du corps.

Au midi de la chapelle se dresse un calvaire qui porte d'une part le Christ avec la Vierge et saint Jean, d'autre part saint Trémeur et un saint moine.

Les principales fêtes qui se célébraient dans ce sanctuaire avaient lieu le lundi de Pentecôte, les jours de saint Joseph et saint Marc, le dernier dimanche d'août fête de saint Riou.

A plusieurs carrefours on trouve des croix : Kroaz ar Vossen *(croix de la peste)*, Kroaz Kerhalvès, Kroaz Tinduf, etc. De même, plusieurs fontaines de dévotion : Saint-Pierre, au bas du bourg ; Saint-Benoît, à 1 500 mètres à l'est du bourg ; Saint-Abraham, à proximité de Keroualle.

La mission du Père Maunoir à Plougastel fut un événement considérable dans toute la région. Fraîchement accueillis à leur arrivée, les missionnaires réussirent à évangéliser toute la population et la mission se termina devant une assistance de quinze mille personnes dont plusieurs étaient venues de dix lieues à la ronde.

La fondation de l'Hopital, en 1856, est due à la générosité de Madame Mazé Launay, née Corre-Villeson, originaire de Plougastel. Elle le plaça sous le patronage de N.-D. de la Salette. La chapelle a été construite en 1870.

Autrefois pour se rendre de Brest à Plougastel il fallait utiliser soit le chemin de fer jusqu'à la station de Kerhuon d'où l'on gagnait le bac qui passait le piéton moyennant dix centimes sur la rive opposée de la rivière distante de trois kilomètres du bourg, soit les vapeurs qui organisaient des excursions le dimanche en été, soit la route qui côtoie la rivière en passant par Landerneau.

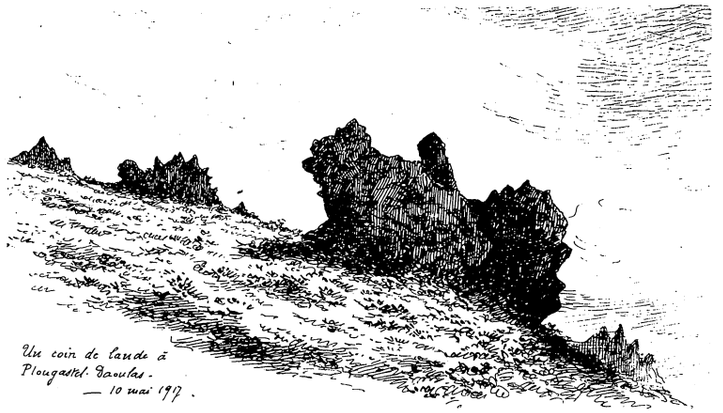
En 1922, le Conseil Général décidait la construction d'un pont reliant Plougastel au Relecq-Kerhuon. C'est un bel ouvrage d'art, en ciment armé, franchissant l'Élorn, long de 900 mètres. Quatre statues hautes de deux mètres, dues au ciseau de Quillivic, symbolisent aux deux extrémités, l'un le Léon, l'autre la Cornouaille. Il fut inauguré le 9 octobre 1930 par le président de la République.

De nombreux manoirs ont existé à Plougastel. Le manoir de Kerérault est situé à trois kilomètres au nord-est du bourg. Sur la porte on lit les armes de la maison et cette inscription :

1623 - MARO - BRE (?)
MOVRIR POVR VIVRE
VERTU SUIVRE
VRAI HONNEUR RETENIR

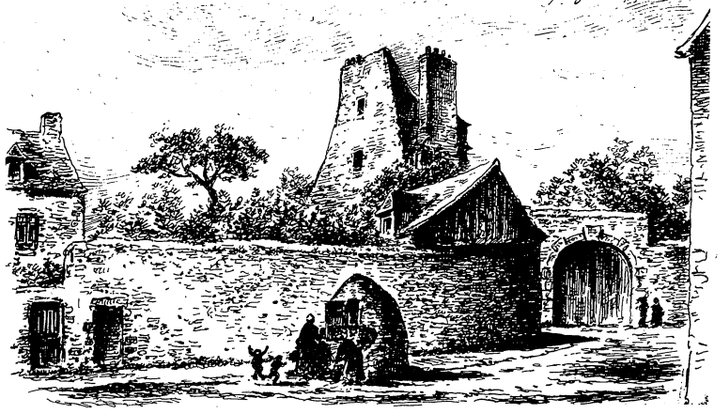
et sur la porte du pavillon : MERVEL DA BEVA. Les Kerérault avaient pour armoiries d'*azur fretté d'argent, une fleur de lys de même sur l'azur en chef*.

En 1863 le manoir fut acquis par l'amiral Romain Desfossés et appartient encore à sa famille.

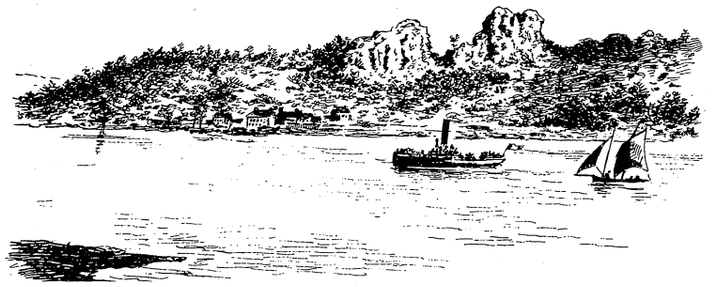


Un coin de Laude à
Plougastel. Baoulas.
— 10 mai 1917.

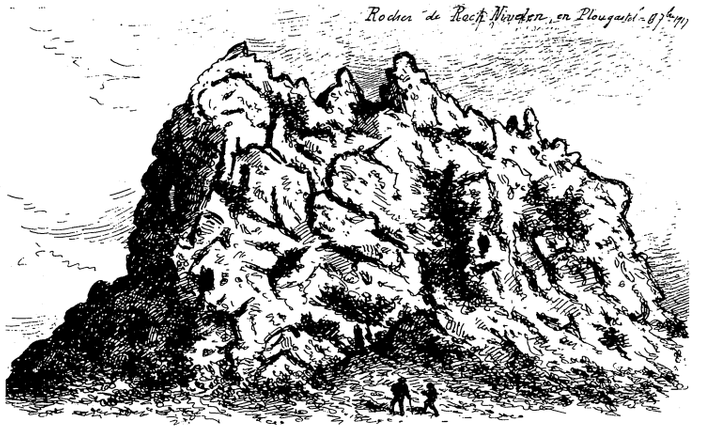
La Grand'Place à Kangal – 17 7bre 1916.



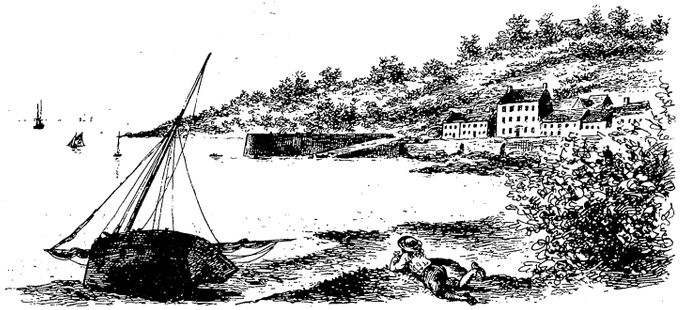
Le Passage de Plougastel. mai 1917



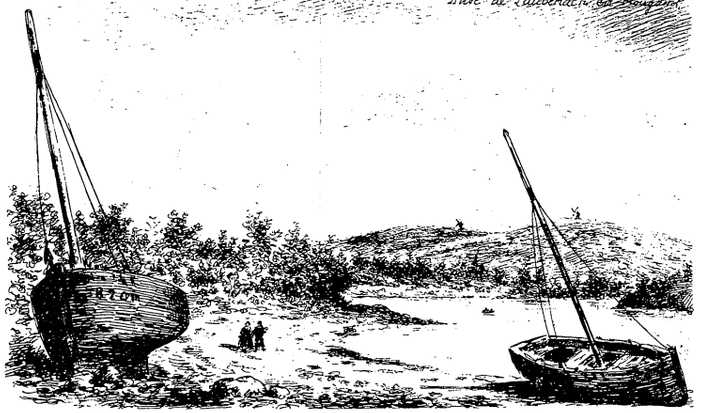
Rocher de Roc'h Nivelen en Plougastel 1917

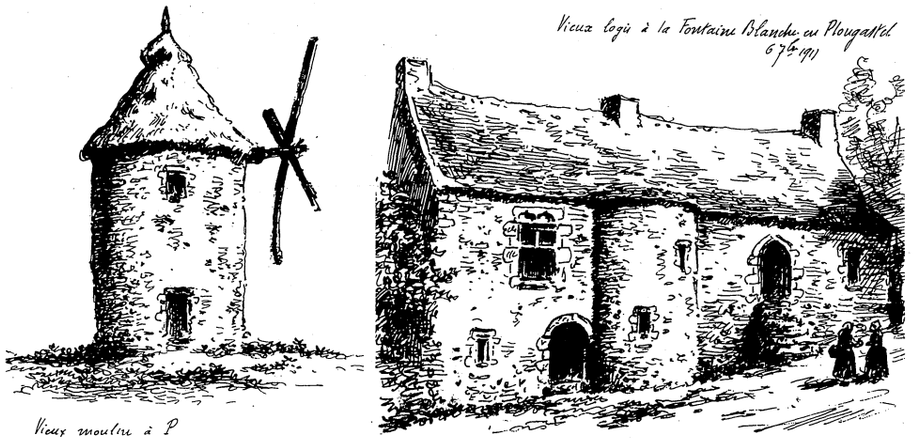


L'anse de Lauberlach en Plougastel 1917



Anse de Lauberlach en Plougastel





Le manoir de Scouédic est un bâtiment du XVII^e avec lucarne à fronton sur la façade, celle-ci s'ouvrant sur une cour fermée aux angles de laquelle sont deux tourelles carrées envahies par le lierre. Au-dessus de la porte cintrée de la cour, on distingue sur une pierre en partie le monogramme du Christ surmonté de la Croix. D'après la tradition le manoir a été habité par des moines qui ont fondé la chapelle voisine de Langristin.

Le manoir de Rosily situé près de la chapelle de la Fontaine Blanche est une exploitation agricole. Il fut la demeure de la famille du même nom. Le manoir du Cosquer-Beauvoir près de la chapelle Saint-Jean existe toujours.

Un autre manoir du Cosquer, près le Passage, ceux de Kergoff, du Guermeur, Roscerff et Kernisy ont totalement disparu.

A Plougastel est né le 16 janvier 1869, Félix Le Dantec. Après quelques années passées à Plougastel, le père, qui était médecin, s'installa à Lannion. C'est au collège de cette ville que Félix entama de brillantes études.

Son père était le médecin de Renan : Félix, étudiant à Janson de Sailly à Paris, fréquenta Renan qui exerça sur sa formation intellectuelle une grande influence.

En 1885 il entra à l'École Normale Supérieure, enleva ses licences d'analyses et de chimie puis s'adonna aux sciences naturelles. Pasteur qui avait remarqué sa vive intelligence se l'attacha comme préparateur en 1888. Pendant quatre ans Le Dantec fut le témoin des travaux de l'illustre savant.

Tout le temps qu'il ne consacrait pas à la bactériologie, Le Dantec le donnait à sa langue maternelle. Il apprit les dialectes de tous les cantons de

Basse-Bretagne, s'adonna à l'étude de l'irlandais, du gallois et se demanda même, d'après Charles Pérez, son biographe, s'il n'abandonnerait pas la biologie pour suivre dans leurs études celtiques les maîtres qui étaient alors Henri Gaidoz et d'Arbois de Jubainville.

En 1899 il fut chargé d'un cours d'embriologie à la Sorbonne. Son enseignement original et lucide eut un vif succès. En 1902, Le Dantec prenait définitivement rang à la Sorbonne par la création faite pour lui d'une chaire à la Faculté des Sciences.

Ses nombreux ouvrages lui acquirent une grande notoriété. Décédé le 6 juin 1917, sa biographie, par Jaffrennou-Taldir, a été publiée dans *An Oaled* de 1929.

Bien que né à Brest en 1875, c'est à Plougastel que vécut toute sa jeunesse Claude Le Prat *(Glaoda ar Prat, barz Plougastel)*, auteur de nombreux ouvrages en langue bretonne dont le premier fut consacré à sa paroisse d'adoption : *Mouez reier Plougastel* (24). Instituteur libre, il décéda à Angers le 13 avril 1926.

LOGONNA-DAOULAS

LOGONNA-DAOULAS. — (*Loc-Nonna*, oratoire de Nonna ou *Loc-Mana*, oratoire de Mana). Saint Nonna qui est aussi le patron de Penmarc'h, est un saint breton qui n'est pas connu. Mais il existe dans les archives de Lesquiffiou un contrat d'échange passé le vendredi avant la Chandeleur de 1380, par devant la Cour de Guy, vicomte du Faou, entre Jehan de Keraliou, d'une part, et Guéguen an Galdeuc et Tiphaine sa femme, d'autre part, concernant des terres dans la paroisse de Hanffvec et de *Loc-Mana*. D'après cette forme ancienne du nom des deux communes actuelles de Logonna-Daoulas et de Logonna-Quimerch, il semble que leur éponyme ne soit pas, comme on l'a cru, sainte Nonne ou Nonna, patronne de Dirinon, mais un saint ou une sainte Mana dont on ne sait rien. L'acte en question, sur parchemin, est scellé du sceau de Hue de La Haye, qui porte un *oiseau accompagné d'une étoile*.

Les plus anciens documents sur l'origine de Logonna proviennent des archives de l'abbaye de Daoulas. C'est ainsi qu'il semble résulter d'un acte du 31 mars 1237 (25) que la seigneurie d'Irvillac et Logonna était à l'époque un ramage de la vicomté de Léon, elle paraît appartenir à Eude de Males-

(24) — Claude Le Prat, barde de Plougastel, auteur de... *La Voix des rochers de Plougastel.*
(25) — Arch. du Finistère. Inventaire des titres de l'abbaye de Daoulas.

troit, petit-fils de Hervé de Léon, qui confirme, en faveur de l'abbaye, diverses exemptions précédemment octroyées.

Le nom de la paroisse de Logonna ne paraît pas remonter au-delà du XI^e siècle, tous les documents jusqu'au XVII^e siècle écrivent *Lougonna* et l'orthographe Loc-Monna que l'on voit apparaître ensuite semble donc devoir être une erreur de transcription, puisque l'élision du M, placé devant l'éponyme Onna ne peut absolument pas s'expliquer.

La presqu'île de Logonna-Daoulas, large de trois à quatre kilomètres, s'étend de la rivière de l'Hôpital-Camfrout, au sud ; celle de Daoulas au nord, et la rade de Brest, à l'ouest. « Rien de plus varié, de plus fertile, de plus riant que la route qui, longeant la rivière, conduit de Daoulas au bourg de Logonna, situé à l'extrémité de la presqu'île. On chemine constamment au milieu de bosquets et de vergers plantés de toutes sortes d'arbres fruitiers, de la végétation la plus vigoureuse au travers desquels on aperçoit, de temps à autre, les nombreuses baies qui découpent ce coin de terre et le font ressembler à un jardin. » (26)

Le bourg à six kilomètres de Daoulas, se groupe autour d'une jolie église du style de la Renaissance avec survivance du gothique fleuri. Le clocher à deux galeries, datant du XVII^e siècle est d'une sveltesse et d'un élan presque sans rivaux dans le Finistère.

L'église de Logonna est un ancien prieuré-cure de l'abbaye de Daoulas, desservi par un chanoine de ladite abbaye (acte de 1235), en forme de croix latine elle se compose de la nef avec ses collatéraux et de deux grandes chapelles. Cette église reconstruite au début du XVII^e succéda à un édifice primitif, nous n'en voulons pour preuve qu'un décret de l'Official de Quimper, du 11 juillet 1495, confirmant Guillaume de Rosmorduc, seigneur dudit lieu, dans la possession des prééminences de l'église paroissiale. Il portait pour armes d'*argent à trois roses de gueules, boutonnées d'or*.

Le clocher, à deux étages de cloches et double galerie, porte au-dessus de l'entrée la date 1618 et sur la tour celle de 1667, dans celle-ci existe une belle cloche de 1769 portant inscription. Au-dessus de la porte latérale nord, se trouve cette inscription : « *On entre ici avec crainte car c'est la maison du Seigneur Dieu* ».

Dans la même chapelle on voit un bel enfeu du moyen-âge aux armes de la maison de Rosmorduc. Il fut restauré une première fois en 1495 par Guillaume de Rosmorduc, une seconde fois en 1597 par Michel de Rosmorduc. D'autres remaniements ont été effectués au cours du XVIII^e en même temps que d'autres travaux concernant l'ensemble de l'église.

(26) — Pol de Courcy, *La Bretagne Contemporaine, Finistère*.

Dans la chapelle du Rosaire sont deux belles statues en bois : saint Isidore en guêtres et *bragou-braz*, avec une ceinture rouge sur sa veste de paysan tenant sous son bras gauche une faucille et une gerbe dorée ; la Sainte Vierge, revêtue d'une tunique blanche, drapée dans un manteau bleu, et portant sur le bras gauche un petit Jésus à l'air très enjoué.

Dans la chapelle du pignon nord il y a deux grandes statues de bois : saint Monna en évêque, avec rabat, robe et mozette violettes et rochet blanc ; saint Yves, qui porte rabat, soutane et camail noirs, surplis et étole verte et tient dans la main gauche un manuscrit qu'il indique de la main droite.

Une autre statue, en pierre, de saint Monna représenté en évêque, la main droite levée pour bénir est située près de l'autel. Contre les colonnes qui divisent le transept il y a deux statues en pierre, non identifiées, l'une représente un religieux, l'autre un évêque, dont le socle porte en lettre gothiques le nom de J. Talagas suivi d'une ancre. Près des fonts baptismaux se trouve un grand bénitier en forme de décagone avec ces inscriptions :

IHS MARIA. F. GVERMEVR LA
FAICT FAIRE I. THOMAS F : 1693
SANCTE MONNA ORA PRO NOBIS

Près de l'église, ossuaire du XVII^e siècle. Il renfermait une Mise au tombeau dont on retrouve l'un des vieillards sur le calvaire à l'entrée du bourg, le socle de la statue porte un écusson aux trois roses ainsi qu'une inscription en lettres gothiques.

La chapelle Saint-Jean, à Gorréquer, est de forme rectangulaire, surmontée d'un joli clocher ajouré à deux balustrades. Une belle fenêtre ogivale flamboyant donne sur le chœur. Le portail d'entrée porte les armes de Rosmorduc. La sacristie est datée de 1656.

Cette chapelle possède les statues de sainte Martine, saint Paul Aurélien (évêque), saint Jacob, saint Jean-Baptiste, sainte Élisabeth, saint Laurent et sainte Apolline.

Près de la chapelle une fontaine monumentale est datée de 1644. Le jour du pardon, qui a lieu le dimanche le plus proche du 24 juin, il est une tradition que chacun vénère : devant une source, que la présence de l'image de saint Jean taillée dans le granit, ne rend que plus précieuse, c'est un défilé ininterrompu durant l'après-midi, certains laisseront tomber une goutte d'eau sur leurs cils et leurs yeux ne devront plus jamais se fermer à la lumière, d'autre créeront des petites croix de bois qu'ils lanceront sur l'eau, on dit que leur flottabilité renseigne sur la durée plus ou moins longue de l'existence.

La jolie chapelle de Sainte-Marguerite possède, comme la précédente, un élégant clocher de la Renaissance, daté du début du XVII^e. Elle a été res-

taurée et modifiée en 1890. C'est de cette époque que datent le bas-côté sud et l'abside.

Une belle fontaine, avec jolie statue de sainte Marguerite aux mains jointes, dont la source jaillit dans la chapelle même porte la date de 1658. Sur le placître il y a un calvaire portant la date de 1515.

Il ne reste plus de traces de la chapelle Saint-Armel. Seuls les comptes attestent son existence avant la Révolution.

La chapelle de Rosmorduc, sous l'appellation de la Nativité de la Vierge, a été fondée en 1697 par Alain le Gentil et Barbe le Bigot de la Villefréhour, Sr et De de Rosmorduc.

Logonna est l'une des paroisses du Diocèse qui possède le plus de calvaires. Sur la route menant du bourg en direction d'Irvillac on en compte six et ce « chemin de croix et de la foi » se prolonge par Menez Compas et Malenty, jusqu'au-delà du bourg de Saint-Éloi.

La croix de *Ruliver*, près du bourg, dont la base est formée d'un petit lech auquel s'adosse un autel de pierre de kersanton, date du XVIe et a été remaniée depuis. Au-dessus de l'autel un ange présente, encadrés dans la couronne d'épines, les pieds et les mains de Jésus avec leurs plaies. Ce sont là les armoiries des carriers, nombreux à Logonna, toujours exposés à se meurtrir les pieds et les mains. A droite de ces armoiries, statues en pierre de saint Jean et de saint Nicomède, le socle de cette statue porte une inscription en lettres gothiques avec armes.

A *Clëmenehy* calvaire du XVIIe. D'un côté le Christ environné d'épines, de l'autre la Vierge portant l'Enfant Jésus.

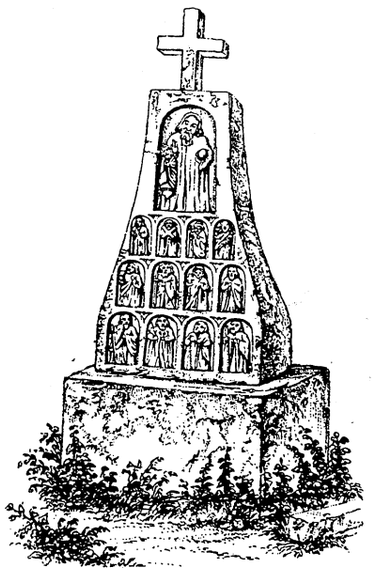
A *Gorre c'hoat*, croix du XVIe, elle présente d'un côté le Christ avec sa mère et saint Jean, de l'autre côté la Sainte Vierge accompagnée de saint Pierre et de saint Monna.

A *Prat an dour*, croix du XVIe qui porte à l'avers une Pieta en granit. La croix de *Penanrun*, date de 1541, et porte un écusson aux armes de Rosmorduc.

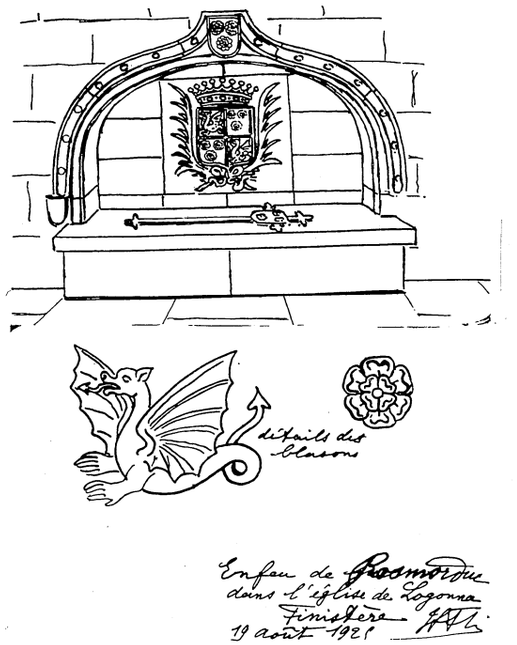
Mais le monument le plus curieux est le menhir christianisé de *Rungleo* qui serait du XVIe siècle, l'époque de sa christianisation est très contestée. Des personnes autorisées soutiennent qu'elle date du moyen-âge. Appelé « Croaz an daouzeg Abostol », il est taillé sur ses quatre faces et surmonté d'une croix.

Une de ces quatre faces porte trois rangs de quatre arcades en plein cintre chacune de ces arcades contient, sculptée en bas relief, la figure d'un des apôtres avec son attribut respectif. Entre le rang supérieur et le faîte du lech dans une niche également en plein cintre, mais bien plus grande que les autres, est l'image du Christ, en robe longue, bénissant de la main droite et

tenant de la gauche le globe du monde. A la base on observe, sur le socle, l'entaille qui servait peut-être à fixer les liens, lorsque le monolithe, avant la transformation que l'on connaît, fit office de pilori.



La Croix-Menhir de Rungléo



Les prééminences et droits honorifiques dans l'église de Logonna appartenaient de temps immémorial aux seigneurs de Rosmorduc.

Les prééminences consistaient à avoir leurs armoiries dans les vitres et au sommet du premier pilier. Ils possédaient aussi une voûte et tombe « enlevée » avec leurs armes dans le chœur, du côté de l'Évangile, ils avaient encore une voûte et des tombes armoriées dans la chapelle du Rosaire, un caveau sous l'église, derrière le maître-autel, ainsi que leur banc clos à accoudoir.

Le manoir de Rosmorduc, vieux logis seigneurial, est dissimulé dans les arbres, près du rivage de la mer, au fond d'une profonde anse à marée qui baigne ses murailles. Un portail armorié daté de 1648, défendu par des meurtrières donne accès à la cour intérieure par une large porte cavalière, accostée d'une petite porte pour les piétons.

La façade, de pierre de taille en grand appareil, en arcades à sa base est ornée à son sommet de jolies lucarnes de la Renaissance.

Dans l'acte du 31 juillet 1320, Guillaume, fils de Hervé de Rosmorduc, donne partage à son cadet Henry. Il y consent l'acte de féage et le manoir mentionné y est qualifié déjà de possession ancienne, avec son clos et son hôtel.

L'ancienne forme du nom était, Rosmordruc ou Rosmordreuc, l'étymologie serait : Ros-Mordruc, tertre fortifié, certains préfèrent simplement y voir le nom de son premier possesseur, Mordreuc.

Le manoir de Rosmorduc fut le berceau de l'antique lignée du même nom, qui se fondit en 1595 dans la maison le Gentil, issue de Jehan, chevalier, seigneur de Barvedel, qui fut un des compagnons de guerre de Bertrand Duguesclin et portait pour armes « *d'azur au dragon d'or* ».

En 1678, le manoir, avec étangs, moulins, fûtaies, colombier de pied, appartenait à Mauricette de Ploëuc dame de Rosmorduc, qui en fournit déclaration au roi, ainsi que des lieux nobles de Logonna et des seigneuries de Coëtninon et de Pencran.

Les « bâtiments du vieux château, chapelle, jardins » furent vendus nationalement le 21 ventôse an III, transformés en locaux de ferme et partiellement ruinés. Au siècle suivant ils furent rachetés par le comte Georges de Rosmorduc, auteur réputé, qui a donné un important travail sur la Bretagne, à la fin du siècle dernier.

De l'ancien manoir du *Roc'hou*, près de la rivière de l'Hôpital, il subsiste deux maisons de construction solide sans caractère architectural, la plus grande porte la date de 1672 et l'inscription Amis et Guermeur, la seconde 1701.

Au bourg, sur la place, le *manoir du Bourg*, solide construction du XVII^e^, paramenté en pierre de Logonna, porte sur une lucarne la date de 1639. Au siècle dernier se voyait encore, à l'arrière du bâtiment, la tourelle contenant l'escalier à vis de pierre.

Autour de la place, on observe plusieurs jolies maisons dans le style du XVII^e^.

A un kilomètre du bourg est le *Moulin à mer*; ancien moulin féodal de la paroisse, il tire son nom de sa situation sur le bord de la rivière de l'Hôpital-Camfrout à l'endroit où elle se jette dans la rade de Brest. La mer fait mouvoir des meules du moulin, une disposition ingénieuse des écluses permettant, à chaque marée, l'introduction dans l'étang d'une quantité suffisante d'eau de mer pour l'exploitation de l'usine.

Logonna disposait encore de plusieurs moulins, dont ceux de Clemenehy et de Roderou aujourd'hui disparus.

La pointe S-O de la presqu'île de Logonna-Daoulas se prolonge par les petites *îles du Bendy*, formées de schistes dont les strates s'inclinent vers l'ouest. Les deux îlots du Bendy sur lesquels ne pousse qu'une herbe rase, contrastent par leur aridité avec la riche végétation de la presqu'île de Logonna.

La plus grande des deux îles du Bendy (en breton Bemdy) et aussi la plus éloignée du rivage était habitée dans les temps anciens, elle aurait servi de refuge lors des invasions, protégée par la falaise sur les côtés, elle conserve la grande levée de terre et de pierre sèche, de plus de cinq mètres de hauteur, aujourd'hui recouverte par la végétation, qui défendait l'accès.

L'emplacement de la chambre de guet, taillé dans le schiste de la falaise, à sa base, est encore visible. A l'extrémité sud-ouest de l'île, la roche « an Escop Gwen » sert d'amer pour les navires se dirigeant vers l'Hôpital.

Plus à l'ouest, le long de la rivière de Daoulas, et proche de la chapelle Saint-Jean, sont les vestiges du *Château* (ar C'hastell), camp retranché ou motte féodale du haut Moyen Age, sa butte de terre se profile sur l'eau.

La pierre de Logonna est exploitée à la pointe du *Roz*, où existe une des plus anciennes carrières du pays. On y fabriquait aussi des boulets de canon. C'est une terre de ligence, nous apprend un acte du 3 octobre 1514, qui faisait partie du domaine de Rosmorduc.

La carrière de *Garzvaden* (Kervaden), semble être la plus ancienne des carrières de kersanton, il est convenu sur l'ancien bail qu'il se trouverait résilié de plein droit si « le roi venait à avoir besoin de la susdite perrière à en disposer pour ses travaux au port de Brest ou ailleurs ».

Les monuments du passé ont mis largement à contribution la pierre de Logonna, mais de couleur plus sombre et de grain plus fin, elle ne provenait pas des carrières dont nous venons de parler. Le gisement dont on l'extrayait est plus rapproché de Rosmorduc, dont dépendaient les carrières, et l'on voit encore des traces de l'exploitation ancienne d'où partaient, au commencement du XV^e^ siècle, les bateaux (gambarae) qui transportaient à Quimper les pierres destinées à l'ornementation de la cathédrale. (27)

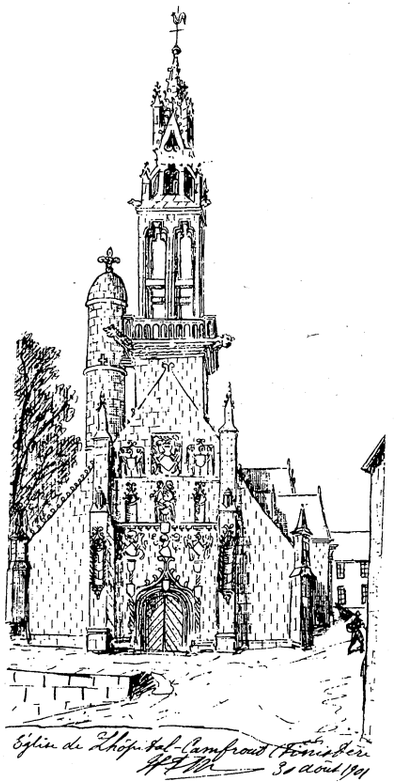
L'HÔPITAL-CAMFROUT

L'HÔPITAL-CAMFROUT. — Gutffrout en 1516. A quatre kilomètres au sud de Daoulas s'élève l'église de l'Hôpital-Camfrout, au fond d'une petite rivière dans laquelle monte la marée.

(27) — Le Men, *Monographie de la cathédrale de Quimper.*

L'Hôpital-Camfrout est une ancienne trève de Hanvec. Bien que les aveux de La Feuillée n'en parlent point, les archives remontant seulement au XVI[e] siècle, l'Hôpital-Camfrout dut appartenir primitivement aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et former un membre relevant de la Commanderie de La Feuillée. Par la suite, l'Hôpital devint une dépendance de l'abbaye de Landévennec.

La façade de l'église n'est pas sans analogie avec celle plus récente de Rumengol. Au-dessus de la porte sont ménagées trois niches à coquilles — il y en a six à Rumengol — de style Renaissance, dont celle du milieu abrite une statue de Notre-Dame de Pitié. De nombreux écussons, la plupart très frustres, décorent la façade. Le clocher, svelte et élancé, est accosté, comme à Rumengol, d'une tourelle ronde d'escalier s'amortissant en dôme.



A l'intérieur on conserve plusieurs anciennes statues : Notre-Dame de Bonne Nouvelle, saint Yves, saint Sébastien, etc. et une sainte Barbe qui porte cette inscription : *Jehan fist faire l'an 1511.*

A l'extrémité sud de la presqu'île formée par le cours de la rivière de l'Hôpital-Camfrout et celui de la rivière de Keroullé, s'élève la petite île de *Tibidy* (maison de prières), en face de Landévennec. On y voit une pierre sculptée, ou plutôt un bas relief, que l'on croit y avoir été transporté de Landévennec, où sont figurés, comme sur la maison abbatiale de ce monastère, deux saints présentant à Grallon le plan de l'église et du couvent. Cette pierre est, dans le pays, le sujet d'une légende. On dit qu'un jour on voulut l'emporter, et qu'on y attacha quarante-huit bœufs qui ne purent la transporter qu'à quelques pas de là. On en conclut naturellement qu'il y avait un obstacle occulte à son enlèvement, et l'on se décida à la reconduire à sa place, ce à quoi deux bœufs suffirent (28).

L'île de Tibidy, qui appartenait aux moines de Landévennec, fut vendue nationalement le 5 mars 1791 à Yves Maquerez.

Après la désaffection du cimetière qui entourait l'église on a transféré en 1884 dans le nouveau cimetière la belle croix du XVI[e], en kersanton, à double étage. On y voit le bon larron porté par un ange, le mauvais larron porté par un diable. Sous le Christ un écusson porte la date 1884.

Dans la commune il y avait plusieurs manoirs dont Keralliou, issu, dit Guy Le Borgne, des anciens vicomtes du Faou. Il lui donne pour armes : *d'argent à 5 hermines de sable posées en fascé au chef de sable.* Pendant la Révolution les bois furent saisis sur Kersalaun.

Le manoir de Keroullé, situé au bord de la grande route, appartenait à Bernard Omnés.

Un peu à l'ouest du bourg est situé le hameau de Kersanton qui a donné son nom à la belle pierre que nos sculpteurs bretons ont si habilement mise en œuvre. Le kersanton est par excellence la pierre monumentale de la Basse-Bretagne. Pas un monument digne de ce nom qui ne soit, chez nous, taillé dans cette pierre : malléable sous le ciseau du tailleur d'images et d'une teinte bleutée quand elle est de fraîche extraction, elle acquiert par le temps une dureté extrême et une patine admirable, tantôt noire, tantôt bronzée. Toutes les œuvres d'art des XV[e] et XVI[e] siècles que nous admirons encore : les calvaires de Plougastel, de Guimiliau, de Pleyben, le magnifique jubé du Folgoët ; les efflorescences gothiques de nos vieilles églises, tout cela n'est-il pas taillé dans le kersanton ? C'est une roche à grains très fins, composée d'amphibole

(28) — P. Levot, *Excursions dans la rade de Brest et ses environs. Annuaire de Brest*, 1866.

et de mica en parcelles finement disséminées dans la masse et contenant souvent du felspath.

Les gisements de kersanton sont au nombre de deux : l'un en l'Hôpital-Camfrout et Logonna-Daoulas, le long de la rivière de l'Hôpital depuis le bourg jusqu'au Moulin à mer ; l'autre à Kersanton en Loperhet à l'extrémité de la rivière de Daoulas au sud de Rosviec.

IRVILLAC

IRVILLAC. — Erveillac. Ancien prieuré-cure qui relevait de l'abbaye de Daoulas. L'ancien patron de la paroisse était saint Monna que saint Pierre a supplanté. Il avait pour trève Saint-Éloi.

L'église est en majeure partie du XVII^e^ siècle, le clocher a été frappé par la foudre dans la nuit du 13 au 14 janvier 1777, la chambre des cloches a été refaite en 1850 d'après les dessins de l'abbé Pouliquen alors vicaire à Irvillac. Elle comprend une nef de six travées avec bas-côtés, clocher encastré et un chevet plat.

Ce qu'il y a de plus remarquable à noter dans la disposition extérieure de l'église, ce sont la porte géminée du midi et les deux portes ouest.

La façade ouest présente à sa base une porte encadrée de deux pilastres et de deux colonnes doriques, quatre colonnes à chapiteaux coniques. Au-dessus de la corniche sont les statues de saint Michel, de saint Pierre, saint Jacques et saint François d'Assise. Dans la frise est sculptée l'inscription suivante : FRANCISCVS : VINCENTIVS : DE : KEROVARTZ : CANONICVS : REGVLARIS : ABBATIE : BEATAE : MARIAE DE : DAOVLAS : ET : PRIOR : RECTOR : HVJVS : LOCI : 1656.

Le portail midi, de style Renaissance, porte la date de 1668. Au milieu des deux portes géminées, en plein cintre, un bénitier bien fouillé est surmonté d'une figure d'ange aux ailes tombantes. Deux colonnes latérales soutiennent une large corniche d'où part un arc en plein cintre formant tympan. Dans ce tympan, une niche à coquille abrite une belle statue en kersanton de l'*Ecce-Homo*. Les deux clefs de voûte de la porte géminée et celle du tympan sont ornées de têtes d'angelots.

A l'intérieur, ce qu'il faut admirer surtout, c'est le riche autel du Rosaire du XVII^e^ siècle, avec ses statues polychromes, en grandeur naturelle, d'une anatomie parfaite. Elles représentent saint Pol Aurélien, la Sainte Vierge donnant le chapelet à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne, sainte Victoire et sainte Prospère, martyres.



IRVILLAC — Le portail midi

A l'angle de l'autel du Rosaire, un groupe superbe d'attitude souffrante représente aussi, en vraie grandeur, la Magdeleine et la Mère de douleur soutenant le corps de son divin Fils, affaissé à son côté.

Dans le bas-côté midi est un groupe d'un mètre de hauteur environ, en bois polychromé, de saint Sébastien entre deux guerriers romains. L'expression du saint martyr est bien rendue, mais on n'en dira pas autant des soldats : le statuaire a voulu rendre des mines patibulaires, il n'a réussi qu'à faire des figures triviales.

Surmontant ce groupe, une pierre en bas-relief est encastrée dans le mur. Un ange tient devant lui une sorte de tableau portant tous les instruments de la Passion : au centre, dans un écusson, les stigmates des cinq plaies du Sauveur ; au-dessus, les trois clous ; au-dessous, les tenailles, le marteau, les dés et une inscription indéchiffrable en caractères gothiques ; à droite, la croix entourée de la couronne d'épines ; à gauche, les verges et la colonne de la flagellation, avec le coq au sommet.

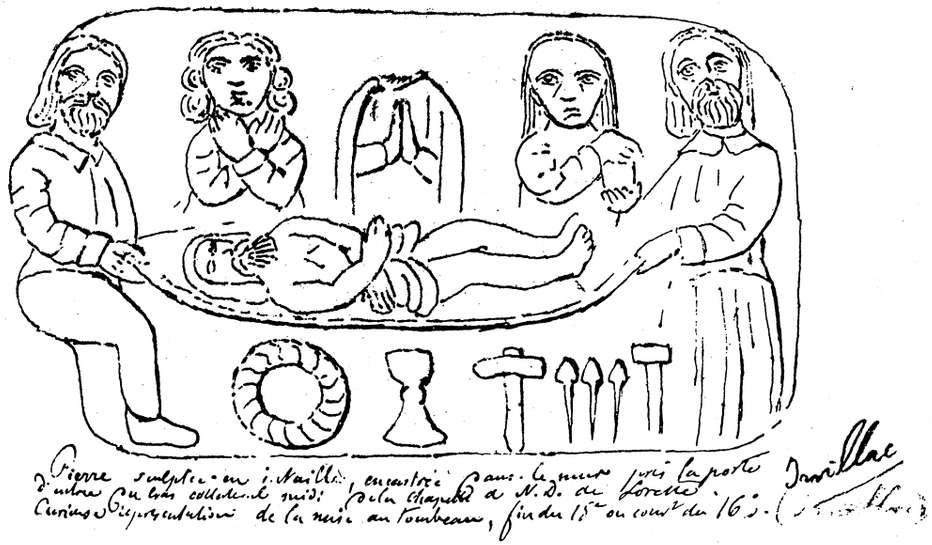
Sur la croix du cimetière, au pied du fût est l'inscription : JEHAN ANDRE et sur le socle : L'AN MIL CINQ CENS LIR .

A l'envers de l'embase, sous le Christ, accompagné de la Vierge et de saint Jean, un écusson porte trois croisettes ancrées, 2 et 1. Cette partie est moins ancienne que le reste du petit calvaire, on lit la date de 1706.

Dans le mur du cimetière, à l'est, sur la route de Quimper, est encastrée une pierre gravée en entaille provenant de l'ancienne abbaye de Daoulas et paraissant remonter à une date très ancienne. Le Christ, les bras étendus, abrite sous son manteau largement ouvert l'assemblée des saints parmi lesquels on reconnaît saint Pierre, saint Luc, saint Paul, une sainte avec la palme du martyre, un évêque, etc. Dans les angles supérieurs sont deux anges musiciens. Au-dessous, on lit l'invocation : OMNES SANCTI ET SANCTE DEI ORATE PRO NOBIS

La chapelle de Notre-Dame de Lorette située à Coatnant est en forme de croix latine, elle date de 1634 et a été restaurée en 1822. Le côté nord de la chapelle n'existe plus. Il reste seulement quelques pierres témoins des anciennes dimensions de cette chapelle. Ce fut un lieu de pèlerinage attirant des foules.

Devant la chapelle une belle fontaine sort de dessous le calvaire. Ce calvaire est curieux avec ses deux tiges à double courbure, en pierre comme le reste, qui sortent de chaque côté du fût. Chaque tige supporte deux statues :



Pierre sculptée en intaille et encastrée dans le mur de la chapelle de Notre-Dame de Lorette

Notre-Dame - saint Pierre, saint Jean - Saint Yves. Le Christ manque, il reste les deux larrons, il existe plusieurs emplacements de statues, quelques-unes gisent sur le sol.

Le maître-autel porte en bas relief les scènes de la Résurrection et de l'Assomption, les autels latéraux quatre sybilles en bas relief avec leurs attributs : Phrygia, Persica, Hellesponteca, Delphica.

La chapelle possède une belle croix en argent. Elle fut réclamée en 1793 pour la Monnaie. Les paysans chargés de la conduire à Landerneau firent semblant de se battre en route, se firent aux bras des entailles sanglantes et arrivèrent en ville disant qu'ils avaient été attaqués et maltraités par des voleurs qui avaient enlevé la Croix (29).

Dans cette chapelle il y avait plusieurs statues qui ont été placées au musée de l'Évêché, entre autres saint Wintroc. Il s'y trouvait aussi une Vierge Mère dite Notre-Dame de Narguen.

La chapelle Saint-Jean située à deux kilomètres du bourg était autrefois dédiée à saint Mélar. En forme de croix latine, elle est couverte sur charpente apparente. Sur l'une des sablières on lit :

IAN . GOAR . F . IAN . CREN . FABRIQVES . 1638

Du calvaire, dont on a enlevé les statues en kersanton, il ne subsiste que le socle portant la date de 1628.

La chapelle possède d'anciennes statues : saint Jean, Sainte Vierge, sainte Marguerite, saint Pierre, toutes en kersanton, saint Melar, sainte Catherine, saint Jean-Baptiste, une sainte aux mains croisées sur la poitrine, deux saints évêques et deux anges adorateurs.

La chapelle Notre-Dame de Délivrance est l'ancien ossuaire du XVII[e] siècle. Elle n'a guère de cachet. On y trouve les statues de sainte Anne et de saint Joachim.

La chapelle Saint-Christophe a totalement disparu. Elle possédait un beau saint Christophe qui se trouve maintenant dans l'église paroissiale.

A Roch-Meur se trouvait une chapelle dédiée à saint Gouesnou, elle a été détruite, mais la fontaine subsiste.

Les chapelles de la Trinité et de Sainte-Brigitte ont été détruites.

Au Rest il existe une fontaine contenant une statue.

A l'embranchement de l'ancienne route de Daoulas à Irvillac avec celle de Guernigou à Clecunan il y a un joli calvaire portant l'inscription M. IAN LIDOU. 1660. Cette date correspond peut-être à une réparation. Il a été transporté à cet endroit vers 1868, antérieurement il se trouvait à environ

(29) — Chanoine Abgrall, *Architecture Bretonne*, p. 383.

100 mètres plus bas sur la route de Daoulas. C'est un calvaire à trois gradins, le bas du socle est quadrangulaire, le fût, octogonal est très élancé, le Christ est assez bien de forme. Sur le socle statues mutilées de : saint Pierre (livre et clef), un autre apôtre, pieds nus, sans attribut, une statue (abbé mitré avec crosse recourbée en arrière) et une autre statuette.

Le manoir du Cosquer, près du bourg, a une tourelle et beaucoup de cachet. C'est un ancien château-fort placé au point culminant, cote 104, les murailles du jardin sont percées de meurtrières. Il a dû être bâti par les moines de Daoulas quand ils sont devenus prieurs recteurs d'Irvillac. Ce fut leur presbytère et il l'est resté jusqu'en 1904.

La porte extérieure est double, flanquées de pilastres et châpiteaux au-dessus avec une longue inscription en gothique :

HVJVS ALTARIS LAPIDEM DONAVERVNT J DVMENEZ, A BVZIC A D 1533

terminée par un écusson mi-parti des armes des Du Menez et des Buzic.

La maison donnant sur la cour a une très jolie porte d'entrée en anse de panier surmontée d'une accolade fleuronnée portant un écusson qui a été gratté et un autre frustre au-dessus de l'accolade.

Dans le corridor contre le mur de la cuisine une jolie crédence flanquée de colonnes losangées comme celles de la petite porte de l'église de La Roche.

Des autres manoirs d'Irvillac seul celui du Cosquer est toujours habité. Il appartenait en 1636 à François Du Bois, sieur du Rest, fils mineur de feu Jehan Du Bois et de Marie Toutenoutre.

Le manoir de Traonévézec qui appartenait en 1669 à la famille Du Menez était en ruines lorsqu'en 1925, M. de Rosmorduc se rendit acquéreur des dernières pierres intéressantes de la bâtisse.

A Lavadur il y avait autrefois un château fort. Du temps de Pol de Courcy on en voyait encore les formes. Des autres manoirs qui ont existé à Irvillac il ne reste que quelques ruines.

SAINT-URBAIN

SAINT-URBAIN. — en breton : *Lanurvan*. L'église de Saint-Urbain, ancienne trève de Dirinon, devenue commune en 1790, fut érigée en paroisse au Concordat. Placée sous le vocable du Saint Pontife qui gouverna l'Église de 223 à 230, année où il souffrit le martyre.

L'église a été restaurée à la suite d'un incendie criminel le 13 novembre 1904. L'édifice date de 1677. Le clocher, très élancé, à double chambre de

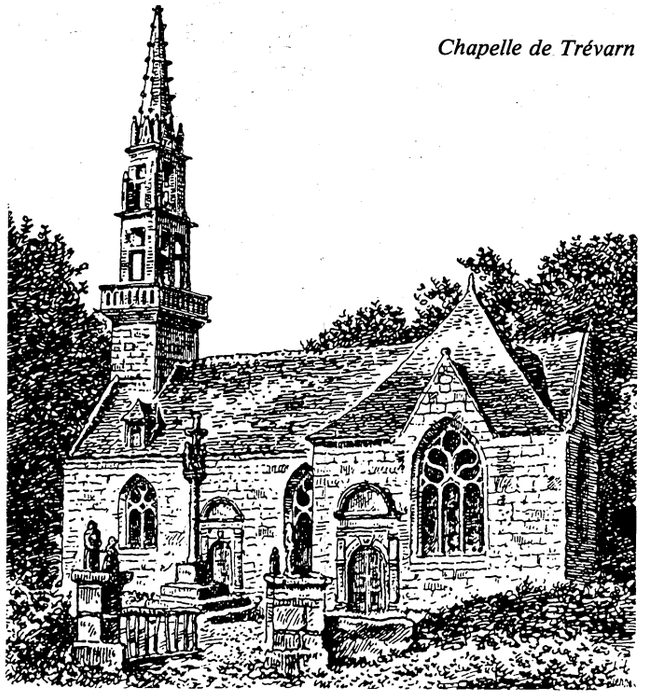
cloches et à deux galeries ne comporte aucune ornementation, mais a bon aspect par ses proportions bien équilibrées.

Des anciennes statues on n'a pu sauver que celle d'une sainte en kersanton.

Trévarn, ancienne trève de Dirinon, devint également commune en 1790. Le maire s'appelait Maurice Madec. Deux ans plus tard la commune fut supprimée et rattachée à Saint-Urbain.

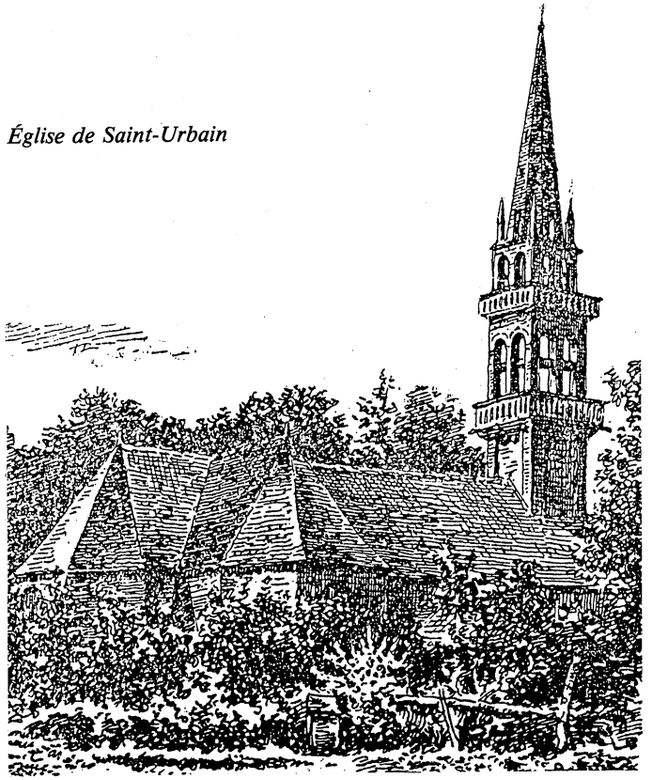
L'étymologie de Trévarn est discutée. On a dit que cela voulait dire la *Trève du Jugement*. Selon une explication qui paraît plus fondée ce serait la *Trève de Saint-Barnabé*. Tout ce pays a une grande dévotion pour ce saint. Tré Barnabé serait devenu Tré Barn, puis Trévarn.

Placée à mi-route entre Saint-Urbain et Daoulas, la belle chapelle de Trévarn est sous le vocable de Notre-Dame de l'Annonciation. Elle est appelée église de Saint-Baharn, *Sancti Baharni* dans l'acte de fondation de Daoulas, mais au XVIII[e] siècle la trève était sous le vocable de Notre-Dame de Pitié.



Chapelle de Trévarn

Église de Saint-Urbain



Dans la chapelle, statues de N.-D. de Trévarn, saint Étienne, saint Yves et saint Antoine, ainsi qu'une Pieta.

Noble homme Pierre Du Louet ayant manifesté son désir de placer ses armoiries sur l'église de Treffvarn il lui fut notifié le 10 mai 1514 par l'Official de Cornouaille, sur réquisition de Jacques de Rohan une interdiction de le faire sous peine d'excommunication et de 600 livres d'amende.

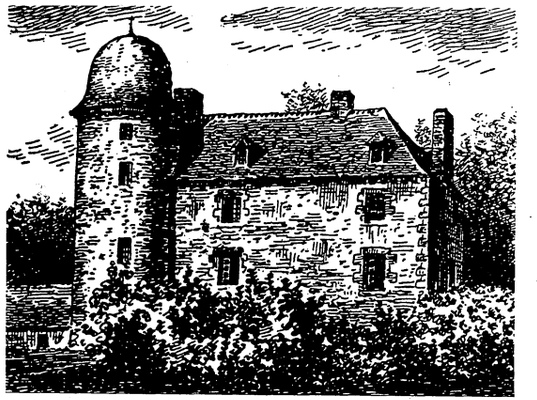
Sur le placître il y a un calvaire à personnages, du XVI^e^, avec saint Baharn et une descente de croix à quatre personnages, près de la chapelle existe une fontaine.

La chapelle de Beuzidiou est un édifice rectangulaire paraissant remonter au XVIII^e^. Elle contient un mobilier de valeur dont un retable de style italien et une Piéta très expressive. A proximité existe une croix.

La chapelle de Kerdaoulas, également rectangulaire, est de la même époque, la croix voisine est placée sur un rocher.

De la chapelle Saint-Paul, située au village de Kerbaol, il ne reste que les fondations dont les dimensions sont de dix mètres de long sur quatre de large. Elle était située au centre d'un cimetière où étaient, dit-on, inhumés les habitants de Plougastel-Daoulas. On appelle ce cimetière *Veret ar Saozon*. Une croix y existait autrefois.

Le manoir de Beuzidou a été restauré au XVIII^e^ siècle, il était autrefois la propriété d'une famille Le Veyer.



Manoir de Kerdaoulas

A Kerdaoulas on connaît les successeurs dans le manoir depuis Jeanne de Névet, dame de Kerdaoulas qui épousa en 1455 Alain Buzic, dont le blason était : *écartelé aux 1 et 4 d'or au léopard de gueules* qui est Névet, aux 2 et 3 *de gueules à six annelets d'argent,* qui est Buzic, leur devise : *Comzit mad* (Parlez bien). Cette famille s'est fondue dans Goezbriant en 1695.

D'autres manoirs ont existé dans Saint-Urbain, à Créach Balbé, à Kergoët, à Penhel, à Kersulec et au Plessis *(Quinquis)* où il existe encore une croix datée de 1518.

Dans la montagne de Menez ar Rohou, à deux kilomètres du village de ce nom, il y a un dolmen appelé Ti-Korrik, la table du dolmen a trois mètres de long sur 2,90 m de large et 1,50 m d'épaisseur.

A Créach Balbé se trouve une motte élevée dite Torguen ar Zall où selon la tradition fut enterré un prophète du nom de Gouinclé (30).

(30) — Du Chatellier, *Le Finistère Préhistorique.*

SAINT-ÉLOY

SAINT-ÉLOY. — Son église est l'ancien prieuré de Notre-Dame du Fresq trève d'Irvillac, dépendant de l'abbaye de Daoulas. Cette terre du Fresq avait été donnée par Guiomar de Léon et Nobili sa femme, fondateurs de l'abbaye vers 1172. En 1521, on trouve les moines de Daoulas réfugiés sur cette hauteur où l'air était salubre, à cause d'une épidémie de peste qui ravageait Daoulas.

Dès le XV^e^ siècle, dans la chapelle Notre-Dame du Fresq on honorait saint Éloi. En 1485, François II, duc de Bretagne, accorde l'érection d'une foire au Fresq. Par lettres du 13 mars 1567, Charles IX accordait l'établissement de deux foires annuelles au Fresq, l'une le jour de la saint Laurent, en août, l'autre le jour de la saint François, en octobre, outre celle qui existait déjà depuis longtemps.

Pour avoir de bons chevaux et les mettre à l'abri de toute influence pernicieuse, on offre communément à saint Éloi, leur patron, du crin, des cierges et de l'argent. La veille de sa fête, au tomber de la nuit, on allume aussi des feux de joie dans un grand nombre de villages. Le lendemain, dès l'aube, toutes les écuries se vident et l'on peut voir, sur les routes qui conduisent à l'une ou l'autre des chapelles du saint, de véritables processions de chevaux. On fait faire à ces animaux trois fois le tour du sanctuaire, on répand sur leur tête et sur leur croupe, on verse dans leurs oreilles de l'eau puisée à la fontaine sacrée, qui est voisine, et l'on espère ainsi leur assurer santé, souplesse et vigueur. Ces moyens sont bons ; saint Éloi ne manque pas d'être sensible à toutes ces prévenances, mais il ne se laisse réellement attendrir que par la prière suivante :

Aotrou sant Alar beniget,
Hoc'h asistans 'zo goulennet
Da brezervi diouz peb-tra
Hor loëned ar re wella ;
Da genta hor c'hezeg kened,
Pere 'zo sujet d'ar c'hlenved.
Ar strakouillon hag ann ekart
'Ampech out-do da labourat ;
Gant ar c'horbezenn ha poussed
Hanter-briz ne vent ket guerzet.
Ma teu d'ezho beza tik koat
'Vent kavet re goz 'raog ho oad.
Rag-se, sant Alar, ni ho ped
Da brezervi d'eomp hor c'hezeg.
Evel-se bezet great.

Seigneur saint Éloi béni, — Votre assistance nous requérons — A l'effet de préserver de tout mal — Nos bêtes les meilleures ; — En premier lieu nos juments pleines — Qui sont sujettes à la maladie. — L'étranguillon et la mémarchure — Les empêchent de travailler ; — Avec la courbature et la pousse — Moitié prix on ne les vendra. — S'il leur arrive d'avoir le tic (qui fait ronger le) bois, — On les trouvera trop vieilles avant l'âge. — C'est pourquoi, saint Éloi, nous vous prions — De garder de malheur nos chevaux. — Ainsi soit-il.

Cette oraison secrète, ou toute au moins peu connue, est particulièrement efficace, quand elle est récitée devant la flamme expirante des bûchers dressés en l'honneur du saint. En prononçant les dernières paroles, on doit sauter, à pieds joints, par-dessus les restes du brasier. (31).

Saint Éloi est appelé communément saint Éloi de Cornouaille.

L'église date du début du XVI^e^. Elle est en forme de croix latine, sans grand caractère. Elle comprend une nef de trois travées avec bas côté sud, une abside et deux transepts.

Au fond de l'abside, dans une sorte de retable, il y a trois statues grandeur naturelle, dont un remarquable saint Éloi, grand style, dans le genre saint Pol de Lampaul Guimiliau, plus magistral, avec mître et crosse, chape à orfrois ornés de personnages figurant les apôtres dans des niches, le saint n'a pas d'attribut.

Le clocher Renaissance a deux étages de cloches et une galerie, la porte midi est en kersanton et date de la fin du gothique.

Dans le cimetière joli calvaire de la même époque que l'église. Un respectable chêne orne la place du bourg.



(31) — *Revue Celtique*, tome VI, p. 76-77.

HANVEC

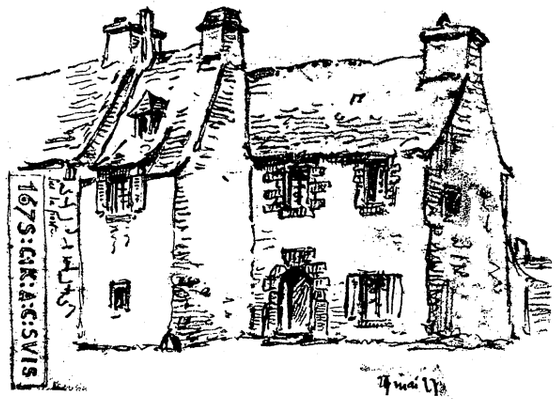
HANVEC. — F. Gourvil dans l'*Ouest-Éclair* du 10 avril 1930 donne l'étymologie de cette paroisse :

« Au double point de vue toponymique et topographique, cette belle commune cornouaillaise est l'une des plus intéressantes qui soit à étudier. Son nom, et celui de quelques villages disséminés sur son vaste territoire sont de curieux témoins de l'évolution subie au cours des siècles par les vocables de nos vieilles paroisses et des hameaux ou simples lieux-dits de nos campagnes.

La Charte XXVI du Cartulaire de l'abbaye de Landévennec, laquelle charte est vraisemblablement un apocryphe du Xe siècle est partiellement intitulée : *De Plebe Hamuc.* Aussi éloigné qu'il le paraisse ce terme *Hamuc* est l'ancêtre authentique, vieux d'une dizaine de siècles du nom *Hanvec* qui a passé avant d'en arriver à sa graphie actuelle par la forme HaFFvec (u = v) au XVIe siècle.

Le celtiste retrouve dans les graphies successives *Hamuc, Haffvec,* Hanvec, le radical *Ham, haff, Hanv* « été » et le suffice *-uc*, prononcé *ouc* devenu *-ec*, par l'intermédiaire de la forme *-oc* conservée en Léon.

Ce suffixe donne au nom Hanvec le sens de « *résidence d'été* » à rapprocher du gallois *Havod*, glosé « summer house » dans les dictionnaires anglais-gallois et dont il y a chez nous l'équivalent dans le nom *Hanvot*, qui est celui d'un village en Ploemeur (Morbihan). Le bourg actuel de la commune d'Hanvec fut probablement, avant la constitution de la future paroisse, la *villa* de quelque chef breton, mais en conservant son appelation



Vieille maison de 1675 à Hanvec

primitive, cette *villa* devait devenir le centre à la fois géométrique, spirituel et administratif d'une paroisse longue de quatre lieues et demie remarquablement délimité sur la totalité de son périmètre. »



Maison du XVIIe siècle à Hanvec

Ancien prieuré-cure dépendant de l'abbaye de Daoulas. En 1690, Hanvec était le plus considérable des dix bénéfices qui dépendaient de l'abbaye et valait 1 800 livres de revenu.

Dans les premières années du XVe siècle, Guillaume Floch prieur d'Hanvec était par ailleurs aumonier du duc Jean IV et abbé de Beaulieu.

L'église, placée sous le vocable de saint Pierre, a été reconstruite en 1875 à 1877 sur les plans de M. Bigot. Il a conservé son ancien porche, d'excellente facture, daté de 1625, avec deux colonnes cannelées à tambour avec arcade sculptée à grand clef d'acanthe et niche dans laquelle il y a une statue de pierre représentant saint Nicodème tenant à deux mains devant lui la couronne d'épines et le Saint-Suaire. Cette statue proviendrait de l'ancienne chapelle de Saint-Nicodème à Lanton. Au-dessus de la porte intérieure statue en pierre de kersanton d'un évêque.

A l'intérieur très bel autel du Rosaire : dans le croisillon de gauche tableau moderne, ou retouché, vaste composition — quatre belles colonnes torses enlacées de pampres de vigne parmi lesquels se jouent des angelots qui caressent des oiseaux, mordent dans les grappes ou sommeillent comme enivrés. Les statues (modernes) latérales sont des consoles soutenues par des aigles.

Au maître-autel, anges adorateurs, crédence en pierre gothique, avec écusson mutilé, soutenue par deux anges. Deux grandes statues XVII^e ou XVIII^e siècle, grandeur naturelle, de saint Pierre, le patron, et de la Madeleine avec son vase de parfums. Statues d'un saint pape et d'une sainte aux cheveux flottants, en corsage formant pointe comme un corselet, tenant livre.

A droite autel des Trépassés : au bas des colonnes, deux guerriers romains en bas relief, tableau (sans valeur) du Père Éternel, au-dessus dans la nef, Christ ancien. Aux angles du carré du transept, quatre anges formant corbels et soutenant des écussons sur lesquels on a peint des armes fantaisistes (Bretagne, papauté, évêque) mais sur deux desquels apparaît un lambel en relief.

Au bas de l'église, ancienne double cuve de fonts monolithe devenue bénitier, aux fonts, statues de saint Jean avec la robe en poil de chameau.

La croix qui se trouve dans le cimetière a été restaurée en 1622 par Roland Doré qui tailla les deux larrons.

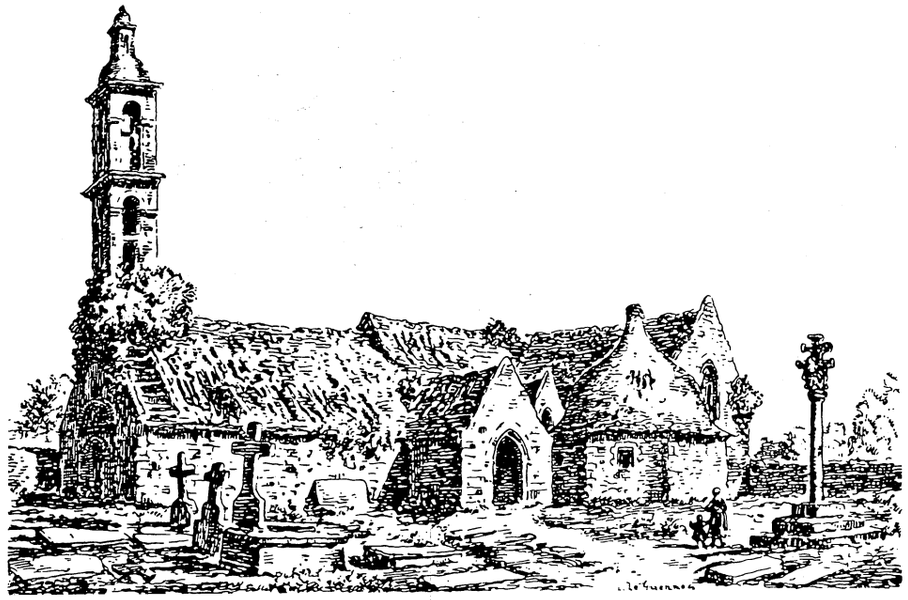
Lanvoy, ancienne trève d'Hanvec est située à 7 km au sud du bourg, au bord de l'anse du Faou, dans un très joli site. La chapelle a dû avoir pour patron primitif Boins ou Boy, l'un des compagnons de saint Pol Aurélien. Il semble bien s'identifier avec saint Bodian qui figure dans les litanies du missel de saint Vougay (32). Loth a reconnu d'une manière très régulière Loc-Bodian dans Lopoyen qui avait une chapelle à Lanvoy (33).

L'église tombe en ruines, sa toiture est affaissée et crevassée. Le clocher commence à s'incliner en avant. A sa base j'ai relevé un écusson mutilé, dans le tympan en arc de cercle du portail on reconnaît *un parti au 1* des Quélen, *au 2 d'un autre écu* dont on ne distingue plus qu'un *fascé chargé de 3 ou 4 besants (?)*. Ce ne sont pas les armes des Couriault du Quillio. La sacristie polygonale a sa coupole d'ardoises plus bosselée que le casque d'un légionnaire de Marius.

A l'intérieur, le délabrement serre le cœur. Il ne reste plus rien des deux vitraux coloriés ni du reste d'aucun autre... Le sol est couvert d'ardoises brisées, de gravats, de planches vermoulues. La goule du cimetière — qu'on accuse de vendre au chiffonnier les ossements des morts — arrache par morceaux le lambris peint au moyen d'un croc de fer et a converti le porche en bûcher et en poulailler. Le recteur actuel (34) M. Le Moigne, lui ayant exprimé vivement son indignation, la damnée mégère l'a poursuivi, un couteau ouvert à la main, et n'a reculé qu'en entendant le menacer de le f.. dans la rivière.

(32) — *Revue de Bretagne et de Vendée,* 1912, p. 217.
(33) — Duine, *Inventaire Liturgique*, p. 59.
(34) — Ma visite du 15 mai 1927.

Le maître-autel est de pierre, la maîtresse vitre a des meneaux flamboyants. Il y a une nef avec un bas-côté à droite, de 5 travées. A droite il y a une chapelle latérale avec deux fenêtres et un autel en pierre, un troisième autel contre le mur de gauche. Piles octogonales sauf les dernières, rondes avec des bases carrées. Belle cuve en kersanton de 1673.



Chapelle de Notre-Dame de Lanvoy, en Hanvec, (état en 1928)

Le cimetière existe encore mais la vilaine goule, dont nous avons parlé, qui s'est installée dans la maisonnette voisine, cultive des légumes au milieu des tombes. J'ai relevé sur l'une d'elles l'épitaphe de J.L.J. comte de Quélen, chevalier de Saint-Louis, décédé au château de Kerliver le 9 juillet 1844 ; de Josèphine Louise Marie de Rolland, comtesse de Quélen-Kerohant décédée le 20 novembre 1872 et de Prosper François André, comte de Quélen-Kerhoant décédé à Kerhoant le 15 septembre 18.. à l'âge de 73 ans. Il y a aussi des tombes de familles paysannes du quartier, les Marc'hic et autres.

Au carrefour du chemin qui descend vers la chapelle il y a une croix de carrefour à personnages datée de 1556, sur le socle l'inscription : RESTRE PR LE BAPTEME DU DUC DE BORDEAUX PR MR DE QUELEN, 1821.

Sur le placître est située une croix gothique du XVI[e], à côté du Christ en croix, la Sainte Vierge et saint Jean. Dans un marécage, près de la chapelle, la fontaine de dévotion.

En août 1930, M. Jourdan de La Passardière a débarrassé le bassin de la fontaine des pierres du toit que des vandales y avaient précipitées et il en a retiré une jolie statue en pierre d'un moine portant la chasuble antique sans manches, armoriée d'un écusson parti *au 1 d'une molette accompagnée de trois roses* et *au 2 d'un fretté.*

Le pardon de Lanvoy a lieu le deuxième dimanche de mai.

La chapelle de Saint-Conval se voit dans une clairière de la forêt du Cranou, délicieusement entourée de verdure. Elle est en mauvais état. Je n'y ai vu aucune date : quelques baies sont gothiques. Le clocher, en kersanton, est soigneusement exécuté et doit être l'œuvre de Roland Doré dont le nom se lit sur le beau fût octogonal qui subsiste seul, sur un piédestal disjoint de l'ancienne croix.

R : DOR : MA : FAICT, sur le dé la date : 1627.

Les statues, qui accompagnaient le Christ disparu, se trouvent dans la chapelle, au bas : saint Pierre, clef et livre ; saint Jean ; sainte femme ; saint évêque ou abbé (saint Conval ?).

La chapelle est bâtie de moëllons, l'un d'eux mesure plus de deux mètres de long. Les vitraux des fenêtres sont brisés et l'on y pénètre facilement. Au bas de la chapelle, et en dehors, il y a une sorte de table abritée sous un auvent d'ardoises, soutenue par deux lechs (?), qui tombe en ruines.

A l'intérieur, saint Conval dans une niche à volets sculptée et peinte. On y reconnaît la Véronique, saint Pierre, saint Éloi, saint Nicolas, saint Fiacre, un saint avec sac ou bourse, saint Sébastien. De l'autre côté, près de la croix, petite pierre levée (menhir), niche de la Sainte Vierge assise donnant un fruit à l'Enfant Jésus ; sur les volets, images de saint Tugen avec clef et chien, et

de saint Germain. Dans la chapelle de droite, panneau de pierre portant les emblèmes de la Passion, la Sainte Vierge, un saint ? ; chapelle de gauche, groupe de la Fuite en Égypte. Au bas de la chapelle, console Renaissance en kersanton avec cariatides qui doit provenir d'un autel.

Un peu au nord-est de la chapelle, dans le bois, est la fontaine. Une grande arcade gothique couvre un bassin peu profond. Elle contient une vieille statue d'évêque ou abbé (saint Conval sans doute) dont le pied est brisé et qu'un brave bûcheron m'a dit avoir été obligé de cimenter à sa place pour empêcher des imbéciles de l'emporter et d'aller le jeter dans un fourré du bois.

En 1675 on disait régulièrement la messe tous les dimanche dans la chapelle (35) qui est aussi dédiée à sainte Marguerite. On célèbre le pardon en juillet.

La chapelle du manoir de Kerliver était dédiée à sainte Agathe. En 1805, la famille de Quélen demanda qu'elle fut ouverte au culte. La chapelle ne possédait pas de vieilles statues. Près du château, il y a une fontaine avec statue en kersanton. Les nourrices sèches venaient vider la fontaine pour avoir du lait. Plus loin, à l'orée du bois, fontaine Sainte-Rose, statue en plâtre, réputée pour la vue. Les jeunes gens venaient en pèlerinage jetaient une croix dans la fontaine pour supputer leurs chances d'hyménée dans l'année.

A Boudouguen, sur la route de Hanvec à la forêt du Cranou, se trouve une croix au fût octogonal. Au pied du Christ, est placé un écusson accompagné de deux burettes ; deux consoles vides, derrière date de 16..

Plus loin, dans la direction du Cranou, à un carrefour, croix écotée avec Christ et consoles, écusson(?).

Le manoir de Kerliver était en 1636 la résidence d'écuyer René de Saint Gouesnou, S[r] de Mesmenguy, capitaine des paroisses de Hanvec et de Logonna. La propriété fut acquise en 1850 par la famille Deshaies de Montigny, elle a été léguée à la commune de Hanvec qui y a installé une école de laiterie.

Le manoir de Kerohan a longtemps appartenu à la famille de Quélen. C'est actuellement une ferme. Elle l'était déjà lorsque Eugène Boudin, artiste peintre de notoriété mondiale, qui avait épousé Anne-Marie Guédès, née en 1835 à Ruzaden en Hanvec, loua une chambre et y séjourna pendant six mois. Ils vivaient depuis trois ans ensemble à Paris et en Normandie lorsqu'ils se marièrent en 1863. Boudin vint pour la première fois en Bretagne en 1867 faire la connaissance de sa belle-famille. C'est un monde qui lui est totalement étranger qu'il découvre.

(35) — Quimerc'h, B.M.S., 21 janvier 1675.

Il décrit son environnement au manoir de Kerohant : une vaste chambre aux solives vermoulues, avec deux lits clos, une table, une grande cheminée, un crochet suspendu au plafond pour les hardes, un banc, deux ou trois bahuts. Sur la porte d'entrée du manoir une date : 1670. Boudin n'est pas resté inactif. Il a rayonné dans la région, tout l'attire, le pays est admirable comme les foires et les pardons, les chaumières, les groupes de gens. *C'est le talent*, dit-il, *qui va manquer pour tirer parti de tout cela.* » Le 28 août 1867 il écrit à son ami Martin : Faut-il le confesser ? Cette plage de Trouville qui naguère faisait mes délices n'a plus l'air à mon retour que d'une affreuse mascarade. Il faut presque du génie pour tirer parti de cette bande de fainéants « poseurs ». Quand on vient de passer un mois au milieu de ces races vouées au rude labeur des champs, au pain noir et à l'eau et qu'on retrouve cette bande de parasites dorés qui ont l'air si triomphant, ça vous fait un peu pitié et l'on éprouve une certaine honte à peindre la paresse désœuvrée. Heureusement, cher ami, que le Créateur a répandu un peu partout sa splendide et réchauffante lumière et que c'est moins ce monde que l'élément qui l'enveloppe que nous reproduisons. Mais que Bihama (son épouse) est bien plus belle que ces dames en satin, avec sa jupe de toile blanche... Et ceux qui battent enveloppés dans la poussière d'or du seigle ou de l'orge, et ceux qui prient, agenouillés sur les dalles de granit de l'église, dépourvue de chaises... (36)

(36) — Mercure de France, 1924. Sur un cahier de 42 pages il écrit, à l'intention de son frère Louis, qui habitait Le Havre, et manifestait des intentions littéraires, ses réflexions :

« ... Voilà le petit toit paternel, triste, caché dans le creux d'un petit sentier. Les champs qui descendent vers la mer font partie du modeste apanage. De jolis arbres, un pré, un verger au-dessus, couvert de fruits. Le devant de la maison est entouré d'un gros fumier qui « jute » devant la porte. — Un grand tas de bois. — Une meule de foin plus haute que la maison.

« Entrons. L'obscurité est telle que je n'y vois rien tout d'abord. Marianne entre, embrasse sa mère qui se met à pleurer. Je finis par découvrir la « Mame-Gousse » appuyée sur un grand bâton et assise sur une petite borne au fond de l'âtre. Elle voit pleurer Marianne, la console et lui assure que ça me déplairait. Elle est pâle, blême : son nez est fin pourtant et ses yeux sont singulièrement vifs. Son langage est accentué et énergique : une volubilité extraordinaire : — elle scande, par moment, son parler comme si elle disait des vers, ses gestes sont vifs. Elle se plaint d'être vieille et veut se détruire puisqu'elle n'est plus bonne à rien...

« En s'asseyant sur le banc du lit, espèce de bahut, l'œil finit par s'habituer à l'obscurité, alors que les figures s'éclairent par accents et tout devient beau dans ce jour mystérieux : on voit un petit palier avec quelques assiettes colorées, des images, des andouilles suspendues, des quartiers de lard fumé. Tout cela prend, à la longue, la couleur bistre de la fumée : les cailloux sont noirs, la suie a tout teinté. L'un des enfants a un petit oripeau de bonnet argenté qui agace la lumière et rappelle les petits Hollandais de Rembrandt. Il règne dans tout cela une forte odeur qui vient du lait sûri qu'on conserve pour le cochon. C'est triste, sombre : pourquoi n'est-ce pas laid ? Pourquoi revient-on avec plaisir s'asseoir sur ce banc et s'accouder sur cette vieille table à côté de cette forte miche de pain noir enveloppée de grosse toile.

« Le soir on a voulu nous régaler de bouillie. Dans une grande marmite remplie de lait on jette de la farine de blé noir : le feu est attisé de joncs marins secs. Une femme armée d'un long bâton remue, remue jusqu'à ce que cela ait pris une consistance de colle. Alors on mange avec du lait frais tourné... C'est un mets peu régalant pour nous, n'en médisons pas, il fait la joie du foyer breton...

« Le fermier de Kerliver, l'oncle de Marianne, mariait sa fille aînée le lendemain... La noce se donnait chez le père de l'épouseur où la jeune femme était destinée à demeurer, en attendant qu'on les mette sur une part des profits...

« La noce. — Voici débouchant sur la lande de fougère les sonneurs (biniou et bombarde) en tête d'une forte bande d'hommes. — Costumes de drap noir, chemise blanche avec col relevé et nœud de ruban blanc qui leur tient lieu de cravates : ce sont les amis et voisins qui vont chercher la mariée. Montons avec eux. La maison est pleine de monde. Petits et grands sont gourmés dans un bel habit, espèce de veste à col droit, large chapeau de feutre — c'est presque le costume des citadines, — cependant celui-là a plus de caractère. Il y a de beaux hommes, peu de cheveux longs : tous ont l'air un peu empruntés dans leurs beaux habits : on s'y fera. Le maître fait les honneurs de la maison, on nous offre un goûter de bœuf fumé, de lard gras, nous en usons avec un coup de vin ou d'eau-de-vie. Voici les parents, les amis qui nous serrent la main. Et d'autres, car la table est petite pour tant de convives. La mariée descend avec ses compagnes : son costume est ravissant et la fille est jolie sous cet accoutrement. Son pur type armoricain est bien encadré dans sa coeffe toute garnie de dentelles. Son large col si gracieux continue l'encadrement comme les belles collerettes du moyen âge. Un petit châle de dentelles couvre sa taille et donne à son costume un air de maman. — Des bijoux — une croix d'or, un cœur, une grande chaîne, quelques perles, et une grande ceinture bleue brodée en soie de diverses couleurs...

« Deux ou trois pauvres malheureux étaient venus là, armés de leurs fusils, et lorsque les sonneurs eurent dit le chant des adieux sur un ton pleurard qui tire les larmes à ces bonnes gens, tout le cortège se mit en route ; les fusils éclatèrent, les enfants étendirent leurs rubans au-dessus des têtes : un moment plus tard tout le cortège défilait sur la colline parmi les fougères et les genêts : le vent détroussait les coeffes, chiffonnait les dentelles, mais il fallait se rendre à une lieue de là pour la bénédiction...

« Nous retrouvâmes la noce, l'après-midi, à la ferme de Kerliout (chez le nouveau marié)... Quatre grandes tentes recouvertes de toiles à voiles rouges, puis une pile de barriques de vin, des plats en masse, un four à cuire le pain, des bancs pour placer les plats et tout l'attirail d'un festin en plein air.

« La pluie tombe à torrents : tout est perdu, on se réfugie où l'on peut : on étouffe dans les maisons bondées de meubles. Les demoiselles ont peur pour leurs jupes, les coeffes se déforment, les hommes mettent des blouses sur leurs habits. Enfin, c'est gâté.

« Pas encore. Voici une éclaircie, le soleil luit et va dessus tout cela. On donne le festin : la cour se remplit de nopceurs qui veulent fricoter. On se dirige vers les tentes — la gaîté

Du Châtellier cite parmi les monuments anciens de la commune, un tumulus d'un mètre de haut et de dix mètres de diamètre, au sommet de la montagne qui domine Le Cranou, au sud du village de Kervel.

La forêt domaniale du Cranou fit partie autrefois de la vicomté du Faou et appartint aux ducs de Fraissan et de Richelieu. En 1701 Louis XIV en fit l'acquisition. Sa superficie est de 603 hectares.

La légende dit que saint Conval s'établit d'abord dans le bois du Gars entre Hanvec et l'Hôpital. Mais comme il avait coupé, pour établir son oratoire, quelques pieds de chênes que le seigneur du lieu gardait pour en faire des timons de charettes, celui-ci, furieux, le chassa. En s'en allant le saint prophétisa que désormais, dans le bois du Gars, on ne trouverait plus de quoi façonner un timon :

E Coat at Hars
Biken goal-kar n'vô kad ebars

---

renaît. Les plus jolies d'entre les jeunes filles vont faire l'office de servantes, ornées de leurs tabliers blancs à bavettes, la jupe retroussée, elles ont l'air d'un essaim de mouettes ; en voilà par files, courant vers les tentes avec leurs écuelles, les garçons portent le vin : on rit, on « bâfre » furieusement. Après la soupe qu'on mange à même l'écuelle, dans sa cuillère de buis, voici le bœuf dont chacun enlève une éclanche avec son couteau, puis des tripes frites et grasses, un peu croquantes. Le vin circule, on pousse les convives à consommer. Après vient le *Far*, pâté de blé noir sucré et parfumé, cuit au four dans de vastes terrines, c'est le pudding breton, très digestif dans sa façon. Le fin *Far gouen*, composé de fin froment également sucré et parfumé : puis le riz en gâteau et finalement le rôti qui clôt le repas.

« Je me trompe : on ne se lève pas de table, sans entonner les grâces. Tous debout, tête nue, on écoute le prêtre : puis on vient vous demander un petit morceau de pain que vous déposez dans un plat selon que vous êtes du côté de la mariée ou du marié ; ceci est une façon de régler les frais de la noce et de régaler ses invités à soi.

« C'est une forte noce que la noce du fils de Kerliout : cinq cents invités au moins. Deux bœufs, un veau, dix moutons avaient été sacrifiés pour ce jour pantagruélique. Mais laissons les pochards vider les verres. Le biniou vient de saluer les derniers (manière de se donner un pourboire) son gousset est garni et il s'achemine avec sa bombarde vers l'aire où sont déjà groupées les danseuses avides de ce plaisir.

« Une longue file de gens se tenant par le doigt font un branle curieux : les plus habiles marquent le pas : les autres donnent la mesure, c'est un peu triste, mais cela ne manque pas de charme, surtout dans cette belle verdure qui l'encadre. La danse bretonne n'est pas sensuelle, ni licencieuse : on ne presse pas sa danseuse comme dans la valse : on ne peut guère lui parler, car ce branle vous met continuellement en mouvement.

« Le biniou et la bombarde font merveille, laissons-les s'amuser. Voici la nuit et il faut gagner son gîte, fût-il à deux lieues.

« Nous avons déjà couché chez une tante à l'*Hôpital*, petit bourg sur la grand'route : cette bonne femme nous a bien accueillis et nous sommes remontés vers la noce encore aujourd'hui : mais ça a été notre jour de réception. Entourés de parents Marianne et moi avons dû prendre place sous la tente près de la mariée : jamais on ne se vit entouré d'un plus grand nombre de cousins et de cousines. Tout le monde reconnaît sa parenté. Le dîner eût été gai et cordial si la pluie ne s'en fût mêlée encore ce jour-là. On trinqua autant que le premier jour : et comme la veille, on dit les grâces après dîner, puis sur l'aire on dansa gaiement. Quelques bons rayons de soleil vinrent raviver la joie. On but pour s'achever sous les buvettes ambulantes et quand nous partîmes la gaieté allait se changer en querelles, mais nous eûmes une véritable ovation et nous emportions avec quelques croquades un souvenir curieux de la noce bretonne.

« J'oublie encore la danse grotesque des mendiants qui fit pouffer nos demoiselles et

Cette malédiction s'est réalisée. Il n'y a plus que des taillis et des fourrés. Saint Conval se réfugia dans le quartier du Cranou, où le seigneur, qui avait l'âme compatissante, l'autorisa à disposer de tous les arbres qui lui plaisaient. En récompense, le saint déclara que dans la forêt du Cranou, jamais le bois ne manquerait :

E coat ar c'hranou
Birviken coat na vankou

---

l'étrange concours de gueux bourrés jusqu'aux oreilles des reliefs du festin.

« Ce soir on va coucher la mariée. Il y aura la soupe au lait, la cuillère percée, les morceaux de liège, la chanson narquoise des loustics et tout ce qui se pourra imaginer de plus drôle.

« Hanvec. — Arrivé sur le point culminant de la côte, le pays qui s'étend tout autour du spectateur est très vaste : aussi vaste qu'on peut le souhaiter. Les collines descendent vers un vallon qui s'arrête à la rivière du Faou d'un côté. Au-dessus on voit encore des collines arrondies, couvertes de bois ou de champs jaunis ou blanchis par les blés noirs en fleurs : plus loin voici le Ménéhom, la montagne la plus haute du Finistère. De l'autre côté, même étendue et là-bas, bien loin, dans la brume, les montagnes d'Arrez. Bien loin aussi on voit les clochers des villages dominer les collines. Beau pays !

« A l'entrée d'une rue de village, voici un tohu-bohu infernal. Les moutons geignent, les veaux couplés marchent peureusement : on bat des cochons qui ne veulent pas avancer : les charrettes sont l'une sur l'autre. Voici une auberge ornée d'un drapeau et d'un bouquet vert. On y boit force cafés. La presse y est : sous la porte en granit on s'étouffe. Sur la place de l'église c'est bien autre chose : les moutons sont en tas les uns sur les autres. La foule est compacte : on s'agite au milieu des bœufs, on se frappe dans les mains. En voilà un qui emporte un mouton dans ses bras : d'autres ont fait un nœud coulant à une corde qu'ils ont passée au groin d'un porc, lequel pousse des grognements terribles, poussé qu'il est par deux paysans. Les hommes sont nombreux. Voici les ouvriers pour la récolte : en voici qui descendent des montagnes et qui viennent acheter un cochon pour leur fumoir. Les femmes tirent leurs hommes du cabaret où le vin engendre des querelles. C'est un bruit assourdissant. Nous sommes à Hanvec le jour de la grande foire de juillet...

« C'était aujourd'hui la grande foire du Faou. Partis par un temps très chargé d'électricité, nuages sombres coupés de soleil : la petite ville aux pignons du seizième siècle est bondée de Bretons descendus de tous les coins de la Bretagne. Les Plougastel qui ressemblent exactement aux Napolitains. Bonnets phrygiens, culottes serrées par le bas ; les « brayons-bras » des montagnes avec leurs habits en *pillou* faits de tous les fragments de laine achetés comme chiffons. Espèces de colosses aux larges épaules, vêtus souvent de peaux de mouton, ils vont jusqu'aux confins de la Loire vendre et acheter. On les voit défiler sur les routes derrière de grands troupeaux, montés à la façon des amazones. Ils ont un vaste chapeau de feutre tout dégingandé qui leur sert de toiture. On voit aussi les gros bouchers des environs de Brest, de Châteaulin et d'autres moindres villes. Il faut les voir empoigner la main du Breton qui ne consent jamais, tant qu'on n'est pas arrivé à son chiffre : en vain l'acheteur gesticule, tire une nouvelle pièce, puis encore une, reprend son argent, fait trois pas et revient.

« Enfin, le Breton est vaincu, lâche la corde de son veau ou de sa vache, puis compulse longuement son argent, retourne pièce à pièce et ne se décide qu'à la longue à ouvrir son boursicot pour y mettre ses écus... »

Les amateurs de belles promenades sous bois, de pique-niques, de photographies et les chercheurs de champignons peuvent admirer les magnifiques chênes et hêtres du Breuil, dont quelques-uns sont vieux de plus de 300 ans. Les bons marcheurs peuvent pousser jusqu'à Rumengol ou le Vieux-Quimerc'h d'où l'on embrasse l'une des plus grandioses vues du Finistère.

On y trouve aussi des sangliers qui font quelquefois le désespoir des cultivateurs.

Au point de vue agricole la commune offre deux régions bien distinctes : l'Armor et le Menez, la première baignant dans la rade de Brest où l'on trouve les grands pâturages et des pommiers d'un excellent cru ; l'autre côté d'Hanvec est aride et les landes constituent la moitié du territoire appelé « Californie » par antiphrase ou par dérision parce qu'il avait été acheté au siècle dernier par un certain Prioux qui avait été faire fortune en Californie.

Boudin raconte avec beaucoup de verve l'animation qui existait à Hanvec pour la grande foire de juillet 1867. Il y avait beaucoup de charrettes et d'animaux : moutons, veaux, cochons. On y buvait beaucoup de café, les ouvriers venaient s'offrir pour les récoltes, les montagnards venaient acheter un cochon.

Corentin Urbain de Leissègues né à Hanvec le 29 août 1758, entra dans la Marine en 1776, comme volontaire. Héros du combat de Saint-Domingue il fut promu amiral en 1816 et mourut à Paris le 26 mars 1832.

Alain Bohan, né à Perros en Hanvec, fut élu en septembre 1792 député à la Convention, vota la mort du roi, avec appel au peuple. En septembre 1795 il entra au Conseil des Cinq-Cents. Au 18 Brumaire il disparut de la scène politique et s'installa à Rennes, comme avocat.

Durant toute sa carrière législative, Bohan fut surtout préoccupé par le désir de favoriser les colons des domaines congéables au détriment des propriétaires fonciers.

Le général François Deshaies de Montigny n'est pas né à Hanvec, mais ses enfants acquirent la propriété de Kerliver. Il fut nabab aux Indes et gouverneur de Chandernagor (1743-1819).

RUMENGOL

RUMENGOL. — Remengol en 1173. Autrefois la ville d'Is sur laquelle régnait le roi Grallon, roi de notre Armorique, occupait la place où se trouve maintenant une partie de la baie de Douarnenez. Une forte muraille lui servait de rempart pour la défendre contre les flots de la mer. Grallon était l'ami

de saint Corentin et de saint Guénolé, mais sa fille Ahès était fort dissolue et le père, affaibli par l'âge et la vieillesse, ne trouvait plus assez d'énergie pour s'opposer à ses désordres et à la corruption dans laquelle elle avait entraîné la plupart des habitants.

Saint Corentin et saint Guénolé avaient en vain tonné contre ces mœurs corrompues, on avait tourné leurs paroles en ridicule. Dieu enfin lassé de ces impiétés, révéla à saint Guénolé que le temps de la patience était passé, que l'heure du châtiment était proche et que la ville coupable allait être engloutie. Le saint monte à cheval pour aller avertir le vieux roi du danger dont il est menacé, mais quand il arriva, au milieu de la nuit, il était trop tard, les écluses étaient ouvertes, la mer se précipitant dans sa fureur envahissait la ville superbe, renversant les maisons et les palais. Grallon n'eut que le temps de monter à cheval et de suivre son saint ami de toute la vitesse de son courrier.

Quand, arrivés au lever de l'aurore sur le sommet du Menez-Hom, ils se retournèrent pour jeter un coup d'œil sur la place qu'avait occupée Is. Ils ne virent plus que les flots immenses couvrant la ville anéantie ; puis, en regardant du côté de l'Orient, ils purent apercevoir, au point où est maintenant Rumengol, les dernières lueurs des feux d'un sacrifice humain qui avait été offert sur l'autel idolatrique.

Alors le vieux roi fit un vœu et une promesse à la Vierge, mère de Dieu : « *A la place de ce sanctuaire païen, de cet autel sur lequel a coulé le sang humain, j'élèverai à la Très Sainte Vierge un sanctuaire où elle répandra ses grâces et ses trésors de bénédictions sur toute la Bretagne.* » (37)

Voilà donc l'origine légendaire du sanctuaire et du pèlerinage de Rumengol fondé par le roi Grallon et l'illustre abbé de Landévennec, saint Guénolé. Depuis cette époque, à travers de longs siècles, les fidèles bretons y sont venus invoquer la divine Mère du Sauveur, leur céleste protectrice et cette piété populaire ne fait que croître avec les âges.

Ancienne trève d'Hanvec, érigée en prieuré-cure de Daoulas au XIII^e^ siècle, Rumengol jouissait d'une organisation distincte. J.-M. Le Scour dit dans son *Telen Rumengol* (p. 165) que les archives de Rumengol possèdent les comptes du gouverneur depuis le XIV^e^ siècle jusqu'à 1789, mais il ajoute (p. 167, note) que ces archives doivent présenter aujourd'hui des vides « *car on s'en est servi par économie pour allumer la pipe* ».

Au XVII^e^ siècle, à l'instigation du baron seigneur de Kerliver, « *homme puissant et redouté* », les recteurs de Hanvec soulevèrent un grand procès qui dura longtemps et fut porté devant plusieurs juridictions et jusqu'au Parlement de Rennes à l'effet de décider si l'église de Rumengol était vraiment,

(37) — Chanoine Abgrall.



(Dessin de Louis Le Guennec)

comme le prétendaient les gens de Rumengol, une église tréviale ayant droit à son organisation propre, ou si elle n'était qu'une simple chapelle dépendant de l'église mère. Gain de cause resta définitivement aux gens de Rumengol dont l'église fut reconnue en 1667 comme tréviale. (38)

Dans ses parties les plus anciennes, l'église doit remonter au XV^e^ siècle, la partie la plus importante étant cependant du XVI^e^ siècle ainsi qu'en témoigne la date de 1537. Le clocher et le chœur ont été reconstruits au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles. Elle est en majeure partie en kersanton sur lequel le rejointoyage de ciment produit un contraste étrange. Au portail latéral sont les statues des douze Apôtres. Au-dessus de l'arcade extérieure on voit la scène de

(38) — *Rumengol* par N. Billant, recteur, Brest, Imp. Presse Libérale, 1924, in-16°, 110 p.

l'Adoration des Mages. La porte sous le clocher (cette façade est riche et soignée) a une curieuse ornementation Renaissance, bien que son tracé soit gothique. Au-dessus il y a une belle statue de Notre-Dame, drapée avec art, sa tête est en partie brisée (le haut sans doute parce qu'elle portait une couronne) et son bras gauche qui portait l'Enfant Jésus a disparu. A ses pieds est un personnage qui doit être Jessé. Une frise feuillagée au-dessous était découpée en six écussons qui ont tous été martelés. Le dôme de la tourelle d'escalier est décoré de festons. Chevet à trois pans.

De riches autels couvrent tout le fond de l'église. La maîtresse vitre contient un beau vitrail moderne de la fondation de Rumengol par le roi Grallon. Au-dessus quelques écussons qui ont été restaurés et brouillés : 1° *Bretagne plein* ; 2° *d'hermines au chef de gueules chargé de 3 fleurs de lys d'or* ; 3° *d'azur au léopard d'or* (qui est du Faou) ; 4° *d'or à la fasce d'hermines* (?,) ; 5° *d'azur à 10 mâcles d'argent, 4, 3, 2, 1* ; 6° *mi-parti de France et de Bretagne* ; 7° *d'argent à 3 fascés de gueules (ou de sable ?)* ; 8° *parti de France et de Bretagne.*



Comment le Roy Grallon Maur Fit vœu de changer le sanctuaire druidique de Rumengol, en une Eglise, sous l'invocation de Notre-Dame

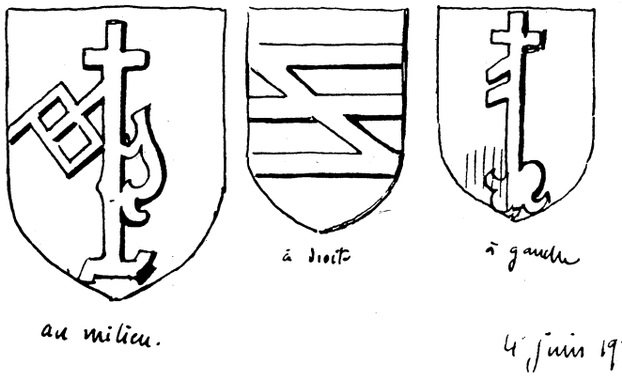
Rumengol — Le vitrail

Dans la deuxième fenêtre de droite sont les écussons : 1° *d'argent à la fasce de gueules*; 2° *coupé de du Faou et d'hermines au chef de gueules chargé de 3 fleurs de lys d'or, parti échiqueté d'argent et de gueules* (Poulmic); 3° *le même coupé du Faou et d'hermines..., parti d'un coupé au 1 d'argent au croissant de gueules, au 2 d'argent au lion de gueules*; 4° *parti du Faou et d'hermines..., et fascé d'or et de gueules* (du Chastel).

Dans la deuxième fenêtre de gauche : 1° *écartelé du Faou et d'hermines*; 2° *identique au 3 de la fenêtre précédente*; 3° *identique au 4 de la fenêtre précédente*.

Dans l'église, à gauche, il y a une longue console supportant une sainte Barbe et un saint assis, en chaperon, ayant un livre ouvert sur les genoux et un petit personnage, ange ou enfant, debout près de lui.

Sur cette console il y a trois écussons. Celui du milieu porte une sorte de monogramme ou de chiffre qui doit être un blason roturier; celui de droite porte, semble-t-il (car il paraît avoir été restauré), un fascé chargé d'une bande et le troisième à gauche un signe que je n'ai pas bien distingué.



La fontaine de Notre-Dame est située à proximité de l'église. Son bassin a été réduit pour l'élargissement de la route. L'édicule est gothique et en kersanton, mais sans richesse. Au fond est un bas relief de la Nativité, avec un vase de fleurs séparant la Sainte Vierge de l'Ange. Sur les parois les statues de saint Guénolé et de saint Fiacre, le tout de petite taille.

La Vierge n'a pas en Bretagne de sanctuaire plus aimé. Qui voit Rumengol le dimanche de la Trinité et les deux jours qui précèdent, y voit tout le Finistère. Il y est avec la variété infinie de ses costumes, avec ses dialectes qui ne s'unifient que pour l'exécution des chants liturgiques et du cantique traditionnel avec la diversité d'allures de ses populations, avec la multiplicité de ses types aux traits si fortement accentués.

Peintres et littérateurs se sont laissés tenter par le pittoresque de cette foule. Ils n'en ont fixé que la surface. Lorsque, comme Anatole Le Braz (39) ils ont voulu pénétrer les âmes et traduire la poésie qui s'en exhale, ils n'ont fait qu'étaler leur impuissance et leur incompréhension.

Dans ses notes de voyage, en 1867, Boudin nous donne une description du défilé vers le pardon :

15 août. — *Le Pardon de Rumengol.* — Nous l'attendions avec une certaine anxiété, ce Pardon qui n'était pourtant pas le plus grand de l'année. Ce matin nous nous sommes acheminés de bonne heure vers le Faou. Là les paysans arrivaient de toutes les directions. Le temps menaçait, les coups de soleil promettaient de la pluie, malgré cela la route était couverte de pèlerins. Nous faisons route avec les gens de Plougastel qui vont pieds nus, un petit bâton blanc à la main. Leur costume est superbe, et la désinvolture de ces femmes est tout à fait particulière : elles ressemblent à des dames — beaucoup plus franches que les paysans qui ont l'air guindé. Le plus drôle c'est leur charretée d'enfants, un amas de mômes dorés, rouges, verts, violets, jaunes, une vraie orgie de couleurs chaudes. Sur la route, à une lieue du Pardon, voilà les malingreux spéculateurs de ces grands jours. — Couverts de haillons, ils vous montrent des plaies hideuses, des membres coupés, quelquefois une épouse vêtue à peine et une nichée d'enfants bien venants et même bien venus. Entremêlant latin et breton sur un rythme qui tient de la plainte et du plein-chant, ils vous chantent un *Pater Noster* et vous appellent : « Frères, voyez cette pauvre famille déshéritée qui vous implore, ces pauvres malheureux ne peuvent pas gagner leur pauvre vie, donnez à Dieu qui vous le rendra dans son saint Paradis, rachetez-vous du Purgatoire. »

A la même époque dans *Telenn Remengol*, Le Scour (40) décrit le pardon :

SALUD HA KENAVO DA REMENGOL

Da zul pardon braz Remengol, a bad pemzek deiz, ann henchou a vez goloet a belerined, darn bet klan gant klevejou danjeruz ; darn all, distro diwar ar mor, pe euz ar brezel. Mont a reont diarc'henn hag e korf ho roche-

(39) — Anatole Le Braz, *Au pays des Pardons.*

(40) — Nous devons rendre hommage à Jean Pierre Marie Le Scour, natif d'Hanvec (1814-1870), chrétien exemplaire qui contribua par son zèle et sa fortune à enrichir le sanctuaire. En témoignage de reconnaissance le conseil de fabrique l'a déclaré *bienfaiteur* du sanctuaire. Le Scour est l'auteur de deux recueils de poésie : *Télenn Rumengol* et *Télenn Gwengamp*. On l'appelait *Barz Itron Varia Rumengol.*

dou ; holl en em strinkont d'ann daoulin rak-tal ma welont tour ann iliz santel. Aliez en em gav ive enn ho zouez, eur c'hloarek iaouank bennag. Deut evit ho gweach kenta, hag enn eur ouela, gant laouenedigez, e lavaront :

Salud, douar burzuduz, war b'hini bep kammad,
E teu daelou a joa a-leiz ma daoulagad,
Salud, iliz Remengol, ar gaera zo er bed,
Salud, ma fatrounez vad, mamm ger ar Vretouned.

Salut et adieux à Rumengol

Le dimanche du grand pardon de Rumengol qui dure quinze jours, depuis le dimanche de Pentecôte jusqu'au dimanche du Saint-Sacrement, les chemins sont couverts de pèlerins dont les uns ont été guéris de maladies dangereuses, les autres sont revenus de la guerre ou de longs voyages sur l'Océan. Ils marchent pieds-nus et en corps de chemise, et tous s'agenouillent sur la route aussitôt qu'ils aperçoivent l'église sainte. Dans le nombre, se trouvent parfois aussi quelques jeunes clercs : ils y viennent pour la première fois et s'écrient, en pleurant de tendresse :

Salut, terre des prodiges, sur laquelle, à chaque pas,
Des larmes de joie coulent de mes yeux !
Salut, église de Rumengol, la plus belle de l'univers !
Salut, ma bonne Patronne, tendre mère des Bretons !

M. l'abbé Cornou relate le pardon lors du cinquantenaire du Couronnement que présida Mgr Duparc (41) :

L'accès au bourg est rendu pénible par la plainte des mendiants et par le vacarme des attractions foraines. On passe et l'attention est à peine distraite. Ce n'est pas encore le moment non plus de se munir de médailles et d'objets de piété qui s'étalent à profusion dans les boutiques dressées sur deux lignes parallèles. Ç'est droit vers l'église qu'on se dirige.

Nous franchissons la porte du cimetière et subitement, comme s'ils n'existaient pas, les bruits du dehors ne s'entendent plus. Nue tête, silencieux, avec un cierge à la main, des pèlerins passent en rangs serrés, suivant le chemin rocailleux que les générations ont tracé autour du sanctuaire. C'en est fait. L'emprise est saisissante, irrésistible, totale. La prière est partout, dans l'attitude recueillie, dans les traits reposés, dans les doigts d'où pendent les chapelets, sur les lèvres d'où s'égrènent les *Ave*, plus encore dans l'aspect des torses dévêtus jusqu'au rude drap de la chemise. C'est un flot de prières

(41) — *Le Progrès du Finistère*, 20-27 juin 1908, sous le pseudonyme de *Goyen*.

qui passe, qui circule autour de l'édifice, l'encercle, l'enveloppe et en fait le siège comme d'une place forte que l'on se prépare à emporter d'assaut. Le courant ne cesse pas, car à mesure que les uns le quittent d'autres s'y engagent. Il continuera ainsi, tantôt plus dense, tantôt plus clairsemé, toujours alimenté par le flot des arrivants, toute l'après-midi, toute la nuit, toute la matinée du lendemain, jusqu'au départ complet des pèlerins. Ceux qui le traversent s'y imprègnent de piété, se sentent envahis par une sorte d'effluve mystique.

A l'intérieur du sanctuaire, il n'y a pas deux directions pour les regards. C'est la Vierge que l'on fixe, à la robe blanche, à la chape d'or, à mantille bleue, à la couronne de souveraine, reposant sur son piédestal devant les cierges dont les flammes tremblottent et se tordent comme agitées par le vent des prières.

Vers Elle, le salut fait à genoux, se dirigent les nouveaux venus. Les mains veulent toucher la robe blanche, les lèvres y appuient leurs baisers, les bâtons de voyage eux-mêmes, par dessus les têtes, se tendent jusqu'au contact. Et puis, longuement, un peu à l'écart, dans une immobilité presque extatique l'être tout entier exhale ses souffrances, exprime ses besoins, atteste son amour. C'est un immense désir de vivre formulé dans un appel confiant et passionné que l'âme de ces croyants traduit à la Vierge de Tout-Remède. Là se remettent à espérer les douleurs sans espoir, là on veut que se résolvent les difficultés insolubles, là on exige que les médecins aient eu tort d'abandonner les malades qu'on aime, là on remercie des grâces reçues...

Le chant populaire que chantent les groupes de vieux pèlerins en l'honneur de la divine Vierge est un chef d'œuvre de littérature bretonne composé par un de nos bardes modernes, l'abbé Guillou, de Cléder (42), poète à la verve ardente et à l'inspiration remplie de piété :

1.

Lili, arc'hantet ho deliou,
Var bord ann dour zo er prajou ;
Doue d'ezho a roaz dillad
A skuill er meziou peb c'houez vad.

Lis éclatants aux feuilles argentées,
Qui êtes dans les prés au bord de l'eau ;
Dieu vous donna un vêtement
Qui répand d'agréables parfums dans les [champs

Diskan.

Introun-Varia Rumengol,
Guerc'hez gallouduz, remed holl,
Roit d'eomp hirio, enn han' Doue,
Iec'hed ar c'horf hag ann ene.

Refrain

Notre-Dame de Rumengol,
Puissante Vierge (de) tous remèdes,
Donnez-nous aujourd'hui au nom de Dieu,
La santé du corps et de l'âme.

(42) — Abbé Jean Guillou, né à Cléder en 1830, décédé recteur de Penmarc'h en 1887, fut surnommé le « *Kantiker bras an eskopti* ».

2.

O Rumengol, pelle amzer zo,
C'houi eo boked kaera hor bro ;
Peb rozenn goant, peb lilienn,
A zo disliv enn ho kichen.
etc...

O Rumengol depuis de longs siècles,
Vous êtes la plus belle fleur du pays ;
Vous dépassez en splendeur,
Tout l'éclat des roses et des lis.

La statue de Notre-Dame de Rumengol est placée sur un trône. Elle représente la Vierge-Mère, presque grandeur naturelle, portant son divin Fils *sur le bras droit*, particularité assez rare que l'on trouve réalisée aussi dans la statue vénérée de la fontaine de Josselin. Pour lui donner plus de majesté, on l'a revêtue d'un riche costume : robe, manteau, voile, couronne ; en sorte que peu connaissent l'œuvre du sculpteur. Il n'en a pas toujours été ainsi car la statue est en chêne, peinte et dorée et, d'après ses caractères, remonterait au XV^e^ siècle.

Le trône, surmonté d'une niche, est un travail récent (1883), exécuté dans le caractère du XVI^e^.

La statue a reçu, en 1858, de Pie IX les honneurs du couronnement. La fête eut lieu le jour de la Trinité 1858 devant une affluence considérable de pèlerins, 100 000, dit-on, pour les trois jours.

La chapelle dite du « couronnement », qui se dresse à l'extrémité de l'esplanade, de style gothique, n'a été construite qu'en 1880. On y chante grand'messe et vêpres les jours de pardon.

Selon le procès-verbal de la fête du couronnement, les pèlerins furent vivement impressionnés par un phénomène extraordinaire « *le soleil se couronna d'un halo resplendissant* ».

Selon la *Revue des Traditions Populaires*, les trois soleils qu'on voit à Rumengol le jour de la Trinité sont vu aussi dans le Jura, si ce jour-là, à l'aube, après avoir communié et à jeun, on fait l'ascension du mont Poupet, près Salins. Cette faveur ne s'obtient qu'une seule fois dans la vie. On l'obtient aussi sur le mont de la Dôle, frontière de la Suisse. (43)

Du champ du couronnement, on jouit d'une vue superbe. L'œil embrasse un vaste panorama : derrière une succession de collines aux opulentes moissons, les clochets du Faou et du Vieux-Quimerch émergent, au loin, dans la verdure. A l'arrière-plan, la rivière coule entre deux côteaux boisés et forme un délicieux fond de tableau qui ferme la perspective.

Sur la route menant à la forêt du Cranou s'élève la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, construite en 1829, ouverte aux pèlerins les jours de pardon.

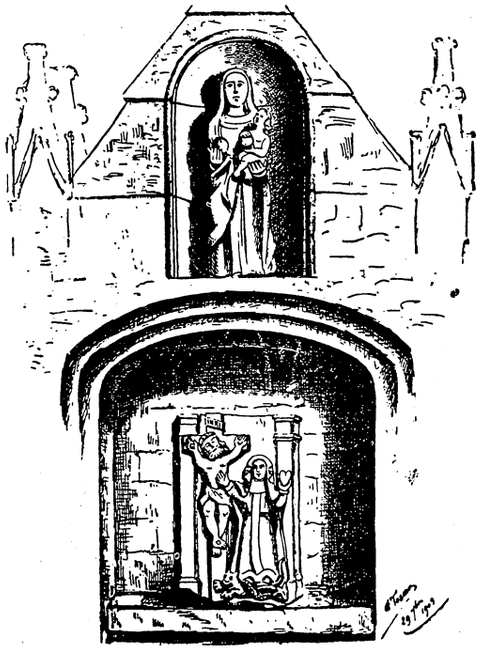
(43) — *Revue des Trad. Populaires*, 1899, p. 313.

Dans le cimetière se trouve une croix du XV^e^ siècle, sous les pieds du Christ sont gravées les armoiries de la maison du Faou avec ses alliances avec les Quélennec et les Poulmic. Tout auprès un très vieil if. Sur la route du Faou, à Kergadiou, une belle croix en kersanton, œuvre de Larhantec, érigée en 1871 à la place d'une autre croix qui s'y trouvait de temps immémorial.

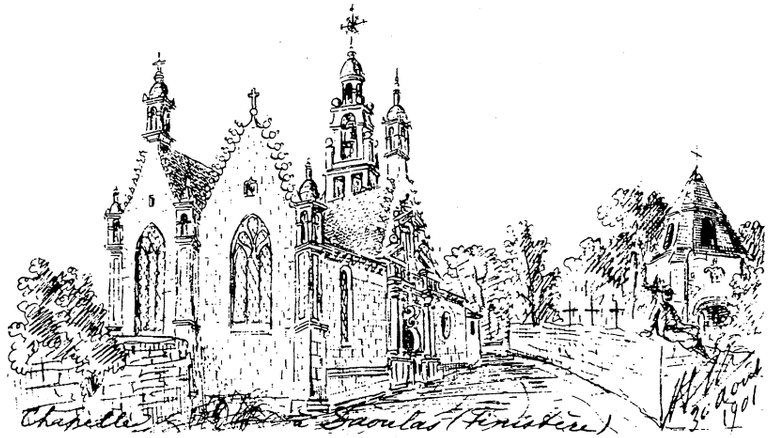
Derrière le chevet de l'église, au bord de la route de Hanvec, il y a une ancienne maison dont le pignon, tourné vers la route, offre une porte cintrée surmontée d'un large auvent d'ardoise. Au-dessus de cette porte se lit l'inscription :

F. FAIRE PAR H. LE CAM & ANNE LE BIHAN SA FAMME & CA 1661

Au-dessus d'une porte latérale il y a un bas-relief en kersanton offrant deux petits anges gothiques qui soutenaient un calice au-dessus d'un écusson qui a été brisé ainsi que leurs mains qui le portaient.



Détail des statues de la fontaine Notre-Dame



Chapelle à Daoulas



TABLE DES MATIÈRES

Préface 7

CANTON DE BREST

Brest 15
Lambézellec 91
Bohars 95
Guilers 98
Gouesnou 104
Saint-Marc 118
Saint-Pierre-Quilbignon 120

CANTON DE SAINT-RENAN

Saint-Renan 127
Plouzané 133
Locmaria-Plouzané 142
Lanrivoaré 146
Plouarzel 149
Lampaul-Plouarzel 158
Ploumoguer 160
Plougonvelin 166
Trébabu 179
Le Conquet 183
Ile Molène 206

CANTON D'OUESSANT

Ouessant 197

CANTON DE PLOUDALMÉZEAU

Ploudalmézeau 209
Landunvez 220
Porspoder 231
Larret 236
Plourin-Ploudalmézeau 239

Lanildut 250
Brélès 252
Saint-Pabu 261
Plouguin 264
Tréouergat 270
Tréglonou 271
Lampaul-Plouarzel 273

CANTON DE LANNILIS
Lannilis 277
Plouguerneau 286
Landéda 299
Guisseny 307
Saint-Frégant 312

CANTON DE PLABENNEC
Plabennec 319
Kersaint-Plabennec 332
Bourg-Blanc 336
Milizac 339
Kernilis 342
Guipronvel 349
Loc-Brévalaire 350
Coatméal 352
Lanarvily 355
Plouvien 356
Le Drennec 366

CANTON DE LESNEVEN
Lesneven 373
Plouider 384
Kernouès 389
Le Folgoat 391
Saint-Méen 407
Kerlouan 409
Trégarantec 415
Plounéour-Trez 417

Brignogan 419, 432
Goulven 422
Ploudaniel 425

CANTON DE LANDERNEAU
Landerneau 433
Pencran 449
Trémaouézan 454
La Forest 457
Saint-Divy 461
Saint-Thonan 468
Plouédern 469
Dirinon 473
Guipavas 481
Le Relecq-Kerhuon 488

CANTON DE PLOUDIRY
Ploudiry 493
Lanneuffret 495
La Martyre 497
La Roche-Maurice 501
Le Tréhou 509
Tréflévenez 511
Loc-Éguiner-Ploudiry 512

CANTON DE DAOULAS
Daoulas 515
Loperhet 527
Plougastel-Daoulas 529
Logonna-Daoulas 549
L'Hôpital-Camfrout 555
Irvillac 558
Saint-Urbain 562
Saint-Éloy 566
Hanvec 568
Rumengol 578

GRAPHE
Le Petit Crenan
22800 QUINTIN

Dépôt légal 4e trimestre 1981

ISBN 2.901935.03.X